

JEAN-FRANÇOIS MOREAU





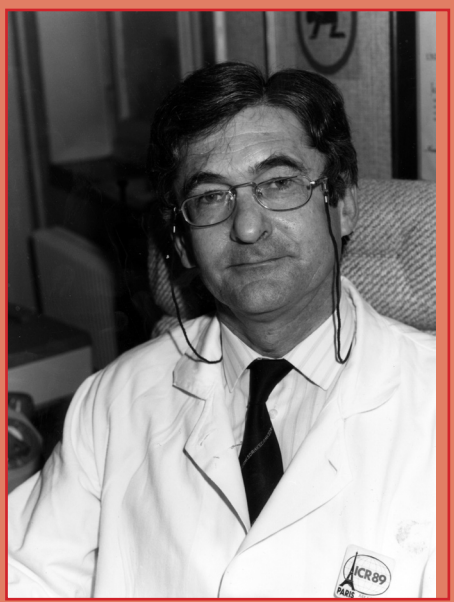
I

MÉMOIRES LINÉAIRES



... saches au moins d'où tu viens...







SCHTRUCK

JEAN-FRANÇOIS MOREAU

Volume 1

MÉMOIRES LINÉAIRES

SACHES AU MOINS D'OÙ TU VIENS

1.1
(1938 - 1987)

La chance sourit aux esprits bien préparés.
Louis Pasteur

Par un point, on peut faire passer une infinité de droites;
Par deux points, on ne peut en faire passer qu'une seule.
Euclide

Je l'ai faite en une minute…Une vie plus une minute.
Raoul Dufy

Nous voulons des homme virils, des femmes fécondes,
et des jeunes qui ne soient pas obsédés par la sécurité de l'emploi.
Robert Debré

Il n'aurait fallu qu'un moment de plus pour que la mort vienne
Mais une main nue alors est venue qui a pris la mienne.
Louis Aragon - Le Roman Inachevé

Sometimes, I'm up, Sometimes, I'm down, Aoh! yes, my Lord.
The Good Book by Louis Armstrong and Ella Fitzgerald

Le futur vainqueur est celui qui ne déclare pas la guerre.
Proverbe chinois

Tant que mes jambes me permettent de fuir, tant que mes bras me permettent de combattre, tant que l'expérience que j'ai du monde me permet de savoir ce que je peux craindre ou désirer, nulle crainte : je puis agir. Mais lorsque le monde des hommes me contraint à observer ses lois, lorsque mon désir brise son front contre le monde des interdits, lorsque mes mains et mes jambes se trouvent emprisonnées dans les fers implacables des préjugés et des cultures, alors je frissonne, je gémis et je pleure (…). Je m'enferme au faîte de mon clocher où, la tête dans les nuages je fabrique l'art, la science et la folie.
Henri Laborit, Éloge de la fuite.

Table des Matières

Avertissement au Lecteur **5**

1 - De l'Enfance à Martigné-Ferchaud (1938 - 1948) **7**

2 - Lycéen à Angers (1948 - 1955 **17**

3 - Ètudiant à Rennes (1955 - 1962) **23**

PCB à la Faculté des Sciences
Carabin à la Faculté de Médecine - 1955-1958
Intermède en Algérie - été 1958
Echecs répétés au concours d'externat de Rennes

4 - Externe des Hôpitaux de Paris (1961 - 1965) **41**

La course aux places d'externat des hôpitaux de Paris
Médecin de campagne à Loiron, Mayenne - hiver 1962
Clinique Chirurgicale Infantile, Enfants-Malades - 1962-63
Malade amoureux hospitalisé - été 1963
Neurochirurgie - La Pitié - 1963
Mariage avec Michèle Lucas - 1er juin 1964
Concours d'Internat des Hôpitaux de Paris - 1963-65

5 - Perinde ac Homo vir (1965 - 1972) **55**

5-1 - Morellus miles medicus (1965 - 1967) 55

Bidasse chez les bidasses - mai-novembre 1965
Médecin-aspirant au Commissariat à l'Énergie Atomique
CEL de Limeil - 1965 - 1967
Trois intermèdes au Hoggar - 1966

5-2 - Interne des Hôpitaux de Paris (1967-1971) 65

De la médecine interne à la radiologie - 1967-1968
Première garde aux Urgences de Cochin - mai 1967
Premières publications scientifiques
Interne à la Salpêtrière - hiver 1967-68
Ludes et Interludes en mai 1968
Moreau interniste à Boucicaut, Cochin, Ambroise Paré- 1968 - 1971
Des choix de carrières médicales
De la vie des salles de garde de l'internat:
Docteur en médecine et électro-radiologiste - 1970
Cardiologue à l'hôpital Beaujon - été 1971

6 - Homo vir medicus gallicus (1971-1979) **95**

6.1 - Cogito, ergo sum (1971-1974) 95

Naissance de Pierre-Arthur Moreau 24 déc1971
Chef de Clinique à l'hôpital Necker
Des hépatites virales nosocomiales
L'enseignement de la radiologie - La main de Frau Röntgen
De l'uroradiologie - ICR'73, Madrid, octobre 1973
Du concours d'agrégation 1974-1975

6.2 - Homo vir academicus pater filique.(1974 - 1978) 110

Professeur de radiologie à Rabat, Maroc 1976
Le Centre Antoine Béclère
Économie de Santé
De l'indice de médiocrité
Juré du concours de l'internat 1976
Du scanographe
Sur la voie de l'ultrasonologie médicale 1976
Les produits de contraste de faible osmolalité
Le Laboratoire Guerbet - En Norvège
Face aux cancers des parents Moreau 1976-1978
Etudiant échographiste à Tours 1978
Un petit livre rouge: l'UIV 1977-1978
Préparer Colorado Springs
Archer à l'Avia Club d'Issy-les-Moulineaux

7 - Homo vir intercontinentalis (1979-1982) **133**

7.1 - Apud Amercanes 133

Pionnier en échographie parathyroïdienne
Moreau en Amérique mai 1979 - Colorado Springs-
Denver - San Francisco - Sacramento - San Diego
Le Certificat d'études spéciales de radiologie
Chercheur en radiologie
Pionnier en échogrephie mammaire (1979-1982)

7.2 - Circum mundi (1980 - 1981) 152

Compétiteur en archerie
Moreau chez les Soviets, moscou - août 1980
Rock and roll around the world - octobre 1980
Australie - Perth - Adelaide - Melbourne - Sydney
HongKong - Tokyo - Los Angeles Airport
Visiting Professor at University of California San Diego
La Jolla - Election de Ronald Reagan - Dallas -
Minneapolis-St Paul - Mayo Clinic - Boston - Call me JF
Reno - San Francisco - Tucson - Los Angeles - Famille
Moreau à San Diego - Brawley - Durham Duke University
- San Francisco - SUR'81 Del Coronado - Retour à Roissy .

7.3 - Ad capitem per dolorem (1981-1982) 184

Vers la réforme de l'Internat qualifiant
San Francisco - San Diego - mars1981
Brooklyn - New York - Philadelphie - Yale U - mai 1981
Du tir au drapeau
ICR'81 Bruxelles - juin 1981 -
Symposium de Lyon -sep 1982
Ultrasonographie du Cou - Paris- juillet 1982
Du romantisme chez l'adjoint Moreau - 1981- 82

8 - Homo vir academicus per capitem (1982 - 1990) **199**

8.1 - À l'hôpital Corentin Celton (1982-1985) 199

De senectute radiologia.
De la révolte des internes 1982-1983
Vers un congrès mondial de radiologie à Paris - ICR'89
Le raid Africatour Paris-Tunis-Lomé fév 1983
SUR'83 et CMR - San Francisco automne 1983
Struggle for life en gériatrie
Stratégie et tactique pour ICR'89 à Paris
Singapour à Paris - Tunis
La campagne d'Amérique Latine - juin-juillet 1985
Salvador de Bahia - Sao Paulo - Rio de Janeiro -
Montevideo - Asuncion -Buenos Aires - Santiago du Chili
Lima - Guyaquil - Bogota - Caracas - Panama-Ciudad
ICR'85 Honolulu Hawaï, juillet 1985
Easy driver in California
Un été 85 en France - Préparer Boucicaut-Vaugirard
Le coup de Corentin Celton

8.2 - Homo vir academicus potens (1985-1989) 231

Film Uroradiologie'86
Construire ICR'89 et redresser l'ISR - 1985-1987
Panamericana - mars 1986 - Punta del Este - Buenos Aires
La bibliothèque de Lima
San Diego - L'affaire Slutsky - avril 1986
Washington DC - Princeton - avril 1986
Londres - SUR'86 La Haye - Zurich - printemps 1986
San Diego - Pittsburgh - juin 1986
Eté 86 à Boucicaut
Le Fonds d'Etudes et de Recherche du Corps Médical des
Hôpitaux de Paris - Le Prix Fauvert
ISR à St-Senoch - août 1986-
American College of Radiology - à Baltimore - sept 1986
RSNA - Chicago - novembre 1986
Le Congrès de la Recherche du Cerf - mars 1987
Contrast Media'87 - Montbazon - mai 1987
AER'87 Lisbonne - juin 87
NiagaraI Falls - Sherman NY - août 87
ICR'89 en Asie - Tokyo - Séoul (sep 1987)

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

La version initiale de ce volume 1 intitulé «MÉMOIRES LINÉAIRES» a été écrite durant l'automne 1990. Le déclenchement du processus a été soudain, à la vue d'un gros cahier d'écolier *Clairefontaine* à petits carrés demi-centimétriques. Comme un jet de vapeur, l'écriture a jailli dans l'avion qui m'emporte à Nashville, Tennessee, pour y recevoir une prestigieuse récompense. Avec des stylobilles d'emprunt, achetés ou trouvés dans les avions, les chambres d'hôtels, les drugstores, les pages du cahier se sont remplies de textes écrits à la file à tous mes moments de liberté pendant des heures, des journées, des semaines, quatre mois pleins... C'est ainsi que j'ai commencé à rédiger mes Mémoires, d'un seul tenant, quasiment sans m'arrêter, presque sans ratures, sans rajouts, sans gommages, sans corrections. Un besoin irrépressible d'écrire, en toute liberté, sans notes, sans agendas, sans documents d'archives, sans pense-bêtes, sans appels à témoin à charge ou à décharge. Cette entreprise, mille fois envisagée, mille fois repoussée –

Il est venu à moi il y a vingt ans déjà, petit blondinet aux yeux bleus et ses boutons d'acné qui ne le gêneront pas longtemps auprès des filles, tout droit sorti de la collection « Signe de Piste ». Il y a peu, il m'aurait demandé de lui dessiner un médecin. Sa mère est ophtalmologiste. Maintenant, ce qu'il veut, c'est savoir comment on devient professeur de médecine. Et moi de lui faire un schéma. Alors, un bac C avec mention, puis à bac+1..., Et puis à bac+6... Et puis à bac+10... Et quand, à bac+14... Et après, à bac +20, vous serez professeur si... Et au fait, pour quoi faire? Vers 1989, la médecine n'avait plus la cote au salon de l'ADREP, la grande foire à l'orientation universitaire du Collège Stanislas. Avec un ou deux autres collègues, j'y tenais le stand de la médecine depuis près de dix ans. Naguère assailli par des meutes de lycéens, je ne voyais plus que de rares visiteurs. Ils y restaient par contre plus longtemps. Ils posaient des questions plus profondes, plus techniques, plus incisives. Alors pourquoi ne pas raconter ma vie en réponse à cette curiosité saine?

J'ai fait les mêmes études à Rennes que mon père à Paris, qui avait fait les mêmes que mon grand père à Poitiers, qui avait fait à peu près les mêmes études que mon arrière-grand-père à Strasbourg. Le cursus de la formation n'a plus rien à voir, non plus que la pratique, mais les valeurs sont restées les mêmes. Pour être professeur, il faut simplement et nécessairement avoir envie d'être médecin, envie d'enseigner en pratiquant un art et en cherchant à élargir le domaine d'une science en expansion constante, envie de se lancer sans rechigner dans un marathon douteux où l'on cherchera d'abord à vous éliminer avant de vous nommer professeur faute d'y avoir réussi, envie de former des émules, une école avec des élèves qui deviendront de bons médecins, peut-être professeurs eux-mêmes...

Envie et besoin que, référence à Hippocrate oblige, sauf à être piètre, l'élève dépasse un jour son maître...-

s'est exécutée spontanément sur le seul appel à ma seule mémoire exaltée. Entre mon cerveau gauche qui commande à ma main droite qui écrit, il n'y a rien d'actif, de volontaire, de réfléchi, de sophistiqué qui biaise. Tout ce qui va suivre résulte du mûrissement d'une personne, d'une personnalité, d'un individu qui est né en 1938, a grandi, a aimé, a haï, a joui, a souffert, a ri, a pleuré, a gagné, a perdu, a étudié, a oublié... Jusqu'à ce qu'il arrive à cinquante-deux ans en 1990, victorieux, sociable, constructif, libéral, positif, impérieux, ouvert, indestructible et insubmersible en apparence. Comme tout professeur qui se respecte? Au premier gros cahier, se sont enchaînés sans s'interrompre un second puis un troisième, ceux-là moins épais, le dernier

interrompu à sa moitié. La Guerre du Golfe, suite à l'invasion du Koweït par l'Irak, vient alors de commencer au début janvier 1991, signant la fin d'une longue époque de prospérité universelle qui m'a tantôt échappé, tantôt rattrapé, pour me conduire au sommet d'une carrière professionnelle complexe et d'une vie affective constamment en ébullition.

En 1990, je savais d'où je venais, mais mon parcours de professeur aventurier de la médecine hospitalo-universitaire radiologique n'était pas achevé, loin de là: il me restait seize années d'exercice à accomplir. J'avais tout à gagner à différer la publication de ces Mémoires Linéaires, alors que la Radiologie allait devenir Imagerie Médicale et que j'accédais au rôle de Chef d'École. Aujourd'hui, alors que le printemps succède à l'hiver 2005, je peux en publier la version in extenso. Ce volume 1, pour éviter la pléthore, sera proposé en deux tomes. Le premier court de la date de ma naissance en 1938 à l'automne 1987; il transcrit le regard que j'ai porté à deux reprises sur un temps de mon existence suffisamment long à vivre et court à synthétiser. Le second, provisoirement introduit sous le titre de Mémoires Courtes, est en préparation déjà fort avancée, et couvrira chronologiquement la période suivante, jusqu'à 2004.

Sorti de la fonction publique hospitalière depuis près de deux ans, professeur de radiologie consultant bientôt émérite, je peux m'accommoder des obligations de réserve des hauts-fonctionnaires de l'État, sans manipuler, ni masquer la partie immergée de l'iceberg, pour m'attribuer le rôle d'être mon propre thuriféraire. Tout est vrai, véridique et vérifiable dans cette narration, qui ne se veut être ni hagiographique, ni romancée, ni élégiaque, ni distanciée, ni pamphlétaire, ni falsifiée, ni encyclopédique, même si parfois l'humour vient se rappeler au sérieux de l'écriture. Elle entend surtout être contemporaine du dernier vingtième du second millénaire, témoignage d'une vie vécue avant d'être pensée, analysée et synthétisée à l'orée de la première décennie du vingt-et-unième siècle de l'ère chrétienne.

Le lecteur a le choix des modes de début et de fin de sa lecture de l'écheveau. Qu'il lise le tome 1 d'abord, et il aura une vision chronologique classique du parcours de l'auteur. Il saura d'où je viens, avant de conjecturer sur mon futur dans le troisième âge. Qu'à l'inverse, il y parvienne seulement après la lecture première du volume 2 «MÉMOIRES ÉCLATÉES» de l'an 2005, il sera alors dans le cerveau de quelqu'un qui a commencé par la dernière page d'un gros hebdomadaire parisien et remonte au hasard vers le programme de la télé, la page des sports, la bourse, le carnet mondain, la politique, la culture... Jusqu'à la première de couverture et son titre où va-t'il donc?

Contrairement au volume 1 de facture classique, les Mémoires Éclatées relèvent davantage de la psychanalyse freudienne par une approche de la pensée librement exprimée sans soucis d'ordre chronologique et à peine reliée à des grands thèmes autour de ma condition d'humain mortel en sursis. Et pourquoi ne pas ouvrir un slalom hors pistes balisées, au hasard des pages feuilletées déchiffrées, sautées, reprises, abandonnées, relues, méditées? Titres et sous-titres ne sont là que pour ça: guider vers des pages réalistes, documentaires, oniriques, soporifiques, excitantes, humoristiques, élégiaques, sédatives, poétiques, vulgarisatrices, didactiques, parfois techniques ou sarcastique, le plus souvent narratives d'une aventure vitale dont les fractales sont multiples et par définition jamais exhaustives d'un épisode donné.

Paris, 27 avril 2005.

1

DE L'ENFANCE À MARTIGNÉ-FERCHAUD, Ille-et-Vilaine (1938-1948)

I was born in Sussex.
Charles Dickens. Oliver Twist.

Mon Dieu, ramenez-moi dans ma tendre enfance…
Pierre Mac Orlan.

Le bourg s'étale sur la rive sud escarpée de l'étang du Semnon. La maison de mes parents, le Vieux Pavé, est un grand parallélépipède rectangle en pierre sur deux niveaux. Devant, un perron, une pelouse avec des buissons de rhododendrons. Derrière, le grand jardin potager masque la campagne sans autre limite que les murets et les talus de terre argileuse, maintenus en hauteur par des troncs d'arbres ébranchés – les *ragosses* stabilisantes – qui séparent le champ à Poublanc du champ à Havard, du champ des autres... tous drainés par des pommiers à cidre sous lesquels les vaches fuient le soleil ou la pluie, jusqu'à la ceinture de la forêt d'Araize.

Devant la maison, il y a le champ de foire où le dimanche s'agglomèrent les voitures à chevaux des paysans qui vont à la grand-messe et font leurs commerces et où parfois stationnent des romanichels. Juste à côté, l'école des Frères des Écoles Chrétiennes, dits de Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle ou Quatre-Bras, close par un grand mur qui laisse s'échapper les cris des enfants à la récréation et dont le mystère intérieur ne me sera dévoilé qu'après mes six ans. Pour l'heure, c'est l'armée allemande qui l'occupe.

Tout cela est sur le plateau toujours éventé, tronquant la vallée étagée sur trois niveaux. Abruptes et pentues, les rues descendent ou montent vers l'église à mi-pente dont le parvis donne sur une place rectangulaire et plate. Partout dans les environs, les églises sont modestes, avec un seul clocher pointu couvert d'ardoises moussues. Je n'ai jamais essayé de savoir pourquoi les Martignolais du dix-neuvième siècle ont voulu une cathédrale à deux tours carrées, visibles à des kilomètres depuis la route de Vitré... Orgueil de la dernière ville du Sud-Est de l'Ille-et-Vilaine, limitrophe de la Mayenne, du Maine-et-Loire et de la Loire que l'on appelait encore Inférieure? Sur ces Marches de Bretagne, l'on ne parlait pas le breton, mais un patois français où régnait le passé simple pour la relation des faits anciens, juste à l'est de la ligne nord-sud qui séparait encore le *e* de *R'tie'*, maison-mère du beurre et du camembert Bridel, du *é* de *Martigné,* patrie du lait Bridel, où l'on prononce Retiers comme ça s'écrit. Tout dans cette cathédrale se lit, se dit et se chante en latin. Envolées de *Gloria in excelsis deo*, de *Tantum ergo*, de *Credo in unum deum*, de *Salutaris hostia*... poussées à pleins poumons, dans des débauches d'encens, d'habits religieux multicolores, de bruits de bedeau...

Plus bas, sur une autre place plate, la mairie, concession à l'ordre républicain. À gauche en descendant, tous les commerces le long de la rue principale, la rue de Châteaubriant à laquelle fait suite la Grand-Rue, comme partout la plus étroite. Chez le boulanger, on a sa *coche* en bois de noisetier, pour qu'il soit bien compris qu'ici on paye le pain de six livres à terme. Tout en bas, déjà loin du bourg et bien après le passage à niveau, la Forge et le barrage du Semnon, autrefois le siège d'une petite industrie métallurgique, maintenant celui de la Minoterie Bro-

chet. Dans son virage à angle droit, périt toute l'équipe de football de la ville de Corps-Nuds, rentrant chez elle fin saoule après un tournoi de la Toussaint 1948.

Au-delà, des fermes, des champs, des chemins boueux, des routes à nu sur le roc ou les cailloux pointus. Le roi-cheval percheron ferré y sème ses clous qui font crever les pneus, et son crottin qui donne le tétanos. Les vents du sud-ouest apportent la pluie qui remplit les puits et propage la typhoïde après avoir rincé les étables. On a peur de la diphtérie qui donne le croup, on souffre des *rhumatisses* qui bloquent les hanches à cinquante ans, de la tuberculose qui allonge au sana pour longtemps. Et l'on boit, comme de Brest à Laval, du cidre dur qui vous fait baisser culotte trois fois dans la journée, et de la *goutte* dans le café d'orge et de chicorée qui donnent le courage de se lever tôt et de se coucher quand on ne peut plus rien faire, que le soleil s'est couché et que l'on n'a plus que la lampe à carbure ou à pétrole pour lire l'Almanach du Pèlerin. Poussée la porte de l'école jusqu'au *certif'*, il n'y a plus guère de bras à la ferme et s'ouvrent celles du fonctionnariat ou de l'usine et du départ à la ville, à l'armée, au séminaire.

Dans ce monde-là, âpre et dur à la Hector Malot, débarquent mon père et ma mère en 1937. Ils se sont connus à l'hôpital militaire de Sarrebourg, œuvrant pour le même régiment de Tirailleurs Algériens. Lui, Jean-Paul, vient d'achever ses études de médecine et est ANCIEN EXTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS, le seul de la région et le seul à prendre vingt francs par consultation. Elle, Marie-Magdeleine, est infirmière militaire, parce que ça se fait quand on est native du Marais Vendéen et que l'on n'attend rien de son Challans pour assouvir ses ambitions de princesse laïque. Il est d'emblée séduit par son autorité, sa jolie silhouette élégante et son regard vert qui peut passer du tendre au dur en un instant quand il faut s'imposer dans l'infirmerie où il a débarqué comme médecin-adjudant. Ils sont venus à Martigné-Ferchaud, parce qu'il faut bien s'installer quelque part quand on est désargenté, que l'on ne veut pas s'associer à son père médecin au Perreux-sur-Marne, et que l'on n'a pas les moyens d'acheter une clientèle. Aussi parce que ma mère a une amie d'enfance, Antoinette, mariée avec Gaston Cordier, un jeune chirurgien des hôpitaux plein d'avenir mandarinal; celui-ci a un ami d'internat, Abel Pellé, lui déjà mandarin rennais, qui connaît un lieu où l'on peut *créer*, vu l'âge avancé des deux confrères alentour, en passe de bientôt se retirer.

L'avenir était prometteur, le présent, lui, hasardeux. La guerre s'annonçait. Je naîtrai avec la mobilisation de 1938, mon frère Thierry-Luc juste avant celle de 1939. Ma mère étai tout sauf frivole, mais elle aimait les plaisirs de la vie. Toute notre enfance sera bercée par sa nostalgie de l'avant-guerre. Avant la guerre, on buvait du vrai café, on fumait de vraies gauloises bleues ou des Craven « A », on mangeait du vrai chocolat. Ma mémoire personnelle remonte jusqu'à 1941. Mon père est revenu en juillet 1940, Mers El-Kébir l'ayant dissuadé de rejoindre de Gaulle à Londres, une fois démobilisé à Toulouse avec la croix de guerre et démoralisé par la déroute. Le pays a été envahi par l'armée allemande, le gros de la troupe occupe l'école des Frères.

Le premier étage de la maison a été réquisitionné pour loger une demi-douzaine de gradés. Officiers et ordonnances se sont installés dans la chambre de mes parents que, très corrects et pour ne pas les importuner, ils atteignent par la fenêtre du balcon extérieur à l'aide d'une échelle. Je revois, assis dans un fauteuil en osier, notre grand ami et son uniforme feldgrau, que nous avons surnommé « Coco », avec qui nous déchiffrons les livres pour enfants qui abondent chez mes parents. Le plus grand champ attenant a été creusé de grandes tranchées pour y parquer les camions et les chars de l'unité allemande, camouflés par les chênes et des branchages. Des réfugiés venant principalement des Flandres s'installent dans le bourg, les blonds van den Buck, les bruns Manier qui seront nos camarades de jeu sur la route de Pouancé. Mon père n'a

pas reçu de bons d'essence. Il achètera une bicyclette à un curé belge qui fuyait vers l'Armorique. Vélo pesant un âne mort, sans dérailleur, dont le frein situé dans le moyeu de la roue arrière ne s'actionnait que sous l'effet du poids du corps appuyé debout sur la pédale droite. Il va rouler dans cette campagne venteuse et boueuse pendant des mois, sans quitter ses culottes de cheval et ses bottes militaires, tel Pierre Fresnay dans la Grande Illusion. *« Ah! docteur! on vous aurait bien appelé, mais pensez, avec votre vélo... »*. Au moins, à la campagne, ne risquait-on pas de mourir de faim. Il y avait les légumes du potager, dont des *topines* et des rutabagas, les poulets et les lapins de la reconnaissance en guise de paiements à l'acte, et le pain de ménage. Ah ce pain! Les paysans s'étaient remis à boulanger à la ferme et ils faisaient d'énormes pains ronds, parfaitement blancs, la croûte épaisse enfarinée, enroulés dans un torchon et planqués dans la mée. Mon frère et moi allions chercher à la ferme de la Terroitière, avec un grand sac noir à deux anses, la miche plus lourde que nous, recouverte pour qu'on ne se fasse pas pincer par le champêtre ou Patte-de-bois qui *chut! y fraye avec les Boches!* Et de se faire des rôties à la braise du feu de cheminée qui lui aussi ne coûtait rien.

La guerre me parut douce-amère en ces années-là. Je n'ai gardé qu'un soupçon de souvenirs des voyages à travers la France Occupée en voiture ou en train; j'étais trop petit pour mémoriser en entier celui que nous avions fait en famille jusqu'au Perreux pour le mariage de la plus jeune sœur de papa, Françoise, qui épousait le futur dermatologue d'Amiens, Xavier Carton. En octobre 1943, sonna l'heure bénie de l'entrée à l'école primaire. J'appris à lire dans la sacristie de l'église où l'instituteur Pierre Legavre, dont mon père avait guéri la tuberculose pulmonaire, enseignait quatre classes en même temps. J'ai le souvenir furtif d'un syllabaire du dix-neuvième siècle. On écrivait à la plume sergent-major trempée dans l'encre violette. Enfant précoce, j'avais toujours très vite appris. Là, j'appris bien. Il le fallait car le temps se gâtait. L'armée allemande devenait nerveuse.

Les bombardements des quelques objectifs militaires du secteur, principalement les passages à niveau, se faisaient parfois entendre jusque chez nous. Mon père, qui avait troqué son vélo pour une motocyclette Terrot, puis pour la Peugeot 201 de mon grand-père ou la B14 de mon oncle Paul, se faisait de plus en plus souvent mitrailler par les Spitfires anglais. André-Jacques, son frère benjamin, s'était enfui de Berlin où il avait été expédié au STO, le service du travail obligatoire. Réfugié chez mes parents, il s'arrimait au fixe-au-toit de la nouvelle Citroën à gazogène, harnaché comme un aviateur, les jumelles en action tous azimuts. Dès qu'il détectait un avion de chasse, bientôt des bombardiers double-queues, il tapait sur la carrosserie pour que mon père s'arrête immédiatement et qu'ils plongent ensemble dans le fossé. Plus tard, je comprendrai ce qu'ils vécurent alors, à la vue des populations civiles de l'exode de 1940 jetées sur les routes du Sud-Ouest, mitraillées en enfilade, comme dans le film de René Clément, «Jeux Interdits». Au premier jour du printemps 1944, ma mère avait mis au monde ma sœur Dominique et la guerre en Bretagne s'intensifiait; mes parents décidèrent de louer une ferme à la lisière de la forêt de la Guerche-de-Bretagne, la Guérivais, pour nous protéger des bombardements. Une partie de ma famille vint nous rejoindre et ce furent de belles vacances à la campagne à la saison des foins. Un après-midi, l'aviation alliée détruisit le dépôt d'essence allemand, planté au centre de la forêt. Notre ferme, épargnée grâce à la précision des pointeurs, n'était plus un abri sûr. Je garde en mémoire la scène cocasse des deux femmes de la ferme voisine terrorisées, priant dans la position de la prière mahométane, les têtes enfoncées sous le lit trop près du sol, cependant que la belle lampe suspendue en cuivre gisait sur la table, les débris de verre de son abat-jour piqués épars dans une grosse motte de beurre.

Nous réintégrâmes «le Vieux Pavé», cependant que l'armée allemande commençait à décamper. Coco avait disparu. Chars et camions roulaient à toute vitesse sans s'arrêter devant

l'école des Frères. Toute l'armée de Rommel se repliait vers l'Est et défila pendant trois jours. Puis, l'étoile blanche remplaça le svastika sur les véhicules kaki. Le 4 août 1944, mon cousin Jean-Pierre Magneron courut du portail au perron de la maison en criant hors d'haleine *« C'est les Américains! »*. Je courus en sens inverse pour voir une Jeep occupée par quatre GIs volumineux et hilares dont l'un, énorme, chiquait et expédia sur la route un énorme crachat violâtre. Ils nous donnèrent les dahlias qu'ils avaient reçus dans le village précédent et... du chewing-gum! Chewing-gum et cigarettes furent l'objet de distributions à la jeunesse qui s'agglutinait, filles et gars, tous surexcités jusque tard le soir. Nous vivrons des mois sur ces denrées-là. Ma mère eut droit à du vrai café en poudre et des bananes séchées pour nous qui ne savions pas encore ce qu'était une orange. Le temps béni de l'après-guerre allait commencer et, quand mon père revint de sa troisième mobilisation, l'on se remit à se promener et jouir de l'existence, la liberté seulement bridée par les tickets pour J1 et J2, que je collais sur le cahier de l'épicière Roulleau.

En octobre 1944, l'école des Frères rouvrit officiellement ses portes dans son propre immeuble, avec sa cour de récréation et son haut mur de pierre. Fabuleuse école dont l'ambition était de mener ses meilleurs enfants au certificat d'études, parfois jusqu'au brevet élémentaire. Pierre Legavre qui s'était engagé dans les Forces Françaises Libres à temps pour participer à la bataille des Ardennes quitta le métier d'instituteur pour se lancer dans le syndicalisme à la CFTC. Mademoiselle Rabaud, Frère Jean, Frère Valais, Frère Cormerai, vous m'avez nourri du meilleur du dix-neuvième siècle: grammaire, histoire, géographie, arithmétique, j'avalais tout. Le catéchisme provenait des éditions Mame, on écrivait chaque jour JMJ, Jésus-Marie-Joseph sur nos cahiers, mais vous nous faisiez chanter la Marseillaise et le Chant du Départ, alors que je ne me souviens pas que nous ayions dû chanter «*Maréchal, nous voilà*». Les fils du docteur étaient intouchables. Les punitions étaient aussi rares que douces. Les brimades, les coups de pieds en vache, les larcins, je ne les apprendrai pas chez vous.

Avec la fin de la guerre, tout ce que racontaient mes parents sur notre famille paternelle prit figure humaine. Un jour, la micheline jusqu'à Rennes, puis le train nous conduisirent à Montparnasse, le métro jusqu'à la Porte de Vincennes, puis le 120 pour le Perreux-sur-Marne pour aller visiter mes grands-parents paternels. Il fallait bien dix heures de voyage, mais on allait déjeuner au wagon-restaurant et l'on changeait au Mans la machine à vapeur pour la locomotive électrique. Certains autobus parisiens avaient encore des toits blancs boursouflés par les réservoirs de gaz. La famille paternelle avait son berceau à Poitiers; je m'enorgueillis d'appartenir à la première génération des Beurs, celle que Charles Martel arrêta en 732, mais qui mit des siècles à retourner au-delà des Pyrénées malgré Charlemagne, quand elle ne s'installa pas définitivement dans la moitié sud de la France. Mon grand-père Moreau ressemblait au docteur Sid Cara, figure de l'Algérie Française et du Comité de Salut Public en 1958, dont la fille sera ministre de de Gaulle. Mon père avait toujours beaucoup de succès quand il se déguisait en grand vizir. Mon frère, très mat de peau, eut beaucoup de mal, un jour de guerre d'Algérie, à persuader un étudiant sympathisant du FLN que son ascendance s'était francisée depuis plus d'un millénaire. Mon oncle André-Jacques avait tout d'un guerrier tunisien dont j'avais vu l'image sur un catalogue de l'Exposition Coloniale de 1937.

Il me faudra du temps pour reconstituer tout mon arbre généalogique. Il y figure le baron d'Empire Mathieu de Mauvières, qui avait acheté le beau château de Mauvières, autrefois propriété de Cyrano de Bergerac, avec l'argent de la pension dont Napoléon l'avait gratifié pour qu'il élève dans la vallée de Chevreuse le jeune comte Léon, le fils bâtard qu'il avait eu d'une maîtresse impériale reconnu avant son exil. Il y a aussi le baron Tharreau, un fidèle général de l'Empereur, blessé mortellement à la bataille de la Moskova, dont le nom est gravé au haut du

pilier Est de l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile. L'un de mes arrières-grands-pères né sous Louis-Philippe, le médecin-général J-B Edouard Mathieu, très lié au Baron Larrey, fut Professeur Agrégé de chirurgie et Directeur du Val de Grâce sous la Troisième République, après une vie hautement aventureuse commencée en Algérie. Il participa à nombre d'évènements historiques du dix-neuvième siècle. À la fin de la campagne d'Italie qu'il passa avec les Zouaves Pontificaux, le pape Pie IX l'honorera du privilège de léguer aux cinq générations qu'il engendrera une dispense de faire maigre le vendredi. Il sera là, héroïque, durant la charge des Cuirassés de Reichshoffen, puis au Val-de-Grâce pendant la Commune de Paris. Sous Mac-Mahon, il soigna à Orléansville, capitale de la Mitidja entre Alger et Oran. Sous Léon Gambetta et Jules Ferry, il alla se faire décorer du Grand Ordre du Nicham Niftikar par le Bey de Tunis après avoir organisé le service de santé du nouveau Protectorat, non sans avoir aussi effectué ce même travail dans le Constantinois. Nous sommes depuis protégés par la *baraka* transmise de père en fils pour sept générations, les Mahométans étant plus préoccupés de nourritures spirituelles que les Papistes.

Autant ma famille paternelle me semblait avoir aimé l'aventure, autant celle de ma mère était rivée au Marais vendéen. Nous avions fait sa connaissance en 1942, au cours d'un voyage resté dans nos mémoires par la dangereuse traversée de Nantes, un tremblement d'effroi en contournant le château de Gilles de Rais - pour nous Barbe-Bleue - à Machecoul, et le bombardement du passage à niveau de Nord-sur-Erdre, au retour quelques secondes après l'avoir franchi. Je n'aurai vu que cette fois-là mon grand-père Chabiron, négociant en bois et forêts qui ruina son ménage au jeu, aux courses de chevaux et au bordel avant de mourir d'un cancer de la vessie. J'ai adoré ma grand-mère née Tesson, maîtresse femme intelligente, autodidacte cultivée, indifférente au qu'en-dira-t-on, farouchement indépendante et indomptable. Elle avait dû faire face très tôt aux inconséquences de son mari qu'elle avait épousée trop jeune. Elle fut une remarquable photographe avant devenir éleveuse. Spécialiste des chiens saint-bernard et des bouviers des Flandres, elle se reconvertit dans le canard, les poules et les chèvres. Aller la voir à Challans était un enchantement. Il n'y eut l'électricité qu'en 1952, le téléphone qu'en 1957. Je n'ai jamais mangé d'aussi bons fruits de mer que chez elle. J'adorais les *pinions*, petits coquillages de couleur marron clair, exclusivité de la plage de Saint-Jean-de-Monts que l'on allait récolter à la raclette à marée basse et qu'elle cuisinait avec une soupe au lait et à la mie de pain. Elle vivait dans un optimisme permanent malgré des pénuries d'argent qui s'aggravaient avec les épidémies de pullorose des volailles et de brucellose caprine. Elle avait toujours eu horreur de voyager. Elle mourra à plus de quatre-vingts ans, sans avoir connu d'autres villes que Lourdes - *toute sa vie et toutes orientations philosophico-religieuses confondues, elle vouera à la Vierge-Marie du Maloir une dévotion de chaque instant par grande statue interposée face à la fenêtre de son bureau* - Saint-Jean-de-Monts, Bretignolles et Martigné-Ferchaud, quand elle viendra y récupérer sa fille aînée en 1945.

À la fin du printemps 1945, l'Allemagne vaincue, Berlin libéré par les Soviétiques et Hitler suicidé, prisonniers de guerre et déportés revinrent en France. Un matin, ma mère nous fit monter à l'étage, mon frère et moi, pour nous présenter à ma tante Guite, sa sœur aînée, réchappée du camp de concentration de Ravensbrück, en Prusse Orientale, près de la Pologne. Faut-il décrire le squelette décharné qui nous sourit comme la momie de Rascar Kapak? Ma tante fut pharmacienne à Verdelais dont tout le monde sait, depuis la Bicyclette bleue, la proximité d'avec la ligne de démarcation, à l'ombre de Malagar, le fief des Mauriac. Elle cacha des résistantes, assura leurs fuites vers l'Espagne, et finit par se faire prendre, Elle revint d'un calvaire atroce pour en suivre un autre: une sclérose en plaque qui en fit une quadriplégique. Elle comme sa mère ne nous tinrent jamais rigueur de ne pas partager leur germanophobie irrédentiste.

Ma mère était très belle et le resta jusqu'à ses derniers jours. Elle gardait un souvenir acido-amer de son éducation rigide entreprise dès l'âge de quatre ans au pensionnat des Sœurs de Luçon, dirigé par sa tante. Elle y cassait la glace de l'eau de son bain l'hiver, car elle était dès l'enfance d'une propreté de chatte. Autodidacte comme sa mère, grande admiratrice de Colette, version de Jouvenel plutôt que Willy, elle jouait la princesse avec talent, assoiffée d'égards, disait mon père en adoration permanente devant elle. Nous, père et enfants, voisins et clients, connaissions tous les registres de sa voix puissante, pouvant passer des chants les plus doucement mélodieux aux colères les plus terrifiantes.

Ma mère était très fière de son cousinage direct avec Jacqueline *Linette* Auriol, bru du premier Président de la Quatrième République, que ses exploits aéronautiques rendirent tôt célèbre à l'orée de mes dix ans, mais que jamais nous ne rencontrerons. Elle adorait sa cousine Charlette, toujours très proche et marraîne de ma sœur Dominique; elle avait épousé l'impressionnant Ivan Labry, un ancien des Brigades Internationales pendant la guerre civile espagnole, qui parlait le russe, un homme proche d'Antoine Pinay qui assurait que le salut de l'économie française d'après-guerre résulterait de la ruine de quarante mille petits commerces; passionné de courses automobiles il participa à un Rallye de Monte-Carlo sur une Delahaye à moitié peinte; il deviendra plus tard un directeur de Simca; il nous affirmera alors préférer de loin négocier avec la CGT qu'avec la CFDT, question de respect de l'outil de production. Nous les aimions beaucoup, comme nous aimions la tante Maria, une brune à l'espagnole, à la voix de basse au parler fort qui nous offrait des liqueurs douces quand nous allions la voir à Challans. Avant de se marier, ma mère avait vécu un temps chez Gaston et Antoinette Cordier dans leur magnifique appartement du square de l'Alboni, qui donnait sur le front de Seine. Ils lui firent partager leurs prérogatives, notamment celle de participer déguisée en Tyrolienne à un bal de l'Internat, dont elle nous parlera avec un certain humour. Antoinette sera ma marraine. Nous irons la visiter à l'époque où il y avait encore des rationnements sévères à Paris: elle nous avait fait une tarte à la pomme de terre, ce qui, avec le pain de maïs jaune et compact, faisait traîner l'estomac par terre. Mon frère et moi passerons des heures à regarder, fascinés et penchés sur le balcon, les rames de métro passer et repasser sur le Pont de Bir-Hakeim, la voiture rouge des premières au milieu des voitures vertes de seconde classe.

La fin de la guerre apporta le Paradis Terrestre. Parents, enfants, les jardiniers Leuleu et Gnégnée Gauthier et leurs enfants Auguste et Thérèse, les deux bonnes Gilberte et Yvonne, chargées d'assister ma mère dans l'élevage de ses deux filles – Catherine était née en août 1946 - vivions ensemble au Vieux Pavé, en autarcie sentimentale dans un bonheur familial complet. Yvonne, une ancienne pottique, sera plus tard la standardiste de la Compagnie d'Emmaüs fondée par l'abbé Pierre, en face de la Faculté de Médecine des Saints-Pères. Bien sûr il y eut quelques orages, mais quelques jours avant sa mort, mon père me confiera: *« J'ai eu ce que je voulais. J'ai vécu avec la femme que je voulais. J'ai eu les enfants que je voulais. J'ai exercé la médecine que je voulais... »*. Il savait tout. Étudiant en médecine, jamais je ne réussis à l'embarrasser avec une question tirée de mes cours. Il gagna immédiatement la réputation d'être un excellent médecin. Il adorait ses patients au point qu'ils pouvaient lui dicter leur loi esclavagiste. Les consultations commençaient à huit heures du matin et se prolongeaient bien après l'heure du déjeuner, toujours pris à la hâte.

Seul, j'avais pu être baptisé peu de temps après ma naissance. Mon parrain, un cousin, le docteur Antoine Roux, avait remplacé mon père avant de s'installer à Cenon, à côté de Bordeaux. Ma marraîne, Antoinette, et Gaston Cordier s'étaient déplacés pour la circonstance. Durant toute la durée de la guerre voire bien après, nous rêverons avec ma mère du mythique canard à l'orange qui fut servi aux convives dans le réputé restaurant Huë de Rennes. Mon

frère Thierry fut ondoyé, pour cause de déclaration de guerre survenue trop tôt après sa mise au monde. Mes parents offriront après la Libération, en 1947, le baptême simultané de mon frère et de mes deux sœurs, occasion d'une peu banale fête de famille réunissant nombre d'amis, dont Abel Charbonnel, un neurologue de Nantes, parrain de Thierry, et Robert Maheux, le parrain de Catherine, un compagnon de guerre de mon père; ils s'étaient connus à la Régulatrice Routière N°5 et avaient fait l'exode de 40 ensemble jusqu'à Toulouse; Maheux - prononcez à l'anglaise, Mahiou, opta pour la Résistance dans laquelle il se conduisit héroïquement, et fut honoré plus tard par la cravate de commandeur de la Légion d'Honneur. On servit du champagne rosé à cette occasion qui se termina pour moi par une claque mémorable sur la cuisse pour cause de cassage de miroir. Mon père ne se mettait jamais en colère et ne levait jamais la main sur nous; sans pour autant perdre de sa beauté et de son élégance, ma mère avait les rènes de l'autorité par délégation permanente sinon par défaut. Elle nous aimait énormément, elle nous châtia parfois fermement mais à bon escient, sans brutalité et pour notre plus grand bien.

Les visites médicales à domicile, maintenant effectuées en Citroën 11 légère à essence – car avec la paix était venu le temps de l'aisance – faisaient l'objet de périples savamment élaborés, pour éviter les récurrences. Sa clientèle s'étendait dans un cercle d'une quinzaine de kilomètres de rayon. L'accompagner était pour ses enfants un bonheur de chaque jeudi, alors jour de congé scolaire hebdomadaire. Poussière, ornières, crevaisons, démarrages à la manivelle, embourbements, chutes dans la gadoue glaiseuse... tout en faisait un rallye-surprise à chaque fois renouvelé, souvent perturbé par des urgences inopinées, rarement bénignes chez ces paysans durs au mal. L'arrivée de la voiture dans la cour de ferme déclenchait le hurlement des chiens, rarement attachés, sur lesquels il fallait arriver droit pour les croiser sans marquer d'arrêt ni agressivité. La porte à deux battants horizontaux s'ouvrait sur la grande pièce unique. De droite à gauche, la cheminée, la grande table, les lits surélevés, la porte sur un appentis. Sur le mur de la pièce face à l'entrée, l'horloge comtoise marquée du sigle de *Brunet, Horloger à Martigné-Ferchaud,* une ou deux armoires à double battants en merisier, un buffet pour la vaisselle, des objets divers au-dessus avec quelques photographies de la famille et des militaires, un crucifix, un bénitier pour le rameau pascal, une bassinoire, des lampes à pétrole, le calendrier des postes... Le malade était couché dans le haut lit, couvert comme un oignon de plusieurs couches de vêtements et de sous-vêtements, à hauteur de la main qui palpait et de l'oreille du père qui auscultait à la serviette. La seringue en verre sortie de sa boîte métallique chauffait dans la casserole remplie d'eau du puits, apportée par brocs de fer émaillé. La peau était désinfectée à l'alcool de pomme, le même qui corsait le café. Mon père était un buveur d'eau exclusif reconnu et admis. Il n'eut jamais de mal à faire comprendre à ses clients que la visite ne se terminerait pas par le café arrosé, du coup plus tard moi non plus. Une fois assis sur une chaise empaillée, sur un coin de la grande table, l'ordonnance s'écrivait à l'encre bleue Waterman d'un stylo à cartouche, d'une écriture nerveuse aux lettres droites toujours lisibles, cependant que l'on bavardait cinq minutes. On ne payait pas. On attendait la note d'honoraires que l'on réglerait quand on pourrait, une fois par an en principe et au mieux. Ma mère tenait les comptes sur des fichiers Kalamazoo, en codant les actes selon la nomenclature de l'assurance sociale obligatoire pour les salariés depuis la Libération. L'aisance était venu, mais pas l'opulence. On comptait sur les doigts des deux mains, en un an, le nombre de nuits que mon père passait intégralement dans son lit. Indiscutablement, il avait LA vocation voire la mystique de la médecine générale. On pouvait en user et en abuser et l'on ne s'en privait pas, pour la plus grande fierté de ses quatre enfants.

Dès le printemps, l'année 1947 s'annonçait torride. Les vipères proliféraient et mon père en écrasait au moins une par jour sur les chemins vicinaux, plusieurs même ce jour-là où le pressentiment d'un drame l'habita durant son parcours dans la campagne. Ma sœur Dominique

se fit mordre par l'une d'elles, enroulée autour d'une tige de bouton d'or qu'elle voulut cueillir. Elle revint de la promenade somnolente dans la voiture d'enfant, le teint livide, la main quintuplée de volume par un très vilain œdème. Elle resta pendant deux jours entre la vie et la mort. Mon père la soigna avec compétence puisqu'elle guérit sans qu'il fut jamais question d'une hospitalisation à Rennes. La phobie des serpents nous habitera longtemps et la lecture de « la Vouivre » de Marcel Aymé me fascinera autant qu'elle me révulsera. Mon père ne laissa jamais à personne le soin de traiter sa famille et ses amis les plus intimes, sauf recours aux spécialistes obligés. Il était définitivement notre héros.

Ma mère avait été une excellente infirmière, mais elle avait clairement signifié à tous que, mariée, elle entendait bien ne plus jamais remettre la main à la pâte. Elle tint parole et nul ne tenta de la forcer. Par contre, en 1945, elle fut sollicitée d'entrer dans le conseil municipal, maintenant ouvert aux femmes par les ordonnances de de Gaulle leur donnant le droit de vote; bientôt adjointe au maire et chargée du Comité des Fêtes, sans autre ambition, elle le restera une bonne vingtaine d'années, autre raison de fierté de ses enfants. Comme sa mère et mon père, elle aimait écrire et passait une partie de la journée à correspondre avec sa famille et ses amis. Elle aimait lire aussi et nous ne manquerons jamais de livres, magazines, journaux de tous poils; on en trouvait partout, jusque dans les toilettes qui étaient le cabinet de lecture de mon père, le seul endroit où il pouvait jouir de quelques minutes de tranquillité diurne, se plaisait-il à dire.

J'ai eu une boulimie de lecture durant toute ma jeunesse. Mes parents m'avaient nourri dès le berceau avec des livres en chiffon illustrant l'alphabet romain brodé. Tout ce qui était imprimé m'était bon et jamais mes parents ne me censurèrent. J'ai pu lire tous les romans de la bibliothèque, même les plus lestes, à vrai dire le plus souvent sans les comprendre! Mais aussi les journaux des bonnes «Intimité» et «Nous Deux», les bandes dessinées que ma mère aimait à condition qu'elles soient exemptes de vulgarité, «Paris Match», «Elle», «Noir& Blanc», «Plaisir de France», «Ridendo», le plus gros tirage de la presse médicale au sens le plus étendu du terme, bien avant «Le Concours Médical», «Cœur Vaillant», «la Vie Catholique illustrée». Je lisais «But-et-Club» et «Miroir-Sprint» chez le coiffeur, «Fripounet et Marysette» et «Le Pèlerin» chez les Gauthier, «Rustica» chez ma grand-mère, «Le Hérisson» et «Ici-Paris», chez Jacques Brochet, un supporteur comme moi du prince Bira, un pilote automobile hindou qui courait sur Alfa-Romeo, à l'époque de Fangio. Il venait d'épouser une époustouflante Angevine, une bachelière qui ressemblait - physiquement seulement - à Ava Gardner et sera la grande confidente de ma jeunesse. Je me délectais de «La Semaine de Suzette» chez mademoiselle Roulleau qui nous apprit la belote et la manille coinchée, et même de «La Vie du Rail» que recevait mon père, médecin de la SNCF; j'entends encore dans mes oreilles les quolibets de mes amis de la Faculté quand je leur vantais la rare qualité du travail de Vincenot, ignoré jusqu'à ses apparitions chez Bernard Pivot. Il y avait les Bibliothèques Rose, Verte, Rouge-et-Or..., exhaustivement lues et relues et, pour connaître le monde, livres de géographie de la classe des grands, dictionnaires et les Contes et Légendes, très tôt aussi Prélude Charnel, le plus beau livre d'initiation à la sexualité mêlant l'amour physique et l'amour courtois. «Ouest-France» pour le quotidien, Lariflette et les résultats du Stade Rennais où brillait Grumellon, un des avant-centres du onze de France d'après-guerre.

Quand ma mère ne lisait pas, elle écoutait la radio, tout en tricotant. Pianiste dans sa jeunesse, elle ne jouait plus d'instrument, mais ne manquait jamais un concert radiodiffusé. Elle aimait les chansons par-dessus tout. Nous avons poussé avec Théodore Botrel, Edith Piaf, Yves Montand, André Claveau, les Frères Jacques et les Quatre Barbus, Paul Péri, Jacqueline François qu'adorait mon père et combien d'autres avant qu'elle ne nous initie à Léo Ferré, Georges Brassens, Jacques Douai, Stéphane Goldman, Cora Vaucaire, Juliette Gréco, Félix Leclerc et

tous ceux qui passeront à «Rendez-vous à cinq heures» jusqu'à sa disparition. Pour la Noël 1948, nous recevrons un combiné Pathé-Marconi, avec un pick-up intégré. J'ai été initié très jeune à la prééminence du haut de gamme sur les gadgets.

Je grandissais bien plus vite en sagesse qu'en taille; je restais inexorablement chétif. Le squelette promettait d'être solide, mais les muscles ne sortaient pas. Au printemps 45, j'éprouvai les rigueurs de ma première maladie grave, une rougeole rentrée qui sera aussi ma première plainte *«Maman, je suis fatigué. Est-ce que je pourrai quand même être angelot à la procession de la Fête-Dieu?»*. Cet évènement essentiel de la très catholique Bretagne ne survivra pas à la multiplication de l'automobile qui finira par massacrer, sous mes yeux, les magnifiques décorations des rues avec de la sciure de bois multicolore, et toutes les fleurs du printemps ornant les chars auxquels on pensait des mois auparavant. Les paysans, si frustes fussent-ils, avaient le sens du beau, le respectait, et le cultivait lors de très rares évènements festifs, dans lesquels ils se donnaient entièrement. Le nettoyage annuel de Pâques était un moment de fête domestique qui, dans l'odeur imprégnante de cire, faisait briller les armoires et buffets en merisier comme les yeux.

Le Tour de France nous apporta Jean *Biquet* Robic vainqueur de Fach' et de Brambilla en 47 et Louison Bobet battu par Bartali en 48, après avoir été longtemps maillot jaune. J'aurais voulu le porter sur un vélo de course de la marque Stella, mais en attendant, je n'avais le choix qu'entre une méchante bicyclette trop petite ou la bécane de curé. Je baissais la tête autant que je pouvais pour avoir l'air d'un coureur. J'asphyxiais dès le premier kilomètre sur ces routes collineuses, et je mettais pied-à-terre dans la moindre côte. Alors que Marcel Cerdan knockoutait Tony Zale, Alex Jany nageait comme un dauphin, Marcel Hansenne et Alain Mimoun couraient comme des dératés, Ben Barek slalomait au Parc-des-Princes, DaRui et plus tard Vignal derrière Marche gardaient les buts, moi, j'étais plus maigre qu'un chat nourri à la ficelle; si j'avais eu l'esprit bagarreur, je n'aurais pu dérouiller que des bambins, solution totalement incompatible avec mon esprit Cœur-Vaillant, mâtiné du Tintin du Crabe au Pinces d'Or, offert pour le septième Noël de mon existence. Mon frère et moi irons crier notre admiration aux coureurs du Tour de France, lors de l'étape contre la montre la Guerche-de-Bretagne - Angers, pour étrenner ma nouvelle bicyclette bleue quand j'aurai enfin l'âge d'en avoir une vraie avec dérailleur, bien que sans double-plateau ni guidon de course ni porte-bidon.

Tant que nous vivrons au Vieux Pavé, jusqu'en 1953, Thierry, Dominique, Catherine et moi partagerons la même grande chambre où nous accueillerons souvent les cousins Magneron et les amis de passage. Il y avait assez de lits pour loger tout le monde et l'ambiance, toujours ludique, de nos relations fut toujours fortifiante pour notre cohésion familiale. Nous passâmes nos vacances principalement en Vendée, à Saint-Jean-de-Monts ou à Challans, mais je ne pourrai pas apprendre à nager dans l'Atlantique. La Côte d'Azur était un rêve qui ne se matérialisera qu'en 1952, à Mandelieu, alors que l'Oncle André et sa femme Marie-Thérèse venaient de nous adjoindre deux cousins supplémentaires. Le dernier cousin, Jacques Chabiron, était le fils de Léo, le frère benjamin de maman. Le cercle de famille sera bouclé avec l'insertion de la cousine Marie-France, de Grenoble, fille adoptive de L'Oncle François Mathieu, qui avait perdu ses deux fils pendant la guerre. Cette smala se retrouvera aux vacances chaque année, jusqu'en 1962. On allait à Paris au moins une fois par an. En juillet 1948 nous partirons pour la première fois tous ensemble, parents et enfants, avec les Bridel et leurs deux aînés, à Annecy; j'en garderai un souvenir éblouï, comme des premiers chocolats suisses rapportés en douce de Genève. Les contrôles douaniers n'étaient pas une plaisanterie.

2

De J2 à J3 À ANGERS (1948-1955)

... Hé! Dieu, si j'eusse étudié,
Au temps de ma jeunesse folle…
François Villon, le Testament

Plus que le marbre dur me plait l'ardoise fine…
Et plus que l'air marin, la douceur Angevine.
Joachim du Bellay, Sonnets.

Lui *:«T'es un peu belle, mignonne, t'es balancée comme une Chrysler!…»*
Elle : *«Et toi, t'es balancé comme une deux chevaux»!*
Fernand Raynaud.

En 1948, j'avais à peine dix ans et terminé mes études primaires. Je devais aller au lycée. Je passai sans difficulté l'examen d'entrée en sixième qui ne comportait qu'un écrit, dictée et arithmétique. J'aurais bien voulu suivre mes amis Doudet au Collège Saint-Vincent de Rennes. Mes parents, qui redoutaient à raison une outrancière pression catholique qui me conduirait à la prêtrise ou à la médiocrité bourgeoise, me confièrent au lycée David d'Angers et à la branche huguenote de la famille, les Magneron qui avaient passé une bonne partie de la guerre à Martigné-Ferchaud. Ma tante Cicie était professeur de français-latin au lycée Joachim du Bellay et mon oncle Paul, instituteur dans les petites classes. J'étais externe libre, dans une ambiance imbibée de culture humaniste. Je passai sans difficulté de la calotte à la laïque, mais je restai fidèle à ma foi résolument catholique. Il n'y eut presque pas de guerre de religion avec mes cousins, à peine quelques passes d'armes avec le Baron des Adrets, héros de ma cousine Michelle. Comment admettre et encore moins justifier la tuerie de la Saint-Barthélemy par l'abominable Charles IX, Catherine de Médicis et leurs minets? Comment ne pas bouillir devant la bêtise de la Révocation de l'Édit de Nantes? Je ne fus pas séduit par l'année pourtant intéressante que je passai comme éclaireur chez les scouts unionistes, dont mon cousin Jean-Pierre, alors en math-élem et tout auréolé de sa performance au Concours Général, était chef de patrouille.

En sixième, il fallait choisir son option. Je voulais étudier le latin, il n'était donc pas question d'entrer en *moderne*. Le *classique* était trop littéraire pour un futur médecin. Ma tante poussa ma mère à opter pour une innovation pédagogique, les *classes nouvelles*, ouvertes sur l'étude du milieu. J'entrai donc en classe de 6è N2, option anglais. Le programme était très épais, trop épais pour un type de pédagogie trop souple. Entré trop jeune dans le secondaire, j'étais suffisamment intelligent pour rester dans la moyenne et passer dans les classes supérieures, mais je n'atteindrai plus jamais la tête de la classe, comme chez les bons Frères. L'étude du milieu consistait à lâcher dans la nature un groupe de trois élèves pour y découvrir ce que l'on voulait. L'ami Couillaud avait une foule d'idées et me traîna avec Soltner à visiter l'usine à gaz, l'usine électrique, les abattoirs municipaux, Cointreau, Bessonneau... guidés par des cadres interloqués, mais bienveillants. Entrer en sixième signifiait avoir le bonheur d'apprendre les langues. Je fus d'abord surpris qu'on ne nous fasse pas traduire la messe en latin. L'anglais me fascinera. J'avais l'oreille musicale et je sus très vite que je n'aurais pas de problème d'accent.

Je rends constamment hommage à M. Antier, qui choisit «Fluent English» et non le barbant «Carpentier et Fialip», pour nous faire entrer dans la cervelle les bienfaits de la phonétique et de ses sigles étranges, pendant deux années de suite. Plus tard, j'aurai la charmante « Miss » Boulanger et surtout le brillant Pierre-Maurice Richard qui préparait avec Wendy Hall et mon professeur de dessin James Guittet, un livre qui régnera pendant une bonne décennie sur les lycéens des classes terminales. Il nous subjuguait par le succès d'une pièce de théâtre qu'il avait écrite et fait jouer longtemps sur une scène parisienne; il était évident à l'entendre qu'il avait fait plus que des ronds de jambe à son actrice principale, Hélène Perdrière je crois, célébrité de l'époque. En quatrième, il fallait choisir une seconde langue. Mon choix était fait depuis longtemps sur la façon d'aborder les continents, depuis que j'avais rêvé devant le planisphère selon Mercator. Ce serait l'espagnol, et tant pis pour les germanistes encore nombreux à l'époque.

Les lycéens d'après-guerre ont bénéficié de chances particulières: les classes étaient peu chargées, avec à peine une vingtaine d'élèves, pratiquement tous issus de la classe moyenne, mais suffisamment mélangés pour que l'on échappât à l'élitisme de certaines institutions privées dans lesquelles je n'aurais voulu entrer à aucun prix. Pour moi qui n'aimais pas les mathématiques, les programmes étaient encore peu axés sur la primauté de la science sur le littéraire. L'autre originalité des classes nouvelles était l'accent mis sur les travaux manuels. Ce que je sais du bricolage électrique et de la menuiserie en vient, qui nous faisait faire des circuits de va-et-vient avec deux commutateurs, comme j'en installerai plus tard dans ma cuisine; à mon très grand regret, je ne pourrai jamais trouver de plaisir à découper dans du contre-plaqué des reproductions parfaitement imitées de Mickey Mouse et de Donald Duck. À part le merveilleux Maury qui enseignait dans la bonté les mystères de la nature avec un talent pédagogique exemplaire, je n'ai pas gardé de souvenir marquant des programmes scientifiques dispensés pendant mes sept années de lycée. Quelques efforts de fin d'année suffisaient pour se maintenir au niveau adéquat pour monter dans la classe du dessus. Jamais je n'obtiendrai le tableau d'honneur à la fin des trois trimestres d'une même année scolaire. Plus tard, je regretterai de ne pas avoir redoublé la classe de seconde, comme le conseillait mon professeur de français-latin de l'époque, M. Lowe, une terreur sentimentale désespérée depuis la mort de son fils, célèbre pour ses points négatifs aux épreuves de dissertation française. Que pouvait-il penser d'autre de moi qui, l'année précédente, m'étais fait étaler au BEPC, appelé *pré-bac* par certains et considéré par lui comme *le pré où broute les ânes*? Je devrai courir toute ma vie après une maturité qui me fuira d'autant plus que je n'avais pas, à l'époque de la puberté, vraiment à faire face à des épreuves dures, formatrices pour la vie que j'ambitionnais de mener.

Au lycée, j'ai appris ce qu'était un chahut en classe, inimaginable chez les bons Frères. Notre professeur de musique était une jeune femme superbe qui s'était mise en tête de nous faire aimer Sibelius et Grieg, «La Valse triste» et « la Danse d'Anitra » et le compositeur russe César Cui, dont je serais aujourd'hui bien en peine de citer une seule œuvre. Chaque cours était une heure de chahut absolu, gestuel autant que verbal. J'aimais trop la musique pour y participer et je chantais juste. Je le haïrai pour la vie et n'éprouverai jamais la moindre sympathie pour les thuriféraires des petits monstres. Mlle Porée, c'était son nom, décédera d'une intoxication oxycarbonée due à un mauvais poêle à charbon. Je la revois descendant le boulevard Davier, un carton à gâteau tenu par la boucle de la ficelle, croisant les deux gamins de douze ans que nous étions en train de jouer aux billes, la dernière image que j'aurai d'elle. J'apprendrai le piano, mais ne dépasserai pas le stade du massacre des «Pifferari» de Gounod. En troisième, nous réclamerons du jazz galore au professeur; c'était l'époque des «Oignons», de Sydney Bechet, de Louis Armstrong, des grands orchestres de la «Voice of America», Glenn Miller et Benny Goodman. La soif de radio était insatiable. Au dortoir, il il y avait des *penstos* qui s'escrimaient encore à faire à faire gémir des postes à galène. Vers 1953, arriveront à peu près en même temps

à Angers, Europe n°1, sa musique continue et ses parasites, les premiers transistors et la télédiffusion en direct du mariage d'Elisabeth et du Duc d'Edimbourg devant des visages écrasés sur la vitrine du plus gros marchand d'appareils électro-ménagers. Bien avant Rennes, Angers eut son Monoprix et son Milk-Bar. Par contre, il n'y avait pas de tout-à-l'égout; la pompe à merde marchait encore gaîement en 1955. Dans les deux villes, les chevaux de charriots des transports urbains Lucas-&-Undeberg, comme ceux de Métraille, y semèrent leurs crottins dans les rues, jusqu'à la fin des années 50.

Il était évident que je n'aimais pas les mathématiques. En algèbre, je ne dépasserai jamais la fonction $y=ax+b$, la seule d'ailleurs dont j'aurai jamais besoin durant ma vie scientifique avec tout ce qui se relie à l'inverse du carré de la distance. Mon aversion pour la géométrie était totale. Le système était tel qu'il me permettra, sept ans plus tard, d'être bachelier « Sciences Expérimentales », sans aucune culture mathématique. Je comprenais suffisamment ce qu'il fallait savoir en physique et en chimie pour compenser ce que les mathématiques avaient d'abstrait. Comment oublier que $f=m\gamma$ et $e=½mV2$, quand on s'offre des billets de parterre à pied, en vélo, en scooter, mais jamais en auto? Et comme cette matière était absente des épreuves écrites... En guise de révérence, je m'offris le luxe de terminer en beauté ma scolarité en faisant appel à ma connaissance de l'arithmétique des bons Frères, destinée à faire de nous de bons commerçants et oubliée de tous comme le conditionnel passé deuxième forme que j'étais le seul à maîtriser au lycée.

Si je n'ai pas été un élève transcendant au lycée au plan du suivi des programmes et de la qualité de mes compositions – à part un étonnant treize et demi sur vingt en dissertation philosophique sur la sublimation des tendances, un prix de musique et un prix d'histoire-géo que je n'irai même pas chercher – j'ai bénéficié de l'accès à la culture indispensable à l'esprit des humanistes de la Pléiade, dont l'enfant du pays Joachim du Bellay, mon poète favori avec Baudelaire et Aragon. Angers est une ville de culture. Elle est belle dans son architecture et dans son histoire. La douceur angevine est une réalité qui modèle les personnalités. Pays de vin où l'on mange bien et où les filles sont belles. Ville de jardins traversés tous les jours pendant sept ans, en croisant les filles qui descendaient en sens inverse vers le lycée Joachim du Bellay, toujours dans le même tempo. Marie-Laure était à la sortie du Jardin des Plantes, toujours à l'heure, contrairement à la grosse fille, courant échevelée, boudinée dans son tablier bi toujours en retard puisqu'on la croisait les meilleurs jours pour elle en plein Jardin du Mail, tout proche du lycée David d'Angers.

Mon oncle et ma tante m'élevèrent en renforçant mon amour pour la lecture, les arts plastiques et la musique. Les copains, dont mon inséparable ami Yves Bonhomme, firent le reste. Toujours chétif, j'adorais le sport en général et haïssais sa pratique en particulier, notamment le handball si cher au prof de gym. Brimé durant mes premières années de lycée, je serai aussi vite dégoûté des bagarres, dès la cinquième, après m'être fait dérouiller par mon copain Martineau, un cinglé de football que j'avais provoqué pour voir si je serais *cap'*. Je vois encore mon bourreau bien en garde, ramassé sur lui-même, évitant de me faire mal quand il aurait pu m'abattre au premier uppercut et les autres garçons de la classe se pressant en cercle épais et étroit contre notre arène et criant « *du sang... du sang...* ». Charmants bambins, sais-tu? Plus tard, je serai respecté du fait même de cette déficience physique. Pensez donc, j'étais toujours le sommet de la pyramide humaine, figure imposée lors de ces fêtes de la jeunesse abhorrées, où il fallait défiler au pas en chemise blanche, short bleu et chaussures de tennis, comme à Moscou ou Pékin, et montrer aux parents assis, émus, dans les tribunes du stade Bessonneau, combien leurs enfants étaient aussi beaux sous Auriol et Coty que sous Pétain ou Walter Ulbricht. Le look Polnareff n'était pas à la mode des épaules surcompensées à la Henri Vidal. Eddie Cons-

tantine était baraqué, fumait des Lucky et buvait du Vat69.

Mon frère m'avait rejoint chez les Magneron dès la rentrée 1949. Nous avions deux années de décalage scolaire l'un par rapport à l'autre. Notre complicité, totale pendant longtemps, notamment lorsque nous logerons ensemble chez les dames Murray comme si nous étions étudiants, s'altérera un peu lorsque l'âge de la puberté nous atteindra. Pendant les six années de cohabitation, nous partageâmes le même lit. J'en tirerai l'enseignement que je n'étais pas fait pour les relations homosexuelles. Les filles m'attiraient d'autant plus, mais les lycées n'étaient pas mixtes. Ma cousine Michelle avait de jolies amies mais elles furent plus proches de mon frère qui avait pu les connaître dès la septième au «petit lycée» de fille. Thierry était un garçon physiquement plus fort que moi et d'une souplesse de chat dont j'étais quelque peu non pas jaloux mais envieux. Son teint naturellement mat et sa complexion esthétiquement plaisante les séduisaient davantage que ma minceur pâle en permanence et ma peau rouge solaire et pelante en été. J'avais par contre des facilités pour apprendre qui lui manquèrent, quand il avait un tempérament artiste qu'il exprimait en dessinant. Mes sœurs restèrent près des parents et ne bénéficièrent pas de cet éloignement qui nous fut imposé, dès lors qu'un lycée mixte s'ouvrit à Chateaubriant, dans les années 50. Les trois cousins Magneron étaient tous brillants et bosseurs. Jean-Pierre et Bernard nous donnaient des complexes avec leurs aptitudes aux mathématiques qui me manqueront toujours. L'amitié était virile, sans ambiguité, sauf à se faire virer du lycée, comme ce fut le cas pour deux garçons pensionnaires. Yves Bonhomme et moi deviendrons inséparables dès la quatrième.

Mon père était fumeur, je le devins très jeune *pour ne pas avoir la tentation d'aller fumer en cachette dans les chiottes*, en aspirant la fumée des Pall Mall fourguées en douce par l'armée américaine basée à Châteauroux. Ma mère était fine gueule et je devins gourmet du genre picorant. Elle me fit aimer les alcools et refuser d'y être asservi. À quinze ans, j'étais fou de cinéma, de romans policiers et de livres d'anticipation que j'allais louer chez la libraire de la rue Lenepveu, à côté du cinéma Le Royal. J'aimais le jazz et le Grenier de Montmartre. Monsieur Mouche dans le Courrier de l'Ouest avait remplacé Lariflette. Grâce à la plume d'Yves Donor – bien belle, sa fille Françoise! - j'y suivais le sport aussi bien que dans Ouest-France. J'avais assisté au match amical opposant le SCO d'Angers, médiocre équipe de seconde division, au Stade de Reims qui décida du départ de Raymond Kopa pour la Champagne, non sans avoir auparavant convolé avec un Angevine. Les Magneron étaient de gauche et l'information politique était perfusée en continu par France Observateur, le Monde et Réforme, sans compter dès potron-minet le bulletin d'information sur 1857 mètres grandes ondes et le Réveil musculaire de Robert Raynaud. Guerres de Corée et d'Indochine excitaient mon goût pour l'exotisme, mais sans tomber dans l'excès militariste. Quand Mendès-France mit fin à cette dernière, je lui devins inconditionnel, rêvant du moment où je serais assez grand pour le rejoindre. Je bénis l'arrivée de l'Express quotidien, lancé à grands coups de verres de lait et de choucroute chez Lipp. On le voyait aux actualités Pathé Journal ou Gaumont, moments forts des séances aux cinémas « Variétés » et « Palace » que je fréquentais bien trois fois par semaine, quand je n'assistais pas à des après-midis non-stop au « Royal », le cinéma permanent où l'on ne payait qu'un seul ticket par séance comme dans ceux des Champs-Élysées.

À la fin de la seconde, j'étais tellement nul en lettres que M Lowe m'obligea à passer des examens de contrôle en septembre. J'en fus sauvé grâce aux gigantesques grèves de la fonction publique qui paralysa la France durant l'été 1953. De retour de Laredo en Espagne, j'avais pu attraper le dernier train Bordeaux-Nantes-Châteaubriant et préféré la pêche à la ligne avec les Doudet et les Prime à la rédaction des dissertations françaises et aux versions latines qui n'auraient de toute façon pas été distribuées aux correcteurs par les postiers en grève. M Lowe

me fit traduire une lettre de Pline le Jeune « Soirée chez Lucullus ». Je ne compris que la première phrase laconique et lapidaire *Eo cenare*, je viendrai dîner. Qui parlera un jour du malaise des enseignants bien inspirés à l'origine, mais bloqués par l'imprévu? M Lowe préféra me laisser courir ma chance que de me faire redoubler, ce qu'il aurait dû pourtant faire. Il était vraiment plus sentimental et désespéré que je ne pensais, cet homme de grand talent qui pouvait mettre moins vingt à un thème latin et deux au major. J'avais découvert Montaigne en troisième, mais je ne l'approfondis vraiment qu'en première. Il me marquera pour la vie. Je stockai les périodes stoïque et sceptique dans ma mémoire squbconsciente. Seule m'inspirait le troisième tôme des Essais, marqué par l'épicurisme. Comment en aurait-il été autrement dans le paradis angevin?

Je passai mes deux baccalauréats à la session de septembre, après avoir suivi les cours de vacances organisés en août par Pierre Letellier, avec Roger Quilliot, mon maître ès dissertation française, avec quatre bacs blancs, s'il vous plaît, M Lowe! Je ne me glorifie pas d'avoir été reçu à chaque fois avec indulgence du jury, mais sans culpabiliser pour autant. La pression pour la mention n'était pas encore obsessionnelle. On pouvait passer de l'état de potache à celui d'universitaire, sans états de service brillants. Ces mois d'été passés à Angers, comme si nous étions des étudiants de Faculté, valaient n'importe quelle plage de l'Atlantique. L'on fut initié aux grèves des usines Bessonneau de 1955, en allant aux cours à la Chambre de Commerce, entre deux rangs de CRS. Certains d'entre nous rêvaient déjà d'en découdre un jour avec les représentants de l'ordre public. La formule du cours intensif était largement plus efficace, mais plus coûteuse que celle des cours par correspondance.

Quand j'étais petit enfant, je disais, paraît-il, que je serais médecin comme papa, lui assurant les visites à domicile, moi les consultations. Ne croyez pas que j'ai vécu obsédé par cette vocation pendant toute mon enfance. J'ai voulu faire une bonne centaine de métiers, parmi lesquels pilote d'avion double-queue, portier d'hôtel, interprète multilingue, coureur automobile comme Behra et le prince Bira, photographe, reporter... À seize ans, j'aimais l'histoire, la géographie, la politique. Je savais que j'étais doué pour les langues, en particulier l'anglais et l'espagnol que j'aurais pu parler couramment... si seulement je n'avais pas été aussi paresseux pour apprendre le vocabulaire et la syntaxe ni aussi casanier pour aller faire des séjours en famille dans leurs berceaux. Reçu sans gloire à mon bac *B*, je soutins à mes parents que je souhaitais m'inscrire en philo, pour faire une licence d'histoire-géo. Elle me conduirait à être journaliste au Monde comme Jacques Fauvet et André Fontaine, puis à la carrière politique derrière Mendès, JJSS et Françoise Giroud. Mes parents me regardèrent avec un mélange d'ahurissement et de consternation. J'eus beau pleurer toutes mes larmes du corps, je me retrouvai en Sciences Ex, malgré la légèreté de mon bagage scientifique. Je ne pouvais rien contre le poids de la saga médicale familiale dont j'assurerai le quatrième chapitre.

Restait une dernière alternative: où? J'aimais Angers. Il y avait une école de médecine de plein exercice jusqu'à la troisième année, dépendante de Paris par la suite. J'y avais des amis et un amour récent. Cela ne pesa pas lourd pour fléchir la décision de mes parents qui me vantèrent les mérites de Rennes, devenue Faculté indépendante, où mon père avait ses propres amis et qui était si proche de la maison familiale. Leur thèse ne manquait pas d'attraits et ils tenaient de toute façon les cordons de la bourse. Laissons le potache à Angers et devenons carabin à Rennes. Étudiant! Mot magique associant liberté et aventures pour construire sa vie. J'ai fait les mêmes études de médecine que mon père qui avait fait les mêmes que mon grand-père. Se repérer n'était pas difficile. Le cursus d'alors n'a plus rien à voir avec celui que suivent maintenant les futurs médecins.

3

MOREAU CHEZ LES CONDATES (1955-1962)

Yo*: ¡Soy un machito!*
Ella*: ¡Pobrecito!*
Jean-François Moreau, Dialogues assourdis.

Primum non nocere
Galien

France, mère des arts, des armes et des lois…
Joachim du Bellay, Sonnets

Je m'inscrivis à la Faculté des Sciences de Rennes pour valider le certificat probatoire *PCB*. Je trouvai une chambre d'étudiant chez une brave dame, une veuve bavarde comme une pie, qui n'admettait pas les visites des deux sexes et exigeait que l'on se déchausse pour marcher sur des patins. J'achetai une carte de l'UNEF et des tickets de restaurant universitaire. Je me mis en quête d'amis, ce qui fut facile, comme partout ailleurs

PCB à la Faculté des Sciences de Rennes (1955 - 1956)

.

Le programme de PCB était très intéressant et les professeurs étaient compétents voire excellents. Passer de la vie scolaire préréglée à celle de l'Université, libertaire par principe, n'était pas une transition évidente à maîtriser, mais chaque jour était une aventure passionnante. Il ne serait venu à l'idée de personne de sécher les cours - il n'y avait pas de livres - pas plus que de travailler d'arrache-pied à la chambre. L'examen final était lointain, ma mémoire excellente et il n'y avait plus de contrôle de fin d'année. Les travaux pratiques ouvraient la porte excitante sur les dissections de grenouille et de rat, aux coupes de plantes dans la moelle de sureau à colorer et examiner au microscope. Vogue la galère vers la joyeuse vie d'étudiant...

Le seul souvenir intéressant que je conserve du PCB est d'avoir vécu la controverse sur la génétique, alors bien analysée par Jean Rostand dans *L'atomisme en biologie*, petit pavé qui rejoindra les *Essais* de Montaigne et *Miss Shumway jette un sort,* sur ma table de chevêt. M Goddet, le professeur de biologie animale, était un ardent défenseur de la génétique morganienne fondée sur les chromosomes nucléaires. Ses cours étaient de véritables shows de théâtre universitaire. La voix était puissante et vibratile, le débit adapté à nos cervelles, ses dessins au tableau étaient des chefs d'œuvres. Il ponctuait ses digressions philosophiques par des «*Réjouissons-nous»* qui le firent surnommer *Dr Goddeamus* par la divine Margot dont je serai secrètement l'amoureux timide à jamais platonique, comme je l'étais aussi de la potelée Lina, les seules vraies beautés de la promotion, toutes deux promises ailleurs. À l'inverse, M Villeret, le professeur de biologie végétale, plus sobre mais aussi profond que son collègue, ne cachait pas son faible pour les théories marxistes-léninistes de Lyssenko et de Lepechinskaïa sur l'hérédité cytoplasmique selon Mitchourine. Il avait été berné par la propagande soviétique et l'on ne savait pas encore que tout l'édifice reposait sur des expériences truquées. L'innovation diffusait lentement à l'époque. Nul ne parla de la découverte de la structure en hélice de l'acide désoryribonucléïque, fondement de la génétique actuelle qui valut le Nobel à Watson et

Cricks. Le reste n'était que l'approfondissement du programme de Sciences Ex.

J'aurais voulu embrasser l'université sur le mode scolaire classique du lycée. En fait je l'abordai avec dilettantisme. J'appris néanmoins à travailler en binôme avec mon ami Yvon Loréal, un Manceau «fils» des Jésuites, qui avait viré à la médecine après avoir essayé de devenir juriste à Angers. Il était beaucoup plus âgé que moi. Il m'initia au talmudisme version catholique, lors d'interminables discussions qui érodaient quelque peu mon épicurisme angevin et se prolongeaient jusque après minuit. Rennes me déplaisait par son austérité et son ambiance bigote. J'avais cessé abruptement ma pratique religieuse à quinze ans, mais j'étais resté catholique sur le fond et tolérant envers les autres religions, fort peu représentées dans la capitale de la Bretagne. Yvon avait besoin d'un entraîneur pour passer son examen, clé de son avenir d'homme fiancé aspirant au mariage. Nous fûmes reçus tous les deux en juin, dont moi rasibus comme d'habitude, le dernier de la liste, je crois me rappeler. L'important était d'être reçu et d'affronter les plus longues vacances que j'aurai jamais.

La rentrée universitaire était en novembre et l'on était fin juin. Je venais d'avoir dix-huit ans et pouvais passer mon permis de conduire. Mon père m'avait mis au volant de son Aronde quand j'avais eu quatorze ans. J'étais son chauffeur à chaque vacances. J'ai beaucoup appris par cette méthode précoce, alors illicite, mais il était aussi le médecin de la gendarmerie. L'excès de vitesse commençait avec les quarante kilomètres à l'heure. Mon sixième sens aiguisé annonçait sur ces routes peu fréquentées à l'époque, l'écart du cycliste ivre, l'irruption d'un troupeau de vaches hors d'un petit chemin de ferme, le silex coupant dans la fondrière. Avoir son permis de conduire signifiait pouvoir conduire une meute d'amis d'enfance dans l'une des deux voitures de mon père, une 4CV Renault à conduite à droite ou la Frégate 2L. Je conduisais alors vite et sec, comme beaucoup de gommeux de mon âge. La baraka sera constamment avec moi; je n'aurai jamais d'accident, même le jour où je ferai un tête-à-queue dans le virage à angle droit du garage Guerrier verglacé une nuit de Réveillon. Mes vacances furent locales. Il ne pouvait guère en être autrement à l'époque où les voyages lointains n'étaient pas encore la mode.

Un nouveau pharmacien venait de s'installer à Martigné. Jean-Marie Huguenin était un Parisien bavard et érudit, très fier de son ascendance syrienne et de son père sorti de l'X, ingénieur chez Breguet. Je me liai d'amitié profonde avec lui, d'abord en l'accompagnant pour des parties de pêche au lancer dans l'étang de Martigné; nous n'attrapâmes que fort peu de brochets mais découvrîmes d'innombrables sujets d'intérêt à explorer en commun. J'appris beaucoup dans son officine. Mon père prescrivait souvent magistralement. Ordonner comme faire une pommade, un suppositoire, une potion sont des arts maintenant oubliés. Ils avaient l'avantage de combiner plusieurs substances actives en une seule présentation personnalisée. Mon père avait effectivement un diagnostic très sûr, mais il était aussi et surtout un excellent thérapeute. Il me répétait souvent que, à son époque du moins, *se tromper de diagnostic était moins grave que se tromper de thérapeutique*. Cette sentence n'est paradoxale qu'en apparence.

Je connus aussi un autre visage de la médecine, celui que les médecins orthodoxes n'aiment pas. Il y avait des guérisseurs et des rebouteux réputés dans notre périmètre. Certains, comme la bonne femme de Pouancé, étaient connus au-delà des frontières françaises et, chaque mercredi, la 15 CV Citroën familiale du taxi Vengeant emmenait chez elle son plein de clients martignolais. Certains prescrivaient des choses plutôt anodines, qu'on apparenterait aujourd'hui aux médecines douces, disponibles chez le pharmacien seulement. Je vis ainsi disparaître des étagères entières des médicaments homéopathiques de l'Abbé Chaupitre, dont le numéro 83 qui traitait toutes les misères des femmes, retour d'âge ou non... Dieu sait qu'elles en avaient et qu'elles étaient dures au mal, ces femmes qui se shootaient au café arrosé quand leur homme,

lui, préférait le cidre ou le vin d'Algérie, les *Vieilles Vignes* qui feront la fortune du maire de Retiers. Mon père m'avait appris la tolérance. Il avait compris que la nature humaine avait besoin du mystérieux et du facile pour supporter le profil animal de la vie campagnarde. Le guérisseur ne fait pas appel à la volonté; il n'induit pas chez son client l'angoisse de la décomposition inéluctable de sa misérable enveloppe corporelle. On exprime un symptôme, on ne réclame pas de diagnostic, on ne demande seulement que la sédation temporaire de son mal. Il y a de bons guérisseurs qui, conscients de la subjectivité de leur savoir empirique et connaissant leurs limites, gagnent plus qu'honnêtement leur vie, sans créer de désordres tout en utilisant des thérapeutiques vénielles et non agressives. Les médecins ne les aiment pas, par fidélité au serment d'Hippocrate, mais aussi parce que les malades les payent souvent beaucoup plus cher, rubis sur l'ongle, en espèces et sans rechigner. Mon père ne guerroyait pas contre eux. Par contre, il en allait différemment d'une classe de guérisseurs, dangereuse celle-là, qui se prennent pour des bienfaiteurs de l'humanité et se lancent dans des thérapeutiques parfois atroces, comme les injections intramusculaires de lait compliquées d'abcès de la fesse ou des tractions puissantes sur des « foulures », à l'origine de nécrose des pièces articulaires ou de déplacements secondaires des segments osseux en fait fracturés; ceux-là doivent êtres combattus. Mais pourquoi refuser à un individu libre dans un pays libre de se soigner à son gré, en particulier quand la médecine officielle le rejette ou ne sait pas lui présenter le visage qu'il souhaiterait trouver?

Jean-Marie Huguenin apportait une ouverture sur la vie qui n'avait rien de conventionnel.Grâce à sa profonde culture et à son intelligence encyclopédique, il pouvait aborder les grands thèmes de l'époque avec une autorité que je ne trouvais nulle part ailleurs. 1956 fut l'année de l'antiproton et de la parthénogénèse humaine. Il m'apprendra autre chose qui provenait de l'expérience cruelle de la maladie tuberculeuse qu'il avait contractée lorsqu'il était étudiant. C'était une forme grave combinant pleurésies et mal de Pott vertébral, faisant de lui un allongé pour plusieurs années, dans des sanatoria d'altitude et marins. Il n'y avait pas encore de traitement antibiotique spécifique, notamment l'isoniazide – le *Rimifon*. Il fut soumis à des opérations chirurgicales orthopédiques complexes et douloureuses, dont il garda le souvenir hostile envers l'orthopédiste Boppe, homme brutal et apparemment dénué de toute sensibilité, selon ses dires.

Jean-Marie Huguenin ne pouvait pas avoir lu la description beaucoup plus tardive que fit Thérèse Planiol de l'excellent mandarin René Moreau. Cet homonyme, éminent médecin interniste, professait dans le couloir de son service un jemenfoutisme violamment exprimé devant les plaintes de ses malades. Il faisait semblant d'être compatissant, alors que son malheureux malade ne savait pas combien «il s'en foutait». L'évocation d'un tel comportement choque constamment les lecteurs, médecins ou non. Sans en faire l'apologie, l'on ne peut que rappeler qu'elle était enseignée comme telle à la Faculté. Pleurer avec ses malades était une épreuve aussi dangereuse pour le médecin qu'inutile, tant étaient limités les moyens de traiter une pathologie dont la lourdeur et la fréquence dans la population n'ont rien à voir avec ce que l'on voit se développer au début du XXIe siècle. La médecine générale de campagne, jusqu'à un passé très proche, était faite d'actes brefs, parfois répétés, mais effectués dans des milieux socio-familiaux qui laissaient à la famille et aux voisins une large prise en charge des malades. Jean-Marie m'apprit la médecine hospitalière parisienne vue par le malade, isolé dans sa douleur et dans sa misère. Il me fit lire Céline et m'expliqua pourquoi et comment on pouvait haïr ou déifier le médecin du dernier espoir, qu'on l'ait choisi ou non.

La rentrée de 1956 s'effectua dans une atmosphère troublée. La guerre d'Algérie n'avait pas évolué vers la paix; je n'en étais pas étonné puisque MON MENDÈS s'était fait battre par Guy

Mollet, l'hiver précédent, dans la gageure lamentable que fut le Front Républicain et le ratage du voyage à Alger durant lequel il se fit engueuler vertement par une standardiste, prétexte à une criminelle volte-face politique, le rouge des tomates reçues au front. Israël avait une nouvelle fois défait les troupes égyptiennes de Nasser, mais l'expédition franco-britannique avait fait long feu. Budapest s'était révoltée et beaucoup d'entre nous avions vibré, quand Pierre Bellemare en une soirée dramatique sur Europe n°1, avait enflammé la générosité française. Les étudiants rennais avaient manifesté en masse leur soutien à Imre Nagy sur la place de la Mairie et le PC local avait échappé de justesse au saccage de son bureau. Rennes était alors une ville de droite, tendance MRP, et, après la démission de Mendès-France, je trouvai la politique trop compliquée et aléatoire pour que je m'y lance dans le sens qui plaisait à mes aspirations.

Carabin à la Faculté de Médecine de Rennes (1956 - 1958)

En première année de médecine – et ce sera comme cela durant les années suivantes – on allait à l'hôpital le matin et à la Faculté l'après-midi. Le carabin rennais acheta sa blouse blanche à col russe, chic de l'époque, et s'offrit sa première prise de contact avec la médecine. Le nez doit d'abord s'habituer à l'odeur *sui generis* de l'hôpital, mélange de sueur et de bouillon, qui soulevait le cœur. Le professeur de médecine Alphonse Pellé n'était pas bien grand mais gros, pas très savant mais instruit, pas très titré mais pneumo-phtisiologue estimé, pas très pédagogue quand il était en chaire, un brave homme paternel avec ses élèves. Il avait été la victime d'un canular d'étudiant qui aurait pu mal se terminer.

Pour des raisons physiques incontournables, toute pleurésie abondante se voit sur les radiographies du thorax sous la forme d'un masque blanc cachant la clarté pulmonaire sous-jacente. Phonphonse Pellé allait contre cette évidence, arguant qu'il avait vu un cas de pleurésie avec épanchement abondant invisible sur la radiographie. Sût-il jamais que l'interne avait ponctionné la totalité de l'épanchement juste avant la prise du cliché et ne l'en avait pas informé?

Alphonse reste pourtant un des hommes les plus importants qui m'aient formé. Le premier jour de notre stage hospitalier, il nous assigna chacun ou en couple à l'un des lits d'une salle commune de femmes dont nous devions écrire l'observation. Dès que ce fut fait, il nous commanda en nous tutoyant de dévêtir nos malades. « *Déshabille ta malade! déshabille la complètement!* », j'entends encore sa voix pierreuse. D'aucuns pourraient trouver cela choquant et inhumain, moi non. Si grande gueule qu'il puisse paraître, l'étudiant en médecine débutant est un timide. La médecine de l'époque, surtout dans la province campagnarde, était quasi exclusivement clinique.

Le premier temps de l'examen physique est toujours l'inspection du malade, suivi de la palpation du corps, la percussion du tronc, et l'auscultation cardio-pulmonaire, selon le code hippocratique modernisé par Laennec il y a presque deux cents ans. L'examen physique devait être complet, c'est-à-dire ne rien laisser ignorer de l'état du corps, quels que soient le symptôme ou la maladie, sous peine de laisser passer un signe majeur: le ou la malade doit donc être nu. Certes il faut ménager la pudeur des malades. La trentaine de femmes, pour beaucoup hors d'âge, dépoitraillées, hilares et secrètement ravies qu'on s'intéresse à elles, donnaient de la salle commune une vision horriblement fellinienne. N'empêche! Elles étaient nues, examinatrices et examinées. Bien plus tard, à Paris, ville impudique mais hypocrite, je verrai, stupéfait, d'éminents praticiens *ménager la pudeur de malades* qui n'en demandaient pas tant, en infiltrant une main ou un tuyau de stéthoscope sous les épaisseurs de vêtements superposés, au hasard des reliefs de l'anatomie suggérée par le symptôme, pour ne rien récolter de sérieux. Les salles

communes ont disparu, on peut s'en louer ou le déplorer – pour ceux qui ne supportent pas la promiscuité, et j'en fais partie, nombre de malades s'ennuient, s'angoissent, se désespèrent dans des chambres seules de style Holiday Inn - je me bats contre mes élèves pour qu'ils dénudent au-delà de ce qu'ils considèrent déjà comme déraisonnable. Je n'ai jamais entendu de protestations, lorsque l'examen est conduit, non pas dans le respect de la *pudeur* tartuffe, mais dans celui de la personne que l'on examine et qui est là pour qu'on lui donne un diagnostic et un traitement appropriés...

L'examen clinique commence par l'interrogatoire de la personne. À Rennes, on apprenait à interroger, on enseignait la technique d'interrogatoire. Il faut d'abord écouter son malade mis en confiance par un accueil aimable, ensuite lui poser des questions précises qui sont potentiellement innombrables. À l'hôpital, on peut prendre son temps et revenir plus tard si on n'a pas fini. À l'office, en ville comme à la campagne, le temps est compté. Moins on a de temps à consacrer à l'interrogatoire lors d'une consultation, plus il a fallu s'entraîner durant ses études à des entretiens très longs suivis de synthèses cursives. Apprendre à discerner ce qui est utile de ce qui est superflu. Savoir tarir les bavards et stimuler les inhibés, pour tirer la clé magique que donne le colloque singulier entre le malade et son médecin. De cela dépend la confiance de la relation à venir qui devra durer jusqu'à la guérison ou l'aveu d'impuissance, avec sa cascade d'effets secondaires plus ou moins justifiables: acceptation de dépenses supplémentaires, de recours à des examens complémentaires désagréables ou dangereux; fidélisation de la relation génératrice de stabilité affective, d'économies, de temps gagné; confiance dans la confidentialité des propos, de la correspondance et des dossiers; reconnaissance gratifiante du malade pour son médecin, gratifié lui aussi par autre chose que les honoraires, par exemple sa réputation de compétence et d'humanité, sur laquelle se basera l'extension de sa clientèle... Mes malades m'apprécièrent parce que, si je n'étais pas *fier*; je n'étais pas davantage outrancièrement familier. Jamais, sortis de l'enfance, je ne les tutoierai.

La Faculté de Médecine de Rennes que j'ai connue a été une très bonne école de médecine clinique. Tout médecin hospitalier mettait un point d'honneur à enseigner, obéissant ainsi à la règle hippocratique qui impose que l'on transmette à ses élèves ce que l'on a appris de ses maîtres, actualisé à la lumière de sa propre expérience. Les promotions étaient d'une centaine. Le cours magistral était la règle et l'on y assistait avec assiduité. A l'occasion de la présentation du Projet Debré en 1959, une caricature parue dans l'Express redevenu hebdomadaire montrait la déficience de l'enseignement des carabins parisiens entassés dans un minibus conduit à grande vitesse par le patron entre deux rangées de malades allongés amorphes sur des lits à roulettes, avec la légende (je cite de mémoire) *«... Et puis, pour apprendre la médecine, il y a d'excellents traités... »*. Certains enseignants rennais étaient de remarquables acteurs. Le cardiologue Jacques Gouffault, un élève de l'illustre Jean Lenègre, mimait la crise d'angine de poitrine avec un tel réalisme que sa description est gravée à vie dans ma mémoire. J'avais vécu toute mon enfance dans la médecine: bien avant l'âge de raison, j'avais vu le sang, la pisse, la merde, le vomi, le pus dans la salle d'attente de mon père. Je ne me sentirai jamais concerné par le syndrome de l'étudiant en médecine, décrit par ce même cardiologue dans la foulée de son mime, Le carabin anxieux se voit volontiers porteur de toutes les maladies au fur et à mesure qu'elles lui sont décrites. Nombre de mes camarades par contre pourront lui être reconnaissants de nous avoir inculqué d'emblée la notion de cet effet pervers. Ils seront plus confortables pour s'accoutumer à la révélation de tous les maux de l'humanité.

L'enseignement de la médecine à l'hôpital alternait avec celui de la chirurgie un matin sur deux, samedi compris. Le chirurgien Abel Pellé, à qui son frère Alphonse avait payé ses études à Paris pour qu'il devienne interne des hôpitaux, était également de petite taille mais mince,

fin comme une belette, plein d'humour et brillant orateur. Les cours étaient aérés, comme savent le faire les chirurgiens qui vont droit au fait. À l'opposé, le médecin Paul Vivien, Parisien lui aussi, lourd, massif, sérieux et sobre, énumérait interminablement les étapes de l'examen neurologique, dont j'admirais la logique et la rigueur. Ma première vocation naîtra à la fin de son premier cours, je serai neurologue. En première année, tout cours paraît intéressant, tant la soif d'apprendre est grande, toute présentation de malade étant initiatrice des mystères de la démarche diagnostique. Cette mise en condition était nécessaire, mais frustrante car le carabin stagiaire est passif: on l'affublait du sobriquet de *thrombose des couloirs*, tant il était loin du malade charnel. Mon père était ancien externe: je savais ce que cette fonction débouchant sur un titre, une rémunération et un rôle précis représentait. Je me voyais déjà dans la peau de ces jeunes gens, habillé par l'hôpital d'une blouse américaine et d'un tablier bien serré à la taille, leur stéthoscope - de préférence un « Fleisher » qui valait cinq mille francs de l'époque - pendant sur la poitrine. Ils écrivaient sur un cahier les observations des malades qui leur appartenaient et ils les lisaient à haute voix au cours de la visite patronale ou dans l'amphithéâtre devant les stagiaires. L'interne, lui, était un seigneur intouchable qui régnait bien loin des jeunes stagiaires dont le ratio penchait encore nettement, il est vrai, vers le sexe masculin. Tout cela ressemblait peu ou prou à la description d'André Soubiran dans son best-seller Les Hommes en blanc, auquel Jean-Paul Escande rendra un juste hommage dans le sien, paru trente ans plus tard. Mon père aurait préféré que je me réfère au personnage d'Antoine Thibault, le médecin de la saga de Roger Martin du Gard. Je ne verrai que beaucoup plus tard le film tiré d'un roman de Véry, Le Grand Patron, incarné par Pierre Fresnay et son interne par Jean-Claude Pascal, qui ne passait plus que dans les cinémathèques.

Si l'enseignement clinique prodigué le matin à l'hôpital était excellent, il n'en allait pas de même de celui des sciences fondamentales dispensé l'après-midi, à la Faculté de Médecine de la rue Dupont-des-Loges. D'emblée, nous avions compris qu'il serait inutile d'essayer de suivre le cours d'anatomie du Professeur Pierre Huard, distingué chirurgien militaire, ancien doyen de la Faculté de Médecine d'Hanoï, spécialiste de médecine chinoise qu'il traitait avec talent dans Le Concours médical, un excellent dessinateur que nous ne verrons jamais que de dos et qui nous avait déjà mis trois schémas dans la vue à la fin du premier quart d'heure. Deux providences, les conférenciers d'externat parisiens plus tard tourangeaux, Brizon et Castaing, venaient de publier chez Maloine des cahiers d'anatomie très didactiques et bon marché. Ils supplantèrent derechef le prestigieux traité d'anatomie de Rouvière, réédité chez Masson par Gaston Cordier nommé titulaire de la chaire de la Faculté de Paris, dont Abel Pellé m'avait imposé la lecture précoce. Les Brizons étaient bourrés d'erreurs d'impression que je n'en finirai pas de corriger durant les six années de préparation des concours hospitaliers. Il y avait pénurie de cadavres de personnes ayant fait don de leurs corps à la science, l'année où j'aurais dû effectuer les travaux pratiques de dissection, un des grands moments initiatiques de la vie des jeunes carabins. Je ne m'en sentis pas frustré. J'attendais beaucoup des cours de physiologie et j'irai au-devant d'une grave désillusion. Le Professeur Patay, héros boiteux de la guerre 14 où il avait perdu l'usage d'un nerf sciatique, nous enseignait la physiologie du siècle précédent; j'en sortirai nul en hormonologie. Les autres matières, moins conséquentes, étaient plutôt mieux enseignées. M Chauvel, un pharmacien, donnait d'excellents cours de chimie. Le biophysicien M Guelfi, bardé de diplômes, un adepte d'Auguste Comte sans doute, aussi excentrique qu'intelligent et cultivé, était le plus populaire de tous: il était convaincu – et nul étudiant ne le contesta - que les médecins n'avaient pas besoin de savoir tout des arcanes de la biophysique et que, même s'ils avaient besoin un jour de la connaître, ils ne seraient jamais assez doués pour l'apprendre. Son cours tenait en une vingtaine de pages aussi denses qu'élémentaires. Les examens terminaux des deux premières années de médecine comportaient un écrit constitué d'une épreuve d'anatomie ou de physiologie obligatoire et d'une épreuve d'une des autres disciplines

tirée au sort. La physique sortit les deux fois, pour nos plus grands bonheurs de cancres. L'oral multidisciplinaire devenait alors pour moi une formalité.

Reçu en juillet, je me retrouvai en vacances prolongées jusqu'en novembre. Les données du programme de réjouissance allaient évoluer car j'allais me mettre à la préparation du concours de l'externat, programmé en novembre. J'échouai de peu au concours de 1957. Le programme n'était pas très vaste, mais certaines questions traitaient de matières enseignées plus tardivement dans le cursus des études, notamment en bactériologie. Je devrai tirer au sort dix fois dans ma tête la réponse à l'énigme du signe de la coloration de Gram des méningocoques, ou le choix entre la verticalité ou l'horizontalité des ligaments croisés du genou qui m'échapperont; chaque fois qu'il y avait alternative, je choisissais en fin de compte la mauvaise réponse. Ce premier échec depuis le BEPC m'attrista passagèrement.

Le milieu universitaire rennais était riche en personnalités diverses. Mon amitié avec Loréal s'était encore accrue grâce à notre sous-colle efficace de préparation aux examens et aux concours. Malgré sa maturité, il avait raté rasibus comme moi le premier concours d'externat. Nous nous liâmes avec la grande bande des Lavallois, qui intégrait des individualités mélangées et partageaient des passions communes. J'appris à jouer au bridge avec la méthode Albarran. Mes connaissances en matière de musique classique s'étaient approfondies à analyser les sortilèges et les parfums de la musique baroque, la plus branchée de l'époque de la Nouvelle Vague et firent la réputation des disques Erato, avec les Quatre Saisons de Vivaldi, l'adagio d'Albinoni - *mais oui, les Bedos et Daumier!* - et les œuvres de Torricelli et de Monteverdi, mais aussi les symphonies de Beethoven, les sextuors de Brahms et surtout les œuvres de Dvorak qui deviendront ma musique de fond sur la platine de la populaire Guilde Internationale du Disque. Je m'exercerai à jouer aux échecs, en sachant arrêter à temps quand je deviendrai obsédé dans ma tête, jusque tard dans la nuit, par les combinaisons d'échiquier évoluant interminablement vers un mat improbable. Notre quartier général s'était fixé au flambant neuf café le Hoche, qu'on dirait aujourd'hui très tendance, avec ses décorations tirées de la Révolution Française et du Consulat, situé juste à côté de la librairie des Nourritures Terrestres. Nous nous réunissions aussi pour améliorer l'ordinaire dans l'appartement des sœurs Chappée. Là, on parlait de jazz avec Luc Perrel, fanatique de Duke Ellington, Tommy Ladnier, Thelonius Monk, Miles Davis, Lionel Hampton et les Jazz Messengers, avant d'écouter le duo Frank Tenot-Daniel Philippachi animant *Pour ceux qui aiment le jazz* sur Europe n°1 que nous recevions alors parasitée en Bretagne. Ce fut lui également qui me fit planter les arts décoratifs sur le terreau de l'oncle Paul Magneron, grâce à la découverte de *L'Œil* et la fréquentation quotidienne de la librairie des Nourritures Terestres, à côté du Hoche. Avec Yves Péron, ce fut le Good Book et l'échange de photos qui nous lia, quand nous eûmes chacun notre Foca et que nous habiterons dans un hôtel particulier draculesque, détruit depuis lors. Nous avions tous des positions politiques antagonistes, avivées par la guerre d'Algérie, mais jamais assez tendues pour que nous nous fâchions sérieusement. Depuis que l'Express n'était plus quotidien, je lisais Paris Presse-l'Intran, spécialement pour les concours de mots croisés de Max Favalleli, quotidien moins salissant que France-Soir acheté pour suivre les avatars de Signé Furax, Chéri-Bibi et les Amours Célèbres.

L'année 1958 se déroula sans faits notables jusqu'au 13 mai, quand se déclencha le clash de l'Algérie Française. J'étais toujours mendésiste, donc très minoritaire, mais toléré dans la bande de copains. Le retour de de Gaulle au pouvoir ne m'enthousiasmait pas, puisque mon idole avait choisi le clan de l'opposition.

L'été 1958 fut celui des premiers grands voyages. Cela commença par une virée avec Micheline Bridel et ses enfants qui nous emmenèrent, ma mère et moi, d'abord à Munich. Elle

conduisait une DS 19 verte, l'un des tout premiers modèles de la marque Citroën, qui excitait toujours la curiosité admirative sur tous nos passages. L'Allemagne Fédérale se redressait et commençait à sortir, encore un peu engourdie, de la torpeur post-hitlérienne. À la Hoffbraü, nous serons fascinés par le rez-de-chaussée où soldats et hommes du « peuple » s'envoyaient par le gosier d'énormes quantités de bière pression, leur soif entretenue par le sel qui leur était servi dans des bols. À l'étage supérieur, l'ambiance était nettement plus élégante. La majorité des tables appartenait aux officiers de l'armée américaine en tenue de sortie, bardée de décorations multicolores. On pouvait manger de la choucroute, bien moins opulente qu'à Strasbourg, et des tartes aux fraises débordantes de crème fouettée. Les serveuses, en costume régional, aussi musclées qu'accortes, circulaient avec une bonne demi-douzaine de ces gallons de bière dans chaque main, les tenant bien haut pour que leurs seins pigeonnent et que leurs chutes de rein soient plus aguichantes. Je testai ma capacité à ingurgiter le contenu d'au moins un de ces gigantesques pots. La difficulté était moins de garder ses esprits que de contenir sa vessie distendue assez longtemps pour ne pas la vider dans la rue de toute urgence.

La suite du voyage nous conduisit jusqu'à Bruxelles où se tenait la grandiose Exposition Universelle dont l'Atomium était le fleuron. Sur l'autobahn, j'enregistrai un premier grand choc en voyant en lettres énormes la direction de la ville de Dachau; comment avait-on pu ne pas débaptiser cette ville du nom qui inspirait l'horreur de la bête immonde du nazisme et de ses camps de concentration? Était-ce possible que des gens y habitnt normalement? À Bruxelles, le second choc vint de l'imperméabilité de la communication entre les Wallons et les Flamands, chacun muré dans sa forteresse linguistique où l'on disait encore couramment que le dialecte flamand ne servait qu'à parler aux chevaux. Le Pavillon Belge mettait en valeur la libre Belgique, chaleureuse et fêtarde. On pouvait approcher le Pavillon Soviétique où s'exposaient les spoutniks et les chiennes qui avaient précédé Gagarine et Titov dans l'espace. Le Pavillon Français séduisait par son architecture élancée. Il faisait très chaud ces jours-là et la visite des pavillons était exténuante. D'où le succès du Pavillon Tchécoslovaque, qui avait l'intelligence de proposer un restaurant où l'on pouvait manger de bons plats nationaux arrosés d'une bière encore meilleure que celle de Munich. On rentra par Caen et les plages du débarquement, choqués une fois de plus par l'immensité des cimetières militaires.

A cette époque-là, l'équipe de France de football gagna une troisième place inespérée à la Coupe du Monde en Suède et Charly Gaul le Tour de France, marquant la fin de la domination bretonne sur le cyclisme professionnel, déjà au profit du Normand Jacques Anquetil. Mon père m'avait acheté avec beaucoup de retard un Manurhin vert d'eau qui tenait plus de la motocyclette carénée que de la Vespa espérée lors de mon succès au bac. Le variateur continu, la petite cylindrée et les grandes roues à rayons annulaient le *plus* érotique des scooters italiens. Je n'avais pas été reconnaissant envers mes parents, aux largesses contenues par le paiement du Petit Pré, la nouvelle maison qu'ils avaient fait construire, une fois expulsés par le propriétaire malhonnête du Vieux Pavé. Jeunes gens qui allez voir « A bout de souffle », le film de Godard symbolique de la Nouvelle Vague des Cahiers du Cinéma, avez-vous saisi le sens de la réplique de Jean-Paul Belmondo admonestant le lambinant chauffeur de taxi se faisant doubler par un Manurhin?

INTERMÈDE EN ALGÉRIE - 20 juillet - 1er octobre 1958

Ce voyage triangulaire en Europe de l'Ouest n'était que le hors-d'œuvre d'un plat de résistance qui m'attendait en Algérie. Je ne voulais plus passer des vacances de vitellone chez mes parents. L'un de mes amis me parla de bourses offertes par le gouvernement de Félix Gaillard,

pour effectuer des stages d'infirmier rémunérés dans le bled algérien. Je vis là l'occasion de me lancer dans une première aventure à l'odeur stendhalienne, propre à satisfaire mon romantisme. Nul doute que je ne vive des scenarii de combats de samouraï, d'enlèvement par les fellaghas, de rencontres amoureuses exotiques et dépucelatoires... Pour mon ami Huguenin, le but était d'éveiller des vocations algériennes chez les jeunes les moins casaniers. Le gouvernement de Charles de Gaulle ne remit pas en cause cette initiative qui ajoutait le piment de la découverte de l'Algérie Française proclamée par Salan, Massu, Debré, Lagaillarde, Le Pen, Soustelle et compagnie. Je m'embarquai à Marseille à la fin juillet sur le Kairouan, avec un groupe d'étudiants de disciplines variées. Ce paquebot était le plus rapide de la ligne et le voyage fut bref sur une mer clémente. Je ne garde que le souvenir – impérissable pour tout dire – d'un dîner à quatre où se tenaient deux fonctionnaires de la Préfecture de Constantine. Nous sortions du coup d'état d'Alger et des treize complots du 13 mai, quand Lagaillarde symbolisait la victoire de l'Algérie Française, sur toutes autres formes d'indépendance dans l'interdépendance. Ces deux personnages faisant figure d'extra-terrestres nous démontrèrent que tout cela n'était que du vent, que l'indépendance de l'Algérie était déjà programmée, que l'agitation du 13 mai n'était le fait que de quelques cerveaux échauffés et irréalistes et qu'il fallait éviter de tomber dans le mirage de la vocation nord-africaine. D'ailleurs, Mendès avait redonné le pouvoir à Bourguiba en Tunisie, Edgar Faure au Maroc. Le bombardement de Sakiet-Sidi-Youssef par l'aviation française avait fait scandale; il annoncera l'édification ultérieure du barrage électrique à la frontière tunisienne. La frontière de l'Oranais avec le Maroc était beaucoup plus calme. J'en sortis aussi médusé qu'incrédule. Ces gens-là devaient appartenir à l'Anti-France anarchiste ou franc-maçonne.

L'arrivée sur Alger *la blanche* au lever du soleil fit monter tous les passagers sur le pont, éblouis par la splendeur de la ville et le piqué de la lumière encore fine et nuancée. On nous parqua durant quelques heures dans la très belle cité universitaire de Ben Aknoun. Nous formions un tas de jeunes gens assommés par le soleil déjà très chaud et la lumière éclatante sur un fond de bleu outremer. Les étudiants indigènes étaient déjà en vacances et n'étaient visibles que ceux qui tournaient autour de nous en voitures de sport anglaises décapotées reluquant sans vergogne les quelques filles de notre groupe. L'effectif s'effritait au fur et à mesure des affectations tous azimuts. À Rennes, j'avais choisi Miliana, à l'ouest d'Alger. Nous n'étions plus que trois à aller dans cette direction, en empruntant le train Alger-Oran, *l'Inox*, une sorte de micheline en métal argenté qui sifflait comme dans un western. L'autre garçon descendit à Blida, non sans avoir pris des photos d'un train couché sur le flanc à la suite d'un sabotage de la voie ferrée, premier contact avec la réalité de la guerre, jusque-là absente. Je restai sans déplaisir avec une jeune femme charmante, une petite brune à la poitrine opulente comme sur les couvertures des polars du Fleuve Noir, une infirmière qui allait à Miliana comme moi. C'est alors qu'un homme entra dans la cabine et m'indiqua que j'étais monté dans un mauvais train trop luxueux pour moi et que j'étais affecté à la Section Administrative Spéciale (SAS) de Kherba, petit village de la plaine de la Mitidja, le long de l'Oued Chélif, situé à mi-distance d'Affreville et d'Orléansville. Je quittai la jeune femme en échangeant un regard désappointé. Je descendis à Affreville où m'attendait l'adjudant-chef P***, un Alsacien très strict et courtois. Il me conduisit au lieutenant-colonel commandant le secteur où je fus brocardé sur mes chemises roses. Je compris alors que j'entrais dans une structure militaire. Je reçus un paquetage de soldat et un plan de séjour qui comportait la visite prolongée des différents postes du djebel. J'aurais à remonter le moral des troupes par une présence symbolique dans les infirmeries de campagne.

Kherba était un village de quelques centaines d'habitants. Tous les Caucasiens, les Pieds-noirs, avaient déserté la place, à l'exception de la famille qui tenait le seul bar-restaurant du lieu. On était au temps des moissons de blé dur dans cet ersatz de Middle West. La chaleur était aussi pesante et atroce que l'ennui qui m'habitera vite et le froid nocturne très vif qui glaçait l'eau

de la douche matinale. Les S.A.S. étaient chargées d'administrer les populations algériennes, et plus spécialement de préparer le référendum d'octobre que de Gaulle imposait pour ratifier la Constitution de la Cinquième République. Il fallait notamment recenser les habitants de la cité, ce qui était assez simple, et surtout ceux du djebel, ce qui ne pouvait guère se faire que les jours de marché. Il y avait une douzaine de moghaznis qui étaient d'excellents cavaliers, un charmant lieutenant, l'adjudant-chef et sa femme faisant fonction de secrétaire, une infirmière indigène jeune, rude et jolie qui excitait les conversations érotiques des mâles – on niquait beaucoup en paroles dans ce pays! – et un jeune pied-noir de mon âge qui s'occupait des transmissions radio. J'étais l'unique Francaoui civil. Les seules distractions étaient le marché indigène où je voyais des pastèques pour la première fois, les repas au restaurant où l'on buvait un vin rouge puissant pour arroser une gastronomie fruste à l'huile d'olive et qui nous assassinait en vue d'une sieste comateuse, après une marche d'un quart de kilomètre sous le soleil de midi. Je réussirai une fois à m'enivrer pendant quinze minutes avec un quart Perrier. On consultait deux à trois fois par semaine et au coup par coup. Je réussis ma première intramusculaire en injectant de l'huile camphrée dans la fesse d'un adjudant gras-double stoïque et ratai mes trois premières intraveineuses. Je commençais à songer à demander une mutation sinon mon rapatriement, quand le lieutenant, superbe dans son saroual de spahi gris et sous son calot rouge orné de la broche des SAS, faite de deux sabres turcs entrecroisés, comprit qu'il fallait que je bouge. Il m'emmena à Orléansville, encore délabrée par le tremblement de terre de 1954, quelques autres villages aussi désespérants que Kherba sinon plus, comme Rouiba, ville épicentre des nombreuses secousses telluriques qui fissuraient les murs des bâtiments de la SAS. Puis le lieutenant me conduisit au sommet du col El-Aneb, piton du Petit Atlas culminant à mille mètres, où l'air était plus léger et le paysage immense. Il est situé à la hauteur de Cherchell, l'on pouvait donc apercevoir la Méditerranée à l'horizon du Nord et le sinistre massif de l'Ouarsenis au Sud. D'Est en Ouest, s'étendait sans limites la plaine de la Mitidja.

Sur le piton d'El-Aneb, le campement de la batterie du 2/30e régiment d'artillerie logeait deux cents bidasses du contingent, ce qu'il fallait d'officiers et de sous-officiers, un médecin-aspirant et deux infirmiers, tous Francaouis sauf un. Il y avait en permanence une demi-douzaine d'ouvriers du génie civil. Aux alentours, plusieurs camps de regroupement abritaient les Arabes restés fidèles à la France, avec de nombreux harkis, leurs femmes et leurs enfants. La civilisation, quoi! comparé à Kherba. Sauf à se raconter d'interminables nuits bordéliques, la conversation au mess consistait en la comparaison plus ou moins imagée entre les guerriers de l'Indochine et ceux d'Algérie. Les trois anciens de la Coloniale avaient une admiration sans bornes pour les Viêt-minhs. Il n'exprimaient aucune réelle amertume à s'être fait battre par des hommes et des femmes qui portaient au pinacle le sacrifice de leurs vies à une cause pourrie par la métropole et liquidée par ce sagouin de Mendès *vilain comme un cul (sic)*. Le soldat professionnel de quelque bord qu'il soit est un mort en sursis, autant que ce soit le produit d'une éthique valorisante pour l'ancien de l'Indo. Surtout quand la congaï se révélait être la douce et dévouée houri de son repos sur terre en attendant de le suivre au ciel. A l'inverse, le mépris pour le *fell* sous-tendait toutes les références à l'archétype du guerrier lâche, veule et félon. J'écoutais sans répondre et n'en pensais pas moins. Mes parents m'avaient longuement décrit les ressorts qui font de l'Arabe un soldat d'exception ou un tire-au-cul impénitent. Quant à l'inéluctabilité de la dissociation franco-algérienne, elle avait été, je m'en rendais compte maintenant sur place, superbement analysée et transposée dans un roman que j'avais lu quelques années plus tôt et dont nul ne parle voire n'en fait une série télévisée, les *Mourad*, comme on dirait les *Jalna* ou les *Flicka*. Les fellaghas du FLN - le MNA de Messali Hadj était tombé sous ses coups - n'étaient pas des tendres prêts à livrer des batailles rangées ou des fantasias contre une armée de conscription et des régiments d'élite parachutistes ou légionnaires. Ils pratiquaient une guerre subversive avec d'autant plus de talent que les spécialistes français de la guerre psychologique

commettaient plus d'effets pervers que du bon terreau pour une paix de bonne qualité. On rêvait alors d'être Anglais émancipateur des pays du Commonwealth en relative douceur. Sans doute la préservation de nos intérêts pétroliers comme ceux de la base saharienne atomique de Tamanrasset comptait-elle davantage que les populations elles-mêmes.

Le médecin-aspirant B*** était un Montpelliérain pur jus. Assez enveloppé pour ne pas dire gras, pas très grand mais costaud, hilare quand il ne gueulait pas de sa voix qui roulait les « r », généreux et excédé par la vie du camp où il n'avait pourtant passé que la moitié du temps du service militaire légal, alors de vingt-huit mois. Il eut le temps de m'apprendre tout ce qui faisait la médecine ordinaire du bled. La pharmacie était alimentée par les drogues de l'Assistance Médicale Gratuite, bien plus riche que celle des militaires. Tout ce que j'avais appris de mon père, de la Faculté et de mon ami Huguenin, me permit de faire bonne figure auprès des deux infirmiers. B*** avait demandé une permission pour rejoindre sa femme en France. Il finit par l'obtenir, peut-être parce que j'étais là pour le remplacer. Il me jura que, s'il revenait, ce ne serait qu'entre deux gendarmes. Il tint parole, je ne l'ai jamais revu. Je lui dois deux mois extraordinaires. Je me débrouillais assez bien médicalement. La pathologie était riche et variée, souvent inimaginable en France. Bien sûr et malgré mes petites encyclopédies de poche, mes diagnostics devaient être souvent fumeux, mais je pouvais appliquer l'axiome paternel sur la primauté de la thérapeutique sur le diagnostic. J'aurai le bonheur de guérir des infections gravissimes avec une seule injection de cinq cent mille unités de pénicilline, miracle que seuls les médecins de l'immédiate après-guerre avaient connu, avant l'apparition des résistances. Je vis une redoutable épidémie de rougeole, compliquée de toxicoses qui momifiaient les nourrissons parcheminés par la déshydratation. Il y avait le trachome, les teignes, les otites, le rhumatisme articulaire aigu, les plaies cutanées surinfectées, les syphilis tardives, les gonococcies; les gens du bled ne savaient traiter les lésions dermatologiques, traumatiques ou non, que par le marc de café. J'appris à différencier ceux qu'on devrait soigner avec les petits moyens du bord de ceux qui auraient droit au traitement de luxe – la piqûre intramusculaire ou intraveineuse, le seul espéré en vérité par les malades consultants. Combien de fois, faute d'avoir assez de flacons, devrai-je décevoir des femmes rhumatisantes qui exprimaient implorantes leurs douleurs pulsatiles avec le geste universel des mains et des doigts en flexion-extension répétées, incapables de parler leur sabir pour cause de maintien du voile par les dents serrées pour sauvegarder leur pudeur de musulmanes pratiquantes. La sanction tombait, sèche et brutale, de nos trois bouches: *« macanech lebra, pas de piquouse, macache ouallou, six comprimés d'aspirine, waht elftour, maa looche, wahad sbah... »*. J'avais fini par baragouiner suffisamment d'arabe, une très belle langue, même s'il s'agissait ici d'un patois dans lequel flottaient quelques hispanismes, machacho par exemple, hein! maman. De suite, j'aimerai les mélopées chantées par les harkis de garde tard dans la nuit pour meubler leur solitude et calmer leurs angoisses.

Je menai à bien la seule urgence qui me terrorisait en fait depuis le début de mon exercice illégal de la médecine sur la terre encore française d'Algérie: un accouchement. Je me doutais bien que cela finirait par arriver et, de l'obstétrique, je ne savais rien. Ma petite encyclopédie m'informait de ce à quoi je pouvais m'attendre, mais plus j'en lisais, plus je regardais les schémas, plus mon épouvante augmentait. Les femmes du djebel accouchaient entre elles. Jamais elles ne faisaient appel au médecin. Un bel après-midi, un harki vint me voir très ennuyé et me demanda d'accoucher sa femme, arrivée à terme, mais incapable de mettre son enfant au monde. En principe, les femmes arabes avaient des périnées défoncés et les os décalcifiés par une ostéomalacie, synonyme du rachitisme de l'adulte. Normalement, l'accouchement se faisait en position accroupie dans la mechta, les mains accrochées à la charpente du plafond; la poussée naturelle devait suffire du fait de la faible résistance du squelette des os du bassin refoulés par la tête du fœtus en voie d'expulsion. Je ne pouvais pas me dérober à cette requête. Je

demandai à un des infirmiers de m'accompagner avec la cantine. Le village était fait de cahutes en branchages où l'on ne pouvait se tenir que cassé en deux. Il y régnait une chaleur étouffante et une odeur lourde de crasse et de henné. J'aimais bien ces visites aux villages où l'accueil était chaleureux. Seuls les chiens étaient hostiles: on les tenait en respect au bout du pistolet-mitrailleur parce que la rage était endémique et qu'il ne faisait pas bon se faire mordre. Ce jour-là, la mechta de la parturiente était pleine de femmes jacassantes que je fis sortir non sans mal pour y accéder. Son mari était absent. Il n'y avait pas d'interprète. Je dus user de la force pour la faire s'allonger sur une natte. Je reçus sur le dos toute la meute de femmes hurlantes lorsque je tentai de faire un toucher vaginal. Je pris alors la seule décision qui s'imposait: ranger ma cantine et rentrer au camp. Cette épreuve était au-dessus de mes forces physiques et morales et j'étais heureux de faire mon deuil d'une expérience capitale pour un futur médecin. Deux jours plus tard, la femme n'avait toujours pas accouché et le harki se manifesta de nouveau, encore plus embarrassé et plus qu'inquiet. Je ne mis cette fois que des conditions draconiennes à ma descente au village. Il serait présent dans la case et toutes les autres femmes seraient expulsées sans exception durant toute la procédure. Tout se passa comme prévu. La femme était jeune, primipare, désabusée. Je pus la faire s'allonger et j'entrepris de lui faire le fatidique toucher vaginal. Comme je le craignais, je ne compris rien à ce que je sentais au bout de mes doigts. Je me retirai quelques instants pour délibérer avec moi-même. J'entendis un grand cri, les femmes se ruèrent dans la case, me bousculant sans me voir. *Allah akbar!* l'enfant était né, un superbe petit Djelloul. Ce n'est pas moi qui couperai le cordon ombilical, mais une femme avec un couteau rouillé qui fit l'hémostase avec deux nœuds de chiffon sale. L'enfant respirait et braillait déjà. Je réussis à lui faire l'injection de sérum antitétanique et l'instillation de nitrate d'argent dans les yeux, comme le recommandait le manuel. Il ne restait plus qu'à fêter l'événement. Le père accepta de l'arroser avec nous à la bière «Gauloise» plus que tiède que j'avais pensé à emporter. Nous rentrerons fiers comme Artaban. J'ai encore la carte que j'envoyai à mon père pour lui annoncer l'exploit. J'avais l'impression d'être devenu médecin pour de bon.

Et la guerre dans tout cela? C'était une sale guerre. Je la vivrai comme Fabrice del Dongo durant la bataille de Waterloo. Il n'y avait pas de champ de bataille. C'était une guerre de guérilla et de terroristes contre la métropole équipée comme pour la guerre de 39. Le secteur appartenait au Bachaga Boualem et n'était pas aussi agité que celui des Aurès ou de l'Ouarsenis, mais n'était pas sans danger. J'avais vingt ans à El-Aneb, la guerre était nocturne, invisible aux yeux d'un adolescent myope et sans formation préalable. Le risque principal était la mine posée sur la route, plus que l'embuscade qui nécessite davantage de présence physique. Il en explosa vingt-quatre durant mon séjour. L'artificier du FLN local n'était pas un génie de l'explosif, aucune ne fit de dégâts humains sérieux. Mais, aux dernières Pâques chrétiennes, donc un peu avant mon arrivée, une bombe de cinquante kilos piégée avait explosé sous un GMC. Elle avait occis toute une chambrée de la batterie, énorme perte pour une petite communauté. On en voyait encore le trou dans le roc de la route. Ce souvenir obsédait tous ceux qui descendaient à Duperré par la route que j'empruntais deux fois par semaine avec le convoi, pour aller acheter le Monde, présent sur le rayon du bistrot mais souvent censuré. Je luttais ainsi contre l'impression de claustration ressentie dans le périmètre de deux cents mètres de côté, entouré de barbelés et flanqué de quatre postes de garde équipés de vieilles mitrailleuses Hotchkiss datant de la guerre de 14-18. Une fois, je voulus participer à une sortie sur le terrain avec une patrouille étoffée. La préoccupation principale de ce régiment d'artillerie était de vérifier que les obus de 105 explosaient bien tous au sol. Ils ne faisaient pas grand mal, faute de tomber sur des objectifs stables, mais ceux qui manquaient leurs missions explosives devaient être repérés et récupérés au plus tôt, sauf à les retrouver sous les roues des camions sous forme de mines. J'appris à ne pas laisser traîner les boîtes de singe après consommation. Elles étaient appréciées par les hommes du bled qui s'en servaient comme bidets pour leur toilette intime faite de la main gauche

avec un peu d'eau... et vicieusement aussi comme détonateurs pour leurs mines. Je fis connaissance avec le bruit déchirant du fusil mitrailleur dans l'air sec. Et aussi avec l'effet érotogène violent de l'odeur de la poudre que j'expérimentai en m'exerçant à tirer avec ma MAT 49 sous l'œil vigilant de l'adjudant-chef L***, un homme qui se réincarnera plus tard à mes yeux sous la forme de Bruno Crémer assistant Jacques Perrin dans la 317ème Section.

Un matin, je fus réveillé aux aurores par l'infirmier: deux obus de 105mm piégés avaient explosé à hauteur d'un poste avancé et il y aurait des blessés. Nous partîmes à quatre dans un command-car. J'aimais beaucoup l'instituteur, un appelé non-violent qui prenait son mal en patience en enseignant les enfants des harkis dans la petite école récemment construite et qui m'avait appris un soir à tirer avec la Hotchkiss. J'occupais le siège avant-droit du véhicule. A mon côté, l'instituteur s'était assis sur l'aile arrière, les rangers sur le marchepied, le pesant fusil Garant à la main. C'était un jour de marché à Kherba, opportunité pour déclencher un acte terroriste psychologiquement et matériellement efficace. À droite de la piste, côté ravin, descendaient une kyrielle de Berbères, qui à pied – la femme – qui à dos d'âne – l'homme – pour vendre leurs produits alimentaires, raisin et melons notamment. La fureur de l'instituteur libérée par son angoisse latente était telle qu'il avait pris son Garant par le canon et voulait faire exploser les têtes des *melons* juste à sa hauteur sur leurs ânes, avec la crosse comme au base-ball, comme le capitaine Haddock criant vengeance. J'étais malingre, vous le savez, j'eus toutes les peines du monde à le maîtriser. Le premier obus avait explosé à l'arrière d'un GMC et n'avait fait que des dégâts matériels. Par contre, le second obus avait été placé sur le sentier menant au poste avancé et le radio l'avait écrasé sous son pied. Heureusement, seule l'amorce explosa et il s'en tira avec l'incrustation d'un bonne quantité de terre dans les fesses. La charge, elle, aurait décimé les voltigeurs, si elle avait été bien amorcée. La terreur des mines justifiait la présence d'un half-track blindé loin à l'avant pour assurer la sécurité du gros du convoi. Il était conduit par K***, un Nordiste au nom polonais, un aristocrate du peuple droit et flegmatique, rassurant tant il paraissait lui-même assuré. Les véhicules du convoi, eux, dévalaient la pente à tombeau ouvert sur la route lisse et glissante à même le roc, La mine pourrait ainsi péter en arrière du camion. Il y aurait eu plus de morts par accidents du trafic que par faits de guerre proprement dits pendant la guerre d'Algérie.

La vraie guerre en Algérie, celle dont on rêvait quand on était viscéralement Algérie Française, je l'ai vue lorsque l'armée de Bigeard vint nettoyer le secteur. Je fus estomaqué par la qualité de leur matériel et leur efficacité rapide et sobre. Leur opération permettra d'organiser le référendum dans une relative sécurité. J'aurais préféré être avec eux que de vivre avec des planqués qui parfois ne sortaient pas du périmètre de la batterie durant la quasi-totalité de leur temps de service d'appelé avant d'être maintenu et supermaintenu jusqu'à plus de deux ans et demi! S'il faut faire la guerre, autant que ce soit avec des professionnels. Bigeard fut un long sujet de conversation au mess des officiers. D'aucuns assurèrent que, trop grande gueule, il ne dépasserait jamais son grade actuel de colonel. Peut-être partirait-il à la retraite avec ses deux étoiles, mais ce n'était pas gagné d'avance.

Un soir, alors qu'on sirotait le dernier perroquet rose au mess et que la nuit était noire, la vieille Hotchkiss du poste III se mit à crépiter sauvagement. Je ne connaissais pas encore le bruit de mitrailleuse et je ne savais quoi faire. Je me retrouvai seul à l'infirmerie, ce qui était le plus logique. J'étais beaucoup plus près du poste quand la mitrailleuse se remit à cracher ses 12x7. Je ne sais pas ce qui se passa dans ma tête entre le moment où je perçus le premier décibel et celui où je me retrouvai penaud à une vingtaine de mètres de la porte de l'infirmerie, à plat ventre dans la poussière. Je me relevai honteux et dépité en catimini, quoique personne ne m'ait vu. La guerre ne s'improvise pas. L'entraînement des troupes est une bonne chose. Je

le conseille aux antimilitaristes, s'ils ne veulent pas mourir d'ignorance un jour d'insurrection armée.

Je ne voulus pas quitter l'Algérie avant le référendum. J'étais redescendu à Kherba pour rédiger mon rapport de stage, dont j'ai gardé la copie tapée par Mme P***. Je m'activai à dresser les listes électorales. Le FLN était devenu nerveux. Tous les soirs de la semaine précédant le scrutin, nous avions droit aux tirs de fusils-mitrailleurs dont les balles traçantes passaient au ras des terrasses des villas. Dès le soleil couché, les déchaînements d'aboiements des chiens dans les camps de regroupement indiquaient clairement que la nuit appartenait aux rebelles. Un soir, à la nuit tombée, je reçus à la SAS trois blessés arabes gisant sur la plate-forme d'un camion civil. L'un d'eux, faiblement gémissant, était saigné à blanc à la suite d'une rafale de mitraillette; je m'en rendis compte en palpant son front glacé et la sueur froide qui en coulait sur une peau que je devinais déjà cireuse, et en retirant ma main poisseuse de sang à demi-coagulé. Je me déplaçai dans la montagne d'El-Aneb, avec un 6,35 dans ma poche, imposé par mon radio! inquiet de mon audace, pour assister au vote. Les camions militaires en noria amenaient les Arabes du bled alentour. Ceux-ci étaient harangués par les officiers de l'action psychologique pour qu'ils choisissent le bulletin blanc du *oui* et rejettent en le crachant le bulletin violet, couleur qui porte malheur là-bas, du *non*. J'appris ce jour-là que les Arabes ne parlent pas la même langue que les Kabyles qui, de plus, écrivent leur dialecte en alphabet romain. Trop jeune, je n'avais pas le droit de voter; un jeune harki non plus qui pleurait comme le gamin qu'il était, bien qu'un des plus hardis soldats de la compagnie, quoique rendu boîteux par une ancinne coxalgie. Les scrutateurs de la plaine étaient inquiets d'avoir trop truandé en bourrant les urnes de bulletins *oui*: ils respirèrent mieux quand ils apprirent que la métropole avait plébiscité la constitution de la Cinquième République, et le Grand Charles que pourtant ils n'aimaient pas et dont ils se méfiaient.

Je pris le train pour Alger le lendemain, non sans émotion, avec en guise de souvenir offert par le lieutenant de la batterie un fouet de fellagha fait d'un très long tendon de chameau tressé et armé d'un treillis de fer. Je pensais au sort de ceux qui avaient opté pour la France comme les Français qui avaient choisi Pétain une quinzaine d'années auparavant. *Vae victis* doit avoir sa traduction arabe. Certains Algériens lucides, comme l'interprète Aniched qui remontait jusqu'à son septième ancêtre prénommé ben Yahia, ne se faisaient pas d'illusions sur leur sort à terme et me demandèrent de les aider à être mutés en France. J'espère qu'il vit toujours ou, sinon, qu'il aura réussi à réaliser son rêve avant de mourir éventuellement d'un sourire kabyle fendu jusqu'aux deux oreilles et bourré par ses couilles qui devaient lui permettre de niquer un nombre illimité de fois pendant une nuit entière dans un bordel de la Casbah. L'Algérie n'était pas le paradis de la liberté sexuelle et l'homme n'avait de choix véritable, avant comme après le mariage, qu'entre le bordel, la masturbation avec une feuille d'alfa et sa brelle, sinon l'homosexualité très courante dans l'armée.

Je repartirai toujours vierge par le même paquebot Kairouan, non sans avoir passé un après-midi entier dans la baignoire ma chambre à l'hôtel Saint-Georges, un peu moins luxueux que l'Aletti, mais situé au pied de l'allée qui montait au palais du Gouvernement Général, le GG, témoins de tous les faits et méfaits qui s'accumuleront jusqu'à l'Indépendance; il fallait cela pour me débarrasser définitivement d'une crasse d'un bon mois sans lavage. J'allai voir, pour la première fois depuis deux mois et demi, un film dans un cinéma qui finissait juste avant le couvre-feu de minuit. Sur le chemin désert du retour à l'hôtel, je faillis trépasser d'effroi en voyant sur le trottoir d'en face un jeune homme s'arrêter brusquement à ma hauteur et fouiller fébrilement dans ses poches. Une grenade? Non! une cigarette et un briquet, ouf! J'appliquai la formule de la traversée de la cour de ferme à Martigné-Ferchaud.

L'atmosphère d'Alger était légère en ce début d'automne 1958. L'Algérie Française de M de Sérigny perdurerait à l'infini. *«Poh! Poh!Poh! Nous sommes plus Français que vous»,* affirmaient les lecteurs de l'Echo d'Alger. La Méditerranée était mauvaise au large des Baléares. Je n'étais pas malade et le dîner ne réunit que quelques individus à la table du capitaine. La conversation avait un son bien différent à mes oreilles qu'à l'aller. Déjà mon engagement politique, évident au départ, était repoussé aux calendes grecques. Je ne pouvais plus croire aux contenus de l'Express; seuls le Canard Enchaîné et Minute - bien sûr sur des registres totalement opposés - racontaient les choses que j'avais vécues sur le terrain et que je ne pouvais que déplorer, telles les exhibitions sur la place publique de fellaghas fusillés. Dans cette affaire, tout le monde était à la fois dupeur et dupé. L'indépendance serait une épreuve difficile pour la jeune Algérie et une bonne partie des Arabes avec qui j'avais vécu en toute intelligence serait les victimes expiatoires du manquement à la rébellion. Les nantis n'avaient jamais cru à l'escroquerie de l'Algérie Française; la majorité était déjà partie avec argent et bagages, laissant des régisseurs espagnols ou italiens diriger leurs fermes ou leurs commerces. Seul resterait berné un petit peuple émotif et attachant, mais mal éduqué, matraqué qu'il était par des manipulateurs sans scrupule ou totalement irresponsables.

Je ne retournerai pas en Algérie du Nord, en particulier à El-Aneb, malgré l'envie que j'en ai eu souvent. Ne serait-ce que pour revoir encore une fois ce geste d'amour cordial qu'est le salut des hommes du bled que je n'ai jamais vu faire chez les Arabes de France ou d'ailleurs. La main droite se lève haut vers l'épaule, paume ouverte, puis descend en arc de cercle large et presque nonchalant pour choquer le bout des doits de l'autre qui effectue un parcours identique et synchrone jusqu'à la perpendiculaire au sol et remonte sans marquer l'arrêt vers le front, et poursuivre sur la bouche puis le cœur. *« Labes aleikum sidi? Labes! Amdullah! Labes aleik? Labes lalla! Amdullah »*. Mon cœur de Maure en frissonne déjà devant tant de noblesse. J'aime mieux le «*mleir besef*» et les «*djib el kawa*» que les «*Emshi gourbi becif*» et les «*Rhlaas fissa, nadinbouk*». Pourquoi se le cacher, il n'y avait pratiquement pas de juifs en Bretagne. L'antisémitisme était ontologiquement inséré dans le catholicisme intégriste breton, mais il ne se prêtait qu'à des manifestations épiphénomènes, pas plus fréquentes envers les juifs parisiens - Léon Blum fut moins attaqué que Pierre Mendès-France dans mon *douar* d'origine, surtout hostile à l'association capital-travail - pas plus ni moins qu'envers les colporteurs maghrébins. Il n'en allait pas de même en Algérie et je fus initié à la subtilité grassouillette de l'humour juif séfarade marqué par l'autodérision grâce à un disque microsillon passé tous les jours à la SAS et racontant les plaisanteries d'un chansonnier de cabaret algérois, célèbre dans un petit monde dont la métropole ne parlait jamais et ne découvrira vraiment qu'avec l'exode de 1962.

EXTERNAT DE RENNES, UNIQUE OBJET DE MON RESSENTIMENT (1958 - 1962)

La France de Paris vibrait à la rentrée sous l'impact de l'enquête d'opinion de l'Express sur la Nouvelle Vague, destinée à lancer le film *Les Tricheurs* de Marcel Carné. Il ne m'émut guère: je ne m'y reconnus pas. Pour ma part, j'avais eu ma nouvelle vague, quelques années plus tôt, avec *Les amants de Vérone, Avant le Déluge, Le Blé en Herbe, Elle n'a dansé qu'un seul été* et *Les Sourires d'une nuit d'été*. Bien que ma liste soit loin d'être exhaustive - je les ai toutes aimées, sauf les vraies garces - Anouk Aimée, Marina Vlady, Magalie Vandeuil, Dany Robin et la malheureuse Nicole Berger, comme Ulla Jacobsson et sa soubrette délurée, Janet Leigh et la petite amie de James Dean dans *À l'Est d'Eden* étaient davantage mes idéales contemporaines que la Pascale Petit de Jacques Charrier, Laurent Terzieff, *les surpattes* et leurs bagnoles de sports. Il faudra sans doute revisiter l'époque des années 53-57, ne serait-ce que

pour revoir avec joie les dessins des caricaturistes du Canard Enchaîné se déchaînant sur les *Judokatholiques* lavallois qui avaient tenté de saborder en kimono et ceinture noire la sortie du *Blé en Herbe,* un film bien plus magnifiquement scandaleux à sa sortie en 1953 que n'importe quelle Emmanuelle post-soixante-huitarde. La nouvelle vague, jusqu'à *Zazie dans le Métro,* m'a toujours profondément ennuyé, tant le monde décrit n'a jamais été le mien. Oui, François Mauriac, je fais partie de ceux qui tombèrent de suite amoureux de Maïtena Doumenach sous la forme de la chanteuse Marie Laforêt, comme je le serai de Françoise Hardy chantant la larme à l'œil *Zon, zon, zon* chez Mireille. Oui, le Chabrol des *Bonnes Femmes* m'a fait bien plus rêver de Stéphane Audran que de Bernadette Lafont; je n'avais pas assez d'expérience de la vie amoureuse pour comprendre les émois de Trintignant devant Jeanne Moreau, dans le film de Louis Malle, *les Amants*, qui avait à l'un de mes copains de revivre l'amour de sa vie sur l'écran, ou plus tard, ceux de Truffaut. Je leur suis obligé d'avoir inclus dans leurs films des bandes musicales exceptionnellement riches. Du jazz cool dans *Ascenseur pour l'Échaffaud* et *Les Liaisons dangereuses*, la page inclassable de *Toi, le venin* par le père de Robert Hossein, Brahms dans les *Amants* qui rejoignirent dans ma discothèque les chansons de Marylin Monroe de *River of no return*, la bande-son de *Orfeu Negro* et de *O'Congaceiro*.

Ma sous-colle m'attendait avec impatience pour préparer l'externat. J'appris qu'il avait changé de formule. Au lieu des questions de six minutes de la seule épreuve écrite, l'on avait évolué vers un mini-internat. Je fus brillant à l'écrit, les questions « artère sous-clavière » et « panaris » étaient sans mystères pour moi; j'obtiendrai trente points sur quarante. L'oral fut une tout autre affaire. J'étais toujours atrocement timide en public. On nous divisa en deux groupes. Je me trouvai dans celui qui ne me convenait pas. Tiré dans les derniers, je restai près de six heures dans une salle isolée qui se vidait progressivement de ses candidats appelés de cinq en cinq minutes. J'étais décomposé quand ce fut mon tour et que je vis que j'avais à traiter les signes cliniques de la rougeole, question bateau que je savais par cœur, mais pas au point d'être capable de choisir à chaud entre macules et papules pour décrire l'éruption morbilleuse énanthématique. Je bloquai un six sur dix. L'horreur se présenta la nuit suivante quand je tirai le cathétérisme de l'urètre. En termes de candidat, on dit « *j'ai fait une merde* », en partie parce que j'étais inhibé par la description orale de certaines phases de la technique que je connaissais pourtant très bien. Je fus taxé d'une note de trois sur dix, éliminatoire alors que, au total, j'étais largement au-dessus du point de nomination. Il n'y avait pas de discussion possible, ni de délibération du jury susceptible de me racheter. Pour la première fois de ma vie, je subissais un échec grave, que mon esprit juvénile considérait comme injuste voire offensant, oubliant qu'un concours n'est pas un examen de fin d'année. J'en mesurais surtout les conséquences. Je n'aurais pas les responsabilités formatrices de la fonction d'externe. Mes amis étaient reçus et prépareraient l'internat quand j'irai rejoindre, moi, le groupe des étudiants en médecine de second choix, toujours stagiaires passifs et déconsidérés.

Je travaillai mal cette année-là. Je détestais l'hôpital le matin et le séchai souvent. Par contre, je continuai d'aller au cours l'après-midi, car la bactériologie, la parasitologie et l'anatomie pathologique, enseignées par d'excellents professeurs, étaient enfin des disciplines vraiment ouvertes sur l'exercice médical quotidien. Je scandalisai le bon Olivier Sabouraud, l'un des professeurs les plus appréciés, en refusant d'être interrogé sur un sujet de médecine expérimentale, en raison de quelques impasses qui me scandalisaient moi-même. Ma personnalité évoluait, mais j'étais toujours imprégné de l'autoévaluation de mes connaissances préconisée par les bons Frères, disciples de Saint-Jean-Baptiste de la Salle. J'avais étudié en dilettante, me fiant à ma seule mémoire et à la chance qui m'avait toujours permis de glaner çà et là les quelques points qui me manquaient pour avoir la moyenne, mais rien de ce que j'avais jusque-là négligé n'avait de réelle importance pour l'exercice d'une médecine de campagne de qualité. Je

bûchai la médecine expérimentale pendant l'été pour repasser en octobre sans coup férir, en sachant tout. J'avais surtout en tête de réussir mon troisième concours d'externat. J'avais renoncé aux vacances ludiques et passai mon temps chez ma grand-mère de Challans et Guite à qui je tins compagnie en m'imprégnant de leur philosophie; au mois d'août, alors que Behra se tuait au Nürburgring sur sa Gordini, je remplaçai Hélène Deschamps dans ses fonctions d'externe à Pontchaillou.

Je me constituai une sous-colle avec Bertrand Guiomar qui n'avait jamais tenté cette épreuve. Je pensais tout savoir du programme, y compris les questions les plus difficiles, mal apprises auparavant. Je tombai dans le piège du désapprentissage des questions faciles qui sont les favorites des examinateurs. La formule du concours avait changé une fois de plus. Je ne parvins pas à m'intéresser suffisamment aux questions bateau qui ne poseront aucun problème à mon co-turne. Il fallait dix sur vingt pour être admissible, mon total se situait à 9,75. J'étais une fois de plus bafoué, alors que j'avais maintenant vingt-et-un ans révolus. Cet échec me terrassa pendant plusieurs semaines. Je ne comprenais plus ce qui m'arrivait ni pourquoi cela m'arrivait à moi qui devenais quand même un puits de science médicale, me disaient mes amis décontenancés. Les deux années suivantes furent cauchemardesques. Il était trop tard pour abandonner la médecine. Il n'était pas davantage question que je devienne un raté de la médecine, dont l'obsessionnalité désespérait mon père. Or, pour apprendre la médecine et s'y réaliser, il fallait obtenir des responsabilités qui commençaient avec l'externat. Je retournai à la Faculté par devoir et à l'hôpital avec désespoir.

L'année s'acheva avec un brillant succès à l'épreuve de thérapeutique, mais cela ne signifiait rien pour moi car, à partir d'un certain stade, il faut être totalement nul pour échouer à ce type d'épreuve. Je trouvai de nouveaux amis pour préparer mon quatrième concours. Je sous-collai avec *Petit* Guy le Bihan lui aussi vierge de toute tentative antérieure et qui apprenait très bien. Cette fois-là, je savais vraiment tout. Quand je voulus m'inscrire, l'on m'apprit que j'étais forclos car j'avais épuisé mes droits à trois concours. J'ignorais cette règle qui n'était pas écrite dans le prospectus que l'on nous donnait à la Direction de la Santé. Il est vrai qu'il fallait être minable pour échouer trois fois de suite à l'externat de Rennes, une vraie rigolade disait-on à Paris.

Dans cette descente inexorable aux enfers que fut cette période de ma vie, je ne peux rien retenir de positif en faveur du système des études de médecine de l'époque, aujourd'hui fort heureusement périmé. Hélas! Je le comprendai bien plus tard, il n'y avait pas de campus à l'Américaine pour mener la vie sociale étudiante telle que je l'imaginais en rêve. J'ai vécu mon mal de Pott à moi, à l'époque où la sexualité dépend principalement de sa réussite universitaire, quand on est tant soit peu ambitieux sur la qualité de son savoir. « *Vous avez dû être drôlement émasculé* », quand je raconterai, un jour que je le ramenais en voiture d'un séminaire à Berk-Plage, le Professeur Louis Auquier, alors Président de l'Université Paris V. Que ne l'ai-je compris aussi aisément quand tous mes amis étaient des gens mariés, déjà pères de famille? En cinquième année de médecine, l'on faisait un stage à l'hôpital psychiatrique de Rennes, sous la houlette d'un lamentable professeur qui ne sut que nous faire peur avec les mots sacrilèges de schizophrénie, paranoïa, névrose obsessionnelle, mélancolie suicidaire, délire hallucinatoire. Là, le risque de syndrome de l'étudiant en médecine est un danger immédiat et réducteur, en particulier à Rennes où la séparation entre le soma et le psyché était alors drastiquement verticale et introuable.

Si! J'y acquis un savoir inestimable pour un futur lointain. J'avais appris comment vivre avec des étudiants démunis de toute motivation médicale hippocratique - « la lie de la

médecine » - *et comment se comportaient les professeurs de Faculté devant l'adversité des autres. Le reste de ma vie professionnelle en sera marquée pour toujours, comme les déportés par les camps de concentration, les tuberculeux par leurs sanatoria.*

Mon père m'avait fait valoir ses amis lorsqu'il m'avait poussé à faire ma médecine à Rennes plutôt qu'à Angers. On y pensa, - mais à ma place car, constitutionnellement sans méfiance, je ne croirai jamais à cette explication selon laquelle mes échecs successifs étaient des vengeances sur le fils des contentieux paternels avec sa profession, notamment à cause de ses fonctions ordinales et syndicales. Aucun de ses amis ne m'aida sauf un, aujourd'hui disparu, auquel je veux rendre un hommage particulier. Le Professeur de pathologie interne, Jean-Joseph Sambron, un personnage fils de riches industriels nantais, petit et rond comme une barrique, le plus beau thorax de l'internat de Paris avait-on dit, zozotant, vultueux et emphatique, attaché aux prérogatives formelles de la fonction professorale, était foncièrement bon et généreux. Il ne me témoigna ni mépris ni fausse compassion. Il me permit de travailler bénévolement dans son service de Pontchaillou, en lieu et place d'un stage interné à Saint-Brieuc auquel je renonçai faute de motivation réelle. Je fis fonction d'interne dans les *Baraques*: six bâtiments préfabriqués qui servaient d'hospice pour vieillards. J'y appris à soigner cette population passionnante et parfaitement méconnue à l'époque. Il paraît que la mortalité chuta à un niveau tel que les *services d'aigus* de l'Hôtel-Dieu étaient embouteillés, faute de pouvoir dégager sur Pontchaillou ceux qui étaient en passe de devenir chroniques sur des lits maintenant indisponibles. Il faut peu de chose pour redonner de l'espoir à des malades abandonnés par leurs médecins. Son adjoint gastro-entérologue, Joseph Gastard, son interne M Chatellier, sa surveillante Annick-Françoise tendre épouse de mon ami Péron, et les bonnes sœurs encore nombreuses ne me marchandèrent jamais leur soutien. Mais ce ne pouvait être qu'une étape transitoire de plus. Histoire de me mettre devant des responsabilités et du plomb dans la tête, les Huguenin me confièrent la charge de parrainer leur dernier fils, Frédéric, entourés que nous fûmes tous les deux par une famille qui était devenue la mienne, depuis la grand-mère qui faisait de la si délicieuse choucroute jusqu'aux enfants que j'avais photographiés à la lueur des bougies. J'étais devenu un photographe forcené, grâce à mon second foyer de consolation socratique qui se tenait chez les Harel-Villebois, photographes de très grand talent à Châteaubriant.

Je n'avais plus d'avenir à Rennes. En aurais-je eu un que je l'aurais vomi, tant il aurait signifié ma soumission à un destin injuste et définitivement destructeur de ma confiance en moi, déjà voisine de zéro. J'avais consulté un psychologue dans lequel mon père avait confiance – rappelez vous, on est en Bretagne, en 1961 et il détestait les psychiatres! – et qui lui avait assuré, après un long entretien, que je ne présentais aucun signe de dissociation et que le diagnostic de schizophrénie que je redoutais tant pouvait être définitivement exclu. Pour lui, pourquoi s'en faire? À défaut de m'associer à mon père, je pourrais très bien me spécialiser – *oui! mais comme stagiaire non rémunéré et sans responsabilité formatrice!* - ou m'installer comme généraliste quelque part ailleurs, - *oui! mais ne choisis pas d'exercer le métier de chien de ton père*, disait ma mère à l'envi. La guerre d'Algérie arrivait à son terme au milieu de troubles considérables affectant la sécurité des personnes en Algérie, mais aussi à Paris même, entre plastic et Charonne. Mon sursis pouvait encore être reconduit pendant deux ans, rien ne me pressait de partir faire mon service militaire, solution que j'envisagerais pourtant... *si???* Alger était alors à feu et à sang. De Gaulle n'en finissait pas de mettre au pas l'armée de prétoriens que dénonçait la presse de gauche, ni de se décider à imposer la politique qu'aurait voulu appliquer Mendès-France en 1956 et que l'OAS allait saccager...

4

MEDICUS ADULESCENS APUD PARISIENSES (1961-1965)

Et maintenant, je ferai semblant de vivre.
Jean Marais, Mémoires.

Il ne me restait plus qu'à tenter l'aventure parisienne. J'éliminai la solution de la spécialisation comme stagiaire d'un CES d'anesthésie-réanimation ou de médecine du travail. Il ne me restait plus qu'à me présenter au concours d'externat des hôpitaux de Paris. Je n'eus pas de mal à convaincre deux amies, Hélène Deschamps et Maryvonne Lemée, de monter à Paris avec moi pour sous-coller une épreuve dont la difficulté n'avait rien à voir avec celle de Rennes. Le programme était au moins deux fois plus vaste. L' Assistance Publique à Paris qui organisait le concours était restée fidèle à la formule des questions écrites de six minutes classiques sans oral, - six en médecine, cinq en anatomie, quatre en chirurgie. La compétition se présentait très ouverte, mais elle attirait aussi toute la province de l'Ouest élargie jusqu'à Limoges, Amiens et Reims. On nous donnait une chance sur cinq d'être reçu. Mon cousin Jean-Pierre Magneron s'y était fait étaler quatre fois avant d'être reçu rasibus, juste avant de partir effectuer son service militaire de vingt-six mois en Algérie et de se spécialiser en anesthésie-réanimation.

En dépit de l'angoisse permanente dans laquelle je vivais, je conserve un excellent souvenir de cette époque qui occupe le dernier trimestre de l'année 1961. Apprendre des choses nouvelles avec un esprit beaucoup plus critique, sous le contrôle de deux conférenciers hors pair, le pédiatre Jean Boralevi et le gynécologue-obstétricien Jean Cohen, me restimulait. Mes amies auxquelles s'était joint un autre Rennais étaient des partenaires idéales. La vie à Paris était passionnante, même troublée par les attentats au plastic qui signaient l'agonie de l'OAS. Nous fumes reçus tous les quatre à ce concours de la dernière chance. Ce succès était aussi un jump égotique que je me devais d'offrir à mes parents et à ma famille proche, comme consolation de la vie infernale que je leur avais fait subir pendant trois mauvaises années. J'étais sorti vingt-deuxième, alors que je m'étais mis dans la tête, au fur et à mesure que s'approchait la date des résultats, qu'après tout il y aurait de plus en plus de chances que je sois collé. Heureusement que j'avais pu me distraire avec mes malades de Pontchaillou, durant cet hiver interminablement sinistre de 1962.

La course aux places d'externat des hôpitaux de Paris (mars 1961)

Dès les résultats du concours de l'externat connus, commençait la course aux places. Le rang de sortie, si brillant fut-il, ne comptait pas, il fallait bien s'en rendre compte. La lettre d'introduction et la visite aux patrons à la mode étaient les vraies armes pour un jeu que les Parisiens maîtrisaient bien mieux que les benêts provinciaux comme moi. Ce type de parcours ne m'enthousiasmait pas. Je connaissais trop peu de monde. Je pris la voiture pour Rennes pour demander conseil. Jean-Joseph Sambron me donna une lettre pour un pédiatre de Saint-Vincent-de-Paul. Joseph Gastard fit de même pour un gastro-entérologue de Saint-Antoine. J'arrivai à Paris avec trois jours de retard sur les as de la course en sac. Le choix des places relevait d'une bourse spéculative, moins orientée vers un projet médical de formation que vers le passage des

concours d'internat à venir, avec son oral juge de paix. Les patrons y étaient spécialement favorables, puisqu'ils pouvaient évaluer leurs cotes respectives. Ils en profitaient pour jouer une comédie largement alimentée par une pratique de surbooking systématique. Les chirurgiens en avaient les premiers pâti, car les externes n'avaient aucun plaisir à prendre des gardes hospitalières qui leur faisaient perdre un temps précieux et les fatiguaient pour une rémunération très faible. On ne pouvait donc plus retenir de places pour la première année d'exercice. Un système de choix par rangs d'ancienneté et de classement alimentait les postes en chirurgie.

Je déposai ma lettre au pédiatre à son secrétariat; il était absent; il m'écrira très courtoisement pour me promettre une place trois ans plus tard. Le gastro-entérologue me reçut au cours de sa consultation hospitalière, entouré de son aréopage; il me toisa de haut, me faisant comprendre en quelques mots secs que son prestige était tel qu'il ne lui restait plus de place jusqu'à la fin du siècle; comment avais-je pu être assez vain pour ne pas l'avoir deviné, alors que je lui faisais perdre un temps beaucoup plus précieux que le mien? L'aréopage, benoîtement tassé derrière lui comme pour lui faire un rempart protecteur, était tout à fait d'accord avec lui sur ce point. Son nom – *Paix à son âme! c'était un rude coquin, n'est-ce pas Milou?* – s'écrivait en cinq lettres, comme dans le titre de noblesse qu'il signifie aussi; lui en enlever deux et transformer le *m* en *n* le dépeindrait plus exactement. Je n'avais plus qu'à déguerpir au plus vite, ce que je fis sur le champ, non sans lui avoir fait remarquer que j'avais été reçu en excellent rang, ce qui l'indifféra totalement… enfin presque: il était si sollicité, si courtisé, si tant léché du bas du dos! Pourquoi venir si tard? Nous étions jeudi; il ne me restait plus que le vendredi pour ne pas rentrer bredouille.

Je me résolus à me rendre à la Pitié où Gaston Cordier était chef du service de chirurgie viscérale. Rappelez vous, j'étais le filleul de sa femme. L'un et l'autre m'avaient toujours intimidé voire terrorisé: ils planaient sur de si hauts sommets! Il n'était pas là non plus. Je laissai un message sur le bureau de la secrétaire. À l'étage au-dessous, se trouvait le service de neurochirurgie de Marcel David. À Rennes, la *neurochir*, avec Jean Pecker et Pierre Javalais qui l'avaient créée à partir de rien, était l'un des service les prisés des externes et des internes. Surprise par une demande qu'elle n'avait pas l'habitude d'entendre, la secrétaire de Marcel David, lui aussi absent, me dit que oui, c'était possible de réserver pour l'année suivante. Et mon nom s'inscrivit en haut d'une page blanche d'un cahier tout neuf. Tout ragaillardi de m'être enfin trouvé un point de chute, je me dirigeai vers la sortie de l'hôpital.

En chemin, je rencontrai un Rennais nommé trois ans avant moi, à qui je fis part des aléas de ma recherche. Il me regarda avec la commisération de l'initié resté amicalement protecteur face au demeuré qui n'avait décidément rien compris à l'échange systémique du séné contre la rhubarbe et au besoin irrépressible des Parisiens à se ressourcer aux sports d'hiver, un dada encore inconnu à l'ouest du Pecos breton. *Je n'avais pas de lettre de patrons parisiens? je n'obtiendrai rien. Oh! bien sûr!... Sauf en neurochirurgie... où, de mémoire de Parisien, jamais personne n'avait eu l'idée de retenir une place à l'avance, puisqu'on les trouvait en fin de liste, le dernier jour du choix des laissés pour compte*. J'évitai le KO technique, lorsqu'il me dit, après un silence pensif, « *Ah si! il y en a peut-être un qui peut te prendre comme ça... Maurice Deparis, à Bicêtre... C'est de la médecine générale cotée... C'est un chouette type et il est correct... Tu as peut-être une chance...! »* Sa secrétaire me reçut dans un bureau, au siège de l'ancienne Faculté de Médecine, dans le bâtiment en vis-à-vis du couvent des Cordeliers. Elle sortit une boîte en bois verni bourrée de fiches et m'interrogea avec bienveillance, séduite, elle, par mon rang de sortie qu'elle nota sur sa fiche. *« Vous devez sûrement être très brillant! »*, me dit-elle, d'un ton avenant. Je répondis, soudain valorisé et présomptueusement, que je savais ce que je ne savais pas et que c'était vraiment très lourd à porter. Sur ce, ma fiche rejoignit les

deux cents autres: M Deparis ne donnait pas de place à l'avance, il choisissait avant chaque semestre les fiches des externes qui faisaient son affaire. Trop de prétendants réservaient, mais se désistaient au moment du choix définitif, causant finalement plus d'embarras pour les patrons que pour eux.

Dans le train qui me ramenait vers Rennes, je voyageai avec deux coreligionnaires qui avaient été reçus comme moi. Eux avaient de superbes trophées de chasse. L'un des deux me sapa définitivement le moral en m'annonçant qu'il avait retenu sans difficulté des places dans les plus grandes maisons, là où il y avait foule de jeunes agrégés, qui ne manqueraient pas d'être dans le jury de l'oral de l'internat auquel il comptait bien être reçu au plus tôt, deuxième sinon premier concours, bien qu'il exhibât un calendrier d'externat rempli pour au moins cinq ans. Quelques jours plus tard, je lus une lettre de Cordier me félicitant et m'assurant que j'étais sur la *liste préférentielle*, pour commencer mon externat chez lui. Voilà qui s'annonçait fabuleux: il venait d'être élu Doyen de la Faculté de Médecine de Paris! Allais-je finir carriériste? moi qui voulais ne devoir ma réussite à venir qu'à moi-même, sans aucun piston préfabriqué, bien entendu!

Médecin de campagne à Loiron, Mayenne (mars - avril 1962)

La prise de fonction était en mai, nous étions en mars, j'avais du temps libre. Le père d'une de mes amies avait des soucis de santé et voulait se faire remplacer pendant plusieurs semaines. Terrorisé, j'y allai à reculons, mais on fit bien de m'y pousser. Je laissai pousser un maigrelet collier de barbe pour faire «docteur». Le docteur Ramée avait un fief centré sur un petit bourg de la Mayenne, chef-lieu de canton proche de Laval dont il était aussi le conseiller général. Il régnait sur un cercle presque parfait de dix kilomètres de rayon. Il n'y avait pas de grande différence avec ce que j'avais connu à Martigné-Ferchaud, distant d'une cinquantaine de kilomètres au sud, loi des *e* et des *é* comprise. Si l'on veut bien admettre que je n'avais plus aucune confiance en moi à ce moment-là, l'on comprendra que je m'étonnais de réussir dans ce remplacement. Au début, il y avait tellement de travail que je n'avais pas trop de questions métaphysiques à me poser. Levé tôt, je me couchais le soir exténué pour m'endormir comme un plomb, tout en ayant à me lever une ou deux fois la nuit pour des urgences. À la fin de la première semaine, j'eus la divine surprise de constater que je n'avais tué personne et que ma première série de malades sérieux guérissait. A cette époque-là, la consommation médicale n'était pas ce qu'elle est devenue aujourd'hui, notamment dans le monde rural. On voyait beaucoup de *vrais* malades, c'est-à-dire des hommes et des femmes qui ne consultaient que lorsqu'ils ou elles souffraient d'une maladie organique déclarée, parfois bien tard, trop souvent trop tard. Des *petits psychiques*, il y en avait mais pas plus que des grands. L'alcool faisait des ravages de la cervelle aux doigts de pied et j'ai vu nombre de delirium tremens, déclenchés d'ailleurs par des arrêts brutaux d'imbibition. Mais tout n'était pas de la faute du calva.

Elle a quarante-cinq ans. Veuve, elle a acheté un restaurant où elle fait elle-même la cuisine. Petit à petit, elle devient rouge de teint, elle a des vertiges de plus en plus souvent. Ces troubles empirent au point qu'elle ne tolère plus de se tenir près du fourneau. Elle consulte plusieurs médecins qui n'aboutissent à aucun diagnostic précis. Bien qu'elle assure à tous et à chacun qu'elle ne boit pas, on va la taxer d'alcoolisme. Elle doit vendre son restaurant et elle se retire dans une petite maison cossue du Genet. En ce mois d'avril, elle souffre d'une phlébite d'un mollet. Dégoûtée des médecins, elle finit par céder aux pressions de son entourage à la condition d'appeler le jeune docteur *de Loiron. À ma première visite, je détecte sa phlébite et lui prescris un traitement coagulant. Une semaine plus tard, elle va bien mieux et je l'examine plus en détail, cependant qu'elle me parle davantage de sa symptomatologie et de ses malheurs déjà anciens. Elle n'a visiblement rien de l'habitus alcoolique.*

Je revois tout à coup une page du Concours Médical. Je ne dirai jamais assez de bien de cette revue qui expérimentait parfois de nouvelles méthodes pédagogiques. L'une d'elles était une courte bande dessinée en bandeau de bas de page décrivant les symptômes de diverses maladies. Celle qui traitait de la polyglobulie de Vaquez me resta en mémoire. Cette femme-là avait la maladie de Vaquez, j'en mettrais la main au feu et en entretins le Dr Ramée. Je la pressai d'aller à Laval se faire faire une étude des globules sanguins. Les chiffres revinrent évidents. Je l'envoyai se faire traiter à Rennes, chez mon maître Sambron. Elle revint guérie dans sa chair et dans l'âme. Elle avait recouvré une dignité qu'elle seule savait qu'elle n'aurait jamais dû perdre. Je l'avais prévenue qu'elle aurait à faire face à une dure épreuve à laquelle je la pressai de déférer sans réticence. La présentation publique aux étudiants était rituelle chez J-J Sambron, qui en profitait pour faire un cirque pédagogiquement frappant. Elle s'y prêta de bonne grâce malgré sa gêne, me dira-t'elle l'année suivante, pour l'édification des futurs praticiens qui pourraient avoir à diagnostiquer de pareilles maladies.

Tel est le sort heureux du jeune médecin frais émoulu de la Faculté, que de poser des diagnostics que les aînés font moins facilement. À l'inverse, on manque de bon sens.

Elle a la trentaine. Elle va bien quoiqu'un peu trop nerveuse. Sa tension artérielle est un peu trop élevée. Je l'examine complètement et finis par lui trouver au toucher vaginal ce que je pense être un kyste de l'ovaire. Et d'échafauder toute une théorie qui relie hypertension et kyste comme je l'ai appris dans les livres. Le gynécologue lui conseillera de cesser de boire du café trop fort, trop souvent dans la journée.

Il y loin des traités à la pratique. Le docteur Ramée était propharmacien, ce qui me facilitera bien les choses quand il s'agira d'élaborer une thérapeutique appropriée. Je constatai que la théorie du docteur Knock était applicable en médecine rurale. La façon de prescrire est parfois plus efficace que les drogues elles-mêmes. J'échouerai souvent à vouloir soulager mes patients à l'aide des formules éprouvées que m'avait léguées mon père. J'appris à inventer les miennes qui s'avérèrent parfois miraculeusement efficaces. L'accouchement rapide des femmes à domicile avait fait le bonne réputation du Dr Ramée, fondée sur plus de cinq mille naissances heureuses, presque sans morbidité. On mettait au monde son enfant chez soi, entouré du cercle de famille. On n'en attendait pas moins de moi. Grâce soit rendu au père d'un ami lavallois qui accepta de me relayer dans le seul cas que j'essayai de mener à bien pendant quelques heures nocturnes; elle en était à son sixième enfant et attendait son injection de post-hypophyse que je me refusais totalement à faire; l'accoucheur m'en donna acte et me complimentant, car il y avait un risque réel de perforation utérine qu'il sut lui éviter. Un vendredi soir, je me rendis chez une femme de quarante ans, primipare, aux jambes désastreusement variqueuses qui m'appelait alors que les coliques d'expulsions commençaient. Il faisait un froid de canard et la voiture tanguait sur le verglas. Rapidement, je me rendis compte que l'accouchement se ferait difficilement et que, si les choses se passaient mal, les routes impraticables empêcheraient de conduire la femme à la clinique, distante d'une bonne quinzaine de kilomètres. La femme était confiante mais le mari, lui, très nerveux. J'appelai la sage-femme de la clinique, bluffai en toute sincérité en noircissant le tableau pour que le transfert en ambulance ne soit pas différé plus longtemps. La femme accoucha d'un enfant normal le lundi suivant. Je refusai de faire moi-même une troisième expérience. De toute ma vie, je n'aurai plus jamais d'autre occasion de pratiquer l'obstétrique; l'enfant d'El-Aneb reste mon seul succès pour toujours.

Les clients du docteur Ramée ne payaient pas par *coches*. On réglait l'acte comptant et je me faisais argumenter quand j'octroyais un crédit. J'appris à demander l'argent quand on

traînait à l'offrir spontanément comme à rendre la monnaie. Maintenant que tous les Français sont affiliés à une Caisse d'Assurances Maladie, les jeunes médecins ne se rendent pas compte de ce que représentait une maladie grave pour une famille en milieu rural, encore plus qu'en milieu ouvrier. Je n'avais pas été éduqué dans l'optique d'une entreprise financière. D'avoir à présenter une comptabilité honnête au médecin que je remplaçais me donna le courage de recouvrer les honoraires qui m'étaient dus. Je n'aurais pas fait fortune dans la médecine libérale de campagne.

Les accords d'Evian mirent fin à la guerre d'Algérie, en ce début de printemps 1962. Pourquoi y aurait-il de nouveau des guerres? John Kennedy, fortement aidé par de Gaulle, avait réussi à se sortir du bourbier des fusées soviéto-cubaines. Khrouchtchev avait admis qu'il n'avait pas envie de mourir en même temps qu'eux dans un échange musclé de forces de frappe atomique. J'écoutais tous les jours les bulletins de Jean Grandmougin sur Radio Luxembourg. L'Asie était encore endormie depuis la fin de la guerre de Corée, même s'il fallait commencer à se méfier du petit Japonais qui sprintait pour rattraper les grands, auxquels la France appartenait de nouveau. Le marché commun agricole nourrissait grassement l'agriculture et l'élevage mayennais, célèbre par la qualité de son veau, chéri des Italiens. L'idée d'acheter des voitures et des réfrigérateurs allemands commençait à poindre. Une ère de prospérité naissait. Mais pourquoi donc les lettres-clé de la nomenclature de la SécSoc étaient-elles si basses? Avec l'argent gagné chez le docteur Ramée j'achetai des Unions Latines, transformées en Dauphine Gordini un an plus tard.

Peu avant les prises de fonction semestrielles, l'Assistance Publique organisait la cérémonie du choix des postes, pure formalité pour ceux qui avaient été préalablement cooptés par un patron, obligatoire donc en première année. Sa prêtresse était madame Berthe dont je cite le nom par nostalgie pour ceux qui ont aimé sa gentillesse maternaliste. Il n'était pas question de manquer cette intronisation. Bien m'en prit! La liste préférentielle du Doyen Cordier? Ah non, elle ne connaissait pas. De toute façon, toutes ses places avaient été choisies par des externes de deuxième année. Faites donc la queue comme tout le monde, jeune homme! J'avais toujours l'air d'un gamin, maigre comme Jean-Louis Barrault, malgré le récent collier de barbe anémique que j'avais laissé pousser pour *faire médecin* devant la clientèle mayennaise. Panique totale, car j'étais pris au dépourvu. Je ne connaissais personne parmi les autres chirurgiens parisiens, aussi innombrables que mystérieux. Je me rappelai que la fille du Dr Ramée m'avait vanté les talents d'un jeune chirurgien des hôpitaux, le docteur Jean Bienaymé qui était ci et ça. Le choix avait justement lieu dans la Clinique de Chirurgie Infantile, à l'hôpital des Enfants-Malades, où il exerçait comme adjoint du Professeur Marcel Fèvre. Je m'inscrivis là pour six mois, suivi par Françoise Villotte, une étudiante limougeaude avec qui j'avais sous-collé chez Boralevi et que j'avais rencontrée par hasard, paumée elle aussi au métro Duroc. L'union faisant la force des timides, nous avions remonté l'allée centrale l'esprit plus serein, du fait de nos situations similaires et nos velléités de devenir pédiatres.

EHP, Clinique Chirurgicale Infantile, hôpital des Enfants-Malades (1962-1963)

J'avais vingt-quatre ans et terminé mes études de médecine. La médecine, je l'avais exercée en Algérie et je sortais d'un remplacement qui m'avait remis en bouche les joies procurées par la médecine générale... Or, je me retrouvais externe chez Marcel Fèvre à prendre des observations d'enfants opérés la veille de l'appendicite, dans une salle que visitait une fois par semaine son adjoint Denys Pellerin. A côté, il y avait une petite unité de neurochirurgie infantile dominée par la personnalité d'une extraordinaire femme d'origine roumaine, Judith Lepintre, dont les externes deviendront de chers amis, Patrik Segond et Françoise Villotte, mais dont le

recrutement était fermé à la médecine générale. À quoi cela pouvait-il bien rimer? Qu'étais-je venu chercher là, alors que je ne savais même plus ce que je voulais faire de mon métier de médecin? Être pédiatre, c'était une bonne idée, mais je savais déjà que je n'aimerais jamais avoir les cris des enfants dans les oreilles. Dans un accès d'ironie grinçante que certains trouveront non sans raison déplacée, j'avais paraphrasé le cinéaste américain WC Fields en biaisant la réplique qui l'a rendu célèbre: *« tout homme qui hait les enfants* malades *ne peut être foncièrement mauvais... »*. J'étais trop sentimental pour les affronter durant toute une vie, mais je passerai la moitié de mon externat à acquérir la compétence requise pour être un bon généraliste capable de soigner des enfants depuis la naissance jusqu'à la puberté. Alors, anesthésiste? Je n'avais que trop souvent vu mon père exténué le jour suivant les excès d'insomnie – *au point de s'endormir sur le dos de malades auscultés directement à la serviette!* le métier d'anesthésiste-réanimateur que choisissait mon cousin Jean-Pierre serait pire en contraintes et en stress que la médecine de campagne.

Je me fis même voler ma première paye dans un bureau de poste de l'avenue Simon Bolívar, quartier où mon ami Huguenin s'était installé pour élever ses trois enfants à Paris. Mais, au soir de ma première garde aux urgences chirurgicales des Enfants Malades, je croisai le regard bleu de l'infirmière qui avait pris son service à quinze heures. J'en fus foudroyé: *« Ah non pas si tôt? je ne suis pas encore prêt pour cela »* pensai-je in petto. Elle me sera l'Elsa d'Aragon, pour me sortir de l'abîme dans lequel je continuais de glisser. Je balançais entre la période stoïque de Montaigne-Sénèque et celle du scepticisme, Montaigne-Zénon, qui allait lui suivre pour longtemps. Mais elle saurait me convertir à l'épicurisme Montaigne-Horace... qui sait? peut être un jour d'orange!

Bien plus jeune, j'avais été tiré brutalement de mon sommeil agité à l'issue d'un rêve dans lequel une dame que je n'identifierai jamais, mais que je soupçonne fort d'être celle d'Antoinette Cordier me tenant sur les fonts baptismaux de Martigné-Ferchaud, qui me susurrait « TU SERAS INTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS! »

Préparer l'internat. Bien sûr, c'était la logique même. Après mes dernières vacances avec la smala familiale de mes parents à Saint-Jeannet, dans l'arrière pays niçois, je m'inscrivis chez deux conférenciers réputés, Marcel Guivarc'h en chirurgie et Claude Jacquillat en médecine. J'abandonnai au bout de six semaines: je ne pouvais plus travailler sur des questions malgré leurs encouragements. J'allai m'inscrire à la Faculté de Médecine de Paris pour passer mes cliniques - les trois épreuves pratiques et collégiales qui mettaient un terme au cycle de sept années d'études. Je me fis rejeter car je n'avais pas suivi le cursus des études dans la capitale. Je pris le train pour Rennes: pas davantage question, je n'y étais plus étudiant. Pour rompre ce cycle kafkaïen qui me conduisait droit à la résiliation de mon sursis militaire, je demandai à rencontrer le Doyen Denis Leroy, qu'on surnommait le *gnouf* sans savoir pourquoi; il était connu pour son service dédié aux victimes de la poliomyélite qui n'avait d'équivalent que chez Stéphane Thieffry aux Enfants-Malades, et l'aide qu'il avait apporté aux Marocains paralysés à la suite d'une intoxication massive par une huile frelatée. Il commença par ne rien vouloir entendre pour céder dès que je lui eus dit que j'étais le fils de mon père. Ce fut la dernière fois que ses *amis* locaux me serviront à quelque chose. À la fin de l'été, je quittai la salle de réveil des enfants bien portants pour la consultation de chirurgie où l'on exerçait de grandes responsabilités. J'adorais la chirurgie des Enfants Malades et je rempilai pour six mois de plus. J'y passais le plus clair de mon temps, en collectionnant le maximum de gardes. Je demandai un sujet de thèse à l'orthopédiste Pierre Rigault, chef de clinique de Jean Judet, qui m'orienta sur l'étude des fractures du col du fémur chez l'enfant où elles étaient rares et mal connues. Je retournai remplacer le docteur Ramée durant l'hiver glacial de 1963, ce qui mit un terme définitif à toute

velléité de retour à la terre.

Vint la fin avril. J'avais décidé d'aller étudier l'urologie chez Roger Couvelaire, à Necker, le temple du rein, l'hôpital jumeau des Enfants-Malades, qui s'ignoraient cordialement l'un l'autre. Je reçus alors une lettre du Professeur Bernard Pertuiset, l'adjoint de Marcel David, me confirmant ma place à la Pitié. Je me précipitai chez la secrétaire qui me fit comprendre qu'on m'en voudrait beaucoup si... Je m'inclinai. Les dés étaient jetés. Je passerai six mois passionnants à la Pitié. La neurologie qui m'avait si fort séduit au début de mes études peut être ennuyeuse en milieu purement médical – surtout à l'époque car, une fois le diagnostic fait, il n'y avait pas de thérapeutique. La neurochirurgie, elle, était beaucoup plus dynamique. Certes, les résultats des opérations n'étaient pas toujours à la hauteur des espérances, mais les diagnostics lésionnels étaient très précis et les techniques chirurgicales devenaient moins traumatisantes depuis que l'artériographie cérébrale, l'encéphalographie gazeuse et la gamma-encéphalographie concourraient à donner des images anatomiques complémentaires de l'électroencéphalogramme. Et ce, parce que le service de neuroradiologie d'Henri Fishgold était une fourmilière de grands talents, avec ses assistants Thérèse Planiol, Jacqueline Vignaud et Jean Metzger. Les réanimateurs commençaient à disposer de moyens médicamenteux susceptibles de diminuer les effets de l'œdème cérébral. Ils avaient aussi les mêmes pachydermiques respirateurs artificiels d'Angström qu'aux Enfants-Malades.

J'emmenai, définitivement séduit, Michèle Lucas-Guillaume, l'infirmière aux yeux bleus à qui j'avais fini par oser déclarer ma flamme, avec son amie de cœur, Monique *Catherine* Bonnet, faire un tour d'Espagne dans ma Dauphine, durant le mois de juin. Toutes deux étaient des stars de l'infirmerie pédiatrique. Monique était restée dans le sillage de Daniel Alagille, adjoint du Professeur Lelong à Saint-Vincent-de-Paul. Michèle avait quitté la pédiatrie néonatale de ce même service, pour se réfugier à la consultation de garde des urgences chirurgicales des Enfants-Malades, beaucoup moins stressante. Toutes deux bénéficiaient d'une aura exceptionnelle, consacrée par l'illustration de la page de garde du traité de pédiatrie de Debré et Lelong par une photo de Michèle soignant un nourrisson. Nous nous fiancerons au cours de ce voyage prénuptial, en secret à Calatayud. À l'époque, il fallait encore savoir sauvegarder les apparences dans les milieux bourgeois, d'où la présence d'un chaperon, bien entendu complice. La mononucléose infectieuse est aussi appelée *maladie des amoureux*.

Moreau malade amoureux hospitalisé, première (juillet-août 1963)

À la fin juillet, un soir de garde dite d'Angström, dans le service de réanimation neurochirurgicale pédiatrique de Maurice Cara, fondateur du SAMU de Paris le premier au monde, et son adjointe Louise Delègue, je n'en pouvais plus de fatigue. Manifestement, j'étais hyperfébrile à plus de 40°C. Je fus hospitalisé en urgence dans le service voisin de néphrologie du Professeur Jean Hamburger, encore situé dans le carré Necker. J'étais dans un état de fatigue profonde, avec une angine et des ganglions dans le cou gros comme des œufs de pigeon. Même pour moi, le diagnostic était évident. Mais j'étais chez le prestigieux fondateur de la réanimation médicale, de la néphrologie et de la greffe du rein. Tous ses collaborateurs étaient astreints à la pratique d'une médecine rigoureuse de précision. L'interne penchait pour un autre diagnostic, celui d'accès aigu de paludisme... parce que j'avais été piqué par des moustiques sur la Costa Brava. L'on me prit ma température toutes les trois heures pendant deux jours et deux nuits. J'eus droit à des gouttes épaisses et à des hémocultures répétées. Aucun traitement ne m'était prescrit. Je partageais une chambre de quatre avec trois des tout premiers greffés qui ne tarissaient pas de commentaires sur leurs seules maladies personnelles. L'insomnie allait m'abattre définitivement. J'implorai l'infirmier de nuit de me donner un somnifère. Je lui aurais

édifié une statue. Le lendemain, ma fiancée demanda à son ami Jean Rey, le plus jeune agrégé de France et champion universitaire du 110 mètres haies, de m'examiner. L'interne accepta son diagnostic de mononucléose, me sauvant in extremis de la ponction sternale déjà prescrite! Je fus immédiatement traité par la delta-cortisone et soumis à un régime sans sel draconien. J'emmenai ma fiancée avec moi chez mon père qui me guérit définitivement d'une angine devenue ulcéro-nécrosante, proche d'un phlegmon de la gorge. La convalescence est rapide quand on a vingt-cinq ans. J'avais, qui plus est, considérablement enrichi ma culture médicale vue du côté du malade.

Concours d'Internat des hôpitaux de Paris, (1963 - 1965)

En octobre 1963, je n'avais toujours pas trouvé la branche dans laquelle j'aurais pu m'investir. Je m'inscrivis en médecine du travail pour bénéficier du statut universitaire, de la sécurité sociale étudiante et mon sursis militaire. J'étais décidé à travailler sérieusement l'internat. Je disposais encore d'un concours, avant mon départ pour l'armée inéluctable en mai 1965. Un an de préparation, c'était court, mais j'avais l'expérience de la médecine et une totale liberté pour travailler à ma main, dans une petite chambre de la rue du Pré-aux-Clercs, à cent mètres de chez ma fiancée. Je m'inscrivis à la conférence de Jean-Paul Clot, un chirurgien brillant élève de Cordier, de loin le plus coté. Je fus moins heureux avec le conférencier de médecine, mais j'avais appris l'année précédente de Claude Jacquillat que le meilleur dossier était celui de Perelman. Certains noms sont mythiques. Il y eut Brizon et Castaing en anatomie, utilisés encore aujourd'hui par certains corps de métier. Combien doivent à Roger Perelman, pédiatre omniscient miraculé d'Auschwitz, leur réussite à l'externat puis à l'internat? Son dossier alliait la science avec la pédagogie, avec l'ordonnancement d'un jardin à la française.

Dès la première conférence, je sus que c'était gagné. Je serais interne des hôpitaux de Paris. J'avais l'esprit clair, la mémoire intelligente et, pour la première fois de ma vie, le sens de la course de fond. Ma vie s'organisa tout naturellement. Le matin à l'hôpital, sans défaillir. Cinq heures de travail sur dossiers tous les après-midi, dimanche compris. Jamais de travail après dîner, sauf deux fois par semaine pour les conférences et les sous-colles. Une séance de cinéma tous les samedis après-midi et quelques moments tendres, épars dans la semaine. Il fallait apprendre des questions: j'en refaisais tous les plans. Il fallait prendre la mesure du temps de rédaction et acquérir le style *ad hoc*: j'écrivis dix fois chacune toutes les questions du programme dans les conditions du concours, avec ma montre pour avoir la notion précise de l'heure. Combien de collègues n'ont-il pas gardé un souvenir détestable de la préparation des concours d'internat? Je n'en avais pas préparé assez pour être blasé. J'avais beaucoup trop accumulé de connaissances durant mes études pour sombrer dans le piège du conformisme qui guette le candidat sans culture. L'internat de l'époque ne prédisposait pas à la recherche de la toute dernière nouveauté. Tout en évitant de méconnaître les avancées consacrées, il ne fallait pas choquer un jury qui n'était pas toujours au courant des exclusivités à la mode dans les services de pointe ou qui pouvait ne pas partager certains enthousiasmes. D'où l'importance du conférencier, d'où l'importance du dossier, d'où l'importance des camarades de sous-colle, d'où l'importance du rodage des questions. Nous étions tous informés de la façon dont avaient été conçues les grilles de correction de la question «hépatite virale» posée à deux concours séparés de cinq ans seulement; dans le plus ancien, il fallait traiter par corticothérapie et repos absolu; dans le plus récent, s'abstenir de toute thérapeutique, les enquêtes américaines sur les soldats basés en Asie étant passées par là.

Mais n'anticipons pas, nous ne sommes encore qu'en automne 1963. La secrétaire de Maurice Deparis me convoqua pour me faire connaître le verdict du patron. Il y avait toujours le

fichier en bois verni. Tout en cherchant ma fiche, procédure qui n'en finissait pas de durer, elle glosait sur le nombre de candidats, les difficultés de la sélection, le désagrément qu'elle avait d'annoncer le rejet de la plupart des impétrants... *« Tiens, M Deparis vous a retenu »*, finit elle par constater, sans pouvoir masquer son étonnement. J'avais été nommé à l'externat il y avait si peu de temps! Je passai un excellent semestre à Bicêtre. Deparis était un bon-papa ressemblant à un curé de campagne rougeaud, célibataire endurci, peut être amateur de petites filles laissait sous-entendre une grande fresque murale de la salle de garde. Il vivait dans son service, par et pour son service et ses malades. C'était un clinicien hors pair. Je fus heureux de quitter la chirurgie pour un endroit où l'on ne criait pas. Nous étions trois externes dans la salle dirigée par son assistant le docteur Cler. *« Tu ne seras pas nommé à l'internat à ton premier concours»,* me dit l'un d'eux péremptoirement et en zozotant un peu. Bigeard resterait colonel toute sa vie! J'avais appris à encaisser. L'année passa comme dans un rêve.

Je me mariai le 1er juin 1964, le lendemain à l'Église Saint-Thomas d'Aquin. Ma belle-mère nous avait prévenus, elle n'aurait pas assisté à la cérémonie, si elle avait été fixée en mai, le mois de Marie toujours vierge. Nous fîmes un grand périple dans la R4 paternelle, à travers la Suisse, l'Autriche et la Yougoslavie jusqu'à Kotor, dans le Monténégro. Le Club Méditerranée offrait une troisième semaine gratuite si l'on partait en juin, vers la petite île privée d'un superbe fjord où il avait bâti un village de tentes de bon confort pour l'époque. On faisait rarement un voyage de noce au Club, mais les GMs commençaient à vieillir et y venir en famille, surtout de Belgique! La qualité des routes tenait des chemins de ferme de ma Bretagne natale. Nous rentrerons par Mostar et son pont turc, Sarajevo et son cimetière musulman, Jajce, ville historique qui puait le soufre, Banja Luka et son minaret le plus septentrional de l'ouest de l'ex-empire turc, Ljubljana et Vérone, hommage des amoureux à Roméo et Juliette, à défaut de stopper à Venise. Ma belle-mère nous avait trouvé un vaste studio, rue Clavel, dans le dix-neuvième arrondissement. Nous y aurons très chaud pendant l'été, mais nous étions proches de nos amis Huguenin, toujours mes meilleurs supporters. Par contre, le parcours était épuisant pour ma femme qui avait muté chez Hamburger et son adjoint Crosnier, pour bénéficier des horaires spécialement aménagés pour assurer les soins exigeants à la chambre stérile de la greffe du rein.

Marcel Aussannaire fut fidèle à sa promesse et m'accueillit à Saint-Vincent-de-Paul pour que j'y poursuive mon idée pédiatrique, au cas où... J'y retrouvai Maryvonne Lemée et fis la connaissance d'un jeune externe particulièrement actif et astucieux qui nous émerveilla en débrouillant une obscure histoire de nourrissons intoxiqués par les nitrites d'une eau dite de source, embouteillée sans précautions hygiéniques. Le jeune Edouard Zarifian deviendra un célèbre psychiatre de l'Université de Caen.

Le jour de l'écrit arriva. La première épreuve traitait de l'anatomie. J'eus à composer sur le nerf facial intracrânien, question que je n'avais jamais apprise en tant que telle, mais qui appartenait à une région du cou que je connaissais bien. Il y avait un piège à éviter: il fallait choisir entre son rôle sensitif ou moteur; je savais qu'il n'était que purement moteur, mais je me souvenais aussi de mes hésitations rennaises fatales: dans le doute, je décidai de ne pas me prononcer; je ne gagnai pas de point, mais évitai le risque de la note éliminatoire, le zéro fatidique qui saqua nombre des tenants d'un rôle sensitif ou mixte. Cela commençait bien. L'épreuve de physiologie récemment introduite comportait six questions de dix minutes. Cette matière n'était pas mon fort, il n'y avait pas bons dossiers ni de conférenciers vraiment motivés pour l'enseigner. Comme beaucoup de candidats, je l'avais préparée en trois semaines, mais je m'en sortirai honorablement. J'espérais beaucoup de la médecine; je fis le nez sur la question qui ne m'avait intéressé que médiocrement. L'intitulé sentait le piège puisqu'il fallait traiter la crise

d'asthme de l'adulte jeune. Tel l'ancien combattant, je rebats constamment les oreilles de mes élèves avec cette histoire. J'avais fait l'impasse sur cette question trop facile et jugée insortable, comparée avec le tableau de l'asthme chronique du sujet âgé avec insuffisance respiratoire ouvrant la porte à une infinité de troubles métaboliques. J'avais eu l'occasion de suivre de A à Z l'histoire d'une jeune malade hospitalisée à Bicêtre pour ce type d'accident; je l'avais accompagnée chez de nombreux spécialistes d'organes; ma copie fut la transcription formelle de mon observation d'externe zélé; j'obtiendrai là ma meilleure note. La question de chirurgie traitait de la tuberculose rénale, maladie qui ne me posait pas de problème car l'interne de Jacques Cukier, un autre très jeune professeur agrégé d'urologie de Necker fiancé à Françoise Hémery, une amie d'externat, nous avait démystifié cette maladie encore fréquente et difficile à traiter; j'obtiendrai dix sur vingt, note plus qu'honorable quand on connaît la sévérité implacable des chirurgiens, usuellement moins nuancés que les médecins. Au sortir du bâtiment de la rue de l'Abbé de l'Epée, je ne m'imaginais pas ne pas être admissible à l'oral.

L'oral de l'internat des Hôpitaux de Paris! Terreur des terreurs! Quelques années auparavant, il se passait encore dans le petit amphithéâtre Lavoisier de la Clinique Urologique de l'hôpital Necker, construit par Eiffel pour Félix Guyon, aujourd'hui détruit. Joseph Gastard nous racontait qu'à son époque, l'oral se passait en col dur. Les notes de l'écrit étaient connues du jury. Les jeux étaient faits d'avance en trois catégories: les fils de patron nommés les premiers, les élèves directs des membres du jury nommés en second et enfin le combat des outsiders qui n'étaient qu'eux-mêmes et qui seraient descendus à la moindre erreur ou, à défaut, seraient nommés après délibération au couteau du jury en fonction du quota des places encore disponibles. La soutenance de l'oral était publique; le passage des outsiders faisait le spectacle des gradins pour initiés et femmes du monde. En 1964, certaines réformes avaient eu lieu et les jeux étaient plus ouverts dans la mesure où l'anonymat des notes d'écrit n'était plus levé. Le jury déterminera une sorte de point de nomination relativement peu flottant, au-dessus duquel on serait probablement nommé et au-dessous duquel on était quasi-certain d'être collé. Le point n'était pas coupé pour les derniers candidats ex æquo. L'oral se passait dans l'amphithéâtre nouvellement construit dans la Clinique des Maladies Infantiles Robert Debré, alors dirigée par Jean Cathala qui en était l'antithèse. La mode du col dur était passée, mais le costume deux-pièces strict avec chemise blanche et cravate sobre était recommandé. Perelman disait à ses élèves « *on a toujours le droit de faire rire un jury; il vous en saura rarement gré* ». Nul n'avait vraiment le cœur à faire le pitre, même si l'humour arrivait à percer dans nos réflexions à voix haute destinées à déstabiliser nos concurrents et parfois néanmoins amis.

Le concours 1964 avait une particulière importance. Le prochain concours verrait le programme de physiologie étoffé et serait l'objet d'une question rédactionnelle unique à traiter en une heure, avec un coefficient de cotation nettement supérieur à celui de l'anatomie dont l'importance irait décroissant. Les nombreux quatrième et cinquième concours étaient dans les transes; à tort ou à raison, nous conjecturions sur la rumeur selon laquelle le jury les nommerait en priorité pour éviter leur hécatombe l'année suivante. Sinon, rien n'avait vraiment changé. L'oral était toujours public. Les trois catégories de candidats étaient plus que jamais représentées. On passait toujours par paquets de dix après avoir été tiré au sort au cours de chaque séance. Les questions de médecine et de chirurgie duraient toujours cinq minutes chacune et étaient cotées de façon égale. On préparait pendant dix minutes avant de se trouver assis devant un jury de dix médecins des hôpitaux, cinq en médecine, cinq en chirurgie et spécialités chirurgicales (ORL, ophtalmologie, gynécologie-obstétrique...); une énorme pendule spécialement préparée pour l'internat fixait obsessionnellement le visage du candidat assis à un mètre ou deux pour être sûr d'être lisible. Le Président du jury était son doyen d'âge. La préparation de l'oral, fatalement plus courte, était donc plus cauchemardesque que celle de l'écrit, alors que le

programme était deux fois plus gros.

J'étais admissible à l'oral, mais, pour ne pas être tombé sur le top de mes questions à l'écrit, je me doutais que je ne disposais pas d'un nombre faramineux de points d'avance. Il fallait se défoncer pour faire un oral de haute qualité, mais je n'avais que quelques semaines pour le préparer. Et j'étais toujours inhibé quand il fallait parler en public. J'appris la nouvelle de mon admissibilité au second patron chez qui j'avais été recommandé par Gastard pour effectuer mon dernier semestre avant mon départ à l'armée, Jean-Jacques Bernier, qui ne souffla mot. Jean-Paul Clot fut génial. Il emmena sa conférence dans un amphithéâtre de l'hôpital Broca, lui aussi détruit depuis, de la même architecture que celui de Necker, Eiffel en moins. Il mit un pseudo-jury à son pied et nous passions à tour de rôle pour dégueuler nos questions. Je m'améliorai rapidement, mais ce n'était pas parfait. Je remis en route le réveil de cuisine et recommençai à mouliner à longueur de journées et de soirées mes questions sous forme de topos de cinq minutes, seul devant mon miroir ou en sous-colle, car il ne fallait plus perdre une seule minute.

Nous étions tous sur les dents: le jury fut tiré assez tard, juste avant les fêtes de fin d'année, alors que l'oral devait commencer au début janvier. Sa composition surprit. Il n'y avait pratiquement pas de vedettes, ces poids lourds du mandarinat éléphantesque qui charriaient tant d'élèves externes. Trouver un candidat qui avait un patron direct dans ce jury de liquidation était chose déjà rare. Mon copain écumeur de grandes maisons n'en avait aucun et rejoignait le clan des dépités. Moi, l'innocent, j'en tirai deux: les chirurgiens Jean Bienaymé et Bernard Pertuiset, le neurochir, celui-là même à qui j'avais failli rendre ma place! Le pédiatre Jean Rey était aussi dans le jury, mais en il était le benjamin et s'il était l'ami de ma femme, je n'avais pas été son élève. Il me fallait bien cela. Nous étions plus de cinq cents admissibles, soit deux fois et demie le nombre de places fixé cette année-là à deux cent vingt. Nous fumes divisés en trois tiers. Je fus tiré dans le premier, ce qui réduisait à un très bas minimum le temps qui me restait pour la révision du programme. Nous devions nous rendre deux ou trois fois par jour dans l'amphithéâtre Robert Debré, sans un manque, pour un nouveau tirage au sort de la turne des douze élus qui descendraient immédiatement les gradins pour se retrouver dans une prison étanche, attendant leurs tours respectifs dans l'ordre de leur appel. Ils seraient alors introduits par un appariteur incorruptible dans une autre pièce également étanche, pour prendre connaissance des deux questions et les préparer pour les présenter de préférence sans lire de notes en fixant dans les yeux le président d'un jury impassible et a priori hostile.

Je crois me rappeler avoir été tiré à la quinzième turne, programmée après l'heure du dîner et dans les derniers de la liste de passage. Mon copain de sous-colle, Philippe Raux, faisait partie du même paquet et passera avant moi, diminuant d'autant mes chances d'outsider protégé par mes deux patrons encore tendres pour être puissants; lui, bien sûr, avait la même angoisse que moi car il n'avait pas de patron direct. Quant à Jean Rey, il avait un poulain qu'il défendrait à mes dépens. Normalement, c'était à Raux ou moi d'être éliminé, car il n'y avait pas plus de deux candidats par turne qui obtenaient le point ou au-dessus; pire, sa femme Marie-Charles, une brillante fille de chirurgien, passerait aussi le même oral dans une turne du second tiers. Le cauchemar rennais se reproduirait-il une fois encore, balayant mes certitudes comme un cyclone tropical? C'est peu dire que j'étais nerveux, mais je me maîtrisais bien mieux, au point que je ne tressaillirai pas quand je descendis les gradins sous les sifflets de quelques-uns, sans doute jaloux de mon admissibilité. Je tirai « cancer du pancréas » que je n'avais jamais sérieusement travaillé pour l'oral et « plaie du cœur » qui était l'une de mes bêtes noires. Alors que J-J Bernier était un spécialiste du pancréas et que j'avais vu beaucoup de cas de cancers chez lui, je ne voyais que le début et la fin du contenu de la question que j'aurais dû normalement débiter sans

effort. Quant à l'autre question, je savais que j'avais un mauvais plan pour traiter une forme à coup sûr mortelle pour le candidat que j'étais. Je fis deux *merdes*, mais je les déclamai bien. J'appliquai en cela ce que Clot m'avait appris: ne pas se démonter, quoi qu'il arrive et tenir dix minutes, pas plus, pas moins et sans ânonner ses notes. Mes patrons firent le reste. Je sais qu'ils eurent beaucoup de mal à me défendre, mais j'avais très bien travaillé chez eux et ils s'en souvenaient. Ils n'avaient pas d'autres élèves à défendre et ils avaient vu déjà trop de magouilles scandaleuses pour me laisser tomber. Ils obtinrent que j'aie le point, c'est-à-dire 22/30. Raux avait une meilleure note et le jury souhaitait nommer le mari avant la femme; le candidat de Rey n'avait pas fait le poids. A charge à nous deux d'avoir de bonnes notes à l'écrit; en ce qui me concernait, le pronostic était encore douteux. Bienaymé était content de lui. Pertuiset me toisa et me tendit sa main charnue, en me cinglant d'un sarcastique *« j'espère que vous êtes content? »*. Le pugilat avait dû être très rude.

L'oral se déroula sur deux bons mois. Je retournai vivre mes derniers mois d'externe à Saint-Lazare. Je ne voyais pratiquement jamais Bernier. J'avais été le seul à avoir réservé une place chez lui, ce qui aurait dû me valoir la meilleure des salles, justement celle où l'on soignait le pancréas, mais j'étais aussi l'un des plus «jeunes». Je professai, dans la solitude, l'art de la gériatrie dans une salle commune de femmes hors d'âge, sous les combles. J'aimais toujours cette médecine et je m'entendais très bien avec l'infirmière non moins livrée à elle-même, ravie d'avoir pour une fois un médecin qui s'intéressait à ses malades. Quand il faisait beau, on ouvrait les fenêtres et un vol de moineaux venait picorer sur les tables et sous les lits les reliefs des festins des vieilles émues par ces *piafs* qui leur témoignaient un peu de sentiments. Enfin, il y avait cette scène du matin, quand j'arrivais et que je croisais le défilé fascinant des prostituées de la rue Saint-Denis, bouclées durant la nuit à l'infirmerie du dépôt après la rafle commandée par la loi Marthe Richard, quand on avait fini de décharger les camions de fruits et légumes aux Halles, comme dans Irma la Douce. La plupart étaient belles comme sur la couverture des polars du Fleuve Noir. Une nuit où j'étais de garde, je fus appelé par une urgence dans cette infirmerie et sa grille de prison fermée sous triples verrous qu'une geôlière moustachue d'anthologie m'ouvrit pour que je me trouve soudain dans une atmosphère de série noire. Une trentaine de prostituées se tenaient, qui debout, qui assises, dans une atmosphère enfumée à couper au couteau sous une lumière violente et froide, dans les positions de leurs exercices de drague préférés, comme je les apercevais furtivement dans les escaliers des hôtels de passe des Halles, quand j'allais de Saint-Lazare ou de Lariboisière vers la Rive gauche, en pensant à l'un de mes aïeux qui se serait pâmé pour elles. L'une d'elles gémissait de façon trop dramatique pour être crédible; aujourd'hui, j'aurais sans doute signé son bon de transfert un service hospitalier; j'étais très rigide sur les principes à l'époque.

Vint enfin le jour des résultats définitifs du concours. Je serais mort sans doute si j'avais dû attendre, comme la plupart des autres, l'appel de mon nom dans l'amphithéâtre Debré. Il n'était toujours pas sorti lorsque le président arriva au deux cent vingtième nommé. En fait je savais par Bienaymé que j'avais été nommé tout juste. Le point n'ayant pas été coupé, j'étais le deux cent trente-quatrième, c'est-à-dire l'avant-dernier miraculé. Philippe Raux était lui aussi nommé, il avait fait un bon oral. Par contre, sa femme avait été sacrifiée, ce qui m'attrista tant je l'avais trouvée brillante en sous-colle. Le jury fut mis à rude épreuve. Il avait dû beaucoup truander. Le doyen d'âge et président Élie Azerad, un diabétologue de Beaujon, resta digne, droit et impavide, seul à affronter un déluge de projectiles divers pour la plupart achetés chez l'épicier du coin. J'allais avoir vingt-sept ans. J'étais interne des hôpitaux de Paris, le titre français le plus prestigieux. J'avais rattrapé sinon dépassé la plupart des Rennais qui, nombreux, avant moi, avaient passé le concours de l'externat. Mon honneur était sauf et mon père pouvait relever la tête. Je pourrais maintenant ajouter l'orgueil à l'humilité. Je fis mes adieux à l'exter-

nat, alors que, ironie du sort, les postes allaient être totalement et définitivement mis au choix à l'ancienneté et au rang de classement. Je n'avais que le regret de n'avoir pas pu effectuer de stage chez Fred Siguier, l'un des plus grands internistes du siècle dont le service m'aurait été enfin accessible. Je savais aussi que je resterais totalement nul en gynéco-obstétrique pour le restant de mes jours. L'externat, probablement parce qu'il fut court, reste encore aujourd'hui le meilleur souvenir de ma vie médicale. La prise de l'observation restera mon archétype de la satisfaction intellectuelle. Jamais je ne connaîtrai mes malades aussi à fond. Oui! j'avais eu raison de m'acharner à refuser l'impasse sur cette étape fondamentale de la formation médicale. Oui! je militerai en faveur de l'externat pour tous les étudiants en médecine, par le biais d'un classement calculé sur les notes des examens terminaux des deux premières années du cursus régulier à la Faculté. Oui! je chérirai toujours mes externes... Enfin j'essayerai. Non! je n'excuserai jamais ceux et celles qui exerceront cette fonction par-dessus la jambe.

Ma réussite à l'internat ne masquait pas mon problème d'avenir. Je ne savais toujours pas quoi faire. Le service militaire m'attendait comme une année sabbatique de seize mois. Juste avant de partir pour Vincennes, j'obtins un rendez-vous avec le doyen Gaston Cordier qui me reçut dans son vaste bureau de «l'Ancienne Fac», à l'angle du boulevard Saint-Germain et de la rue de l'Ecole de Médecine, qui sera aux premières loges lors des barricades de 68. L'homme m'apparut extrêmement las mais me restait favorablement attentionné. S'enquérant de mon futur, je lui mentionnai ma vague intention de dériver vers la gastroentérologie. Il n'avait jamais entendu parler de Jean-Jacques Bernier. Nous nous quittâmes sur un encourageant «on essayera de t'aider». Il n'en aura pas le temps. Quelques semaines plus tard il décéda dans sa résidence secondaire de Corse. Je correspondrai sporadiquement avec ma marraine, devenue propriétaire d'un hôtel à Ajaccio, mais ne la reverrai jamais. La question allait être repoussée aux calendes grecques. Je le regrette aujourd'hui, me souvenant de la gentillesse de leur accueil quand j'avais été leur hôte à la Noël 1954. Ce couple n'avait jamais eu d'enfant. Ma mère leur avait été une amie précieuse et elle avait été invitée à la leçon inaugurale de Gaston. Je n'avais pas saisi qu'ils auraient été heureux de me faire bénéficier de leur affection «parentale» en quête d'investissement, dirait-on aujourd'hui.

5

PERINDE AC HOMO VIR (1965 - 1971)

Perinde ac cadaver.
Ignace de Loyola, Confessions

J'ai retiré ce radium de la penchblende
Et j'ai brûlé mes doigts à ce fruit défendu
Louis Aragon, Les Yeux d'Elsa, 1942.

5-1

MORELLUS MILES MEDICUS (1965-1967)

«Comment tu t'appelles, conscrit? dit Camembert, - Cancrelat, sapeur de la 3è du second! - Eh bien, fusilier cancrelat de la 3è du second, que tu es une jeunesse bien imprudente… Et si ton fusil il allait partir? Il te casserait la margoulette!» «Partir?… mon fusil? Pas de danger, sapeur, il n'est pas chargé! - Que voilà, conscrit, une raison itérative, mais qu'elle n'est pas subséquente de la chose et que p'sitivement elle me stupéfactionne de renversement!»
Christophe, Le sapeur Camembert.

Moreau bidasse chez les bidasses (mai - novembre 1965)

J'entrai à la Caserne de Vincennes au début du mois de mai 1965. Il est de bon ton, chez les intellectuels, de dénigrer cette période la vie. Ce ne sera pas mon cas. À El-Aneb, j'avais retenu - non sans sourire narquoisement à cette évocation - le brave adjudant-chef L*** édifier les jeunes appelés du contingent avec des *« l'armée va faire de vous des hommes »*. Il ignorait que dans la Rome de Cicéron, l'on devenait homo vir à trente ans, après une longue phase d'adolescence. Médecins, dentistes et pharmaciens, sursitaires jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, passaient six semaines de colonies de vacances à la première Section d'Infirmiers Militaires de Vincennes. Après dix-huit mois d'efforts et d'angoisse, ce fut un défoulement total que seule ma jeune épouse n'apprécia pas. J'y fis du sport pour la première fois depuis le lycée et me replongeai dans le bridge avec délices. Nous avions constitué un garde-manger extrêmement fourni pour des grandes bouffes collectives. Il m'arrivera plus tard d'envier les Suisses et leurs périodes militaires.

Je me liai d'amitié avec François-Charles Mignon, que j'admirais beaucoup depuis que je l'avais entendu haranguer une foule d'externes en colère, lorsqu'il était président de notre association corporative et, qui plus est, était le neveu du directeur du Concours Médical. Son père

était le sous-directeur d'Ivan Labry chez SIMCA et ma belle-sœur Marie-France allait devenir sa collaboratrice directe. Il venait de se faire étendre à l'internat et je le soutiendrai mordicus jusqu'à ce qu'il soit reçu au concours suivant. Mes deux autres amis, Philippe Levasseur, futur chirurgien thoracique à Marie Lannelongue, et Jacques Marchal, le fils d'un très grand juriste universitaire spécialisé dans l'économie politique, un passionné d'alpinisme qui n'attendait que sa nomination aux Chasseurs Alpins pour jouir de la vie militaire en altitude qui le conduira un jour au Makalu, étaient eux déjà *collègues*. Ce quatuor faisait une très bonne table de bridge. Nos femmes sympathiseront et cimenteront encore davantage notre amitié pérenne.

Après les classes et un stage chez les PFATs, le peloton des Elèves Officiers de Réserve m'attendait à Libourne. L'ambiance était un peu moins bonne, mais notre quatuor résista, grâce à la proximité de Saint-Émilion. Du concours de sortie dépendait les affectations. La France n'était plus en guerre, la période militaire qui nous attendait avec le salaire de misère des aspirants n'attirait pas les *homo vir*, exceptionnellement fana-mili, notamment ceux qui étaient mariés. Chacun voulait être au plus près de chez soi, mais les places étaient très limitées en nombre, et surtout pas se retrouver dans l'Est ou en Allemagne où l'armée était encore très rigide; il y avait pire encore, les bases du Sahara. Pour moi, le choix était simple entre la région parisienne - nous n'étions pas riches! - et la coopération aux Antilles. J'obtins la dernière place de la région parisienne, au Centre d'Incorporation du Train 151 de Montlhéry. Dès le premier jour, je me sentis devenir neurasthénique. Non seulement il n'y avait rien à faire, mais ce qui était à faire était inintéressant. Le train des équipages ne brillait pas par son dynamisme. L'incorporation des bidasses était une corvée bimestrielle à peine égayée par les tentatives de corruption pour obtenir des médecins une réforme, exceptionnellement justifiée quoique compréhensible. Je n'hésiterai pas à renvoyer à son tableau noir un instituteur graine d'ananar qui serait bien plus utile dans son école que chez les riz-pain-sel. Il fera défaut à l'adjudant toujours à la recherche de bidasses sachant écrire pour tenir son administration comptable.

Je ne gagnais que trente francs Pinay par mois, ma femme à peine mille. Il fallait améliorer l'ordinaire et je ne voulais pas oublier ce que je savais en médecine. Je décidai d'ouvrir une conférence d'externat et d'offrir mes services à la Directrice de l'Ecole des infirmières de Lariboisière, pour y enseigner l'hygiène. Je soulageai ainsi ma femme d'avoir à me fournir de l'argent de poche. L'ennui par contre devenait mortel à la caserne. Quelque six semaines après mon arrivée au CIT 151, je reçus un soir un coup de téléphone du Médecin-Général D*** du Département des Applications Militaires du Commissariat à l'Energie Atomique qui souhaitait me rencontrer pour me proposer un poste sur la description duquel il ne s'étendit pas. Je m'achetai un képi. Je mis ma meilleure chemise kaki, cirai mes chaussures orange à semelles de crêpe avec un cirage de luxe. Je répétai vingt fois la technique du salut militaire et celle de l'entrée dans le bureau d'un officier supérieur... Si, si! rappelez vous! celle qui fait que vous ne lui tournez jamais le dos en manœuvrant la porte d'entrée! L'immeuble était du dernier chic haussmannien dans le quartier de l'Etoile. Le général était en civil, élégant et distingué, assisté d'une ombre muette. *« Non, non... vous savez, ici, ce n'est pas le style »*. Je n'oublierai pas le dialogue qui s'ensuivit.

Lui (réservé et contenu) – *« Je voudrais vous proposer une affectation...* »
Moi (impatient mais retenu) – *« Oui, mon Général? »*
Lui (circonspect) – *« Voilà! nous avons besoin d'un jeune médecin au Commissariat à l'Energie atomique... »*
Moi (au bord de la jubilation) – *« Ah? »*
Lui (inquisiteur et vaguement inquiet) – *«...Au Département des Applications Militaires... Oh mais rassurez vous, c'est un poste de médecine du travail... »*

Moi (définitivement conquis) – *« Hoooooo!?! »* (en traînant mi-exclamatif, mi-interrogatif sur la voyelle)
Lui (sur ses gardes) - *« C'est au Centre d'Essais de Limeil, à côté de Brévannes... Bien sûr, c'est un peu loin, mais il y a un service de car gratuit au départ de Montparnasse... »*
Moi (au bord de l'apoplexie, car j'habite depuis quelques semaines dans le square Delambre entre la Coupole et le Cimetière Montparnasse) – *« Biiiiiien! »*, en traînant ascensionnellement sur la diphtongue.
Lui (continuant son tour de pot) – *« Bien entendu, vous garderiez tous vos avantages militaires: affectation à la 1e SIM, maintien du grade d'aspirant avec progression normale en matière d'avancement, solde mensuelle... »*
Moi (un peu perdu) – *« Ah bon! »*
Lui (un peu moins coincé) *« Evidemment vous seriez avec des civils. Ce n'est pas un centre à proprement parler militaire. C'est un centre où il n'y a que des scientifiques qui travaillent sur les calculs de la bombe H, mais il n'y a pas de risques. Les expériences ne se font pas là. C'est très jeune comme milieu ».*
Moi (transfiguré) – *« Vraiment? »*
Lui (neutre, un ton en dessous) – *« Le médecin chef est un homme très gentil. Il ne vient que trois fois par semaine. Il a sa clientèle à Paris. Il ne vous ennuierait pas ».*
Moi (aux anges) – *« Choueeeette »*, en accentuant la diphtongue avec avidité.
Lui (encourageant) – *«...Et puis vous auriez droit à une prime spéciale de cinq cents francs par mois... »*
Moi (soulevé d'enthousiasme quoique qu'incrédule, ma femme gagne à peine mille francs par mois) – *« Ah ben ça alors!!! »*
Lui (au milieu de son tour de pot) - *« La loi nous oblige à faire un contrôle trimestriel de l'état général de nos agents. On fait surtout attention à la formule sanguine. Évidemment ce n'est pas très intéressant parce qu'il n'y a pas grands risques. Mais, enfin, il y a assez d'infirmières et de laborantins... Et un pharmacien... Et puis les locaux sont tout neufs et confortables...! »*
Moi (convaincu, mais décontenancé) – *«??? »*
Lui (au comble de l'embarras) – *« Quand même... On vous demanderait... Oh! pas très souvent... Peut-être deux fois... Mais pas pour longtemps à chaque fois... »*
Moi (compréhensif et encourageant, mais paumé) – *«??? »*
Lui (enfin décidé à se jeter à l'eau après une inspiration en paliers) – *« Voilà! Il faudrait que vous alliez deux fois au Sahara... »*
Moi (l'interrompant) – *« Ouaiaiaiaiais!!! fantastique!!! »*
Lui (au comble de l'étonnement) – *« Quoi? Ça ne vous ennuie pas d'aller au Sahara? »*
Moi (libéré, me prenant déjà pour René Caillé) – *« Mais non! Au contraire... J'aime les voyages... Le Sahara? C'est passionnant! »*
Lui (rejeté en arrière sur son fauteuil, totalement détendu) – *« Eh bien ça alors! Vous êtes le dixième aspirant à qui je propose ce poste et dès que j'ai eu prononcé le mot Sahara... Les autres ont tous pris la porte avant que j'aie pu leur expliquer ce qu'on attend d'eux. Voilà, le CEA expérimente ses bombes atomiques dans une base au nord de Tamanrasset, Inamguel. Ça s'appelle le CEMO. Cette base fermera à la fin de l'année prochaine, parce qu'on va se transporter à Tahiti. Le médecin du travail permanent a droit à quinze jours de repos tous les deux mois en métropole et il faut le remplacer quand cela coïncide avec une campagne de tirs. C'est ce qu'on vous demande de faire. Vous verrez, c'est un très beau pays et la base est très bien installée.*
Moi (honnête) – *« Vous savez, je ne suis pas gaulliste... »*
Lui (républicain) – *« Ça! ça nous est égal. On vous demandera seulement de la discrétion. »*

MÉDECIN-ASPIRANT MOREAU AU C.E.A. (novembre 1965 - avril 1967)

Et voilà comment je me retrouvai comme un coq en pâte au Centre d'Essais de Limeil. Le chef de service, Roger Guébel, était aussi débonnaire qu'intermittent. Homme d'une profonde culture, il ne considérait la médecine que comme une occupation secondaire dans la vie. Une sorte de raison sociale qu'il pratiquait avec compétence dans un certain nombre de systèmes générateurs d'avantages en nature. Entre autres hobbies, il était passionné d'art de scène; une partie notable de son temps passait à pourvoir en médecins de garde plusieurs dizaines de théâtres, cinémas, opéras, music-halls de Paris. Jamais, je n'aurai une vie culturelle aussi intense et gratuite que durant les deux ans que je passerai au CEA; nous bénéficions de deux places le plus souvent localisées sur des sièges bien placés, qui nous feront sortir, ma femme et moi, deux à trois fois par semaine. Je n'oublierai jamais la loge d'avant-scène d'un théâtre de la Rive droite où se donnait l'Idiot de Dostoïevski, avec Philippe Avron, Charles Denner et Catherine Sellers qui, le plus souvent, me tournait le dos et exhibait une chute de reins de rêve pour mieux faire face à ses deux hommes. L'autre souvenir impérissable vient de Michel Simon suant comme une baleine en s'étranglant dans son texte et de la somptueuse strip-teaseuse rousse Rita - *Renoir ou Cadillac, ma mémoire défaille, leur postérité aussi qui les ont oubliées, elles les stars si belles et si photogéniques du Crazy Horse Saloon!* - dans « Du vent dans les branches de sassafras ». C'est sans enthousiasme que nous irons assister au premier concert d'Enrico Macias à l'Olympia. Nous n'étions pas spécialement séduits par le style trop sirupeux d'un chanteur qui nous semblait être un autre Dario Moreno en herbe. Nous en reviendrons enthousiastes et fortement émus. La salle était faite presque exclusivement de Pieds-Noirs encore effondrés par leur exil récent loin de l'Algérie natale. À la fin d'un concert chaleureux, l'estrade fut envahie par une horde d'enfants mistifrisés déposant des bouquets de fleurs tout autour du chanteur. Tous ces gens-là, qu'ils aient été les victimes ou les bourreaux de l'Algérie Française, méritaient respect et estime. Sous son apparence de dilettante huguenot, Guébel avait de la profondeur. Jamais il ne m'ennuiera tant au propre qu'au figuré.

A Limeil, je voyais chaque jour une dizaine de personnes pour tenir à jour leur dossier médical, rarement mouvementé, heureusement pour eux. À les revoir tous les trois mois, je connus vite une grande partie du personnel. Les scientifiques m'intéressaient tout spécialement. Ils étaient tous intelligents. Beaucoup sortaient des grandes écoles et avaient moins de quarante ans. Certains étaient géniaux, ce qui était bien naturel dans un centre où se trouvaient les plus gros ordinateurs de l'époque pour la mise au point de la bombe H. A quarante ans de distance, le secret-défense n'a plus sa raison d'être. De toute façon, ma culture mathématique était à un niveau tel qu'il était hors de question que je comprenne quoi que ce soit à ce qui s'élaborait dans les laboratoires. Même le titre d'un projet était abscons à mes yeux. Il y avait le plus gros laser du monde, le plus gros Control Data du monde... Les utilisateurs étaient plus intéressants que leurs machines. Il y avait des cours d'initiation aux langages informatiques Fortran et Cobol. J'abandonnerai toute velléité de poursuivre au bout de la première page d'équations.

Je me liai d'amitié profonde avec Daniel Rossignol-Guzzi, qui avait à peu près mon âge et une constitution anxieuse qui le portait à socialiser avec les représentants de la médecine. Bardé de diplômes, spécialiste de la mécanique des fluides et des plasmas ionisés, passionné de sports, se formant à la gestion d'entreprise à la Fac de droit, il n'y avait pas de limites à ses pôles d'intérêt. Mon statut d'interne des hôpitaux de Paris l'impressionnait fort et la médecine lui devenait tentatrice. Son antienne était: *« ah! mais tu sais, ça m'intéresse vachement ton truc...»*. Des mois durant, il me bassina pour que nous mettions sur pied, avec le pharmacien-chef Jean-Jacques Chivot des protocoles de recherche expérimentale de pointe mixant au plus haut les mathématiques et la biologie. Surdoué, il l'était indiscutablement, mais il parlait avec un médecin de campagne à peine dégrossi. Toutes les insuffisances de ma formation scientifique

fondamentale de carabin rennais montaient à la surface. Oserais-je le dire? Nous avions tout à Limeil pour inventer la technique encore inconnue du scanographe, pratiquement en même temps que Godfrey Hounsfield, sinon avant. Rappelons qu'il n'aurait pas inventé cette machinerie, s'il n'avait dîné avec un médecin et un ingénieur sud-africain du nom de McCormack, par hasard assis à côté de lui, stimulant aussi fécond que l'argent des Beatles gagné par EMI qui en financera le premier prototype. Il ne manquait que deux postulats à Limeil pour vivre une telle aventure, vectrice d'un prix Nobel. Que je connaisse en profondeur une branche de la médecine ouverte sur l'expérimentation de haute technologie était l'un d'eux: je savais qu'il me faudrait les quatre années de l'internat pour y parvenir. L'autre était de loin le plus important: qu'il vive! Il mourut prématurément en 1970 dans un accident de pêche sous-marine au large d'un rivage africain. Pour la première fois, je fus confronté à la mort d'une relation très chère avec un contemporain. Daniel était destiné à être le parrain de l'aîné de mes enfants. La dernière conversation que nous avions eue l'avait excitée, alors que je l'informais de mes velléités de me convertir à la gériatrie et d'ouvrir un établissement médical pour traiter mes patients. Il se voyait déjà être mon associé, puisqu'il était infiniment plus porté sur le commerce et le droit que moi, inscrit qu'il était à l'un des premiers diplômes d'études approfondies de gestion des entreprises de la Faculté de Droit de Paris où il ne réussit pas à me traîner.

N***, le chef de service de Rossignol-Guzzi, était considéré comme le génie du Centre de Limeil. Je ne sais plus trop dans quelle branche il excellait, mais il était de la race qui fait les Prix Nobel, m'assurait-on. Je ne ratais pas l'occasion de le faire parler lorsque sa visite médicale était inscrite à mon programme. Un jour, il me confia qu'il avait élaboré une théorie de la pensée humaine fondée sur je ne sais quelle analogie avec le système de la téléphonie sans fil. Bien entendu, je n'entendis rien à ses propos techniques, mais j'avais saisi que cet homme avait son yin sans avoir trouvé son yang. Il avait certes rencontré un jour un médecin éminent auquel il avait exposé son concept, mais cela n'avait pas fait tilt. Je me souvins alors que j'avais été impressionné par la conférence d'un médecin neurophysiologiste de la Salpêtrière donnée devant les médecins du staff de Deparis. Je lui écrivis une lettre de recommandation. Il le rencontra. L'entrevue fut un fiasco décevant: n'est pas Hounsfield qui veut, et les circonstances n'étaient pas favorables à l'éclatement de la secousse électrique dans l'eudiomètre, comme pour la synthèse de l'eau dans un mélange de gaz atmosphériques.

La plupart de mes scientifiques étaient des anxieux. Le trouble psychosomatique régnait en maître. Médecin du travail, mon rôle se limitait à démêler l'écheveau et surtout de ne pas entrer dans l'engrenage de la prescription médicamenteuse gratuite. Je m'en félicitais. Qu'aurait-on pu attendre de ces matheux, de ces chimistes, de ces physiciens d'autre qu'un abord rationnel de la médecine solidement rattachée aux dogmes académiques de l'allopathie officielle? Dans la réalité, s'ils réclamaient constamment un diagnostic scientifique, ils ne prisaient rien de meilleur que la thérapeutique des guérisseurs et des rebouteux. Ils voulaient de l'homéopathie pour leur peau et leurs tripes, du sauna pour leur graisse... La médecine de Rika Zaraï, quoi? Pauvres allopathes intégristes! On comprenait mieux le ton réservé du Médecin-Général D***, quand il les évoquait à bas mots. Fidèle à l'enseignement de mon père, je les écoutais, tentais de leur éviter des errements trop marginaux, mais les laissais libres de disposer de leur corps. Population trop jeune pour que le taux de maladies graves soit élevé, rien en eux ne menaçait la sécurité du centre, même si certaines crises de nerf étaient là pour témoigner de la tension interne.

Le contrôle de la numération globulaire s'effectuait plusieurs fois par an. La technique était bonne et les risques d'erreurs étaient bien maîtrisés par le pharmacien. Je fus très étonné de la fréquence avec laquelle les taux de globules blancs étaient bas et le rapport polynucléaires-

lymphocytes était inversé. On pouvait difficilement imaginer un effet secondaire aux radiations atomiques, puisqu'il n'y avait pas de réacteurs à Limeil et que la plupart d'entre les employés ne seraient jamais affectés à des centres ou des postes exposés. On pouvait s'inquiéter éventuellement de la constitution d'une population à risque qui s'exprimerait éventuellement par la suite à l'occasion d'une mutation dans un centre chaud. Guébel avait déjà été confronté à ces cas troublants. Il les avaient envoyés en consultation au Professeur Jean Bernard, hématologue déjà illustre de l'hôpital Saint-Louis. Celui-ci conclut que le travail intellectuel fait baisser les globules blancs et les polynucléaires. Les cas que je lui adressai moi-même aboutirent à des conclusions identiques et je cessai progressivement de tenir exagérément compte de ces résultats hématologiques physiologiquement normaux. Je n'eus pas d'autres énigmes à résoudre durant cette époque émolliente de ma carrière médicale, à l'exception d'un cas de tuberculose torpide et d'une plaie de l'avant-bras chez un nerveux qui avait voulu jouer au passe-muraille à travers une simple porte vitrée. L'accident avait eu lieu en public et les jeunes gens avaient horreur de la vue du sang; quiconque savait arrêter une hémorragie externe à l'aide d'un simple garrot passait facilement pour un héros à encenser et définitivement sécurisant.

Ma conférence d'externat marchait bien. J'avais dû la couper en deux groupes, tellement les candidats étaient nombreux. J'aimais bien mes étudiants qui me le rendaient bien, quoique je leur parusse assez coincé. La pression sur les candidats n'était plus la même que de mon temps, pourtant récent. Ils travaillaient gentiment dans le but d'apprendre la médecine de façon plus vécue que dans les amphithéâtres, encore trop souvent désertés principalement par carence professorale plus que par une supposée paresse intrinsèque. J'avais été chef de trop de sous-colles pour que cette première expérience pédagogique me pose des problèmes sur le terrain.

Il n'en allait pas de même avec l'enseignement de l'hygiène aux petites bleues, sobriquet affectueux attribué aux élèves infirmières de l'Assistance Publique, à cause de la couleur de leur pèlerine et de leur voile. Je connaissais peu de choses sur la matière proprement dite, qui en elle-même faisait un peu ringarde, tant les antibiotiques avaient changé le pronostic des infections. L'obligation d'enseigner est le meilleur moteur pour étudier et approfondir son savoir. Je me trouvais devant un public mixte, mais à prédominance féminine, de plus de cinquante jeunes élèves. Saurais-je m'exprimer sans les décevoir, ni trahir l'importance de l'hygiène dans le cursus professionnel des infirmières? La première phrase était belle: *« La santé est un état de bien-être physique, mental et social »*, comme le prône l'Organisation Mondiale de la Santé, et l'hygiène est la base de sa défense. J'ai appris à enseigner à l'école des Infirmières de Lariboisière. J'avais développé ma voix pour l'oral de l'internat. Au début, je me guidais sur un plan. Progressivement, j'appris à me libérer des textes et à parler sans notes, sur le canevas écrit à la craie au tableau. Il y avait une double promotion, ce qui m'obligeait à répéter mes cours dans la foulée, durant un plein après-midi. Le premier, sérieux mais un peu crispé, servait de répétition pour le second, plus fluide et spirituel. L'enseignant est un acteur, son art tient du show-business. Il doit connaître son rôle. Tout son talent est de savoir le mettre à la portée de son auditoire. Jamais, je n'aurai un public aussi gratifiant que mes petites bleues. Le désir d'apprendre était là, comme il est partout lorsque, finie l'école secondaire, on se lance dans l'apprentissage de son métier. Le prestige de l'interne était tellement grand à leurs yeux que la cause était gagnée d'avance. À moi de ne pas la gâcher. Les élèves formaient un public jeune, sensible, émotif, vibrant. L'enseignement de la médecine, même limité à l'hygiène, fait aisément passer du sérieux au tragique, du frisson à la terreur, du sourire à la rigolade la plus débridée, de la sentimentalité à l'amour. Foin de la sensiblerie, j'ai tout appris de la grandeur et de la servitude de l'enseignement, le mercredi après-midi, dans les amphithéâtres en sous-sol insalubres de Lariboisière. Pour élargir mon spectre, j'allai jusqu'à enseigner la médecine clinique élémentaire

aux élèves de l'Ecole Féminine de Kinésithérapie du boulevard SaintGermain, en fin de compte aussi savantes à la fin des cours que mes futurs externes à celle des conférences.

J'étais «riche» depuis mon entrée au CEA. Je me remis à lire durant les longues heures d'inactivité qu'il m'offrait. La guerre d'Algérie et son impact sur la vie politique française aux débuts du gaullisme étaient loin. Je dévorais la littérature politique. De Gaulle fut élu Président de la Cinquième République au suffrage universel. Le soir du premier tour, j'étais de garde au Cirque d'Hiver pratiquement désert; la troupe des Bouglione nous fit une leçon d'humilité en donnant le meilleur d'elle-même; de toute ma vie d'enseignant, je garderai l'idée qu'un vrai professionnel ne doit s'intéresser qu'à ceux qui sont présents et ne jamais subordonner la qualité de sa prestation à l'idée de salles bourrées à craquer; les clowns ce soir-là réussirent à nous faire rire comme les éléphants leurs balourdises et les trapézistes leurs acrobaties comme si les gradins étaient pleins. La visite à Limeil de Charles-le-ballotté alimenta les conversations de réfectoire, tout en calmant l'angoisse de ceux qui craignaient une réduction des crédits affectés à la force de frappe au profit de la recherche spatiale. Dans ces conditions, même avec George Pompidou comme Premier Ministre dont j'avais rencontré et apprécié le fils en conférence d'internat, je ne voyais toujours pas dans quel camp je pourrais m'engager, ni quel homme j'aimerais suivre depuis que Mendès-France avait adhéré à l'opposition muselée au PSU. La lecture de Combat qui était devenu mon quotidien préféré, admirablement ambivalent et pluriculturel, ne pouvait pas franchement m'y aider. Non plus que la Cour d'André Ribaut et Moisan dans le Canard Enchaîné, lui toujours mon hebdomadaire favori. Les conversations au réfectoire de Limeil étaient aseptiques. Il n'était pas question de changer de place à table, j'étais à celle de la médecine, à côté de mes infirmières. Guébel était sincèrement gaulliste, mais préférait parler du Tour de France et de son idole Jacques Anquetil ou des acteurs célèbres qui lui devaient encore des honoraires. Chivot et Rossignol-Guzzi n'étaient pas engagés et avec eux on parlait de tout et de rien mais surtout de science, de voitures de sport - le pharmacien conduisait une TR4, l'autre une Alfa - et de drague. Seul, François-Charles Mignon était lié aux libéraux du Cercle Jean Monnet, trop à droite à mon goût.

TROIS INTERMÈDES AU HOGGAR (1966)

En février 1966, je reçus mon premier ordre de mission pour le Hoggar. Jamais je n'avais pris l'avion. La veille du départ, l'angoisse me prit, au point que le tour des antiquaires de Saint-Germain des Prés, habituellement reposant pour y satisfaire le seul plaisir des yeux, ne me calma pas. J'envisageai toutes les catastrophes de ceux qui s'aperçoivent que tout compte fait la vie vaut la peine d'être vécue. Au stand spécialisé de la salle des pas perdus de l'aéroport d'Orly, je pris l'assurance-décès la plus lucrative pour ma future jeune veuve. Pourtant, dès que je me trouvai sur le tarmac où le Super-Constellation d'Air France faisait discrètement le plein de passagers pour Inamguel, je me sentis tout léger. Il y avait beaucoup de grosses légumes du CEA et l'on était appelé par ordre d'importance de son rôle sur la base. Je fus flatté d'être dans les premiers à monter dans la cabine, ce qui me permit de choisir l'une des meilleures places, à la queue de l'avion, dans un bloc curieusement négligé quoique équipé de sièges de première et surtout près d'un hublot à l'angle de vision dégagé. Le Super-G volait à quatre mille mètres d'altitude, assez lentement avec ses quatre moteurs à hélices turbocompressés. À cette hauteur deux fois inférieure à celles des premiers jets, on voyait ce jour-là le paysage sans aucune brume, ni nuages. Mon œil ne quitta pas le hublot de tout le voyage. La leçon de géographie fut superbe, comme la découverte du dessin d'un oppidum romain surgissant en filigrane d'un champ de blé du Languedoc.

La base française était remarquablement installée sur un vaste plateau. En hiver, la

température diurne était niçoise et les couleurs tiraient sur le fauve. L'air était sec et la lumière transparente, révélant pendant la nuit, elle, glaciale, une voûte céleste incroyablement riche en constellations et en étoiles filantes. Le CEA nourrissait bien ses hommes. Le médecin n'avait pratiquement rien à faire, sauf se promener dans la R4 à deux ponts de l'infirmerie, quand le commandant de la base n'était pas là pour nous l'interdire. Mon séjour coïncidait avec une Opération Pollen, dernier exercice de tir prévu avant la fermeture de la base. Bien différente était l'ambiance dans le vaste camp militaire chargé de protéger les civils. Je me liai d'amitié avec le médecin-aspirant, un appelé comme moi. Trop mal classé au concours de Libourne, il n'avait pu échapper à ce traquenard saharien. Son sort n'avait rien d'enviable. Désargenté, cloué dans son périmètre sans possibilité d'en sortir à sa guise, ne jouissant d'aucun des avantages matériels de ses civils de voisins luxueusement installés et bénéficiaires de permissions fréquentes, il dégageait un mélange d'ennui mortel et de fatalisme résigné. Nous fîmes quelques sorties ensemble, en particulier le tour de la montagne dans laquelle on faisait exploser les bombes A.

Le Canard Enchaîné, en son temps, avait fait état d'une fissure qui avait laissé échapper une fusée de matière radioactive sur l'aréopage qui avait assisté au tir et de la panique qui s'ensuivit. Il n'y avait plus de danger, mais je n'étais pas rassuré outre mesure par l'opération Pollen, qui était la simulation d'une explosion accidentelle d'un pétard atomique dans une zone lointaine et dégagée. J'étais convié à y assister en spectateur. Je découvris l'extraordinaire variété du désert hoggarien. Là où se déroulait l'expérience, je découvrais des collines tourmentées, des lits d'oued avec une végétation riche et surprenante. L'heure de l'explosion était dépendante de la direction des vents. Le peloton médical s'était installé dans un coin sympathique avec une rambarde de basalte plat qui nous servirait de lit d'observation. Il n'y eut pas de crépuscule. La lune se mit à éclairer le paysage presque aussi fortement que le soleil, durcissant seulement les ombres des montagnes déchiquetées qui prenaient des formes inquiétantes dans l'absence totale de bruit qui habite les déserts, un silence que l'on n'entend vraiment que la nuit. J'allai faire un tour et rebroussai chemin au bout de quelques centaines de mètres, incapable de supporter le silence et l'environnement lunaire du paysage. La lave du plan d'observation était encore chaude à minuit. Elle devint glaciale en quelques minutes. À partir de ce moment, je me mis à grelotter et ma seule préoccupation fut de me trouver des moyens de me réchauffer. Mais tout se glaçait et j'enviai l'infirmier sur lequel s'était blottie la pharmacienne. Après l'explosion qui eut lieu au milieu de la nuit sous la forme d'un bref et esthétique spectacle, je me couchai dans la R4 et expérimentai ce que veut dire la morsure du froid glacial du métal gelé. Je ne me réchaufferai que le midi suivant. Les officiels se déclarèrent satisfaits. L'ambiance se détendit totalement. On pouvait penser au tourisme.

Ce fut d'abord tout un dimanche passé en hors-piste dans le désert, qui parfois évoquait des paysages bibliques. Les 2CV Citroën se comportaient bien sur le fech-fech, rare sur notre itinéraire. Le Hoggar est beau vu du sol. Il était enthousiasmant en Alouette. En principe, monter dans l'hélicoptère militaire m'était strictement interdit, les accidents n'étant pas exceptionnels. Je parvins à me joindre incognito à un vol très matinal pour cause de portance de l'air. Je garde en mémoire le spectacle indélébile d'un troupeau de gazelles débusquées par le vrombissement de l'appareil volant à une vingtaine de mètres au-dessus d'elles, dans une vallée inaccessible remontant un lit d'oued clouté de coloquintes et semé de bouquets luxuriants d'eucalyptus. L'eau se trouvait à profusion dans des nappes phréatiques situées à quelques décamètres de profondeur. Les tomates poussaient à profusion pour peu qu'on s'en donne la peine et elles avaient le goût de ma campagne bretonne. Le désert est vivant, mais la découverte des autres animaux est problématique pour qui n'a pas la vue perçante et l'instinct du chasseur que je ne suis pas. La température était trop froide pour inciter les vipères à corne à sortir de leur hibernation. Ces reptiles très venimeux terrorisaient tous les métropolitains avertis par des panneaux qui signa-

laient leur présence, à vrai dire improbable en plein hiver, sous un immense eucalyptus abritant couramment des barbecues dominicaux. Je vis pour la première fois vivants les jolies gazelles, le menaçant varan et un gentil fennec qui allait regrettablement finir ses jours en France

Je n'avais encore pas vu un seul chameau. Il fallait que j'aille à Tamanrasset. Une excursion s'organisait avec un camion Berliet pour véhicule. Tassés sur son plateau à nu, nous serions secoués, cramés par le soleil, mais on ne perdrait pas un kilomètre de panorama. Tam était à l'époque une ville coupée du monde. Encore trop loin d'Alger, elle gardait son charme combiné targui et nigérien. Les touristes étaient encore épisodiques. La guerre d'Algérie n'y avait pas créé de cicatrices profondes. On trouvait dans la ville une seule auberge au confort rudimentaire, quelques cafés maures, des bazars sobres, un petit marché. Les Touaregs à peau blanche étaient encore nombreux, mais moins que les métis de Nigériens. Les hommes étaient immenses et leurs envergures de bras supérieures à la hauteur de leurs corps entiers, entorse néanmoins esthétique à la morphologie idéale de Léonard de Vinci. Enrubannés dans des chechs de dix mètres de coton blanc, noir ou bleu, ils refusaient de se faire photographier à visage découvert, de peur de se faire voler leur âme par le Malin. Les femmes allaient, elles, sans voiles, fières de leur sveltesse et de leur rôle social bien plus libre que celle des moukères du Nord. Leurs fortunes se comptaient en chameaux qui pâturaient sur un vaste pré de deux mille kilomètres de long, selon un axe de transhumance nord-sud rythmée par les replis stratégiques alternés lors des visites asynchrones des collecteurs d'impôts de deux côtés de la frontière algéro-nigérienne. La rencontre d'une caravane d'une cinquantaine de chameaux dromadaires tous harnachés et leurs selles ouvragées fut un moment d'intense émotion. Ils étaient conduits par des hommes en cachabiés et djellabas noires ou bleues, cheminant lentement vers la Libye, au milieu d'un paysage où les multiples variantes d'ocre sont infiniment douces et où le temps ne signifie rien.

Qui veut en savoir plus serait bien venu de lire *Le Hoggar*, de Claude Blanguernon, chez Arthaud. Difficile à trouver, il est un de mes livres de chevet, souvent parcouru au hasard des pages, pour me rappeler ce que fut la noble civilisation targui et ce que peuvent signifier les innombrables inscriptions en tifinar trouvées sur les rochers et les grottes. Le bordj du Père de Foucault, épais, carré, rouge délavé, situé au centre de Tamanrasset, ne doit pas être confondu avec son ermitage construit sur le sommet de l'Assekrem. Ce sont les monuments historiques de la région de Tam laissés par la civilisation française. Au sortir de la ville, on passe à côté d'une cascade abondante. Un peu plus loin, on contourne le Pic Laperrine en forme de choux à la crème, structuré par d'immenses tuyaux d'orgue, escaladé par Frison-Roche il y avait peu. Ensuite, ce seront des collines couleur de chameau et la longue traversée d'un plateau caillouteux. Puis, viendront les forteresses édentées, noires et gothiques de l'Atakor. Les religieuses, en tenue blanche avec leur croix rouge en plastron, tenaient encore l'ermitage et vendaient des souvenirs d'une époque révolue. Je serai une fois encore pris au dépourvu par le froid polaire qui y régnait la nuit. Je pris des photos qui furent perdues avant que j'aie eu le plaisir de les voir.

Au retour vers Paris, l'air était encore porteur au petit matin. Le pilote du Super G fut sollicité d'enfiler les gorges d'Arak à basse altitude, pendant plusieurs minutes. Spectacle admirable, mais terrifiant lorsque l'on avait l'impression que l'aile porteuse, déjà vibrante, grattait l'arête de la paroi du canyon. L'illusion fantasmagorique cessa lorsqu'un passager se mit à hurler sa peur. Je compris pourquoi la majorité des passagers habitués souhaitaient siéger du centre de l'avion, là où ses ailes s'implantent largement; la vue par les hublots est bouchée et la stabilité meilleure qu'à la queue. Pour ma part, j'aurais payé pour que le spectacle continue pendant le temps nécessaire pour survoler la totalité des gorges serpentant sur des centaines

de kilomètres. Avec les frais de mission, j'offris à ma femme une machine à laver la vaisselle italienne, achetée à la Foire de Paris. Je retournerai deux autres fois à Inamguel durant le long été. L'ambiance était différente, la température aussi. On démontait, pour cause de fermeture de la base. Il ne fallait rien laisser qui tienne debout. Heureux ceux qui se savaient recasés à Mururoa. Déçus sinon désespérés, les autres. En juillet, je retournai à Tam. Le matin, au départ, la fournaise était sèche, mais il y avait d'épais nuages sombres dans le ciel. Le soir, au retour, il fallut s'arrêter en chemin. La Land-Rover se trouvait devant un fleuve de plusieurs centaines de mètres de large, charriant dans un courant violent cailloux, rochers, arbustes voire des animaux. L'orage torrentiel avait éclaté dans les heures précédentes sur les sommets des reliefs montagneux et l'eau dévalait sans retenue sur les parois de lave lisses comme la main. Phénomène dérisoire, le cours du fleuve se tarira aussi vite qu'il s'était formé. L'eau se perdra dans le sable plus au sud. Le lendemain, la végétation explosera dans le lit de l'oued asséché. Les gazelles pourront casser sur les rochers les immangeables coloquintes pour se désaltérer.

L'année au CEA passa vite. Les frais de mission et ma promotion au grade de sous-lieutenant m'apportèrent assez d'aisance pour que j'offre à ma femme les vacances qu'elle n'avait pas eues depuis deux ans que nous étions mariés. Elle avait pris la sage décision de mettre un terme à sa vie d'infirmière et de passer l'année de formation au grade de surveillante, à l'école de Cadres Infirmiers que l'Assistance Publique venait de créer, sous l'égide de Fred Siguier. Infirmière de pédiatrie depuis sa sortie de l'école des Bleues de l'Hôtel-Dieu en 1956, elle avait fortifié sa réputation acquise d'abord à Saint-Vincent de Paul, puis aux Enfants-Malades. Le nouveau concours permettait de former un corps de surveillantes beaucoup plus jeunes et moins conservatrices que celles qui arrivaient par avancement dans le système classique. Constamment surmenée par son travail qui n'offrait qu'un jour de repos hebdomadaire et trente jours de vacances annuelles, auquel s'ajoutaient les travaux du ménage, il fallait qu'elle soit portée par l'amour des enfants et aussi qu'elle ait une santé de fer. Il était temps que de nouvelles occupations la détendent. Heureuse de quitter le service de chirurgie néonatale où elle avait subi le sadisme d'une vieille peau de surveillante générale jalouse de sa jeunesse et de l'estime que lui portaient ses patrons Denys Pellerin et Jean Bienaymé, elle choisit de faire ses premières armes de surveillante chez le gentil pédiatre Philippe Seringe. Je lui devais une nuit de noces à renouveler à l'Alhambra Palace de Grenade. Notre soif d'espace poussa notre vieille Gordini jusqu'à Marrakech et Al-Hoceima, au Club Méditerranée évidemment, toujours généreux hors-saison. Nous serons les derniers d'une longue file à pouvoir passer au Maroc par Gibraltar: Espagnols et Anglais étaient fâchés et la frontière fut fermée pour des années. Les singes du Rocher se régalèrent de mes essuie-glaces et les gadgets électroniques que nous achèterons ne marcheront jamais. Qu'importe, on avait déambulé dans la rue principale derrière des couples de policiers moricauds vêtus à la Londonienne et trouvé du cachemire à des prix dérisoires. Nous reviendrons avec, à l'arrière, un grand tapis de laine magnifique jaune orangé et à motifs de l'Atlas, négocié dans le souk de Marrakech à un prix défiant toute concurrence malgré notre inexpérience; il empuantira pour longtemps la voiture tant il sentait le suint; dans notre appartement, il réjouira nos yeux par sa beauté à la fois sobre et chaude, jusqu'à ce que Timoléon, notre teckel, le transforme en filet de pêche en y exerçant ses griffes.

5.2 - INTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS (1967 - 1971)

«*Je (Hourtoulle) ne savais pas que je verrais plus tard, la décadence désastreuse de cette vertu essentielle: l'examen clinique». Mais la visite la plus fructueuse est celle que l'on fait en petit comité avec l'interne (...) qui montre comment se pratique l'examen (...) enfin enseigne les petits actes (...) qui longtemps se firent avec la fameuse aiguille à plateau.*
Jacques Frossard, Histoire polymorphe de l'Internat des hôpitaux.

L'année suivante (1897), Antoine Béclère crée à ses frais le premier laboratoire hospitalier de radiologie à l'hôpital Tenon. Et quelques collègues lui reprochent de «déshonorer le corps des hôpitaux en devenant photographe».
Bénédicte Vergez-Chaignon, Les Internes des Hôpitaux de Paris.

Faites un sondage auprès d'un panel de personnes de tous grades et fonctions, et tous vous répondrons à la question: c'est quoi l'AP pour vous?: *L'Assistance Publique, c'est une mère… notre mère à tous*. Externes, nous l'avions déjà constaté, mais le statut moral de l'interne restait encore au pinacle, beaucoup plus proche de ce qu'il était au début du siècle que de celui d'aujourd'hui. Je m'en étais rendu compte immédiatement, dès la première annonce de ma nomination au concours. L'interne était le fils chéri - beaucoup moins souvent encore la fille - de l'Assistance Publique à Paris. Un chou-chou qu'elle adorait et craignait à la fois. Les deux partenaires en étaient conscients et en jouaient la comédie de la séduction pendant quatre ans, que ne venait pas encore troubler le troisième larron introduit par Robert Debré sous le masque de l'Université. Les chefs de clinique-assistants de Hôpitaux à temps plein étaient encore une rareté, l'Interne était un hospitalier pur, le personnage clé de la permanence des soins à assurer aux malades et de l'enseignement socratique de la médecine. C'était un homme libre, investis de pouvoirs colossaux qui sera l'une des grandes cibles de l'administration technocratique avec l'introduction du concept de la subordination de la médecine à l'économie de la santé. Nous en sentions les prémices, bien anticipés et expliqués par François-Charles Mignon, mais pas encore les effets pervers quotidiens. On dispensait notre art sans compter la dépense. Icelui ami connaissait la philosophie du système socio-politique dans lequel nous allions nous enfermer pour notre vie entière et celle de nos enfants: une gigantesque classe moyenne plus ou moins sociale-démocrate interposée entre une mince couche basale de lumpen-proletariat et une non moins mince couche supérieure vaguement ploutocratique plutôt qu'aristocratique, dans laquelle les internes des hôpitaux, encore peu nombreux et nommés par un concours élitiste, étaient pour le moment insérés. Nous portions tous la blouse et le tablier, ordonnés chez le médecin, volontiers débraillés chez le chirurgien, pas encore la blouse de coiffeur que l'on nous imposera plus tard. L'interne avait sa capote en tissu bleu noir épais et inusable. Par contre l'usage du calot avait disparu depuis la fin de la guerre.

L'Assistance Publique avait réformé le système de choix des postes d'interne l'année de ma nomination en 1965. Jusqu'alors, c'était la course en sac identique à celle de l'externat, pour se faire coopter par des patrons, sur visites et lettres de recommandation. Maintenant, les six premiers semestres étaient attribué par rang d'ancienneté et de classement. Il restait la possibilité de réserver ses deux derniers semestres. Les six autres me posaient un problème lié à mon très mauvais rang de nomination. Le service militaire m'avait donné de l'ancienneté, mais pas suffisamment pour éviter quelques très mauvais postes. Mauvais postes, parce qu'ils n'avaient pas d'intérêt pour moi, et bien évidemment pas parce qu'ils avaient mauvaise réputation. Non pas que j'eusse choisi définitivement ma voie. Deux points étaient acquis: je ne voulais devenir ni chirurgien, ni biologiste. Je voulais exercer une discipline médicale, mais laquelle? Toutes avaient de leurs attractivités et leurs inconvénients respectifs, rarement concordants. J'éliminai d'emblée la pédiatrie. Dès les résultats de l'internat connus, j'avais rencontré Maurice Deparis; après m'avoir garanti en forme de félicitations que je ne risquais plus de mourir de faim, il me regarda avec une totale incompréhension quand je lui fis part de mon intérêt pour la gériatrie.

De la médecine interne à la radiologie

La logique du processus d'élimination voulait que je devienne médecin interniste, le praticien qui, réputé tout savoir, peut faire la synthèse des grandes misères de l'humanité souffrante. Cette spécialité existait depuis longtemps dans certains pays européens, germaniques notamment. En 1966, en France, elle n'existait pas. J'assistai en spectateur avec mon ancien conférencier d'internat Désiré Quevauvilliers à une sorte d'assemblée constituante, mais le spectacle des éminents médecins des hôpitaux qui s'efforçaient de la gester ne me donna pas un grand sentiment de solidité. Il fallait attendre et voir. Je rempilai au CEA pour six mois. Externe, je n'avais pas eu le bonheur de passer chez Fred Siguier, comme avait pu le faire mon ami Patrick Segond nommé à l'internat depuis. Je renverrai à la description qu'en fit Jean-Paul Escande dans un livre qui le rendit célèbre en 1975, qui voudrait en savoir plus long sur une personnalité exceptionnelle de la médecine du vingtième siècle. De son discours, je retins une phrase. À l'instar des internistes allemands, il fallait savoir parfaitement lire les radiographies et éventuellement savoir les faire soi-même. Or, je ne savais rien en radiologie. Par contre, j'en avais une très bonne image. Aux Enfants-Malades, pendant un an, j'avais vu vivre chirurgiens et radiologues ensemble et en harmonie dans le même bâtiment. Jacques Lefebvre avait créé une belle école de radiopédiatrie à laquelle faisait pendant celle d'Henri Fishgold en neuroradiologie à la Pitié. À Bicêtre, le radiologue ne manquait jamais de s'asseoir à côté de Maurice Deparis lors des présentations de malades. Il en alla de même chez Aussannaire, puis chez Bernier qui avaient leurs radiologues privilégiés. La vocation est parfois le choix des autres. Mon ami Yves Péron, à Rennes, avait décidé de se spécialiser en radiologie. Je choisis donc de passer mon premier semestre d'internat dans un service de radiologie générale. Pourquoi se compliquer la vie, quand on n'en connaît aucun et que tous les choix sont ouverts? Je pris le service d'un certain Guy Ledoux-Lebard à l'hôpital Cochin, à un quart d'heure de marche de chez moi. Je tombai bien: le patron, dont le nom induisait une contrepèterie de salle de garde, était l'un des très rares patrons radiologistes anciens internes des hôpitaux de Paris. Il venait d'être nommé à la tête d'une chaire, consécration des parcours universitaires au sommet. Lui et son adjoint, Guy Pallardy, étaient débonnaires, timides, savants et cultivés - Ledoux-Lebard était un expert de renom international en mobilier du XVIIIe siècle et conduisait des bolides Alfa-Romeo -, mais quel choc!

Nul n'ignore que les rayons X furent découverts par Wilhelm Röntgen en 1895. Le lendemain de sa découverte tout à fait fortuite, il comprit qu'il pourrait traverser les mystères de l'anatomie humaine et réalisa lui-même la radiographie de la main de sa femme. Ceci se passait à Würzburg, en Bavière. Le dix-neuvième siècle m'a toujours fasciné. Huit jours après sa communication en allemand à la petite société savante locale, le monde entier était au courant de la découverte qui lui vaudra de recevoir le premier Prix Nobel en 1901. La presse de Chicago, ville en majorité peuplée de germaniques émigrés, en fit état avant celle de Paris! Une douzaine de semaines après, Félix Guyon, le fondateur de l'urologie, présenta à l'Académie de Médecine le premier cliché d'un calcul rénal réalisé dans son service par un interne nommé Chauvel; James Chappuis, un Centralien, soufflait les tubes de Crookes à la demande et Contremoulins, le photographe d'Etienne-Jules Marey, tirait la radiographie sur papier... À Paris toujours, exerçait un jeune médecin des hôpitaux qui tenait du génie, Antoine Béclère. Bactériologiste, immunologiste, interniste, il comprit immédiatement tout le parti que l'on pourrait tirer de cette fantastique découverte. Il fonda à l'hôpital Saint-Antoine l'école française de radiologie, en organisa le premier enseignement et le premier congrès scientifique international en 1900. Alors qu'en Allemagne la médecine interne monopolisera la pratique de la rœntgenologie, la pratique des rayons X s'autonomisera en France comme une spécia-

lité bien affirmée. Béclère imposera au monde en 1930 le terme générique radiologie. On y réunit toutes les techniques utilisant des ondes diverses – électricité, ultrasons, infrarouges, ondes courtes, magnétisme - et l'on devint électroradiologiste, comme aux Etats-Unis et les Pays Scandinaves.

Béclère et d'autres avaient montré que l'on pouvait non seulement diagnostiquer de nombreuses maladies, mais aussi en traiter certaines. Ainsi naquit la radiothérapie qui inclura la découverte de la radioactivité naturelle par Becquerel et les époux Curie. Le terme curiethérapie consacre l'application médicale de la découverte du radium par Marie Curie, à l'origine de son second Prix Nobel. Vaste programme! Après l'époque des pionniers qui furent de très grands cliniciens, les radiologistes (racine latine) ou radiologues (racine grecque) français, comme beaucoup de leurs collègues étrangers, devinrent davantage des physiciens et des techniciens; dérivés de la fonction d'infirmier appliquée à l'électroradiologie médicale, leurs aides s'appelleront manipulateurs (manip') en France dans la lignée de leur ancêtre le plus corporatiste, le photographe de Necker Gaston Contremoulins, et, dans les pays anglo-saxons, radiographers ou technologists.

L'élite de la médecine délaissa cette nouvelle discipline qui grandissait vite, exigeait une technologie de plus en plus lourde et engraissait bien ses praticiens, mais les tuait aussi prématurément du fait de l'intensité et de l'effet cumulatif de l'irradiation radique par abus de radioscopie le plus souvent. Les statistiques démontraient que le risque de leucémie myéloïde était dix fois plus élevé chez les radiologues que chez les autres médecins. Antoine Béclère comme Marie Curie développèrent de très sévères radiodermites et de nécroses des mains et des doigts, par méconnaissance des précautions à prendre pour éviter l'irradiation directe des téguments lors des radioscopies et des poses de radium dans l'utérus. A l'inverse, certains dotaient les radiations ionisantes de pouvoirs magiques; ainsi un radiologiste des hôpitaux qui n'a pas laissé un grand nom dans l'histoire de la radiologie mais vécut très avancé dans le troisième âge, se trouvait-il transformé en se faisant administrer une irradiation matinale de cinq rœntgens (5r), unité de compte depuis quarante ans périmée. Durant cette période critique, le flambeau de la radiologie de qualité sera maintenu par l'école de l'hôpital Saint-Antoine avec René Ledoux-Lebard, Porcher et Chérigié, qui développèrent spécialement la radiologie du tube digestif par le sulfate de baryum, improprement appelée baryte. Mais, dans l'ensemble, la radiologie française sombra dans la médiocrité durant la décennie consécutive à la seconde guerre mondiale, malgré la vitalité de l'industrie représentée par la Compagnie Générale de Radiologie, la CGR des bourgeois boursiers pères de famille, la société Massiot qui sera absorbée par Philips et le Laboratoire Guerbet, producteur des produits iodés. Le radiologue devint le photographe de la médecine. Il déléguait le plus souvent la prise des clichés à la manip', examinait les radiographies tirées sur papier, dessinait un calque sur du papier transparent, gribouillait un vague compte-rendu et confiait à son correspondant médecin le soin d'une interprétation qui pourrait convenir au profil du malade.

Le radiologue tenait du roi fainéant et son prestige était au cinquième sous-sol de la hiérarchie hospitalière, un peu plus élevé en clientèle libérale. Ce que j'avais connu aux Enfants-Malades chez Lefebvre et à la Pitié chez Fishgold n'était que l'arbre qui cachait la forêt. Les radiothérapeutes, nécessairement au contact de très grands malades et en prise directe sur la cancérologie, surent mieux se soustraire à cette décadence. La radioactivité artificielle avait été découverte en 1935 par Frédéric et Irène Joliot-Curie, eux aussi nobélisés. L'après-guerre vit naître la médecine nucléaire qui utilisait principalement les radio-isotopes de l'iode et du phosphore, autant pour dépister des maladies par scintigraphie que pour les traiter. Cette dernière s'affranchit tout de suite de la radiologie d'Antoine Béclère pour rejoindre un groupe autono-

me, celui de la biophysique médicale, spécialement entraîné par Thérèse Planiol et Maurice Tubiana. La radiologie avait opté pour le développement privé et libéral nettement prépondérant, la plupart des services hospitaliers étant orientés vers le temps partiel. La biophysique et sa fille la médecine nucléaire, influencées par les sympathies marxistes des Joliot-Curie, optèrent pour un exercice hospitalier public exclusif, après la validation d'une attestation universitaire spécifique délivrée par le CEA à Orsay. Un antagonisme entre tous ces cousins se développa dans la confusion des années cinquante-soixante, jusqu'à ce que se crée à Harvard, il y a quelque trente ans, le concept de département d'imagerie sous l'influence de Barbara J MacNeil, également pionnière de la *cost-effectiveness* de la santé.

Les guerres militaires ont toujours eu des retombées importantes sur la médecine. La technologie des rayons X fit un bon après la dernière guerre mondiale avec l'application de l'électronique. Depuis l'origine, l'image radioscopique se déroulait sur les écrans au fluor par le phénomène de thermoluminescence. La lumière du jour était l'ennemie. Il fallait s'accoutumer pendant de longues minutes à l'obscurité quasi complète et à la lumière rouge pour pratiquer le radiodiagnostic du tube digestif, la branche noble des examens spéciaux de la radiologie, disputée par les gastro-entérologues qui avaient entre les mains un outil rémunérateur, mais les rendaient juges et parties. Les services de radiologie étaient construits volontiers dans les sous-sols et le radiologue avec son tablier de plomb et ses lunettes rouges de plongeur sous-marin martien faisait partie du folklore. Tout changea avec la radioscopie télévisée autorisée par le couplage avec l'amplificateur de luminance. Les Français, grâce à la CGR et à Massiot-Philips, devinrent les maîtres incontestables de la table télécommandée.

Au début des années 50, le Danois Seldinger inventa une nouvelle technique de l'angiographie qui porte son nom. Par l'intermédiaire d'un petit cathéter souple introduit par ponction de l'artère fémorale au pli de l'aine, il opacifiait les vaisseaux avec une précision inégalée grâce à des produits de contraste peu agressifs également synthétisés à cette époque. La radiologie vasculaire devenait la sous-discipline reine, dominée par l'école scandinave où se formèrent nombre des vedettes de l'époque. Elles s'appelaient Jean Ecoiffier à Broussais, Claude Hernandez à Bichat, Charles Hélénon à Tenon, Jean Bennet à l'American Hospital de Neuilly, Jean-Daniel Picard à Bicêtre puis à Foch, Gérard Debrun aux Enfants-Malades. Pensez donc! on s'habillait en chirurgien et l'on se faisait courtiser par les plus grands médecins, sauf quand ceux-ci, à l'instar des cardiologues, enlevaient la coronarographie pour la mettre dans leur pré carré, comme ils avaient anschlussé l'hémodynamique cardiaque mise au point par le Prix Nobel André Cournand, un ancien interne des hôpitaux de Paris émigré aux USA. Les titulaires de chaire, les Lefebvre, les Fishgold, les Ledoux-Lebard, à Paris, quelques émules en province, comprirent que la radiologie allait devenir une discipline maîtresse de la médecine, propulsée par la réforme Debré qui créait le plein-temps hospitalier et le couplage hospitalo-universitaire dès le clinicat. Le renouveau ne pouvait passer que par l'internat des hôpitaux, seul susceptible d'apporter un nombre suffisamment grand de jeunes médecins, ayant au départ une culture médicale générale de haut niveau. J'avais gardé en mémoire le tract qu'envoya Alain Laugier à tous les internes de ma promotion pour les inciter à rejoindre une nouvelle race de pionniers de la médecine technologique à travers la radiologie.

Faute d'avoir une idée précise quant au service idéal à prendre, je décidai d'aller au plus près de chez moi, à Cochin. Guy Ledoux-Lebard n'avait pas eu d'interne motivé depuis des années. Je venais dans son service pour apprendre la base du métier, sans avoir l'intention de poursuivre au-delà du semestre une expérience aussi féconde que transitoire. Je n'étais pas le pavé dans la mare des anciens régimes qui sortaient du CES, au mieux dès l'externat. Grâce à cet état d'esprit, je parvins rapidement à m'entendre avec son équipe et ses élèves. Il va de

soi que la bête curieuse qu'était alors l'interne en radiologie était considérée presque partout comme un intrus nanti de privilèges démesurés par les messieurs - exceptionnelles étaient encore les dames - qui n'avaient pas choisi, eux, cette voie royale pour mener une carrière hospitalière au plus haut sommet. J'appris assez vite la partie *photographique* du métier. Je la trouvai rapidement plus intéressante que ne le laissait supposer a priori la pratique routinière de l'acte technique. La connaissance de la médecine clinique que je possédais permettait de bien poser les problèmes et la radiologie laisse le temps de bien interroger les malades. Ma culture anatomique, résultat de mes multiples préparations aux concours hospitaliers, me facilitait la tâche. J'établis des contacts privilégiés avec plusieurs collègues médecins et chirurgiens qui apprécièrent mes premières prestations. Au bout de quelques mois, je me pris à considérer que la radiologie pouvait être un métier intéressant. Évidemment, le radiologue n'avait pas de responsabilités directes sur la prise en charge des malades. La thérapeutique en particulier lui échappait. Mon choix des postes dans les branches cliniques était encore médiocre pour un an. Il fallait effectuer trois semestres pleins dans la discipline pour en valider la spécialité. Je vis un grand intérêt à poursuivre mon effort dans cette direction. Avoir une double compétence ne pouvait pas me nuire. On verrait bien après. La vie de l'interne des hôpitaux de Paris était belle quand on avait vingt-neuf ans en 1967.

Première garde aux urgences médicales de l'hôpital Cochin (mai 1967)

L'organisation des urgences à l'Assistance Publique reposait à l'époque sur deux internes de garde, l'un en médecine, l'autre en chirurgie, celui-ci entouré par un chef de clinique, un externe et un anesthésiste-réanimateur. L'interne en médecine devait, lui, se débrouiller seul. Expérience formatrice certes, mais ô combien pénible pour un esprit scrupuleux! Ce n'est que bien plus tard que le système de double garde dans les grands hôpitaux et que les services de réanimation spécialisés et de soins intensifs auront leurs propres «urgentistes». Je pris, comme tous les radiologues, les gardes en médecine de l'hôpital Cochin. Je n'avais pas vraiment pratiqué la médecine de soins pendant deux ans, sauf à considérer les deux brefs remplacements de médecine générale effectués l'un chez mon père pour démystifier, l'autre chez un médecin de la vallée de Chevreuse qui habitait une somptueuse villa avec paons et piscine, en pleine canicule estivale. Avec mes conférences d'externat et mes cours aux élèves infirmières et kinésithérapeutes - j'enseignais maintenant la médecine - je n'avais pas tout oublié. J'espérais que les dieux m'épargneraient les cas trop compliqués. Les urgences se succédèrent aux urgences, ce samedi-là. Les vénielles comme les plus graves. Je passai ma première nuit d'insomnie totale, attendant la relève jusqu'à midi.

Je connaissais très mal les techniques de réanimation qui faisaient appel à la connaissance approfondie des perturbations de l'eau et des électrolytes du plasma sanguin. J'eus à me confronter avec l'une des plus dramatiques urgences qui puissent se présenter dans ce domaine, alors encore en défrichage. J'arrivai sans grand mal à faire le diagnostic de coma hyperosmolaire chez une femme de la cinquantaine atteinte d'un diabète sucré très grave. Même si la femme était bien soignée, le pronostic était mauvais et je savais que mes connaissances étaient insuffisantes. Je me fixai pour seul objectif de la maintenir en vie jusqu'à ce que mon successeur prenne la relève le dimanche midi. La nature humaine est résistante. À mon grand étonnement, j'y parvins. En fin de matinée, je vis arriver un médecin de la cinquantaine, petit de taille mais mince et droit comme un I, impeccablement tiré à quatre épingles sans ostentation toutefois, ses cheveux blancs bien peignés, son visage creusé de rides tellement profondes qu'il faisait penser à une caricature de Moisan, et sa voix étonnamment grave, profonde, vibrante, qui faisait frissonner. Après la période de silence durant laquelle il lut mon résumé d'observation et la pancarte, il parla lentement, élégamment, sans forcer le ton urbain de sa représentation. Je m'attendais

à recevoir un déluge de sarcasmes motivés par mes errements thérapeutiques. Il n'eut qu'une phrase laconique: *« Oui! évidemment, tu n'as pas fait un traitement bien hypoosmolaire»*. Ô Roger Lévy, je t'aurais embrassé sur les deux joues. Il n'y avait aucune agressivité, aucun reproche, aucune vraie critique négative qui vous dépriment pour la semaine sinon la vie, mais un simple constat de la réalité qu'il saurait reprendre bien en main puisque je n'avais pas fait d'erreur par excès. Il avait la bienveillante attention de celui qui sait vis-à-vis de celui qu'il sait ne pas pouvoir savoir. Roger Lévy était l'un des assistants de Fred Siguier. On ne parle jamais de lui, mais ceux qui sont passés entre ses mains ne peuvent l'oublier. Roger, c'était mon père. Outre qu'il y avait certaines analogies physiques entre les deux hommes, aujourd'hui disparus, il y avait la même compétence, le même bonheur de soigner ses malades, la même angoisse sous-jacente et peut-être parfois la haine qui sourd chez ceux qui savent qu'il est impossible d'être parfait tous les jours de la vie, quand les malades les submergent par leurs exigences et leur ingratitude. Roger Lévy, je ne l'apprendrai que plus tard, avait vécu un drame personnel. Il était ancien externe des hôpitaux de Paris, mais avait échoué à tous ses concours d'internat. Fred Siguier le prit en affection et le mit sur le même pied que ses plus grands assistants, Claude Bétourné, Pierre Godeau et Max Dorra. Roger avait fait une partie de la guerre dans l'armée américaine de libération. Il avait appris les techniques modernes de la réanimation qu'il sera l'un des tous premiers à appliquer à l'Assistance Publique. Il savait traiter les comas hyperosmolaires des diabétiques.

Premières publications scientifiques

Le travail clinique de l'hôpital ne me suffisait pas. On travaillait certes le matin, mais très peu l'après-midi. Il n'était pas alors permis de soutenir avant la fin de l'internat une thèse qui vous donnait le titre de docteur en médecine et le droit de soigner à l'extérieur. Le sujet de thèse que j'avais demandé à Pierre Rigault s'était transformé en communication scientifique à la Société Française de Chirurgie Orthopédique et publié dans sa revue. Voir son nom pour la première fois dans la presse, spécialisée ou non, est un instant capital de la vie d'un existentialiste, notamment quand il est anxieux et peu confiant dans ses talents. En l'occurence, j'étais associé à des orthopédistes prestigieux pour introduire la série la plus nombreuse de la littérature mondiale en matière de fractures du col du fémur de l'enfant, que j'avais su séparer en deux groupes de gravité très différentes.

Écrire des articles me paraissait être une activité plaisante et utile; voir son nom dans la presse médicale flattait ma vanité et surtout m'insufflait davantage de confiance dans mon savoir. J'étais encore intoxiqué par le style d'écriture dogmatique de la question d'internat. Dès mon arrivée chez Ledoux-Lebard, j'avais décidé de publier au moins un article par semestre. Tout patron a en réserve plus de sujets qu'il peut en exploiter lui-même. Je commençai par écrire des mises au point pour des revues de vulgarisation médicale. Nous nous entendrons bien, François-Charles Mignon et moi, pour collaborer très tôt avec Le Concours médical, ma lecture favorite depuis le début de mes études médicales. Il m'offrit un débouché régulier et j'y resterai fidèle tout au long de mon exercice professionnel. Les grands scientifiques avaient beaucoup de mépris pour cette littérature, moi pas. Le médecin praticien a le droit de savoir ce qui se passe dans sa profession et le Concours était le plus lu des périodiques de l'époque. Il y en eut d'autres auxquels je collaborerai occasionnellement.

Mon premier article radiologique traitait des calcifications du pancréas. Ledoux-Lebard me conseilla de faire une recherche bibliographique au Centre Antoine Béclère, sis rue Péronnet, dans l'appartement de cinq pièces, cuisine et cabinet de toilette qu'avait habité le grand maître durant sa vie professionnelle. Il avait eu deux enfants, Claude, un gynécologue

décédé dans la force de l'âge, et sa fille Antoinette. Il n'y avait pas d'héritiers en ligne directe et sa principale raison de vivre se résumait à cette fondation reconnue d'utilité publique. Elle se tenait comme la prêtresse d'un temple dédié à la défense et l'illustration de la radiologie, créée et exercée par son génie de père jusqu'à sa mort en 1939. Je fus reçu comme une sorte de Messie par Antoinette Béclère, une femme sans âge, forte et lourde sans être vraiment obèse, sans réelle beauté ni soucis d'élégance, mais non sans charme, coiffée en permanence d'un chapeau à épingle, au verbe haut et dominateur, doublée d'une ombre en la personne évanescente de mademoiselle Vieillard-Baron, fluette et silencieusement écrasée par les personnages vivants ou fantomatiques peuplant ce lieu-saint, à l'évidence rarement fréquenté par les radiologues en exercice. Ce couple du septième arrondissement de Paris aurait pu sortir d'un roman de Charles Exbrayat ou intéresser un Claude Chabrol en manque d'inspiration provinciale. L'appartement austère et sombre, repeint en vert Véronèse, lourdement meublé en bois massif, comportait une grande salle sur les murs de laquelle était collée en lettres bâton brunes toute l'histoire de la radiologie internationale depuis 1885, des grandes figures pionnières jusqu'aux témoignages technologiques exhibés sur les murs et dans des vitrines. C'était à la fois art déco et maçonnique dans son essence esthétique. Dans une pièce attenante, de volumineux casiers à couvercles convexes basculants contenaient une riche collection de fiches bibliographiques répertoriées et classées selon un système aussi artisanal qu'efficace, tapées par mademoiselle Vieillard-Baron sur une Underwood de musée. Ces archives étaient le résultat du travail d'un petit groupe de radiologues en charge d'une revue exhaustive de la littérature mondiale, réunis en principe un soir de la semaine sous le parrainage de Guy Ledoux-Lebard, mais dont la productivité reposait essentiellement sur la puissance de travail et l'esprit méthodique de Jean-René Michel et de Guy Pallardy. J'eus droit, cependant que l'on me servait une tasse de thé et des petits gâteaux secs, à un déluge de confidences initiatiques, plus mastiquées que distillées par Antoinette Béclère, sur l'état de délabrement dans lequel était tombée la radiologie depuis la mort de son père. Qu'un jeune et distingué interne des hôpitaux de Paris vienne là pour travailler sur le fichier donnait du sens à la démarche de cette femme, déchirée entre son patriotisme et le mépris à peine déguisé qu'elle manifestait à l'égard des cadres de la radiologie française à l'exception de ce Michel qui avait les qualités foncières de son père à défaut d'en avoir le génie qui l'avait conduit à être aussi bien l'initiateur de l'immunologie que celui de la radiologie diagnostique et thérapeutique. Elle était en pleine préparation d'un ouvrage biographique bilingue français-anglais qu'elle présenterait à Madrid en 1973, lors d'un Congrès International de Radiologie. Ma première visite ne sera que le prélude à une longue période de fréquentation de ce Centre et de sa fondatrice, tous deux plus que respectables.

Mon article sur les calcifications pancréatiques paraîtra dans un numéro spécial de la Vie Médicale, richement illustré par les clichés que j'avais découverts dans le service de chirurgie voisin de Lucien Leger, un chirurgien pète-sec, petit par la taille mais renommé pour sa réelle compétence en matière de pathologie digestive. Il sera signé par quatre auteurs, selon la règle classique du mandarinat de la belle époque, par ordre hiérarchique décroissant: Guy Ledoux-Lebard qui m'avait confié le sujet et relu le manuscrit, Guy Pallardy son adjoint qui avait entendu parler du projet, un chef de clinique en fait anatomo-pathologiste virtuellement présent mais toujours absent dans le service, et moi qui fermais la marche, mais fus reconnu comme une plume prometteuse pour l'avenir par le directeur de ce numéro spécial dédié à toutes les calcifications corporelles.

Interne à la Salpêtrière, (hiver 1967)

À la fin de mon semestre chez Ledoux-Lebard, j'avais décidé d'aller apprendre la sacro-sainte radiologie vasculaire à l'hôpital Broussais chez le pape de l'époque, Jean Ecoiffier. La

place avait déjà été prise au choix. J'eus un moment de panique. Où aller? À Cochin, on parlait beaucoup en bien, mais en se couvrant, en courbant la tête et en sourdine, d'un certain Jean-René Michel, ancien interne des hôpitaux de Paris, chef de la radiologie de la Salpêtrière. La place était libre. L'homme, un Limougeaud ancien joueur de rugby, était massif, athlétique, un peu empâté; son tempérament sanguin devait s'accommoder de son regard vert assez froid. Il me reçut sans périphrases. Je lui fis part de mon désir d'apprendre la radiologie vasculaire: il me demanda comment je réalisais les clichés d'épaule de face. Il avait gagné car je n'en savais rien. Cet homme-là était la rigueur même. Il pourrait me demander n'importe quoi, y compris de régresser temporairement à l'état d'étudiant. Je ne garde pas un souvenir ému de la Salpêtrière. Très bel hôpital sur le plan architectural – la radiologie était sur le flanc de la fameuse chapelle - il était sinistre en hiver. Il était dominé par les neuropsychiatres qui vivaient entre eux la querelle de la formation à la psychanalyse didactique. L'ambiance était lourde chez Michel et je m'ennuierai ferme, non sans lui être reconnaissant de m'avoir forcé à devenir un bon manipulateur. Je connaissais la technique de la prise de clichés et comment les interpréter de façon systématique et logique, notamment les urographies intraveineuses. En fait, il était en exil à la Salpé et attendait avec impatience son retour à Necker pour lancer son nouveau service qui serait dédié à la radiologie urinaire pure et dure. Je l'assurai en le quittant que, si je devais devenir radiologue, j'aimerais être son chef de clinique. Il en retint l'idée, sans rien me promettre. Il y avait beaucoup d'internes à la Salpé, je n'assurerai que quatre gardes dans le semestre.

Une nuit vers une heure du matin, je fus appelé dans l'une des bâtisses que l'on appelle Divisions - Mazarin, Carette ou autres – au dernier étage sous les toits. Je découvris un autre monde, stupéfiant à la vérité. Les lits de la salle commune étaient occupés par des femmes atteintes de maladies neurologiques incurables. Elles étaient grabataires, invalides et ne pouvaient vivre nulle part ailleurs qu'en milieu hospitalier. Leur isolement était total, peut être tolérable pour celles qui avaient totalement perdu l'esprit, apte à remettre en cause l'existence de Dieu pour celles qui étaient encore lucides. Ma patiente vivait là depuis des dizaines d'années. Je demandai son dossier. L'observation était exemplaire. Elle avait été écrite à l'époque où les médecins étaient de grands littéraires. Tout ce que l'examen neurologique peut comporter d'étapes était minutieusement décrit avec une belle écriture, comme du temps de Charcot ou de Babinski. Le cahier d'observation s'arrêtait en 1952, soit plus de quinze ans auparavant. Plus rien jusqu'aux quelques lignes que j'écrivis en cette nuit de février 1968, sur la douleur thoracique qu'elle avait brutalement ressentie et qui avait alarmé l'infirmière. Je ne pouvais pas faire de diagnostic sans électrocardiogramme, or, il n'y avait pas d'appareil à l'étage, ni dans le bâtiment. Ceux qui connaissent la Salpêtrière savent ce qu'est une ville dans la ville. Il pleuvait des cordes cette nuit-là. L'infirmière mit une bonne demi-heure avant d'en dénicher un. Elle revint trempée jusqu'aux os, mais avec l'instrument miraculeusement en état de marche. Je me revois penché à la fenêtre jetant un regard oblique sur le coin au pied du bâtiment qu'elle devait contourner, glissant sur l'asphalte luisant éclairé par la lumière jaune d'un réverbère électrique, incroyable scène digne d'un film noir de Clouzot. L'infirmière n'exprima aucune plainte, aucun reproche de l'avoir expédiée dans ce voyage au bout de la nuit. Ses femmes étaient sa raison de vivre. À la limite, elle m'aurait remercié d'avoir accepté de faire si patiemment mon métier. J'avais vu de tels dévouements anonymes et cachés de tous, à Saint-Lazare et dans le secteur des encéphalopathes en pédiatrie.

Interne aux Enfants-Malades (été 1968)

Pour parachever ma formation radiologique, il me restait à effectuer un semestre de radiologie pédiatrique. Deux options se présentaient. Aller aux Enfants-Malades retrouver Jacques Lefebvre et sa valeureuse équipe dont je connaissais déjà presque tous les membres était

une solution confortable, mais pas vraiment une expérience originale. L'alternative consistait à choisir Saint-Vincent de Paul et le service plus petit et plus familial de Jacques Sauvegrain assisté de Denis Lallemand dont on disait grand bien. Je me trouvais devant un cas de conscience lié à l'impossibilité d'y échapper aux gardes d'urgence de médecine. Or, autant je pensais maîtriser suffisamment la médecine d'adultes, autant je me sentais totalement incompétent pour soigner en solitaire enfants et nourrissons dans cet hôpital très actif drainant les maladies les plus complexes. Jamais, je n'ai nié l'intérêt formateur des gardes, où qu'elles se passent. Toujours, j'ai pensé que c'était la grandeur et l'illustration de la responsabilité de l'interne que de les assumer, avec ou sans enthousiasme, mais sans rechigner. J'aurais accepté de tout cœur d'être de garde de pédiatrie générale tous les jours pour assister un spécialiste, comme si j'avais été un super-externe. Mais l'idée que je puisse tuer enfants sur enfants, pour la seule raison administrative d'effectuer une mission exigeant une compétence spéciale, non! je ne pouvais pas accepter et je renonçai sans plus ergoter à me roder à Saint-Vincent de Paul. Des internes renoncèrent à se perfectionner en radiopédiatrie pour cette seule et respectable raison. Le conflit ponctuel touchant au rôle de l'interne et la fonction de garde aux urgences témoignait de l'inadéquation du système hospitalier à l'évolution de la médecine. Nous vivions une époque de transition. Dix ans auparavant, la réforme hospitalo-universitaire proposée par Robert Debré instituait une médecine de professionnels plein-temps chargés de conduire des soins cliniques de haute qualité, de professer un enseignement plus profond et plus suivi et de lancer d'ambitieux projets de recherche. Ce nouveau système coexistait avec l'ancien qui avait fait la grandeur de la médecine française durant les cent-cinquante ans précédents, mais qui plaçait le médecin dans les hôpitaux le matin et dans son cabinet privé le reste du temps. Cette dualité qui mettra encore une bonne décennie à s'éteindre, faisait se mélanger deux états d'esprit différents, une autre querelle des anciens et des modernes. Aux Enfants-Malades, Jacques Lefebvre, un AIHP qui avait renoncé à devenir chirurgien à sa première garde, était conscient du fait que cette inhibition honnête des internes en radiologie sans formation pédiatrique l'empêcherait d'être le creuset que la création récente de sa chaire de professeur justifiait. Il avait obtenu de la salle de garde que ses internes soient dispensés de toute charge impliquant le *solitariat* aux urgences médicales. Le gentleman-agreement imposait aux radiologues d'être en double d'un interne pédiatre l'hiver, quand il fallait faire face à la recrudescence des épidémies de maladies infectieuses; l'été, il y avait une exemption totale de garde dont je bénéficierai à mon corps défendant.

LUDES ET INTERLUDES EN MAI 1968 (MAI-SEPTEMBRE 1968)

Les Parisiens n'étaient pas conscients que la situation vécue quotidiennement par les étudiants et certaines catégories de médecins devenait de moins en moins tolérable. Je serais de très mauvaise foi si j'affirmais que j'avais prévu les évènements de mai 1968, mais mon diagnostic sur l'état de la médecine universitaire était clair. Les étudiants n'étaient pas enseignés. Sauf dans quelques établissements privilégiés, ils désertaient une Faculté centrale unique qui leur proposait un enseignement hétérogène. Ils désertaient également les services hospitaliers le matin, parce qu'ils étaient de plus en plus laissés à eux-mêmes, faute d'encadrement et de motivation. Externes – et les plus motivés y parvenaient maintenant rapidement – leur assiduité était inversement proportionnelle à leur ancienneté. Je n'expliquais pas autrement le succès de mes conférences d'externat, ne serait-ce que parce que je leur prodiguais une attention responsabilisante. Je voyais, sans rien dire, mais avec la nausée de l'homme qui avait dû lutter des années pour obtenir ce titre débouchant sur une fonction, la fréquentation des services les moins structurés diminuer de plusieurs matinées par semaine. « *Chut!* me disait-on parfois, *les externes travaillent l'internat!* »... Oui, mais partout sauf à l'hôpital et à la Faculté. Cela expliquait nombre d'échecs définitifs ou de succès trop tardifs pour garder un bon souvenir de

sa préparation. On était nommé externe en deuxième ou troisième année de médecine. On préparait mal son premier concours qui avait lieu au début décembre, puis l'oral dont les résultats se proclamaient au printemps suivant. Reçu au premier concours, ce qui était toujours rare, on se ne savait pas grand-chose. Collé, on se remettait à préparer une deuxième session avec un train de retard. Les nominations les plus régulières étaient au troisième concours, mais on était reçu de plus en plus souvent au quatrième voire au cinquième et dernier essai. L'interne était un monsieur - encore plus souvent qu'une dame, mais la *sex-ratio* ne tarderait pas à s'égaliser sinon s'inverser - qui ne brillait pas par un excès de générosité gratuite. Fonctionnel à l'hôpital où il avait toutefois trop de malades sous sa responsabilité, ce qui était problématique lorsqu'il se voyait flanqué de mauvais externes, il disparaissait l'après-midi pour *faire des ménages*. Les contre-visites globales pour le service se faisaient au tour de bête. La confection des listes de garde en médecine était d'autant plus conflictuelle que les internes étaient plus nombreux dans un hôpital donné et qu'il fallait penser au programme des vacances. Les internes en chirurgie étaient habitués à avoir des gardes fréquentes, mais ils y apprenaient leur futur métier. Les plus mal lotis étaient les internes des services d'obstétrique, de garde un jour sur deux dans un hôpital comme Beaujon où je retrouverai plus tard mon premier externe. Il n'était plus question de rendre des services à titre gratuit ou à des tarifs dérisoires. Les directrices d'écoles d'infirmières se désolaient de ne plus trouver suffisamment de professeurs traditionnellement fournis par l'internat, sans essuyer des avanies: *« pas d'intérêt, pas de considération, pas d'argent* ». Certes, cette caricature ne correspondait qu'à une minorité, mais elle était assez forte pour déstabiliser l'ambiance qui régnait entre médecins, infirmières et petit personnel soignant ou non. Un médecin hospitalier sans ses infirmières n'est rien, mais il était de bon ton de ne pas en tenir compte. L'Assistance Publique payait très mal et faisait travailler intensivement six jours par semaine des filles qui étaient censées se sacrifier au nom de la vocation, bien contentes quand elles réussissaient à mettre le grappin sur le médecin et le traîner à la mairie.

L'année 1968 avait commencé avec le triomphe de Killy aux Jeux Olympiques de Grenoble, mais aussi avec le conflit larvé, puis ouvert, opposant Henri Langlois et sa Cinémathèque aux pouvoirs publics, désireux de mettre la main sur ce trésor qu'il avait pourtant réuni, mais qu'il entretenait mal. Je suivais dans *Combat* ce qui allait devenir la *trigger zone* française d'évènements internationaux infiniment plus graves partis de Berlin-Ouest, Pékin et Berkeley, pour s'achever à Mexico, durant les J.O. d'été, où Tému et Woldé se disputeront au sprint l'arrivée du 10000 mètres, Colette Besson gagnera le 400 mètres et le titre de saut en hauteur consacrera l'inédit Fosburry Flop.

J'avais repris des forces avec une semaine de sport d'hiver à Zermatt avec les Mignon, père et fils, et quitté avec soulagement la Salpé pour un environnement pédiatrique beaucoup plus souriant où j'étais le bienvenu et où ma femme était bien installée et heureuse. Le 27 avril, je saluai mon entrée dans le statut romain de l'homo vir, mais je me sentais encore un adolescent inachevé en passe d'entrer dans la tranche des adultes: j'avais encore trop à apprendre et toujours pas d'enfant. La contestation allemande avec Rudy Düschke et Dany-le-Rouge grondait. L'atmosphère à Paris devenait de plus en plus électrique. Des manifestations de masse se succédaient, pratiquement quotidiennes, sur la place du 18 juin et les boulevards afférents. Je me rendais à pied à l'hôpital et avais tout le loisir de voir la parfaite organisation des cortèges qui, pour éviter les échauffourées avec une police encore spectatrice, se découpaient en phalanges contenues par des lignes d'individus bien serrés les uns à côté des autres par l'enlacement de leurs bras, tournant le dos aux manifestants défilant à l'intérieur du carré ou du rectangle ainsi bouclé et protégé.

Je n'ai vécu les évènements préliminaires du Quartier Latin que par la presse écrite et

la radio. Je passai la journée du 13 mai 1968 à l'hôpital, cependant que se constituait dès le matin une énorme manifestation d'un million d'individus, défilant de la République à la place Denfert-Rochereau. Je dînai rapidement chez moi pour être à vingt heures dans l'immeuble de l'American Aid Foundation, juste devant l'entrée de l'hôpital Cochin; c'est là que je donnais mes conférences d'externat, comme la plupart de mes collègues le faisaient depuis des lustres. J'y allai à pied suivant l'itinéraire qui allait du carrefour Vavin à l'Observatoire. Je croisai obligatoirement le boulevard Raspail que descendaient tous les manifestants. Je vis Fernand Choiseul, installé dans une DS 19 sur le trottoir de l'avenue Denfert-Rochereau, qui, de reporter sportif, était devenu celui des manifs sur Europe #1. Il donnait un bulletin qui annonçait que les manifestants allaient occuper les Facultés du Quartier Latin. Je restai, inhibé pendant quelques minutes, à contempler sans comprendre la descente d'un carré impeccablement pythagoricien de jeunes gens des deux sexes bardés de drapeaux noirs et hurlant les slogans insurrectionnels du moment. Je pensai aux légions de Jules César quand d'autres y voyaient des phalanges nazies ou des sections trotskistes. Dans le bâtiment de l'AAF, toutes les salles avoisinantes étaient vides d'étudiants et de conférenciers; seule la mienne était occupée par la moitié de mes élèves. Nous discutâmes de la manifestation et des événements pendant quelques minutes, avant de reprendre le cours régulier de mon enseignement. Je ne serais pas étonné d'apprendre que j'aie été le dernier conférencier de l'histoire du concours de l'externat et, par le fait, de l'avoir enterré lui-même par ce baroud d'honneur. Le lendemain, la grève estudiantine était générale. Le concours de l'externat sombra définitivement dans le fracas de mai 1968. Qui d'autre que moi aurait pu s'en réjouir davantage? La grève resta universitaire pendant quelques jours.

Le mercredi après déjeuner, je me rendis à l'hôpital Lariboisière pour donner mes cours hebdomadaires aux petites bleues. Dès mon entrée dans la cour, je fus arrêté par le chirurgien orthopédiste Jean Krivine et un élève-infirmier, tous deux connus pour leurs sympathies communistes. J'appris qu'une partie des élèves de l'école venait de se déclarer en grève. Ceux à qui je devais faire cours ne suivraient le mouvement que si j'acceptais de surseoir à mon enseignement. J'aimais la politique, mais je n'avais jamais étudié ni la stratégie ni la tactique politicienne, notamment dans leurs formes subversives. J'avais un grand ascendant sur mes élèves, comment en douter après un tel geste de soumission? Si j'avais décidé de faire mon cours comme je m'y apprêtais, elles auraient rempli l'amphithéâtre pour le suivre. La brutalité de ma réaction m'étonna au plus profond de mon être. Non seulement je me ralliai à la grève, mais je la justifiai et je la glorifiai dans un discours improvisé qui eut un énorme impact sur un mouvement qui venait de naître spontanément, mais était encore ectoplasmique. Elles ne savaient pas vraiment pourquoi elles se mettaient en grève, mes petites bleues. J'allais le leur expliquer. Quelques semaines auparavant, j'avais été choqué par le contenu partialement critique d'un article de Fred Siguier paru dans la Revue de l'Infirmière et de l'Assistante Sociale que lisait régulièrement mon épouse. L'éminent interniste de Cochin, qui adorait les infirmières, jugeait de façon très pessimiste la qualité et la pertinence de l'enseignement qui leur était donné par les internes. J'avais alerté le Comité de l'Internat qui s'en fichait royalement, mais me donna quitus pour leur soumettre un dossier argumenté. Je visitai une bonne douzaine d'écoles et m'entretins longuement avec leurs directrices. Je rédigeai un rapport qui fut soumis à Siguier et publié en réponse sous une forme *« débarrassée de mes complexes qui n'intéressaient personne »*, me dit-on avec la délicatesse des récupérateurs, plus prédateurs qu'innovateurs. Mon discours commença par le résumé de ce dossier. J'apportais des arguments techniques faciles à assimiler à une dialectique à la Danton, soutenue par mes talents d'orateur maintenant confirmés. L'appel à la révolte ne pouvait que suivre et être suivi dans l'enthousiasme. Même la directrice de l'école de Lariboisière était favorable à mon impulsion dont elle connaissait les racines. Je fus alors sollicité par les meneurs qui me demandèrent si j'accepterais de les suivre jusqu'à un amphithéâtre du nouveau CHU de la Pitié. J'y réitérai avec la même fougue devant les délégations de

toutes les écoles paramédicales avec le même succès. Le soir, j'allai jeter un œil sur la cour de la Sorbonne où se déchaînaient les musiciens des Haricots Rouges, au complet sur une estrade.

Le lendemain matin, le jeudi 16 mai donc, le feu s'installa aux deux hôpitaux Necker et Enfants-Malades, pour une fois réunis dans un même combat qui évitera de dégénérer en guerre civile armée. De nombreux médecins et infirmières se mirent en grève et constituèrent un comité dont le nom m'échappe. Leurs idées étaient généreuses, mais la panique régnait partout. Comme pour bien des Français, mai 68 fut un psychodrame dont on aime rarement parler à titre individuel. Je l'ai vécu intensément, passionnément, douloureusement. Il ne pouvait en être autrement car, dans la révolte des étudiants, je revivais toutes mes études de médecine et leurs frustrations castratrices. Les Professeurs de médecine, ces mandarins, pour la plupart respectables sinon innocents, étaient tous issus d'un système hérissé de difficultés et d'embûches qui, une fois celles-ci surmontées, les avait placés très tôt dans le compartiment étanche de l'élite. Ils ne connaissaient pas comme moi la misère des étudiants lambda. Les étudiants de base ne voulaient pas leurs peaux. En fait, les patrons ne risquaient rien, en tout cas physiquement, dans cet affrontement avec ces derniers, mais ils ne pouvaient pas le comprendre et encore moins admettre cette carence. Les infirmières ne voulaient pas davantage lyncher les médecins, elles voulaient leur considération et davantage de participation reconnue dans les soins du malade.

Rares furent ceux qui affrontèrent Mai 68 sur plusieurs terrains en même temps. La radiologie ne put faire autrement que de vibrer sous le vent de la contestation. La douzaine et demie d'internes en radiologie avaient fondé une association corporatiste destinée à muscler leur défense; elle était présidée par François Eschwège qui, avec André Bonnin, avait à se mesurer aux électroradiologistes sortis du rang de chez Guy Ledoux-Lebard et menés par François Bachelot, un radiothérapeute, futur député éphémère du Front national. Dans les interventions publiques passionnées du moment je faisais rire lorsque je me présentais *«Moreau, interne, Enfants-Malades»*. L'enfant malade reprochait aux internes en général de pervertir leur «bâton de maréchal» en oubliant qu'un titre n'est validé que par l'exercice d'une fonction. Dans les spécialités médicales et chirurgicales, nul ne pouvait contester que l'internat était une voie royale vers le mandarinat pour ceux qui voudraient concourir aux fonctions hospitalo-universitaires plein temps, et justifiait honoraires élevés et dépassements permanents pour notoriété; certains oubliaient que gardes et contre-visites font partie intégrante du contenu validant. On discernait la fracture de générations entre les anciens purement cliniciens et les modernes qui devraient faire une place à la recherche en laboratoire et à l'enseignement de Faculté. Certains allèrent très loin dans leur rejet du système, en se présentant *«XYZ, ex-interne des hôpitaux de Paris»*, sans pour autant démissionner de leurs postes, oubliant et le prestige du titre et l'impérissabilité de la fonction

- en 1968, parut un San Antonio dans lequel l'inspecteur Bérurier s'installait comme médecin «Ancien Interne des Hôpitaux de Paris».

Les internes en radiologie avaient, eux, à conquérir leur place, ils la méritèrent par leur travail et leur motivation à assurer des objectifs élevés en matière d'enseignement. La radiologie tirera le meilleur profit de mai 1968. Le principe de la division entre radiothérapie et radiodiagnostic était entériné malgré un tronc commun de première année. Le programme d'enseignement effectif des radiodiagnosticiens s'étalait et s'approfondissait sur deux années et demie. Les internes devraient, comme les autres, apprendre la théorie du radiodiagnostic, la manipulation pratique des installations et justifier de leur science en passant le tronc commun et le National. La radiologie française de l'époque se révélait être la plus en avance des disciplines médicochirurgicales comme les avait voulues Robert Debré. Emmenés par le Parisien Victor

Bismuth et le Montpelliérain Jean-Louis Lamarque, les nouveaux *«agrégés bi-appartenants plein-temps»* avaient fondé le Club'66 présidé par Jacques Lefebvre, qui imprégna l'esprit des réformateurs à l'échelle nationale. Aussi, dès la rentrée d'octobre 1968, les radiologues purent ils se présenter avec un nouveau CES et un programme d'enseignement directement inséré dans le cursus des premières années des études de médecine. Elle ne savait pas encore quel avenir s'augurait devant elle, mais je crois pouvoir affirmer que c'est grâce au travail accompli durant ce semestre crucial par tous ses protagonistes depuis l'étudiant de base jusqu'au grand professeur, qu'elle pourra gagner contre toute défense le combat des hautes technologies, ouvert dans l'anonymat à Madrid cinq ans plus tard, aujourd'hui consacré par la banalisation des ultrasons, des scanographes et autres IRM. Jean-René Michel en prenant la direction de l'école des manipulatrices de la Salpêtrière donnera également un nouveau style à la collaboration entre les différents corps de métier.

De quoi fut-ce la conséquence? L'exaltation croissante au contact d'une jeunesse ardente et vite déjantée? La participation passionnée à des actions trop violemment affectives en vue desquelles je n'avais pas été préparé, faute d'avoir imaginé qu'elles auraient pu m'être imposées? L'insomnie subaiguë conjuguée à l'hypoglycémie d'un révolutionnaire amateur vite débordé et trop souvent à jeun par des jeunes devenus plus extrémistes que moi et vite opposés à mes idées bientôt réactionnaires? La rencontre d'êtres humains de tous genres suscitant l'empathie et la foire? Très vite, je me déconnectai de la réalité et me retrouvai à clochardiser dans Paris à la recherche incohérente de je ne sais quoi jusqu'à la frontière Nord de la Rive droite où je n'avais rien à faire. Très curieusement, il suffit que je consulte un calendrier de 1968 pour que je me remémore toutes mes pérégrinations dans la capitale, que je les reclasse dans l'ordre chronologique et que reviennent à ma conscience nombre d'intuitions fulgurantes qui me serviront plus tard de guide vers le succès stratégique ou tactique devant d'autres challenges positifs que pose toute existence active, dans la recherche notamment. Ma femme, aidée par mes amis Segond et un collègue futur psychiatre Olivier M***, réussit à me ramener à une certaine forme de raison fugace pour que j'accepte de me faire hospitaliser dans le service de gynécologie (sic) du professeur Albert Netter..., à l'hôpital Necker, un mandarin totalement dépassé par les évènements! Cet avatar psychédélique de ma vie jusque-là cartésienne m'évita ainsi le naufrage d'un internement à l'hôpital Sainte-Anne, sinon inéluctable à très court terme dans la mesure où je m'apprêtais à descendre à la Sorbonne, vêtu de ma tunique d'officier de réserve et coiffé de mon képi. Une goutte d'eau qui aurait fait déborder un vase rempli d'amertume aux conséquences incalculables mais sûrement catastrophiques, application pratique de la théorie mathématique de René Thom sur la foule des intellectuels survoltés peu portés sur la nostalgie de l'uniforme, non plus que celle des forces de polices face à son port illégal, un vrai chiffon rouge devant l'œil du taureau furieux. Un soir de cette semaine-là, j'avais mobilisé une ambulance de Necker pour descendre en plein boulevard Saint-Germain chercher des blessés hypothétiques. Je m'étais retrouvé entre la foule des émeutiers et une charge de CRS, dans un espace bombardé par des pavés et saturé de gaz lacrymogènes. Les deux camps étaient alors en guerre civile et on ne plaisantait pas dans la dentelle.

Je sortis de la crise meurtri, épuisé, déstructuré en partie, avec l'impression d'être transformé en zombie. En fait, le soutien de ma femme, de ma famille, de mes amis intimes et des collègues de la salle de garde des Enfants-Malades qui m'avait choisi comme économe - un homme aux pouvoirs dictatoriaux dont il fallait user avec intelligence et modération - et avait refusé ma démission à mon retour de Bretagne – j'avais été envoyé au vert jusqu'à la rentrée de septembre - me donna les forces nécessaires pour refaire surface. Je pus reprendre le cours de ma vie d'interne sérieux et appliqué, avec plus de poids dans la cervelle ainsi qu'une moustache éphémère – elle faisait commun, m'assassina ma grand-mère! Ce que j'avais vécu aurait

pu, sinon dû, mettre un terme à ma carrière hospitalière, comme cela affecta certains qui, trop romantiques ou trop opportunistes, avaient choisi le mauvais camp et sous-estimé le retour de manivelle gaullo-pompidolien. Je retiens dans ma mémoire que le dernier bastion de la révolte étudiante sera la Faculté de Médecine de la rue des Saints-Pères, nettoyée et fermée le 5 juillet, et que j'ai suivi la victoire de Jan Janssen sur van Springel dans le plus surréaliste des Tours de France jamais télévisés. En fait, une fois le recul pris sur la crise événementielle et ses psychodrames, je me sentis libéré par tous les défoulements que j'avais vécus seul ou accompagné par des étudiants, des collègues ou des inconnus rencontrés çà et là pendant deux mois.

INTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS INTERNISTE (1968-1971)

Comme une balle qui rebondit pour aller plus droit dans la cage du goal, j'allai pouvoir vivre positivement le reste de mon internat. J'avais encore six semestres devant moi pour devenir enfin l'*homo vir medicus* que mes intimes attendaient, lassés de mes hésitations permanentes sur les choix à faire et à assumer.

Pneumo-phtisiologue à Boucicaut (semestre d'hiver 1968-1969)

Je décidai, sur les conseils de ma femme et de quelques amis, de jouer la carte de la double qualification, voire la triple, puisque la plupart des spécialités cliniques n'exigeaient des internes que trois semestres de formation spécifique pour les valider automatiquement. La qualité de la moyenne des services de radiologie était encore tellement faible qu'il était impossible d'y apprendre des pans entiers du corps humain. C'était le cas de la radiologie du thorax. Je choisis le service de pneumologie du Professeur André Meyer à l'hôpital Boucicaut. Il m'accueillit avec un enthousiasme inattendu mais réconfortant. Il m'assigna à une salle d'hommes qui était tenue par un des adjoints, le docteur Maurice Brunel. J'ai pour cet homme, qui était un autre fac-similé paternel et ne s'était jamais remis de la mort accidentelle d'un fils chéri, une grande admiration et une non moins grande reconnaissance. Ce n'était pas évident voire sécurisant pour lui de coexister pendant six mois avec un interne radiologue, mais celà lui était déjà arriver en recevant Jean-René Michel et Max Hassan. Après un premier round d'observation où il se montra assez distant et agacé, nous allions devenir de bons amis. Il était très attaché à ses malades et n'avait pas grande envie de déléguer de responsabilités à son interne.

J'avais besoin d'un homme comme lui pour reprendre confiance en moi. Je me mis à sa disposition, ce moyennant quoi il m'initia à toutes ses compétences sans aucune idée de les restreindre au nom d'un corporatisme dont il n'était pas un zélateur. Il essaya, sans aucun succès, de m'inculquer la technique de la bronchographie, acte barbare quand il n'y avait que des bronchoscopes rigides et du lipiodol épais à injecter par de gros cathéters. Jamais, je ne réussis à franchir le réflexe spasmodique qui occulte le tuyau laryngé entre les cordes vocales spasmées. Par contre, je me mis à effectuer des corrélations entre les images de la radiographie simple du thorax et celles des bronches opacifiées. J'appris ainsi à reconnaître au premier coup d'œil les dilatations des bronches et les atélectasies broncho-pulmonaires, si courantes dans les bronchopneumopathies chroniques. J'initiai Brunel aux fameux signes décrits par Benjamin Felson, sous l'appellation de signe de la silhouette qui marquera l'histoire du radiodiagnostic moderne fondé sur l'extrapolation en nuances de gris des structures anatomiques normales ou pathologiques. Ça allait en être terminé de la panoplie des images purement plastiques, sans fondement radiophysique et sans réelle valeur pédagogique: les images en queue d'aronde, en comète, en parapluie, en chaussette, en mie-de-pain... n'exprimaient que des analogies fantasmatiques de

radiologues purement descriptifs. On peut identifier un fond de coquetier vu de profil, mais quand la lésion qui le provoque se développe en vision axiale de face, son image n'évoque rien de semblable.

À côté du service de Meyer, se dressait dans un pavillon de même dimension, la forteresse cardiologique du Professeur Jean Lenègre, un homme réfrigérant dont la réputation internationale était parfaitement justifiée. L'année 1968 fut aussi celle des premières greffes de cœur sud-africaines. En salle de garde, l'on n'en finit pas de discourir sur la greffe du Père Boulogne dont la personnalité élevait le débat du niveau technique maîtrisée par les opérateurs à l'étage supérieur de l'éthique; certains s'inquiétaient alors de cette propension à rechercher l'hypersurvie vers l'illusion de l'immortalité.

J'avais mis un terme à mon activité à l'école des infirmières et l'école féminine de kinésithérapie avait fermé ses portes. Je n'avais nullement le désir de cesser d'enseigner. L'école des manipulatrices de radiologie avait besoin d'un professeur d'anatomie. Je savais déjà parler sans notes et sans micro, j'appris là à dessiner au tableau noir.

De mai 68, sortit une réforme drastique de l'organisation de la Faculté de Médecine de Paris. Elle fut morcelée en dix Facultés autonomes, débaptisées en UFR, acronyme des Unités Fonctionnelles de Recherche, de senteur moins mandarinale. L'une d'elles siégeait sur le territoire du quinzième arrondissement élargi à une mince couronne périphérique. Aux hôpitaux Necker, Enfants Malades, Boucicaut et Vaugirard, s'ajoutaient l'hôpital Laennec dans le septième et Corentin Celton à Issy-les-Moulineaux. Les radiologues y avaient obtenu que l'enseignement de leur discipline soit ouvert ès qualité dès le premier cycle des études médicales. Jacques Lefebvre et Jean-René Michel furent chargés de créer un programme éclectique et ciblé, au maximum débarrassé du poids ingrat de la physique pour faire place à des notions de radioprotection. Ils m'offrirent un poste d'assistant à la Faculté, compatible avec mes fonctions d'interne qui doubla ma paye et combla mes désirs de pédagogie au niveau universitaire. Les étudiants plébiscitèrent nos efforts spécialement exemplaires dans une UER plutôt obsédée par la recherche que par la docimologie. Je n'eus jamais besoin de faire des *ménages en ville* et pus me consacrer intégralement à la vie hospitalière. Je ne ferai que tester mon peu d'enthousiasme pour la pratique libérale de la radiologie en remplaçant mon ami Yves Péron, installé à Château-Gontier depuis peu. Le semestre suivant, je retournai chez Guy Ledoux-Lebard pour tester également ma capacité d'être définitivement séduit par la réforme du CES de radiologie, héritage bénéfique de l'esprit réformateur de mai 68. La discipline avait éclaté, comme nous le souhaitions tous, en trois branches presque totalement autonomisées. La radiothérapie s'était émancipée et ne se posait que des problèmes d'équilibre d'effectifs. L'électrologie était passée à la trappe. La radiologie générale à forte tonalité gastro-entérologique, comme elle était pratiquée à Cochin, me parut fade: ma voie ne passerait pas par cette place.

J'avais acheté une Renault 8. Ma femme et moi partîmes pour des vacances en direction de la Grèce. L'on repassa par la Côte Dalmate le long d'une route maintenant goudronnée aux milliers de virages, avec une halte aux lacs suspendus de Plitvice, l'un des plus beaux havres de paix que l'on puisse trouver. Dubrovnik était toujours la perle de l'Adriatique, mais rongée par une énorme inflation liée au tourisme échevelé principalement d'origine germanique. Le Pont de Mostar était toujours là aussi pour nous rappeler les conquêtes de l'empire turc. Après Kotor, nous sommes remontés par Cetinje en nous délectant des paysages lacustres du Monténégro vers Titograd, contre la frontière albanaise. Ce fut ensuite la traversée du désert hostile des Alpes Dinaresques. Dans ce qu'on appelle le Kosovo, un gamin, seule âme rencontrée durant ce trajet, nous accueillit avec des jets de pierre qui faillirent faire exploser les vitres de la R8.

Nous perdrons un pneu Dunlop SP Sport, un luxe à l'époque, sur la route en construction et hérissée de cailloux entre Pécs et Prjstina jusqu'à Skopje, ville alors sinistrée par un récent et catastrophique tremblement de terre. Raisonnablement, nous ne pouvions pas faire un détour vers Istamboul. La route goudronnée nous amena jusqu'à Salonique et Athènes. L'on verra les Météores et Delphes une autre fois. En juin 1969, la saison touristique n'était pas commencée et la Grèce était en pleine dictature des colonels, l'isolant d'autant. Nous eûmes la chance de visiter l'Acropole, le Parthénon et l'Erechteïon en toute intimité. Il n'y eut pas de limite à notre soif de retour à l'Antiquité que j'avais tant étudiée au lycée, car notre budget quotidien de vingt dollars nous offrait encore là-bas des luxes de confort. En visitant la section des vases grecs du Musée, je compris à quel point j'avais été marqué par les symboles nazis, en sursautant devant les nombreux svastikas qui n'étaient pourtant et objectivement que le témoignage du courant indo-européen de l'époque d'Alexandre le Grand. Un soir, quand la chaleur et la lumière se faisaient plus douces, notre arrivée fortuite sur le théâtre d'Epidaure fut le must du voyage. Une troupe y répétait une dramatique non identifiable, mais clairement tragique. Puis, l'embarquement vers la Crète nous conduisit à Héraklion. Pourquoi se le cacher? La fresque représentant la Parisienne est peut-être le symbole d'une mauvaise restauration conduite par Lord Evans, c'est aussi un chef d'œuvre d'imagerie artistique féminine gravée dans mon cerveau depuis la classe de sixième. La R8 nous conduisit jusqu'à Rethymnon à l'ouest, qui ne nous séduisit pas, et Hagios Nicholaos à l'est, où nous restâmes une bonne semaine à vivre dans l'eau claire et chaude au milieu des oursins. Au retour vers le Mont Ida par la route intérieure, nous nous sommes arrêtés, béats, pour contempler longtemps une immense plaine constellée de petites éoliennes à quatre voiles blanches irriguant un immense jardin d'oliviers et d'agrumes.

Interne Rhumatologue à Cochin (semestre d'hiver 1969-1970)

L'idée de passer un semestre de rhumatologie s'imposait à moi. Mai 68 avait entraîné un invraisemblable bouleversement de la bourse des valeurs des services hospitaliers. Au choix, je pris la première place à la chaire de Cochin. Florent Coste avait légué son très grand service à deux de ses assistants, Florian Delbarre et Pierre Massias, qui se haïssaient cordialement, mais peu m'importait. Les quatre autres internes se destinaient, eux, à la rhumatologie et voulaient tous aller chez Florian Delbarre, patron de choc titulaire de la chaire et baron du gaullisme, cofondateur en mai 68 du réactionnaire et ultra-majoritaire Syndicat Autonome des médecins hospitalo-universitaires, au look de camionneur roulant en coupé Mercedes, extrêmement puissant, mais alors en butte à une contestation estudiantine musclée. Il se passionnait pour les affections ostéoarticulaires métaboliques liées à l'immunologie, guère pourvoyeuses de grands tableaux radiologiques courants. Je soulageai mes collègues en choisissant l'étage de Pierre Massias, un rhumatologue au profil d'interniste qui avait des relations privilégiées avec le service d'orthopédie dirigé par Pierre Merle d'Aubigné, célèbre pour avoir accueilli Charles de Gaulle pour sa prostatectomie. Comme je m'y attendais, il n'était guère enthousiaste à l'idée d'avoir un radiologue comme collaborateur direct, mais j'avais été chaudement recommandé par l'interne précédent. Très vite, comme avec Brunel, une sorte de complicité nous unit et je passai chez lui le meilleur semestre de tout mon internat.

La dimension du service était à l'échelle humaine: dix-huit lits boxés et il y avait une longue liste d'attente, trois externes brillants qui venaient d'être tout juste nommés à l'internat, dont Thierry Judet qui prolongera la dynastie orthopédique des Frères Judet, des infirmières dévouées et une surveillante bretonne totalement solidaire de son patron quelque peu maltraité par le système delbarrien. Je passais la journée à étudier les dossiers souvent très difficiles, car la rhumatologie touche à toutes les spécialités médicochirurgicales. Les grandes urgences étaient rares, le stress quotidien était supportable: on avait le temps avec soi pour aboutir à un

diagnostic et à une thérapeutique médicale ou orthopédique. Le Patron était féru d'enseignement et un modèle de courtoisie pour son personnel, ses malades et ses correspondants. En fait, j'avais eu à me frotter à une série de cas très complexes de polyarthite rhumatoïde évoluée soumis depuis très longtemps à la corticothérapie avec les complications surajoutées, ïatrogénique disons-nous, qu'elle entraine; il fallait sevrer les malades progressivement et lentement pour réveiller les surrénales endormies par des injections espacées d'ACTH, sans verser pour autant dans les dramatiques tableaux d'insuffisance surrénale aiguê; les malades, souvent des femmes déformées par les stéroïdes, passaient par des périodes de poussées évolutives de la polyarthrite qui les faisaient terriblement souffrir, à moins que l'on puisse les traiter par des synoviorthèses, une thérapeutique isotopique intra-articulaire alors miraculeuse. À la fin du semestre, je vis là l'alternative à la radiologie. J'étais constitutionnellement fait pour la rhumatologie. Florian Delbarre décédera peu de temps après d'un accident vasculaire foudroyant.

Interne Interniste à l'hôpital Ambroise Paré, Boulogne-Billancourt (1970-1971)

Fred Siguier prenait sa retraite. Je l'avais croisé deux ou trois fois. Il était quasiment aveugle du fait d'une rétinopathie diabétique sévère et négligée; il se savait atteint d'un diabète sucré insulinodépendant qu'il ne voulut pas soigner. Il s'appuyait sur le bras de sa surveillante, Mlle Delavier, que j'avais connue infirmière chez Deparis et il prit le mien en me donnant du « cher Moreau ». Jamais, je n'aurais imaginé qu'il puisse s'intéresser à un obscur interne en radiologie qui n'avait rien fait d'autre que de s'occuper de certains malades difficiles de Pierre Godeau, son play-boy d'adjoint, un savantissime aussi beau qu'intelligent et grand collectionneur de Facel Véga. F-C Mignon était interne de son premier élève, Claude Bétourné, qui venait d'ouvrir un service à l'hôpital Ambroise Paré, construit à l'orée du Bois de Boulogne. Il me suggéra de le rejoindre chez ce jeune patron réputé pour sa connaissance encyclopédique de la médecine interne, conducteur d'une Ford Mustang et grand séducteur de jeunes femmes. J'y retrouvai Roger Lévy. J'avais à tenir une salle de trente-trois malades. C'était trop, mais j'y passais toute la journée et les chefs de clinique plein-temps – j'en rencontrais enfin! - étaient très présents. L'ambiance de ce service situé au cinquième étage d'un bâtiment d'une grande beauté architecturale, donnant sur le Bois pendant les meilleurs mois de l'année, était gaie, légèrement caustique, travailleuse, mais aussi dilettante. Une sorte d'abbaye de Thélème dédiée à une bonne médecine clinique sans grande prétention scientifique. Le semestre fut donc paradisiaque et dura en fait sept mois en raison d'une grève des choix qui détraqua le système. Je dégustai ce mois supplémentaire qui aurait dû être le dernier de mon internat en médecine.

Des choix de carrière médicale (1970-1971)

Jusqu'à présent, toutes nos vacances de couple se passaient au soleil de la Méditerranée. Ma femme n'aimait pas la grande chaleur et le périple grec l'année précédente avait été éprouvant. La publicité pour l'Irlande matraquait les postulants à des vacances nordiques. Pourquoi ne pas aller en juin quand les jours sont éternellement longs voir sur place la ville de Galway où John Ford avait tourné *L'Homme Tranquille* avec John Wayne et Maureen O'Hara? J'avais acheté un coupé Simca 1200S gris métallisé, la toute première Carte Bleue, inaugurée pour régler un festin à base de turbot dans un restaurant gastronomique de Boulogne-sur-Mer et totalement inconnue ailleurs, et nous décidâmes d'aller à l'aventure dans le monde anglo-saxon. En fait, nous nous sommes heurtés à une grève générale des dockers anglais et il fallut remonter jusqu'en Ecosse pour trouver un ferry qui nous conduisit à Belfast, dans l'Ulster en pleine révolution. Bernadette Devlin, égérie des Catholiques, tenait la vedette et l'ambiance me rappela celle d'Alger douze ans plus tôt. Hormis quelques explosions bruyantes et les patrouilles de parachutistes en jeep, le pays profond était calme, quasi désertique. Le Geants' Causeway - la

Chaussée des Géants popularisée par Pauwels et Bergier dans le Matin des Magiciens - était une promenade apaisante pour le corps et excitante pour l'esprit, avec ses empilements hexagonaux fantasmagoriques plongeant dans une mer agitée couleur d'huître. En revanche, la visite de Londonderry nous déprima, si évidentes qu'étaient étalées sans pudeur la pauvreté désespérante et la mélancolie des citadins, composants de base du profil de l'Irlandais du dix-neuvième siècle perpétré jusqu'à l'inévitable émigration vers les Etats-Unis ou la pèche dans la mer d'Islande.

La frontière entre l'Ulster britannique et la province de Connacht en Eire n'était fermée que par une chaîne ordinaire à maillons invisibles sous la pluie. Ce n'était qu'une ficelle métallique que je faillis défoncer sauf à réussir un savant coup de frein et dérapage contrôlé, salvateur d'un incident diplomatique autrement inévitable! Notre périple de trois semaines à travers le Donegal, le Connemara et les Rings nous permit d'expérimenter toutes les formes de pluie possibles et imaginables, avec un seul jour de soleil pour réchauffer l'unique bain de mer du voyage dans le Ring of Kerry, glacial malgré le Gulf Stream. Nous passâmes une dizaine de jours dans un charmant bed-&-breakfast de Killarney. Les hôtels de la Grande-Bretagne étaient hors de prix, seul contraste dérangeant avec le Bassin Méditerranéen par ailleurs totalement effacé de notre esprit de vacanciers sous la pluie. Le Gulf Stream faisant fleurir les rhododendrons géants et les fuschias. Tous les soirs, nous allions boire de la Guinness stout tiède à la pression en nous délectant des chants irlandais repris en chœur par les touristes américains mêlés aux autochtones d'un singing-lounge bourré à craquer jusqu'à sa fermeture trop précoce à vingt-deux heures GMT. Dublin m'évoqua la ville de Rennes, telle que je l'avais découverte quinze ans auparavant, avec ses petits magasins surannés type Écho de la Mode.

Les ferries n'étaient plus en grêve. Nous rentrâmes à Paris dans une forme olympique, le teint blanc et lisse, les oreilles encore pleines de *«Will rover no more»* et dans le coffre un gros bloc de tourbe prélevé dans la lande précédant l'arrivée sur Dublin. Il fit très beau durant notre halte à Stratford-upon-Avon pour respirer l'air de Shakespeare et une chaleur quasi-caniculaire régnait sur Londres. La Carte Bleue ne marchait pas à l'hôtel Lancaster. Après avoir visité le British Museum, nous être offert la projection de *«Woodstock»*, lesté d'un steak argentin saignant, nous nous retrouvâmes bloqués à Douvres, ferries complets pendant tout le premier week-end de juillet. La Simca et nos estomacs étaient encore complaisants et compatissants pour nous assurer le gîte sans couverts. Compisser les buissons est un privilège masculin, mais les besoins naturels de ma femme ne pouvaient s'assouvir que dans des toilettes payantes en penny. Nous passâmes l'essentiel de notre temps dans les casinos de Brighton et d'Eastbourne à jouer aux machines à sous fondées sur le système de l'avance millimétrée de pièces de cuivre d'un penny poussées par la *vis a tergo* alimentée par les joueurs. Nous avions vite compris qu'il fallait se positionner en attente derrière un individu s'activant à faire avancer des colonnes énormes jusqu'à ce qu'il soit à court de pièces pour les faire basculer définitivement dans l'abîme. Je n'ai pas oublié le regard désespéré de cette joueuse soudain obligée de s'interrompre pour nous laisser la place juste avant l'instant fatidique, nous qui en avions suffisamment pour achever son travail à notre profit. Jamais nous ne jouâmes jusqu'à notre dernier penny.

J'allais avoir trente-trois ans. Il fallait prendre une décision héroïque: radiologie ou rhumatologie? médecine libérale ou carrière hospitalo-universitaire? Dans l'une ou l'autre optique, tout m'était ouvert. Mon père vieillissait alors que sa clientèle ne cessait d'augmenter. Il avait exercé sans faiblir une vie physiquement et moralement exténuante. Il accusait maintenant la fatigue. Il n'avait jamais ausculté avec un stéthoscope; comme Paul Vivien, il pensait qu'on n'apprenait pas à parler par téléphone! On le charriait gentiment parce qu'il se serait un jour récent endormi sur le dos bossu d'une cliente à même la serviette à travers laquelle il écoutait les bruits pulmonaires et cardiaques. Jusque-là on comptait sur les doigts d'une main le nombre de

ses colères publiquement exposées. Maintenant, il devenait irritable voire impatient. Le choix de mon avenir devait tenir compte de ce tableau d'exercice professionnel, reflet de ce que je pourrais être vingt ans plus tard. Je n'avais pas confiance dans mon physique. J'avais bien pris trois à quatre kilogrammes depuis mon mariage. La minceur de Dutronc, Antoine et Polnareff était un nouveau standard de charme masculin. Mais je n'avais toujours rien d'un lièvre à la course.

Quelle serait ma résistance aux rayons X? Les installations modernes avaient gagné en sécurité, mais le temps de radioscopie, même télévisée, peut être très long et les doses d'irradiation ionisante sont cumulatives. La radiologie vasculaire, de plus en plus le royaume des internes et des chefs de clinique, était particulièrement exigeante en présence physique avec, en plus, le poids d'un tablier de plomb très lourd, davantage que celui du cheval de course le plus handicapé. J'étais un grand dormeur et l'une comme l'autre des spécialités me mettrait à l'abri du noctambulisme débridé. J'aimais la médecine de soin au-delà du raisonnable et j'assumais trop mes malades, non seulement dans leurs maladies dont je me serais pour un peu rendu responsable, mais aussi dans les démêlés socio-professionnels. La ville comme la campagne sont des terrains propices à tous les cas émouvants et éprouvants. Je n'avais pas confiance dans la solidité de mon mental, même si les séquelles de mai 68 avaient tourné vers plus de souplesse. La radiologie serait moins exposée à mes états d'âme, mes vulnérabilités et mes poussées narcissiques. L'on me disait aussi que je pourrais énormément lui apporter, ce qui flattait mon côté gaullien *« Moreau a fait don de lui à la radio »*, avais-je même entendu dire, ce à quoi j'avais répondu par un haussement d'épaule excédé par tant d'excès de lucidité que j'étais loin de partager.

Mon expérience chez le docteur Ramée m'avait initié à la gestion comptable d'une clientèle libérale. Je l'avais complétée en osant une fois remplacer mon père, puis le docteur Guébel dans le quartier du Sentier et un médecin de la vallée de Chevreuse, pour la médecine générale, chez mon ami Yves Péron à Château-Gonthier pour la radiologie. La généralisation de l'assurance-maladie avait bien changé les mœurs en quelques années. Les paysans s'étaient mis à payer à l'acte et tout le monde consommait de la médecine allègrement. L'avenir médical me paraissait sans risque, contrairement à l'antienne syndicale conventionnellement chantée. Mais non! décidément je n'étais pas un grand financier. La médecine hospitalo-universitaire me paraissait mieux correspondre à mes aspirations profondes. Dans cette hypothèse, je devais concourir pour devenir professeur. Je gagnais suffisamment bien ma vie en 1970. Je n'avais pas atteint le point où j'avais l'impression d'être allé au bout de mon savoir minimum de survie. Je n'avais pas d'enfant, ma femme avait gagné son autonomie de femme professionnellement à l'acmé de son aura. Je pouvais me fixer encore un délais de trois ans dans des fonctions de chef de clinique et, quel que soit l'avenir choisi, exercer en vrai spécialiste. Après m'être étalé pendant quinze ans, j'allais atteindre l'âge où il faut creuser en profondeur, être enfin l'homo vir medicus. L'âge auquel les jeux sont faits, soit! mais il faut alors les vivre. Mon entente parfaite avec Pierre Massias m'ouvrait des portes potentiellement royales: il était prêt à m'accueillir dans son nouveau service de l'hôpital Antoine Béclère à Clamart, autre petit bijou d'architecture mieux conçu qu'Ambroise Paré. Il n'avait pas d'élève à promouvoir, la carte rhumatologique était jouable sur les deux faces, selon les aléas du sort. Il aurait fallu que je rompe ce que je considérais comme un engagement moral vis-à-vis de Jean-René Michel, alors en panne de chef de clinique, denrée encore rare sur la place des radiologues parisiens. J'avais eu un avant-goût de l'organisation moderne d'un service à Saint-Lazare chez Bernier, puis à Cochin chez Delbarre. Tous les deux avaient une grosse activité clinique et au moins un laboratoire de recherche à l'américaine. Pierre Massias avait une clientèle très fidèle, mais ne disposait pas de laboratoire et, qui plus est, je n'avais pas l'impression qu'il avait cette préoccupation chevillée au corps.

Jean-René Michel avait quitté la Salpêtrière pour Necker et son Palais du Rein flambant neuf. Cet ensemble avait pu être réalisé par l'association de deux géants. Roger Couvelaire, maître de l'urologie en tant que successeur à la Chaire de Guyon, n'avait de rival que Pierre Aboulker à Cochin, là où il l'avait aidé avec Adolphe Steg à opérer de Gaulle de sa prostate. Jean Hamburger, dont le prestige datait déjà de l'époque où il avait publié la première édition de la Petite Encyclopédie Médicale qui portera son nom tout au long des multiples rééditions, avait acquis une stature internationale avec la première greffe du rein de Marius Renard. L'énorme palais en forme de U ressemblait à un château fort dont l'architecture s'inspirait trop du style officiel de Berlin-Est, mais quel ensemble pour la Médecine et la Science! L'aile Est était le temple de la néphrologie, l'aile Ouest celui de l'urologie; les parties centrales et les étages supérieurs abritaient les services techniques, dont la radiologie au rez-de-chaussée, et les laboratoires de l'INSERM et du CNRS. Dès l'ouverture des services en septembre 1968, l'activité intellectuelle n'avait pour comparaison animale que celles de la ruche ou de la fourmilière. Jean-René Michel avait très longuement mûri son plan d'organisation et l'appliqua immédiatement sous le signe du centralisme bureaucratique. Il s'engagea dans tous les aspects médicaux, techniques et administratifs de la fonction. Son exceptionnelle robustesse physique, sa puissance de travail titanesque, la passion qu'il avait de son métier, la considération dont il jouissait de la part de ses collègues des deux ailes lui permirent de donner du corps à ce qui devenait le service locomotive de l'uroradiologie française au niveau des sommets mondiaux... et pourquoi pas? un jour le meilleur. Le problème était qu'il était alors dramatiquement seul. La forge existait, le maître aussi, mais la troupe était maigre et manquait d'ambition. Jacques Masselot, qui avait été mon chef de clinique à la Salpêtrière, partait prendre un poste d'adjoint à Nantes sans pouvoir être remplacé. Ma promotion d'interne ne produira qu'une demi-douzaine de vocations qui, toutes sauf moi, avaient leurs points de chute planifiés déjà depuis longtemps.

La radiologie s'était profondément réformée dans l'esprit et dans la lettre. Elle réclamait des cerveaux et des bras et me considérait déjà comme lui appartenant. Je ne pouvais pas résister à cet appel. À 50,01 pour cent de mes voix intérieures, j'optai pour le radiodiagnostic en ce mois de juin 1970, quelque part entre Galway et Killarney. Je savais que j'aurai d'énormes difficultés à assumer ce choix critique. *« Moreau, vous êtes la victime de votre ambivalence... »*. Au moins étais-je devenu un vrai médecin interniste reconnu par ses pairs comme pas mauvais du tout et capable de comprendre leurs problèmes. Je n'aurai jamais à vivre, comme se firent taxer de nombreux radiologues de mes contemporains titrés ou non, l'archétype du photographe fuyant dans la radiologie par lâcheté devant la responsabilité du clinicien vis-à-vis du malade, pour l'argent ou la carrière faciles, et par définition paresseux, ignorant et jouisseur. Je n'avais plus aucune raison de terminer mon internat chez J-J Bernier. Je passai un moment désagréable à lui rendre ma place au dernier moment. Je m'inscrivis chez Victor Bismuth qui venait de prendre le service de radiologie d'Ambroise Paré, où j'apprendrai un peu de radiologie vasculaire avec son chef de clinique, Michel Bléry. Je terminerai mon internat en ayant réalisé moi-même moins d'une demi-douzaine d'artériographies selon la méthode de Seldinger!

De la vie de salle de garde de l'internat

Les salles de garde avaient bien changé à l'orée des années 1960. Les nominations tardives à des concours de plus en plus nombreux en places comme en candidats, la guerre d'Algérie et ses vingt-huit mois de service militaire, l'augmentation des tarifs de cotisations mensuelles, le mariage plus courant que le célibat, la féminisation de moins en moins balbutiante des promotions avaient à la fois gonflé et vidé les salles de garde. L'image d'Epinal de l'esprit carabin, si populaire auprès du public avide de frissons délicieusement licencieux, ne persistait plus que

par quelques nostalgiques réfractaires au matrimoniat, souvent fossilisés après les quatre années d'internat. Les vides avaient été comblés par des parasites non titrés, mais souvent obligés de vivre une partie importante de leur temps à l'hôpital, qui s'appelaient anesthésistes, radiologues, biologistes. Les tonus devenaient rares, encore moins souvent bachiques. Il n'y avait plus de Bal de l'Internat à la Salle Wagram en décembre, le lieu mythique des débauches débridées et de chevauchées lubriques dans des décapotables roulant sur les Champs-Élysées. L'esprit de mai 68 avait déconstipé quelque peu l'atmosphère, en amenant de jeunes infirmières, mais que ce soit à Cochin, Saint-Lazare, la Salpé et aux Enfants-Malades, je n'avais rien vu qui ressemblât aux descriptions des Hommes en Blanc ou de Ridendo. Il y a toujours une exception à la règle, le Boucicaut de 69, symbolique exige, était une salle de garde paillarde, dirigée par un économe baiseur selon la tradition, entouré d'une garde d'individus interlopes, chasseurs de femmes libérées, nymphomanes ou obsédées sexuelles partouzeuses.

Frère Bernard, Frère Bernard,
Bandez vous? bandez vous?
Madame Transcycline
Veut voir votre pine
Bandez vous? bandez vous?

J'assistai pour la première fois à un enterrement d'interne grandiose et me fendis d'un poème plagiant Joachim de Bellay, dont j'ai perdu la copie.

Heureux qui comme Bernard a fait un beau voyage
Et puis s'est retourné plus de sperme à foison
Forniquer près des siens le reste de son âge.
Y aura-t'il hélas, assez de pucelages à galamment forcer?...

Personnellement, je m'accommodais très bien des salles de garde chastes, pourvu que l'on y déjeunât bien, ce qui ne relevait que de la personnalité la plus imposante, la cuisinière fournie par l'Assistance Publique et chargée d'améliorer l'ordinaire par nos cotisations. Je ne me sentais pas à l'aise dans ces lieux, sauf aux Enfants Malades. Marié, fidèle et coincé, j'avais apprécié la compagnie des internes en pédiatrie qui se connaissaient tous, les hôpitaux spécialisés étant peu nombreux. La rigolade était courante mais pas vulgaire. Les jeux d'esprit y étaient privilégiés. La cuisinière était exceptionnelle tant pour son expertise gastronomique que ses talents de comptable.

L'hôpital Ambroise Paré avait ouvert ses portes à Boulogne-Billancourt dans la foulée de 1968 et cultivait l'esprit rabelaisien. La salle de garde était grande et suffisamment éloignée du bâtiment triaxial d'hospitalisation pour que ses chahuts restent confidentiels. Beaucoup de chambres étaient occupées par des résidents permanents. Les trois promotions semestrielles que je croisai là-bas comprenaient des chansonniers de très grand talent et je me joindrai à eux avec d'autant plus de plaisir que les plus productifs exerçaient chez Bétourné. Ma passion pour la chanson allait se réveiller. Les tonus étaient sympathiques et les enterrements courants. Tout interne en fin d'internat était censé se faire enterrer durant le tonus de sortie, par quelques collègues choisis par lui ou indépendants? Textes et chansons le brocarderaient, assez souvent très méchamment caustiques; il répondrait dans la foulée sur le même ton; certaines amitiés ne résisteront pas à la cérémonie. Dans la version classique, aucun interne n'aurait osé échapper à cette épreuve. En 1970, la coutume tombait en désuétude et sombrait souvent dans la médiocrité, essentiellement faute de talents car un bon enterrement restait un événement mondain encore prisé. Les internes, très nombreux et dispersés dans une bonne trentaine d'établissements, se

connaissaient moins entre eux. J'aurai la révélation de ma vocation de *fossoyeur* à l'occasion de l'enterrement de F-C Mignon, événement qui laissa des traces profondes dans l'histoire initiale de l'hôpital Ambroise Paré. La cérémonie fut brillante, élégante, caustique, mais valorisante pour l'image de mon ami. Il y avait beaucoup à dire, un excès de complaisance n'aurait pas été admis, à commencer par l'intéressé lui-même. L'éreintement était non moins exclu, faute de matière négative à mettre à son compte. Bien entendu, la vie privée de la personne était un tabou inattaquable.

Le dîner de patrons d'Ambroise Paré, mars 1970

La coutume des dîners de patrons était aussi un des grands moments d'anthologie, peut être le plus grand de l'histoire de l'internat des Hôpitaux de Paris. Dans sa version classique, il avait lieu le dernier soir du semestre. Chaque service procurait à l'occasion d'un dîner de gala à thème un numéro de chansonnier ou de music-hall sur le patron et ses principaux assistants anciens *collègues*. On y faisait plus souvent état du négatif que du positif; l'éreintement était courant, puisque la confidentialité était assurée par une participation exclusive des internes et par la dispersion de la salle de garde le lendemain. Les patrons ne se faisaient aucune illusion sur le sort qui leur serait fait, l'essentiel étant que la forme soit talentueuse. Les patrons de toute façon pourraient se rattraper lors du *rendu*, autre dîner de gala dont ils assuraient le financement et le programme des réjouissances. Grâce au dynamisme de l'économe de la salle de garde Michel Glikmanas, Ambroise Paré eut un dîner de patron grandiose. Les personnalités respectives des chefs de service étaient telles qu'il ne pouvait y avoir d'excès de venin qui jettent un froid global. L'ambiance promettait d'être très bonne. Les numéros furent souvent excellents et le dîner souda définitivement l'équipe médicale. Victor Bismuth, dont j'étais l'interne à ce moment-là, était un patron compétent et consciencieux dans son travail, simple et débonnaire avec ses collaborateurs répondant au même profil. La vacherie était exclue. Il avait suffisamment de traits caricaturaux et les relations entre la radio et la clinique étaient assez pittoresques pour qu'un numéro spirituel et taquin soit envisageable. J'étais le seul interne: il fallait que je trouve l'idée et un développement. Le dîner était costumé sur le thème des monarques du siècle de la Renaissance, dont Ambroise Paré était contemporain. Victor était Moctezuma, roi des Aztèques, l'on m'attribua un costume d'Indien qui tenait plus du Sioux que des fils du Soleil. L'idée mit du temps à germer dans mon esprit au repos au Club Méditerranée de Villars-sur-Ollon en Suisse. Je me mis à écrire un texte sur la vie quotidienne chez les Radièques, en m'inspirant de Jacques Soustelle et des Shadocks pour une chronique fantaisiste mais aisément compréhensible pour un auditoire mélangé. Le résultat alla au-delà de mes espérances.

Enterrements d'IHPs (1969-1971)

Mes collègues me ne connaissaient pas le Moreau profond. J'étais perpétuellement sérieux, beaucoup plus souvent porté au sourire qu'au rire débridé. On m'appelait gentiment « mon Révérend ». La blessure indélébile de l'externat rennais s'assouplissait mais insuffisamment pour que je me décoince. Mais il est bien connu que les meilleurs comiques sont tristes et que, pour faire rire une salle, il faut usuellement ne pas rire soi-même. Mes cours aux infirmières m'avaient appris à jouer de l'émotivité d'un auditoire. J'avais la voix puissante et claire d'un soprano travaillé, modulable notamment dans les apartés à voix basse. J'obtins un franc succès qui m'incita à me faire enterrer dans cette salle de garde où j'avais été si heureux. Ailleurs, je me serais défilé. La charge de mes amis ne m'inquiétait pas. Elle ne pouvait pas être bien méchante et m'éclairerait sur moi-même. Elle fut sympathique et suffisamment acide pour rester dans l'esprit de la cérémonie. Mais, très égoïstement, ce qui me passionnait le plus était ma réponse. Je voulais en faire un hommage à la chanson. J'écrivis une dizaine de textes,

parodiant Léo Ferré, Georges Brassens, Jacques Douai, Ricet-Barrier, Stéphane Goldman, Juliette Gréco, Henri Salvador. L'une de mes externes me présenta à un ami guitariste talentueux qui me prépara des accompagnements de grande classe. Je me défoulai totalement ce soir-là et le numéro fut excellent. Il y avait des jeunes femmes délicieuses dans cette salle de garde et des petits ménages plus ou moins réguliers et coquins. Je les chantai sur l'air de Syracuse, en leur faisant comprendre que, dans un autre monde, j'aurais pu avoir envie de batifoler plus ou moins licencieusement avec ces *cousines*. Pour la première fois je m'exerçai à l'érotisme délicat par vers interposés.

J'aurais voulu gentilles cousines
Qui dans cette salle de garde venez
Nadine, Christine et Caroline
Jacqueline, Martine et Catherine

Faire un brin de cour à ces cousines
Et dans le cou les embrasser,
J'aurais aimé le faire à Christine
Si l'économe me l'avait prêtée

Avec mes lèvres libertines
Sur les vôtres j'aurais butiné
J'aurais aimé le faire à Claudine
*Si W*** me l'avait prêtée*

J'aurais voulu d'une main câline
Caresser vos beaux corps potelés
J'aurais aimé le faire à Catherine
*Si X*** me l'avait prêtée*

Agacer vos jolies poitrines
Et vos mamelons bruns sucer
J'aurais aimé le faire à Jacqueline
*Si Y*** me l'avait prêtée*

Avec une langue malandrine
Une minette bien léchée
J'aurais aimé le faire à Martine
*Si Z*** me l'avait prêtée*

Voir s'ériger en l'air ma pine
En vous la sentir s'enfoncer
J'avais un faible pour Caroline
Manque de pot, elle s'était tirée

J'aurais aimé gentilles cousines
Toutes ensemble pouvoir vous aimer
Jacqueline, Nadine et Catherine
Martine, Christine et Caroline

pcc: Paul Dimet et Henri Salvador

J'en avais marre. L'internat m'avait apporté encore plus que j'aurais pu espérer. Je ne supportais plus les gardes et je ne me déshabillais plus la nuit pour essayer de dormir entre deux urgences

Collègues, qui ce soir êtes venu m'enterrer
Au bout de mes quatre ans à Ambroise Paré
Fossiles mes aînés je vous rejoins ce soir
Collègues je vais crever il n'y a plus d'espoir

J'ai pris il y a dix jours la dernière de mes gardes
Je ne reverrai plus le soleil se lever
Je n'aurais plus besoin dedans la nuit blafarde
De remettre dix fois mes pieds dans mes souliers

Je ne trouverai plus Pamela dans mon lit
Je ne connaîtrai plus les angoisses de la garde
J'entendrai plus baiser le chirurgien de garde
Je ne recevrai plus des cloches le dégueuli

Avouer mes chers collègues que c'est grande injustice
Je n'eus pas le temps de vivre il faut déjà mourir
D'Ambroise Paré dois-je faire le sacrifice
Ici moi je suis né et n'en ai pu jouir

Pinel m'a éjecté de cet Eden doré
Je n'ai trouvé personne qui m'offre domicile
Collègue ne suis plus mais pas encore fossile
Je n'ai pas de médaille à mettre au Mont-de-Piété

pcc: l'Etranger par Jean Genet et Jacques Douai

Thèse de doctorat en médecine et Mémoire de radiologie (printemps 1970)

Pour un interne de l'époque, j'avais beaucoup publié pendant mon quadriennat. Il me fallait écrire une thèse que je soutiendrai à Rennes et un mémoire pour valider le certificat de radiologie. Les internes en radiologie, contrairement à ce qui se passait dans les autres spécialités où la certification était automatique après un certain nombre de semestres effectués dans des services reconnus, devaient passer l'examen national comme les autres étudiants. J'étais ancien régime, donc électroradiologiste, puisque je m'étais inscrit avant l'éclatement de 1968. Apprendre son métier par l'exercice quotidien à l'hôpital est nécessaire, mais insuffisant. Il faut aussi maîtriser la théorie dans les livres, les cours et les questions. La préparation du « national » m'obligea à apprendre ce que je n'aurais jamais acquis pour cause de paresse ou de non-motivation, et cela représentait beaucoup de matière. Il est de bon ton pour un interne de considérer ce type de contrainte est inutile voire insultant, compte tenu de la prééminence de leur titre. Je réponds à ceux qui récusent tout contrôle de connaissance qu'ils se comportent comme des sportifs de compétition qui, parce qu'ils font de bons chronos à l'entraînement, exigeraient une médaille sans s'engager dans les compétitions officielles. Quand on sait, le contrôle ne coûte rien et peut être excitant. Quand on ne sait pas, il vaut mieux ne pas échapper à la matérialisation

de ce que l'on ne sait pas. L'un de mes amis cardiologue converti à la radiologie l'apprendra à ses dépens et donnera du grain à moudre aux ennemis de la cause de l'immunité des collègues. Quant à l'enseignant, il n'a pas de meilleur moyen de savoir ce que vaut sa pédagogie et comment il doit la faire évoluer. Cela dit, mon vrai pensum sera la correction des questions écrites par mes étudiants.

J'écrivis un mémoire sur la toxicité rénale des produits de contraste par voie intraartérielle, sujet très original dont Jean-René Michel me donna la substance et qui fut ma première approche d'une étude trentenaire de ce grave problème pharmacologique. Je ne devais prendre mes fonctions de chef de clinique qu'en octobre 1971. Il me restait un semestre à occuper. J'avais un bon curriculum vitæ; mon mémoire était d'un bon niveau scientifique; je décidai de concourir pour l'attribution de la médaille d'or de l'internat en médecine. Si je l'obtenais, je pourrais passer un semestre dans le service de Jean Hamburger pour préparer mon entrée dans l'uroradiologie sous les meilleurs auspices. Le jury, très exigeant cette année-là, jugea les prétentions des deux candidats de qualité insuffisante et n'attribua aucune médaille en médecine, cependant que mon ami Rolland Parc remportait brillamment celle de chirurgie. Sur le moment, j'en fus mortifié, mais je me rendis assez vite compte que je n'avais à m'en prendre qu'à moi-même. J'avais écrit un texte dont la matière était solide et les conclusions pertinentes, mais la discussion était superficielle et, surtout, mon manuscrit était bourré de fautes de frappe et de syntaxe que je n'avais pas jugé utile de corriger avant soumission. Dans le monde de référence que représentait la néphrologie française en général, le fond devait être parfaitement étudié et la forme du manuscrit impeccable. J'apprendrai plus tard par Michel Leski que, convenablement rédigé dans un bon anglais, il avait sa place dans la revue anglaise *The Lancet*. Il aurait été très heureux de m'aider à le faire, mais malheureux dans les concours parisiens pour cause de gauchisme soixante-huitard, il était sur la liste des transferts et en instance de départ à Genève. La leçon porta ses fruits pour moi, mais aussi pour mes futurs élèves. Les étudiants de l'époque n'étaient pas assez éduqués. Même quand les traitements de texte informatiques se substitueront aux Japys à ruban et aux Remingtons à boules, manqueront l'exemple venu du haut et la capacité de retourner à l'école de la syntaxe. Ceci explique nombre d'échecs par vice de forme dans des entreprises par ailleurs valables, notamment Outre-atlantique où les torchons vont directement au panier.

Je rédigeai dans le même temps une thèse express que je soutins à Rennes, devant un jury en toge présidé par Jean-Joseph Sambron qui aurait mérité un meilleur travail. C'était une sorte de revanche sur le sort qui m'était offert. *« Tu leur as montré ce que tu vaux...».* La thèse n'avait rien de génial, fondée sur une observation unique de kyste essentiel du foie provenant du service Bétourné. J'avais heureusement fait une bonne synthèse des théories pathogéniques de l'affection, bénigne en elle-même. Gastard ne me rata pas, en m'assénant des critiques acerbes sur les fautes de frappe non moins nombreuses d'un manuscrit bâclé sur la forme une fois encore. Il eut raison, mais je n'en avais cure car je haïssais toujours cette ville. «*... Nommé à ton premier concours! chapeau!»* m'avait-il pourtant affectueusement gratifié à voix haute en guise de félicitations, lorsque je lui avais annoncé ma nomination à l'internat et avais accompagné mon père à une réunion d'enseignement post-universitaire rennais récemment institué, pour qu'il parade enfin lui aussi. À Paris, on prêtait le serment d'Hippocrate à la sortie de la soutenance de thèse, dans les locaux même de la Faculté. À Rennes par contre, la cérémonie était différée et localisée au siège du Conseil Départemental de l'Ordre. Je pense être sans doute le seul médecin français qui exerça son art sans jamais avoir prononcé ce serment, dont j'ai connu pourtant pendant un certain temps tous les versets par cœur tant ils sont pertinents.

Cardiologue à l'hôpital Beaujon (été 1971)

Pourtant je n'en avais pas encore fini avec l'internat. Il me fallait trouver autre chose pour gagner ma vie et surtout m'occuper en apprenant encore davantage. Ce ne pouvait être que dans le cadre d'un semestre en surnombre sur un poste non pourvu à la fin du choix régulier. J'avais eu envie de rester à Ambroise Paré et d'apprendre l'ORL, mais Pinel le chef de service refusa obstinément de prendre un radiologue sur soin poste resté vacant. J'eus la chance inespérée qu'un interne se désiste dans un service de cardiologie de l'hôpital Beaujon, à Clichy. Claude Macrez m'accepta, malgré mes orientations et ma culture cardiologique faible sinon nulle. Je n'avais aucune confiance dans mes oreilles pour l'auscultation des cœurs malades, peu de goût pour l'électrocardiographie et beaucoup d'inquiétude pour l'utilisation judicieuse de drogues qui toutes étaient potentiellement dangereuses. Je m'en tirai honorablement. On me confia même la totalité du service, qui comportait quatre salles d'une trentaine de lits chacune, pendant quinze jours en juillet. Tous les médecins étaient partis en vacances en même temps, chose impensable de nos jours. J'arrivais à l'hôpital à huit heures du matin pour commencer une visite héroïque avec le quarteron d'externes qui m'accompagnaient un jour par un bout, le lendemain par l'autre. J'en terminais la première moitié vers quatorze heures pour me précipiter en salle de garde et liquider les quelques miettes qui restaient du déjeuner. J'essayais de terminer seul celle de la deuxième moitié juste à temps pour suivre à la télévision l'arrivée de l'étape du Tour de France, particulièrement passionnant en 1971, avec la mise en cause d'Eddy Merckx par Luis Ocaña, juste qu'au drame du col de Mente et son orage dantesque. Sitôt coupée la ligne d'arrivée, je me ruais dans le service pour la contre-visite. Je rentrais dîner vers vingt et une heure, totalement azimuté. Que les malades me pardonnent mes insuffisances. J'ai fait tout ce qu'il m'était humainement possible de donner et même un peu plus. Le résultat ne pouvait être parfait, mais je n'ai pas de mort sur la conscience datant de cette époque. Ce que j'appris à Beaujon m'accompagnera toute ma vie professionnelle à Necker où les urgences liées aux accidents des produits de contraste radiologiques exigeaient avant tout du sang-froid et l'application de règles thérapeutiques simples. J'ai gagné une ficelle sur mon épaulette le jour où j'ai diagnostiqué sur un électrocardiogramme une crise de bradycardie sinusale que j'ai immédiatement guérie par une simple intraveineuse d'atropine. Ce jour-là, j'ai aussi définitivement gagné l'estime des deux autres collègues cardiologues avec qui je participerai à un autre dîner de patrons d'une tout autre facture que celui d'Ambroise Paré.

L'économe de la salle de garde de Beaujon, Bernard Debré, voulait achever son mandat avant de commencer sa carrière d'urologue à Cochin, par un dîner de patrons programmé le 30 septembre 1971, dernier jour du semestre, donc de mon internat. Il loua le cirque de Jean Richard, à Ermenonville, pour accueillir une grande cohorte d'invités tous en smoking ou robe du soir, assis sur les gradins bondés. Le spectacle était dans l'arène, toute la ménagerie du cirque était là, depuis les éléphants jusqu'au chameau qui permit à Debré d'entrer, triomphalement juché entre les deux bosses, pour jouer le rôle de Monsieur Loyal, comme Peter Ustinov dans «*Lola Montès*». Autant ce carnaval fut grandiose, autant les numéros des internes furent dans l'ensemble médiocres. Contrairement à Ambroise Paré, il y manquait la chaleureuse intimité et la qualité affectueuse de nos relations avec nos patrons.

V***, A*** et moi aimions bien Claude Macrez, mais nous n'avions pas de raison de jouer dans la guimauve. Nous pensions qu'il n'aurait pas apprécié cela, car il ne manquait pas d'humour et nous n'avions rien de sérieux à lui reprocher. Il avait raconté, au cours d'une visite de la salle D qui était une salle commune d'un autre âge, avec un petit sourire aux lèvres doucement ironique, une historiette charriant un dynastie médicale lors d'un dîner de patron old-fashioned:

Le Père était un aigle,

Le Fils un faucon,
Le Petit-fils un vrai con!

À notre avis, notre numéro n'était pas méchant et il fut bien mené par nous trois, malgré l'absence d'accompagnement musical, ce dont Debré nous gratifiera d'un *«ça! c'est un vrai numéro de dîner de patrons!»*. Il était intégralement composé en vers alexandrins bien rythmés, pas toujours de mirliton.

… Vous ici réunis, gens de Beaujon, Clichy
Qui du huitième étage n'avez porte franchi
Avecque religion faites pèlerinage
Venez vous recueillir aux sources du Moyen Age
Venez-y en silence, c'est la maison du cœur
Un antique décor sans faste ni couleurs
Usé par les années, de poussière jonché
De cafards entassés et de lits défoncés
Vous devez le savoir car la chose est publique
Puisque jusqu'au Sénat l'on porta la supplique...

Quatre salles couleur café au lait
Jamais repeintes depuis vingt ans
Où 130 malades empilés
R'trouvent la caserne de leurs 20 ans...
C'est cra, cra!

Son service il voulait garder
Dans l'état qu'il lui fut donné
Sans salle de réa ni d'cathé
De façon qui d'vienne un musée...
C'est cracra, c'est cracra c'est cra-cra!

Il a fallu que la CGT
Vienne fourrer là son vilain nez
Et fasse repeindre sans lui demander
La salle A et la salle B
C'est cracra!

Heureusement qu'il a la salle D
À laquelle on n'a pas touché
Et que le monde peut nous envier
Pour du Moyen Age témoigner
C'est cracra, c'est cracra, c'est cracra – a – a!

pcc: Léo Ferré

...

… Sur ces vestiges règne un bon et pauvre Maître
Il est bien agrégé mais près de la retraite
Il doit subir encore les rigueurs de la ville
Il lui faut épargner avant d'être fossile
Poser des électrodes et des étages monter

CAR DEUX JUMELLES IL A ET LES VOUDRAIT DOTER…

Avec de bien maigres épaules
Pâle chétif et souffrotant (bis)
Il avait l'air bien misérable
Du médecin qui n'gagne pas d'argent

Pauvre Macrez, pauvre misère
Bizarre car il n'est pas plein-temps

Avec ses lunettes d'un autre âge
Portant des ans les sédiments (bis)
Et son costume d'avant la guerre
Témoignait de son dénuement

Pauvre Macrez pauvre misère
Bizarre car il n'est pas plein-temps

Y s'rase au rasoir mécanique
Mais sans savon évidemment (bis)
Sa voiture est économique
De celles qui roulent en les poussant

Pauvre Macrez pauvre misère
Bizarre car il n'est pas plein-temps

Ses deux chefs un jour à sa table
Il aurait aimé inviter (bis)
Mais au moment d'écrire la carte
Y avait plus d'encre dans l'encrier

Pauvre Macrez pauvre misère
Bizarre car il n'est pas plein-temps

Pour être honnête, il faut vous dire
On y est enfin tous invités (bis)
Il a dû casser sa tirelire
Serait p'être plus gentil d'refuser

Pauvre Macrez pauvre misère
Bizarre car il n'est pas plein-temps

pcc: Georges Brassens

... MALHEUREUX QUI COMME LUI A FAIT UN LONG VOYAGE
DE SAINT-LOUIS À BEAUJON, C'EST UN TRISTE PASSAGE
CROYAIT-IL RETROUVER ICI SES PYRÉNÉES?
SANS DOUTE VOULAIT-IL TOUS LES JOURS S'ENTRAÎNER
EN MONTANT DE BEAUJON LES RUDES ESCALIERS
ET RETROUVER AINSI SES MOLLETS D'ÉCOLIER…

De Saint-Louis en ayant marre
Des horizons d'un rez-de-chaussée
Un jour il rompit ses amarres
Il avait soif d'immensité…

Avec grand joie et ses jumelles
Il a enfin pu contempler
L'Arc de Triomphe la Tour Eiffè-è-èle
Montmartre Clichy et ses ch'minées…

L'avez-vous vu fier capitaine
Droit sur la proue de la salle D
Humant goulu l'air de la Seine
Ça sentait presque les Pyrénées…

pcc: Léo Ferré

Dans la vie du service, il y a deux moments
La visite et le staff qui nous sont deux tourments
On ne sait pas très bien pourquoi il y tient tant
La médecine en effet n'y figure pas souvent

L'interne
Patron, qu'a donc ce cœur?
Le Patron
Tout autre que moi-même
Te l'apprendrait sur l'heure
L'interne
Toujours vous êtes le même
Digne consolation à ma paresse douce
Je vois peu d'intérêt à ces vieillards qui moussent
De mon séjour chez vous autre chose j'escompte
Car de mon inculture, bon Maître, j'ai grand honte
Viens m'enseigner...
Le Patron
Mais quoi?
L'interne...
De l'Opéra Comique
Du calcul intégral ou de la statistique
De Sartre ou de Hegel ou de numismatique
De l'étymologie ou de la Grèce antique
De Wagner ou de Brahms ou l'art d'accommoder
L'auscultation cardiaque à la sauce Hallyday...

pcc: Pierre Corneille - le Cid

Le parterre des patrons, déjà mal à l'aise dans leurs costumes de personnages de cirque, beaucoup plus nombreux qu'à Ambroise Paré mais aussi plus âgés, interprétera très mal notre numéro, probablement parce que nous avions décidé d'une mise en scène maladroite, en toute

innocence, mais inadaptée à un cirque aussi grand. Nous avions décidé de brocarder notre patron en lui tournant le dos jusqu'à la fin pour que le final se fasse en lui rendant un final admiratif, par une volte-face à cent quatre-vingts degré.

... Nous ne sommes pas ici, Monsieur, pour vous lancer
Les fleurs que peut être à tort vous attendiez
Ne tirez pas pourtant de ce que l'on vient dire
Qu'on vous croit une ganache car ce serait médire
À nous trois en effet nous sommes persuadés
Que plus d'une fois nos têtes vous vous êtes payé...

LE PLUS GRAND COMPLIMENT, MONSIEUR, QU'ON VA VOUS FAIRE
C'EST QU'AU RENDU BIENTÔT, VOUS FEREZ NOTRE AFFAIRE!

Nous fûmes, moi le premier pour avoir trop clairement chanté, accusés de cruauté mentale. J'ai ouï dire que Claude Macrez s'était effondré en larmes dans les coulisses. On me promit les pires représailles, dont la moindre n'était pas la fin de ma carrière médicale à l'AP, car des pressions seraient faites sur Michel pour qu'il refuse de me prendre comme chef de clinique! Ben voyons! Les patrons de Beaujon, contrairement à ceux d'Ambroise Paré, gardèrent un tel mauvais souvenir de la soirée qu'il n'y eut pas de rendu. Claude Macrez était un excellent cardiologue et un homme d'une très fine intelligence. Sans doute visionna-t'il l'enregistrement vidéo: il nous invitera plus tard à dîner chez lui pour nous signifier qu'il ne nous en voulait pas d'avoir dressé de lui et de son service un portrait trop réaliste mais spirituel.

J'avais encore démystifié certaines inconnues. Clichy est au centre d'une région insalubre et la pathologie était beaucoup plus riche et diverse que sur la Rive Gauche. Serais-je capable de diagnostiquer au moins une fois une méningite cérébro-spinale à méningocoques? Oui! je l'ai pu lors de ma dernière garde. Verrais-je au moins une fois un tableau typique de fièvre typhoïde, cette maladie qui avait fait la réputation de mon père quand, à la campagne, la survie des malades était liée à la qualité des petits soins quotidiens? Oui! c'était la description de Trousseau avec le tuphos et les taches lenticulaires. J'avais une trop grande attirance pour l'une de mes externes mais, en homme de devoir qui allait être père de famille, je ne voulais pas succomber. Je dormis mal cette dernière nuit de Beaujon. Le lendemain matin, j'allai prendre mes fonctions de chef de clinique chez Michel avec la gueule de bois et mauvaise conscience. *«S'il le prend mal, c'est un con»*, me répliqua t-il quand je lui expliquai la raison de mon trouble.

Le temps était bien venu de virer à « *l'homovirat* » à part entière et à temps plein.

6

HOMO VIR MEDICUS RADIOLOGISTUS GALLICUS
1971 - 1979

Notre doctrine faisait de l'hôpital le centre où doivent converger les efforts pour les soins, l'enseignement et la recherche. Pour les chefs de la médecine française, l'hôpital a toujours représenté le haut-lieu de leur travail, et les heures passées à l'hôpital les heures culminantes de leur journée.
Robert Debré, L'honneur de vivre.

Peu de jours plus tard - sa piqure n'avait rien été - Servais, guéri, quitta la Pitié, ses années d'internat étant finies. Comme il n'avait pas pensé autrefois à faire la carrière des concours, il allait s'installer à Amiens, où il allait tâcher de se faire une situation et une clientèle.
Marcel Proust, Jean Santeuil.

... S'il (Montaigne) veut dire qu'un vrai médecin doit avoir passé par les maladies pour les bien juger: «Vraiment je m'en fierais à celui-là, car les autres nous guident comme celui qui peint les mers, les écueils et les ports, étant assis sur sa table et y fait promener le modèle d'un navire en toute sûreté... Ils font telle description de nos maux que fait un trompette de ville qui crie un cheval ou un chien perdu: tel poil, telle hauteur, telle oreille; mais présentez-le lui, il ne le connaît pas»
André Maurois, in Montaigne, œuvres complètes, Préface, Paris, Éditions du Seuil,1967

6-1

HOMO VIR RADIOLOGISTUS COGITAT, ERGO EST
(1971-1975)

Ne soyez pas paresseux devant le destin.
Jean Cocteau (in: Jean Marais, Mémoires)

J'étais donc mûr pour l'avenir d'un « *homo vir* » neckerien; en quelques heures, je n'eus plus de questions à me poser. Jusqu'à présent, j'avais bien travaillé, mais jamais je n'avais eu vraiment à tester mes limites, même pendant la préparation de l'oral de l'internat. L'assistant de Jean-René Michel ne pouvait que coller à la personnalité du patron. Les cliniciens ne juraient que par lui, homme-orchestre monumental, soliste et chef en même temps, tonitruant et explosif, tenant de la Bête humaine comme de Vulcain dans ses forges infernales. Si je voulais occuper une place, il m'allait falloir démontrer aussi bien au personnel du service qu'aux médecins de l'hôpital mes capacités de chef de clinique à m'imposer à la fois comme adjoint et à savoir m'effacer sur commande. J'avais à apprendre vite. Le patron ne déléguait pas facilement, mais il avait renoncé à prendre des vacances pendant l'année écoulée pour pallier le vide de son poste d'adjoint non pourvu. Il avait reçu des invitations à donner des conférences à l'étranger qu'il voulait honorer. Qui plus est, la Faculté à l'unanimité voulait l'honorer d'un titre de professeur à titre personnel, équivalent post-soixante-huitard du défunt professorat de chaire, en reconnaissance de ses mérites. Il lui fallait rédiger et en urgence une monographie d'une centaine de pages traitant exhaustivement de ses faits d'armes scientifiques et médicaux. Il fallait encore à l'époque visiter quelques collègues de province pour obtenir un vote finalement favorable de la collégiale des professeurs de rangs supérieurs. Dès le début d'octobre 1971, il s'absenta donc

pour de longues périodes, ce qui me plongea dans un bain salutaire mais épuisant à vivre. Le travail était passionnant par lui-même. Je répondis ardemment aux sollicitations que je favorisais par des demandes insatiables d'explications. Jean-René Michel finit par avoir rapidement un *alter ego* capable de le sécuriser en cas d'absence, mais pas encore assez pour l'inquiéter par une croissance trop rapide lui faisant de l'ombre.

NAISSANCE DE PIERRE-ARTHUR MOREAU (24 DÉCEMBRE 1971)

Pendant ce temps-là, le ventre de ma femme s'arrondissait, son teint devenait de plus en plus rayonnant, sa face était épanouie. Nous allions enfin avoir un enfant. Nous l'avions toujours espéré, dès notre première étreinte. Nous appartenons à la catégorie des couples qui n'ont jamais eu de soucis de protection anticonceptionnelle. Tout rapport comportait cette dimension première mais non exclusive de reproduction de l'espèce. Pas une seule seconde, je ne doutais du bonheur que serait pour elle une maternité, tant elle paraissait née pour éduquer les nourrissons et les enfants plus grands. Nous en souhaitions autant qu'il nous serait donné d'en faire, avec une préférence pour des jumeaux, des garçons pour ma femme, des filles pour moi. Les prénoms étaient choisis depuis longtemps. Plus les années passaient, plus l'attente devenait frustrante. Nous avons alors affronté le versant médical de l'infertilité du couple. En cette année 1971, ma femme était suivie par le remarquable docteur Michel Chartier, qui exerçait à l'hôpital Notre-Dame-du-Bon-Secours, dans ce même quatorzième arrondissement où sa mère l'avait mise au monde trente-six ans auparavant, à Port-Royal, il est vrai. Elle s'obstina à refuser un diagnostic de stérilité dont elle n'était pas responsable, toutes les investigations de l'époque essentiellement biologiques s'avérant normales comme l'hystérographie. Tout au plus détecta-t'on, à la laparoscopie, une endométriose pelvienne étendue qui fut traitée avec succès par le traitement hormonal approprié, sauf sur le versant fécondant. C'est de ma propre démarche que je tins naturellement à être exploré moi-même: j'avais un spermogramme normal et les insufflations tubaires post-coïtales n'auraient pas dû échouer. Que fallait-il craindre et évoquer? Des avortements récurrents au stade le plus précoce de l'embryogenèse? Les recherches génétiques n'étaient pas encore poussées, mais l'un comme l'autre, nous commencions à nous inquiéter de l'incidence des radiations ionisantes.

Ma femme, pendant les années où elle fut infirmière néonatale à Saint-Vincent de Paul, avait été copieusement irradiée sans précautions; très regrettablement, mais c'était encore inévitable à l'époque; les appareils de radioscopie étaient installés dans les salles d'hospitalisation ou dans les consultations; les médecins seront très longtemps attaché à la pratique générale de cet acte pour lequel ils n'avaient pas été formés sur des appareils insuffisamment contrôlés par les services techniques. Pendant que le pédiatre radioscopait, elle tenait ses nourrissons dans les bras pendant les interminables séances exigées pour le diagnostic des pathologie respiratoire habituellement infectieuse et la pathologie congénitale courante de l'appareil digestif; les soucis de radioprotection étaient beaucoup moins aigus qu'ils le sont devenus fort heureusement plus tard, tant pour le personnel que pour les enfants. Je commençais à craindre pour mes propres gonades, car j'avais déjà été alerté par une anémie bizarre, durant mon semestre à la Salpêtrière, alors que je manipulais sur des appareils antédiluviens qui délivraient regrettablement des doses de radiothérapie; l'hématologue Jacques Mallarmé, le fils de Stéphane, consulté à Beaujon avait été formel: abandonner toute idée de persévérer à devenir un radiologue.

Le risque de mongolisme devenait de plus en plus obsédant, car nous étions prévenus du risque croissant de malformations fœtales chez les primipares flirtant avec la quarantaine. Cette stérilité inexpliquée et interminable conduisait aussi à des effets plus ou moins pervertissants. Fallait-il envisager une ou plusieurs adoptions, pour satisfaire nos aspirations au patriarcat?

Fallait-il que nous divorcions et tentions d'autres voies y conduisant? Je m'en ouvris à Chartier au décours de la énième tentative d'insufflation. Sa réponse arriva comme un boulet de canon sur la glace de la Bérézina: *« Votre femme, je le sais, elle en aura, je ne sais pas quand, je ne sais pas comment, je ne sais pas avec qui!!! ».* Timidement je lui fis remarquer que j'espérais que ce serait avec moi. Soudain, prenant enfin conscience que j'étais devant lui, il s'excusa d'un *« non, mon vieux, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire! »*. Pour nombre de gynéco-obstétriciens, l'homme est un épiphénomène, plutôt gênant qu'utile. En même temps, se dressait le spectre du divorce devant notre couple, peu enthousiaste devant cette décision à senteur d'échec, mais à l'évidence inéluctable face aux séductions d'autres partenaires des deux sexes. Ma femme avait la beauté rare des femmes abouties et sa réussite professionnelle avait pris un autre envol avec sa promotion de surveillante. J'avais pour ma part des séductions à moi cachées qui se révélaient à Ambroise Paré et excitaient certaines jeunes femmes en quête de leurs premiers futurs auprès d'un interne à dégeler.

Faut-il croire aux stérilités d'ordre psychologique? Sans aucun doute pour nous, puisque c'est alors que nous avons enregistré les premiers symptômes d'une grossesse débutante dont le produit serait livrable à la fin décembre de l'année 1971. La preuve en était notamment l'éclosion rarissime d'une fleur rouge au clyvia, excellent baromètre de la faveur du destin envers ma belle-famille. Faut-il exprimer les tableaux de bonheur de tous nos proches? On vivra ce que tous les couples ont vécu quand l'échographie fœtale n'existait pas: quel sera son sexe? sera t'il normal? le bassin étroit et la musculature de fer de ma femme permettraient-ils un accouchement facile et non délabrant?

La date de l'accouchement se précisait au jour près alors que j'allais de nouveau devoir pallier le départ de mon patron pour une destination exotique. Je conduisis ma femme à Bon-Secours le vendredi 23 décembre au soir, quand les signes de rupture des eaux apparurent. Le lendemain matin, je mis fin précocement au staff et arrivai à temps pour pénétrer dans la salle d'accouchement et assister aux efforts d'expulsion à peine efficaces jusque-là sous perfusion d'ocytociques, à l'épisiotomie pour contrôler la tension du périnée et à l'arrivée du phénomène à midi vingt. C'était un garçon, gueulard dans les délais, bien membré et extérieurement bien foutu, sauf à constater quelques cabosses du crâne et un enfoncement de la mâchoire jusqu'au pavillon de l'oreille gauche. Les prénoms étaient connus depuis longtemps. Si c'était une fille, Marie-Mathilde, pour un garçon, ce serait Pierre comme son grand-père maternel, et Arthur pour rappeler la tradition alternante chez les Chabiron; j'avais heureusement procréé à la génération de l'Arthur, l'autre aurait été le moins gratifiant Léon. Mieux valait risquer *Tuture* que *Léïon*, Brel étant passé par là! Marie pour continuer une tradition ancestrale bilatérale, le culte marial étant célébré quelles qu'aient été les variances politiques; Thierry pour consolider son parrainage.

Rarement un Noël sera aussi réjouissant. Ma belle-mère qui avait reçu le bébé en même temps que moi atteignait le sommet du bonheur. Mon beau-père toujours discret comprenait que sa vie fortement égocentrique allait changer de tonalité. Mon père, me répéta ma mère à de nombreuses reprises, avait déliré de joie. Leur petit-fils allait lui redonner une stimulation indispensable à la volonté de survivre quand il était proche de la mort par épuisement et mélancolie que j'appellerais d'achèvement, au sens de MacCoy et ses chevaux plutôt qu'à celui d'*achievement.* Par ordre d'âges décroissants, j'avais avec ma réussite à l'internat vaincu la malédiction apparente qui pesait sur la dynastie médicale lors des mes échecs rennais; mon frère Thierry voguait vers une carrière sans aléa prévisible chez Total, où il dirigeait le personnel; ma sœur Dominique était bien à l'aise dans sa peau d'infirmière à la Fondation Curie; Catherine, elle, était une secrétaire certes fantasque, mais une vraie professionnelle en passe de se marier

avec un professeur d'HEC, Olivier Bruel, fils du chirurgien de Châteaubriant, un élève d'Henri Mondor, un fouchtra comme lui. Ses belles-filles, Michèle et Marie-France, étaient des femmes de tête, actives, intelligentes, solides, élégantes qui lui témoignaient leur affection de femmes sensibles au charme de cet homme qui savait si bien les comprendre et les aimer.

CHEF DE CLINIQUE À L'HÔPITAL NECKER (1971-1974)

Des hépatites virales

Alter ego de Jean-René Michel, oui! mais pas pour longtemps. Au début du mois d'avril 1972, je me mis à pisser brun et j'avais le teint légèrement jaune. Je payais le tribut à l'hépatite virale qui sévissait à l'état endémique à Necker et auquel étaient spécialement exposés ceux qui s'occupaient des injections intravasculaires des insuffisants rénaux greffés ou hémodialysés. À l'époque un tel diagnostic imposait trois mois de repos, dont le premier passé intégralement au lit.

Avec une étude des soldats mobilisés en Corée et au Vietnam, les Américains démontrèrent que le pronostic à long terme de ces hépatites était le même que les malades aient été traités par les corticoïdes ou non, alités ou non. On ne dit pas combien des GIs laissés actifs dans leur compagnie ont été victimes de la guerre vécue au quotidien, avec ce poids réel de la fatigue intense induite par cette infection et la baisse de vigilance qui en résulte.

Nos médecins avaient été très fermes, notre fils ne craignait rien, car il n'avait que trois mois, âge auquel l'hépatite virale était pratiquement inconnue; de fait, il ne contracta pas la maladie parentale. Mon tourment personnel venait du fait que j'avais contaminé ma femme; aussi développa-t'elle son hépatite avec un léger retard par rapport à moi, mais avec un tableau clinique beaucoup moins bénin. Longtemps anictérique, il se manifesta par une triade symptomatique connue sous le nom de Caroli, un célèbre hépatologue de Saint-Antoine. Dévorée d'urticaire géant et baladeur, souffrant de douleurs articulaires et de migraines, alors que l'ictère, lui, n'apparut jamais, ma femme atteint un tel degré de fatigue que le diagnostic d'une hépatite subaiguë auto-immune devenait plausible. C'était un coup de massue que de la voir dans un lit du service d'Albert Sarrazin, à la Pitié-Salpêtrière, alors qu'elle venait juste d'accoucher de notre fils et qu'elle se délectait d'élever cette *crevette* adorée, si longtemps attendue. Il dut être confié à ses grands-parents, quand la biopsie hépatique devint incontournable. Si le diagnostic redouté était confirmé, un traitement immunosuppresseur deviendrait inéluctable; il faisait peur à l'époque et tout était à craindre, malgré les propos rassurants de l'interne, coucou! le revoilà, Michel Glikmanas! Fort heureusement, l'évolution se fit sur un mode bénin.

Nous en sortîmes très fatigués. La convalescence à Martigné-Ferchaud nous permit de reprendre l'élevage de notre nourrisson dont le développement était spécialement précoce et joyeux. Nous resterons hypersomniaques durant une bonne année; tant pis pour le patron qui se levait aux aurores, mais qui lui aussi avait souffert de la même jaunisse traitée par un allongement trimestriel. La crainte de la cirrhose post-hépatitique calme les workaholics impénitents; l'envie de consommer des boissons alcoolisées passe alors aussi, sauf à vouloir vraiment se lancer dans la pathologie expérimentale du suicide médicalisé. Mon fils ne supporta la mise à la crèche et c'est sans état d'âme que j'offris à ma femme le joie de l'élever, au cours d'une année de congé sans solde, avant de le confier au jardin d'enfant. Son œdipe ne s'en portera que mieux et, comme nous l'avait prédit Jacques Bergès, il ne se fermera pas à la puberté.

Cette période de repos forcé me permit de métaboliser toutes les connaissances nouvel-

les acquises au débit d'un fleuve amazonien. Le service tournait au maximum de ses possibilités de huit à seize heures. La production était énorme et d'une qualité exceptionnelle. Pratiquement tous les examens uroradiologiques étaient sanctionnés par une interprétation patronale à laquelle la mienne vint souvent se substituer. Jean-René Michel a réellement été le fondateur de la radiologie urinaire moderne. Mêmes les Lyonnais le reconnaissent sans trop de souffrance morale. Il en était le chef incontesté dans le monde de la radiologie latine. Belges, Italiens, Sud-Américains avaient pour lui une sorte de vénération, exempte de toute graisse superflue. De même, Iraniens, Egyptiens, Levantins, encore largement francophones, l'invitaient fréquemment avec les mêmes dispositions. Cela ne pouvait que nourrir la passion pour les voyages qui l'avait amené à connaître, sa caméra Paillard-Bolex 16mm à la main, pays par pays, des pans entiers du planisphère terrestre, bien avant l'apparition de la « world company » et ses superjets. Provinciaux d'origine tous les deux, nous partagions les mêmes conceptions de la médecine, le même amour de l'enseignement, la même soif de découvertes scientifiques. Nul doute que j'avais fait le bon choix, certes le plus difficile à vivre au quotidien tant nous nous donnions corps et âmes à notre fonction. Nos femmes respectives sympathisèrent immédiatement et savaient qu'elles ne pouvaient être que sacrifiées à nos faims respectives de travail, de médecine, d'enseignement et de science.

La radiologie vécue à Necker était une d'aventure passionnante et sans limites de temps ni d'espace. Nous étions considérés comme des partenaires à part entière par les néphrologues du monde Hamburger, comme par les urologues de la maison Couvelaire. Ces deux écoles prestigieuses étaient connues et reconnues dans le monde entier, y compris la mythique Amérique du Nord. Deux différences les individualisaient. Jean Hamburger avait une vision extrêmement large du concept englobant la néphrologie et ses disciplines conjointes, notamment l'immunologie et la transplantation d'organes. Alors que, chez ce dernier, la connaissance parfaite de l'anglais était un prérequis, Roger Couvelaire - *« le vrai sosie de Napoléon Bonaparte », dixit Abel Gance qui s'y connaissait et l'aurait bien vu à la place de l'acteur Dieudonné* - avait une vision plus latine du monde de l'urologie. Par contre, tous les deux, tous leurs brillants seconds étaient des bourreaux de travail qui trouvaient toujours des radiologues à leur dévotion.

Les jeunes internes qui, de moins en moins rares, venaient à la radiologie, ne s'y trompaient pas: le passage à Necker était une étape obligée de leur cursus. Nous leur imposâmes de fonctionner pratiquement à plein temps avec des lectures d'urographies intraveineuses que je dirigeais l'après-midi. Ils l'acceptèrent sans barguigner; il y avait trop à apprendre et le staff bihebdomadaire nationalement connu n'y suffisait pas.

L'enseignement de la radiologie

1968 avait provoqué un choc salutaire pour la dynamique de l'enseignement médical. La décentralisation vers de nouvelles Facultés, dix à Paris, permettait de lancer des programmes structurés revalorisant les stages hospitaliers, les cours magistraux et les enseignements dirigés. Tous les médecins hospitaliers voulaient enseigner, mais ne savaient pas toujours comment. Moi, je n'avais d'autre problème que celui de trouver un moyen de m'organiser. La Faculté Necker-Enfants Malades avait admis tellement d'étudiants que les stagiaires avaient été répartis en deux promotions. Chaque groupe d'une douzaine d'étudiants venait trois matinées pleines par semaine pendant deux mois. Ils avaient droit chaque matin à une heure et demie de cours informel. Je ne pouvais pas faire face seul à cette charge. J'avais de suite sympathisé avec Gasparino «Rino» Ramella, un jeune médecin en cours de spécialisation, on ne peut plus extraverti, qui voulut bien me décharger d'une partie du travail; il gagna rapidement un statut comparable aux internes, ce qui n'alla pas toujours sans susciter des jalousies auxquelles il fut

facile de s'opposer, responsabilités accumulées l'imposant. L'enseignement, d'abord de type classique, évolua vers une technique de dialogue interactif vivant, tel qu'on nous disait être la règle chez les Américains, notamment chez Felson, à Cincinnati. Faire apprendre la radiologie en une vingtaine de leçons était une illusion. Mieux valait s'attacher à faire comprendre les mécanismes du raisonnement radiologique en faisant appel plus à l'intelligence qu'au savoir brut. Les groupes s'animèrent et acceptèrent une certaine forme de compétition virtuelle sans autre récompense que la satisfaction d'apprendre, puisqu'il n'y avait pas de sanction par un examen final. Le résultat dépassa nos espérances. La seule déception que j'eûs à déplorer résultait de la réforme de l'enseignement médical qui dévaluait l'anatomie, donc stérilisait l'envie des étudiants de l'apprendre. Jusqu'à il y a peu, - n'est-ce pas, Gaston Cordier? elle était la science noble par excellence parmi les disciplines fondamentales; à partir de 1968, elle deviendra subalterne. Les étudiants devaient avant tout devenir des biologistes, des futurs Claude Bernard. Il n'était pas question que les radiologues combattent cette vision, mais ils ne peuvent rien sans connaissance de l'anatomie selon une forme adaptée à la macroscopie des organes et à leur topographie dans l'espace et leur vascularisation. Il fallut donc créer une orientation vers une imagerie anatomique radiologique spécifique.

Jean-René Michel assurait la quasi-totalité de l'enseignement de la radiologie urinaire du nouveau programme du Certificat d'Etudes Spéciales; le module occupait le trimestre d'automne. Je dus rapidement le remplacer au pied levé puis régulièrement, au fur et à mesure de mes acquisitions personnelles. Les cours duraient trois heures chacun, épreuve athlétique pour le corps et l'esprit, à laquelle les mercredis après-midi non-stop à Lariboisière et à l'école féminine de kinésithérapie m'avaient préparé. Quelques esprits chagrins firent bien remarquer que les cours de CES étaient l'apanage des seuls professeurs d'université et que les chefs de clinique n'avaient pas à y participer. Nous n'en eûmes cure et seules faisaient la loi la nécessité numérique et la qualité de la matière à enseigner. Le programme post-68 était devenu énorme et national. L'examen qualifiant comportait maintenant six épreuves écrites de pur radiodiagnostic, correspondant aux six grandes sous-disciplines organo-fonctionnelles, dont l'une totalement dédiée à la radiopédiatrie. Les postulants allaient avoir beaucoup plus de mal à sélectionner leur panel d'impasses heureuses. Il fallait qu'ils extrapolent sur la neuroradiologie, le système cardio-pulmonaire et la radiologie vasculaire, la radiologie digestive, la radiologie urogénitale et celle du système ostéoarticulaire. Sans devenir un concours, l'examen final demandait une défonce que la plupart des étudiants étaient inaccoutumés à fournir. Rino fut l'un d'eux, aussi me demanda-t'il de créer une sous-colle de préparation et une quinzaine d'étudiants travaillèrent dur sous ma direction une soirée par semaine.

Un de mes amis m'avait prévenu qu'Henri Nahum dénigrait mon action pédagogique alors unique en soin genre. Je gagnai définitivement son estime et son amitié en allant lui demander ce qu'il fallait en penser. Je m'abstins de lui donner le nom de mon informateur, bien sûr démenti! mais l'assurai qu'il n'était pas membre de son équipe, ce qui était vrai.

Peut-être le moment est-il venu de rappeler que tous ces enseignements secondaires en apparence – conférences de préparation aux concours, enseignement dans les écoles professionnelles paramédicales - ne sont pas des sources vénales pures, seulement destinées à fournir de l'argent de poche ou draguer les filles; l'enseignant professionnel a besoin de connaître l'impact de son apport confronté à ceux des autres; pour un vrai professionnel de la pédagogie, il n'y a pas d'enseignement subalterne: trop de professeurs de l'époque l'avaient oublié à leurs détriments le jour du « grand dérangement » de 1968. Beaucoup ignoreront à quel point cette attitude persistante dans le mépris a contribué à dévaloriser la grandeur de la médecine académique. C'est ainsi que j'appris la radiologie générale, notamment dans les domaines qui m'avaient échappé

lors de mes études précédentes. Ancien régime, j'avais dû apprendre davantage de radiothérapie et d'électrologie que de radiodiagnostic pour passer l'épreuve écrite obligatoirement imposée aux internes des hôpitaux. On s'en sortait alors grâce à la connaissance de la clinique médico-chirurgicale qui est la culture propre de ces privilégiés, exceptionnellement mais pas toujours collés. Avec le nouveau régime, l'union des cultures médicale et radiophysique sera l'heureuse conséquence de la révolte étudiante en radiologie. Contrairement à ce qu'un vain peuple peut penser, cette dernière engendrera pendant longtemps beaucoup plus d'incitation au labeur que l'extension de la tendance au farniente, tant chez les jeunes que chez leurs patrons. Le néphrologue australien Joseph Sabto, avec qui je travaillerai pendant trois ans à Necker, me fit part de son étonnement de voir combien la France de la décennie 70 était travailleuse, alors que le règne de la paresse s'étendait dans le monde anglo-saxon, ce que je mis à tort longtemps à admettre.

Pour devenir professeur agrégé – aucun d'entre nous n'appréciait le titre officiel de maître de conférences agrégé, l'équivalent du Privat-Docent des Germaniques et des Associate Professors américains –, il fallait démonter une expertise dans la recherche. J'avais publié une quantité notable d'articles dits didactiques dans des revues du type « Le Concours médical ». Plus intéressants dans les concours quand ils sont absents dans une épreuve sur titres pour un jury en quête d'arguments négatifs, ils sont sans grande valeur quand ils sont pondérés par la notoriété sélective du support. Je n'avais pas grand-chose de vraiment scientifique en dehors de mon mémoire néanmoins descendu par le jury de la médaille. Rien qui égalait la valeur internationale des publications scientifiques de mes collègues néphrologues. Les articles que j'avais co-signés n'étaient que des galops d'essai, des exercices de style, de l'entraînement routinier à l'écriture. Il fallait du sérieux. À Necker, il suffisait d'en avoir envie, la mine de travaux était inépuisable.

La main de Frau Röntgen

Si vous regardez la fameuse radiographie de la main de madame Röntgen, que voyez vous sur le tirage en négatif? Vous reconnaissez, sur le fond noir de l'air ambiant, le squelette des os calcifiés et la masse grise des parties molles: peau, muscles, tendons, cartilages indiscernables les uns des autres. Maintenant regardez une radiographie du thorax tirée dans la même condition: les poumons remplis d'air sont noirs - même si on est amené à dire transparents, séquelle sémantique de l'époque où l'on tirait les radios en positif - entourent la masse opaque en blanc du cœur; ils sont zébrés par les vaisseaux pulmonaires, à tort appelée trame pulmonaire d'ailleurs, et barrés par les côtes un peu plus denses. On est incapable de reconnaître le muscle cardiaque ou la paroi des vaisseaux sanguins, de même que l'on ne voit pas le sang circulant. Pour que l'on obtienne une bonne visibilité des constituants d'une structure organique opaque tranchant sur celle des autres, il faut qu'ils aient des densités optiques différentes. La technique des rayons X comme la main de madame Röntgen l'illustre, ne permet de discriminer que quatre niveaux de gris, le noir de l'air, la graisse moyennement radiotransparente, l'eau relativement grise et le blanc du métal. Mais si l'on utilise des clichés à grains très fins et des « rayons mous » on peut reconnaître davantage de nuances anatomiques par exemple l'opacité hydrique des cartilages osseux ou des lumières vasculaires. C'est sur cette capacité de discriminer des nuances de gris plus élevées que l'on a pu promouvoir la mammographie dans sa forme classique, dite analogique, déjà proposée juste après la guerre par l'Uruguayen Raùl Leborgne.

Que manque-t'il à ma description de la main de madame Röntgen, à l'origine du premier Prix Nobel de physique conféré à son mari en 1901? La grosse bague ceinturant la phalange proximale de l'index. Son image est beaucoup plus dense que celle des autres structures,

notamment du squelette osseux calcifié, parce que le bijou est en métal de haut poids atomique, en l'occurrence de l'or et de l'alliage. Si elle avait comporté un diamant pur, donc de carbone de faible poids atomique, il se serait confondu avec les autres opacités hydriques. Il existe beaucoup d'organes creusés de cavités accessibles par un orifice ouvert superficiellement sur l'enveloppe corporelle. Normalement quand elles sont vides, leurs parois sont accolées comme dans l'exemple de la cavité de l'utérus. Elles peuvent aussi contenir de l'air en permanence comme dans les sinus de la face et les bronches, ou transitoirement comme dans les intestins. On peut artificiellement injecter de l'air une cavité ou dans un espace pour décoller leurs parois, ce qui implique qu'elles soient expansives. La lumière de la cavité devient alors noire sous l'effet d'un contraste gazeux. Pendant très longtemps, ce fut le seul moyen simple et peu coûteux de voir les ménisques du genou par arthrographie gazeuse ou les ventricules cérébraux lorsque le gaz est introduit dans le liquide céphalo-rachidien pour réussir une encéphalographie gazeuse. Les radiologues n'aiment pas beaucoup l'air. Certes c'est un produit naturel économique, mais la qualité des images est rarement bonne au sens photographique du terme; de nos jours, il n'est plus guère utilisé; ceux qui ont subi – pardon, je devrais dire bénéficié - de la technique barbare du pneumorétropéritoine pour examiner leurs glandes surrénales ne peuvent que regretter de ne pas être nés après l'arrivée du scanographe et de l'échographie. L'insufflation du colon lors d'un lavement baryté reste une indication intéressante, quand elle n'est pas faite en hyperpression, pour étudier la muqueuse intestinale à la recherche du « liseré de sécurité ».

Les radiologues préfèrent le contraste métallique. Ils sont privilégiés lorsqu'ils n'ont pas de peine à observer sur des clichés sans préparation des calcifications spontanément visibles. Leurs causes et leurs localisations sont innombrables, parfois symptomatiques de lésions spécifiques, comme un cancer du sein ou un calcul rénal. Les produits de contraste métallique ont leur préférence, à condition qu'ils puissent être mis sous forme de liquides injectables en solution ou en suspension et qu'ils soient dénués de toxicité. Dès 1896, ils surent mettre des objets métalliques dans des organes creux. En fait c'est le bismuth puis le baryum qui s'imposeront les premiers pour l'étude des cavités de l'appareil digestif. La muqueuse n'absorbe pas le sulfate de baryum qui, inerte, ne fait que traverser le tube digestif de la bouche au rectum. La lumière de la cavité est opacifiée. Le contour de l'image est le reflet de l'état de la muqueuse et des organes immédiats qui s'y juxtaposent, en les comprimant ou non. La radiologie digestive se développa très vite, mais, pour les autres organes, il n'y eut pendant longtemps que l'air ou rien. Un peu plus de trente ans se passèrent avant que l'on sache utiliser l'iode qui, comme le baryum, a un poids atomique très supérieur à cent sur l'échelle de Mendeleïev. Le hasard préluda à une découverte importante pour la médecine clinique. Un malade syphilitique était traité par l'iodure de sodium intraveineux; dans les suites immédiates d'une injection, et pour des raisons subsidiaires, un cliché d'abdomen fut fait en salle de radiologie et, ô surprise, on y discernait les cavités pyélocalicielles du rein spontanément opacifiées; l'image était trop mauvaise et l'iodure métallique trop toxique pour être employé tel quel, mais le principe de l'urographie intraveineuse était né. Les grandes crises économiques, telle celle qui ébranla le monde occidental en 1929, n'empêchent pas la science de progresser. Cette année-là, dans les laboratoires berlinois de la puissante firme Schering, un Allemand et un Américain synthétisèrent la première molécule organique iodée, le Selectan, qui allait révolutionner la radiologie et faire faire à la médecine un pas-de-géant. Leur entente ne résista pas à la découverte. Ils se déchirèrent pour s'en attribuer la paternité. La molécule n'a pu être que le fruit du chimiste yankee Moses Swick, mais l'application à l'urographie intraveineuse ne peut provenir que de l'urologue prussien von Lichtemberg. Les Américains n'aiment pas le rôle de brillant second en général, ce fut également le cas du génie nazi hitlérien.

Je me souviens d'une note en bas de page du Mallet-Isaac des classes terminales,

rappelant le refus d'impartialité des historiens allemands, lors d'un congrès tenu à peu près au moment des Jeux Olympiques de Berlin en 1936, Hitler étant déjà chancelier du Troisième Reich: « Nous ne sommes pas objectifs, nous sommes Allemands ». *La relation de l'histoire de la radiologie publiée par les auteurs américains préparant la commémoration du centenaire de la découverte des rayons X reste pratiquement muette sur le rôle joué par l'uroradiologie française de la seconde moitié du vingtième siècle. Dans un autre ordre d'idées, l'on ignore la papauté en Avignon dans l'histoire du catholicisme décrite dans l'Oxford Dictionary of World Religions, édition 1997.*

De l'uroradiologie

Quoi qu'il en soit, le principe de la molécule est simple: un cycle benzénique sur lequel on fixe un atome d'iode indéboulonnable. Le contraste radiologique doit être puissant. Il faut de l'iode par dizaines de grammes. Pur, il est très hautement toxique pour l'organisme humain qui n'en a besoin qu'à doses infimes pour assurer le métabolisme hormonal du corps thyroïde. Le « Selectan » donnait des satisfactions, mais très vite on sut fixer deux atomes d'iode et l'UIV par la diodone ou l'urosélectan devint indispensable à l'étude des uropathies. Les malades n'aimèrent pas cet examen. L'injection dans les veines du bras déclenchait des douleurs le long de l'axe veineux, certes transitoires, mais intenses. La molécule diffuse dans tous les petits vaisseaux sanguins du corps qui réagissait en se dilatant brusquement, d'où une brutale bouffée de chaleur et des maux de tête. La muqueuse du voile du palais étant très sensible, le malade souffrait de nausées pénibles quand il était à jeun ou de vomissements quand il n'avait pas respecté la diète préalable. L'intensité de l'opacification est le résultat de la concentration de l'iode dans le volume urinaire par la réabsorption tubulaire de l'eau. Pour le diminuer, on prohibait l'ingestion de boissons depuis la veille au soir, ce qui mettait les reins au régime sec et faisait de l'UIV un examen du petit matin. À l'état normal, l'urine traverse le rein en deux minutes et gagne la vessie. Grâce à la différence considérable des pression qui se crée entre le sang artériel et la vessie, ce gradient irrigue une sorte de cascade hydrique, initialement un ultra-filtrat du plasma sanguin, dont le flux dépend de la quantité d'urine sécrétée par le rein. Quand le patient est bien déshydraté, le flux est mince et les clichés montrent des cavités très fines, peu contractiles, difficiles à interpréter. Pour les dilater, le radiologue français, René Coliez, eut, dès 1930, l'idée géniale de bloquer le transit de l'urine au niveau des uretères croisant l'os du sacrum en sanglant un ballon de caoutchouc sur le ventre de ses patients et en le gonflant fortement à l'air. Cette manœuvre, qui a toujours de l'intérêt, ajoutait à l'inconfort une douleur abdominale et des fourmis dans les jambes, car on n'y allait pas de main morte au début.

Paradoxalement, les médecins et les radiologues n'apprécièrent pas l'UIV. Car il arrivait – oh! très rarement, mais cela arrivait, – que leurs malades meurent brutalement sans prévenir, par un choc anaphylactique qu'on ne savait pas nécessairement bien réanimer. Décès qui touchaient surtout des patients encore jeunes et qui, même dans des conditions hospitalières idéales, pouvaient être inéluctables, au-dessus de toute thérapeutique active alors que les techniques de réanimation étaient encore dans les limbes. On l'affubla des termes impropres de « *choc ou d'allergie à l'iode* » car l'iode n'y est pour rien, encore trop largement usités aujourd'hui. Le mécanisme des accidents d'intolérance, toujours très mal connu, n'était pas sensible au dépistage des terrains favorisants par le « test à l'iode » aujourd'hui abandonné mais toujours exigibles dans la question « tuberculose rénale » sur laquelle j'ai composé au concours de l'internat de 1964. Qu'importe aux médecins et aux malades de ces années cruciales 1930-1960, l'UIV était un torturé et l'on pouvait en mourir. Les malades, avertis par des expériences personnelles, mais beaucoup plus souvent par des tiers diffusant la rumeur publique, arrivaient dans le cabinet dans un état de terreur que n'était pas loin de partager le radiologue! Certains urologues possédaient

d'ailleurs leurs propres installations radiologiques, à l'instar des gastro-entérologues. Il arrivait aussi que les reins ne supportent pas l'injection et que le malade cesse d'uriner, ce qui pouvait aussi très mal se terminer par un coma urémique mortel avant l'heure de la dialyse. Aussi très rapidement, l'UIV fut-elle prohibée chez les malades qui avaient déjà une insuffisance rénale, avec un taux d'urée supérieur à la normale et une albuminurie.

L'artériographie naquit pratiquement vers 1928, un tout petit peu avant l'UIV. Deux Portugais géniaux, le neurologue Egas Moniz, Prix Nobel 1949, qui obtint les premières artériographies carotidiennes, et le radiologue Joaquim dos Santos de Abreu, qui s'intéressa à l'aorte, osèrent les premiers injecter un opacifiant dans les artères systémiques, par ponction directe des troncs le plus en amont possible. Il suffisait de ponctionner l'artère comme si c'était une veine, mais avec encore plus de délicatesse pour éviter la blessure de la paroi très épaisse, et d'injecter très vite le produit pour obtenir un ou quelques clichés, avant qu'il ne soit emporté par le flux sanguin. Ils ne choisirent pas l'iode mais le thorium qui donnait des images superbes, mais ne pouvait pas être utilisé pour l'UIV faute d'être éliminé par le rein. Il fallut plus d'une décennie pour s'apercevoir que le « Thorotrast », produit radioactif, se fixait sur certaines cellules de l'organisme, notamment de la rate, et induisait des cancers redoutables. L'iode restera donc le seul métalloïde utilisé pour les injections aussi bien dans les artères que dans les veines du corps humain.

Opacifier les carotides repérables à la palpation des pouls était un acte plus aisé et moins risqué que ponctionner l'aorte abdominale à l'aveugle en passant par la fosse lombaire, entre les vertèbres et les reins. J'ai connu cette période agressive au début de ma carrière. Mais, fort opportunément, une seconde révolution s'était produite au départ de Berlin et du Danemark vers 1952, dont je ne tarderai pas à bénéficier dans mon exercice quotidien. Les chimistes allemands, américains et français avaient inventé une nouvelle race de molécules, toujours faites de cycles benzéniques sur lesquels on pouvait fixer trois atomes d'iode. En perfectionnant les radicaux chimiques que l'on mettait sur les trois C-H laissés libres, on en avait profondément bonifié le comportement pharmacologique et notablement diminué le potentiel toxique. L'élimination rénale était renforcée au bénéfice de la qualité de l'image radiologique et de son interprétation. C'était toutefois une sorte de sirop de sucre hyperconcentré qui entraînait des effets d'hyperosmolalité entravant l'injection de fortes quantités par voie veineuse. D'où une efflorescence de recherche de radicaux destinés à rendre les molécules plus facilement solubles grâce au sodium et moins agressif pour l'endothélium veineux avec la méthylglucamine. Dans le même temps et grâce à cette chimie des molécules de produits de contraste et celle des nouvelles matières plastiques de synthèse, le Danois Seldinger inventa une nouvelle technique d'artériographie qui porte son nom. Dos Santos ponctionnait l'aorte à l'aveugle par voie lombaire postérieure, directement avec un trocart rigide sans contrôle radioscopique. Avec la radioscopie télévisée, on pouvait travailler à la lumière ambiante.

Seldinger dessina trois types de matériels: un trocart qui comportait un corps rigide et une âme amovible, un long fil métallique souple à son extrémité intraluminale appelé guide ou leader, des cathéters en matière plastique qu'Odman perfectionna en les moulant à la chaleur en fonction des artères pour les canuler sélectivement. Seldinger ponctionnait après anesthésie locale une artère fémorale au pli de l'aine, palpée là ou les taureaux savent trouver le talon d'Achille des matadors. Il retirait l'âme du trocart; le jaillissement de sang signifiait qu'il était bien au centre de l'artère et qu'il pouvait faire monter le guide jusqu'à l'aorte sous-diaphragmatique; il faisait coulisser le cathéter en plastique placé donc à contre-courant jusqu'au-dessus des branches collatérales destinées aux organes abdomino-lombo-pelviens, position qu'il vérifiait avec un peu de produit iodé. Il pouvait procéder à l'injection ad hoc pour la sériographie

artérielle sur un paquet de clichés 35x35 centimètres, nécessaire pour visualiser trois temps successifs: les gros troncs artériels, la microvascularisation des organes et le retour veineux coïncidant avec l'opacification des viscères abdomino-lombaires, les reins et la rate notamment. Les Scandinaves rapidement suivis par les Français mirent au point des seringues automatiques et des sériographes à cadence élevée débitant jusqu'à trente clichés, à raison de six clichés par seconde maximum. Le sang allait très vite, mais les radiologues avaient leur mitrailleuse pour l'accompagner. On pouvait faire plus. Avec ses cathéters recourbés en matière plastique plus épaisse, Odman montra la possibilité d'opacifier sélectivement la quasi-totalité des artères collatérales de l'aorte, depuis les artères coronaires jusqu'aux artères iliopelviennes. L'Ecole scandinave de radiologie éclairait le monde à cette époque, car les socialistes suédois avaient décidé d'investir massivement dans cette branche essentielle de la médecine de soin. Thomas Meaney, le grand angioradiologue de la « Cleveland Clinic » en Ohio, me racontera plus tard qu'il fut initié à cette révolution, encore seulement connue de l'Europe du Nord, par le vagabond de luxe de la radiologie mondiale, l'Australien Geoffrey Benness qui me confirmera l'authenticité de l'anecdote.

De là à injecter des produits occlusifs pour tarir des saignements distaux, dilater des parois artérielles athéromateuses sténosées, injecter des drogues au cœur d'une lésion tumorale, et une nouvelle vision de la radiologie redevenue thérapeutique naissait, qui allait faire de l'ombre aux chirurgiens de toutes sortes. A Paris, les neuroradiologues Robert Djindjian prématurément décédé et son élève Jean-Jacques Merland, Gérard Debrun, Jean-Claude Gaux, Alain Roche devinrent très vite des pionniers connus du monde entier. La paternité de l'approche thérapeutique du traitement des sténoses artérielles par l'angioplastie transluminale percutanée des plaques d'athérome revient à l'Allemand devenu Zurichois Grüentzig en 1977. Toute cette saga ne fut possible que parce que tous les progrès convergeaient vers un but unique: obtenir un meilleur diagnostic, donc une meilleure thérapeutique, le plus souvent chirurgicale, d'un nombre de plus en plus grand d'affections, au premier desquels venaient les complications de l'artérite athéromateuse et la cancérologie. Les nouveaux produits de contraste arrivaient à point nommé, mais ils n'étaient pas encore parfaits: au crépitement de la mitrailleuse du changeur de films, s'ajoutaient les hurlements du malade, car l'introduction de ces molécules fortement hyperosmolaires irritait violemment l'endothélium, l'équivalent de la muqueuse des vaisseaux sanguins, et libérait dans la circulation générale une quantité de médiateurs chimiques hautement algogènes.

Les insuffisances rénales que peut développer un être humain sont classées en deux variétés. Il peut y avoir un blocage mécanique des uretères qui empêche les urines normalement fabriquées par les reins de s'évacuer vers la vessie. Le traitement est alors urologique et le malade guérit lorsque la continuité est rétablie. Dans l'autre cas de figure, les reins ne sont plus capables de fabriquer l'urine, alors que les voies excrétrices sont libres. Le traitement causal ne peut être que médical à supposer qu'il existe, comme dans les redoutables septicémies à perfringens post-abortives accessibles à l'antibiothérapie spécifique. Si la néphrite aiguë est réversible comme c'est le cas courant des intoxications par le plomb ou le mercure, il faut épurer le sang pendant la période anurique, jusqu'à ce que se reproduise la crise urinaire salvatrice par des techniques de dialyse péritonéale ou de rein artificiel. Quand la maladie a atteint son terme final, par exemple une nécrose corticale des reins, sonne l'heure de l'hémodialyse périodique chronique qui assure l'épuration extrarénale du sang. L'alternative est la transplantation rénale, lorsque l'on peut trouver un donneur compatible de provenance aujourd'hui encore exclusivement humaine. Il y a donc à la base un problème de diagnostic qui, jusqu'à l'échographie ultrasonore, ne pouvait reposer que sur des tentatives d'opacification de la voie urinaire excrétrice. À la fin des années 60, la seule solution consistait encore à introduire un cystoscope par l'urètre dans la vessie, repérer les orifices urétéraux, introduire un cathéter dans l'un après l'autre et

injecter l'uretère par voie rétrograde. L'épreuve était douloureuse quand elle n'était pas menée sous anesthésie générale, traumatisante et surtout grevée du risque d'infecter les urines. Il se produisait alors une septicémie qui pouvait être mortelle. Les nouvelles molécules iodées triiod&es ioniques étaient tellement moins toxiques qu'elles purent être injectées par voie intraveineuse chez les insuffisants rénaux à des doses environ cinq fois plus fortes. On passera en quelques années de la simple dose (vingt millilitres), à la « double-dose » (quarante millilitres) jusqu'à la perfusion de cent à deux cents millilitres de produits concentrés à soixante-seize pour cent d'iode en extrait sec. On obtenait d'excellents résultats lorsque la maladie était due à un blocage des uretères. Il y avait toutefois des complications quand elles étaient réalisées chez des individus préalablement atteints de néphrites chroniques.

Lorsque je pris mes fonctions à l'hôpital Necker, l'exploration des insuffisances rénales était le pain quotidien de l'uroradiologie à haut risque. Tout le monde se félicitait de ne plus avoir recours à ces UPR. Mais personne n'appréciait de voir se développer de trop fréquentes anuries consécutives à l'UIV, beaucoup plus rarement à l'artériographie. Le problème était jusque-là laissé en jachère. Les néphrologues avaient trop de sujet de préoccupations pour avoir le temps d'explorer des paramètres techniques sortant de leur spécialité. Le Belge Christian de Duve venait de recevoir le Prix Nobel de médecine pour ses travaux concernant les phénomènes de pinocytose cellulaire inductrice de vacuolisation tubulaire cytoplasmique auquel on donna le nom de néphrose osmotique. Certains cas avaient été décrits par un New Yorkais chez l'enfant soumis à des injections de produits de contraste iodés et avait reproduit la vacuolisation sur le rein de porc, un animal peu adaptable aux laboratoires de Necker. Dieter Kleinknecht avait publié, juste avant mon arrivée, un travail préliminaire sur ces néphroses, dépistées grâce à l'excellence des histologistes de Necker, alors endeuillés par la disparition de Hyacinthe de Montera, laissant à Nicole Hinglais, puis à son élève Dominique Droz, un champ de recherche immense. Les radiologues n'avaient pas la culture médicale suffisante pour s'intéresser à un problème qui ne pouvait être résolu que par l'épluchage fastidieux de colonnes de chiffres des examens biologiques sanguins et urinaires. Ce n'était pourtant qu'un travail d'externe des hôpitaux. À l'inverse, les néphrologues n'avaient même pas la culture basique des urologues en matière de techniques radiologiques, pour juger des causes des complications. J'arrivais à point pour faire le pont entre les trois disciplines.

Je fus ravi de m'attaquer à un secteur de recherche qui calmait mes frustrations médicales, et ce d'autant plus que je me faisais agresser quotidiennement par les chefs de clinique et les internes des deux Jean, Hamburger et Crosnier, à propos de ces néphroses osmotiques, dont je ne connaissais rien. Très vite, je ne supporterai plus l'idée d'être traité de tueur de reins en série, même si j'avais toujours une certaine parenté physique avec le Jean-Louis Barrault en quête de bouchers. J'appartenais à cette catégorie de médecins capables d'assumer ses responsabilités qui plaisaient tant à l'école de néphrologie hamburgeoise. *« Ici, si tu assumes tes malades, tu nous intéresses, sinon tu peux remballer tes bagages »*, m'avait prévenu mon ami d'internat Claude Barbanel devenu chef de clinique chez Jean Crosnier. J'obtins, grâce à Victor Bismuth, une confortable bourse du Fonds d'Etudes et de Recherche du Corps Médical des Hôpitaux de Paris, et je trouvai deux néphrologues, Paul Jungers et Dominique Ganeval, qui acceptèrent de m'aider à ne pas divaguer sur des dossiers médicaux d'une grande complexité. Dans un premier temps, il fut possible de décrire plusieurs types de complications rénales; la plus grande part était d'une grande bénignité; exceptionnelles ceux qui mettaient réellement en cause la vie du malade; je n'ai pas le souvenir d'avoir vu un cas mortel. Dans un second temps, seulement décalé par rapport au premier, il fallait définir les facteurs favorisants, étape essentielle pour établir les mesures prophylactiques efficaces. Ensuite il fallait comprendre pourquoi les produits de contraste étaient néphrotoxiques. Il fallait enfin démontrer si la lésion de néphrose os-

motique n'était qu'un symptôme ou, au contraire, la cause des troubles qui nous préoccupaient. Les travaux conjoints que nous menèrent n'imposaient aucune épreuve expérimentale chez nos malades. Nous travaillions sur des examens radiologiques et biopsiques qui faisaient obligatoirement partie de l'exploration routinière nécessaire au diagnostic. Nos approches concluaient plutôt en faveur du symptôme. Nous essayâmes par tous les moyens de reproduire la lésion chez le rat sans aucun succès. Je fis mes premières armes d'expérimentation sur l'animal dont les reins sont infiniment plus tolérants que le rein humain.

ICR'73, Madrid, Espagne, octobre 1973

Jusqu'alors, Michel n'avait pas encore tenté d'expérience internationale probante. Je l'incitai à nous manifester dans le programme scientifique du Congrès International quadriennal de radiologie qui se tenait en 1973, à Madrid. Toute la communauté scientifique mondiale était là, Nord-Américains compris, dois-je le dire, pour la dernière fois au sommet, avant le futur monopole de la RSNA à Chicago. Seul à ma connaissance, Jacques Lefebvre avait refusé de s'y rendre, hostilité antifranquiste d'un vieux socialiste, datant de la guerre civile. Franco en effet inaugura le congrès. Je le vis, caudillo généralissime de taille minuscule, passer entre deux haies assez minces de curieux ni hostiles, ni enthousiastes, seulement silencieux. Il n'y avait pas si longtemps que l'Espagne s'ouvrait au tourisme international, avec le symbole autodafé de la Valle de Los Caidos rendant hommage aux deux bords qui s'étaient affrontés lors d'une révolution spécialement sanglante. J'y emmenai mon interne, Guy Frija, pour un voyage en coupé Simca et nous logerons à Madrid dans l'appartement vacant d'une amie. Nous y retrouverons Victor Bismuth et Jean-Claude Gaux chez qui il effectuait son clinicat. Jean-René Michel avait préparé un papier sur l'emploi de l'angiotensine dans l'artériographie rénale; l'équipe de Bismuth présentait son expérience de l'angiographie des glandes parathyroïdes. Ma communication traitant des néphroses osmotiques était programmée tout à fait à la fin du Congrès.

Le programme scientifique comme l'organisation furent irréprochables. L'industrie d'alors n'avait pas encore de manifestation concurrente pour exposer ses dernières nouveautés. l'événement le plus spectaculaire se tenait au stand de la CGR. Il fallait un passe-droit pour découvrir le nec plus ultra de la salle de radiologie télécommandée, une Futura 2000, produit d'une petite firme italienne absorbée par la firme française. Leur système tournait et bougeait dans tous les sens autour d'un malade qui n'avait plus qu'à rester passivement couché jusqu'à la fin de l'examen. C'était une merveille sur le plan de la mécanique et chacun tirait des plans sur la comète pour savoir comment il pourrait se faire attribuer le premier prototype opérationnel en hôpital. En fait, les deux exclusivités étaient obscurément fourrées dans des recoins des programmes. Les Norvégiens de Nyegaard sortaient la première molécule de la révolutionnaire lignée nonionique, le métrizamide ou Amipaque, qui allait révolutionner la neuroradiologie puis toute la radiologie utilisant les produits de contraste iodés. Le futur Prix Nobel de médecine Sir Godfrey Hounsfield, un Britannique alors anonyme aidé du Sud-Africain Mac Cormack, donna une courte communication sur ce qui sera la tomographie assistée par ordinateur, le CT-scanner financé par l'argent des Beatles gagné par la firme EMI.

Antoinette Béclère tenait un stand consacré à la présentation de son livre consacré à son père et y fit la connaissance du Suisse bernois Walter Fuchs, promu là secrétaire général de l'International Society of Radiologie qui sera son dernier grand et platonique amour qu'elle gâtera d'une volumineuse donation en francs suisses. Lors d'un dîner offert par les Michel dans un prestigieux restaurant de la Plaza Mayor, je ferai la connaissance de deux grandes figures de l'uroradiologie montante, la Lyonnaise Annick Pinet qui sera ma marraine pour entrer dans le très distingué Club du Rein, et le Florentin de Trieste, Ludovico Dalla Palma, auquel m'unira

une amitié trentenaire. On mangeait bien à Madrid à des prix sans concurrence. Victor Bismuth nous invita, Jean-Claude Gaux et moi, à déjeuner au « Tres Encinas », un plantureux restaurant de fruits de mer de la Galice, pour nous entretenir de notre participation espérée dans un programme informatique de comptes-rendus automatisés supporté par Philips ; cette expérience à laquelle je collaborerai activement, mais qui n'aboutira pas sera à l'origine de la conception de mon futur livre « L'UROGRAPHIE INTRAVEINEUSE ». Je présentai en français, mais avec de superbes tableaux bilingues conçus par la dessinatrice de La Clinique Néphrologique, Martine Netter, le dernier matin du congrès ma communication sur la « néphrose osmotique » des produits iodés, devant un public clairsemé et sans traduction simultanée ; elle ne passera cependant pas inaperçue et Klaes Golman, un médecin expérimentateur du laboratoire Nyegaard, me proposera plus tard de faire une étude de la toxicité rénale du métrizamide. En fin de compte on ne commence jamais assez tôt sa carrière scientifique internationale. Je repartirai en avion, en abandonnant dans le parking du congrès ma voiture à la batterie épuisée qui sera rapatriée par Europe-Assistance. J'avais quand même pu emmener les Gaux et Frija à Tolède, pour revoir l'Alcazar et les Greco. Cette année-là, nous étions à Madrid, juste en même temps que le premier choc pétrolier et un sanglant conflit israélo-arabe. Nous n'en mesurerons les conséquences que bien plus tard.

Mon travail valait la peine d'être publié dans un journal radiologique de langue anglaise. La presse scandinave entrait dans une phase de déclin que subissait aussi les Britanniques. La revue américaine « Radiology » devenait la plus cotée. L'article qui avait été revu et corrigé à la main par Jean Hamburger lui-même, sur cinq feuillets bleuis par l'encre de son stylo Mont-Blanc, fut accepté et publié en un temps record sans aucune correction, et fit longtemps autorité.

Certains hommes sont des phares. La valeur n'attend pas nécessairement le nombre des années. L'un des assistants de Jean Hamburger, Jean-Pierre Grünfeld, avait été nommé major de l'internat, une année avant moi. Il possédait la plus vaste culture médicale qu'on put trouver alors dans le clinicat. Il était un exceptionnel clinicien. Il avait passé une année à Boston, Massachusetts, dans un des temples de la néphrologie et de la radiologie vasculaire de l'université d'Harvard, le Peter Bent Brigham and Women's Hospital. Il en revenait bourré d'idées. Pour certaines, il avait besoin d'un radiologue, rôle tenu jusque-là par Jean-René Michel. J'entamai avec lui et son visiteur australien Joseph Sabto, une série de travaux de très haute volée. Notre amitié devint rapidement intime et résistera au temps, bien que nous fussions chacun sur la route de l'agrégation. Je lui dois d'avoir appris la plus grande rigueur possible dans l'établissement et la réalisation des explorations scientifiques. Les articles étaient réécrits vingt fois, mais le résultat était exceptionnellement valorisant. J'eus ainsi accès aux revues « Clinical Science » et à « Kidney International », comme troisième auteur des publications. A ce moment-là, les références bibliographiques citées dans les livres et les articles des grandes revues médicales ne comportaient que les trois premiers noms, quelque soit le nombre de collaborateurs et ils étaient souvent plus de la demie-douzaine. Dans certains classements de valeur des chercheurs astreints au système «to publish or to pérish» pour leurs avancements de carrière ou la survie de leurs laboratoires, ceux de l'Inserm par exemple, le premier auteur gagnait trois points, le second deux et le troisième un. Il n'était pas rare que cette mise en place génère des conflits à la limite du sanglant. La radiologie française n'avait pas encore atteint ce niveau.

La transplantation rénale était le must de Necker. Les greffés n'étaient pas nombreux en valeur absolue, mais chacun était un trésor. Toute la technique de l'intervention chirurgicale, à la fois urologique et vasculaire avait été réglée par Jean Auvert aux temps héroïques - déjà vingt ans! mais il devenait chef de service dans le nouvel hôpital Henri Mondor de Créteil. Mainte-

nant, elle était parfaitement maîtrisée par Jacques Cukier, Daniel Beurton et Jean Vacant, encore assistants de Roger Couvelaire, et le très discret et indépendant chirurgien de Beaujon aux doigts de fée, Michel Lacombe. Jean Hamburger avait lancé la transplantation de rein de donneurs vivants, en tirant parti de l'expérience malheureuse des savants atomistes yougoslaves gravement irradiés et sauvés par les greffes de möelle osseuses par Georges Mathé. La première greffe de Marius Renard, avec un rein de jumeau homozygote, en avait fait en quelque sorte un homme guéri sur le plan rénal, mais mort des conséquences des réactions de rejet d'origine immuno-allergique. Pendant plusieurs années, les greffés avaient été systématiquement irradiés à Villejuif, mais petit à petit, on avait appris à s'en dispenser. Les difficultés dans les suites opératoires et durant toute leur existence, étaient surtout d'ordre médical. La greffe pouvait bien marcher et tout le monde était sincèrement heureux. Il y avait malheureusement beaucoup d'avatars. Les transplanteurs vivaient dans un stress permanent, tant intensément Jean Crosnier, Michel Leski, Henri Kreis, Claude Barbanel et leurs internes assumaient leurs malades avant, pendant et après la greffe. Les greffés connaissaient techniquement leurs états respectifs presque autant qu'eux. Ils avaient échappé à la mort. Ils avaient connu l'esclavage avec l'hémodialyse périodique qui ne leur autorisait ni les festins, ni la libation, ni les voyages. Le succès de la greffe était leur fol espoir. Aucune erreur n'était permise. Seuls Jean-René Michel et moi assurions leurs artériographies. Nous les connaissions presque tous aussi bien que leurs néphrologues. Trop souvent, le verdict artériographique signifiait le rejet définitif de la greffe et la fin de l'espérance – le greffé est un des archétypes de héros des temps modernes. Leurs misères que je suis le premier à déplorer n'a que trop nourri nos publications scientifiques.

Du concours d'agrégation 1974

Le temps passait très vite. La fatigue du travail quotidien et l'excitation de la recherche scientifique me rendaient maniaco-dépressif, état assez commun chez les hospitalo-universitaires. Le combat pour la nomination commençait. Il fallait obtenir du doyen la création d'un poste de maître de conférences agrégé adjoint. Ce ne pouvait être que le fruit des efforts du patron. Necker était une pépinière de grands talents et la compétition était rude. Le patron devait être puissant et motivé, le candidat, lui, constant, déterminé et surtout flegmatique. Le résultat ne dépendait pas d'une épreuve de bachotage. Je n'avais pas l'impression d'être vraiment maître de mon destin. Devenu amateur de course de tête, j'avais cette chance énorme de regarder seulement devant moi et ne voir ni sentir ce qui se passait au-dessous de mes rotules. L'agrégation est un pancrace dans le cours duquel seul votre patron direct est crédible. On commence par chercher à vous défendre et tous les moyens sont bons, y compris les plus bas. Dans ces conditions, il vaut mieux être inconscient. Cette période peut durer très longtemps, des années pour certains. Le clinicat, d'une durée potentielle de sept ans à l'époque, peut être une rivière sans retour. Après quarante ans, il peut devenir impossible de se reconvertir. Mon atout principal venait de la maturité acquise durant mon internat prolongé jusqu'à trente-trois ans. J'avais pu donner mon maximum et au-delà, durant un clinicat qui ne pourrait être que bref, certainement pas plus de trois ans.

J'entrai en crise durant l'hiver 1974. La vie que je menais devenait inhumaine. J'étais assez lucide pour mesurer ma part de responsabilité dans cet état dans lequel je menaçais de tomber mortellement. Nul ne m'avait demandé d'aller dans autant d'aventures parallèles. Ma femme, plus que supportive jusque-là, commençait à renacler et mon fils se demandait pourquoi je devenais méchant. Mon patron lui-même s'en inquiétait et le doute menaçait de s'infiltrer en lui. Je pris une semaine de congé et fis un « trip » assez étrange sur les terrains de ma jeunesse. J'en revins déterminé à abandonner la course en sac. Après tout, j'avais atteint le but logique de mon engagement en médecine. J'étais allé au bout d'un processus de maturation qui me permet-

tait d'être compétent dans une branche dont je pouvais vivre. Je n'avais fait aucune concession à la facilité qui consiste à se mettre en roue libre à mi-parcours. Je devais sortir de l'obsession de la perfection pour m'occuper de mon fils qui promettait de devenir la septième merveille du monde. Mon avenir semblait devoir se situer, non pas en France, mais en Amérique. Ma femme et nos amis intimes, Patrick Segond et sa femme, mirent un week-end entier à me démontrer l'inanité de cette solution de fuite en avant. J'étais dans le dernier virage et l'issue était certaine: j'allais être nommé à Necker! Je venais même d'être délégué dans les fonctions d'agrégé. Si j'abandonnais maintenant, je passerais le reste de ma vie à le regretter. La sagesse parlait dans leurs bouches, mais ils m'assassinaient aussi. J'avais appris à courir des dix mille mètres alors que j'étais maintenant dans l'état de ces marathoniens que l'on voyait terminer en titubant dans les derniers mètres de la course, et s'effondrer incapables de couper le fil de l'arrivée pour être classé.

Les rapports entre patron et élève peuvent devenir d'une extrême complexité. *« Je l'ai admiré, je l'ai estimé, je l'ai haï »*, avais-je lu sur la bande de la biographie d'une célébrité politique par son ancien secrétaire. Je ne voulais à aucun prix entrer dans ce cycle infernal, mais je ne voyais pas comment je pourrais y échapper. Je demandai son avis à l'ami Roger Lévy, qui avait vu bien des situations analogues des deux côtés de la barrière. Il me conseilla de consulter un de ses amis, Jean-Marc Alby, professeur de psychiatrie à la Salpêtrière, psychanalyste *non excité*. Il s'agissait bien d'un problème de père, j'étais atteint d'une névrose chrétienne, le valium suffisait et je n'avais qu'à vivre ma vie comme elle se présentait. Ce que je fis. Assez mal, puisque si je me laissais aller à une psychanalyse offerte, l'issue vers un divorce était quasi-programmée d'avance, avait-il accepté de répondre à ma question... L'épanouissement de mon fils était une trop grande source de bonheur pour que j'aille au-devant ce risque. Ce qui ne voulait pas dire que ma femme et moi ne restions ensemble *qu'à cause du gosse*, comme le chantait alors Pierre Perret. *Ne sous-estimez jamais la profondeur du lien qui vous lie à votre épouse,* me dira-t'on plus tard.

6-2

HOMO VIR RADIOLOGICUS ACADEMICUS PATERQUE (1975-1978)

Piètre élève qui ne dépasse son maître.
Hippocrate

Mon patron avait obtenu la création de son poste d'adjoint. Le reste n'était plus que formalité. Le concours d'agrégation était une parodie, pourtant émotionnellement éprouvante. Il y avait autant de postes que de candidats. La mise sur la liste d'aptitude résultait de l'examen du curriculum vitæ par un rapporteur, en l'occurrence le Montpelliérain Jean-Louis Lamarque, suivi d'un exposé en cinq minutes de ses travaux scientifiques, par un jury imposant en nombre, mais en civil, présidé par Jacques Lefebvre. De ce coté là, j'étais tranquille. J'avais fait tout ce qu'il était possible de réaliser en trois années de clinicat. Je pris beaucoup de plaisir à écrire mon exposé de titres et travaux et en soignai la forme grâce à ma sœur Catherine qui savait

taper sur la machine IBM à boule que j'avais louée pour l'occasion. Tout cela était cohérent. J'avais réglé son compte à mon adolescence en la synthétisant d'une phrase *«Nous avons pris nos fonctions d'externe des hôpitaux de Paris en 1962, à la fin de nos études de médecine effectuées à la Faculté de Médecine de Rennes»*. Le coureur de marathon s'effondra après le passage de la ligne, un an plus tard. *« Tu es arrivé, mais en quel état! »*, comme l'illustre une caricature célèbre rappelée par Roger Lévy. *« Les années sabbatiques sont faites pour des gens comme vous »*, me conseilla Jean Hamburger, quand je lui remis un exemplaire de mon livret de titres et travaux. Ivan Labry, l'ancien des Brigades Internationales, tout en conduisant en maugréant une malheureuse Simca 1500 à boîte automatique de fonction de Directeur de la firme, fut le plus énigmatique *« Je vous félicite... Je ne sais pas comment vous avez fait... Les concours de médecine sont les plus dégueulasses que je connaisse! N'acceptez plus jamais qu'on vous emmerde! Si j'étais vous, je me mettrais à la moto!»*. Merci, mais le Manurhin m'avait suffi, j'aurais préféré acquérir une Rover 3500, malheureusement en tête de la liste des voitures les moins fiables du parc automobile suisse. À marcher hors de mes pompes, je me rendais compte que j'étais devenu un *siphonné du boulot* selon Henri Salvador et que, l'excitante préparation du concours étant passée, je n'avais aucunement préparé la vertigineuse descente qui ne pouvait manquer de s'ensuivre.

Il y avait maintenant deux chefs de clinique, Jean Affre et le Tourangeau Philippe Rouleau, puisque mon brillantissime premier élève devenu radiothérapeute, François Reboul, avait préféré succéder à son père, fondateur de la célèbre Clinique Sainte-Catherine d'Avignon qu'il m'invita à visiter, plus trois internes, tous chevronnés. Je devais leur laisser une place, donc moins travailler en première ligne, tout en restant présent. Durant l'année universitaire qui s'ensuivit, entrer dans un amphithéâtre me donnait la nausée, écrire une page d'article m'était plus pénible que l'ascension de l'Izoard par le Bobet de 1959. Je restai des mois aboulique et fort culpabilisé. Qu'aurais-je dû faire? Probablement prendre trois mois sabbatiques au Club Méditerranée ou parcourir de long en large les grands espaces américains en Lincoln Intercontinental. L'idéal aurait été une bonne période militaire, la colonie de vacances des adultes nostalgiques, en passe de régression infantile.

Professeur de radiologie à Rabat, Maroc, première (janvier-février 1976)

En fait, il suffisait d'attendre que le corps et l'esprit fassent leur conversion. Faute d'expérience, je croyais qu'elle ne se ferait jamais. Tout se remit sur rail à la rentrée 1975. Deux événements survinrent qui me serrèrent dans les bottes de professeur. Guy Pallardy me demanda d'assurer une session de cours à la Faculté de médecine de Rabat. Je mis ma femme et mon fils dans la Simca 1300 que j'avais achetée d'occasion à ma belle-sœur, et nous partîmes pour un voyage de deux mois à travers la France méridionale jusqu'à Sète à l'aller où un ferry nous conduisit jusqu'à Tanger, et l'Espagne au retour.

À Rabat, je me rendis compte que Pallardy avait fait un travail extraordinaire pour créer un enseignement de la radiologie qui était apprécié des étudiants. Il était très populaire et très estimé de tous. Mais il y avait encore plus étonnant: le service de radiologie de l'hôpital Avicenne était une pépinière de jeunes talents et pouvait rivaliser en valeur avec les meilleurs services français. Le père de la radiologie *r'bati* est un Français peu ordinaire, Jacques Gillet. Il avait quitté la France pour le Maroc juste avant l'indépendance et devint immédiatement un personnage indispensable à la vie de l'hôpital Avicenne, protégé par les rois Mohammed V comme son fils Hassan II. Il habitait une petite maison de fonction dans l'enceinte. Non seulement il pratiquait une excellente radiologie, mais il s'intéressait à toutes les urgences médicochirurgicales. Disponible à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, petit, rond, jovial

et un peu enveloppé, il pétillait d'intelligence bienveillante et à légèrement narquoise. On n'a pas intérêt à être dupe quand on monte jusqu'au service du Roi. Les honneurs formalistes ne le passionnaient pas. Il préférait être le héros des jeunes internes, tous heureux de trouver un mentor émancipateur. Lorsque l'heure en fut venu, il sut faire venir à la radiologie les hommes et les femmes qu'il fallait pour que naisse l'école de radiologie de Rabat. Cette école existe maintenant à toute sa plénitude. En 1976, il y avait des internes et des chefs de clinique. La plus ancienne, Farida Imani, une jeune femme que j'avais aperçue chez Ledoux-Lebard à Cochin quand elle préparait le CES de radiologie, se préparait à l'agrégation dans le plus grand sérieux. On aurait pu imaginer un concours bidon dans cette jeune Faculté dont les élites provenaient des grandes familles. Il n'en fut rien. Je l'aidai à écrire des articles scientifiques d'excellente qualité. La pathologie ne manquait pas au Maroc, notamment en matière de parasitoses urinaires, bilharziose et hydatidose. La pédagogie avait été bien développée. Je n'avais rien à lui apprendre sur la façon d'enseigner.

Ce fut un plaisir que d'être membre d'un jury d'un vrai concours d'agrégation. Les Marocains s'étaient dotés des structures de l'Université française traditionnelle. Elle ne s'était pas précipitée dans les réformes. Comme nos vieux maîtres, elle passa trois épreuves. L'épreuve de malade consistait dans un examen clinique complet et de l'interprétation des examens cliniques et biologiques. Elle devait aboutir à un diagnostic exact, après une longue discussion bien charpentée. Elle ne savait, bien entendu, rien du malade avant de pénétrer dans sa chambre. Le jury était mixte; contrairement aux deux radiologues, Guy Pallardy et moi, les médecins étaient tous Marocains et ne furent pas les moins critiques. Elle s'en tira élégamment et tout à son avantage. De même pour les deux épreuves pédagogiques, elle devait faire une grande leçon et une petite leçon. Pour la grande, elle devait s'enfermer toute une journée dans la bibliothèque de la Faculté pour y compulser toute la bibliographie disponible. La petite demandait moins de préparation. À la fin du concours, elle n'eut pas à avoir honte dont elle avait été nommée professeur. Si sa prestation avait été médiocre, elle aurait probablement été nommée, mais elle aurait perdu la face. J'aurais cent mille fois préféré préparer un concours de ce genre que de faire en cinq minutes un fade résumé dont la nouvelle formule française se satisfaisait.

J'arrivais à Rabat à une époque troublée. Le Maroc vivait la Marche Verte vers le Sahara ex-espagnol qui avait soudé la population autour du roi Hassan II, ébranlé peu de temps auparavant par la tuerie de Skhirat qui avait été fatale à un éminent chirurgien français, mais avait épargné mes Maîtres Claude Bétourné et Jacques Chalut, habitués des diffas royales. On déconseillait aux rares touristes étrangers de se rendre au-delà de Marrakech. Je ne résisterai pas à une escapade au-delà de Ouarzazate et de Zagora vers M'hamid, pour montrer à mon fils ce qu'était un désert de sable, à partir d'un Grand Hôtel du Sud, lui totalement déserté. Nous ne vîmes pas un soldat, mais nous nous régalâmes à la vision des amandiers en fleur en plein hiver et des vieux manuscrits datant du royaume de Tombouctou.

L'agitation était à la Faculté de Médecine. Les étudiants se mirent en grève le jour de mon premier cours pour une obscure histoire de bourses. Une délégation d'étudiants vint me trouver pour me demander de ne pas l'assurer. Je refusai pour le prétexte pour moi inébranlable que je n'étais pas Marocain et que le programme était cofinancé par le gouvernement français Je n'avais pas à m'immiscer dans une histoire purement nationale bien que je ne contestasse pas le bien-fondé leurs revendications. Le ton monta. Je gagnai le grand amphithéâtre Farraj. Le béton était à nu et l'acoustique psychédélique, avec ses centaines d'étudiants surexcités. Je me sentis un peu seul face à la meute. Je proclamai fermement que je leur donnais un quart d'heure montre en main pour qu'ils prennent une décision: rester calme et assis pour écouter le cours ou évacuer l'amphithéâtre sur le champ. Quoi qu'il en serait, je donnerais mon cours même

devant des chaises vides. Les étudiants se mirent à délibérer en arabe, langue qui, on le sait, ne comporte pas que des syllabes douces. Je ne comprenais rien sinon que le parti de la grève était nettement majoritaire. À la fin de la quinzième minute, je commençai à gueuler mes phrases dans un micro réglé au maximum. Les étudiants continuèrent de vociférer puis se calmèrent petit à petit voyant que ma détermination n'avait pas été entamée d'un pouce et se décidèrent à sortir en silence, à l'exception des élèves de l'école de santé militaire en uniforme qui n'avaient pas le droit de grève. À la sortie, la chicaya reprit de plus belle. Je demandai à rencontrer le doyen afin de recueillir son avis et l'assurer que je n'avais nullement l'intention de mettre le feu dans sa Faculté pas plus que me laisser dicter une loi par un amphithéâtre. S'il le fallait, j'étais prêt à rentrer en France sur l'heure. Il me donna raison, mais n'avait pas le pouvoir de régler le problème de ses étudiants dont il comprenait les revendications. La raison finit par reprendre des forces. Les étudiants acceptaient que je continue leur enseignement parce qu'ils comprenaient qu'un Français respectait leur indépendance par une telle attitude. Ils me demandèrent de refaire le cours qu'ils avaient manqué. Je le leur accordais, mais ce serait fait le dernier jour de la session. J'avais acquis leur respect, il me restait à gagner leur affection, je l'obtins en introduisant quelques traits sur lesquels pouvaient tisser des caricatures. Je ponctuais souvent mes phrases par un *eh! oui!* quand j'avais l'impression que ce que je leur disais avait quelque chose d'inattendu voire choquant. Ils ne mirent pas longtemps à reprendre ces *eh oui* en chœur et je m'arrangeai pour les solliciter. Il n'est pas interdit d'être un peu putain, la tradition se perpétuera. Ces étudiants étaient le témoin de la vitalité de la jeunesse maghrébine. Ils n'avaient rien du bicot, du crouillat, du bougnoule paresseux, selon les noms d'oiseaux en usage dans mon jeune temps. Ils travaillaient probablement bien plus que leurs collègues français de l'époque. Ils voulaient de l'enseignement de qualité, qu'on les considérât et que leur pays soit grand par l'esprit au moins autant que par la taille. Cette jeunesse-là existe dans tous les pays du monde même dans les pays les plus déshérités.

Ma sensibilité de gauche s'émoussait. De Gaulle était mort, Pompidou aussi. Giscard d'Estaing avait sa séduction, mais Chirac ne m'inspirait pas et je n'avais pas aimé l'expulsion du turlupin JJSS de son gouvernement. Le démon de l'engagement politique me reprenait. J'allai voir Micheline Bridel, bien introduite localement, pour lui demander si elle accepterait de me présenter au jeune député de Vitré, la sous-préfecture de mon village natal. Le fils Méhaignerie venait de succéder à son père et Emile son mari en avait été le suppléant. Ma femme eut une telle réaction de répulsion à cette idée que je renonçai à explorer plus avant. Ce ne fut pas difficile, je n'étais vraiment pas convaincu que l'idée était bonne.

Le Centre Antoine Béclère

Mon patron avait été appelé à remplir les fonctions de secrétaire général du Centre Antoine Béclère et me demanda de travailler au fichier. J'ai fait beaucoup de recherche bibliographique dans la vie scientifique. Je peux affirmer qu'il n'y a pas au monde une telle richesse en références produites entre 1950 et 1975. Ce sera le grand mérite de Guy Pallardy d'en assurer la conservation, quand, vingt ans plus tard, le propriétaire de l'appartement voudra récupérer son bien et le Centre se logera dans la Nouvelle Fac de Médecine de la rue des Saints-Pères. La personnalité d'Antoinette Béclère était de bois massif, comme l'acajou de ses meubles. Elle avait connu toute l'histoire de la radiologie. Elle n'avait qu'une estime limitée pour ce qu'elle était devenue en France depuis la fin de la guerre. Elle était ulcérée notamment par le retrait total de la France de la vie internationale. Je ne travaillai que quelques mois avec elle, mais je fixai l'essentiel de ses confidences dans ma mémoire. J'en aurai besoin plus tard.

De l'Indice de Médiocrité appliqué à l'Économie de Santé (obernai, septembre 1975)

Dans un tout autre ordre d'idées, j'avais participé à un Symposium de l'Assistance Publique réservé à ma promotion de jeunes agrégés, pour nous sensibiliser à l'inévitable régulation des dépenses de santé initiée par l'école de Harvard avec les travaux de la biophysicienne Barbara McNeil. L'on baignait encore dans le luxe et nous fûmes traités comme des seigneurs dans un excellent hôtel d'Obernai en Alsace. Au bon vieux docteur Damelon avait succédé à la direction générale de l'AP, le plus grand empire médical hospitalier au monde à l'époque, un Inspecteur des Finances, Gabriel Pallez. Il avait musclé son administration en recrutant un second énarque plus solide que le premier, trop falot. Jean de Savigny qui deviendra l'éminence grise de plus en plus ambiguë d'une administration rapidement sur la voie d'une pléthore toujours dénoncée par les médecins, jamais admise par les intéressés eux-mêmes, alimentés qu'ils étaient par les promus de l'école spécialisée de Rennes, plus ou moins commissionnés pour briser le pouvoir médical dont nous serions les futurs mandarins à plein-temps. Madame Simone Veil, ministre de la santé et ancienne déportée d'Auschwitz, viendra nous honorer d'une visite appréciée qui sera l'occasion d'admirer une très belle femme d'une intelligence évidente, regrettablement ignorante des sujets qu'elle aura à traiter, notamment l'explosion de l'imagerie médicale, encore imprévisible dans son ampleur et sa diversité. Ma conception était déjà affirmée. Seule la compétence autorégulée par son éthique personnelle permettrait d'être un acteur responsable et efficace de cette réforme citoyenne. Qui mieux qu'un refoulé vers le haut de la médecine de campagne était mieux à même de définir la ligne qui sépare le socle de l'incompressible de sa statue eiffelienne à ériger avec les besoins diagnostiques et thérapeutiques, à venir de la biologie et de la technologie. Aucune philosophie politique n'avait la capacité d'appliquer ce paradigme à une large échelle. De ce fait l'administration tirera à vue sur toute velléité de casser la théorie comptable la moins nuancée, qui arrangeait tout le monde au niveau de la médiocrité aussi bien syndicale que politicienne ou médicale, mais ne résoudrait rien de bon à terme.

Que l'on me permette d'amorcer ici ma vision de la médiocrité exprimée par un indice applicable à un individu, une collectivité, un pays, un continent. L'étymologie vient du substantif latin medius, medius, qui veut dire milieu, comme le prouve la dénomination du troisième doigt de la main qui est médian, comme le nerf du même nom de la face antérieure de l'avant- bras. En dérivent les mots medium et son pluriel media, qui veulent dire moyen(s), milieu(x). Les radiologistes anglo-américains écrivent contrast medium(media) *quand les radiologues français utilisent eux l'expression* produit(s) de contraste. *La nuance péjorative n'existait pas au départ dans le mot le mot latin mediocris. Il n'est pas nécessaire d'être débile pour être médiocre, c'est-à-dire, dans le milieu, la moyenne. On peut être médiocre tout en étant intelligent et instruit. Mais la moyenne de quoi? Les statisitiens ont inventés des équations mathématiques et une sémantique dont l'aridité empêche l'emploi courant dans des milieux peu formés à la rigueur scientifique et à ses perversions, la manipulation des chiffres au profit d'une thèse. Pirandello disait que les faits sont comme des sacs, on y met ce que l'on veut. On peut dire la même chose des statistiques enseignées dans les diplômes spécialisés.*

Lors des 24-Heures du Mans de ma jeunesse, les berlinettes DB-Panhard gagnaient le challenge de la catégorie «Indice de Performance», malgré les cylindrées ridiculement faibles de leurs moteurs. Aujourd'hui, je ne peux exciper d'un support mathématique aussi éprouvé pour expliquer comment je calcule un indice de médiocrité que l'on ne manquera de taxer au mieux de pifométrie à la Cosinus au pire de délire jargonaphasique. On connait la courbe en cloche de Gauss qui sert par exemple à représenter une pyramide des âges. Elle ne m'a jamais paru intégrer suffisamment bien le critère subjectif qui soutend toute entreprise visant à comprendre un phénomène humain à tendance socialisante, comme les résultats de

la correction de copies de concours sur épreuve ou de la performance d'une équipe hospitalière dans le temps et dans l'espace. Lorsque je m'essaye à expliquer le mécanisme de mes réflexions de chef de service prestataire de services ou de producteur de travaux scientifiques, je préfère utiliser une droite de type y=ax+b, qui expose l'idée de pente ascendante, descendante ou plate. On image mieux la dynamique d'un groupe ou d'un individu devant un auditoire de niveau culturel, disons lambda. On peut donc être à l'hôpital Necker un médiocre à 16/20, inclus que l'on est au milieu de génies admissibles d'office au MEMSA. Le dixième du Championnat de la British League de football-association est une équipe médiocre en Angleterre, alors qu'elle serait probablement dans le top-5 dans notre Ligue 1, avec les mêmes joueurs. L'indice de médiocrité actuel des Anglais est plus élevé que celui des Français en football, à l'inverse de ceux que l'on constate en Coupe d'Europe de Rugby, où nous sommes les meilleurs en 2005.

Jamais, depuis ma promotion à l'externat de Paris, je n'ai visé autre chose qu'un seuil indiciel de médiocrité supérieur ou égal à 17/20±2, quels qu'aient pu être mes objectifs et mes moyens, personnels ou collectifs. Mes échecs rennais m'ont trop obligé à me surpasser pour qu'il en soit autrement. Visé, mais loin de toujours atteindre. Je n'ai jamais eu le moindre mal à abandonner tout ce qui plombait ma moyenne, soit en le refusant soit en déléguant une responsabilité à quelqu'un d'autre, petit médiocre voire nul dans certaines tâches où j'excellais mais au summum de la compétence dans celle que je n'avais pas. Il m'appartient de le reconnaitre, de l'admettre comme d'en faire admettre les conséquences, même et surtout si elles sont déplaisantes. Ce disant, je ne cherche pas à enfoncer des portes ouvertes, à notre époque ouverte aux calculs statistiques savants et à l'évaluation . Sans recourir à autre chose qu'une simple approche indiciaire, on conduit un individu, une équipe, un contrat d'objectif, un audit, avec doigté et sans autorité artificielle. Dans un même ordre d'idée, je n'ai pratiquement jamais eu d'échecs, lorsque j'ai dirigé un travail scientifique, une thèse ou un mémoire, parce que j'en ai toujours étroitement adapté le sujet, notamment sa dimension quantitative, à l'indice de médiocrité de l'impétrant. Pourquoi donner à un crack un thème étriqué, cependant qu'on noie un individu aux potentiels moins élevés dans un océan de données qu'il ne pourra maîtriser? J'ai vu commettre nombre de ces erreurs de ciblage pendant une bonne vingtaine d'années.

On peut donc, pour améliorer ses prestations intellectuelles ou physiques, à titre personnel ou collectif, agir sur la courbe de régression linéaire, soit en diminuant ou en augmentant globalement la base de données, soit en agissant sur l'un des extrêmes, le plus haut ou le plus bas, en y ajoutant un coefficient b en fonction des objectifs à atteindre. Ce type de raisonnement s'adapte beaucoup mieux à la réalité égalitariste de la société française, que la simple définition d'une moyenne sans nuance à 10/20 dont on ignore les extrêmes et les milieux de référence. La solidité d'un projet ou d'un entreprise repose sur la qualité et la solidité de son indice de médiocrité, son accélérateur est à l'extrémité supérieure, son frein à l'inférieure. Il n'est pas judicieux de recruter plusieurs cracks dans une équipe sans bases solides. On ne court pas les 24 heures du Mans avec un dragster. On gagne plus d'efficacité et aussi de respect quand on s'attache à relever le niveau inférieur dans une perspective globale, que lorsque l'on applique bêtement les aphorismes de Peter, selon qui chacun atteint atteint un jour ou l'autre son seuil d'incompétence, si cela doit instituer une médiocratie démotivante et déclinante. Dans mon système, il n'y a pas de retour de bâton maréchalisé.

Donc, quand je parle de médiocre, de médiocratie et de seuil de médiocrité, je n'excipe pas nécessairement d'une optique méprisante vis-à-vis des individus ou péjorative à l'encontre d'une entreprise. Dans ma bouche, au contraire, se faire traiter de médiocre peut

être un grand compliment. On est de toute façon toujours le médiocre de quelqu'un.

Juré du concours de l'internat 1976

Au retour de l'été 1976, je reçus une lettre de convocation de l'AP me signifiant que j'étais désigné pour faire partie du jury du concours de l'internat. J'en étais le plus jeune membre. Il ne me restait plus que la correction de l'anatomie, l'épreuve la moins passionnante pour mes aînés. Mille cinq cents copies environ devaient être examinées mot par mot dans le plus strict anonymat. Nous n'avions pas le droit de les voir, donc a fortiori de les lire nous-mêmes. Selon la tradition, deux jeunes internes volontaires les lisaient alternativement à haute et intelligible voix, sous l'œil vigilant du délégué de l'administration. Nul n'avait envie de voir un concours, dont l'organisation était un monument, cassé pour vice de forme. Mes deux compères et moi nous entendîmes fort bien pour établir une grille. On faisait la moyenne de trois notes. Nous corrigeâmes la moitié des copies à l'hôpital Cochin, l'autre à Hendaye où l'AP tient un centre pour enfants handicapés psychomoteurs. Nous notions quatre copies à l'heure en moyenne. L'épreuve nous occupa plus de deux cents heures. Le sujet que nous avions choisi sur trois questions tirées au sort nous avait semblé relativement facile. Il fallait traiter de l'œsophage dans sa partie cervicale. Le résultat fut consternant, confirmant le peu d'intérêt que les étudiants portaient à l'anatomie qui n'avait pas un gros coefficient et était noyée dans un programme énorme. Certains ne savaient-ils pas qu'un zéro était éliminatoire. Nombre de copies pouvaient le mériter. Malgré mes réticences liées à ma vieille expérience, nous refusâmes la sauvegarde qu'aurait garantie une note-plancher d'un quart de point systématique, pensant que l'anatomie ne devait pas être exagérément dévaluée, sauf à la supprimer du concours, ce qui n'était pas de notre ressort.

Nous pensions aussi que tous les étudiants à zéro pointé cumuleraient assez de mauvaises notes ailleurs pour s'éliminer d'eux-mêmes. Ceci se révéla exact sauf pour deux candidats brillants dans les autres épreuves mais totalement nuls en anatomie. L'un des deux demanda, comme le règlement le permettait, que l'on argumentât notre décision de l'éliminer. Je le reçus au plus vite. Par quelle aberration avait-il pu écrire un tel tissu d'énormités sur deux pages pleines? Eut-il posé la main sur son cou qu'il aurait pu rédiger les cinq lignes élémentaires qui lui auraient donné au moins le quart de point salvateur, voire plus. Même au plus haut niveau, les candidats se croient obligés de faire du volume. Inutile dans un examen universitaire de fin d'année, cette méthode est suicidaire dans un concours où les erreurs sont pénalisées par des points négatifs. Il était bien sûr dans un état moral au sous-sol, mais le jury n'avait pas le droit de revenir sur son verdict totalement couvert par l'anonymat de la correction et les anatomistes n'avaient pas à revenir sur ses notes. À défaut de lui exposer ma propre histoire rennaise, je lui racontai celle de Jacques Monod, le prix Nobel de l'Institut Pasteur qui n'avait pu accéder à la voie royale de l'internat. Un homme qui a un vrai destin trouve toujours une solution. L'éducation française ne l'aide pas avec sa glorification de la stabilité. Et, jusqu'à l'intronisation de l'internat qualifiant une décennie plus tard, un Parisien éprouvait rarement une grande délectation à s'exiler en province. L'étranger était alors la seule solution. J'espère très sincèrement que ce garçon aura pu s'investir dans un système gratifiant d'où il aura pu tirer le maximum de ses promesses et de ses ambitions. Si tel est le cas, un échec à l'internat peut être salvateur. L'Assistance Publique n'a jamais été une pourvoyeuse, même petite, de Prix Nobel.

Du Scanographe

La radiologie continuait d'évoluer bien. Les internes étaient de plus en plus nombreux et ambitieux. Le CES de radiologie enregistrait de plus en plus de candidats qui travaillaient de

mieux en mieux un programme de plus en plus épais. Le dynamisme payait. L'AP avait fait un gros effort de modernisation des plus gros services. Mais nous pressentions les prémices d'un grand bouleversement. Lors du Congrès international de Madrid de 1973, bien peu de congressistes, moi le premier, dois-je avouer, sentirent que le futur n'était pas dans la merveille de la CGR, qui ne sera d'ailleurs jamais commercialisée, mais dans la communication d'un Anglais nommé Godfrey Hounsfield. Il avait eu l'idée aussi géniale que simple de tirer parti des ressources de l'informatique pour décomposer en sous-multiples la nuance hydrique du contraste radiologique. Il y avait suffisamment de différences de concentration et de corps de poids atomiques lourds dans les différents constituants de la boîte crânienne pour que l'on puisse obtenir des images contrastées isolant la matière du cerveau de l'image des ventricules cérébraux. En sélectionnant une fenêtre plus ou moins étroite, on pouvait, en promenant le curseur sur une échelle de mille niveaux de gris au moins, sélectionner mathématiquement tel ou tel contraste en annulant ou en diminuant les autres. Ce nouveau système d'image ne pouvait trouver d'application que sur un modèle tomographique. Qu'à cela ne tienne, la firme anglaise EMI, avec l'argent des Beatles, fabriqua un engin dans lequel on trouvait un anneau circulaire.

Le tube à rayon X tournait circonférentiellement autour du crâne immobile en ayant constamment sur son axe à 180° un détecteur relié au cerveau électronique. Le modèle mathématique faisait entrer les transformées de Fourrier. Ce savant français du siècle dernier ne sut pas de son vivant à quoi aura pu servir sa découverte. Les mathématiciens sont toujours en avance sur leur temps. Les neuroradiologues comprirent plus vite que les autres tout le bénéfice qu'ils pourraient tirer d'une telle machine. En France, il faut rendre hommage à Henri Fishgold qui en fut un thuriféraire inlassable, dès qu'il eut connaissance de cette révolution. Les grandes firmes radiologiques avaient leurs plans de recherche et de développement dans d'autres paniers. Elles laissèrent proliférer de petites entreprises qui se lancèrent dans l'exploitation initiale de la découverte d'Hounsfield. Elles s'y ruinèrent pratiquement toutes, mais leurs productions initiales permirent de satisfaire les besoins de ceux qui, les premiers, avaient compris que le scanographe devait équiper leurs services, en l'occurrence les neuroradiologues qui avaient besoin d'un outil simple, « le brain-scanner » « scanner-tête ». Beaucoup comprirent trop tard et s'en mordirent les doigts.

La France bouda le scanographe. La CGR mit trop longtemps à mettre au point son appareil-crâne puis son scanographe corps-entier. L'on plaisantait sur le thème de l'antagonisme franco-américain.

« Les Américains ont des appareils partout et un seul terme pour les définir: « CT-scanner = computed tomography-scanner»; les Français n'ont pas d'appareils, mais ils ont plein de mots pour le dénommer: «tomographie axiale transverse dans la logique d'Hounsfield, tomographie computée ou computérisée, tomodensitométrie ou TDM, scanographie, terme consacré par l'Académie de Médecine, scanneur, scanner pour tout le monde de la rue et d'ailleurs... »

Les excités de la francophonie pure et dure ne se rendaientils pas compte que tous ces synonymes étaient sans équivalents en anglais, au grand dam des Asiatiques trop confiants dans les traducteurs informatisés automatiques? Les Américains, eux, ne passaient très bien de notre littérature. La Belgique par contre investit en masse dans la technologie, avec notamment la coopération entre Albert Baert de Leuven et Siemens. Elle deviendra en dix ans la meilleure école de radiologie d'Europe du Nord, voire du monde des années 70. En 1976, le scanographe ne pouvait m'intéresser: je n'avais pas entendu parler d'appareils qui puissent examiner le reste du corps humain avec une qualité d'image acceptable pour une utilisation fructueuse en radio-

logie urinaire. Il n'allait pas en être de même avec l'ultrasonographie échographique.

SUR LA VOIE DE L'ULTRASONOLOGIE MÉDICALE (1976)

La deuxième guerre mondiale avait notablement fait progresser la technologie des ultrasons qui avaient la merveilleuse propriété de se propager dans la mer pour percuter le corps des sous-marins. Il suffisait d'avoir un bon capteur de l'écho réfléchi en ligne droite. Le sonar était né et se reconvertirait dans la détection pacifique de bans de poissons et la cartographie des fonds sous-marins. Quelqu'un, un Britannique, eut l'idée d'en faire un outil de diagnostic médical. Lorsque j'étais externe chez Marcel David à la Pitié ou avec Judith Lepintre aux Enfants-Malades, on utilisait très souvent l'échoencéphalographie pour la recherche des complications hémorragiques des traumatismes crâniens. On plaçait une sonde sur la partie la plus mince de la voûte du crâne, le faisceau d'ultrasons percutait la tempe, traversait la moitié du cerveau, se heurtait à la méninge qui est strictement médiane et continuait sa progression jusqu'à la tempe opposée. On obtenait un tracé sur le papier graphique à trois chapeaux. Si le chapeau du milieu était déplacé par rapport au centre, cela signifiait que la méninge médiane était poussée en sens inverse d'un épanchement de sang. La contemplation de la courbe n'avait rien d'excitant. Celle qui avait introduit l'appareil l'avait. L'alliance de la beauté de l'élégance de l'intelligence et de la science caractérisait le docteur Thérèse Planiol.

Elle était ma mère comme Roger Lévy était mon père, physiquement et intellectuellement. Il était impossible – enfin il me paraissait impossible - de la voir et de ne pas en tomber amoureux, tel le ver de terre de l'étoile. Destin exceptionnel, elle écrira plus tard sa biographie pour se livrer à l'admiration des foules. Biophysicienne, elle était assistante du Professeur Fishgold à la Pitié, en 1963. Elle était femme et trop brillante pour qu'une société misogyne la promeuve au professorat dans un fauteuil. Les - «ces cons de*», dira publiquement Jean Hamburger en nous la présentant avant une conférence - Parisiens la rejetèrent et, après une courte halte à Rouen, elle trouva un point de chute à Tours. Elle appartient à la race des pionniers qui sortirent l'échographie du stade du tracé physiologique à l'image anatomique.*

Les pionnier de l'ultrasonographies, hommes et femmes, méritent nos hommages respectueux. Ils ont noms en France Thérèse Planiol et Francis Weill, elle de Tours, lui de Besançon. Durant quinze ans, ils seront la risée du monde médical et non sans raison. Ils promenaient - plutôt par élèves interposés : Marie-Christine Plainfossé et Olivier Bacques en urologie, Jean Taboury en hépatologie, Colette Veyrat en cardiologie, Léandre Pourcelot en doppler vasculaire, Hélène le Guern en fœtologie - dans les sociétés savantes des tracés de plus en plus complexes et de plus en plus prétentieux. Ils voyaient la valvule mitrale du cœur, des kystes du rein, le placenta des femmes enceintes et autres fariboles. Ils étaient les seuls à croire à l'avenir de cette méthode qui allait exploser avec l'incorporation d'une échelle de gris. Le principe visuel est le même que celui du scanographe. Le principe physique est complètement différent. Chaque écho est réfléchi avec une certaine énergie. À chaque bande d'énergie, correspond une nuance de gris. Les meilleurs échographes de l'époque en possédaient de huit à seize. En promenant la sonde on obtenait une coupe anatomique. Dans la gamme de fréquence de l'utilisation en médecine, le faisceau d'ultrasons ne peut pas se déplacer dans l'air. La sonde doit être obligatoirement posée sur la peau et bien tenue en main. Non seulement l'image était difficile à lire, mais il fallait la virtuosité du pianiste pour qu'elle soit bonne. Parce que l'air et l'os arrêtent le faisceau en profondeur, certains organes comme les poumons, les intestins et le squelette étaient inexplorables. En pratique, seul celui qui avait fait la coupe savait l'interpréter.

Je n'avais pas eu le temps de rire des pionniers ni celui de m'y intéresser, mais là, devant

l'échographe de la maison Kreitz exposé en démonstration aux Journées de radiologie 1976, on ne pouvait qu'avoir un coup au cœur et un coup de cœur. Non seulement on identifiait l'image d'un foie et d'une vésicule biliaire sur l'écran vidéo, mais ce ne pouvait être que du foie et la vésicule biliaire. Cet appareil, il me le fallait. L'UIV et l'artériographie rénale étaient des examens merveilleux, mais ils avaient des lacunes, notamment pour la reconnaissance des différentes variétés de tumeurs et de kystes du rein. Ils montraient bien les bosses, mais on devait souvent conjecturer pour établir un diagnostic seulement donné par le chirurgien obligé d'opérer pour ne pas passer à côté d'un cancer. Les cancers du rein sont infiniment plus rares que les kystes qui sont eux très fréquents voire d'une grande banalité à partir d'un certain âge et pratiquement toujours bénins; opérer pour découvrir un kyste était dans l'absolu une hérésie; or l'échographie paraissait triompher dans le diagnostic des kystes, pour un prix modique, sans risques iatrogène ni douleur pour le malade, sauf si on voulait en faire une ponction guidée par voie transcutanée. Encore plus fort, on pouvait savoir si les cavités du rein étaient ou non dilatées par un obstacle; nous étions quotidiennement confrontés à cette discrimination dans l'étude des insuffisances rénales aiguës et chroniques. Il y avait là le moyen de faire une sélection des indications de l'UIV; si l'échographie ne montrait pas de dilatation, une néphrite était la première hypothèse; inutile de faire une UIV qui risquerait d'aggraver ou entraîner l'oligoanurie. Et puis, on pouvait faire en quelques minutes un diagnostic d'épanchement de pus, d'urine, de sang ou de lymphe autour d'un rein transplanté. Et voir aussi les calculs dans les reins comme dans la vésicule et la prostate comme dans la vessie.

Oui! il me fallait cet instrument-là. Il tombait à point à un moment où je cherchais une activité dans laquelle je pouvais m'investir. Encore fallait-il que l'AP accepte de commander l'appareil. Elle ne le jugea pas nécessaire. J'en fus morfondu. Encore un an peut être deux à attendre. J'envierai souvent les psychanalystes qui n'ont besoin que d'un divan et d'un fauteuil pour exercer leur art.

Les produits de contraste de faible osmolalité

Une nouvelle fois le progrès avançait en pleine période de troubles économiques. Le premier choc pétrolier en 1973 avait eu entre autres conséquences une sensibilisation naissante du corps médical au problème de la surconsommation et à la nécessité d'envisager une meilleure gestion financière de son activité. Cela tombait mal car on allait avoir à faire face à de nouveaux investissements coûteux. L'Amérique du Nord nous inondait de papiers sur l'imagerie médicale et le rapport coût-efficacité des examens qu'ils produisaient, à l'instar de Barbara McNeil pour les hypertendus et de Morton Bosniak pour les masses rénales.

Éloge du Laboratoire Guerbet

À la fin du printemps du mois de mai 1976, le Laboratoire Guerbet invita une quinzaine de radiologues français à une réunion confidentielle dans leurs locaux d'Aulnay-sous-Bois. Une nouvelle molécule iodée venait de naître. La radiologie française peut se féliciter d'avoir une remarquable firme pharmaceutique capable de lui fournir les résultats de travaux de recherche originaux reconnus dans le monde entier.

Un pharmacien du nom d'André Guerbet avait eu l'idée, au début du siècle dernier, d'émulsionner l'iode estérifié dans de l'huile d'œillette, une préparation non agressive pour le corps humain, offrant ainsi aux thérapeutes le « Lipiodol »; qui était prescrit contre les rhumatismes et l'artérite. Jean Forestier, l'interne du neurologue de Necker, Jean-Athanase Sicard, découvrit tout à fait par accident que si l'on injectait du lipiodol dans le liquide

céphalo-rachidien, on pouvait, sans réactions nocives, obtenir une image radiologique indirecte du cordon de la moelle épinière. Par ce biais, la neuro-radiologie fit un spectaculaire-bond en avant.

Le lipiodol fit la fortune du laboratoire Guerbet qui, intelligemment, s'investit dans la recherche radiologique. Les produits de contraste triiodés que nous avons vu naître en 1952, étaient ubiquitairement utilisées dans les années 70, et sont toujours disponibles en pharmacie. La radiologie en éprouve les inconvénients par la dilution exagérée de l'iode dans l'urine du fait de la diurèse osmotique, d'où une mauvaise qualité relative de l'UIV. Le malade en éprouve les désagréments précédemment décrits. Guerbet mettait à notre disposition une molécule faite d'un dimère hexa-iodé ionique, quatre fois moins hypertonique, l'Hexabrix. Il nous demandait de l'essayer. Les résultats dépassèrent toutes les espérances. Le contraste urographique était superbe. Les réactions vasomotrices étaient moins intenses lorsque l'injection était faite par voie intraveineuse.

L'injection dans une artère était pratiquement indolore. Je me souviens encore de l'émotion que nous avons ressentie lorsque nous avons constaté cette propriété. Nous faisions régulièrement des artériographies pour étudier les fistules faites au bras entre une veine et une artère pour assurer les séances d'hémodialyse. L'injection était atrocement douloureuse et le plus spartiate des hémodialysés ne pouvait s'empêcher de hurler à pleins décibels. Éberlué puis hilare, le premier dialysé qui reçut la dose d'Hexabrix dans sa fistule regarda sa main immobilisée et ne ressentait rien d'autre qu'une petite chaleur locale. Je m'empressai de publier ces résultats enthousiasmants, dans la rubrique des Lettres à l'Éditeur que venait d'ouvrir La Nouvelle Presse Médicale qui adoptait un nouveau look pour s'adapter à la mode anglo-saxonne et garder une capacité d'information scientifique attractive.

Le Métrizamide : les non-ioniques débarquent de Norvège

Cependant que se développait cette expérimentation, je reçus une lettre provenant d'un laboratoire d'Oslo me demandant si je pouvais étudier pour eux la toxicité rénale d'un molécule iodée également faiblement hypertonique, mais d'une famille chimique différente, les monomères nonioniques triiodés. L'« Amipaque » avait été présenté à Madrid en même temps que le travail d'Hounsfield. La molécule en question, instable en solution, devant être stockée en cristaux à dissoudre extemporanément avant utilisation, était destinée à l'étude du système nerveux et coûtait un prix exorbitant. Après un voyage à Oslo qui permit de mettre au point un protocole, ils me livrèrent une grande quantité de poudre qui, paraît-il, valait son poids d'héroïne la plus pure. Avec l'Hexabrix français et l'Amipaque norvégien, je disposais de moyens destinés à vérifier que la lésion des tubes rénaux que nous avions décrite était bien un symptôme et non pas la cause d'une intoxication rénale provoquée par les produits de contraste radiologiques, une sorte d'indigestion. J'avais là un très beau travail de dimension internationale qui était aussi le symbole d'un bonne collaboration multidisciplinaire. Il était important de démontrer aux jeunes radiologues qu'il était possible de faire de la très bonne recherche scientifique, à la condition de travailler en milieu interdisciplinaire. Dominique Droz et Laure-Hélène Noël s'engagèrent à fond derrière moi pour profiter de la découverte récente de la capacité de la souris expérimentale Swiss-IFFR à créer très facilement des néphroses osmotiques et tester nos nouvelles molécules.

FACE AUX MORTELS CANCERS DES PARENTS MOREAU (1976 - 1978)

En cette année-là, mon père décida de prendre sa retraite. Il vendit sa maison et sa

clientèle en un tournemain. Leurs quatre enfants étaient parisiens et leur petit-fils comblait leur bonheur. Ils acquirent un petit appartement à Versailles-Chantier, tout proche de celui que j'achetai pour loger mes beaux-parents, à vingt minutes de Montparnasse par le train. Mon père était manifestement très fatigué; il s'était fracturé une vertèbre quelques années plus tôt et s'en plaignait toujours. Nous craignions tous les conséquences d'un arrêt d'activité chez un homme qui ne savait guère rester sans rien faire. Au bout de quelques mois, le syndrome de la retraite aurait dû s'atténuer. Le spectre d'une maladie grave venait à l'esprit. Ma mère me demanda de m'en occuper. Mon père avait souvent souffert d'épisodes de pyélonéphrite aiguë. Je décidai de commencer par faire une UIV: elle était parfaitement normale. Je lui fis une radiographie du thorax. Elle me fit l'effet d'un uppercut. Il y avait un nodule dans un poumon. Le diagnostic de cancer était pratiquement certain et ce d'autant plus que les clichés de la colonne vertébrale montraient que ces douleurs ne provenaient pas de sa fracture ancienne mais de la destruction partielle d'une vertèbre. Encore fallait-il le prouver et savoir quelle en était l'origine. J'alertai Patrick Segond et Philippe Levasseur et des spécialistes qui firent les examens adéquats. Ils confirmèrent le cancer, mais les prélèvements ne permettaient pas de savoir quel organe avait été touché primitivement. Il avait été un fumeur impénitent, mais il avait cessé une demi-douzaine d'années plus tôt, le cancer du poumon ne paraissait pas en cause. Le panel de médecins penchait pour le pancréas.

Mon père était un grand anxieux, ma mère le plaisantait constamment au sujet de ses troubles *psychosomatiques*. Lui-même se savait hypochondriaque et parlait depuis des lustres des cancers qui finiraient bien par l'emporter. J'étais devant un dilemme terrible. Fallait-il lui annoncer la vérité? Si oui, quelle serait sa réaction? Ne serait il pas tenté de se suicider? Sinon, que fallait-il faire? Je ne vis qu'un homme capable de m'aider dans cette épreuve, Roger Lévy. Il accepta immédiatement et nous discutâmes longtemps de la marche à suivre. Nous étions incapables de fixer un pronostic, puisque le cancer initial n'était pas connu. Une chose apparaissait très clairement: il n'était pas question d'envisager une chimiothérapie. Le connaissant comme je le connaissais, il ne l'aurait pas supportée. Et pour être très franc, j'étais très sceptique sur son efficacité réelle si l'on jouait la carte du pancréas. Roger Lévy ne me contredit pas. Il fallait faire quelque chose contre les douleurs vertébrales, qu'on avait mis trop longtemps sur le compte d'une fracture ancienne d'une vertèbre dorsale. Il n'y avait que la radiothérapie.

Nous étions entré dans l'automne 1976 et ma sœur Catherine devait accoucher de son enfant vers Noël. Très sensible et anxieuse, adorant son père, elle devait être protégée. Mon père devait vivre au moins jusqu'à la naissance de son second petit-fils - un garçon, avait dit l'échographie - dans le meilleur état possible. J'invitai Thierry et Dominique à dîner dans un restaurant près du cinéma Lincoln, pour décider en commun d'une attitude envers ma mère qui ignorait le diagnostic précis mais ne se faisait guère d'illusions. Je l'avais invitée à déjeuner pour la première et le dernière fois à la Grande Cascade pour qu'elle revive la grande époque de sa jeunesse chez les Cordier; l'idée du cancer la paniquait soudain, et je m'abstins de l'informer du cancer de son *compagnon*. Après de multiples hésitations et la mort dans l'âme, nous primes la décision, Thierry, Dominique et moi, de ne pas davantage mettre Catherine dans le secret. À l'époque, le silence était la règle; seuls quelques pionniers militaient pour la vérité crue trop souvent brutalement assénée. Roger Lévy, totalement seul, aurait peut-être cédé à certaine inclination vers ce nouveau concept - il en avait parlé avec Léon Schwarzenberg, m'avait-il confié - et il aurait peut-être eu raison. Il était trop respectueux des nuances qu'il percevait dans cette famille pour la choquer de front. Un argument me décida à faire pencher la balance vers l'abstention. Mon père était trop intelligent et trop instruit pour ne pas avoir fait son diagnostic et en avoir tiré les conséquences. Il ne me posait aucune question et ne faisait aucun commentaire. En lui-même, il avait décidé de faire comme s'il ne savait pas. Comme je le pressentais, mon père

supporta très mal la radiothérapie. Par contre, un peu plus tard, le sommeil revint et les vomissements cessèrent. Il reprit alors quelques forces et se dynamisa pour participer à la naissance de son deuxième petit-fils.

Ma mère nous sembla fatiguée et distante pendant le réveillon de Nouvel An passé chez mes parents dans leur appartement tout pimpant qu'elle avait installé avec son goût habituel. Mon neveu vit le jour sans complications, apportant de la joie chez tous. Je passai prendre ma mère pour l'amener à la clinique. Je connaissais mal le chemin. Elle était absente, hésitante, visqueuse et nous nous égarâmes plusieurs fois avant de trouver la clinique. Cela m'inquiéta, et peu de jours suffirent pour arriver à la conclusion que ma mère souffrait d'une affection cérébrale. Roger Lévy l'examina et me demanda de la conduire aux Enfants-Malades passer un électroencéphalogramme. Elle avait un foyer cérébral localisé qui ne sentait pas bon. Une scanographie s'imposait. Un de mes anciens élèves la prit immédiatement à la Pitié. Elle avait une tumeur de la partie toute antérieure de l'hémisphère cérébral qui expliquait ses troubles de l'humeur et du comportement. La radiographie pulmonaire montrait également une localisation sur le sommet du poumon gauche. Ma mère n'avait jamais fumé. L'hypothèse d'un cancer primitif du poumon était peu vraisemblable. Le risque d'une aggravation définitivement délabrante de son psychisme était trop important pour faire l'impasse sur l'ablation chirurgicale de la tumeur cérébrale. Mon père, effondré, donna son accord. Il était bourrelé de remords de n'avoir pas reconnu plus tôt que sa femme était gravement malade. Le pauvre homme avait tort de culpabiliser. Elle développait un cancer aigu anaplasique, la plus terrible des formes histologiques. J'avais laissé un bon souvenir aux infirmières et aux médecins d'Ambroise Paré. Ils soignèrent mes deux parents hospitalisés ensemble avec un dévouement et un chaleur de tous les instants. Mon père sans force vive s'en allait doucement. Ma mère, grâce à l'hydrocortisone avait retrouvé une grande partie de ses esprits. Nous étions en février. Je ne supportais plus assez fermement la situation. Il fallait que je parte quelque part au soleil dans une mer chaude. Ma femme qui fut admirable dans cette période était d'accord. J'étais conscient d'être lâche avec ma famille, mais je continuais de travailler très activement à l'hôpital. Je devais préparer l'installation de l'échographe que l'on m'avait enfin octroyé.

Éloge du Club Méditerranée

Il y avait beaucoup d'Antillaises dans le service qui respiraient la joie de vivre, à moi la Martinique! J'allai au Club Méditerranée, à l'Opéra. Tout était complet partout, sauf à la Réunion. Dans ce tout petit village du Club qui accueillait surtout des cadres aisés en transit pour l'Ile Maurice, je retrouvai la sérénité. L'Autrichien qui s'occupait du tir à l'arc n'était pas débordé de clients. Je pris goût pour ce sport pour lequel j'avais des dispositions. Il se prit au jeu et m'en enseigna les rudiments. Le tir à l'arc est un sport difficile, les débuts sont ingrats. Je fis des progrès si rapides que mon instructeur me conseilla de m'inscrire dans une compagnie d'archers à mon retour. Ma mère avait toujours rêvé d'avoir des enfants sportifs, elle recevait mon hommage alors qu'elle vivait encore lucide. Bien tard, je lui donnais satisfaction en m'inscrivant à l'Avia-Club d'Issy-les-Moulineaux. Cette compagnie possédait des champions prestigieux. Il y régnait un esprit de compétition qui ne pouvait être que contagieux. Je mis à me développer musculairement d'une façon tout à fait inattendue. Je devenais le balaise que j'aurais voulu être à seize ans.

ÉTUDIANT ULTRASONOGRAPHISTE À TOURS (1978)

L'AP avait donc placé Necker au rang de centre devant être équipé d'un échographe. Il m'appartenait de concevoir son implantation et sa mise en route. J'allais avoir quarante ans.

Saurais-je m'intéresser à une expérience totalement nouvelle. En dehors de quelques pionniers qui avaient grandi avec la mutation de l'image échographique, aucun professeur consacré n'avait tenté l'aventure. L'échographie était l'affaire des jeunes non titrés. La confection des images nécessitait une grande habileté manuelle. Chaque appareil avait ses caractéristiques propres. Apprendre sur l'un ne signifiait pas que l'on pourrait s'adapter à un autre. Mais le plus difficile était de s'habituer à une nouvelle physique de l'image. Il avait été convenu que je prendrais un mois de congé pour aller apprendre en province à temps plein et, j'insiste, volontairement à mes frais. Mieux valait une immersion totale, à l'abri des sollicitations quotidiennes. Je n'avais le choix qu'entre deux villes: Besançon où les ultrasons étaient la propriété de Francis Weill et des radiologues, ou Tours où ils étaient totalement sous la coupe des biophysiciens. Les deux clans se respectaient, mais ne s'aimaient pas. La maladie de mes parents m'imposait de choisir Tours. Il me fallait pouvoir regagner Paris à la moindre alerte. Nous étions en mars. Le stage ne pouvait se réaliser qu'en avril-mai.

J'allai rencontrer le professeur Thérèse Planiol après lui avoir écrit les grandes lignes de mon projet. Elle était restée aussi belle que dans mon souvenir. Elle ne manifesta aucun enthousiasme à l'idée de m'accueillir. Un radiologue dans sa maison! avec l'ambiance de l'époque! Elle comprit toutefois que je traversais une période très difficile et qu'un refus serait désastreux, soit pour la valeur de mon stage effectué dans une institution médiocre, soit pour le soutien moral qu'exigeait ma famille. Je crois aussi que le challenge original que je m'apprêtais à mener excitait sa sympathie et sa curiosité. Fondatrice de la Société Française d'Ultrasons, affublée d'un acronyme SFAUMB dysphonique, elle ne pouvait pas entraver le sort de sa discipline chérie à vocation multidisciplinaire. Elle avait compris que Necker deviendrait vite un haut bastion si je réussissais, et qu'il n'était pas dans mes intentions d'échouer.

J'ai tout appris durant ce mois d'avril à hôpital Bretonneau de Tours. Il y avait plusieurs appareils dans l'étage intégralement consacré à l'échographie. Les lourds statiques du type de celui que j'allais acquérir «découpaient» une région anatomique contenant des organes en tranches de lard qu'on espérait parallèles. Il fallait jongler avec les creux et les bosses de la région à la fantaisie du squelette, des cicatrices et des pansements. L'assistant de Thérèse Planiol, Léandre Pourcelot, aidé de son épouse Danièle, avait conçu un échographe temps-réel à barrette d'avant-garde baptisé Usabel. Ce temps-réel, qui rendait obsolète le primitif Combison de Siemens, slalomait au travers de toutes ces difficultés et l'on voyait le cœur et les vaisseaux battre, les organes et le fœtus bouger avec la respiration et les différentes positions du corps.

Les Japonais connaissaient son existence et faisaient part à Léandre Pourcelot de leur étonnement poli devant les difficultés qu'il éprouvait à en obtenir la production industrielle. Eux investissaient massivement dans cette technique qu'ils pressentaient devenir celle de l'avenir et qui effectivement très vite prendrait la totalité du marché. J'aurais bien voulu aider la promotion d'Usabel pour qu'il équipe la salle de Necker. Je dus résister à mes sentiments de reconnaissance et d'admiration. L'image n'était pas encore de qualité suffisante pour être utilisable en routine clinique puisque je n'aurais aucune activité cardiologique ni obstétricale, champs naturels de l'expansion des premiers temps-réels. Usabel mourra in situ, la CGR ayant signé son arrêt de mort pour des raisons obscures, démontrant une fois encore que nul n'est prophète dans son pays.

Léandre Pourcelot est un savant bien connu du public depuis la grande contribution scientifique médicale qu'il a apportée aux astronautes de l'URSS et de la Nasa. À l'époque, bien qu'à peine plus jeune que moi, il achevait la dernière année des études de médecine et s'apprêtait à soutenir sa thèse. Né à Besançon dont il illustrait le vieux passé espagnol, il était

physicien et ingénieur d'une grande école de Lyon. C'était tout à fait par hasard qu'il s'était intéressé aux applications biologiques des ultrasons. Il connaissait bien l'effet Doppler-Fizeau, ce phénomène acoustique qui fait que le pin-pon de la sirène de la voiture des pompiers n'a pas la même consonance lorsqu'il croise nos oreilles. Par le biais d'un Mémoire, il s'aperçut qu'il était possible d'étudier le flux du sang dans les artères d'un animal. Léandre Pourcelot est reconnu dans le monde entier comme le père le plus prestigieux de l'échographie doppler, après le Britannique Ian Mac Donald. Thérèse eut connaissance de ses travaux et lui offrit de le rejoindre dans son laboratoire tourangeau. Il aurait pu gagner des mille et des cents dans l'industrie. Il accepta une situation financière des plus médiocres, conscient qu'il y avait là une aventure qui déboucherait vers des espaces infinis. Jeunes gens qui lisez ces lignes, prenez en de la graine.

En 1972, Jean Hamburger fut reçu à l'Académie des Sciences. À la cérémonie solennelle de la remise de l'épée, Robert Debré, l'illustre et toujours jeune octogénaire, père de Michel et grand-père des jumeaux Bernard et Jean-Louis, fit un discours inoubliable pour qui est en charge des responsabilités universitaires. Paraphrasant Jules César, il résuma tout l'idéal d'une société intemporelle dans une phrase lapidaire plus que jamais d'actualité. « Il nous faut des hommes virils, des femmes fécondes, et des jeunes qui ne soient pas obsédés par la sécurité de l'emploi ».

Nul davantage que Léandre Pourcelot prit autant de risques dans son adolescence. Il représente aujourd'hui l'exemple parfait de la réussite et de l'équilibre. Thérèse Planiol et Léandre Pourcelot planaient dans des cieux physico-mathématiques qui m'étaient inaccessibles. Ce que j'avais à apprendre était bien plus terre-à-terre.

La réputation de Thérèse et le sous-équipement des hôpitaux environnants étaient tels que le service ne désemplissait pas du matin au soir. Les malades venaient de villes pourtant lointaines, comme Niort et Poitiers. Je m'installai des heures durant dans le dos de deux opérateurs merveilleux d'adresse et de savoir pratique, Claude Feil et Arlette Taugourdeau. Ni l'un ni l'autre ne sont médecins. Ils sont mes vrais maîtres et je ne manque jamais une occasion de leur rendre hommage. Il me fallut au moins trois semaines pour commencer à comprendre ce qui s'inscrivait sur l'écran vidéo. Mes yeux s'habituèrent plus vite que mes cellules grises, mais je sentais que j'allais aimer l'échographie, technique typiquement artisanale, totalement dépendante de l'opérateur sans aucun danger avéré, elle remettait le médecin et son malade en contact étroit. On ne pouvait que le palper et rien de ne s'interposait dans un dialogue inévitable. Hasard ou nécessité? Quelques jours avant la fin de mon stage, survint un évènement qui allait définitivement balayer mes incertitudes. De par sa position d'expert, Thérèse Planiol avait la primeur de la présentation des nouveautés. Le représentant de la firme Picker vint installer pour quelques heures le dernier-né, un statique numérique. Aucun doute, cet appareil-là serait le mien.

Dès mon retour, je fis part de mon choix à l'administration de l'Assistance Publique. Elle appris ce jour-là - ou fit semblant d'apprendre - l'existence d'une nouvelle technologie d'échographe fondée sur une numérisation totale du système d'imagerie. La Direction de l'Équipement avait confiance en moi parce que j'avais été franc et direct avec elle. La compétition pour la priorité des équipements et des appareils nouveaux était acharnée. J'étais vulnérable du fait de mon inexpérience face aux pionniers. Le seul moyen de la gommer était de l'avouer et de donner des assurances suffisamment crédibles pour qu'un investissement de hasardeux devienne inéluctablement un succès. Le sérieux de ma carrière jusque-là et mon stage à Tours avait convaincu son sous-directeur Claude Dupont, mais il sera longtemps le seul. Il me chargea de faire les tests de tous les appareils qui seraient proposés pour les constructeurs à un appel

d'offre d'achat qui s'annonçait être de plus en plus volumineux en enveloppes financières et le plus déterminant sur les choix technologiques. Cela m'arrangeait définitivement car, très présomptueusement, j'avais statué que j'ouvrirais la salle le 1er juillet 1978. Or les conclusions de l'appel d'offre ne devaient être formalisées qu'en octobre pour une livraison d'appareil en 1979. Je fis le tour de tous les constructeurs représentés en France. Ils acceptèrent tous, malgré l'incertitude du combat commercial, de prêter des appareils selon un programme échelonné.

J'ouvrirai ma salle le 10 juillet 1978 avec un appareil Aloka pour échographiste aux pieds nus. Je ne pouvais espérer d'aide que d'une interne de Rabat en stage à Necker, Sabah Iraqi, future professeur agrégée, et un peu plus tard de Claudine Sambourg que j'avais naguère enseignée dans ma conférence de CES. La compétence technique des firmes productrices me sera dispensée sans compter par le biais de leurs ingenieurs de terrain. Suzette Larcher, une superbe aide-soignante exceptionnellement dotée d'une autorité naturelle et d'une rare compétence, allait prendre la direction infirmière de la salle. Je m'apprêtais à passer un été laborieux.

De Profundis, Maria-Magdalena et Johannes Paulus Moreau, in memoriam

Mes parents venaient de décéder. À notre grand étonnement, ma mère mourut la première, à l'aube de la nuit orageuse du 15 juin, au cinqième étage de l'hôpital Ambroise Paré. Depuis des temps immémoriaux, tous les membres de ma famille, à commencer par mon père lui-même, faisaient de ma mère une veuve plus ou moins précoce, mais longtemps prolongée. On avait la vie chevillée au corps chez les femmes Chabiron et l'on envisageait de la quitter bien après soixante-quinze ans. Seule la tante Guite était morte avant l'heure, mais son calvaire de quadriplégique avait duré des années qui comptent triples. Ma mère avait soixante et onze ans. Sa tumeur cérébrale avait évolué très vite. L'état général de mon père s'était dégradé continuellement, plus lentement toutefois. La lucidité de ma mère était oscillante, mais le contact affectif restait presque entier. Sa mort nous surprit non préparés à ses conséquences. Nous n'avions pas discuté positivement du lieu où mes parents seraient enterrés. Les caveaux familiaux étaient pleins du côté de mon père. Mes parents ne nous avaient assuré que d'une chose, ils ne voulaient pas être enterrés à Martigné-Ferchaud.

Je fis sortir mon père de l'hôpital au petit matin pour l'installer dans la chambre de mon fils qui resta encore une vingtaine de jours à ses côtés. Pour lui, il n'y avait aucun doute, sa femme devait être inhumée dans la terre sablonneuse de Challans, sa passion pour le Marais Vendéen n'ayant fait que s'exacerber avec les décès de sa mère et de sa sœur. Il y avait de la place pour eux deux, nous n'essayâmes pas de l'en dissuader. Son cancer ne lui laissait aucun espoir de survie prolongée. La disparition de sa femme ne lui donnait plus aucune envie de survivre. Il avait toujours eu le goût du dessin caricatural; je garde religieusement le dessin de Gros-Minet qui sera son dernier cadeau à son petit-fils. Il exprima le désir d'aller une dernière fois au cinéma. Nous l'emmenâmes voir un film de Borowicz, navet érotique consternant pour un homme qui se détendait avec Jacques (-Cécil Saint-) Laurent et Martine Carol (ine chérie). Trois jours après, il me demanda une cigarette. Il en tira trois bouffées et me dit une phrase qui me laisse encore songeur, « *Je joue avec le feu* ». Avait-il été toujours dupe? Voulait-il me faire croire qu'il l'avait été et qu'il ne m'en voulait pas de l'avoir laissé dans l'ignorance de l'origine de sa maladie? Avait-il encore envie de vivre? Je ne connaîtrai la réponse à ces questions que si je le revois dans un monde extra-terrestre. Il mourut dans mes bras au cours d'une courte agonie, en fin de matinée du 17 juillet. J'éclatai alors en sanglots longs. J'avais en fin de compte vu fort peu de malades mourir en ma présence. J'entendis, pour la première fois distinctement, le bruit de pneu crevé qu'est le dernier soupir. Si la mémoire de l'air existe, je l'ai reçue alors à pleins poumons.

Nous reprîmes la route pour Challans. Il était impensable qu'il ne reposât pas à côté de sa femme, au sein d'une belle-famille qu'il avait aimée et dont il avait été aimé affectueusement. Les quatre enfants verraient plus tard où créer un tombeau familial. Nous étions saturés de maladies et de morts, nous nous portions tous bien et les deux petits-fils que les parents avaient si brièvement connus, mais qui leur avaient donné tant de joie partagée, promettaient d'être de joyeux lurons. Michèle et Pierre-Arthur passèrent l'été chez les Magneron, dans leur ferme familiale de Vaumoreau, située entre Niort et Mougon, dans les Deux-Sèvres. Je me lançai à fond dans le travail à travers l'expérimentation de mes échographes. Je pris quelques jours de vacances clairsemés dans le temps et dans l'espace. Je ne pouvais réellement me distraire et ne me sentais pas spécialement fatigué. J'avais de plus aimé de suite les longues soirées lumineuses qu'offrait la nouvelle heure d'été, propices aux promenades dans un Paris déserté de ses habitants en août.

De l'échographe statique B-mode, SONIA, Compagnie Générale de Radiologie

Un congrès européen de radiologie se tenait à Paris au début juillet 1978. La CGR présenta un échographe numérique prénommé Sonia, concurrençant directement le Picker ou l'Unirad de mon choix définitif. C'était un scoop. Après une longue bagarre entre prétendants tous plus valables les uns que les autres, il fut pour moi. La CGR prit un risque considérable en se battant pour moi contre ses alliés habituels. Sa réputation en échographie était relativement mauvaise. Comme toutes les grandes firmes radiologiques de dimension internationale, elle avait plusieurs trains de retard. Leurs premiers appareils couraient toujours après les perfectionnements. Quelques-uns de ses commerciaux avaient compris que la CGR devait privilégier quelques équipes connues plus pour leur crédibilité scientifique que pour leur assise politique, provinciale et nationale. L'un n'allait pas forcément avec l'autre avant la grande mutation de la radiologie devenant imagerie médicale. La CGR avait, en tant que firme nationale puissante, une place prédominante sur le marché français, mais ses mœurs commerciales n'étaient pas toujours appréciées dans le monde universitaire. L'esprit français n'a jamais aimé mélanger le cerveau public et l'argent privé. L'administration française était et restera jusqu'à aujourd'hui allergique à un monopole sans concurrence ouverte, fut-il national. Necker n'était pas considéré comme un fief CGR. Il n'était toutefois pas question à mon niveau d'ignorer l'intérêt de jouer une carte française. Simplement la période d'expérimentation de Sonia serait très longue et l'expertise serait menée sans aucune complaisance ni excès caloriques.

À Necker, sous la surveillance des meilleurs experts français qui me rendront visite, j'étais devenu plus sûr de moi. Mon programme de tests sur des appareils divers se portait de mieux en mieux. Les techniciens comme les commerciaux comprenaient que j'avais des dispositions et que je connaissais bien la médecine et l'anatomie. Si le Sonia était ce que l'on en attendait, la CGR et moi en tirerions un grand bénéfice mutuel. Il le fut. Le Sonia fut probablement le meilleur appareil mondial de sa catégorie et la CGR en vendit beaucoup. L'expérimentation parut tellement exemplaire que l'administration de l'AP en fit faire une publication dans la presse technologique et, nec lus ultra, l'idée d'investir dans cette catégorie d'équipements de haute gamme d'un coût croissant souleva moins d'hostilité.

Toute la technologie médicale fondée sur les rayons X s'imposera sans beaucoup d'avatars fondamentaux. Les radiologues savaient l'exploiter et surent l'adapter. Il n'en alla pas de même avec les technologies fondées sur d'autres principes physiques. J'avais à l'esprit l'échec de la thermographie, à base d'infrarouges qui ne sut jamais rallier à elle l'adhésion de la grande majorité des médecins. J'avais trop la certitude que les ultrasons étaient promis à un avenir ra-

dieux pour tomber dans le piège de rejoindre ceux qui la promouvaient sans tenir assez compte de ses faiblesses. Lorsqu'une technologie nouvelle voit le jour, il faut qu'elle s'impose assez vite pour que l'industrie continue d'y investir des sommes de plus en plus considérables, afin de produire des appareils en grand nombre à des prix raisonnables. Si amoureux que j'étais de la technique, je ne pouvais rejoindre ceux qui brandissaient l'échographie comme capable de se substituer à d'autres imageries éprouvées et constamment en voie de perfectionnement. Mais l'administration qui sentait le poids de l'imagerie devenir de plus en plus lourd voulait ce discours, déjà rodé par les Américains. Il fallait certes des gens qui le parlent et il n'en manquait pas. Il en fallait d'autres qui, sur le terrain comme dans les amphithéâtres, se battent pour ne pas lâcher prématurément la proie pour l'ombre, dans l'intérêt de la solidité de la médecine de soins.

UN PETIT LIVRE ROUGE: L'UROGRAPHIE INTRAVEINEUSE (1977-1979)

Jean-René Michel et moi organisâmes, à la fin du Congrès européen, une demi-journée concélébrant le cinquantenaire de l'UIV. Le plan était découpé en trois parties: René Coliez raconta l'historique et les combats médico-légaux des pionniers, Michel et Annick Pinet le présent, Tavernier et moi l'avenir qui dépendait beaucoup des progrès enregistrés dans les domaines des produits de contraste, mais aussi de choix stratégiques raisonnés. Les radiologues avaient mis cinquante ans pour mettre au point un examen certes imparfait mais très bien enseigné. Il n'en allait pas de même pour l'échographie. Les praticiens initiés étaient de moins en moins rares, mais l'enseignement n'était encore peu développé et ne suivait pas le perfectionnement technique. Les deux ou trois problèmes qu'aidait à résoudre l'échographie de 1975 n'étaient qu'une goutte d'eau dans l'ensemble de la pathologie du corps humain, spécialement en radiologie urinaire. Je décidai de subordonner l'échographie rénale à la réalisation préalable d'une UIV. C'était une position élitiste qui freinait la production d'échographies, mais on y gagnait une considérable sécurité dans la qualité du diagnostic. J'avais vu errer trop d'excellents échographistes, parfois pendant plus d'une heure, à la recherche d'un rein qui n'existait pas ou siégeait dans un endroit inhabituel. On hallucinait facilement avec les appareils de l'époque. Seules les insuffisances rénales étaient bien sûr dispensées de l'UIV préalable, mais j'exigeais un cliché sans préparation de l'abdomen.

Je croyais en 1990, comme je le crois encore et toujours, que l'UIV est le vrai pilote d'une maladie urologique. On ne regrette jamais de l'avoir faite. On s'en félicite souvent. La difficulté du diagnostic urographique vient de ce qu'aucun rein ne ressemble à un autre, même chez les vrais jumeaux, même chez le même individu. Les combinaisons sont plus nombreuses que leurs propres empreintes digitales. On peut comparer un fémur gauche avec un fémur droit, des fémurs à ceux du premier venu, les reins jamais. Apprendre à interpréter une UIV est un vrai casse-tête. Beaucoup de radiologues la détestent pour cette raison. Necker était un lieu privilégié, car l'école d'urologie de Roger Couvelaire ne savait pas s'en passer et exigeait une parfaite qualité. Nous en faisons beaucoup, jusqu'à cinquante par jour, et Jean-René Michel savait parfaitement les lire. Il était d'autant plus admiré voire haï de ses collègues qu'il avait compliqué un examen déjà difficile par une étude systématique de la vessie et de l'urètre, qui ne devenait possible que lorsque l'envie d'uriner devient pressante. Le malade étant à jeun, il faut entre trente à quarante-cinq minutes pour examiner les reins et les uretères, deux à trois heures pour obtenir la cysto-urétrographie. La nomenclature de la sécurité sociale ayant nettement sous-coté le coût réel d'une UIV bien faite, une UIV de type Necker n'est pas rentable au sens noble du terme. C'est-à-dire celui de la pratique honnête.

Depuis mon clinicat, j'enseignais l'UIV à forte dose à des auditoires de niveaux très dif-

férents. J'avais fini par mettre au point une méthode pédagogique que je voulus formaliser dans un livre. Ecrire exige du temps. J'avais différé plusieurs fois sa rédaction, les premiers essais ne me donnant pas satisfaction. Son écriture devint facile le jour où je sus bien définir le coût-efficacité de l'entreprise. Le livre devait être d'excellente qualité typographique, car l'UIV est un examen dont la reproduction photographique est ingrate et ne souffre d'aucune imperfection si l'on veut être efficace. Reproduire des radiographies coûte très cher et le livre devait être accessible aux étudiants les moins fortunés. Un livre radiologique est habituellement hors de prix pour cette raison et il me fallait donc recourir à des schémas très nombreux mais je voulais que ces schémas fussent professionnels c'est-à-dire de très bonne qualité graphique et d'une qualité pédagogique identique à celle d'un cliché original. Combien de livres radiologiques n'ont pas eu le succès pédagogiques que méritait leur texte à cause de schémas cafouilleux et de clichés médiocres? Ceci est de moins en moins vrai, mais ce type d'illustration coûte très cher si l'on recoure à un dessinateur professionnel. J'avais encore dans la tête la bande dessinée du Concours Médical qui m'avait permis de faire un diagnostic de polyglobulie dans la Mayenne profonde. Martine Netter accepta de travailler pour moi sur des schémas que je lui préparais à partir de clichés de bonne qualité. Je ne suis pas un bon dessinateur, mais elle est intelligente et, à la fin de l'entreprise, elle connaissait les principes de l'UIV mieux que bien des radiologues, ce qui me laissait beaucoup d'espoirs sur la qualité pédagogique du livre.

Encore fallait-il intéresser un éditeur! Les Editions Masson étaient à l'époque la plus prestigieuse et la plus puissante société éditrice de livres médicaux de langue française. J'allai y présenter un pré-projet fait d'une déclaration d'intention et de la moitié des chapitres écrits au stylo Mont-Blanc à plume large et à encre bleu-noir, sur de grandes ramettes de papier d'écolier. Ce livre ne les intéressait pas. Jean Hamburger était le directeur scientifique de Flammarion Médecine Sciences et ses assistants l'aidaient à prospecter vers de nouvelles clientèles. JP Grünfeld vint me parler de l'intérêt que pourrait prendre Flammarion à éditer des livres de radiologie. Je lui montrai ce que j'avais commencé à entreprendre et il me fit rencontrer Josette Novarina qui dirigeait cette branche. Elle fut vite passionnée par le travail que je faisais avec Martine Netter. Ce livre fut un vrai acte d'amour à trois. J'obtins le meilleur imprimeur de l'époque, Cassegrain à Niort, et le meilleur photograveur de Paris. Le résultat nous émerveilla. Pour que le livre sorte à cent cinquante francs Barre l'exemplaire, je renonçai à mes droits d'auteur au profit de Martine Netter qui en avait plus besoin que moi. Le succès fut immédiat et les tirages se succédèrent pendant une bonne décennie. S'ensuivirent les traductions en italien par Salvatore Di Giulio et en anglais par Laure Mazzara. J'avais l'impression d'avoir écrit un livre définitif, un autre *achievement*. Josette Novarina était devenue une grande amie. Son suicide allait m'atteindre au fond de ma sensibilité. Sa disparition est en grande partie responsable de ma paresse à me remettre au travail éditorial et ma décision de refuser la direction d'une collection d'imagerie radiologique, tâche dévolue plus tard à Henri Nahum.

LES NOUVEAUX PRODUITS DE CONTRASTE RADIOLOGIQUES

Je traversais une phase de fécondité heureuse. Mes travaux sur les produits de contraste progressaient dans la bonne voie. J'avais obtgenu la publication de mes résultats expérimentaux effectués avec le métrizamide, sous forme d'une lettre au Lancet, une étape cruciale qui me faisait entrer au *upper room* des chercheurs hamburgeois. Cela me plaçait dans une position originale, puisque j'étais le seul spécialiste français, voire dans le monde, compétent à la fois en ultrasons et en produits de contraste radiologiques. Les ultrasonographistes avaient une terreur viscérale autant que politique des produits iodés, ce qui les motivait au-delà du raisonnable pour promouvoir l'échographie. Je n'aurai jamais à entrer dans cette démagogie-là.

Un soir de 1978, j'entretins une longue conversation avec Jean Lautrou, un dynamique pharmacien recruté par Guerbet pour assurer la promotion nationale et internationale des nouvelles molécules du Laboratoire. À la fin de l'entretien, je lui fis part de mon intention de me frotter aux Nord-Américains. Il me parla alors d'un symposium confidentiel organisé par le pape américain des produits de contraste pour une cinquantaine de spécialistes de très haut renom, à réunir à Colorado Springs en mai 1979. Il avait réussi à y faire entrer un Lyonnais, mais avait échoué pour un Parisien. Si je réussissais par mes propres moyens à y participer, il financerait mon voyage. Je connaissais le pape en question, Elliott C Lasser, pour avoir écouté sa conférence au Congrès international de Madrid et avoir analysé moult fois ses innombrables travaux. Il était pratiquement le seul à travailler scientifiquement sur les désordres biologiques induits par les produits de contraste, dans son laboratoire de San Diego, en Californie du Sud. Je lui avais écrit quatre ans auparavant, pour obtenir des éclaircissements sur un paragraphe d'un article où il traitait des lésions rénales produites expérimentalement sur je ne sais plus quel animal. Sa réponse me laissa penser qu'il ne connaissait pas grand-chose de profond sur la néphrotoxicité des produits iodés. Je lui adressai une lettre pour lui vanter les mérites de ma candidature en me référant à l'article publié dans «Radiology» trois ans auparavant et en lui exposant les grandes lignes de mes travaux complémentaires.

Lasser me répondit assez rapidement, mais sa lettre manquait d'enthousiasme. *Son Symposium était complet... il n'avait pas d'argent... si j'en trouvais... je pourrais peut-être venir... et participer aux discussions... Enfin… bref, il avait transmis le dossier à son assistant uroradiologue, Lee Talner, en charge de la session toxicité urinaire*. Je connaissais le nom et ses travaux; lui avait lu quelques-uns des miens. Il avait particulièrement apprécié un article que j'avais écrit avec les néphrologues sur une maladie rare mais redoutable des reins, la nécrose corticale, étudiée par artériographie. Les cas étaient nombreux et particulièrement bien examinés dans la remarquable thèse de François Reboul qui lui fut consacrée. Il y avait là matière à publication dans une grande revue américaine. Toutefois, Jean-René Michel venait d'être nommé rédacteur en chef de la revue «Journal de Radiologie» éditée par Masson. Il devait en hausser le niveau scientifique. Nous convînmes donc d'y publier l'article, en tentant une expérience de bilinguisme français-anglais. Interne, le sommet de la gloire était pour moi une publication dans La Presse Médicale. Chef de clinique à Necker, je coexistais avec des médecins et des chercheurs dont les travaux étaient d'une telle valeur qu'ils pouvaient et même devaient les présenter aux plus grandes revues mondiales anglophones. Devaient, car personne ne les aurait lus s'ils avaient été publiés en français.

J'avais appris l'anglais au lycée, mais il ne me restait que la facilité de m'exprimer avec un accent compréhensible. Je ne l'avais jamais parlé couramment et n'avais jamais séjourné en milieu anglophone. Lors de mon voyage en Irlande, je m'étais aperçu que je ne comprenais pratiquement rien, dès lors que le colloque n'était plus singulier et son débit trop rapide. Je ne comprenais pas davantage les conférenciers anglophones qui venaient en France, sauf à lire assez vite leurs diapositives de texte de plus en plus obligatoirement projetées sur un écran pendant leurs speeches. Par nature amoureux de la langue française, je n'imaginais pas d'adhérer au clan des collègues qui ne publiaient qu'en anglais. La presse française ne mérite pas le mépris. Le moins que l'on puisse faire est de donner une chance aux médecins qui ne lisent pas l'anglais, de savoir ce que devient ce qui est payé le plus souvent par le contribuable. Mais, il faut bien comprendre que l'époque où Mendel publiait ses travaux de pionnier de la génétique en tchèque dans une revue régionale est définitivement révolue. Le monde scientifique vit, lit et parle ou baragouine en anglais. Aucune autre langue ne compte aujourd'hui, pas plus le français que l'allemand ou le russe, et nul ne peut déchiffrer les langues idéographiques. Si l'on estime que la diffusion internationale de son savoir n'a pas d'importance, très bien, publions en français.

C'est ce qu'avait fait la radiologie depuis la fin de la guerre, et elle en avait récolté une mise sur la touche irrémédiable.

Si l'on veut être connu et prendre date, il faut percer dans les revues américaines, anglaises voire scandinaves. J'ai écrit plus de cinq cents travaux scientifiques. Une bonne quinzaine d'entre eux, de très haut niveau d'originalité mais écrits en français, ne furent jamais et ne seront jamais cités dans la revue bibliographique des auteurs anglophones publiant sur les mêmes sujets des travaux de qualité parfois très inférieure. Pour deux raisons essentielles: ils ne lisent pas le français et, même s'ils le font lire par un francophone de leur équipe (un Libanais ou un Haïtien, par exemple), ils ne le tiendraient pas pour un travail fiable. Trop de laxisme a présidé à l'acceptation de travaux médiocres par des revues françaises coincées entre leur idéal de qualité et les contraintes de l'amitié ou de la survie économique. Cette vision de la presse francophone est de plus en plus éloignée de la réalité actuelle, mais les scientifiques français payent les pots cassés par leurs grands aînés. Les anglophones acceptent que les étrangers, et en particulier un «Frenchy frog» s'expriment mal dans leur langue parlée. Ils sont intransigeants avec l'anglais écrit. Il doit être aussi impeccable que la présentation typographique. Mal écrit mais intéressant, un Anglais le réécrira; un Américain l'enverra d'autant plus volontiers à la poubelle que son contenu le rendra jaloux. Joseph Sabto, parfaitement bilingue, accepta de s'associer à mes travaux à commencer par l'article de «Radiology». Il prendra le même soin pour la traduction anglaise de l'article bilingue du « Journal de Radiologie » traitant des nécroses corticales que nous voulions exemplaire. Sachant, à la fréquentation des néphrologues ce que cela signifiait, j'avais suggéré à Michel de demander son indexation dans les « Current Contents » et il l'avait obtenue sans difficulté. Les sommaires de la plupart des revues médicales sont reproduits dans leur forme originale dans cette publication de « The Institute of Scientific Information » de Philadelphie. Avant l'Internet, les esprits curieux cochaient ce qui les intéressait et envoyaient des demandes de tirés-à-part sur des petites cartes postales préimprimées. Les pays de l'Est en étaient les premiers requérants pour améliorer leurs maigres bibliothèques; ils n'omettaient pas de les adorner de timbres aguicheurs. Lee Talner avait été l'un des rares demandeurs provenant des USA. Il avait apprécié l'article et il s'en souvint lorsqu'il eut à décider de mon intégration dans le symposium. Le sujet que je proposais était attractif et ce d'autant plus que le programme urinaire était si maigre qu'il n'était même plus question de session. Il m'inscrivait pour un exposé de vingt minutes.

MOREAU, ARCHER À L'AVIA-CLUB, ISSY-LES-MOULINEAUX (1978 - 1981)

Je ne pris qu'une semaine de vacances durant l'été 1978. J'avais appris l'existence d'un stage intensif de tir à l'arc au Club Méditerranée de Vittel, organisé sous les auspices de la Fédération Française de Tir à l'Arc (FFTA) qui y amenait ses instructeurs aux plus hauts échelons. J'avais été accueilli avec sympathie à l'Avia-Club d'Issy-les-Moulineaux. Dédé-la-Bouffarde était chargé de l'instruction des débutants. Il m'apprit beaucoup, mais je n'avais pas été assez assidu durant la maladie de mes parents. Si je voulais apprendre avec l'idée de me lancer dans la compétition, il fallait que je change ma façon de voir. L'équipement posait un problème. À l'Avia-Club, on tirait avec des arcs très puissants que je ne pouvais maîtriser. Les instructeurs de la FFTA mirent tout de suite les choses au point. La formation d'une musculature est un travail de longue haleine. La virilité ne s'exprimait pas par l'acquisition d'un arc de quarante livres sur lequel on branchait un maximum de stabilisateurs, mais avec un arc de faible puissance et souple qui permettait de se comporter très honorablement sur les courtes distances de l'apprentissage. La semaine fut pluvieuse, mais un archer s'en accomode, sinon il doit changer de sport. Nous tirions huit heures par jour avec une initiation aux différents styles de compétition. La tâche fut facilitée par les leçons d'échauffement musculaire que les instructeurs imposaient

pendant les vingt premières minutes. Dans les compagnies, on affectait trop de mépriser cette gymnastique, mais au prix de combien de périarthrites des épaules? J'aimais cette gymnastique au point de la répéter tous les matins chez moi. Je m'achetai un arc américain Hoyt équipé de branches démontables de vingt-neuf livres et de soixante-dix pouces de longueur. Cet arc très souple tirait avec précision jusqu'à cinquante mètres quand il n'y avait pas de vent trop violent, paramètre maîtrisable par un entraînement tous temps sur le stade Voisin exposé au sud-ouest. J'y allai tous les week-ends cette année-là jusqu'à mi-décembre, tant l'automne fut clément.

Je devais de belles fêtes de fin d'année à ma femme et à mon fils, encore sous le choc de la disparition de mes parents. Son anniversaire tombait le 24 décembre, mais sans qu'il manquât de cadeaux de Noël pour autant. Je les emmenai pour quinze jours de rêve au Club de la Réunion. Mon fils devait savoir qu'il avait un père capable de penser à eux deux, notamment à lui. J'avais été un fils, maintenant je serai père. « Homo vir academicus pater cum arquo ». Je pus m'entraîner en toute liberté sous les filaos, avec le matériel que j'avais emporté. J'allais jusqu'à faire un plateau en me lançant sur le tir à soixante mètres. J'étais mûr pour passer à la vitesse supérieure, mais j'étais allergique à l'entraînement en salle et son insupportable odeur de baskets mijotés au court-bouillon. Je ne repris qu'au printemps, mais cette fois avec détermination. Très vite, je fis régulièrement plus de deux cents points au tir fédéral, avec ses trente-six flèches expédiées par volées de trois, d'abord à cinquante mètres puis à trente. Quand j'eus atteint deux cent cinquante points, je décidai de m'inscrire à un premier concours à Villers-Cotterêts, en plein pays d'arc. J'arrivai aux aurores et commençai par m'étaler de tout mon long juste à l'aplomb du guichet d'inscription, mon matériel répandu hors de sa valise. Cela commençait bien! Il faisait un temps épouvantable et un vent à décorner les bœufs; j'eus droit à tout, y compris la neige et les grêlons, et même ce qu'il y a de plus vicieux pour un archer, un coup de soleil pâle en plein œil entre deux nuées. Mon résultat ne fut pas si mauvais. Même à cinquante mètres, j'arrivais à maintenir mon arc en dépit du vent avec lequel j'avais appris à composer. Peu de flèches n'atteignirent pas la cible. Suprême satisfaction, je voyais abandonner de plus en plus d'archers confirmés.

Les archers savaient rarement s'habiller efficacement contre le froid et la pluie, compagnons habituels sur les pas de tir. Ils aimaient mettre un gros pull de laine au-dessus et au-dessous d'un K-way, ce qui donnait une mauvaise et instable isolation thermique au niveau de la peau transpirante. Paul-Émile Victor luttait contre le froid en étant vêtu comme un oignon, m'avait appris Yvon Loréal, breton mataf l'été. J'avais trois vieux pulls en cachemire fin. Après l'échauffement, je les enfilais sur un T-shirt et les recouvrais du maillot de la compagnie bleu canard à parements jaune d'or orné de la cocarde en cuir brodée, puis du baudrier, du bracelet et de la dragonne. Le K-way n'était nécessaire qu'en cas de pluie. Même lorsque la température extérieure montait en fin d'après-midi, celle de mes muscles ne bougeait ni en plus ni en moins. En cas de très grande chaleur, je pouvais enlever un par un ces oripeaux selon les besoins. Je dois à ce système d'avoir tiré intensivement pendant plusieurs années sans ressentir aucune douleur, mais je ne convainquis jamais personne de m'imiter. Le résultat esthétique n'était pas encourageant, car en plus s'ajoutait un bob de marin dont la bordure éversée me protégeait de la pluie et de la lumière solaire crue. Ce premier concours fut longtemps ma meilleure performance officielle avec mes deux cent vingt points. Ma compagnie apprécia que je n'eusse pas abandonné lors de ce premier concours dantesque et s'étonna qu'avec un arc aussi gringalet, j'aie pu aligner un tel score.

7

HOMO VIR RADIOLOGISTUS INTERCONTINENTALIS 1978 - 1982

Je ne suis pas d'Athènes, je suis du Monde.
Socrate

7.1

HOMO VIR MEDICUS GALLICUS APUD AMERICANES 1978-1979

Première sortie des Fenouillards qui sont stupéfaits de voir: 1° Que les Américains ne sont pas tous millionnaires; 2° que les maisons sont de pierre et de briques; 3° que pour allécher leurs clients les marchands vous disent: «Prenez, c'est un article français!». Cela flatte le patriotisme de M. Fenouillard et lui fait regretter de s'être mis à la mode du pays.
Christophe, La Famille Fenouillard.

La CGR me livra le dernier en date des prototypes d'échographe numérique Sonia au début du printemps 1979. C'en était fini des appareils de prêt; j'en avais utilisé plus d'une douzaine qui tous avaient des points forts, depuis l'Aloka de l'échographiste aux pieds nus, jusqu'au pachydermique Searle, favori de Francis Weill. J'allais pouvoir mettre en action un plan très ambitieux dont j'espérais bien montrer les résultats préliminaires dès le Congrès Français d'Ultrasons à l'automne à Marseille. Je pratiquais l'échographie encore plus intensivement. Il m'arrivait de faire des sessions quotidiennes de dix heures consécutives. Je dois au tir à l'arc de m'avoir fait les épaules qu'il fallait. À haute dose, le balayage échographique devenait un sport en lui-même. Jamais je ne m'étais aussi bien porté, avec du « jus » à l'envi, aujourd'hui on dirait du « pep ». Sur la balance, j'accusais soixante-dix-sept kilos et il n'y avait qu'une très mince couche de graisse. J'étais aussi concentré sur l'écran vidéo que sur les cibles. Mes muscles oculaires s'étaient renforcés au tir à l'arc qui oblige à accommoder constamment en convergence. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Moreau, pionnier de l'échographie des glandes parathyroïdes (14 mai 1979)

Je m'étais mis à l'abri de la saturation par les échographies urinaires inutiles de mon installation, trop tentantes pour les cliniciens appâtés sans esprit critique par la réputation de non-agressivité de la technique. Je pouvais développer certains axes de recherche que je sentais pouvoir devenir prometteurs, du fait de la qualité exceptionnelle d'une sonde de sept mégahertz (7MHz) pour les tissus mous et la pédiatrie du nourrisson assurée par mon excellent élève Laurent Garel devenu radiopédiatre. J'avais vu les Tourangeaux examiner de petits organes superficiels de consistance *molle*, tels le corps thyroïde et les seins. Je devais pouvoir faire aussi bien qu'eux. Necker avait, avec la médecine nucléaire de Gabriel Vallée, un énorme recrutement de pathologie thyroïdienne. Avec Pierre Mauvais-Jarvis, successeur d'Albert Netter, l'hôpital

disposait également d'un centre réputé de mastologie et d'endocrinologie. Sans malades référés, un radiologue n'est rien. Ces deux chefs de service et leurs équipes acceptèrent sans réserves de collaborer. Les résultats de l'échographie thyroïdienne furent d'emblée spectaculaires. Je n'avais pas oublié l'anatomie du cou. La précision que donnait le Sonia permettait l'étude de lésions nettement inférieures au centimètre. Au bout deux mois, j'avais tellement pris d'assurance que je proposai à mes bons amis néphrologues de tenter ma chance dans la recherche des anomalies parathyroïdiennes.

Le système parathyroïdien est constitué de quatre glandes minuscules de topographie imprécise. Organes indispensables à la vie, elles sont responsables de maladies sévères. Leur hyperfonctionnement peut résulter de deux mécanismes. Dans un premier cas de figure dit primaire, un ou plusieurs adénomes histologiquement bénins, exceptionnellement un cancer, se développent pour des raisons inconnues. Dans l'autre forme, un trouble du métabolisme du calcium et du phosphore résulte de l'impossibilité pour les reins de participer normalement au cycle de la vitamine D; cette hyperparathyroïdie secondaire est une complication des insuffisances rénales chroniques sévères, en particulier celles qui sont traitées par la dialyse chronique. L'organisme se défend mal contre cet état par une augmentation de volume de l'ensemble des glandes et une sécrétion de parathormone qui détruit le squelette. Qu'elles soient primitives ou secondaires, le traitement ne pouvait être alors que chirurgical.

Lors de mon passage chez Pierre Massias, j'avais été frappé par une observation d'hyperparathyroïdie primaire. Une femme d'une quarantaine d'années se plaignait de troubles généraux divers, bien plus gênants par leur association que chacun d'eux pris séparément. Ses élèves s'émerveillèrent d'avoir fait un diagnostic aussi précis sur un tableau clinique assez fruste. Le bilan biologique était là: indiscutablement le système parathyroïdien était en cause. Je la revois, brunette, petite, menue, jolie et distinguée, mais totalement effondrée à l'idée qu'il fallait lui inciser la base du cou pour la guérir. Pierre Massias était de la race des hommes de théâtre. Il nous dépeignit la tragi-comédie que représentait en 1970 la procédure de diagnostic et le débat thérapeutique. Fallait-il faire opérer la patiente sur la seule vue du diagnostic biologique? Tout reposait sur la science et l'art du chirurgien qui devait être très habile. Ne sachant pas à l'avance quelle glande malade était atteinte, il fallait faire une opération exploratrice très large et très risquée qui pouvait se terminer par une ouverture du thorax s'il ne trouvait rien dans le cou. Mieux valait être sûr de soi et ne se faire opérer que par l'un des deux seuls chirurgiens réputés expérimentés de la place de Paris.

Voulait-on avoir un diagnostic préopératoire plus précis? Il énuméra tous les échecs de la radiologie et de la médecine nucléaire, pour s'arrêter sur l'artériographie parathyroïdienne, spécialement étudiée par Doppman aux USA et, à Paris, par Jacques Grellet et son élève Jean-Claude Gaux qui deviendra chef de clinique à Ambroise Paré chez Victor Bismuth. Technique très délicate, elle n'était proposée que par ces deux radiologues locaux avec des résultats très aléatoires et des complications possibles. Pierre Massias décida de faire l'impasse sur cette exploration et réussit à convaincre la malade à se faire opérer. L'opération réussit parfaitement. La cicatrice qu'elle redoutait tant ne serait bientôt plus qu'un mauvais souvenir à peine visible sur sa peau très fine.

Le Professeur Tilman Druëke se passionnait à Necker pour l'hyperparathyroïdie des dialysés. Il m'envoya très vite une de ses patientes qui devait être opérée le surlendemain à l'hôpital Fernand Widal par le chirurgien Claude Dubost. Je l'examinai avec minutie et décrivis une anomalie que je ne connaissais pas et que je situai à deux centimètres au-dessus de la clavicule gauche, en arrière du pôle inférieur du lobe thyroïdien, siège habituel des

parathyroïdes inférieures gauches des anatomistes. L'expert mondialement connu de la chirurgie parathyroïdienne lui incisa le cou selon les règles de l'art. Il disséqua pendant deux heures s'attendant à trouver ce dont il avait l'habitude dans de tels cas, c'est-à-dire les quatre glandes parathyroïdes très augmentées de volume. Sans aucun succès, à son grand étonnement. À bout de ressources, avant de refermer la plaie opératoire, il se rappela le compte-rendu du radiologue farfelu de Necker et, pris d'une inspiration subite, coupa le pôle inférieur du lobe thyroïdien gauche. Stupéfait, l'anatomo-pathologiste qui l'assistait lui confirma sur le champ l'existence d'un adénome parathyroïdien enchâssé dans le tissu thyroïdien. Le coup d'essai était un coup de maître. Nous en fîmes immédiatement la publication dans le Lancet sous la forme express de la lettre à l'éditeur. L'hyperparathyroïdie primaire fut pendant très longtemps une maladie rare. Je n'en avais vu que quatre cas durant mon internat. La pratique routinière du dosage de la calcémie permise par les analyseurs automatiques révéla en fait la fréquence courante de la maladie. Le monde médical était à l'affût de toute découverte qui permettrait de rendre plus facile la discussion thérapeutique dans ces formes cliniquement prouvées voire celle du diagnostic dans ses formes peu ou pas bruyantes. La nouvelle de l'exploit diffusa à une vitesse surprenante dans toute l'Ile-de-France et je reçus de demandes d'hôpitaux extérieurs à peine quelques jours après la réussite opératoire, par la seule vertu du téléphone arabe.

Il n'y a pas de miracles sempiternels en médecine. J'avais eu la chance d'obtenir un succès à la première tentative. Il y en eut d'autres, mais aussi et surtout quelques échecs retentissants, dont l'un correspondait à un des plus énormes adénomes de ma série. J'avais bien retenu les leçons de la littérature. Toutes les autres techniques proposées avant l'échographie avaient échoué, tantôt parce qu'elles étaient agressives, d'autres parce qu'elles reposaient sur des bases physiques incompatibles, mais surtout parce que leurs promoteurs avaient voulu en faire des merveilles sans failles. Il y avait eu trop de faux diagnostics positifs, sortes d'hallucinations visuelles, ce qui était un moindre mal puisqu'ils n'étaient reconnus qu'à l'intervention. Il y avait eu surtout trop de faux diagnostics négatifs, qui avaient conduit des médecins ou des malades trop confiants à refuser ou à trop différer la cure chirurgicale indispensable à la guérison. Je m'étais fixé une règle. Je n'acceptais de faire l'échographie que lorsque l'indication opératoire avait été définitivement préprogrammée par le chirurgien sur son agenda. Les chirurgiens ne pourraient pas m'accuser de légèreté et m'apprendraient, sans risques pour les malades, les limites de mon apport. Ils se moquèrent parfois bruyamment de mes échecs, mais ils me firent de plus en plus confiance au fur et à mesure que mes contributions devenaient de moins en moins inexactes.

Un an plus tard, je préparais une communication sur mon expérience initiale. J'avais plus d'une vingtaine de cas, que je voulais publier dans La Nouvelle Presse médicale. J'avais beaucoup appris. Revoyant le dossier de ma première patiente, je m'aperçus que j'avais commis une grossière erreur. Ce que j'avais pris pour une grosse parathyroïde était en fait d'une toute autre nature. Il s'agissait à l'évidence de la structure anatomique normale d'un débord œsophagien physiologique à gauche que j'avais appris depuis à connaître. L'image de l'adénome que j'avais prise pour la thyroïde était en fait celle de l'adénome. Pour la jeune femme comme pour le chirurgien, seul comptait le résultat positif de l'opération. Pour moi, il y avait là à la fois un faux positif et un faux négatif. La lettre du Lancet était déjà ancienne. Il n'aurait servi à rien de faire une rectification que les lecteurs n'auraient pas comprise. Par contre je raconterai l'histoire dans toutes les conférences que je serai invité à donner. La lettre attira plusieurs correspondances d'où il apparaissait que d'autres équipes avaient fait la même découverte de l'intérêt de l'échographie, parfois quelques années plus tôt, comme au Japon en 1975, puis en Australie et en Alabama notamment, et surtout une publication toute chaude de William F Sample de l'UCLA dans « Radiology ».

Résolument modeste et bien conscient de ne pas avoir fait de recherche bibliographique assez profonde, j'en tirai plutôt du plaisir. Il y avait des gens avec qui je pourrais discuter, qui se trompaient au moins aussi souvent que moi, avec le même scrupule de l'avouer.

MOREAU EN AMÉRIQUE première (mai 1979)

Sportif de compétition, non-fumeur depuis la mort de mon père, heureux dans mes recherches, je pouvais affronter l'Amérique et accessoirement le monde entier. J'en mourrais d'envie depuis longtemps. Pour le moment, j'en mourais plutôt de peur. D'une part, je n'arrivais pas à écrire ma conférence pour Colorado Springs et n'avais réussi à faire que des diapositives à base de tableaux sur lesquels j'étais incapable d'improviser en anglais. D'autre part, il y avait une sérieuse grève des transports aériens intérieurs américains et mon agent de voyage ne parvenait pas à me faire aller plus loin que les grandes villes de la côte Est. J'allais même jusqu'à envisager de prendre un train transcontinental qui mettait trois jours à relier New York à Denver. Louer une voiture n'aurait pas davantage de succès. Vint le moment où même cette solution était dépassée. Alors qu'il ne me restait plus qu'à annuler mon voyage, je pus bénéficier d'un billet de première classe pour Miami, sur la défunte compagnie « National Airlines ». Je mis toute ma documentation et mon «Harraps » en deux volumes dans ma Samsonite blindée et pris le taxi pour Orly Sud. Deux déceptions m'attendaient. Des hôtesses hors d'âge et d'une laideur affligeante servaient une nourriture indigne du standard annoncé.

La correspondance à Miami était trop courte pour que je puisse sortir « en ville » et trop longue pour que je n'explore pas l'aéroport de fond en comble. Je dus admettre que je ne comprenais pas un traître mot d'américain, spécialement quand il sortait des hauts parleurs. La gentillesse par contre était partout, y compris à l'interminable contrôle de police. Je me rendis à Denver en fin d'après-midi sur un vol « Continental », d'une bien meilleure facture dans un avion tout neuf. Assis contre un hublot, je ne quittai pas des yeux le paysage du Sud-Est américain avec ses énormes fleuves sinueux, se jetant dans une côte marécageuse. Le jet volait très haut et courait après un gros soleil polychrome rasant qui ne se couchait jamais; nous volions dans le sens de la rotation de la terre, à l'inverse de Phileas Fogg. L'hôtesse me proposa un cocktail, ce qui me plongea dans l'embarras car je n'en buvais jamais; je n'avais pas de drink favori, à l'inverse de tout mâle américain. Me souvenant de mes séries noires, je commandai un « Manhattan », le seul nom qui me vint à l'esprit. Ce fut au tour de l'hôtesse d'être perplexe. Ce cocktail était complètement démodé; elle en demanda la formule exacte à mon obligeant voisin, un Américain qui vivait à Tahiti et parlait impeccablement le français - non! ce n'était pas Marlon Brando! Ma valise avait été enregistrée à Orly et transitait sans moi, imprudence que je ne commettrai plus jamais. Il m'aida à la récupérer à Denver et me laissa ses coordonnées au cas où je serais dans l'embarras le lendemain. Avec une certaine surprise, je le vis rejoindre un groupe de vrais loubards.

J'étais supposé avoir une chambre réservée au « Hilton Downtown ». Il était très tard. La réceptionniste n'était pas au courant. Elle n'était pas de Miami, mais son accent différent était tout aussi abscons à mes oreilles. Devant mon désarroi, elle finit par me trouver une chambre minuscule qui tenait du sous-marin. Le nombre de verrous à la porte me plongea devant un abîme de réflexion. Je pris le hurlement d'une ambulance pour celui d'une voiture de police. Violente Amérique! Jet-lag aidant, je finis par m'endormir pour une courte nuit. Après m'être fait livrer un American breakfast dans ma chambre, je m'attaquai à la rédaction de ma conférence. Tout s'était débloqué dans ma tête, je pus laisser libre cours à mon frenglish. Vers midi, je fis une pause pour aller me aller me promener à pied. Les parcs étaient beaux en ce milieu de printemps et le musée historique intéressant et émouvant quand il évoquait l'époque d'avant Napoléon

1er et la possession française de la Grande Prairie sur les deux rives du Mississipi. En bon Français, j'avais laissé ma clef à la réception en quittant l'hôtel. À mon retour, il me fallut au moins une demi-heure pour prouver le bien-fondé de ma requête et je compris qu'en Amérique, on garde sa clé durant tout son séjour. Je terminai ma rédaction tard dans la nuit. J'étais content de moi, j'avais inclu une plaisanterie en son milieu. Très important, m'avait-on dit à Necker. À la télévision, je ne compris qu'une partie des grandes lignes du journal diffusé sur CBS.

Colorado Springs

Le lendemain, je retrouvai les trois autres Français du symposium à l'aéroport pour rejoindre Colorado Springs en petit bimoteur à hélices, assis sur un siège minuscule et raide. Le relief des Rocheuses était impressionnant comme un mur géant au bout de trois mille kilomètres de plaines. J'avais lu « Colorado Saga », le pavé de Michener. Le symposium avait lieu dans un des plus beaux palaces des Etats-Unis, le « Broadmoor », gigantesque monument centenaire de style italo-germano-américain de l'avant-Frank Lloyd Wright. Tout autour, il y avait des golfs et des piscines, avec des gardiens en charge d'expulser tous les amateurs dès que les orages se déclenchaient, et il y en avait d'assez tumultueux et luminescents. La foudre tuait surtout les imprudents, comme on nous l'apprenait à l'école des Frères.

Le Symposium commençait à 2p.m. Je parlais vers 4. Cela valait mieux dans un sens. Lee Talner m'avait gentiment accueilli. Ancien de Yale, il s'exprimait avec une belle voix grave et lente, comme on l'apprend dans cette université privée de Hartford, Connecticut. Son principe oratoire se résumait en une seule équation « *one minute, one slide* » et non pas « *diap* » comme je m'évertuais à le dire, alors que nul ne savait ce qu'était une diapositive. Je me retrouvais au lycée. Nous nous promenâmes pendant une bonne heure. Ses questions étaient inquisitrices, mais bienveillantes. Je commençai ma conférence comme dans un rêve, sans chercher à brider mon accent français. Je sentais qu'on me comprenait dans les grandes lignes et que mon sujet plaisait. Ma plaisanterie à base d'escargots de Bourgogne et de Brigitte Bardot n'avait rien de spirituel, mais elle déclencha des rires sonores de sympathie. J'obtins un succès bien supérieur à ce que nous attendions tous, moi compris. Je me dépatouillai comme je pus des questions qu'on me posa surtout par politesse. Un orateur redoute toujours les questions, mais se désole quand son discours n'en inspire pas. À la sortie, un éminent néphrologue anglais me salua d'un « *good paper* », un grand Américain hilare, svelte et concave en avant, me tapota affectueusement en répétant plusieurs fois *« he made a joke, eh, eh, eh... »*. Sur le plan scientifique, c'était gagné et j'avais obtenu un crédit ouvert sur l'acceptation de mon *character*, mon personnage plutôt que ma personnalité et certainement pas mon caractère.

Le Symposium était bon pour les Américains, mauvais pour un Français. La recherche aux USA n'avait rien produit d'intéressant depuis vingt ans. Toutes les nouveautés provenaient d'Europe Occidentale, principalement de la Norvège, de l'Allemagne, de la France et de l'Italie. Ils n'avaient aucune expérience clinique des nouvelles molécules. Il y avait deux clans, ceux qui voulaient entendre parler de mes autres travaux et les autres. Le symposium était un peu truandé, ce qui n'était pas mon problème en lui-même. Néanmoins, pour la première et la dernière fois de ma vie, je fus prié par un chairman de me taire, par une phrase du genre, « la question ne sera pas posée » d'un président de tribunal célèbre. Quand je voulus faire état de l'absence totale de douleur au cours des injections intraartérielles d'Hexabrix, j'eus le temps de prononcer quelques mots qui seront censurés dans la relation des minutes de la discussion enregistrée sur bandes magnétiques et fidèlement rapportées par ailleurs. Je mettrai plusieurs années pour connaître les raisons de ce politiquement incorrect alors ésotérique.

Le succès de ma conférence m'avait débloqué et Lee Talner s'était proposé de la traduire en bon anglais sans trahir un seul mot de mon sabir. J'étais couramment largué, mais moins par la compréhension de la langue que par la technicité des propos. J'avais ma place dans une conversation dès lors qu'il n'y avait pas plus de trois à quatre interlocuteurs. La plupart des intervenants étaient des vedettes mondialement connues. Ils étaient d'une grande simplicité et, dès lors qu'on leur était sympathique, d'une grande cordialité, comme le diaboliquement gigantesque Australien Geoffrey Benness qui parlait un anglais d'un autre monde. Beaucoup d'entre eux avaient amené leurs femmes, très excitées par la beauté et le confort de l'hôtel. Phyllis, l'épouse d'Elliott Lasser, jouait le rôle de la femme typiquement Américaine avec ses lunettes papillon et sa francophobie affichée. Elle me fit passer sur le gril pendant une heure interminable, assis que nous étions sur des transats au bord de la piscine. Elle voulait tout savoir de moi à partir de questions convenues et de réflexions surannées, jusqu'à ce que je lui montre une photo de ma femme épanouie tenant notre fils dans ses bras, qu'elle soupçonna immédiatement d'être très ancienne. Je lui confiai mon intention d'aller visiter Lee Talner à San Diego, durant mon dernier week-end aux USA. Elle me conseilla - en partie par vacherie, mais aussi par respect, parce qu'elle n'avait pas réussi à me déstabiliser - de descendre au «Sea Lodge Hotel», le plus luxueux palace de la Jolla.

Un après-midi, je potassais le Guide Bleu dans un fauteuil du salon pour organiser mon voyage d'une semaine en Californie, tout en buvant une pinte de Coors, bière locale pourvoyeuse de fonds du républicain Gerald Ford, successeur de Nixon *empêché*, m'apprit plus tard Lee Talner. Quatre jeunes radiologues américains, de loin les plus sympathiques du groupe, me virent et m'invitèrent à boire un Jack Daniel's dans une de leurs chambres. Ils me firent parler assez longtemps et me demandèrent de leur exposer mes projets immédiats. Ils consistaient en une visite touristique à San Francisco et à Sacramento où je connaissais un urologue cajun de naissance et à San Diego, avant d'embarquer à Los Angeles dans le vol direct d'Air France pour Paris. L'un d'eux, Robert Brasch, l'un des benjamins du panel d'orateurs, me demanda de le prévenir lorsque je serais à San Francisco pour me guider dans une cité beaucoup plus vaste que je n'imaginais. Le plus âgé, John Amberg, l'homme hilare du premier jour, restait pensif et silencieux en me scrutant d'un regard soutenu. Les autres habitaient des villes que je n'étais pas censé visiter. Le plus difficile fut de leur expliquer que je voulais acheter du matériel d'archerie dans l'une de ces villes. Ma prospection à Denver n'avait donné aucun autre résultat que la panique du chauffeur de taxi; il m'avait conduit dans un faubourg particulièrement lépreux et dangereux de la lointaine banlieue, pour ne pas trouver la boutique signalée dans les « Yellow Pages »; par contre on avait croisé des motards chevauchant, comme dans *Easy Rider* et les films de Clint Eastwood*,* des Harley-Davidson à franges, des malabars bedonnants aux cheveux longs, tatoués et portant des insignes nazis sur des vêtements de cuir débraillés. Bien que j'eusse acheté mon matériel dans la boutique « New Archery » de la porte de Châtillon, ils ne parvenaient pas à cerner de quel sport je voulais parler. Joignant le geste à la parole, je pris la pose de l'archer immortalisée par Bourdelle; alors l'inspiration jaillit d'un des cerveaux sidérés « *Aho! yes! you mean bow and arrow!* », un sport de boy-scout, totalement incompatible avec le standard académique des médecins présents dans la chambre, plutôt portés sur le golf.

Vint la fin du symposium et le temps des adieux jamais spectaculaires aux Etats-Unis. Je quittai le Broadmoor avec Jean Lautrou pour l'aéroport dans un « yellow cab » brinqueballant conduit par une jeune fille blonde sans originalité typiquement Middle West germano-scandinave en quête d'argent de poche. Soudain, John Amberg fit irruption dans le taxi et s'assit sur le strapontin en face de nous. Ainsi j'avais toujours l'intention d'aller à San Diego. Je serais stupide de descendre au Sea Lodge dont les chambres coûtaient au moins deux cents dollars de

l'époque Carter la nuitée. Je devais descendre chez lui. Il était seul avec les plus jeunes de ses dix enfants. Sa femme était partie dans le Minnesota d'où ils étaient originaires. Il avait une grande maison à La Jolla, le Saint-Tropez de San Diego, et plusieurs chambres étaient vides de pensionnaires. Je pense avoir alors réagi comme un Français. Je lui rétorquai que j'étais très sensible à son invitation qui m'honorait, mais non, vraiment! je ne saurais l'importuner « *I don't want to break your feet* » lui dis-je tout fier de mon pluriel. *« No! you don't want to be a pain in my neck! »* aurais-je dû dire, finit-on par m'apprendre poliment - la tournure argotique sera pour plus tard *« I don't wanna be a pain in your ass! »*. Il insistait tellement que je finis par l'assurer que je lui téléphonerais ma décision finale une fois arrivé à San Francisco.

Denver - San Francisco - Sacramento

Jean Lautrou et moi descendîmes dans un des plus beaux hôtels que je connaisse, le « Brown Palace » de Denver, tout droit sorti d'un somptueux western en technicolor. Tout l'immense hall était de bois massif brun et luisant de cire, avec une profusion de cuivres astiqués tous les jours. On se serait attendu à voir Joan Crawford en robe rouge descendant l'escalier monumental vers Johnny Guitare. Nos chambres étaient dans l'aile moderne adjacente. En Amérique, le rez-de-chaussée est notre premier étage. Nous nous trompâmes en sortant à un autre niveau. De l'Amérique, je ne connaissais que les films et « Starsky et Hutch ». À Paris, je m'étais habillé chez le « New Man » de derrière Montparnasse, persuadé que j'étais à la dernière mode locale. J'avais choisi un superbe deux-pièces en velcorex côtelé noir, sans col et boutonnant droit, de style rapin. La sortie de l'ascenseur ouvrait directement sur une salle de bal où se tenait une party bourrée d'ecclésiastiques presbytériens en costume d'apparat. Il ne me manquait qu'une cravate mauve et une breloque. Une charmante femme américaine de la haute société de Denver en tenue de soirée, aussi blonde platinée que Joan Collins est brune, m'entreprit immédiatement, me prenant d'abord pour un révérend un peu zazou. Je démystifiai la raison de notre présence. Il s'agissait d'un dîner de charité à cinq cents dollars le couvert. Quand elles ne les haïssent pas, les femmes américaines ont un faible pour les Français, et ce d'autant plus qu'elles en rencontrent rarement. Il n'aurait tenu qu'à Lautrou et à moi d'être des invités de la dernière heure. Nous nous contentâmes d'un succulent *prime rib steak* dans le restaurant *grande prairie* de l'hôtel.

Découvrir San Francisco est le rêve de tous les Français décidés à franchir un jour l'Atlantique. La ville dans sa baie ne peut pas décevoir. J'avais pris une chambre dans un hôtel du Fisherman's Wharf. Je n'avais qu'un peu de temps avant de retrouver Bob Brasch au Moffit Hospital, juste assez pour manger un sandwich dans la chambre, tout en donnant quelques coups de téléphone. Je me battais avec une opératrice quand le garçon livra l'encas. Je tenais le téléphone d'une main et signai la note de l'autre, mais, faute de le savoir, j'omis d'y inclure le pourboire, complément essentiel du revenu d'un petit personnel mal payé, dont le montant est fixé par le client. Je mis quelques minutes à comprendre ce qu'il voulait en sonnant en continu sur la sonnette de la chambre, cependant que l'opératrice jargonaphasique s'énervait. *« My tip ! my tip ! »* me réclamait-il désespérément et suffisamment souvent pour que je finisse par comprendre et lui donner son billet d'un dollar, tout en raccrochant le combiné. J'aurai plus tard mon interlocuteur de Sacramento. Aux USA, *in town*, on trouve toujours un taxi en maraude. Mon chauffeur était un Français expatrié depuis longtemps au point qu'il en avait oublié beaucoup d'expressions courantes. Il m'offrit un petit tour des collines, histoire de me remémorer *Bullitt*. Il en profita pour me prévenir que les cable-cars étaient en panne depuis plusieurs mois.

Le Moffit Hospital de l'époque n'était pas un grand immeuble en terme de taille, mais

il y concentrait un nombre considérable de grands noms de la médecine. *« Il vaut mieux ne pas entrer dans cet hôpital pour une simple pneumonie*, m'enseigna Brasch, *mais, si on a une maladie très grave... »* Le service de radiologie, coiffé par Alexander Margulis, un brillantissime néo-américain d'origine serbe, était considéré comme le meilleur du monde. On y entrait comme dans un temple, avec respect et émotion, en dépit de son intérieur terne. Bob me fit visiter le service. Il était un peu gêné par quelque chose que je ne savais pas bien saisir. Je finis par comprendre que mon accoutrement faisait *Dupont-d chez les Syldaves* et n'était pas dans le style de la maison. Je portais une chemise en jean rouille et j'étais le seul sans cravate. Aucun médecin n'était revêtu de blouse blanche, mais tous étaient en chemise impeccablement repassée, au col fermé par une cravate sobre à gros nœud. « Alex » ne transigeait pas sur les principes formels. Les radiologues étaient totalement blasés en matière de visiteurs extérieurs. Ma visite n'entraîna que des sourires polis. L'un de mes anciens élèves y faisait un stage et y était très heureux. Bob m'entraîna dans son bureau qui était sa tanière de fumeur alcoolisé, un profil qui commençait à être traqué. Il s'enquit de ma réponse à l'invitation de John Amberg. Il me persuada qu'elle était sincère et que je ne regretterais pas de l'accepter sans réticence. Contrairement à la France où il est poli de refuser d'abord et attendre la troisième sollicitation, aux USA, il valait mieux accepter d'emblée plutôt que d'attendre une seconde représentation qui ne suivra pas. Il s'offrit de faire les arrangements par téléphone et le rendez-vous fut pris. Il appela aussi mon ami urologue qui avait visité l'hôpital Necker et que j'avais invité à dîner chez moi l'année précédente. À la suite de quoi il m'avait chaudement incité à venir le voir à Sacramento, capitale de l'état de Californie, que l'on pouvait gagner par un bus Greyhound.

Bob m'invita à passer la soirée dans sa maison de Mill Valley, de l'autre côté du Golden Gate Bridge, après Sausalito, le Saint-Tropez de la baie. Cette banlieue était un haut lieu de résidence pour les intellectuels aisés. Je jouai au soccer avec les enfants le temps de leur enseigner une feinte apprise sur le banc de touche de la cour du lycée d'Angers et qu'ils ignoraient. Le soccer, moins violent que le football américain, ne se pratiquait qu'à l'école, et cassait moins les dents des gamins. Après le dîner pris très tôt dans la famille, Bob s'avisa que nous étions à l'époque de Golden Sun et nous voilà parti avec sa femme Mimi dans sa Triumph décapotée vers la côte Pacifique à travers les collines. Le spectacle de l'énorme soleil doré plongeant dans la mer fait partie de la légende de San Francisco, mais le découvrir dans toute sa splendeur nécessite des circonstances atmosphériques privilégiées, essentiellement du sable dans la brume. Le lendemain matin, je pris le Greyhoud pour Sacramento et l'escalade du premier flanc de coteau me permit de voir l'entrée en jet de vapeur du brouillard blanc s'engouffrant dans la baie de San Francisco noyant en premier le Golden Gate et l'îlot-prison d'Alcatraz. Les vents humides d'Alaska s'opposaient au vent de sable chaud de l'intérieur dans la lumière tropicale d'un ciel encore dégagé. San Francisco est une ville où l'on peut en quelques minutes, que l'on reste sur le port ou qu'on y entre après quelques miles dans la plaine centrale, passer d'une température torride à un froid polaire et vice-versa.

La ville de Sacramento ne présente guère d'intérêt par elle-même. Mon hôte habitait une maison cossue et n'avait pas mis trop de temps à me resituer dans un contexte amical. Durant le dîner, je racontai ma mésaventure de Denver. Je tirais sur un arc américain et je n'arrivais pas à trouver à Paris des branches de force intermédiaire. En France, tous les archers pensaient que le tir à l'arc est un sport national aux USA et qu'on n'avait qu'à musarder dans Main Street pour tomber sur une échoppe spécialisée. À peine pouvait-on en apercevoir dans certains grands magasins perdus dans un recoin, entre les sacs de golf, les raquettes de tennis, les chaussures de basket et des battes de base-ball, généralement des *compounds*, arcs de chasse à poulie, des « Bears » sans intérêt pour un classique comme moi. Le tir à l'arc était décidément un sport pour Indiens, des chasseurs du Mid-West et quelques paumés fauchés. David Colbert me dénicha le

magasin de gros de tout l'Etat de Californie, situé dans la grande banlieue de la ville. Je trouvai exactement ce que je cherchais et même plus. J'étais ravi. L'Amérique était vraiment un pays merveilleux. Il me restait à rentrer à San Francisco pour visiter Chinatown. J'en sortis déçu. Ce n'était qu'un vaste bazar où l'on ne trouvait que des Chinois américanisés depuis des lustres, vendeurs de chinoiseries de pacotille pour touriste. Toutefois dans un musée, je trouvai une exposition d'œuvres d'art contemporain en provenance de Chine Populaire avec qui les USA allaient entrer en lune de miel.

San Diego, Southern California

Lee Talner m'attendait avec ses enfants à l'aéroport de San Diego situé dans la ville au bord du Pacifique, dont l'approche dangereuse rasait les toits des villas de si près qu'un crash récent avait percuté faisant de nombreux morts dans l'explosion qui s'ensuivit. Il était en année sabbatique, mais comme il n'avait pas voulu en profiter pour visiter une autre Université ou voyager à l'étranger, il avait gardé tous ses avantages salariaux. Il en profitait pour se livrer à ses hobbies, la photographie et la viole de gambe, passionné qu'il était par la musique de la Renaissance italienne. Son fils aîné se consacrait à la batterie rock qui meublait la moitié de sa chambre. Ma culture dans ces deux domaines était assez superficielle, mais je pouvais soutenir une conversation rien qu'en posant quelques questions pertinentes suivies de longues réponses... Du moins avec le père... Le fils, lui, parlait un argot scolaire abscons.

John Amberg m'attendait dans sa grande villa au sommet d'une colline de la Jolla, à proximité du campus de l'UCSD - University of California at San Diego - là où les prix Nobel se comptaient par dizaines. Lui était originaire de Minneapolis-Saint Paul capitale du Minnesota. Ancien de la guerre de Corée, il avait fait toute sa carrière dans les V.A. – *Veterans'Administration Hospitals*. Il avait été chairman du département de radiologie à San Francisco puis à Nashville, avant de venir muscler l'équipe embryonnaire du San Diego University Hospital, cinq ans auparavant. C'était un pur Irlandais, bon catholique, père de dix enfants dont l'aîné se destinait à la radiologie. Il adorait les jeunes étudiants, mais amateur d'examens digestifs à base de baryum, il était en voie de *has-beenage*. Un Français manquait à sa panoplie d'amis étrangers. Il se livra à un très long interrogatoire au cours duquel je lui parlai de l'île de ses ancêtres qu'il n'avait jamais visitée. Sa belle-fille, également descendante d'Irlandais, était fascinée par ma description de la Chaussée des Géants que j'avais tant admirée durant l'étape en Ulster. J'étais adopté et notre entente fut scellée devant une énorme pile de toasts au *peanut-butter*, un constituant essentiel du petit-déjeuner des Etats glaciaux du Nord. San Diego est à la hauteur du Tropique du Cancer refroidi seulement par le courant côtier descendant de l'Alaska, l'équivalent nordiste du courant de Humbolt. Le courant de Californie est froid comme la *Californian diet* est hypocalorique pour rester mince, souple et svelte. Le beurre de cacahuète écœure vite, pas assez toutefois pour empêcher les enfants de devenir des obèses pathologiques à l'adolescence. Amberg me fit faire une promenade frisquette dans le village de bois tropical de la Jolla, riche en restaurants appâtant le client avec des homards à moins de vingt dollars que refusa de consommer mon très économe sinon pingre mentor. Je passerai une partie de mon temps à lutter contre la faim durant le week-end, notamment le dimanche matin où il me fallut attendre quatre bonne heures de jeûne avant de déguster avec Lee un brunch mexicain arrosé de Dos Equis, une bière forte qui fait tourner la tête quand on en boit trop.

J'eus droit à une visite exhaustive de Balboa Park jusqu'à ce qu'on trouve le pas de tir à l'arc de Moreley Fields. Je fus invité à tirer une grosse flèche à pointe triangulaire sur le compound de chasse coloré en kaki d'un gros archer armé comme sur le sentier de la guerre,

sans rater la cible visée à travers un gros téléobjectif. San Diego est une des plus belles villes du monde, mais même en juin l'eau du Pacifique en est une des plus froides. Je ne pourrai jamais y mettre plus d'un orteil. En fait, seule Judy Talner, une nageuse impénitente, crawlait aux aurores ses trois miles quotidiens. Les autres ne se mettaient à l'eau qu'en périodes propices au surf, principalement l'hiver quand les vagues étaient hautes et déferlantes. Du haut de la falaise de Cove Beach, je les admirais, silhouettes aviaires caoutchoutées à la Folon, dans leur attente de se trémousser sur des vaguelettes estivales dont une seule sur six ou sept était assez haute pour faire un rouleau; les grosses vagues de style hawaïen ne se produisent qu'en hiver et ce suffit à en faire un événement drainant la moitié des SanDiegans sur la falaise. La visite s'acheva par une station sur la falaise de Torrey Pines au Glider Port, près du Salk Institute, d'où un deltaplane s'était élancé enfin cinq ans auparavant sans que, pour la première fois, cela ne se termine par un plongeon mortel. J'aperçus les baraques en bois provisoires qui logeaient le laboratoire de recherche d'Elliott Lasser, fermé en ce dimanche. John Amberg se sentit toujours coupable de m'avoir fait visiter la palaçoïdale Scripps Clinic, destinée à soigner les milliardaires du show business, de la nouvelle économie et de la haute finance, plutôt que le très démocratique et encore ringard San Diego University Hospital Downtown. L'on me précisa d'ailleurs que les centres des villes américaines étaient devenus au fil du temps des lieux dévalués que n'habitaient plus que des émigrants, des clochards et des bureaux administratifs ou de bas commerce.

LE CERTIFICAT D'ÉTUDES SPÉCIALES DE RADIOLOGIE (1977 - 1982)

Vers 1977, j'avais intégré plusieurs instances dirigeantes de la corporation des radiologues hospitalo-universitaires. Le Certificat d'Etudes Spéciale de radiologie diagnostique croissait en qualité et les étudiants travaillaient de plus en plus et de mieux en mieux. Il fallait faire face à deux fléaux parisiens. Le volume de cours était limité par des statuts nationaux contraignants, alors qu'il fallait ouvrir le programme à la nouvelle radiologie enrichie du scanographe, des ultrasons, des nouveaux produits de contraste. Je ne suis pas un amateur de la formule trop souvent galvaudée « *déshabiller Pierre pour habiller Paul* ». Pierre était en l'occurrence le camp des professeurs consacrés qui perdaient le sens du vécu ou dont les talents pédagogiques n'étaient pas le fort. Cela n'allait pas sans froissements de susceptibilité, mais Guy Pallardy avait donné carte blanche à ses secrétaires, Jean-Pierre Monnier et moi, et nous couvrait pour calmer les râleurs. L'autre problème était la vénalité des contrôles de connaissance écrits qui validaient les modules une fois terminés. Ils étaient obligatoires et conditionnaient en deuxième année le droit au remplacement en clientèle, en troisième année celui de se présenter à l'examen national qualifiant. Autrefois réduit au rang de formalité, ce dernier devenait de plus en plus difficile, principalement par les exigences de qualité des jurés provinciaux. Il n'était plus rare que les collés soient plus nombreux que les reçus à la première tentative. Les candidats parisiens qui faisaient pâle figure payaient leur tribut à la faiblesse morale des contrôles de connaissances, trop souvent truandés. Trop d'étudiants *pompaient*, qui sur son livre, qui sur son cours et, pour les plus dilettantes, sur la copie des voisins. La correction de telles copies n'avait plus aucun sens ni pour l'enseignant, ni pour le peloton de tête des étudiants, écœuré par un laxisme qui dévaluait leur estime pour les professeurs. Il fallait substituer à la grande question rédactionnelle de nombreuses questions à choix multiples et des questions à réponses ouvertes et courtes diversifiées sur l'ensemble du programme. Il fallait aussi imposer au corps enseignant une implication physique dans la surveillance des épreuves, venant s'ajouter à la celle des deux secrétaires administratives, elles aussi excédées mais sans autorité réelle. J'obtins, non sans grincements de dents, que les amphithéâtres soient surveillés par plusieurs professeurs titulaires.

Le professeur d'université n'aime pas le rôle de garde-chiourme – mai 68 était encore récent qui rejetait encore plus violemment les *paranoïaques dangereux* -, mais l'urgence commandait. Il fallait donner l'exemple, j'étais systématiquement présent à chaque épreuve. Au bout d'une douzaine de contrôles, j'avais acquis une réputation de peau de vache en bronze, mais je ne regrettais pas cet effort sur moi-même: le CES de la fin des années soixante-dix, parfaitement conçu dix ans auparavant et constamment amélioré depuis, pouvait se comparer aux meilleurs des autres disciplines médicales. Peut-être était-il le meilleur, pensais-je en mon for intérieur, car il résistait bien aux dérives démagogiques, hors de mise alors que se profilait l'imagerie de haute technologie aux coûts chiffrés en mégafrancs: les futurs radiologues devaient prendre conscience de leur implication totale dans la prise en charge diagnostique de leurs futurs malades. Promis! on ne parlerait plus de l'ordre moral, mais d'éthique médicale, à défaut d'impératifs catégoriques. Les étudiants avaient un enseignement théorique et pratique solide, les obligeants à manipuler eux-mêmes en toute sécurité les installations de radiologie et à passer des épreuves orales sur dossiers. Pratiquement tous avaient des responsabilités hospitalières effectives et rémunérées, car la radiologie manquait chroniquement de bras et de cerveaux. Il y avait assez de postes d'internes et de vacations d'attachés pour satisfaire à la demande de ceux qui ne voulaient pas mettre la charrue avant les bœufs, en refusant de consacrer plus de temps que le minimum indispensable à des remplacements en clientèle libérale pour subvenir à leurs besoins financiers et tâter des différents modes d'exercice. De tels avantages étaient rarement proposés dans la plupart des autres disciplines cliniques de la médecine spécialisée, qui ne privilégiaient que les internes des hôpitaux titulaires.

Nécessités d'orienter la formation de spécialistes en tenant mieux compte de la démographie des besoins médicaux, d'adapter la formation hospitalière aux besoins de la qualité des soins, de moderniser l'enseignement universitaire dans le fond et dans la forme pour une meilleure économie de la santé, la réforme du système était dans l'air du temps et du gouvernement Barre, inspiré par le Professeur Got qui en pressait l'étude. Elle passait par la réforme de l'internat des hôpitaux universitaires. Le Lyonnais François Pinet et Pallardy déléguèrent à Jean-Pierre Monnier et à moi les fonctions de secrétaires de la Commission de Pédagogie du CERF (Conseil des Enseignants en Radiologie de France), pour proposer un projet. S'inspirant de l'exemple d'Harvard, le Département d'Imagerie Médicale de Bordeaux, conçu par Jean Tavernier et Bernard Ducassou, prenait forme et démontrait que radiodiagnosticiens et biophysiciens pouvaient s'entendre sans perdre pour autant leurs personnalités propres. Mon expérience tourangelle avait aussi apporté de l'eau au moulin d'une fédération multidisciplinaire entre sœurs ennemies, au nom du réalisme économique. Les radiothérapeutes par contre souhaitaient rejoindre les cancérologues et prendre encore plus leurs distances avec l'imagerie diagnostique; en mai 68, les réformateurs conduits par les écoles de Jacques Lefebvre et de Maurice Tubiana avaient introduit une année de tronc commun avant le choix entre diagnostic et thérapie. Je voyais cela d'un très bon œil, pour la bonne raison que les thérapeutes imposaient dans le programme du premier trimestre du tronc commun un nombre considérable d'heures d'enseignement poussé en mathématiques et en physique. Cet apport fondamental était disproportionné par rapport aux besoins réels des radiodiagnosticiens et mangeait un temps précieux pour leur formation pratique privilégiant la manipulation de la technologie et l'anatomie. Nos étudiants s'ennuyaient ferme et se démotivaient trop tôt. S'ennuyait également le trop maigre peloton des surdoués des sciences fondamentales, si important pour nos projets de recherche; ils le trouvaient, eux, trop au ras des pâquerettes.

MOREAU CHERCHEUR EN RADIOLOGIE (1976-1982)

La seule chance pour la radiologie d'émerger vers la modernité était de jouer à fond la

carte de la discipline clinique. On nous demandait de bons examens et de bons diagnostics, on verrait plus tard comment muscler les programmes de niveaux supérieurs. Mon profil de nullard en mathématique et en physique témoignait de la possibilité de faire de l'excellent travail sur le terrain comme en pointe. Nul n'était besoin de connaître à fond le calcul intégral. Je m'amusais bien car j'avais été le premier radiologue français de ma génération de l'internat à appliquer le calcul statistique dans l'exploitation des résultats scientifiques. Les ordinateurs faisaient très bien les courbes de régression linéaire et les calculettes japonaises les règles de trois. Il fallait néanmoins que la radiologie s'affirme dans la recherche autrement que par quelques initiatives individuelles. Guy Pallardy obtint du Directeur de l'Inserm qu'une action thématique programmée soit attribuée à la radiologie, avec une bonne enveloppe budgétaire. C'était un premier pas décisif, mais à titre préliminaire, car je pensais toujours que l'exemple de Thérèse Planiol et de Léandre Pourcelot était l'objectif à atteindre et reproduire. Les temps n'étaient pas mûrs en 1979, quand Jean Tavernier de Bordeaux et Norbert Vasile de Créteil succédèrent au duo Pinet-Pallardy. Mes recherches personnelles ne demandaient pas de gros moyens matériels et se développaient bien.

L'aide que me fournissaient les néphrologues et leurs laboratoires était fructueuse et j'avais dans mes bagages une douzaine de conférences de poids international. Adepte de la lecture diagonale à la Kennedy, je lisais beaucoup de littérature non radiologique courante, dans la grande bibliothèque de Jean Hamburger aujourd'hui détruite. Je m'intéressais surtout à la pharmacologie des substances vasomotrices. Transplanteurs et radiologues travaillaient de conserve pour investiguer le diagnostic et le traitement des rejets de la greffe rénale. L'artériographie avait une place importante à l'époque, mais son interprétation était difficile car les produits de contraste avaient tendance à spasmer les artérioles allant aux néphrons. Je lus un abstract, anglicisme passé dans le jargon des chercheurs pour définir un résumé scientifique, qui vantait les mérites d'un diurétique le furosémide, couramment le Lasilix, capable de potentialiser l'effet vasodilatateur de la dopamine, substance vasomotrice à des doses infinitésimales de maniement difficile eu égard à son ambivalence. Je mis au point un protocole artériographique qui s'avéra tellement efficace que les transplanteurs de Necker, Jean Crosnier et Henri Kreis, se mirent à traiter la phase initiale du rejet par cette association dopamine-lasilix, bien que l'on ne sache pas à quel niveau la molécule iodée pouvait interférer dans l'intense augmentation de débit sanguin rénale enregistrée sur les artériographies comparatives. Les résultats initiaux firent l'objet d'une lettre à l'éditeur de la Nouvelle Presse Médicale, de la thèse de doctorat de mon interne Paul Baillet, patiemment martyrisé par mes exigences de précision, et, plus tard, d'une publication remarquée à la Society of Uroradiology à San Diego.

Dans un axe d'orientation différent, j'avais appris à monter des cathéters ultrafins spécialement préformés dans les branches des veines rénales intraparenchymateuses pour étudier certains paramètres physiopathologiques modifiés par des affections atrophiantes focales du parenchyme rénal génératrices d'hypertension artérielle, notamment chez l'enfant. Le monde des spécialistes de Necker-Enfants Malades, néphrologues, urologues, anatomo-pathologistes et radiologues, polémiquait sur l'origine infectieuse ou congénitale de ces lésions. Le rôle du reflux d'urines infectées ou non depuis la vessie jusqu'au rein était âprement discuté. L'une des grandes contributions de Jean-René Michel a été la qualité de la recherche systématisée et systématique – mieux la traque – de ces reflux avant, pendant et après la miction démontrés par sa technique des cysto-urétrographies, aussi bien chez l'enfant que chez l'adulte. Alors que les pédiatres de l'école de Jean Royer et de Renée Habib étaient fidèles à la thèse congénitale de l'hypoplasie segmentaire qu'elle avait décrite, l'Anglais devenu Terre-Neuvien, C-J Hodson, en tenait pour l'origine pyélonéphritique infectieuse du processus. Il était suivi partiellement en cela par Jacques Cukier et Daniel Beurton qui démontraient la fréquence de l'anomalie de longueur de

la partie intrapariétale vésicale des uretères terminaux, génératrice de la *néphropathie du reflux*. Toutes ces équipes avaient un énorme recrutement de ces pathologies qu'il fallait démembrer, reclasser et mieux comprendre. Pour nous les radiologues, il était évident que la grande majorité des spécialistes discutait sur des dossiers très contestables de par l'absence ou la médiocrité de l'étude permictionnelle radiologique. Certaines théories relevaient de constructions théoriques hors de la réalité, faute de rigueur dialectique ou par des biais techniques par défaut d'arguments anatomophysiologiques rigoureux, même dans les meilleurs endroits de l'Amérique du Nord.

J'avais avec Jean-Pierre Grünfeld un interlocuteur qui m'avait éduqué dans l'art taraudant de l'obsession critique des découvertes symptomatiques. La confiance que nous avions l'un pour l'autre était totale et nos dialogues réjouissaient internes et assistants. Seules nous différenciaient nos façons respectives de calmer nos angoisses face à l'erreur dommageable pour le malade; lui était un faux calme maîtrisé par une parfaite éducation; moi, au contraire, j'explosais de plus en plus souvent et bruyamment. Les dosages sanguins recueillis par le cathétérisme de nos reins atrophiés partiellement, éventuellement générateurs d'hypertension artérielle chez l'adulte, démontraient l'hypersécrétion de l'hormone rénine-angiotensine dans le territoire lésé et une inhibition compensatrice de cette décharge dans le sang veineux drainant le parenchyme sain. Je confiai à Philippe Grenier et au visiteur québécois Jean Brabant, le soin de faire une étude extensive et profonde de plus d'une centaine de cas issus des services de Grünfeld et de Cukier; il en ressortit une thèse monumentale, la meilleure jamais produite sous ma direction, avec celles de François Reboul et de Jean-Michel Tubiana.

Subsidiairement, je fis faire une étude du même type sur les cas de néphropathies focales observées chez les humains, malheureusement nombreux, atteints de vessie neurologique résultant des fractures du rachis. Nos conclusions furent éclairantes. Tout le monde avait tort. Il n'y avait pas de place pour une théorie uniciste de la cause des atrophies rénales corticales segmentaires. Aux extrêmes on trouvait des cas manifestement induits durant la vie fœtale sans aucune marque infectieuse associée, et des cas acquis dans la vie d'humains de tous âges, à l'évidence liés à la surinfection d'un reflux urinaire acquis. Quant à l'hypertension artérielle, tantôt elle existait, tantôt non; rien n'indiquait a priori qu'elle était symptomatique ou associée fortuitement. J'eus de nombreux entretiens avec Renée Habib, à son retour d'un symposium aux Bermudes sur ce thème, ulcérée de l'accueil que lui avait réservé Hodson, totalement hostile à sa thèse. Je l'aidai à voir plus clair dans l'analyse des fameux paramètres

Moreau, pionnier de l'échographie mammaire (1979 - 1982)

À côté de l'échographie des parathyroïdes dont mon interne Jean-Noël Buy faisait une brillante synthèse, se développait l'échographie du sein. Je l'explorai avec une prudence de Sioux. Rares sont les femmes qui ne redoutent pas, un jour ou l'autre, d'être confrontées au risque potentiel du cancer mammaire à éclaircir par les mammographies malheureusement pas toujours contributives. À moins d'avoir les yeux et les oreilles bouchés, elles ne pouvaient plus échapper au matraquage qui se déchaînait maintenant dans les médias, presse féminine et télévision notamment. Le risque était de vouloir faire de l'échographie un moyen privilégié de diagnostic précoce, que seule la mammographie pouvait assurer avec une efficacité contrôlée. On demandait à cette dernière de mettre en évidence une symptomatologie de taille réduite au millimètre, contrôlable par des tiers. On pouvait ainsi mieux contrôler les risques de faux positifs et de faux négatifs à l'origine de traitements parfois inutilement mutilants et coûteux ou de retards diagnostiques conduisant à des stades dépassés, tous les deux psychologiquement désastreux.

La technique de la mammographie avait été introduite par l'Uruguayen Raúl Leborgne, descendant d'une très vieille famille bretonne dont l'ancêtre avait quitté la mère patrie à la fin de l'épopée napoléonienne. Les éditions Masson et Cie, plus réceptives que les Américains à ce progrès déterminant du vingtième siècle. lui avaient rendu hommage à la fin des années quarante, en publiant en français la première édition de son livre à Paris. L'art de la mammographie se développa très vite en France grâce à l'impulsion donnée par le chef de l'école strasbourgeoise, Charles Gros, d'origine montpelliéraine, créateur du mot *sénologie*. L'homme, pittoresque et grand amateur de femmes et de bustes féminins sculpturaux, était aussi génial. Ses adversaires lui opposèrent un autre néologisme, la mastologie. Il inventa le principe d'un tube à rayons X dédié inclus dans une carrosserie mobile ingénieuse, qu'il fit fabriquer par la CGR. Le *Sénographe* devint ainsi un mot du langage commun, comme Frigidaire celui des réfrigérateurs. Pionnier du genre, il a constamment évolué depuis et reste la marque de référence au milieu des copies conçues par les firmes concurrentes du monde entier, notamment dans l'Europe du Nord et au Japon. À Paris, le pionnier le plus influent fut le libéral André Willemin, un grand nom qui forma la plupart des jeunes sénologues à une radiologie plus artisanale, mais qui aussi entrava le développement de la sénologie universitaire au sein de l'Assistance Publique notamment, encore aujourd'hui pénalisante. Aussi bonne que soit la mammographie, elle a ses lacunes et ses limites. Très peu de signes sont pathognomoniques du cancer, c'est-à-dire créés exclusivement par lui. Le diagnostic reposait jusqu'au développement des techniques de biopsies percutanées à l'aiguille, sur la convergence d'un faisceau d'arguments cliniques et radiologiques qui conduisait à l'exérèse chirurgicale de la pièce – beaucoup plus souvent alors une mammectomie totale, qu'une ablation partielle - et en fin de compte au verdict définitif fourni par l'anatomo-pathologiste. Nombre de femmes de la quarantaine ont vécu cela, pratiquement toujours dans des états d'angoisse et de tension au bord de la rupture. Marlène Jobert l'avait raconté dans un film, Dany Carrel l'avait décrite dans une autobiographie

.

Nombre de femmes n'aiment pas la mammographie. Il faut aplatir les seins vers la forme idéale de galette semi-épaisse centrée sur le mamelon par une compression douloureuse, surtout quand elle est brutale et en phase de tension prémenstruelle. Ceci ne devrait être qu'une sensation d'inconfort disproportionné avec la nécessité de disposer d'un examen fiable pour éliminer ou confirmer un geste chirurgical bien plus grave. La technique comme l'équipe médicale doivent être fermes et douces en même temps. Une femme ne doit pas être traitée ni se comporter comme un enfant de quatre ans. L'interprétation est difficile et demande une grande concentration, cependant que la femme est pressée de connaître son diagnostic, à moins qu'elle ne s'esquive avec un doute préféré à la certitude. Tout l'art du médecin devrait s'impliquer dans la gestion intelligente de ces incertitudes. Le radiologue peut être un fuyard, déléguant à sa manipulatrice le soin de trouver le langage le mieux approprié, ce qui arrivera d'autant plus naturellement qu'elle aura été bien éduquée. Il peut aussi laisser la femme et son médecin traitant régler le problème diagnostique à terme, mais l'attente d'un compte-rendu peut être insoutenable ou démotivante, que la patiente soit intelligente, niaise ou écervelée. Le style de la description des signes et des conclusions –

Trop explicite, il frappe brutalement; trop sibyllin, il laisse perplexe –

peut également influencer le jugement. Pour peu que le médecin indécis par lui-même évoque le recours à l'un des prestigieux Luna Park de la cancérologie, l'Institut Curie ou l'Institut Gustave Roussy par exemple, et voilà la femme capable de refuser toute alternative autre que le repli sur soi et l'attente glacée d'un stade terminal, issue beaucoup plus courante qu'on ne le croit, même dans les couches les plus évoluées de la population.

Les radiologues recherchent toujours des techniques qui les aident à éclaircir des ombres laissées par la radiologie conventionnelle. Nous avions vu l'échec de la thermographie, excellente affaire sur le plan commercial, mais feu de paille dans l'horizon des années soixante-dix. La technique n'est pas intrinsèquement mauvaise et elle a pu apporter des arguments décisifs dans quelques cas privilégiés, mais les thermographistes ont voulu en faire une méthode concurrente de la mammographie pour le diagnostic des cancers, ce qui était impossible dans l'état de la technologie des infrarouges à l'époque. Même Régis Azat-Thierrée ne put imposer sa conception de la thermovision en chambre froide installée à grands frais à Necker. Ainsi une technique peut-elle disparaître totalement de la panoplie médicale, pour un nombre indéfini de lustres. J'étais déterminé. Jamais je n'aborderai l'échographie du sein par l'angle du diagnostic du cancer.

Nicole Sterkers, l'une des plus grandes pionnières de la sénologie parisienne et nationale, élève de Charles Gros et de René Huguenin, m'avait été déléguée par Pierre Mauvais-Jarvis pour m'assister dans cette nouvelle voie qui pourrait séduire, mais aussi décevoir. Elle tenta au début de me pousser de suite vers la recherche des microcalcifications de diamètre infra-millimétrique, seul résultat qui l'intéressait vivement. Ah! Mesdames et Mesdemoiselles, sachez le bien! microcalcification ne veut pas dire cancer. On en a répertorié un catalogue d'une bonne douzaine de variantes, toutes avec leurs sous-variantes. Il n'y a pas de sein qui n'en contienne, souvent associées, ou qui n'en contiendra un jour. Encore faut-il avoir évité le piège des artefacts photographiques créés par des poussières de l'environnement et des marques des empreintes digitales sur le film ou les écrans renforçateurs. D'où l'importance d'un excellent entretien du matériel. Gros disait d'ailleurs que le sein normal n'existe pas. L'anatomie échographique du sein m'était au départ inconnue. Il y avait bien eu des pionniers avant moi. Les livres qu'ils avaient écrits étaient périmés dès avant leur sortie en librairie, tant les images étaient mauvaises et toujours vite dépassées par les progrès incessants de la technologie des appareils. Celles que j'obtenais avec la sonde magique de 7MHz étaient excellentes, mais leur interprétation était une torture. Il était hors de question de chercher une calcification dans ces bottes de foin d'essence inconnue. Je posai cela en postulat: il était impossible de faire un diagnostic de cancer par la seule vertu de l'échographie mammaire, certes beaucoup plus agréable à faire ou à subir qu'une mammographie. Je ne pouvais même pas envisager d'aller par étapes successives du plus gros cancer évident au plus petit.

Le recrutement de Necker, en majorité écrasante des mastopathies médicales, n'est pas celle d'un centre anticancéreux, riche en pathologie tumorale et peu ouvert à la pure médecine. La découverte d'un petit cancer était une éventualité toujours possible, mais imprévisible. Nicole Sterkers réagit positivement lorsqu'elle vit l'image d'un kyste laiteux se construire sur l'écran vidéo. Nul n'en soupçonnait l'existence, ni par la palpation manuelle, ni par la mammographie. Voilà donc l'axiome auquel je décidai de référer toujours en premier. L'échographie ne servirait qu'à reconnaître les kystes, lésions presque toujours bénignes que l'on pourrait confirmer et guérir par la simple ponction à l'aiguille, avec plus d'à-propos et de sécurité. Hors des kystes, rien! je ne conclurais rien. Une telle attitude ne pouvait durer des années, mais elle atténua une forme de pression psychologique dangereuse par ses effets secondaires. Si je m'étais lancé dans le diagnostic du cancer, j'aurais obligatoirement eu des succès, mais j'aurais été obligatoirement sollicité davantage, comme cela se produisait en même temps pour les parathyroïdes. Mais j'aurais malheureusement aussi collectionné un nombre supérieur d'échecs. Excès de faux positifs équivalait à transformer la destinée de l'échographie en celle de la thermographie. Excès de faux négatifs conduiraient à des débats de conscience et de culpabilisation, aussi anxiogène pour moi que ce que ressentait Nicole au bout de ses doigts, pourtant rarement défaillants. Je m'en ouvris à Pierre Mauvais-Jarvis car, même en n'ayant pas en ligne de mire le diagnostic de

cancer, je pouvais être conduit à en méconnaître occasionnellement. Sa réponse fut éthiquement très claire et déterminante. En médecine, l'obligation du succès intégral n'est pas requise et c'est tant mieux, car sinon la vie du médecin serait impossible. Ça, c'était pour les scrupules de base.

Le pronostic du cancer du sein est dans un très grand nombre de cas dépendant de la rapidité du temps qu'il met à doubler de volume. Puisque nous étions d'accord pour considérer que l'échographie était un examen d'arrière-plan hors de l'affirmation des kystes, je pouvais prendre en compte positif l'accroissement rapide de mes connaissances d'un mois sur l'autre; il suffisait de proposer de revoir les cas douteux lors d'un nouvel examen de la femme six mois plus tard. La cotation à K20 était ridiculement basse et aucune femme ne refusera la seconde chance que je lui offrais. Il est vrai que nul chirurgien correspondant n'avait le désir de tenir compte de mon apport, que j'exprimais sur un compte-rendu déjà réservé. Les problèmes survinrent toutefois plus courants, au fur et à mesure que je m'instruisais et que je découvrais des lésions de plus en plus suspectes. Le sein n'est pas si riche en maladies diverses. Quelques femmes portèrent pendant plusieurs années des cancers d'expression purement échographique. Ces formes d'évolution très lentes n'influencèrent jamais négativement le pronostic vital, même si l'intervention curatrice avait été très longtemps différée. Il m'arrivait aussi de transformer les hésitations diagnostiques de Nicole Sterkers. La première en date de ces observations concerna une femme voyageuse qui, du Canada à l'Allemagne, promenait une petite zone indurée dont l'identification résistait malgré une multitude de mammographies réalisées par les plus éminents spécialistes cis- et transatlantiques. Nicole était persuadée que c'était un petit cancer et je lui mis en évidence la lésion qui mesurait à peine cinq millimètres de diamètre. Jamais je n'eus ne serait-ce que l'éclair d'une envie de publier de tels cas et je m'en félicite encore aujourd'hui.

Je me contentai de promouvoir un enseignement socratique de l'ultrasonographie mammaire, principalement Claudine Sambourg, Alain Dana et le Suisse Bernard Ody. Un peu plus tard je fus invité à délivrer une participation symbolique au certificat d'ultrasons réservé aux radiologues qualifié ouvert à Cochin par André Bonnin. Mon cours était simple et n'évolua pratiquement pas dans son essence pendant la longue décennie où je l'ai prodigué, même aux USA chez George Leopold en 1985. Je commençais par un quart d'heure d'échauffement psychologique de l'auditoire. Toute femme alertée par un problème de sein est par définition une anxieuse polarisée sur la crainte du cancer. Le mammographiste peut, s'il n'est pas un foudre de courage, prendre la porte de service une fois les clichés pris. L'échographiste n'a pas ce pouvoir. Il a la main sur la sonde plaquée sur le sein, l'autre sur les boutons de son appareil qu'il faut régler en permanence et, s'il louche assez, un œil sur l'écran, l'autre sur la femme. La femme, elle est couchée sur le dos et n'a pas besoin de loucher, car son regard peut voyager de l'écran vidéo à celui de l'opérateur. Entre les deux, il n'y a aucun écran, le praticien ne peut pas fuir.

Certes, il y a des femmes qui, personnalités de bronze, optimistes indéracinables, imbéciles heureuses ou étrangères aux langages non communicants, ne demandent à rien à personne. Il n'est ni utile ni nécessaire de leur raconter des romans d'aventures. Elles peuvent tomber des nues, rarement il faut bien l'avouer, lorsqu'il m'arrive de leur dire que je n'ai rien vu qui ressemble à un cancer, mot que je ne prononce que pour démystifier une maladie à laquelle elles ne pensaient visiblement pas. Il y a des femmes à qui l'on sait qu'il ne sert à rien de raconter des histoires alambiquées et la formule est alors simple. Selon son degré de déprime, la femme verra le verre à moitié vide ou à moitié plein, mais le cap est droit sans être technocratique. Il y a de fortes chances que l'image soit bénigne, mais il vaut mieux s'en assurer; si c'était un cancer, il serait miraculeusement traité à temps, et l'histoire ne serait plus qu'un mauvais souvenir dont

ne témoignera qu'une cicatrice que l'on sait faire maintenant esthétique. Fort heureusement, on ne traite plus les cancers par des mutilations, souvent perçues comme pires par la femme que les conséquences du cancer lui-même. Pensons alors à ce que c'est lorsque la lésion est tout à fait bénigne «*ce n'était pas la même de me massacrer pour ça! mon homme ne veut plus me toucher là».*

Le cauchemar de l'échographiste relève d'un troisième type de patiente, celle qui est convaincue, à peine déshabillée, qu'on ne lui dira pas la vérité. Toutes les réponses aux questions tiennent de la charade à tiroir et de l'écheveau indémêlable.

Elle, me pointant du doigt en faisant déraper ma sonde:
Non, docteur, vous ne voulez pas me dire la vérité, j'ai un cancer!
Moi, tapant l'identité sur la plaque numérique:
Non! Madame, je ne sais pas encore ce que je vais trouver, je n'ai pas commencé l'examen…
Elle, tirant sur son mamelon et malaxant son litigieux organe:
Mais, docteur, je sens bien que j'ai une boule! là, quand vous passez dessus avec votre machin !
Moi, remettant mon « machin » dans son droit chemin:
Oui, madame, mais ce n'est pas un kyste que je peux ponctionner maintenant...
Elle, m'interrompant en sursautant quand j'utilise le calliper pour repérer un bloc de tissu plus dur que le reste du quadrant:
Mais alors, docteur, qu'est ce que vous êtes en train de mesurer, ce truc, là? avec les croix; j'ai bien vu que vous le faites!
Moi, toujours concentré sur l'écran vidéo:
Oui, Madame, je l'ai mesuré, mais je ne sais pas ce que c'est. Je fais un repérage pour faire des comparaisons dans l'avenir...
Elle, après un court moment d'une intense réflexion, visage fermé soudain plus ridé:
Mais enfin, docteur, excusez-moi, je devrais dire Professeur… Si vous dites que ce n'est pas un kyste, alors! c'est que j'ai un cancer! sinon vous ne me diriez pas qu'il faut l'enlever!
Moi, hiératique, mais las:
Non, Madame, j'ai dit repéré, pas enlevé… ce n'est pas nécessairement un cancer… Et il y a bien plus de chances que ce soit bénin…
Elle, tragiquement triomphante:
Ah! vous voyez bien que ça peut être un cancer... D'ailleurs, c'est ce que pense ma cousine qui en a eu un que le chirurgien n'a pas voulu enlever et qui...

Il n'y a pas de fin à ce type de dialogue dans lequel j'ai appris à ne pas dépasser les deux ou trois premiers échanges. Encore une chance si la cliente n'a pas la notion que, mot trop galvaudé, le kyste en question ne soit pas un synonyme de cancer utilisé comme l'alibi commode qu'il est parfois...

Moi, ferme et définitif, la journée a été longue et la vacation n'est pas terminée:
Non, Madame, à partir de maintenant je ne vous dirai plus rien car vous ne voulez pas écouter ce que je veux vous faire comprendre. Quoi que je dise, de toute façon, vous penserez que je veux vous cacher quelque chose. Alors, ça ne sert à rien de continuer et il y a d'autres personnes qui attendent leur tour derrière vous. Je vais vous donner le compte-rendu de l'examen dans quelques minutes. Vous pourrez le lire car je ne cachetterai pas l'enveloppe. Vous réglerez votre problème avec votre médecin traitant.

L'entente préalable avec le médecin traitant est essentielle. Si l'on respecte son malade,

on respecte la déontologie qui laisse au thérapeute le soin de traiter. Le seul service dont le radiologue soit le prestataire est d'établir un diagnostic précis quand on le peut, ou une stratégie diagnostique logique quand l'examen n'est pas déterminant. Combien de malades n'ai-je pas vus, pris en tenaille entre médecin et radiologue? *« Votre radiologue est un con, Madame! »… « Le chirurgien de votre femme est un criminel, Monsieur! »…*

Elle a quarante-cinq ans, mais elle a la beauté des femmes éternellement jeunes. Brune à la peau satinée, soucieuse de son corps qui est mince et musclé comme la panthère médaille d'or du cent mètres, elle se fait suivre régulièrement par une gynécologue compétente qui, jugeant le moment de se préoccuper de sa poitrine normale jusque-là, lui prescrit une mammographie. Le radiologue - un spécialiste expert en sénographie reconnu par ses pairs - observe des calcifications groupées en amas dans un des quadrants d'un des deux seins. Il conclut à la bénignité et conseille une simple surveillance à intervalles réguliers. C'est une option peut-être un peu risquée, mais parfaitement défendable dans l'absolu. Je ne sais plus pour quelle raison elle se présente devant un chirurgien non moins compétent, mais adepte du style « américain » qui lui annonce abruptement qu'elle a plus que probablement un cancer qu'il faut opérer sans attendre. Tout cela sans s'embarrasser de détails superflus. Son dossier finit par arriver sur ma table, mais je ne peux me prononcer pertinemment sur ce cas, bien banal à vrai dire, sans examiner la femme...

- Le radiologue, échographiste ou non est d'abord un émule de Laennec, avant tout un clinicien - les anglo-saxons disent a *physician*, à ne pas confondre avec un *physicist*, pratiquant de la physique. En matière de sein, il faut d'abord regarder – inspecter, disons nous – puis palper le sein et sa région, le creux de l'aisselle et la base du cou. -

... Elle a une très belle poitrine cliniquement normale. L'échographie n'a pas de raison d'être pathologique: elle est normale elle aussi, à un détail près, les calcifications siègent dans un territoire où les canaux galactophores – qui drainent le lait maternel – sont dilatés. L'échographie prête aux confidences. Elle vit intensément une relation amoureuse récente sur laquelle elle investit tous ses espoirs de femme active et de mère encore en charge d'un jeune enfant. Elle est terrorisée par l'idée de cancer et par l'opération qui devrait nettoyer tout ça. Elle se voit déjà plaquée par un amant dégoûté par une triste mamelle évidée et pendouillante ou transformée en bloc de pierre. Pour m'aider encore plus, elle exerce une profession paramédicale touchant à la sophrologie. La charade à tiroir risque d'aller du ventre maternel jusqu'au psyché de ses petits-enfants. Cette femme superbe et séduisante me plaît, car je suis persuadé que son histoire est bénigne. Mais le parcours chirurgical qu'elle refuse avec une obstination suicidaire m'inquiète, car elle est déjà certaine d'avoir un cancer. Ce risque est infime, mais je ne peux par ma seule vertu éliminer une forme très rare de cancer galactophorique. Je lui propose de résoudre le dilemme de deux façons possibles. L'une – qui n'est pas la meilleure – est de la laisser profiter des quelques semaines à venir, décisive pour l'issue heureuse de ses amours avec la plénitude de ses charmes esthétiques et de la revoir dans trois mois; s'il y avait alors un changement, l'opération serait inévitable; s'il n'y a pas d'évolutivité palpable, on verrait ce qu'il faudrait faire car, en ce qui me concerne, il n'existe pas question que je sois le jardinier attentif d'un cancer en bouton à cultiver comme un bonsaï. L'autre voie est une intervention rapide: pourquoi laisser évoluer un problème obsédant et maléfique pour l'humeur qu'on peut parfaitement concevoir non mutilante, si elle est faite par un chirurgien spécialement compétent et entraîné pour cela? Dans la pire hypothèse, ce dernier saurait ne pas hypothéquer le traitement d'un micro-cancer par une exérèse trop timide. La conservation est une chose, l'efficacité médicale est une autre chose, essayons de cumuler les deux parts égales. Cette alternative lui plaît, mais la

première solution l'enthousiasme, ce qui ne me surprend pas, mais ne convient pas davantage.

Je lui demande de réfléchir quelques jours, puisque ce choix n'est pas urgentissime et de me tenir au courant de son choix définitif. En attendant, je vais montrer ses examens et mes conclusions à un chirurgien de ma connaissance qui serait le seul à toucher mes femmes si par malheur elles devaient se trouver dans la même situation. Quand elle me pose la question de savoir si c'est un spécialiste du cancer du sein, je lui dis sans ambages que «oui, c'est bien un chirurgien cancérologue spécialisé dans la meilleure acception du terme ». Je suis confiant et ne doute pas de son intelligence. Elle me rappelle comme promis. Elle admet que la solution de l'autruche n'est pas la meilleure et à la limite pas très honnête. Oui, elle veut voir le plus vite possible mon chirurgien. Quelle va être sa réaction quand je vais lui dire qu'il exerce dans un centre anti-cancéreux? Une longue modulation plaintive! Elle est sure que j'ai dans la tête qu'elle a un cancer. Non, elle y va parce que là, on sait ce qu'est un cancer, qu'il n'y aura pas de diagnostic fumeux et que la conservation de sa poitrine sera mieux assurée. Le reste est... oui, un peu de cinéma avant la reddition sans condition. L'ambiance dans ce centre vieillot à l'architecture d'avant-guerre pousse davantage vers la mélancolie plus que vers la jubilation hédoniste. Le chirurgien la reçoit comme je l'avais prévu, aussi courtoisement que fermement, et tout se passe comme je l'avais prévu. Elle tire même une leçon de philosophie appliquée des quarante-huit heures qu'elle partage avec deux autres femmes dans une petite salle boxée. Elle voit sans doute pour la première fois avec cette intensité une humanité souffrante moins privilégiée et aussi anxieuse qu'elle. Les résultats histologiques concluent à la bénignité. La cicatrisation se fera impeccablement.

Il y a trente ans, il n'était plus question de nier la nécessité des efforts menés par les personnalités scientifiques et les collectivités pour assurer le dépistage précoce des maladies du sein, cancéreuses ou non. De même, les cancers limités étaient maintenant traités par une tumorectomie conservatrice de la glande saine associée à une radiothérapie de haute énergie et une chimiothérapie. Les campagnes de presse avaient alors un défaut. Elles incitaient les femmes à réagir à un discours à sens unique: *« Le cancer est une maladie horrible... Regardez vos seins... Palpez les... Faites vous faire une mammographie »*... Et démerdez vous après toutes seules. Pour un cas évident, il y a mille cas litigieux. Les femmes n'étaient pas bien préparées à faire face et les médecins, si j'en croyais mon expérience quotidienne, pas tellement bien non plus. Les erreurs psychologiques pouvaient entraîner des conséquences insoupçonnables et insoupçonnées, tant les drames étaient cachés au plus profond des femmes flouées dans leur féminité même.

7.2

HOMO VIR MEDICUS ACADEMICUS CIRCUM MUNDI (1980-1981)

Je ferai le tour du monde, que ça tournerai pas plus qu'ça
La terre n'est pas assez ronde, pour m'étourdir autant qu'toi.
Francis Lemarque par Edith Piaf

L'année 1980 fut l'une des plus extraordinaires de ma vie, peut être la plus belle. Son préliminaire s'était déroulé lors du Nouvel An 1979. Il avait donc commencé en famille dans l'Ile de la Réunion, au Club Méditerranée, près du lagon de Saint-Gilles. Cette institution peut être transcendante quand les dieux sont favorables. Il le fut. Un soir, nous nous tenions à la table d'un Français gras et vulgaire que nous n'aimions guère mais qui parlait en anglais avec deux couples australiens qui appréciaient sa volubilité. À court d'inspiration, au moment du dessert, il s'arrangea pour que je prenne son relais. L'un des hommes était radiologue dans la ville de Perth sur la côte Ouest du continent. Apprenant que j'exerçais le même métier que lui, il m'invita à participer au congrès annuel de l'Australasian Society of Radiology, tenu alternativement en Australie et en Nouvelle-Zélande. Il aurait lieu à Perth en octobre de l'année suivante; l'homme faisait partie du comité d'organisation. Je n'avais qu'à soumettre un résumé pour présenter une communication qui serait sûrement acceptée et dès lors je recevrais une lettre d'invitation. L'idée me plut et le projet se concrétisa au printemps suivant au bar du Rosebud, quand il passa à Paris sur la route de Londres.

À la Pâques de 1980, ma femme et mon fils partirent visiter nos amis Halvorson dans la banlieue de New York et découvrir Washington, D.C (District of Columbia). Lee Talner fit faire le tour d'Europe classique que tout Américain distingué offre à ses enfants. Il passa deux jours à Paris. C'était décidé, il m'invitait à être Visiting Professor à San Diego. L'Assistance Publique et l'Université m'autorisaient à combiner mes droits biennaux à mission sur trois mois consécutifs sans perte de salaire. La meilleure période se situait à l'automne. Un tour du monde s'imposait. D'abord le Congrès de Perth, puis la Californie avec, entre les deux, deux petits pas en Asie. Les billets d'avion « tour du monde » sont très avantageux. Ils permettent de faire un nombre illimité d'escales offertes par un jumelage de deux compagnies d'aviation, à condition que l'on tourne dans un seul sens, sans que l'on revienne sur ses pas. La firme CGR m'offrait le billet en reconnaissance de ce que j'avais fait pour le Sonia. J'avais demandé un avis éthique positif au successeur de Jacques Lefebvre, Jacques Sauvegrain, alors secrétaire général de la Société Française de Radiologie, qui me l'accorda sans difficulté; son service des Enfants-Malades avait largement bénéficié de l'appareil que son interne Laurent Garel avait contribué à expérimenter pour ses applications radiopédiatriques.

Chef de clinique, je n'avais eu aucune sympathie pour le système des consultations privées à l'hôpital. Le principe me paraissait contestable bien que l'exemple de mon patron m'eût montré qu'une telle activité pouvait être menée avec une scrupuleuse honnêteté. Une fois nommé professeur, je fus confronté comme tous mes collègues, à la nécessité de souscrire à un régime de retraite complémentaire. Notre revenu résulte en effet de deux sources à peu près égales en numéraire mais statutairement différentes. En France, on ne peut exercer plus d'une activité salariée, qui nous est assurée par l'Université, dans la faculté de médecine où

nous sommes affectés. C'est sur notre salaire universitaire qu'est calculée notre retraite garantie par la République. Ce que nous recevons de l'Assistance Publique par le biais de notre hôpital de titularisation relève du terme émoluments, également imposables au titre des revenus, mais non pris en compte pour le montant définitif de notre retraite. Ouvrir une consultation privée permettait de cotiser à la retraite des médecins libéraux, la CARMF en l'occurrence. Le service de radiologie de Necker, malgré une extension des plages horaires sur tout l'après-midi, ne suffisait pas à assurer le volume de prescription des examens d'imagerie des consultations uronéphrologiques. Cette activité libérale hospitalière ne lésait alors personne. Une partie considérable des demandes partait vers l'extérieur, au grand dam de l'économe de l'hôpital en premier lieu qui perdait les recettes qu'elle n'était pas officiellement censée encaisser, mais qui ne faisaient pas de mal au budget. Eussé-je eu un excès de scrupules qu'ils eussent été épongés par notre surveillant général, Robert Leroy, haut responsable local de la CGT et loyal cadre du Parti Communiste Français, qui pestait de sa voix tonitruante à l'idée que l'hôpital universitaire nourrissait parfois trop certains cabinets libéraux des alentours. L'ouverture de ma consultation privée apporta une aisance certaine à notre couple et un type d'expérience médicale fructueuse, dans la mesure où je pouvais appliquer sur mesure mes protocoles personnels, de moins en moins rarement démarqués de ceux qui relevaient de la directive patronale. Ma femme put passer à l'exercice d'une activité de cadre enseignant à mi-temps. Je pouvais financer mes déplacements scientifiques à l'étranger, dont mon trimestre sabbatique à San Diego, sans quémander à l'excès des aides publiques ou privées chichement dispensées à l'ouverture de la chasse aux gaspis et sclérosantes par la paperasserie administrative.

Moreau compétiteur en archerie (1979-1982)

J'étais devenu un bon archer de compétition. Je m'entraînais intensément et assidûment à l'Avia Club; je ne ratais pas un seul stage de perfectionnement du Club, à Gaillon, Pompadour ou Vittel, où je retrouvais un groupe d'ami tourangeaux. L'année précédente, j'avais tâté du tir FITA, qui exige une journée entière de présence sur le pas de tir. Le matin on règle son arc par deux volées de trois flèches à blanc, puis le concours commence avec trente flèches à quatre-vingt-dix mètres, puis à soixante-dix. Après une pause déjeuner, on termine par la formule du concours fédéral sur cinquante et trente mètres. Avec mon arc de mauviette, tirer sur les longues distances était une gageure inconcevable. Mes premiers essais avaient été catastrophiques, mais le tir FITA était la formule aristocratique du sport, adoptée pour les championnats du monde notamment. Les branches acquises à Sacramento ne suffisaient plus; il fallait que je tire sur des branches de quarante livres au moins. Avec ma grande allonge, je pouvais atteindre quarante-cinq livres. J'y allai progressivement pour ne pas claquer mes muscles et tenir durant cent vingt-six flèches, soit un déménagement d'au moins trois pianos à queue par journée. Il me fallut plusieurs mois pour y parvenir.

Mes premiers FITAs officiels se passèrent sur les stades de la région parisienne. Le temps fut atroce en juillet 1980 et durant deux dimanches consécutifs je tirai sous une pluie diluvienne de huit heures du matin à dix-huit heures. Je ne saurai jamais résoudre efficacement comment prévenir et traiter l'inévitable buée sur les lunettes. Jamais je n'abandonnerai avant la fin d'un FITA et il fallait pour cela un courage dont je ne me serais jamais senti capable quand j'étais adolescent. J'allais même plus loin en utilisant en totalité mes deux minutes trente de temps maximal pour lancer mes volées. La tendance générale des archers de l'époque, permise par l'amélioration considérable des arcs métalliques légers à branches plastifiées, était de tirer de plus en plus vite. Les tirs étaient cadencés par un système de feux tricolores. Pratiquement tous les archers avaient tiré leurs volées quand la lumière était encore au vert. Moi, je m'imposai de tirer ma terminer ma dernière flèche quand le feu passait à l'orange au bout de deux minutes.

J'étais toujours le dernier à regagner mon pas, juste avant le passage au rouge. C'était une manœuvre de guerre psychologique qui allongeait le temps de la durée des concours qui énervait aussi bien les joueurs que les arbitres officiels obligés de respecter le règlement écrit pour l'époque où les arcs étaient des troncs d'arbre raides et lourds. Je fis une contre-performance aux Jeux Mondiaux de la Médecine de Cannes, mais je gagnai mon premier trophée sportif en remportant le concours en quatre épreuves de Vittel en septembre. J'étais forclos pour le championnat de France de tir fédéral, car je n'avais réussi qu'une fois le score minimum qu'il fallait obtenir deux fois pour une sélection définitive. Ce serait pour l'année suivante. L'Avia-Club et les entraîneurs de la FIFA m'avaient adopté. Je disposais d'un placard personnel dans les locaux de la compagnie. Je tirais en compagnie de champions titrés tels qu'André Louis, les Golovine, Olivier Blachère et le futur sélectionné olympique Yvon Douis.

Mes parents avaient légué cent mille francs Barre à chacun de leurs quatre enfants. Nous passions régulièrement devant la Maison des Arcs du boulevard Montparnasse. Nous ne voulions plus passer de vacances sur des plages. Nous achetâmes sur plan un joli appartement dans une Nova offrant à Arcs 1800 un panorama splendide depuis l'Aiguille Grive jusqu'à la dent de la Pierra Menta. À l'est, on voyait le terrain de golf du Chantel qui offrait alors des stages d'initiation à des tarifs promotionnels, face au Mont-Blanc. La pédagogie de l'école de Roger Golias était excellente et exigeante. J'appris les rudiments du golf aussi vite et intelligemment que j'avais appris le tir à l'arc. Dans ces conditions les deux sports sont complémentaires mais pas antagonistes. Tout cela me sera bien utile aux USA.

MOREAU CHEZ LES SOVIETS, MOSCOU (août 1980)

Il y eut en août, à Moscou, une exposition de type Foire de Paris, avec une grosse participation de l'industrie médicale. La CGR désirait participer à un appel d'offre important. Elle combina avec le Ministère des Affaires Etrangères une mission pour trois professeurs d'imagerie. Maurice Geindre, le doyen de la Faculté de médecine de Grenoble, devait traiter de la scanographie du tronc, F***, le biophysicien d'Amiens, la résonance magnétique nucléaire et moi l'échographie de l'appareil urinaire. Geindre avait expérimenté ce type de mission. Nous serions pris en charge par deux interprètes, logés à l'hôtel Rossia près du Kremlin et promenés dans deux Volga officielles un peu partout au frais de la CGR. Les Russes nous donneraient une trentaine de roubles inconvertibles à titre d'indemnités. Nous étions en pleine crise brejnévienne. La guerre de l'Afghanistan avait déclenché des réactions mondiales, dont la plus marquante était le boycott des Jeux Olympiques de Moscou au début de l'été. Les Français y avaient participé en partie mais pas les Américains. Les Soviétiques avaient été déçus, mais nous avions décidé d'appliquer une attitude commune. Les interprètes devaient avoir été rodés à répondre aux questions des Occidentaux, nous nous refuserions systématiquement d'en parler.

L'aéroport de Moscou était tout neuf, gigantesque, imposant, sombre, luxueux mais quasi désert. Le passage au contrôle de police fut interminable. J'avais déjà fait un voyage à Berlin-Est et je connaissais ce type de policier aux yeux clairs de glace passant impavide pendant vingt minutes du visage du voyageur au passeport sans mot dire. Les interprètes étaient deux jeunes femmes charmantes, toutes deux mariées. En fait, il n'y en avait qu'une qui parlait un remarquable français. L'autre, qui exhibait volontiers la photo de sa fille, était censée ne comprendre ni le français, ni l'anglais. Il nous faudra deux jours et un gueuleton bien arrosé pour qu'elle soit prise en défaut durant une éternelle fraction de seconde qui la désarma sans que nous la piétinions pour autant. Elle était la plus belle des deux et aimait bien les plaisirs de la vie d'apparatchik, mais elle avait un grade plus élevé et devait se tenir distante face à la corruption occidentale. Le café Pouchkine n'existait que dans le rêve de Gilbert Bécaud et je

n'ai jamais compris comment on pouvait avoir une aventure galante à Moscou… sauf avec une agente déléguée à cette fin par le KGB. C'était aussi l'avis du concessionnaire CGR.

L'hôtel Rossia était une très grande bâtisse rectangulaire sans grâce mais confortable. Il y avait encore des traces physiques d'un attentat terroriste à la bombe et les portes d'entrée et de sortie étaient soigneusement filtrées. Nos trois chambres étaient au même étage, mais non contiguës. L'espace était tronçonné en secteurs avec un cerbère à chacune de leurs extrémités qui gardait les clefs et aucun déplacement pouvait leur échapper. Je n'avais emporté qu'un costume léger pour la visite officielle, une paire de jeans et un blouson de cuir bronze épais pour le voyage. La fermeture éclair de mon pantalon me lâcha et je me mis sans succès en quête d'une réparation même de fortune, introuvable dans un pays où les braguettes se ferment avec des boutons. Il n'était pas question de trouver un prêt-à-porter. L'agent CGR qui ne nous lâchait pas me mit tout de suite à l'aise. Avec mon Levi's et mon blouson, j'avais la tenue dont tout jeune Moscovite rêvait. Ainsi vêtu, je serais au top de l'élégance. Est-ce une conséquence de mon éducation bourgeoise? Je n'ai jamais pu donner une conférence en débraillé, ce qui signifie sans cravate. C'était vrai, j'aurais pu vendre mes frusques au prix fort dont je n'aurais su que faire. Un touriste n'avait rien d'autre à acheter avec ses roubles qu'une bouteille de vodka ou de mauvaise bière. Nous donnerons les nôtres à la «corruptible» des jeunes femmes avant de les quitter. Elles ne gagnaient pas autant avec leurs salaires.

Les conférences se passèrent dans une grande salle remplie d'une soixantaine de personnes. La radiologie russe était quasi inexistante à l'époque. Les équipements dataient d'avant la guerre quand ils existaient, en dehors des hôpitaux pour apparatchiks. Les Soviétiques avaient opté pour le développement privilégié de la médecine préventive, peu coûteuse, et ignoraient la médecine de soins, ruineuse pour eux. Ils utilisaient surtout la médecine nucléaire, mais un marché radiologique pouvait s'ouvrir dont Américains et Allemands de l'Ouest espéraient bien s'emparer. Quand Geindre eut fini sa conférence, on lui posa une question qui n'entraîna pas de discussion. Je fus questionné deux fois sur l'échographie et il n'y en eut pas davantage. F... fut assailli de questions sur la résonance magnétique nucléaire et la discussion dura une bonne heure, très animée et manifestement critique voire violente. La session fut suivie d'une réception officielle présidée par un VIP soviétique entouré de deux ou trois collaborateurs sur la branche horizontale de la table en ∏. La délégation française était alignée le long de la branche droite, la délégation russe à gauche. Commencèrent les discours et les toasts, mais aussi les incidents. Un ingénieur français de la CGR s'était joint à nous alors qu'il n'était pas invité. Savant genre Cosinus, il entra en retard et s'assit en face de nous, à gauche, du côté des Russes, semant une confusion certaine quoique muette et une gêne soupçonneuse par nous perceptible mais incompréhensible. L'atmosphère se tendit encore davantage lorsque le président engueula vertement l'interprète pour une raison qui nous échappa pareillement. Du coup, elle se leva et fondit en grosses larmes. Nous étions une douzaine de protagonistes de ce happening, ce qui se traduisit par autant de toasts. La vodka ne manquait pas, mais nous étions à jeun et il n'y avait que quelques carottes et des céleris crus pour tous zakouskis. Je ne me souviens plus au nom de quoi je portai mon toast; l'ivresse n'était pas loin qui détendit un peu l'atmosphère. La cérémonie dont je n'ai jamais compris l'intérêt profond, se termina par la dédicace de petits livres que nous offrit le président. On nous donna un rendez-vous pour une maxi-réception en fin d'après-midi.

Il fallait déjeuner d'urgence. Notre guide nous emmena dans un restaurant ouzbek réputé. Notre petit groupe passa le long d'une foule interminable de gens qui attendaient passivement leur table. Les derniers arrivés ne pouvaient décemment pas espérer déjeuner avant deux bonnes heures. Place au puissant Omar Ben Salaad! Nous fumes gênés d'exhiber nos coupe-files. Ce

qui aurait déclenché une émeute en France était normal à Moscou. Nous avions la vision d'un peuple abruti. Le lendemain matin, nous nous promènerons dans les jardins du Kremlin où il y avait foule. Y convergeaient toutes les délégations des travailleurs des usines et des kolkhozes de toutes les républiques soviétiques. Ils faisaient là le voyage de leur vie. Les gens marchaient par paquets ressemblant à des phalanges mécaniques. Geindre et moi perdîmes notre guide et, pendant un quart d'heure, nous nous agglomérerons à ces groupes obsédant d'ennui. Au bout d'un moment, nous échangeâmes un regard qui exprimait le même sentiment qui s'infiltrait en nous: nous étions en train de devenir aussi hébétés qu'eux. Tout individu ayant une ombre de sympathie pour le marxisme-léniniste ne pouvait revenir chez lui qu'hostile à cette idéologie, sauf à n'avoir aucun esprit critique. Hostile au communisme brejnévien, oui! mais pas aux Russes ni à Moscou, une ville magnifique, quoique trop plate à mon goût, aux musées splendides.

La réception officielle nous avait retenus tard dans la soirée, mais nous avait permis de comprendre une partie du malaise de la réunion du matin. L'ingénieur de la CGR était parfaitement inconnu des Russes. Ceux-ci avaient sombré dans la panique en voyant un homme qui ne pouvait être qu'un Soviétique puisqu'il s'était assis de leur côté. De qui était-il l'espion? me demanda l'un des officiels, un jeune cadre déjà passablement éméché!

Il n'était pas nécessaire de disposer d'un laissez-passer pour circuler dans une circonférence de quarante kilomètres de rayon à partir du centre de Moscou. La CGR voulait nous inviter dans une isba qui se situait à quarante et un kilomètres. Tantôt la police laissait passer, tantôt non. Nous étions tard dans la nuit tombée. La police eut la gentillesse de nous laisser accéder à l'isba. Les Slaves sont volontiers sentimentaux, l'ambiance était agréable et détendue. Peu nous importait qu'il y eût ou non des microphones branchés sur notre table. Il apparaissait à tout le monde que nous ne ferions pas la guerre mondiale pour l'Afghanistan, ni pour rien d'autre d'ailleurs. Le risque ne deviendrait aigu qu'à partir du jour où il y aurait plus de monde qui n'auraient pas connu les atrocités de la guerre 41-45 – n'oublions pas le Pacte germano-soviétique, tout de même! Alexandre Sanguinetti avait vu juste, lui qui avait souhaité bien du plaisir aux Russes, assez fous pour envahir un pays dont la guerre est un sport national.

Nous aurons encore le temps de voir le tombeau de Khrouchtchev, le Cirque de Moscou qui présentait un spectacle américanoïde préparé pour distraire les visiteurs des J.O. et d'acheter un ours mascotte pour mon fils. Ils en avaient beaucoup produit et peu vendu, de même qu'il y avait profusion de fourrures en vison sauvage. J'avais exprimé le désir de faire un petit tour dans le métro, le somptueux cadeau kitsch des bolcheviques au peuple opprimé sous les tsars, dont Staline, successeur de Lénine, avait été le promoteur. Ce sera la seule occasion que j'aurai de parler en tête à tête avec l'interprète officiellement francophone, sans que - quoique peut-être par son sac entrouvert? - notre conversation ne soit pas enregistrée sur magnétophone. Elle avait grimpé l'échelle sociale par les komsomols – les jeunesses communistes. Elle était mariée mais, contrairement à sa collègue, n'avait pas d'enfant. Un simple oukase du Parti pouvait l'expédier, elle à Lwoff, son mari à Vladivostok, sans qu'une progéniture éventuelle pèse en quoi que ce soit dans la décision. J'aurais bien voulu lui offrir un verre de champagne de Crimée ou à défaut un verre de vin de Géorgie, sur lesquels elle ne savait d'ailleurs rien. Décidément, ces Français avaient de drôles d'idées, mais, elle, elle voulait tout goûter, aussi avidement que froidement, de ce que nous lui proposions, comme si ses jours étaient comptés. On n'en trouva nulle part, il n'y avait que de la vodka ou une espèce d'eau de vaisselle tiédasse et moussante qu'ils appelaient « pivo » – la bière dans les langues slaves - vendue en bock. Elle n'avait aucune idée de fuir vers l'Ouest, sauf à le cacher de toute oreille indiscrète. En tout cas, elle ne me sollicita pas. Après notre halte au Bolchoï, l'agent de la CGR m'emmena à pied dans une

boîte de nuit pour étrangers et jeunesse dorée. Effectivement ma défroque était excitante pour certaines tables où se trouvaient quelques beautés de deux sexes, buvant et fumant sans mots dire. Je garde surtout gravé dans ma mémoire le retour par la Place de la Révolution et la Place Rouge encore illuminées et totalement désertiques, sous un ciel clair et une douce chaleur.

De retour en France, j'achetai à la Fnac « L'anti-guide de Moscou », un petit livre rouge pamphlet destiné à édifier les Occidentaux sur les réalités du monde de Brejnev et Kossyguine. La description faite de la visite d'un Européen en URSS était un reportage de tout notre périple, foire médicale et hôtel Rossia inclus. J'étais heureux de ne pas l'avoir lu avant mon départ de Paris. Mon plaisir m'aurait été gâché, faute d'être totalement vêtu de probité candide et de lin blanc.

ROCK AND ROLL AROUND THE WORLD (1ER OCTOBRE 1980 - 15 JANVIER 1981)

Mais le must de l'année était le tour du monde capitaliste qui m'attendait. Je m'entraînai à l'anglais avec les Gimmicks d'Adrienne durant nos vacances aux Arcs. J'avais fabriqué un grand puzzle à partir d'une grande carte du monde collée sur du carton fort et découpée au cutter en morceuax de la taille d'une boite d'allumettes. Pierre-Arthur le reconstitua en deux jours. Nous l'utilisâmes pour comprendre le périple que j'allais entreprendre. La semaine de Vittel m'offrit ma première victoire individuelle en archerie. Malgré tous les efforts des copains pour me faire tébucher, je triomphai dans les quatre épreuves de la coupe.

J'avais fait expédier à San Diego deux cantines métalliques bourrées de toutes mes diapositives et d'un nombre déraisonnable de clichés radiologiques. La vie était belle pour le Français sous Giscard à la Barre. À mon départ, le dollar américain pesait moins de quatre francs. Notre devise nationale était si forte que le yen japonais s'y était apparié à cent contre un. Le deuxième choc pétrolier cependant ébranlait de nouveau les économies occidentales, mais les Soviétiques achetaient du blé français. L'ayatollah Khomeyni retenait quatre-vingts otages américains à Téhéran. Carter avait réussi les accords de Camp David, mais Irak et Iran allaient commencer à en découdre sérieusement, mettant en péril les survols du Moyen-Orient, ajoutant une raison supplémentaire des avionneurs à redouter le terrorisme de l'OLP. Les Australiens étaient en bisbille avec la France par Vanuatu interposé.

Je pris à Londres le vol British Airways pour Perth via Bombay. La CGR m'avait fait une fleur en m'offrant cette partie du voyage en première classe. Il n'y avait pas encore de classe affaire et la classe touriste était bourrée de voyageurs, dont une nombreuse famille hindoue qui devait bien occuper deux pleines rangées à elle seule. Le voyage, en tournant en sens inverse de la terre, durait plus de vingt-quatre heures. Mon voisin, un Hollandais né en Indonésie, prospectait le pétrole dans le Sud-Est asiatique. Il m'apprit beaucoup de choses utiles à la suite de mon voyage. L'atterrissage sur l'aéroport de Bombay était fascinant, tant les bidonvilles et les campements sommaires empiétaient sur la piste.

PERTH, WESTERN AUSTRALIA

Perth est une ville *américaine* dans une rade superbe plus vaste que celle de Brest. La nature explosait dans le printemps naissant. Je m'attendais à être accueilli par l'ami qui m'avait servi d'entremetteur! Plus tard, j'apprendrai qu'il ne pouvait plus vivre sans Club Méditerranée et qu'il se prélassait en explorant les fonds sous-marins dans l'eau chaude des Maldives. Vanuatu ou pas, les Français était les bienvenus dans un pays où l'hospitalité est portée au carré. Quiconque vient d'ailleurs dans le *Fourth World* est un cadeau du ciel. Quiconque se vante d'être

à l'aise avec la langue anglaise doit se frotter à l'épreuve des Australiens. L'accent est spécial, le vocabulaire aussi. La grossièreté est l'ingrédient de choix du parler local. Je l'ignorais alors. J'écrivis ma communication dans ma chambre la veille au soir. La télévision était dans mon dos. Un film de pirates des Caraïbes me servait de fond sonore. L'un des personnages parlait anglais avec un accent curieux et un timbre de voix qui me devenait de plus en plus familier. Mais oui, j'y étais! c'était bien la voix de Maurice Chevalier dans un vieux film américain du début du technicolor.

Je revécus mon incursion, un matin de Toussaint 1971, dans une salle de radiologie banale de Necker. Sur la table gisait un homme âgé, mais encore bien bâti, de grande taille, nu comme un ver et bardé de tuyaux des veines au zizi parfaitement circoncis et traversé par une sonde urétrale, manifestement dans le coltar, qui me répondit quand je lui demandai pourquoi il était là «Fous moi la paix!»*, avec un accent de Pantruche caractéristique d'un personnage connu. C'était Maurice Chevalier, hospitalisé au stade terminal d'un cancer de la prostate évoluant vers un coma urémique. Je m'étais contenté de lui taper affectueusement sur l'épaule et de le recouvrir d'un drap protecteur d'un objet intime qui avait tant fait rêver les femmes des deux bords de l'Atlantique.*

Dans cette chambre au bout du monde du Sheraton de Perth, j'avais trouvé un supporter virtuel de choix, et je terminai mon texte avec allégresse. Les congressistes bénéficiaient d'une salle réservée et de grandes tables pour le petit-déjeuner. Je trouvai le courage de descendre et m'installai sur le premier siège vacant non sans avoir salué mes voisins d'une inclination du buste et un good morning cordial. Je fus immédiatement soumis à un bombardement de questions auxquelles je ne compris rien mais qui manifestement sentaient la provocation. Je restai évasif. L'un d'eux me cherchait particulièrement, un radiologue de Melbourne, auquel je trouvais un look oxfordien complexant, un certain George Klempfner que je retrouverai sur ma route à de nombreuses reprises durant les deux décennies suivantes. Ce que je subissais n'avait rien de stimulant pour la session qui allait suivre. Soudain, je vis arriver Geoffrey Benness qui me reconnut instantanément et se mit à rabrouer sèchement mes chahuteurs, soudain pétrifiés. On s'aplatissait devant le quatrième descendant du bagnard belge libéré dans l'Australie du dix-neuvième siècle, marié à une femme de la plus haute société du New South Wales.

Vers la fin des années soixante-dix, il y eut une épidémie mondiale de suppurations rénales que j'étudiai à fond et proposai comme sujet de communication. Je dépassai plus que largement les dix minutes qui m'étaient allouées - mais mon chairman ne m'interrompit pas, tant ce que j'apportais était riche et nouveau. J'étais programmé en dernière position de la première séance et, malgré la faim et l'attente du personnel pour servir le déjeuner, j'estomaquais l'assistance. L'un des invités d'honneur du congrès était le chef de l'unité d'ultrasons du Moffit Hospital de San Francisco. L'homme froid et distant m'avait toisé de haut l'année précédente lorsque Bob Brasch m'y avait introduit. À la fin de la séance, quelque peu ébranlé, il s'enquit de mon activité à Necker et compris qu'il se passait quelque chose en France. Le congrès était sympathique. L'ambiance était chaude. La plupart des deux cents participants n'avaient jamais visité Perth distant de six mille kilomètres de Sydney. Tout le monde s'extasia sur la beauté du paysage et la richesse de la flore du jardin botanique. Les rites officiels étaient de pure tradition Old England et je portai avec une ferveur narquoise, comme tout le monde debout un toast vibrant « *To The Queen !* » durant le banquet de clôture.

Il y eut un pique-nique le dimanche dans un grand parc par un joli soleil printanier. Tout le monde s'égailla par petits groupes épars dans le vaste périmètre champêtre centré sur la tente en toile rayée de rouge et bleu, les tables du gigantesque buffet et un orchestre celtique

cornemusant en kilt. Je compris pour la première fois l'impossibilité d'échapper à la tendance coloniale anglo-saxonne de la discrimination par ancienneté. Faute d'être invité par les *Aussies Wasp*, je m'incorporai au groupe d'immigrés et des marginaux les plus récents, aux origines tchèques, hongroises, polonaises, estoniennes. Plus exotique encore était une famille philippine venue en voisine dont la jeune fille était une ravissante brune au teint clair, habillée de blanc pur et prénommée Luz de Leon, ce que je m'empressai de traduire en anglais « Light of Leon », attention qui lui plut quoique fadasse; elle avait si peu l'habitude qu'on lui parle! J'aurai l'occasion de parler espagnol à plusieurs reprises dans le Sud-Est Pacifique, mais j'en aurais eu encore davantage si j'avais parlé italien. Il ne faut pas faire beaucoup de miles pour se trouver dans le bush australien. Je louai une voiture pour me rendre à deux heures de conduite dans une vaste ferme où l'on trouvait une sorte de musée de la faune de la Western Australia. Pourquoi ne pas s'amuser des vrais combats de boxe kangourou à laquelle nous jouions dans la cour du lycée? Il y avait un centre dédié aux reptiles venimeux qui donnait une éducation réaliste aux enfants du pays. L'Australie, en fait un immense désert, en est infestée. Pour la première fois, j'éprouvai des difficultés à m'adapter aux règles britanniques de la conduite à gauche de la route; je ne renouvellerai plus jamais l'expérience.

Adelaide, South Australia

Mon ami Joseph Sabto, l'ancien néphrologue de Necker, maintenant fixé à Melbourne, était en année sabbatique à Londres. Il avait prévenu la radiologue de son hôpital de ma participation au congrès de Perth. Nina Sacharias se présenta à moi un matin. Originaire de Riga, en Estonie elle avait émigré après la seconde guerre mondiale et épousé un anesthésiste-réanimateur anglo-égyptien. Elle parlait en roulant les *r* et ponctuait ses phrases de *funny* et de *dreadful* définitifs. Elle m'invita à passer deux jours chez elle à Melbourne. Geoffrey Benness avait fait sa réputation de scientifique sur des travaux conduits chez les moutons qui avaient démontré le rôle négatif de la méthylglucamine sur la qualité des UIV à cause de la diurèse osmotique qu'elle entraîne. Ce type de radicaux branchés sur l'un des carbones du cycle benzénique était utilisé pour lutter contre l'hyperviscosité des molécules triiodées de l'époque et de ce fait en réduire la toxicité. Aussi puissant politiquement que physiquement, ce colosse, un chirurgien urologue converti à la radiologie, était fort peu apprécié de ses collègues. Il s'en fichait royalement et trouvait son bonheur dans le reste du monde occidental qu'il parcourait plusieurs fois par an. Il s'arrangea avec Nina pour que je puisse m'arrêter dans son fief d'Adelaide, South Australia. Il y avait construit le seul service de radiologie de pointe de l'Australasie, copié sur le modèle margulissien du Moffit Hospital.

Il y avait une très grosse colonie grecque dans cette ville et toutes les inscriptions des plaques d'identification de l'hôpital étaient sous-titrées en lettres grecques. Je me fis un petit scénario imaginant la surprise des archéologues de l'an dix mille découvrant des citations helléniques sur les vestiges de la vieille Adélaide, située aux antipodes d'Athènes, après la catastrophe nucléaire cataclysmique attendue par tous les pessimistes ravageant le monde déjanté pour le purifier de ses décadences amollissantes! Aujourd'hui connue pour son circuit de F1 et ses vignes, la ville n'avait guère d'intérêt, il y a vingt ans. C'était une réplique d'une ville américaine comme Perth, avec un Downtown ultramoderne et une banlieue étendue où Benness avait une propriété de style californien à la hauteur de sa fortune. Geoff et sa femme ne parlent pas le français, mais ils aiment tellement la France que sa fille Angela, qui deviendra Mrs Nick Farr-Jones, en épousant le valeureux capitaine des Wallabies, parlait déjà couramment notre langue. Geoff m'exprima son obsession qui consistait à utiliser mon influence pour que je conseille vivement le Laboratoire Guerbet de préparer une solution d'Hexabrix sans méthylglucamine. Il avait une telle admiration pour cette molécule qu'il avait déjà essayée

avec succès! Jean Lautrou m'avait raconté avoir reçu une bande magnétique que Benness avait enregistrée en pleurant pour exprimer son bonheur de voir le thème de la faible osmolalité arriver sur l'avant-scène de la radiologie. Malgré mon entregent, il n'aura pas droit à ce bâton de maréchal.

Melbourne, Victoria, Australia

Nina et son mari m'accueillirent avec chaleur dans leur villa de la banlieue de Melbourne, puis dans leur maison de campagne. Très cultivés, ils avaient de nombreux amis originaires de l'Europe de l'Est. Ces gens-là étaient heureux en Australie, même s'ils se sentaient loin de leurs berceaux d'origine, mais leur exil était doré comparé au goulag qu'ils avaient su éviter à temps et dont je pouvais leur parler avec réalisme. L'intégration en Australie est un *terrible cultural shock*, m'avait susurré Geoff Benness.

Nina m'invita à l'accompagner à la réunion mensuelle des radiologues de Melbourne. J'y retrouvai George Klempfner. Ils se présentaient des dossiers et se livraient à leur jeu favori qui est de tester un collègue, - ou mieux, quelle aubaine! un noble étranger -, en espérant qu'ils pataugeront. À l'époque, – c'est sans doute différent maintenant – les Français avaient horreur de cette épreuve initiatique. Pourtant la règle fondamentale est que l'honneur est toujours sauf, l'essentiel étant de participer avec humour, si possible. Le meneur de jeu demanda à Nina si j'accepterais de me soumettre à leur verdict. J'acceptai à condition que l'on me fasse plancher sur un dossier de radiologie urinaire. Elle eut la délicatesse de me souffler le diagnostic avant de me lancer dans la fosse au lion. C'était inutile. Le cas était très difficile sauf pour un Neckerien. Jean-René Michel m'avait communiqué son savoir sur l'urètre féminin et j'avais vu en une décennie des dizaines de diverticules du genre de celui que l'on me montrait sur des clichés de fort mauvaise qualité. Je demandai un morceau de craie et je leur dessinai la lésion sur le tableau, avec un petit commentaire dans un anglais de moins en moins hésitant. Ils m'avaient accueilli avec une condescendance narquoise. Je pouvais partir la tête haute car j'avais franchi avec succès l'épreuve initiatique.

Il y avait des perroquets et des oiseaux-lyres dans la maison de campagne de mes amis et même un panda, mais pas de serpents. Les portées de canards et d'oies étaient nombreuses dans le plus beau jardin botanique que j'ai jamais vu avec des arbres immenses et des buissons de rhododendrons encore plus gros qu'en Irlande. Je décrivis à mon fils, dans la lettre quotidienne que je lui envoyais durant ce périple, la ligne droite parfaite sur laquelle les canetons s'alignaient derrière la mère fière comme Artaban les conduisant d'une mare jusqu'aux extrémités des pelouses bordées de buissons épais.

Sydney, New South Wales, Australia

Le stop à Adelaide avait mordu sur le temps que je comptais consacrer à Sydney. Je quittai Melbourne aux aurores. Le vol pour Hong Kong partait en début d'après-midi. Pour quarante dollars australiens, un chauffeur de taxi grec me fit faire un grand tour, en commençant par une visite exhaustive d'un nouveau quartier sans intérêt mais auquel on avait donné le nom de Bougainville. Je réussis quand même à approcher le nouvel Opéra de Sydney. Vue d'avion, la ville, construite dans un enchevêtrement de bras de mer et de rivières, constellée de bateaux et de petites îles, est un spectacle qui méritera une visite ultérieure.

Hong Kong, Hong Kong

En attendant, je volais vers Hong Kong assis près du hublot du Boeing 747 de la Cathay Pacific, les yeux rivés sur le Pacifique à la recherche improbable de la Barrière de Corail. J'avais négocié un billet de première classe quand j'étais à Perth, pour me reposer mieux. Je n'aurai pas à regretter cette dépense. L'agent CGR de Hong Kong qui m'attendait à l'aéroport était consterné. Il n'y avait aucune chambre disponible dans la ville. Nous étions à conjecturer dans l'atmosphère moite quand un groom s'approcha, l'air embarrassé. Il cherchait partout et en vain un voyageur du nom de Moreau qu'il devait convoyer jusqu'au Hong Kong Hotel où minuscule chambre d'hôtesse de l'air m'attendait. Elle avait été réservée par la préposée de Perth dans cet hôtel qui logeait les équipages de la compagnie, consciente qu'elle était des difficultés qui m'attendraient dans ma naïveté, mais sans me prévenir. Hong Kong est une ville qui excite l'imagination. Je ne fus pas déçu tant sur le plan touristique que celui du commercial. Aidé par l'agent CGR, je réussis à acheter tout le matériel photographique dont j'avais besoin sans le trouver à Paris, en pressurant le vendeur jusqu'à ce que mon guide me rappelle que les Chinois doivent aussi gagner leur vie! J'avais appris à être dur en affaire. Je n'attendais rien de cette visite dans l'optique médicale. Je retins que l'échographie y avait une très mauvaise réputation. Nombre de praticiens s'étaient rué sur des appareils sans avoir appris à s'en servir correctement. Ils avaient accumulé les erreurs et l'on ne voulait plus en entendre parler.

Tokyo, Japon

Je voulais voir Tokyo. Je m'y rendis par un vol qui fit escale à l'aéroport de Taipeh, Taiwan, assez longue pour visiter le duty-free shop où se tenaient les plus belles Chinoises que je verrai jamais. On parlait trop du Japon en Europe. Il me fallait voir, même si ce ne devait être qu'une goulée. Le nouvel aéroport de Narita est situé à quatre-vingts kilomètres du centre auquel il est relié par une autoroute où la vitesse est limitée à cinquante kilomètres à l'heure. L'après-midi était au départ perdue et je n'avais que deux nuits et deux jours. Il y avait la panique à mon arrivée. On était à l'époque des typhons, il pleuvait à seaux et chacun ne songeait qu'à rentrer chez soi. Je trouvai quand même un taxi au Grand Terminal Central pour me conduire à l'hôtel; il ne manqua pas à la tradition, il ne connaissait pas le chemin et il lui fallut demander plusieurs fois son chemin à des collègues avant de me déposer à l'hôtel Ebisu Sankei.

J'avais voulu descendre dans un ryokan, une auberge japonaise typique; celle-là était luxueuse et belle avec son architecture en bois noir. Nul n'y parlait anglais. La clientèle était uniquement japonaise et huppée. On me donna un petit appartement « trois pièces+sdb+ cuis » de cinq à six mètres carrés. Je m'assis sur un petit tabouret pour me laver par morceaux dans un bain de pied et m'ébouillanter avec un broc, comme sur une estampe d'ukiyo-e de la haute époque impériale. Je m'habillai avec le kimono et m'installai accroupi sur la table basse où une vieille servante édentée me servit avec des manières encourageantes un «shabu-shabu», le sommet de l'art du pot-au-feu asiatique à base de bœuf de Kobé nourri à la bière. Le patron de l'hôtel me fit l'honneur d'une visite pour s'enquérir, dans le langage des sourds-muets, assis sur les talons, si j'appréciais son hospitalité. Il me montra un superbe instrument de cuisine en or massif qui n'était ni un cadeau ni à vendre. Je dormis sur le tatami qui sentait la paille un peu moisie, dans la meilleure diagonale de la chambre. Je prenais conscience de ma carrure devenue athlétique à l'échelle des pygmées. Le lendemain m'attendait un petit-déjeuner constitué de douzaines de petites assiettes, de petites boîtes, de petites coupes, de petits pots contenant qui des soupes, qui des petits morceaux d'algues, de légumes et poissons crus, qui des petites quantités de choses totalement indéfinissables. Tout cela était ravisant, nourrissant et en fin de compte excellent. L'Ebisu Sankei était décidément le paradis de l'homme, à la lisière du quartier alors endormi de Shibuya.

Tout, dans Tokyo, était écrit en idéogrammes japonais ou chinois. Rarissimes alors étaient les Nippons qui parlaient anglais et quand ils s'essayaient à le parler, ils étaient incompréhensibles. Il fallait se promener avec des adresses écrites en japonais pour que le chauffeur de taxi puisse les lire. Et apprendre à ne jamais poser de questions sous une forme qui pourrait appeler une réponse négative. La poupée japonaise à l'éducation raffinée comme l'homme du peuple le plus fruste ne disent jamais non. Le métro de Tokyo était le seul moyen pour l'étranger solitaire de ne pas se perdre. Le réseau est riche, les plans sont clairs et le nom des stations est sous-titré en lettres romaines. L'agent CGR n'était pas disponible. Sa femme m'avait donné le rendez-vous le plus commode pour un Européen, le hall de l'hôtel New Otani, alors le seul gratte-ciel de Tokyo. Madame Loiseau était accompagnée de son collaborateur japonais qui parlait un excellent français appris au collège des Jésuites de la ville. Ils me firent visiter le vieux quartier d'Asakusa et les jardins du Palais Impérial sous un bon soleil; le typhon était parti lavant le ciel et laissant une lumière sans brumes. Je formulai trois vœux: acheter un petit arc de femme japonaise Yamaha pour mon fils, voir une exposition des estampes d'Utamaro, visiter brièvement un service de radiologie. Ils me dénichèrent un marchand d'archerie tenue par un Japonais qui revenait de France où il avait entraîné l'équipe de kyudo. Le Japon a laissé filer ses estampes d'ukiyo-e chez les Européens au dix-neuvième siècle et l'on connaît son influence sur Monet et les peintres de la Belle Epoque; un certain nombre d'entre elles avaient pu être rachetées par des mécènes qui offraient une jolie exposition dont j'achetai pour cent yens l'affiche représentant une mère dépoitraillée donnant le sein à un nourrisson que l'on trouve au Musée Guimet. Aux International Galleries, j'achetai de très belles copies de ces estampes et trois kimonos de cérémonie en soie brodée, dont l'une avait été commandée par une amie. Le Japon m'étonnera surtout par sa capacité de faire du beau avec du bon et de la sobriété pour – à l'époque!– des prix abordables. Je ne saurai que plus tard que mes kimonos valaient une fortune qu'un cadre d'usine ne pourrait se payer qu'une fois dans sa vie et après des années d'économie pour l'offrir à sa future épouse. On était très éloigné de la vision d'objets de pacotille que l'industrie nippone vendait aux Occidentaux.

Les Japonais ont horreur de l'imprévu. « Le Monde » publiera plus tard une lettre dans laquelle je développais une argumentation prenant en compte le caractère anxiogène de leur géographie. Quand on est constamment soumis aux risques de tremblements de terre, de raz-de-marée, d'éruptions volcaniques et de typhons, sur des îles longues et minces qui vous rendent totalement dépendants de la mer, où trouver la tranquillité? Il n'était pas facile d'être l'agent de la CGR au Japon, même couvert par la Thomson. Le chef du service anglophone de l'hôpital municipal de Tokyo, longtemps sollicité, finit par accepter de me recevoir. Son accueil fut poli, mais plus que réservé. Qu'avais-je donc en tête pour perdre mon temps précieux chez un homme sans importance? Rien! sinon que je voulais savoir comment les Japonais avaient intégré les ultrasons dans leur médecine quotidienne. En France, on s'imaginait volontiers qu'ils avaient des dizaines d'échographes de marques nippones fonctionnant comme des ruches. En fait, son service ressemblait à ceux que nous avions en Europe de l'Ouest, d'allure plutôt helvétique si l'on tenait compte de l'ordre et de la propreté. Les ultrasons, il s'en méfiait tellement que tout diagnostic de calcul vésiculaire devait être confirmé par une cholécystographie classique. Je lui fis des compliments sur son service et sur la qualité de ses examens radiologiques que je voyais exposés sur les négatoscopes. Les artériographies notamment étaient superbes. Il se dégela un peu et, apprenant que je me rendais aux USA, me dit qu'il avait été formé à la Mayo Clinic pendant longtemps. Son maître, dont il prononçait le nom, Glenn Hartmann, avec une dévotion religieuse, était un grand radiologue qui venait de lui envoyer un prospectus l'invitant à assister au prochain cours d'uroradiologie de San Diego. Il me conduisit vers une affiche placardée sur un panneau de liège. Je la reconnus sans peine. J'avais reçu la même, annonçant le cours de la Society of Uroradiology de San Diego confié à Lee Talner et dans lequel je devais traiter

de la néphrotoxicité des produits de contraste. Je désignai avec l'index mon nom sur la liste des soixante membres. Du coup il me regarda d'un autre œil. Ne pourrais-je pas revenir dans l'après-midi? Malheureusement non, l'avion de la PanAm pour Los Angeles partait au début de la soirée et il fallait respecter les quatre heures de sécurité indispensables pour prévenir les aléas du trafic routier sur le bus partant du Grand Terminal pour Narita.

Je quittai Tokyo ravi de mon séjour trop bref mais tellement plein. Ville propre, sécurisante. Peuple accueillant, réservé, honnête. Je tombai amoureux définitif du Japon à ce voyage-là. Je ne pense pas avoir été dupe de leurs défauts, mais traiter avec des Japonais est un plaisir, pourvu que l'on accepte que le temps n'ait pas d'importance et que les buts soient clairs: un contrat n'est jamais définitif, surtout quand on ne sait pas dire non.

LAX , Los Angeles Airport,

Lorsque nous, Français, regardons un planisphère, nous le voyons centrée sur l'Océan Atlantique et l'Europe de l'Ouest; l'océan Pacifique est coupé en deux et chaque moitié siègent aux extrémités latérales de la carte. Je n'avais pas assez examiné de mappemondes. J'étais persuadé que la traversée du Pacifique était un voyage de quelques heures. Je compris pourquoi les Japonais n'étaient pas allé au-delà de Pearl Harbor. Paris et Tokyo sont équidistants de Los Angeles, L.A. dit-on là-bas. On passe la ligne de changement de date un peu avant Hawaï. Parti de Tokyo vers vingt heures locales, j'arrivai à Los Angeles… la veille à treize heures!

J'avais juste le temps de passer de l'aérogare internationale à celle des vols domestiques pour prendre le vol PSA pour San Diego et mon bagage dédouané avait pris beaucoup d'embonpoint durant mon périple asiatique. La compagnie PSA était en grève sauvage pour une durée illimitée et les vols de la petite Golden West étaient surbookés. Elle assurait des sauts de puce sur les petits aéroports de la région sur de minuscules bimoteurs à hélices. J'attendis des heures pour finalement atterrir à San Diego vers vingt-et-une heure et attendre mes valises en compagnie d'un chiropracteur de Sacramento pendant près de deux heures. La vieille dame volontaire du service d'accueil m'aida à trouver un hôtel Hilton à proximité de l'aéroport. J'étais tellement épuisé que je n'arrivai pas à m'endormir même après un bain et un dîner copieusement arrosé d'un cabernet-sauvignon de la Napa Valley, sans recourir à une pilule. Le lendemain matin, je n'en crus pas mes yeux quand j'ouvris les rideaux. L'hôtel était sur une île artificielle et donnait sur un port de plaisance avec un ciel et un soleil marseillais après un coup de mistral.

UNIVERSITY of CALIFORNIA at SAN DIEGO, UCSD, California, USA VISITING PROFESSOR (15 octobre 1980 - 15 janvier 1981)

Lee Talner avait laissé le soin de m'accueillir à sa femme Judy. Elle parlait le new-yorkais et je mettrai des semaines avant de décrypter son langage sans effort. Ils avaient bien fait les choses. Un studio vaste et confortable de location m'attendait à La Jolla dans un condominium situé sur Gilman Drive, via Alicante, près du V.A. Hospital, à mi-chemin entre les villas de John Amberg et la sienne. Ce qu'ils n'avaient pu me prêter pour me meubler avait été loué. Elle m'emmena à la banque et à la compagnie de téléphone. Tout se déroulait comme dans un rêve. Ce voyage avait définitivement déréglé mon horloge biologique. Nous étions le 16 octobre, je mettrai bien trois semaines à devenir vraiment californien. Une bonne nouvelle m'attendait. À son tour, John Amberg était en année sabbatique à San Diego. Il avait été convenu que je recommencerais mon programme de conférences seulement au début de novembre. Il était urgent que je me mette sérieusement à l'américain. Ma famille était restée en France pour que

je sois en immersion totale. Il n'était pas question que je vois un seul Français, denrée alors très rare à dire le vrai, ni que je parle le français avec les quelques Américains qui le parlaient eux remarquablement. J'étais disponible pour répondre à toute invitation et elles devinrent de plus en plus nombreuses, toutes les occasions de jouir d'une nouveauté excitaient les curiosités locales. Je comprendrai vite que toute arrivée d'une tête nouvelle est *exciting* et qu'il faut mettre beaucoup du sien, tout en restant spontané, pour ne pas se retouver trop vite dans le *boring*.

Je travaillai les Gimmicks d'Adrienne tous les matins. Mais la télévision sera mon vrai professeur, de loin le plus efficace. Le premier geste du matin était d'allumer le poste en noir et blanc prêté par John, à la grande fureur de sa fille Jill qui avait déjà perdu son van à mon profit. L'éteindre était le dernier que je pensais à faire avant de sombrer dans le sommeil vers 11p.m. Tout m'intéressait car chaque émission parlait en son langage propre destiné à être compris de publics bien ciblés. « *Good Morning America* » le matin, les soap-operas à l'heure du lunch - ah! « *The Young and the Restless!* » stupidement transformé en feux de l'amour sur TF1 -, le journal de Walter Cronkite le soir avant dîner pour améliorer l'élégance du parler académique; « *The Jeffersons* », « *The Price is right », « The Tic-Tac Dow », M*a*s*h**... pour affronter le parler vulgaire, les dessins animés pour comprendre les enfants... Toutes les figures des séries, des jeux et des journaux télévisés, des reportages sportifs, de la politique – nous étions en pleine campagne électorale - sont mes amis. Je n'en renie aucun et je les reverrai toujours avec plaisir, plus tard en Amérique comme en France et dans le monde entier par le biais des chaînes satellitaires.

L'élection de Ronald Reagan (4 novembre 1980)

Vive Blagson! glapit Artémise. Hurrah pour Fumisty! vocifère Cunégonde.
Christophe, La Famille Fenouillard

La vie politique était totalement accaparée par les otages de Téhéran et la campagne triangulaire Reagan – Carter – Anderson. Les intellectuels aimaient Anderson et j'aurais sûrement voté pour lui si j'en avais eu le droit; il ne faisait pas le poids, il n'était là que pour gêner les deux autres. Il était non moins évident que Jeremy Carter, qui ne mérite pas toutes les critiques éreintantes qui lui seront adressées, serait battu par Ronald Reagan. La seule surprise sera l'intensité du raz-de-marée en sa faveur. J'entendrai Reagan prononcer son discours de victoire, avant même que le scrutin fût clos sur la cote Ouest. Il était vrai que les Américains votaient d'un seul coup pour des dizaines de raisons tant fédérales que locales. Ainsi en profitèrent-ils pour abroger la loi californienne qui obligeait sous peine d'amende quiconque allait uriner aux toilettes à se laver les mains postérieurement. La victoire de Reagan aura pour moi l'inconvénient de faire monter chaque semaine un peu plus le taux de change du dollar, renchérissant mon budget un peu plus, sans que j'atteigne des seuils imposant de sérieuses frustrations.

Les Américains se désolaient de l'augmentation fulgurante du prix de l'essence, résultat du second choc pétrolier. Pour moi, Français, cela restait une rigolade, car ils achetaient un gallon quand nous n'avions qu'un petit litre pour le même prix. Pour eux cela signifiait la fin du grand gaspillage énergétique et la ruée vers les voitures compactes, *fuel-efficient* européennes et surtout japonaises. Toyota se taillait la part du lion en Californie. J'aurais voulu m'acheter une grosse américaine d'occasion, type Ford Mustang décapotable de la belle époque. John Amberg, toujours aussi rivé à son économie avaricieuse mais réaliste, m'en dissuada non sans peine. J'aurais une voiture qui serait passée entre trente-six chauffeurs inconnus et aurait roulé pendant une douzaine d'hivers neigeux sur les routes salées du Nord-Est et d'étés boueux dans le Sud. Il me prêta un antique van GMC, usuellement conduit par sa fille Jill, digne d'un cimetière

de voiture et qui avait servi à convoyer des générations de jeunes étudiants vers les plages et les dunes du désert. Je l'achèverai d'ailleurs moi-même sur une pente raide menant à sa villa. Il me consolera en me prêtant la MG-B décapotable rouge brique qui avait fait rêver la Nouvelle Vague des années 58. Elle lui avait permis de rouler d'une traite et en trois jours de Nashville à San Diego, cinq ans auparavant, quand Elliott Lasser l'avait débauché pour l'aider à tempérer les troubles internes provoqués par le terrible ego du fameux angioradiologue J-J Bookstein. Il n'est pas exclu non plus qu'il ait été habité par le démon de la sexualité à débrider auprès de sveltes Californiennes. Les vieilles caisses américaines pêchaient surtout pas la mauvaise qualité de leurs batteries d'accumulateurs et de leurs pneumatiques. D'où le succès des Toyotas et des allemandes, et accessoirement des pneus Michelin et de la Peugeot 505 turbo-diesel. La Régie Renault qui, elle, avait achetée American Motors donc les jeeps Willys et les camions Mack, ne parviendra pas à imposer la R5 «LeCar».

Très vite, l'on m'expliqua que le peuple américain haïssait et méprisait la politique en général et leurs hommes politiques en particulier. Ma mise-à-jour était inéluctable en cette période d'élection présidentielle dans un sous-continent dévoré par le doute consécutif à la débâcle vietnamienne, l'impeachment de Nixon et la faiblesse de la démocratie post-JFK représentée par un Jimmy Carter enlisé dans l'affaire moyen-orientale, sournoisement exploitée par la CIA au profit de son adversaire républicain, et affaibli par son messianisme de self-made man milliardaire du pop-corn géorgien. Il n'y avait pas l'équivalent du Labour Party britannique. L'argumentation du peuple s'exprimait dans un seul doublon *bribes and lies*. La corruption faisait partie de la doublure du manteau de la Maison Blanche, de l'Empire State Building, du Capitole, des Gouverneurs des Etats, de la police, de l'administration civile qui leur était rattachée. Joshua Becker m'édifiera quant à l'estime du Yankee de base pour la fonction publique en me confirmant la véridicité d'un truisme répandu selon lequel la différence entre un flic et un gangster est seulement une affaire d'uniforme. Les USA, parangon de la démocratie parlementaire et du fédéralisme, se réclament de Tocqueville, mais se dispensent volontiers de participer massivement aux manifestations électorales. La politique volait les individus citoyens élevés dans l'esprit libéral inspiré par le protestantisme. « *Enrichissez-vous et pratiquez la charité en soignant vos pauvres.* ». Les Républicains voulaient moins d'Etat Fédéral et plus de libertés individuelles au sein de leurs propres frontières au sein des cinquante pièces des Etats-Unis. Pourquoi le riche Texas des Ewings irait-il gaspiller son argent pour les pauvres ouvriers débauchés de la sidérurgie de Pittsburgh à restructurer? Pourquoi subventionner ces hippies qui venaient réveiller les démons de la répression des Indiens des réserves de l'Idaho ou de l'Arizona? Les Démocrates voulaient à l'inverse une prééminence de l'Etat Fédéral pour répartir plus justement la richesse produite et gaspillée dans un univers trop nombriliste et un système de santé plus social, la bête noire de leurs adversaires du *Grand Old Party* qu'allait défendre et réhabiliter Ronald Reagan. Le discours libéral et intellectuel d'Anderson, reliquat des Whigs anglais auto-dissous à la fin des guerres mondiales, ne pouvait que plaire aux nostalgiques minoritaires d'Adlai Stevenson, régulièrement battu par le général républicain Dwight *Ike* Eisenhower dans les années 50.

Le dernier discours mondialiste de Ronald Reagan, lors de la campagne télévisuelle officielle qui l'opposait à un pâle Carter, fut moins brillant que solidement charpenté. L'Amérique devait sortir du bourbier autolytique qu'elle entretenait depuis l'ère nixonienne. « *No Caesar* », mais un homme de poigne replaçant le « Stars and Stripes » aussi bien dans les poitrines que sur le toit de tous les buildings de New York à Los Angeles. Aucun Européen n'a porté d'attention à un film très symptomatique du climat de l'Amérique de Carter finissante. À l'antimilitariste de *M*A*S*H** et de leurs toubibs dérangeant le politically correct du temps de la guerre de Corée, venait s'opposer le retour d'un militarisme héroïque, faussement libéré et moralisateur du «

Great Santini », à la fin duquel un pilote d'avion de chasse préférait s'écraser dans un endroit désert plutôt que de déclencher son siège éjectable et laisser la carcasse de son jet exploser sur un quartier populaire. Le sort de la jeune veuve du pilote arracha des larmes à Judy Talner qui reconnaissait là la grandeur et la générosité de la femme américaine. Faute d'être introduit dans les milieux cinématographiques français, je ne pourrai convaincre quelqu'un d'acheter les droits de diffusion de ce film avec ce slogan de promotion « *Pour comprendre l'Amérique de Reagan... ».* À cette époque-là, l'Europe ne comprenait pas où le nouveau président les conduirait ni ne pouvait deviner que Giscard se ramasserait bientôt une mémorable veste. Il me semble qu'il ne sera jamais sorti en salle à Paris jusqu'à aujourd'hui, même dans un cinéma spécialisé dans les films de guerre, même plus tard dans une cinémathèque.

Lecturing at UCSD

Alors que John Amberg s'ouvrait davantage tous les jours, Lee continuait d'être gentil, mais il avait une attitude curieuse avec une forte dose de distanciation dès qu'il s'agissait de radiologie locale. Au bout de quelques jours, je l'invitai à jogger sur la plage de Del Mar et lui posai la seule question qui s'imposait avant d'aller déjeuner sur la terrasse ensoleillée du « Poseidon », un restaurant branché où l'on servait de la bière fraîche à la pression et des sandwiches américains. Etais-je persona grata à l'UCSD? En fait, il n'avait pas officialisé l'offre du visiting professorship et il était inquiet de la facilité avec laquelle je m'adaptais à la vie californienne. Etais-je un de ces bâtards qui s'infiltraient pour piquer la place et le savoir faire et se glisser dans les draps de la trahison de l'amitié? Je le rassurai illico. Il n'était pas question que je cherche à lui prendre sa place. Je n'étais pas venu pour cela. Je voulais être parfaitement anglophone et tester la valeur de mes travaux sur les meilleures équipes américaines. J'avais à ce sujet un programme de voyages intérieurs ambitieux. C'était gratuit. Je ne demandais aucun avantage financier qui entraverait ma liberté, alors que je me délectais des joies que me distillait le franc fort. Si j'apportais quelque chose aux Américains, tant mieux, c'était un hommage au pays qui avait libéré le mien du nazisme. Il faudra bien dix ans avant que mes amis comprennent mes ambitions quand je leur parlais de mon *investissement* dans la vie internationale. Il ne me fallut pas longtemps pour devenir un SanDiegan. Pour la première fois de ma vie, je tenais mon intérieur, faisait mes courses et ma cuisine, conduisais à cinquante-cinq miles-per-hour, vivais en T-shirts, jeans et baskets, mangeais des hamburgers et des tortillas, buvais de la Budweiser et des vins californiens, mais ne faisais jamais de lecture sans veste et cravate. C'était vraiment Byzance!

Je donnai mes premières conférences sans trop de difficultés. Adepte de la pédagogie latine, mes plans étaient très structurés et introduisaient trop de *statements*, d'affirmations péremptoirement assénées comme des évidences inutiles à démontrer. Lee m'apprit à remplacer les *you must* par des *it might be*. Les questions étaient directes, sans ménagement, posées par un auditoire qui n'adopterait pas mes assertions sans une critique imposée par une méfiance légitime. J'appris à devenir un débatteur anglophone et à parsemer mes propos de plaisanteries de plus en plus efficaces. John Amberg, qui passait sa sabbatique à se préparer à une coupe de golf qu'il voulait gagner, était un GI radiologist, ce qui veut dire radiologue gastro-intestinal ; il adoptera ma définition de Golf-intestinal lors de ses présentations pédagogiques. Au début de mon expérience, toutes les entrées et les sorties passaient dans mon cerveau par un stade de traduction française, processus lent et laborieux. Au bout de six semaines, je pensais en anglais. J'eus mon premier rêve en anglais en décembre et, en janvier, j'avais le teint bronzé et l'accent californien.

Après la Libération, la popularité des Anglais en France était telle que nous savions

la teneur des jokes britanniques qui faisaient hurler de rire sur la BBC sans choquer. On ne peut imaginer à quels degrés de grossièreté scatologique les Américains et les Australasiens peuvent en pousser le style. Je fis écouter la cassette sur laquelle j'avais enregistré en direct ma communication de Perth. Je n'avais pas compris un traître mot de l'introduction de mon chairman, un radiologue de Tasmanie, qui avait fait s'esclaffer bruyamment l'auditoire. Lee se mit à rire pareillement. Je ne pouvais pas savoir que, si Necker est bien le nom du ministre de Louis XVI, il désigne aussi en anglais un polisson qui adore baiser les femmes dans le cou. On ne savait donc pas exactement ce que je faisais à l'hôpital Necker, à supposer que ce ne soit pas une maison close. Je compris mieux aussi pourquoi une jeune femme qui visitait le musée de San Diego en même temps que moi riait sous cape à chaque fois que nos regards se croisaient: je portais cet après-midi-là le maillot de l'équipe de foot de la Faculté Necker imprimé en grosses lettres blanches au-dessus d'un dessin pugilistique.

Dallas, Texas

Le congrès de la Radiological Society of North America (RSNA) tendait à devenir une sorte de congrès mondial annuel, auquel les Européens, notamment les Français, commençaient à se rendre en grand nombre. Jacques Sauvegrain avait fait un accord avec Kodak pour créer des bourses offrant à de jeunes radiologues de participer à cette manifestation voire y présenter des travaux personnels. Cette année-là, il avait lieu à Dallas, à la fin novembre. John Amberg m'avait proposé de le rejoindre, après quoi nous irions ensemble à Minneapolis et à la Mayo Clinic. Je voulais en effet visiter tous les centres où des spécialistes avaient publié sur l'imagerie parathyroïdienne. La meilleure publication figurait dans un « Radiology » de l'année précédente, sous la plume d'un radiologue de Los Angeles, William Frederic Sample, qui pour des raisons inconnues de moi s'était suicidé récemment... La seconde publication par deux chirurgiens de la Mayo Clinic avait fait l'objet d'une première page de la revue « New England Journal of Medecine ». Le rédacteur en chef de la revue la plus prestigieuse de la médecine clinique mondiale avait accepté de publier, honneur suprême, une première pour un radiologue français, la lettre que j'avais écrite pour faire état de mes résultats préliminaires. John Amberg originaire de Saint-Paul où vivait encore sa mère n'avait jamais visité la Mayo Clinic et souhaitait également me présenter au chairman de l'hôpital universitaire du Minnesota.

Je ne passai que vingt-quatre heures à Dallas. La ville n'avait pas grand intérêt, une fois la pensée à JFK exprimée de l'hôtel, faute d'avoir le temps de se rendre sur les lieux de l'assassinat. En première page du quotidien local, un énorme titre donnait l'identité de la personne qui avait shooté JR, un inconnu pour moi. Je rencontrai beaucoup de monde, dont quelques compatriotes qui savaient que je faisais un tabac aux USA! La ville n'était pas assez grande pour loger tout le monde et certains trouvèrent leur logement dans des lieux interlopes où le string remplaçait la robe du soir.

Laurent Garel présentait alors une communication sur un sujet radiopédiatrique dans une salle où je rencontrai Bob Brasch qui s'empressa de m'inviter à San Francisco en décembre. Le must du RSNA était l'exposition technique où la radiologie praticienne découvrait l'angiographie numérisée. Le meilleur appareil semblait être le « DIVA » de la CGR, expérimentée chez un très grand ami de John, chairman à Tucson dans l'Arizona. Évitant la foule des curieux, il prit rendez-vous pour que nous allions ensemble voir cette installation, également en décembre.

Dans l'avion qui nous emmenait à Minneapolis, je traduisis pour John les articles du « Monde Diplomatique » auquel je m'étais abonné. Il connaissait le journal français de réputation, comme beaucoup d'Américains, à défaut de pouvoir le lire lui-même. Lui lisait

à fond le « Wall Street Journal » qui avait une très bonne rubrique internationale. À la seule lecture du « Los Angeles Times » ou du « San Diego Tribune », il était impossible de connaître quoique ce soit qui proviendrait hors de la Côte Ouest du Pacifique, en dehors des évènements touchant à l'engagement américain au Moyen-Orient. Seuls les grands tremblements de terre les intéressaient. La télévision, par le biais du show de Walter Cronkite sur CBS, juste avant le dîner du soir permettait de savoir s'il se passait quelque chose de gravissime en Europe. Ce n'était pas le journal du soir de la FR3 locale de San Diego, avec ses deux redoutables présentatrices droites sorties de « Network », qui éclairaient sur la vie du monde extérieur au comté. Les journalistes de la télévision américaine quelle que soit la chaîne – il n'y avait pas encore CNN à cette époque – privilégiaient l'exposé sec des faits aux commentaires interprétatifs des Latins. Je découvris l'importance d'un nouveau partenaire envahissant, Mr Wheatherman, démiurge jouant le bulletin météorologique de la Californie du Sud comme s'il s'agissait du cœur de la planète. Inutile de chercher plus loin le modèle qui inspira la télévision française en donnant à Christine Ockrent et à Alain Gillot-Pétré la vedette des journaux des années 80. La publicité omniprésente était aussi un moyen d'enseignement de l'anglais courant. À San Diego, elle était laide et terre-à-terre, desservie qu'elle était par la médiocrité du système NTSC de codage des couleurs. En France, fort heureusement, elle avait encore la prétention d'être un art audio-visuel noble. Durant tout notre voyage, John et moi ferons l'exégèse du dernier roman de Forsythe « Devil's Alternative », qui annonçait toutes les crises de la fin du millénaire et leurs scenarii-catastrophes. Nous atterrîmes dans le petit joyau d'architecture moderne qui avait servi au tournage du film « Airport ».

Minneapolis-St Paul, Minnesota.

Minneapolis-St Paul, villes jumelles, font l'un des plus agréables endroits du Nord. Constellé de lacs où le windsurf est roi, le Minnesota a été l'éden des émigrants de l'Europe septentrionale. Rappelez vous la stupéfaction du paysan suédois du film de Jan Troll « The Emigrants » plantant sa tige de bois dur dans une terre dont il ne percevait pas le fond. Les étés sont aussi torrides et bourdonnants d'insectes piqueurs que les hivers sont glaciaux et le terrain de jeu des écureuils gris. La chaleur de l'accueil et l'intensité de la vie culturelle témoignent d'une population robuste et éclairée qui a su dominer les rigueurs climatiques pour tirer profit de la richesse du sol. Le Minnesota était resté le seul bastion des démocrates de l'Union. On n'était qu'au milieu de l'automne et la neige n'était pas encore là pour recouvrir les douces collines de Saint-Paul, la partie résidentielle des descendants scandinaves, prussiens, irlandais et écossais. Le chairman de la radiologie était originaire de Lituanie. Au cours du déjeuner qui suivit ma conférence, maintenant bien rodée, il me confia qu'il aurait pu émigrer dans n'importe quel pays à condition qu'on puisse y devenir riche, mais il doutait que l'on puisse trouver mieux qu'ici. John Amberg fut tout heureux de me montrer que la mémoire de son défunt père, un grand administrateur hospitalier, était honorée par un bâtiment qui portait son nom. Il avait eu très envie de postuler au chairmanship de sa ville natale, mais une magouille bien montée l'en avait écarté. Cet homme-là avait un zeste d'amertume, mais ne connaissait pas la rancune.

Mrs Margaret Amberg mère était une petite vieille dame alerte très avancée dans ses quatre-vingts printemps et pétillante, toute à sa joie de recevoir son fils et l'un de ses nouveaux amis. Elle nous offrit les meilleures facettes de ses talents culinaires. Nous allâmes au concert du Minneapolis Symphony Orchestra, l'un des meilleurs du monde, qui jouait ce soir-là le second concerto pour piano de Saint-Saëns. La projection du second épisode de « Star War: The Empire Strikes Back Again » était l'événement de la semaine; la salle était peu fréquentée en cette séance de début d'après-midi, je ne compris pas un traître du mot du dialogue tant la sono était démente; il faut avouer aussi que je n'avais pas vu le premier épisode. L'on m'emmena

aussi au Musée où il y avait des choses intéressantes qui m'inspirèrent. J'étais en forme et mes commentaires devant les œuvres européennes, supposés confidentiels, attirèrent de plus en plus d'auditeurs intéressés. J'aurais pu me faire de l'argent de poche si j'avais été un « teen-ager ».

Nicole Génin, une de mes élèves devenue échographiste à Saint-Étienne, se trouvait à Minneapolis pour accompagner son mari néphrologue et immunologiste pour un séjour de deux ans. Elle s'était heurtée à des portes closes quand il s'était agit de trouver du travail dans un hôpital. Je débloquai la situation en la recommandant à l'excellent père de la radiologie d'intervention que fut Kurt Amplatz, un néo-Américain d'origine scandinave, lui aussi. Il la dirigea vers un échographiste d'origine chinoise qui travaillait dans un petit hôpital. Il la prit en stage et, voyant qu'elle travaillait bien, lui offrit un emploi stable. Les Français s'imaginaient volontiers à l'époque que l'oncle Sam n'attendait que le neveu de Lafayette pour que l'on s'aplatisse devant lui. Pour un Américain, tout étranger est un Iroquois qui doit faire ses preuves. Tout le monde a sa chance, mais une seule. Si le voyage est très bien préparé – *c'est-à-dire si le problème financier est réglé à l'avance de telle façon que l'étranger n'ait pas à mendier localement, si l'on a parfaitement situé son profil médical et scientifique et, enfin, si l'on parle suffisamment d'anglais pour démarrer une rencontre préliminaire avec un membre du staff qui se chargera d'être l'intermédiaire incontournable de votre démarche* - alors on sera très bien reçu. Un simple stagiaire pakistanais peut obtenir beaucoup plus facilement un entretien avec un Prix Nobel américain qu'un Botswanais parler à la secrétaire d'un patron français. Moins le voyage a été préparé et plus le petit Français devra avoir des munitions – *credentials* – dans son bagage. Arriver avec une conférence – *lecture* - toute faite est la moindre des politesses.

Les Américains ont un énorme appétit de conférences extérieures, données par des *visiting lecturers*, car leur enseignement ex-cathedra est moins développé à l'Université qu'en France. La matinée commence vers sept heures et est pratiquement occupée par le travail hospitalier. Les conférenciers arrivent vers midi pour la *noon conference* au cours de laquelle l'orateur parle devant un auditoire consommant des sandwiches-coke ou s'endormant de fatigue et d'ennui sur sa chaise, ce qui est un vrai choc culturel duquel il ne faut pas se formaliser. Après, l'orateur se verra proposer les *staff-conferences*, les lectures pour résidents, les conférences d'enseignement continu *et cætera*... Peu importe qu'il n'y ait que deux ou trois pégroleux qui soient là pour faire une présence polie. L'essentiel est d'être déterminé à franchir l'obstacle en professionnel... Après, le téléphone américain fera le reste au grand dam de ceux qui vous auront manqué. Rien ne réjouit plus que la visite d'un *lecturer* qui apporte une expérience nouvelle. Épreuve initiatique qui vous ouvre toute grandes les portes du département... ou vous les ferme définitivement et cela se saura vite sur tout le continent. Qu'importe, si elle est réussie, qu'elle vous aliène les quelques jaloux qui n'acceptent pas l'idée qu'un Frenchie puisse faire aussi bien ou mieux qu'eux, l'essentiel est que, si vous choquez le politically correct, vous soyez prêt à faire face à un bombardement de questions et de commentaires acides. Il y aura toujours un ou deux *folks* qui – les ennemis de mes ennemis sont mes amis – vous feront faire le tour du département et espéreront que vous leur réserverez le même accueil quand ils viendront vous visiter en France. Si l'on n'a pas le Sésame, alors on est un Iroquois, un Congolais, un Biélorusse, un Guatémaltèque, un Cambodgien, un Sri Lankais de plus... Et que l'on ne se méprenne pas, ces derniers sont mieux reçus qu'en France, car aucun n'imaginerait se pousser du col et affronter le colosse, sauf à avoir de solides atouts dans sa manche.

Quant au travail aux USA - écrivais-je textuellement en 1990 - *il est régit par tant de lois fédérales fondées sur la protection des travailleurs nationaux ou locaux, tant de règlements les protégeant contre l'incompétence, tant d'impératifs fondés sur le capitalisme pur et dur, qu'il vaut mieux ne pas s'aventurer sans argent de poche. Qui plus est, les lois*

et les règlements varient d'un Etat à l'autre. Mais, pays de droit coutumier, bien des choses peuvent s'arranger sur place, une fois que l'on a fait ses preuves ou si les besoins d'un lieu perdu n'arrivent plus à séduire aucun produit natif du système fédéral.

À l'époque, je conseillais systématiquement aux internes frais émoulus du concours de l'internat de passer à l'ambassade des Etats-Unis dans la foulée le certificat connu sous l'acronyme ECFMG, reconnaissance administrative de leur compétence en médecine générale anglophone. D'où l'importance du curriculum vitæ, bien préparé et bien rédigé. Les secrétaires américaines sont de grandes professionnelles qui savent respecter l'orthographe et la syntaxe de la langue anglo-américaine, le style de présentation et les règles de la politesse. Elles ont horreur des rubans carbone, des vieilles Japy et des ratures. Leurs patrons aussi. Le CV est la base de toute requête, surtout si elle doit déboucher sur une demande de bourse ou d'emploi rémunéré. Les lettres de recommandation signées de personnalités connues aux USA se chargent d'authentifier les données personnelles et de cautionner l'impétrant. Si l'on n'a pas travaillé suffisamment pour muscler son CV, mieux vaut se contenter de visiter les Parcs Nationaux ou le Grand Canyon du Colorado que les hôpitaux. Bien évidemment, si l'on a moyens de payer les études de médecine dans une université américaine, le problème est différent. Tant que l'on n'a pas besoin des dollars de l'oncle Sam!!! Demandez vous toutefois si Nadia Commaneccci ou Natila Navratilova ont dû passer par des arcanes dantesques pour obtenir la citoyenneté américaine. Pensez-vous qu'Albert Einstein ou Werner von Braun ont repassé les examens de l'université du Nouveau Mexique ou de New York, pour construire la bombe A ou les premières fusées spatiales américaines? Le brain-drain est une nécessité constante aux USA, quels que soient les décennies et les siècles et il en sera ainsi pendant longtemps. Il est plus avantageux de pomper dans le reste du monde les cerveaux les mieux performants en provenance de pays assez fous, naïfs ou calculateurs pour laisser partir leurs intelligences éduquées à grands frais pendant leur jeunesse.

Mayo Clinic, Rochester, Minnesota

Margaret Amberg conduisait une Buick Skylark jaune rutilante et tirant incroyablement à gauche, comme la plupart des voitures américaines que je conduirai cette année-là. Les universitaires américains n'aiment pas beaucoup la Mayo Clinic qui est néanmoins le centre médical le plus prestigieux du pays. Aucun étudiant français sérieux n'en ignore le nom, mais peu de Français la visitent. Le docteur Mayo était un médecin de campagne d'origine irlandaise au dix-neuvième siècle. Il légua sa fortune pour construire une clinique privée au milieu des champs de maïs, à Rochester, un trou loin de toute distraction à trois heures de route verglacée de Minneapolis. Il voulait qu'elle fonctionne selon des règles morales très strictes privilégiant les soins aux malades d'abord - *patient first*. En cette fin de l'année 80, il y avait trois grands buildings dont les styles très typés sont des témoins de l'évolution architecturale urbaine de tout le continent. Il y afflue tous les clients à la recherche d'une bonne médecine de soins. À part une petite usine Kodak, la ville vivait de la médecine de la Mayo. La recherche ne venait qu'en arrière-plan. Il y a une école de médecine, des laboratoires et un journal scientifique « Mayo Clinic Proceedings », dont le contenu n'est fait que d'articles cliniques de fond exploitant les séries énormes des archives parfaitement classées et codées sur un bon siècle. Aucune université nord-américaine n'a cette richesse qui excite d'énormes jalousies. Je ne connais qu'un seul équivalent européen à la Mayo Clinic, l'Assistance Publique à Paris.

La Mayo me laissera le meilleur souvenir médical de mon premier séjour aux USA et, même maintenant, je n'en vois pas de vrais concurrents. John Amberg y venait pour la première fois et fut reçu avec enthousiasme par un homme exceptionnel par son mélange de science,

de vitalité et de gentillesse. Glenn Hartmann, « l'homme de Tokyo », se mit en effet en quatre pour tout nous montrer. Il y avait tant de choses à voir, depuis la bibliothèque gigantesque où l'on pouvait trouver des revues françaises, des machines à faire des graphiques multicolores – révolutionnaires à l'époque où l'on découvrait la communication par posters affichés – des laboratoires de photographie. Il y avait même un scanographe tridimensionnel à vocation cardiologique; inachevé, il était la première entorse à la règle générale de l'exclusivité clinique, il engouffrait des millions de dollars pour une évolution technologique douteuse dont on ne voyait pas la fin - Jean-Claude Gaux en héritera à Broussais dix ans plus tard!. Le culte de la qualité des actes d'imagerie et des clichés rappelait celui de l'école de Jean-René Michel. Jamais je n'ai donné une conférence aux USA, toutes années confondues, où le public aura été aussi nombreux, compétent et bienveillant. La publication des chirurgiens qui m'avait appâté n'avait pas eu de suite et ils étaient étonnés de l'importance que je lui donnais. Au déjeuner qui suivit, le chef de l'échographie me fit le plus grand compliment que je pouvais recevoir. « *Je vous crois parce que vous avez montré les cas de masses parathyroïdiennes où vous vous êtes trompé et vous en avez démonté les mécanismes* ». L'on sait que j'y mettais un point d'honneur et cela me paya de tous mes efforts de chercheur indépendant. À la suite de mon voyage, je serai contacté par un radiologue polyglotte européen d'origine, établi à Los Angeles, qui m'apprendra beaucoup sur le système de vie sociale aux USA. L'autre conséquence, sera le réinvestissement de la Mayo Clinic dans l'exploration parathyroïdienne par le biais de William Charbonneau, dont la casuistique rejoindra un jour la mienne en volume comme en résultats.

Harvard University, Boston, Massachussett.

De retour à Saint-Paul dans la soirée, je pris un bain pour me délasser. À Dallas, je n'avais pas eu le temps de m'intéresser au programme scientifique. Je me prélassais dans l'eau chaude beaucoup moins javellisée qu'à San Diego, en lisant le catalogue des résumés, pour la plupart sans rapport avec mes champs d'intérêts. Soudain j'eus un choc en lisant qu'un certain Joseph Simeone de Boston avait présenté une communication sur l'échographie des parathyroïdes à partir d'une série honorable. Sample avait donc un successeur avec lequel il fallait que je discute au plus vite. Ma toilette faite en un tournemain, je me précipitai sur John Amberg pour que nous partions à Boston dès le lendemain. Oui, il voulait bien servir une fois encore d'intermédiaire pour me faciliter le rendez-vous, mais il n'était pas question qu'il m'accompagne – décision qu'il regrettera plus tard. Non, vraiment il ne pouvait pas, car nous étions à trois jours du Thanksgiving Day. Une partie importante de sa nombreuse progéniture – il avait dix enfants - rejoindrait San Diego juste avant. Oui, Simeone était à Boston et m'attendrait si j'arrivais à temps.

La réceptionniste du Sheraton-Boston me dévisagea un instant avant de me tendre ma clé. Elle avoua qu'elle se demandait d'où venait mon accent. Aux USA, on ne vous demande jamais de papier d'identité; seule importait alors la carte de crédit, de préférence celle de l'American Express et l'on ne parlait pas encore de sabot électronique. De quel pays venais-je? De France. Non! c'est vrai? Je passai deux de coup de téléphone, l'un à l'agent CGR dont j'avais fait la connaissance à Dallas qui m'invita à dîner, l'autre à l'un des plus grands noms de la néphrologie mondiale.

Je pénétrais, comme on dit à Douarnenez, raide-dur dans le penn-à-dréon du sanctuaire américain, Harvard University. Les néphrologues connaissent bien le Brigham & Women's Hospital, l'équivalent bostonien de l'hôpital Necker revu par Jean Hamburger. Norman K Hollenberg, un néphrologue également rédacteur en chef adjoint du New England Journal of Medicine, avait inspiré la plupart des travaux d'hémodynamique rénale auxquels Jean-Pierre

Grünfeld et Joseph Sabto m'avaient associé. *« You're one Jean-Pierre's friend? Come NOW!»*. Une demie-heure plus tard, je me retrouvai devant un homme cassé en deux par une hernie discale et qui n'attendait que la fin de l'entretien pour s'en retourner immédiatement chez lui. Je lui exposai mes travaux sur l'artériographie des reins transplantés et de l'embarras que j'éprouvais à comprendre certains résultats qui ne collaient pas avec ce que je savais de la pharmacologie de la dopamine associée au furosémide. Je n'avais pas emporté mes résultats avec moi, mais ce que je lui dis l'intéressa profondément et nous discutâmes pendant près d'une heure. Il en aurait presque oublié sa lombosciatique.

Le soir, je fis connaissance avec les homards du Maine, dans un des restaurants du Port intérieur. Pour dix-huit dollars à quatre francs, on les servait par paires, préparés comme j'aimais les crustacées depuis l'enfance, cuits au court-bouillon avec une sauce au beurre fondu. La jeune femme qui accompagnait l'agent commercial était passionnée par le sort des Indiens, un sujet très à la mode depuis que la génération des beatniks l'avait mis en débat sur la place publique. Lui cherchait à vendre une table télécommandée à l'un des radiologues d'origine anglaise du Mass General Hospital où j'avais rendez-vous le lendemain. La CGR vivait des temps difficiles sur le territoire américain, moins en raison de la qualité de ses équipements qui étaient reconnus partout de plus ou moins bonne foi, mais à cause de la maintenance qui était dérisoirement déficiente, sauf dans la région de New York. Toutefois, la loi anti-trust obligeait les chairmans à diversifier leurs équipements et la CGR réussissait de temps en temps à caser une table radiologique. Les créneaux les plus demandeurs de ce matériel français étaient le sénographe et les tables de radiologie vasculaire. Les Allemands de Siemens, les Hollandais avec Philips étaient aussi sur la place, mais les Japonais commençaient à mettre le nez à la fenêtre. Tous ces concurrents étaient beaucoup plus solides dans le domaine général, les scanographes corps entier et surtout le service après-vente.

Joseph Simeone était inquiet. Il s'était fait agresser par ses collègues la semaine précédente à Dallas. On n'avait pas admis la pertinence de ses données dont la réalité était directement mise en cause. Pris par le temps, il n'avait prévu pour moi aucune conférence, ce qui m'agréait beaucoup car je voulais un brainstorming de fond. Je fus incisif. Depuis la mort de Sample, nous n'étions plus que nous deux sur le terrain de l'échographie parathyroïdienne avec des séries conséquentes. Lui travaillait sur l'excellent échographe en temps-réel « Picker Microview », moi sur un statique, tous les deux avec des sondes de haute fréquence de grande qualité, dans des universités réputées qui devaient cautionner nos travaux. Il savait des choses que j'ignorais et vice-versa. Je lui proposai de mettre dans un pot commun la totalité de nos connaissances. Je commençais par lui prouver ma bonne foi en glosant longuement sur mes échecs. Il suivit. À la fin de la discussion intense qui s'ensuivit, je connaissais l'anatomie vasculaire de la thyroïde – le *minor vascular bundle* à l'origine de la plupart des erreurs commises aussi bien par moi que par Sample; elles étaient inévitables quand on ne travaillait pas en temps réel. Simeone, lui, apprit l'anatomie normale et pathologique du mur postérieur fait du muscle long du cou et de la face antérieure des vertèbres cervicales. Contrairement à moi qui disposais d'une sonde de sept mégahertz, lui ne pouvait pas aller très en profondeur sur les cous américains épais avec sa sonde de dix; le rendement en profondeur des faisceaux d'ultrasons varie en raison inverse de la fréquence des ondes exprimées en hertz.

A la fin de la session à laquelle seuls deux autres radiologues qui deviendront célèbres, Eric vanSonnenberg et Joseph T Ferrucci Jr, assistaient, Simeone me demanda de procéder à l'examen d'un malade opportunément programmé ce jour-là. Il bénéficiait d'un appareil de très grande qualité, mais j'eus toutes les peines du monde à obtenir que sa sonographer me laisse prendre la sonde pour que je leur montre le mur postérieur et qu'il me fasse admirer les

battements de l'artère thyroïdienne inférieure. Il y avait un très joli adénome parathyroïdien visible maintenant comme les yeux au milieu de la figure. Dans la plupart des centres américains que je visiterai, je trouverai toujours la confirmation de la dichotomie du système en cours dans les centres d'imagerie. Les « technologists », l'équivalent de nos manipulateurs, font les examens en toute indépendance, avec des niveaux de responsabilisation et de salaire beaucoup plus élevés qu'en France. Les radiologues peuvent être conduits à superviser leur réalisation, mais font surtout les interprétations durant des sessions programmées à distance. Les unions syndicales faisaient un contrôle pointilleux du respect de ce cloisonnement. En allant vers la cafétéria prendre un sandwich-café, je passai devant un panneau sur lequel était affichée une grande feuille quadrillée d'un trait de plume. Ce n'était que les séquelles écrites du pari organisé par le personnel pour connaître le meurtrier de JR Ewing *« Who did shoot JR?»* qui était finalement la femme la moins perturbatrice pour le politically correct de la société texane post-nixonienne. Il n'y avait pas foule de gagnants.

San Diego, Thanksgiving Day 1980

Mes collègues avaient peur que je ne sois bloqué par le trafic automobile vers l'aéroport, intense en cet après-midi débutant-là. J'avais eu un mal fou à obtenir un billet sur un vol surbooké et malheur à celui qui arriverait le dernier! Tout le monde fuyait la cité vers la banlieue, moi vers San Diego en profitant du décalage horaire favorable. L'avion se vida de la quasi-totalité de ses passagers à l'escale de Chicago. Je m'allongeai sur trois siège pour dormir, le cœur dilaté par le succès de mes entreprises. Au terme de cette décade prodigieuse, je fus à l'heure pour me doucher avant de me rendre dans une famille amie des Talner chez qui l'on fêtait le fameux Thanksgiving Day dont on attendait les agapes avec un mélange d'effroi et de joie commandée. L'on mangeait en effet de la dinde – qui se devait d'être énorme - et de la citrouille bien au-delà du jusqu'à plus faim. Ainsi serait-on obligé de jogger pendant plusieurs jours pour retrouver sa silhouette à la Pamela Ewing et se sentir dégoûté de ce volatile jusqu'à l'an prochain pour mes amis, pour la vie pour moi. La citrouille est le fruit et légume de la fête de Halloween, alors encore inconnue en France, le Mardi-Gras des enfants américains. Plusieurs gamins étaient venus frapper à ma porte, déguisés comme le veut la tradition. J'avais horriblement choqué le plus jeune des Talner en offrant des bonbons sous papier qu'ils se refusèrent à prendre. Des pervers avaient empoisonné des enfants avec de telles friandises, ce que je ne pouvais pas savoir.

Call me J-F

J'aime les pronoms personnels latins, qui permettent de différencier le VOUS respectueux du TU familier. L'Anglo-Saxon n'a pas ce privilège. Spécialement aux USA et en Australie, dès que la glace est rompue, on s'appelle par son prénom, ce qui équivaut au tutoiement. J'ai un nom et surtout un prénom, pas toujours faciles à prononcer en américain. Jean est un prénom excllusivement féminin dans le monde des Anglo-Saxons et je n'aime pas John. Se référer à la «Dr Moreau's Island» implique que votre interlocuteur ait un vernis culturel suffisant, et j'ai horreur des œuvres gore, même signée H.G. Wells. J'avais lu dans un roman de Frank Slaughter que les médecins yankees s'appellent usuellement par leurs initiales. Je proposai donc que l'on m'appelle JF – prononcer *djai-effe*. Ma proposition surprit, car j'ignorais que seuls les résidents et les internes en avaient l'usage. Je passai outre et tout le monde depuis, dès lors que je quitte la France, m'appelle par mes initiales prononcées à l'anglaise ou à la française! La vie devenait belle à San Diego. J'avais de moins en moins souvent besoin de cuisiner plus que les ingrédients de mon breakfast américain, tant j'étais invité. John Amberg m'emmenait jouer au golf tantôt au La Jolla Country Club, tantôt sur des terrains plus lointains dans le désert. Le vent

brûlant et sableux de Santa Ana, soufflant du Mexique, nous empêchera un jour de décembre de terminer le parcours de golf de Rancho Santa Fe. Je tirais à l'arc de temps en temps sur le terrain de Moreley Fields. J'y vis une fois un archer tirer sur une cible représentant le portrait de l'ayatollah Khomeyni. Un jour vint où l'on me félicita de mon teint enfin hâlé qui m'enlevait l'allure d'un touriste du Nord-Est. Lee m'avait introduit dans un gymnase où l'on s'entraînait au stretching et au racket-ball, moins éprouvant que le squash. La France était loin, loin, loin.

La fille de Jacques Godo, un archer tourangeau chirurgien avec qui j'avais gagné une coupe par équipe à Pompadour, et participé aux Jeux Mondiaux de la Médecine à Cannes, était pensionnaire dans une famille de la banlieue *chicano* de San Diego. Je la sortais le dimanche pour lui faire découvrir la beauté du comté, non sans savoir fait une incursion à Tijuana, ville crasseuse et débraillée, par où passaient les clandestins et la drogue et où l'on pouvait arranger un divorce en vingt-quatre heures. Nous étions convenus de parler anglais, à charge à elle de corriger mes fautes grammaticales, qui n'était plus mon principal souci dans ma vie courante. Pour un pays qui se targuait de lutter durement contre l'immigration clandestine et le trafic de drogue, l'état de Californie était très libéral pour le passage de la frontière, totalement ouverte le soir où je rentrais à San Diego. La seule envie que je ne pourrai satisfaire sera une partie de pêche au marlin à Cabo San Lucas, à l'extrémité sud de la Baja California, là où l'eau du Pacifique est chaude, à mille kilomètres de San Diego.

Reno, Nevada.

Alan Davidson était l'uroradiologue le plus connu des Européens. Il savait que Bob Brash m'avait invité à San Francisco. Il connaissait un de mes articles et voulait que j'aille donner quelques conférences dans son service du Mont-Zion Hospital, lieu privé où l'on se regardait sans aménité avec le Moffit Hospital. John Amberg allait en week-end au Lake Tahoe. Je décidai de combiner tout cela et les ennuis commencèrent à l'aéroport de San Francisco. Il y tombait des cordes et une tempête de neige bloquait tout trafic aérien en direction de la Sierra Nevada. Malgré les mises en garde de l'hôtesse, je louai chez Avis une grosse Chrysler LeBaron qui ressemblait encore à une américaine. La route du lac était fermée. Je décidai de rouler jusqu'à Reno, station d'altitude de la Sierra Nevada toute proche. Petite rivale de Las Vegas pour le jeu, les modifications rapides de l'état civil des couples mariés, les shows et la prostitution officiellement autorisée, Reno offrait principalement un grand hôtel Hilton aussi luxueux que bon marché. Il s'ouvrait sur la salle de jeu du Caesar Palace, des salles de roulette, black jack et autres jeux animés par des hôtesses pas toujours aussi sexy que dans la légende, des machines à sous partout où l'on disposait d'un square-yard libre. Il n'y avait pas un chat à cette époque située entre le Thanksgiving et Noël. Le Hilton de Las Vegas avait brûlé quelques semaines auparavant et toute la troupe s'était repliée sur Reno. Jamais, même au Moulin-Rouge, je n'ai vu un spectacle et des seins nus aussi somptueux pour un prix ridiculement bas. Rien ne devait empêcher quiconque de jouer son argent, même pas la location d'une suite princière. Je mis une pièce d'un demi-dollar pour le principe dans une boîte à sous.

En dehors de la beauté de ses femmes vénales, Reno est enrichie par le Harrah's Museum de l'automobile. On se trouvait tout au milieu de cinq mille voitures rangées sans apprêts dans un hall gigantesque. Je marchai des heures au milieu de celles qui avaient fait la conquête de l'Ouest, les Incorruptibles, l'empire hollywoodien, le circuit d'Indianapolis... et surtout les Studebakers, trop en avance sur leur temps mais si belles qu'elles sont devenues un objet de culte, et la première 2CV Citroën, *the ugliest car in the world*. Il y avait du verglas sur la route du retour. Sans prévenir, pour la première fois de ma vie et la dernière, je fis deux tête-à-queue et piquai du nez dans la congère, à angle droit avec la chaussée à peine plus large

que ma Chrysler était longue. L'énorme camion qui me suivait d'assez loin réussit à freiner à temps. J'aurai une pensée pour les colons qui arrivèrent à franchir les Rocheuses dans leur soif de découvrir les rives du Pacifique et pour le James Dean du film de Kazan « À l'est d'Eden » né dans la riche plaine de Sacramento. Je ne conduirai plus que des grosses américaines sur ce continent, toujours louées chez Hertz ou Avis pour avoir les meilleurs modèles de la classe D. Il y avait bien des Renault LeCar, mais elles ne faisaient vraiment pas le poids face aux Macks et aux Peterbilts étincelants avec leurs tuyauteries extérieures nickelées et fumant leur gas-oil. Jamais je ne verrai aux USA un camion aussi crasseux que celui qu'utilisa Spielberg dans son film « Duel ». Camions, automobiles, motos sont les vraies maîtresses des mâles américains, toujours prompts à exhiber leur machisme.

San Francisco, California, 1980, première

La soirée chez Brasch, officiellement en mon honneur, réunit beaucoup de monde dont un Prix Nobel de je ne sais plus quelle discipline qui me fit faire un tour dans une Bentley de 1925, un vrai camion qui épuisait les épaules à tourner sur les routes sinueuses de Mill Valley. On consomma beaucoup de bière, de vins californiens – ah! quel martyre que ces wine-testings pour le Français ignare face à des experts entraînés de San Francisco, capables de faire la différence entre les Napa et Sonoma Valleys! – et du cognac français de luxe. Je ne suis pas doué pour les paradis artificiels. Il y avait, paraît-il, de la très bonne herbe, mais je me brûlai les lèvres à tirer sur un joint mal roulé. Ellen M*** portait une magnifique robe violette, insortable en France mais adaptée aux nuits californiennes. Nous nous promîmes une soirée plus intime à une prochaine occasion. La soirée se termina dans le jacuzzi sans inhibition pour me dévêtir entièrement, alors que nous étions cinq à cohabiter. Il y avait un charmant architecte qui me fit un discours édifiant sur la sexualité des SanFranciscains. Ici, vous pouvez être hétérosexuel, homosexuel, bisexuel... Personne ne vous empêche d'être vous-même... Je fis comprendre que je n'avais pas d'inclination pour les aventures du côté sauvage. *Let's you get a ride on the wild side* ? Merci, pas pour moi. Je me souvenais de l'horreur qui m'avait saisi dans ma jeunesse à la lecture d'une nouvelle de Sartre « L'enfance d'un chef» qui décrivait d'une façon que je trouvais sordide l'étape pour lui incontournable de l'initiation homosexuelle. Je n'ai pas changé de côté, que ce soit pour arriver ou pour atteindre le troisième âge avec une collection d'hémorroïdes.

Le lendemain matin, j'avais une terrible gueule de bois et une envie de fumer des Marlborough ordinaires qui me taraudera pendant trois bons jours, alors que j'avais arrêté de fumer depuis plus d'un an. Je ne parvins pas à m'intéresser au match de soccer qui impliquait l'équipe des enfants Brasch. Par contre j'admirai Mimi, déchaînée, alors qu'elle aurait dû avoir au moins la même planche de palissandre dans sa tête que moi. J'appris ce matin-là ce qu'était qu'une vraie groupie d'un rejeton sportif américain. Je quittai la maison des Brasch pour celle des Davidson. Maintenant, j'acceptais toutes les invitations à loger chez l'habitant en toute simplicité, le plus souvent, les enfants de mes amis étaient partis à l'Université et leurs chambres étaient inoccupées. Mes hôtes n'en attendaient pas moins et le rite du cadeau simple et éclectiquement choisi amplifiait son effet magique sur l'amitié à consolider si affinité. Mes conférences plurent et Alan J Davidson m'inscrivit sur le programme qu'il était en charge de préparer pour le congrès mondial de radiologie de Bruxelles à venir.

À mon retour, Lee organisa chez lui une party en mon honneur un dimanche matin après les offices religieux. Beaucoup de radiologues de l'UCSD se déplacèrent et me confirmèrent que mon séjour à San Diego était apprécié de tous. J'étais le premier Français qui était resté pour une longue période et ils connaissaient fort peu de mes compatriotes. Je ne correspondais pas

du tout à l'archétype qu'ils s'étaient construits du Français casanier, chauvin, américanophobe et allergique au parler anglo-américain. La plupart gardaient de mauvais souvenirs de voyages en France et certains étaient franchement francophobes.

Tucson, Arizona

John se faisait un bonheur de me conduire à Tucson dans son Audi. Il y était comme chez lui et y apportait sa joie de vivre en société, son amour de la jeunesse et des femmes, son inaptitude apparente à la magouille politique. San Diego et Tucson sont séparées d'un bon millier de kilomètres. La route droite et plate traverse une trouée dans les Rocheuse, la plaine intérieure de la Californie, un petit Texas, puis un désert monotone et sans horizon jusqu'à ce qu'apparaissent progressivement les cactus candélabres. On y croisait des villes poussant en plein désert, avec golf, piscines et tennis, fréquentées ou habitées par des gens de l'Est atteints de bronchites chroniques et aspirant à l'air sec et chaud pour respirer confortablement. Impossible de ne pas s'arrêter à Yuma, là où s'abouche la Colorado River dans le golfe de Californie à la frontière entre la Californie, l'Arizona et le Mexique, quitte à y être déçu comme Eddie Mitchell à El Paso. Il n'y avait plus de trains, ni de cheval et le bifteck était banalement américain, *well-done*, comme les frites étaient supposées *French*, épaisses, molasses et grasses. Je ressentis l'émotion profonde de l'amateur de westerns, en voyant se préciser à l'horizon la trouée mythique entre deux plateaux abrupts, à la bifurcation de la route vers Phœnix au Nord et Tucson au Sud. Cette dernière avait accueilli, dans une petite vallée à visiter en minibus, les tournages de « *Rio Bravo* » et de « *Last Train to Gun Hill* ». La visite d'Old Tucson était irrésistible pour tout amoureux de Lucky Luke, de «*Raw Hide*» et de « *Chaparral* ».

Nous logeâmes dans un adobe, une auberge de style mexicain faite de bungalows aplatis aux murs rouges, près de l'Arizona Health Center. Paul Capp, un Ukrainien d'origine, était en passe de devenir l'un des chairmans les plus puissants des USA. Il en avait d'autant plus de mérite qu'il exerçait dans une « petite » ville. Mais il était un grand chasseur de « grants », ces bourses d'origines multiples publiques ou privées, source principale de revenus de l'Université. Je fis la connaissance d'un jeune assistant, ancien élève de Harvard aux dents longues et à l'amitié fidèle à mon égard. Il était beaucoup plus jeune que moi et espérait rejoindre la Society of Uroradiology à San Diego. Je lui racontai les conflits qui pouvaient opposer un patron français à son assistant. Ils n'avaient rien d'originaux. Bruce Hillman avait les mêmes, mais il pourrait bientôt aisément se dégager pour aller voir ailleurs et créer son propre nid de futur mandarin. Il était roux et très sensible au soleil, donc un futur candidat au cancer de la peau. Problème, sa femme n'imaginait pas vivre ailleurs qu'à Tucson – prononcez Toussonne, et non pas Tuckson, merci!

On migre facilement aux USA tant que l'on est jeune, mais moins qu'on ne le croit, notamment quand on est un chairman efficace, la quarantaine venue. L'esprit pionnier reste vif. On est formé quelque part, non pas pour y rester mais pour aller créer ailleurs, le plus souvent, mais de moins en moins, pour aller de l'Est froid et humide à l'Ouest chaud et sec, là aussi où la spéculation mobilière battait son plein. Plus on accumule d'expérience, plus sa valeur augmente. Il vaut mieux que l'on ait plus de succès que d'échecs ; mais, dans ces cas cruciaux où la chance tourne au noir, il est valorisant d'avoir tiré les leçons de ses expériences heureuses et malheureuses, pourvu que l'on se transporte ailleurs, plus loin, plus avant, dans les lieux encore à explorer ou à recoloniser. L'*instabilité* bien canalisée est un plus outre-atlantique, dont il ne faut toutefois pas trop surestimer la bénignité. L'impératif catégorique est clair: « *We don't want to know who you were yesterday, who your will be to-morrow either, we want to know who you are NOW, to-day!* ». Prononcez NJAAHO! L'adéquation au poste se règle de cette façon face

au sergent recruteur. Toutefois une nouvelle donne venait brouiller les cartes, l'augmentation vertigineuse du prix des maisons. Tout jeune couple américain commence par acheter une maison dans un district compatible avec ses standards sociaux et financiers. Nombre de grands centres situés sur la côte Pacifique devenaient inabordables et il fallait aller chercher ailleurs, dans l'État de Washington ou en Oregon par exemple. Si l'on restait sur place, il fallait accepter d'aller habiter à des distances mesurées en cinquantaines de miles du centre ville, alors que l'essence était montée à $1:33 le gallon. Pauvre Mrs O*** qui devait renoncer à garder son énorme paquebot marron, un cabriolet Oldsmobile Toronado des années soixante. Tucson en 1980 n'était pas encore une ville chère et la population mexicaine officielle ou clandestine était concentrée dans un espace séparé, assez éloignée de l'Université.

Bruce Hillman me fit une longue démonstration du fameux DIVA et me donna une vingtaine de clichés que j'incorporerai dans mes conférences à venir sur l'hypertension artérielle. Le principe est simple: soustraire électroniquement sur une mémoire numérique tout ce qui n'est pas le contraste métallique de l'iode. Idéalement, artères et veines apparaissent dégagées de toutes superpositions. On peut donc exploiter des contrastes initialement beaucoup plus faibles en pinçant la fenêtre des niveaux de gris. Le but était d'obtenir par une simple injection intraveineuse l'opacification des vaisseaux de l'abdomen et repérer les sténoses tronculaires. La réalité parut moins rose au bout d'un certain temps car tous les humains ne sont pas des sylphides musclées à la graisse fluide et aux intestins sans flatulences. Vite, il fallut revenir à la technique de Seldinger, mais avec des cathéters plus fins et des quantités d'opacifiant moins volumineuses. On parlait encore en France, à l'instar des Anglo-Saxons, de l'artériographie *digitale*, regrettablement trop souvent interprétée comme étant réalisée sous digitaline, une drogue tonicardiaque bien connue. Heureusement, le haut-commissariat à la francophonie y mettra bon ordre en imposant l'adjectif *numérique*, totalement hermétique pour nos voisins.

J'ai toujours été un grand amant de la langue française écrite et parlée. Il faut être réaliste, le vainqueur des combats internationaux est celui qui parle couramment l'anglais et au moins une autre langue. L'Américain s'exprime dans un idiome anglo-saxon - «In God, we trust» -, fortement latinisé - «In hoc signo vinces» - et pauvre en racines grecques particulièrement en sciences - radiologist, scientist, digit, digital -. Nombre de mots exprimant des concepts intellectuels viennent du vieux français, induisant un risque de contresens considérable si l'on se hasarde à en faire une traduction littérale, tels achievement, intriguing, expectation. On peut s'étonner du retour en France par la langue américaine de l'obsolescence, de l'opportunité, de l'achèvement… inusités dans ma jeunesse au sens archaïque des termes. L'afflux montant des Hispaniques aux Etats-Unis devrait ouvrir une large porte à de nouveaux latinismes; ainsi le Cubain de Floride Viamonte jr avouait-il parler «spanglish» quand je m'émerveillais de la fluidité de son verbiage. Toutefois, si JFK dut faire campagne auprès des vieux émigrés polonais de Milwaukee par le biais d'interprètes, la génération suivante ne parlait plus qu'américain. Tout émigré devient plus Américain que ses aînés et on émigre rarement définitivement par amour de sa patrie d'origine; le plus souvent, on l'oublie le plus vite possible, la Grande-Bretagne notamment. L'avenir linguistique de la culture nord-américaine dépend largement du poids des héritages privilégiant le culte de la famille ou non. A ce titre, il sera intéressant de scruter le futur des émigrants chinois. En attendant, je parle non pas «frenglish» mais le «morenglish», un patois qui m'est personnel qui fait sourire mes interlocuteurs, mais ne les empêchent pas de me comprendre.

C'est, je crois, John Amberg qui, le premier sur la route du retour, parla de l'intérêt qu'il y aurait à ce que je reste définitivement aux USA. J'appartenais à la race des *bons*, de ceux qui, cinq siècles auparavant, auraient suivi Christophe Colomb sur ses voiliers conquérants, côté

Padre de las Cases plutôt qu'Aguirre. Il y avait de la place pour moi. « *If you wanna stay, let me be your manager* ». Oui! je commençais à plus que me poser la question, alors que rien ne m'y avait préparé. Avant mon départ, je ne le répéterai jamais assez, je n'avais jamais imaginé une seconde que je pourrais avoir aussi vite un tel succès, mais aussi, et c'était plus surprenant, jamais je n'étais porté aussi bien physiquement et mentalement. À quarante-deux ans, une nouvelle vie pourrait s'ouvrir devant moi, si je le voulais! Si je le voulais? Cette question empoisonnera ma vie pendant une bonne décennie et me rendra grognon, quand j'aurai des raisons véritables de passer à l'acte. Peut-être cela vint-il aussi faire un peu d'ombre à la venue de ma femme et de mon fils, quelques jours plus tard, à la Noël.

Los Angeles, California

J'avais du temps devant moi pour arriver avant le vol Air France qui conduisait ma femme et mon fils à Los Angeles. Je me perds sur le Santa Monica Boulevard, à la recherche de l'hôpital de la UCLA, situé au sud de Beverly Hills. J'arrête ma Pontiac de location devant un restaurant italien pour déjeuner et repenser mon itinéraire. Le patron m'accueille tout excité. Je ne sais pas comment il a deviné avant même que j'aie pu quitter le volant que je suis Français. Ce n'est même pas un interrogation mais une certitude. Le compositeur Maurice Jarre déjeune chez lui et cet événement justifie ses contorsions et sa face réjouie. Je passe à côté de la table où siège ce gentleman en compagnie d'une femme magnifique dans sa pleine maturité de star blonde et pulpeuse sans aucune sophistication. Je vais m'attabler quelques mètres plus loin et m'absorbe dans ma littérature. Le patron n'y tient plus et vient me solliciter pour que j'aille faire des représentations à son prestigieux client. Je finis par le suivre et me présente à l'illustre musicien, qui m'accueille gentiment. Il vit aux USA une vie de rêve depuis qu'il a été invité à venir travailler à Hollywood porté par le succès de la musique du « *Docteur Jivago* ». Il me donne une clé dont la magie ne m'échappera pas « Ils me fichent la paix ici, ils me laissent travailler tranquille ». Nous quittons dans le même temps le restaurant, moi vers ma vieille Pontiac verte, lui vers une superbe Cadillac Eldorado décapotable bleu ciel, l'une parquée à côté de l'autre. Il me propose de le suivre le long de Sunset Boulevard jusqu'à ce qu'il me mette sur le bon chemin de l'UCLA. Vision de quelques minutes d'un couple de rêve, conduisant dans une banlieue mythique aux villas immenses et secrètes la voiture la plus sexy qu'on puisse imaginer quand on a une sorte de Marilyn Monroe pour compagne. Je ne saurai pas mettre un nom sur cette Venus américaine, dont le sourire d'adieu amical et sans provocation équivoque me poursuivra tout l'après-midi.

J'avais connu George Delerue, un autre musicien célèbre porté lui par les « Trois petites notes de musique » de « French Cancan », qui passait ses vacances familiales à l'étage au-dessus du nôtre dans la villa que nous louions à Saint-Jeannet chez M Rasse, durant les trois derniers étés de la décennie 60 débutante. On ne peut imaginer un homme plus charmant, plus discret et plus cultivé que ce nain difforme qui aurait pu jouer Toulouse-Lautrec à cause d'une scoliose congénitale qui lui avait épargné les complications neurologiques mais lui comprimait les poumons. Il m'avait invité à venir le voir lorsqu'il apprit que j'étais nommé à l'externat mais j'avais été trop intimidé pour lui faire une visite de mon propre chef. Je reçus quarante ans plus tard une invitation d'Air France à assister à un hommage rendu à sa personnalité et où Cora Vaucaire chanta ses succès avec le talent qu'on lui connaît regrettablement peu médiatique. La sortie se faisait par une porte assez étroite et une file se forma qui s'évacua lentement vers une porte à double battant. Je savais depuis nos rencontres dans le midi que l'homme était extrêmement timide. Je ne fus pas étonné de le trouver immobile et oublié entre un battant de porte et le mur. Je me présentai, il fit un effort de mémoire conséquent pour revivre un vieux souvenir qui finit par prendre forme. Oui! il se

souvenait de la smala Moreau. Il me précisa qu'il vivait à Hollywood et que les Américains lui faisaient le même sort bénéfique qu'à Jarre. Je lui fis part de mes fréquents séjours à San Diego et il m'invita à lui faire signe à mon prochain voyage. Cette fois-ci, je n'y manquai pas, mais la date n'était pas la bonne. Il devait diriger un orchestre à Londres... Il n'y aura pas de prochaine fois car il mourut quelques semaines plus tard.

Jarre et Delerue sont deux exemples qui caractérisent l'heureuse issue d'une démarche bien conduite: professionnalisme achevé dans un domaine approfondi, maintien d'une personnalité indépendante mais positive, amour certain de l'Amérique et de la liberté, persistance dans la créativité, refus d'abandon de sa patrie d'origine aussi mal vu que le chauvinisme. La Médecine aurait pu cultiver beaucoup d'exemples de ce type, faisant de la diaspora française une connexion fertile en échanges. Qui sait que le prix Nobel Cournand fut un ancien interne des hôpitaux de Paris, avant d'émigrer et couper les ponts avec la France pour créer les bases du cathétérisme cardiaque aux États-Unis? Qui, en dehors d'Escande, se souvient de Dubos, le grand spécialiste de la tuberculose établi à New York? Quelqu'un a-t'il vu, comme moi, Jean-Claude Killy accueilli comme une star à « *Good Morning America* » pour vanter tel Largo Winch son commerce dans le plus grand respect de ses interviewers? Qui a tenu compte, dans sa lecture des « Mémoires » de Jean Monnet, de son approche de la haute société de l'entre-deux guerres de la Côte Est par la vente de son propre cognac, et la préparer aux conséquences guerrières du nazisme? Quand Spielberg cherche à illustrer le rôle de l'intuition dans la démarche intellectuelle devant l'imprévisible dans « *Les Rencontres du troisième type* », pourquoi est-il allé chercher François Truffaut comme archétype de l'homme qui sait communiquer autrement que par les méthodes de « *Rollerball* », alors que Robert Redford aurait pu faire l'affaire? Cette France-là est imbattable aux USA. L'autre ferait mieux de ressembler carrément à l'inspecteur Clouseau, on l'attend, comme il n'y en a plus beaucoup ailleurs que dans la cervelle des John Doe.

Les temps ne sont plus les mêmes et ce que j'écrivais en 1990 est pour beaucoup démodé, du moins au niveau de la radiologie internationale. Le besoin des collègues américains regroupés dans « l'American College of Radiology » de redorer leur blason face à la « malpractice » et de blinder leurs défenses juridiques a conduit à mieux contrôler l'émigration temporaire et surtout définitive des candidats étrangers, aidé en cela par les associations de consommateurs et le terrorisme international. D'un autre côté, les effets de la mondialisation de l'économie ont entraîné une considérable augmentation de l'émigration en provenance des pays émergents asiatiques, sud-américains et moyen-orientaux. La médecine n'a pas échappé à ce phénomène et les radiologues avec le boom des nouvelles technologies de l'imagerie n'ont pas été les plus mal placés pour trouver des positions avantageuses, aux USA ou au Canada.

J-F, Michèle et Pierre-Arthur Moreau, San Diego, Noël 1980

J'arrivai juste à temps à l'aéroport pour récupérer Michèle et Pierre-Arthur pour lui fêter son anniversaire. En tenant compte du décalage horaire, il était à peu près midi vingt de ce 24 décembre où il avait neuf ans. Les Américains adorent les familles. Mon célibat sandiegan intriguait tout le monde. Comment avais-je pu oser me déplacer sans elle? Qui était cette femme qui avait laissé partir son mari et un père? Même Lee ne pouvait répondre, car mes deux amours visitaient New York et Washington, lorsque je l'avais accueilli à Paris, à Pâques dernier. Ils furent pleinement rassurés. Malgré le handicap des langues, rédhibitoire pour mon épouse, à combler par l'école pour mon fils, femme et enfant séduisirent au-delà de nos espérances. Même Phyllis attendait ma femme avec impatience, pour la retourner sur le gril avec Judy

Talner, en fond d'émancipation comparée de la femme des deux cotés de l'Atlantique.

Avant de quitter Paris, j'avais appris, en examinant sa mère, que l'un des professeurs de pédiatrie des Enfants-Malades, Jean-Marie Saudubray, était en année sabbatique à La Jolla pour un an. L'enquête fut longue pour le retrouver, logeant en fait à moins d'un mile de chez moi. Il avait fait un échange avec un collègue américain et travaillait fructueusement sur un sujet de neuropédiatrie de pointe. La famille, elle, souffrait, en particulier les enfants qui en bavaient à l'école. Cette expérience certainement positive me fit réfléchir plus profondément sur l'épreuve de la transplantation de mon fils, déjà rétif dans le cadre de l'école française. Que serait-ce aux USA? Il devenait clairement sous-entendu que mon départ aux USA serait inéluctablement suivi ou précédé de l'éclatement de ma cellule familiale. Y étais-je prêt? Ces vacances de Noël furent une époque de tourisme. San Diego est une mine de distractions et les touristes arrivaient de tout le continent. Sea World avec son aquarium de squales, Marineland et ses numéros de cétacés, le merveilleux zoo de San Diego où les animaux vivaient dans un immense espace où ils n'avaient l'air heureux, Balboa Park et ses longues promenades, toutes ces visites nous démontrèrent l'étonnante connaissance de notre fils dans les domaines des sciences naturelles. L'on ne négligea pas Old Town, reconstitution commerciale réussie de la vieille ville mexicaine, le passage clandestin de la frontière mexicaine en principe interdite aux voitures de location jusqu'à Ensenada, un gros gâteau et le café du jour chez Pennikin, le café de Flore de La Jolla, toutes proportions gardées.

Mais le grand moment sera le réveillon du Nouvel An dans la région du lac intérieur de Salton Sea, à l'est de l'Anza Borrego Desert State Park. Nous serons trois familles françaises avec les Saudubray et les Bougnères, à occuper une bonne moitié du restaurant de Brawley, une ville de céréaliers et de vieux rentiers asthmatiques, pour un excellent barbecue et un spectacle de country donné par un couple usé de comédiens-chanteurs digne de la meilleure série B des années Bogart. Je conduisis ma famille au Boeing pour Paris par San Bernardino et l'interminable Los Angeles. Il me restait quinze jours avant l'expiration de mon visa touristique.

Duke University, Durham, North Carolina.

Alan Davidson m'avait suggéré d'aller visiter Duke University à Durham, dans la Caroline du Nord, une sorte de Divonne-les-Bains, vivant principalement du tabac. Duke est une université privée de grand renom, assez proche de la Mayo Clinic. John arrangea une fois de plus ma conférence dont je changeai le sujet: il était temps de tester les atrophies segmentaires du rein et la néphropathie de reflux. Un frisson parcoura l'assistance, lorsqu'il devint évident qu'un jour ou l'autre j'aurais à me confronter au redoutable C-J Hodson.

Je rencontrai le vice-chairman et je décidai de parler à cœur ouvert. J'étais certain d'avoir entendu Giscard d'Estaing parler à la télévision de bruits de guerre et de paix qui n'était maintenue que par la solidité de quelques têtes, réunies par lui dans le sommet du G5 qui deviendra six, sept puis huit quelques années plus tard. Il était certain que les portes des Etats-Unis s'ouvriraient et que des étrangers comme moi pourraient y trouver asile. Je ne posai pas la question d'une immigration immédiate, mais je pressentis que si je voulais... Je me souvenais de la mésaventure arrivée à l'un de mes amis une décennie plus tôt quand le brain-drain battait son plein.

Très jeune, il a fait une découverte dans un domaine de pointe dont les Américains ont eu connaissance. Ils l'ont recruté pour exercer dans un laboratoire de l'UCLA une fonction de chef de projet, donc transférer ses compétences sur le sol californien. Il ne résiste pas à la

réaction naturelle qui consiste à proclamer quelques vérités amènes à l'adresse de ceux qui restent et vous en font des amis indéfectiblement fidèles. Sûr de son fait, il néglige de se faire titulariser préalablement sur un poste de fonctionnaire bien assis. Deux ans plus tard, les crédits sont coupés sous Nixon et l'ami doit quitter les USA sur le champ, sans avoir le temps de préparer son retour en France, expiration de visa oblige. L'enfant prodigue y recevra un accueil dont le moins qu'on puisse dire est qu'il ne fut pas spécialement chaleureux. Il ne faut pas badiner avec la sécurité de l'emploi, avant de vagabonder la tête en l'air dans le westernland hollywoodien. Quant à mon maître et mon ami Gérard Debrun, grand spécialiste du largage de ballonnet dans les artères cérébrales mis au point à Henri Mondor, il fut recruté d'abord au Québec puis par Harvard, mais dut refaire ses études de médecine, bien qu'il fut professeur à Créteil.

San Francisco, California, deuxième (janvier 1981)

De Raleigh-Durham, je m'envolai pour San Francisco, dans un jet de la défunte compagnie Eastern Airlines, la première compagnie américaine acheteuse d'un Airbus A 310, dirigée par le cosmonaute John Borman. Roy Filly, maintenant bien éclairé sur mes dadas échographiques lors de ma campagne de Perth, voulait que je parle au Moffit Hospital. La délicieuse échographiste kitsch Gretchen Goodings assista à la séance et nous nous congratulâmes d'autant plus longtemps que nous nous rencontrions pour la première fois et qu'elle avait été stupéfiée, comme le reste de l'auditoire, par la remarquable qualité iconographique de ma présentation. Elle ne savait pas que la CGR fabriquait des échographes aussi performants que mon Sonia. Elle n'était pas Américaine pour rien. « *And you do that with a 7MHz probe only? I use 10MHz!* », avec le ton appuyé qu'aurait pris Katherine Hepburn pour faire un saut au drugstore du coin avec sa Chevrolet Camaro V12. La phrase était lâchée, elle aussi tombait dans le même piège de la confusion des genres que les autres adorateurs du Picker Microview précédemment rencontrés à Boston. Rapidement, le monde s'alignera sur la fréquence de sept mégahertz, excellent compromis conservant le rendement en profondeur des moyennes fréquences sans sacrifier la qualité des filtres et de l'amplification des signaux des très hautes fréquences. La CGR, en la personne de M Drory, tenait un fantastique ingénieur qu'il serait bon un jour d'honorer. J'étais fier d'être Français, sans sombrer dans le chauvinisme qui m'aurait empêché de suivre le progrès des Japonais qui imposeront le temps-réel et le doppler avant que les Américains n'y arrivent avec l'Acuson.

Le personnage de Roy Filly était maintenant tout différent. Il me fit visiter son unité et nous parlâmes longtemps de l'expérimentation qu'il menait sur un appareillage d'échographie à balayage automatique des seins. Il y avait une recherche spécialement attachée au remplacement de la manipulation manuelle, si chaleureuse, par des scanneurs à balayage automatique qui ne justifiait plus le contact direct du médecin ou de l'opératrice sur la peau de la patiente, sexuellement harcelée? J'avais des doutes sur la capacité de parvenir à une maîtrise de cette technologie analogue à celle du scanographe. L'appareil ingénieux mais irréaliste de Kossoff, un ingénieur australien inventeur de l'Octoson qui sera promu par certains Français pour réaliser des échographies mammaires de très haute définition, échouera pour causes cumulées de coût et de progrès de la qualité des échographes temps-réel bien supérieure à lui.

Cette fois-ci, je pus rencontrer le fameux Alexander Margulis. *Alex* m'accueillit sobrement avec un « *So, you are the man of San Diego!* ». *Of* et non pas *from*, notai-je in petto. Oui, j'étais celui qui avait choisi de ne pas se complaire dans les délices de Capoue de San Francisco et de se couler dans le moule dans lequel les Français avaient l'habitude de se retrouver entre eux. D'ailleurs Jean-Noël Buy s'y trouvait justement. Il pourra témoigner

de la pertinence de mes travaux sur les parathyroïdes auxquels il avait participé. « *I am an American born in France by chance* », avais-je pris l'habitude de dire. J'étais heureux de créer un nouveau pôle d'attraction, même si cela faisait de l'ombre à un homme exceptionnel né en Serbie, nommé « full professor and chairman » à l'âge de trente ans ; il avait fondé tout son système de management sur l'exemple de l'abbaye de Cluny des Temps Modernes.

Dans son livre très récent racontant l'histoire du Département de Radiologie de l'University of California at San Francisco, Otha W Linton rapporte certaines phrases lumineusement écrites par Alex Margulis (AM):
L'une d'elles concerne la façon dont il fut recruté par le Président de l'UCSF, John Saunders (JS), sur un très bref questionnaire oral, consécutif à une description de l'école médecine de San Francisco:

JS *: Do you like administration?*
AM*: I hate administration. If I am hired, I will be a philosopher, a leader. I can hire an administrative too.*
JS *: If you were offered the job, what would you like to have this department be?*
AM*: Sir, you will think I am crazy, but I want it to be the number one in the world.*
JS*: Well, that's what I want too. I certainly hope that you will like the university and that you would like California.*
AM *: Dr Saunders, are you offering me the position, or am I misunderstanding it?*
JS*: I'm offering you the position.*

Plus loin, dans le chapitre intitulé «An Academic Cluny», Linton cite encore un écrit de Margulis expliquant son utilisation de l'exemple de Cluny pour exprimer ses ambitions de chairman du département de radiologie:

«Cluny was a monastery in France. In the eleventh century, the Catholic church was in dismal disaray. (...) In the monastery of Cluny, the abbot felt the situation had to change. He was training future cardinals and future popes. Several popes, including Gregoire VII and Urban II, came from Cluny, as did many cardinals.
I felt that when I got my own department, I would like to make it a Cluny. i would like to bring radiology from the purely clinical to the more acamedic. We first had to train people in research and then send them around the country to become department chairmen (...) If I underpaid my faculty, I provided them for something that does not exist in private practice. I gave them an opportunity to become famous, to do research, to be invited all over the world, and to have students from all over the world. this cannot be expressed with money.

Je finis par le rencontrer là, Robert Berk, le chairman de l'UCSD, à qui Lee Talner avait été si réticent à l'idée de me présenter. Faute d'être courtisan, je n'avais fait aucun effort dans cette direction, laissant au hasard le soin de bien faire les choses. Je fus frappé par la conférence qu'il avait été invité à donner en fin d'après-midi à l'UCSF sur le thème de la radiologie en gériatrie. C'était la première fois que j'entendais quelqu'un parler d'un problème préoccupant de la médecine de la fin du siècle, auquel je n'avais jamais cessé de réfléchir à temps perdu.

Je me détendis en passant avec Ellen ma dernière soirée sanfranciscaine chez Scott's, un excellent restaurant de poisson au croisement de Scott et Lombard Streets. *Only the sky is a limit...* Elle m'éclaira sur les raisons pour lesquelles, en fin de compte, les femmes américaines sont plus intéressantes que les hommes. De tout temps, depuis le débarquement du Mayflower, les femmes sont le vecteur de la culture sur le continent américain. L'éducation des hommes

bannit cet apport essentiel au profit du travail et du sport, qui peut culminer à la haine chez certains frustrés à l'âge adulte. À ce titre, les Français pouvaient sécréter chez les deux sexes aussi bien des attractions irrésistibles que des rejets urticants. Je lui fis remarquer que ce n'était pas tout à fait vrai pour les juifs mâles qui étaient plus cérébraux que les WASPs, plus portés sur le m'as-tu-vu; elle en convint, juive qu'elle était elle-même. Elle était radieuse, cette jeune femme ambitieuse, excellente graphiste en voie de conversion qui venait d'être cooptée par la Dental School d'Harvard, avec une bourse conséquente. Elle avait épuisé les charmes offerts par San Francisco et se réjouissait de reprendre le chemin de Boston, dont elle était native. Je n'aurai plus jamais de nouvelles d'elle par la suite, même par le canal de Brasch qui me l'avait présentée et aurait tant voulu qu'une romance ébauchée se termine par un happy-end hollywoodien qui m'aurait définitivement consacré comme un citoyen américain. *I'll never forget you*, lui dirai-je quand elle me déposa à l'aéroport. Je ne l'ai jamais oubliée, c'est vrai, mais n'ai rien fait pour la retrouver à travers les archives d'Harvard, qu'il est malséant de compulser sans raison impérieuse à faire valoir sur l'objet de la recherche, comme je me le ferai confirmer par la préposée de l'université. C'eût été différent, darling Ellen, si j'avais réellement décidé de concrétiser mon idée d'émigrer aux USA.

SUR meeting, Del Coronado, San Diego, California

Le congrès de la Society of Uroradiology était la dernière étape médicale de mon parcours américain. Il ouvrit au moment où commençait la saison pluvieuse en Californie du Sud. Passaient devant le Scripps Institute, à distance de jumelles, les baleines migrant d'Alaska vers les eaux chaudes de la Baja California où elle se reproduiraient. Le Congrès se tenait dans le très bel hôtel Del Coronado, un palace de style espagnol. Tous les membres de la Society étaient là. Je revis Geoff Benness comme chez lui à San Diego, Glenn Hartmann, Alan Davidson, Milos Sovak, Bruce Hillmann. Je fis connaissance avec Joshua Becker qui m'attendait à Brooklyn au printemps suivant. Le redoutable Hodson était là aussi, qui m'offrit un Campari-Soda et déglutit quelques phrases au contenu hermétique; je lui annonçai ma visite à Yale en mai. Enfin je déjeunai avec *LA* Française dont on m'avait rebattu les oreilles pendant des semaines, Laure (prononcez Laouriii) Mazzara était une ancienne étudiante de Necker qui avait émigré au Canada après mai 68 avec son futur mari. Élève de l'université McGill, elle avait choisi de se spécialiser en radiologie avec Catherine Cole-Beuglet pour mentor, l'homme optant pour la chirurgie. Le couple ne s'était pas plu à Atlanta et ils s'étaient engagés dans l'US Navy, d'où leur présence à San Diego, le port militaire du Pacifique. D'où aussi sa tenue splendide de médecin-capitaine qui valorisait sa longue silhouette élégante. Les médecins militaires ne sont pas autorisés à assister en tenue civile à des manifestations publiques.

Good bye farewell, San Diego

Il ne me restait plus qu'à faire mes bagages. Mes amis me voyaient partir avec regret et, pour certains, une réelle tristesse. D'après mon contrat que je n'avais pas étudié, j'aurais dû acheter mon appartement et la directrice du condominium plaida cette cause à l'amiable, mais avec insistance. La mise à prix était avantageuse, de l'ordre de quarante mille dollars, et les emprunts seraient remboursés par les loyers. Je ne me laisserai pas séduire et passerai derechef à côté d'une fantastique opération immobilière. Sa situation privilégiée à un mile de Torrey Pines, de l'UCSD et du freeway #5 fera doubler les prix pratiquement chaque année. J'avais loué un modèle ancien de grosse Thunderbird bleu métallisé qui me donnait l'air d'un manager américain. Comme d'habitude avec ces paquebots, destinés à s'arrêter tous les deux cent-cinquante kilomètres sur des autoroutes soporifiques, elle avait un petit réservoir pour un appétit éléphantesque et un petit coffre. Je la laissai à l'aéroport de Los Angeles, après avoir

débarqué mes bagages au comptoir d'Air France. L'excédent était tel que je m'offris le retour en première classe et bagages illimités, pour le prix d'un billet touriste. L'hôtesse me réveilla pendant mon sommeil. Je lui répondis en anglais..

Paris, Aéroport Roissy-Charles de Gaulle (15 janvier 1981)

À Paris, le temps était froid et brumeux. Je fus littéralement terrorisé par la vitesse du trafic sur l'autoroute de Nord et la faible puissance de ma voiture surchargée, une Chrysler à boîte automatique certes, mais du type Simca-Talbot 1600.

7.3

AD CAPITEM PER DOLOREM (1981-1983)

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage
Ou comme cestuy-là qui conquit la toison
Et puis est retourné, plein d'usage et raison
Vivre entre ses parents le reste de son âge.
Joachim du Bellay, Sonnets

Deux dossiers importants m'attendaient à mon retour à Paris, le 15 janvier 1981. L'un touchait à l'enseignement de la radiologie, l'autre à la recherche en imagerie notamment celle qui touche les produits de contraste iodés. Etais-je en possession de tous mes moyens physiques? Je devais me réadapter à un rythme circadien presque totalement inversé après trois mois de séjour californien situé à dix heures de retard du lever de soleil à Paris. Il me faudra trois bonnes semaines pour y parvenir et se lever tôt sera un supplice cependant qu'un coup de pompe surviendra le soir vers dix-huit heures. Toutefois, la période sabbatique avait produit ses fruits: je débordais d'énergie, et mes facultés intellectuelles étaient aiguisées sans morfil pour parler comme pour écrire. Mes succès américains étaient connus. L'on me regardait avec un mélange d'admiration, de déférence, de crainte et d'envie sinon de jalousie. La recette du quatre-quarts variait en raison inverse de l'amour ou de l'amitié que l'on me portait avant mon départ.

Vers la réforme de l'Internat Qualifiant en radiologie

Je devais présenter un rapport prospectif sur l'évolution de l'enseignement en radiologie à la réunion annuelle du Cercle des Enseignants en Radiologie de France, traditionnellement fixée à la fin janvier. Indiscutablement, nous allions être confrontés à une situation difficile liée à l'expansion de notre discipline. Je m'en étais entretenu longuement avec les différents chairmans rencontrés aux USA. Il n'était pas question de renoncer à l'enseignement de la radiologie maintenant appelée conventionnelle, en fait le programme de notre Certificat d'Etudes Spécialisées tel qu'il était alors, non plus que de ne pas ajouter un nombre important de nouvelles technologies en pleine croissance. Nos radiologues devraient apprendre l'ultrasonographie, la scanographie, l'angiographie numérique ou non et bientôt sans nul doute, la résonance magnétique nucléaire. La situation en France était confuse. Il n'y avait pas assez de professeurs et pas assez

d'heures de cours. Les jeunes générations n'étaient pas encore assez nombreuses à accéder aux postes de responsabilités. La France, très hostile à l'expansion de la radiologie, avait appliqué une politique d'équipements lourds très restrictive. Là où nos collègues américains avaient deux ou trois scanographes corps-entier, la plupart d'entre nous, à Paris du moins, n'en avions aucun. De cette situation, tout le monde était responsable. La CGR avait livré des scanners-crâne dans les services desservant des urgences neurochirurgicales, mais était très en retard sur son programme de scanographes corps-entier. Elle avait pris une option technologique trop complexe qu'elle ne maîtrisait pas; elle paraissait avoir fait le pari déraisonnable de squeezer l'étape de retard qu'elle avait sur ses concurrents pour sortir du tunnel avec un appareil d'une conception qui serait l'avant-garde de la génération suivante. Réflexe normal! Elle demandait une protection du marché national que le gouvernement et les administrations concernées lui reconduisaient régulièrement chaque année, mais avec de plus en plus de réticence.

Les médecins hospitaliers qui, avec l'introduction des conseils consultatifs médicaux en 1976, s'étaient vus attribuer la ventilation des crédits d'équipements, adoptèrent trop souvent des attitudes conservatrices devant l'appétit croissant des radiologues. Les cliniciens parlaient en kilofrancs cependant que les «imageurs» à la bostonienne grimpaient sur des échelles graduées en mégafrancs. La position morale et politique de la discipline, notamment à Paris – les provinciaux étaient moins mal lotis - était trop faible pour que leurs points de vue s'imposent ailleurs que dans quelques bastions politiquement corrects. En 1980, il n'y avait qu'un seul scanographe corps-entier à l'Assistance Publique, le Siemens de l'hôpital Henri Mondor de Créteil. Les radiologues prirent l'habitude de passer une bonne partie de leurs journées à se battre pour trouver une place sur les scanographes privés, tels ceux de l'hôpital Américain - qui statutairement échappe à la tutelle gouvernementale française en matière d'autorisations - et de la Clinique Hartmann, tous les deux sur le territoire de Neuilly-sur-Seine. S'y formèrent nombre d'internes et de chefs de clinique. La lutte pour obtenir le premier prototype CGR était serrée entre plusieurs équipes. L'hôpital Saint-Louis l'emporta au grand dam de Necker-Enfants Malades qui auraient bien voulu renouveler l'expérience à succès du Sonia. Les radiologues universitaires parisiens n'auront de choix qu'entre parasiter des enseignements plus ou moins « sauvages » en province, en Belgique ou au Luxembourg, négocier des vacations sur les appareils ci-dessus nommés ou ne rien faire. Cette dernière option prévalut à Necker, faute d'alternative. C'était un coup très dur porté à la radiologie urinaire et à la médecine du CHU en général. Alors que ma tournée autour du monde m'avait conforté dans la certitude que le centre de Necker n'avait aucun concurrent supérieur à lui dans le monde, sa décadence me paraissait inéluctable s'il n'était rapidement doté de son propre matériel. Certains le déploraient sincèrement, d'autres, hélas! s'en pourléchaient les babines.

Je n'en avais pas été à la pointe du combat pour le scanographe quand j'étais absorbé par les ultrasons. Bien des choses avaient évolué pendant mon séjour américain – les absents ont toujours tort! J'avais surtout réagi contre l'argument purement politique selon lequel le scanographe rendait obsolète toute la radiologie conventionnelle et surtout parce qu'elle se situait sur ce créneau « mirage aux alouettes » de la non-agressivité de la nouvelle radiologie informatisée. Je retrouvais là dans le rôle de don Quichotte face à ceux qui affirmaient qu'avec l'ultrasonographie, on était enfin débarrassé de l'hypothèque des produits de contraste. Jean Tavernier et moi avions présenté aux dernières Journées Françaises de Radiologie, une conférence consacrée à « L'UIV des années 80 ». C'était un travail de prospective raisonnée au niveau des malades et de la maladie, dans lequel nous exprimions l'idée – qui se révélera pertinente mais beaucoup plus tard – que l'UIV ne serait détrônable par la scanographie que le jour où l'on disposerait de la reconstruction tridimensionnelle de l'ensemble du tronc. Alain Dana l'appellera « uroscanner ». Quant aux produits de contraste iodés, ils seront injectés en quantités souvent bien plus grosses

qu'en radiologie conventionnelle, pour profiter du phénomène d'opacification corporelle totale lors de la diffusion de l'iode dans la microvascularisation, à l'origine des parenchymographies détaillant la forme et la structure des organes pleins et leurs lésions vascularisées.

À l'évidence, il fallait que je devienne chef de service. Le système français -

« Je reconnais bien là le coté infantilisant du système français! » *m'interjettera Cyrille Koupernik, un psychiatre célèbre consulté pour savoir si j'étais entré dans le cadre des* « paranoïaques dangereux »*, stade ultime de la folie des grands hommes hospitalo-universitaires plein-temps… –*

ne me donnait aucun pouvoir pour mener à ma guise un projet aussi guerrier. Seuls les chefs de service avaient le vrai pouvoir et le système du balancement des responsabilités avait mis le projet scanographe dans les mains du service de radiopédiatrie voisin. Je n'avais dû qu'à un concours de circonstances éminemment favorable la conduite du projet Sonia - mais combien y avait-il alors de patrons prêts à s'investir eux-mêmes dans l'ultrasonographie? - C'était tout différent avec une technique fondée sur les rayons X, qui se pratiquait à la lumière du jour et supprimait les efforts de manipulation. Je venais d'être consacré uroradiologue au plus haut échelon international et il n'y avait qu'un seul service équivalent à Necker en Europe, celui d'Annick Pinet à Lyon, auquel je ne pouvais, bien entendu, pas prétendre. Je ne pouvais postuler qu'à un service de radiologie générale, à la condition qu'une place soit vacante et que je puisse y créer au moins un embryon d'unité rénale. Il n'y en avait pas. Un petit drame shakespearien allait se nouer. Fallait-il rester assistant uroradiologue et entrer en conflit avec mes maîtres dans un service qui allait se dévaluer, sans que j'y puisse rien opposer de concret dans un avenir à trois ans? Fallait-il au contraire quitter brutalement la radiologie urinaire et prendre le premier poste qui se libérerait, mais quand et pour exercer quoi? des branches de la radiologie hors de ma compétence? partir à l'aventure aux USA ou en Australie, ce qui me conduirait à un divorce douloureux dont je ne mesurais pas encore tous les obstacles? Cette situation était absurde et je n'étais pas apte à l'assumer dans le calme et la sérénité. J'en avais vu pourtant des jeunes médecins brillants, partis pour deux ans dans des laboratoires américains et qui revenaient dans le désespoir devant ce que leur proposaient leurs patrons, quand d'autres moins aventureux n'avaient pas pris leurs places. Je pensais m'être immunisé contre ce syndrome qui s'apparente à ce que ressentent un Africain ou un Sud-Américain éduqués en France au retour dans leurs pays d'origine. Mes responsabilités corporatives m'aidèrent pendant un certain temps à retarder l'éruption.

San Francisco, mars 1981

Jean Lautrou n'avait pas apprécié l'exiguïté de la place qu'Elliott Lasser avait dévolue à la France dans le symposium de Colorado Springs. Il s'était entendu avec le futur Président du CERF, Michel Amiel, pour l'organisation à Lyon d'un grand colloque européen plus ouvert. Il me demanda de le seconder dans une entreprise qui imposait que les Américains viennent voir sur place ce que nous valions. Cette idée me plaisait. Je fis un court voyage à Lyon pour voir comment on pouvait s'entendre sur une liste d'invités d'outre-atlantique.

Fort opportunément, je devais reprendre l'avion pour San Francisco en mars, afin d'assister au congrès de l'American Rœntgen Ray Society. J'y retrouvai Bruce Hillmann et Jean-Claude Gaux qui allait succéder à Jean Ecoiffier à Broussais et chauffait également dur pour obtenir le DIVA. Nous passerons une joyeuse soirée chez l'excellent jazzman Chuck Murphy, dans un coin perdu et franchement sinistre de l'Embarcadero où ne manquaient que Starsky et

Hutch pour coincer Charles Bronson, Clint Eastwood, Jill Ireland et Sondra Locke. Ce saloon datait des années 25 et fut détruit en même temps que tout le quartier, quelques mois après notre visite, faisant disparaître l'un des plus beaux témoins de la lutte de la société libertaire contre le puritanisme. John Amberg gagna la coupe de golf de l'ARRS, qu'il guignait depuis plus d'un an.

J'emmenai Glenn Hartmann et Robert Hattery dîner chez Scott's. Ils me firent part de leur travail en cours sur les accidents des produits de contraste survenus à la Mayo Clinic avec des séries comparables à celles de Jean-René Michel. *« Quelle est la position de Necker? »* questionna Glenn dans le courant de la conversation, qui n'avait pas mis longtemps à comprendre la stature que prenait maintenant l'uroradiologie française, avec Necker et les vedettes du « Club du Rein ». Seuls la Mayo Clinic et Necker pouvaient alors exhiber une statistique monobloc de même taille, portant sur plus de cent mille UIV! Nous avions les mêmes ratios d'accidents et d'incidents. Il n'y avait eu aucun cas de décès dans la série de Necker.

San Diego, mars 1981

La compagnie d'aviation PSA avait pu reprendre ses vols californiens. Il fallait en profiter, car la grève sauvage de son personnel pendant plusieurs mois avait ruiné définitivement, et son propriétaire que j'avais vu errer mélancolique et solitaire sur le practice du La Jolla Country Club, et la compagnie toute entière, condamnée à la faillite et la liquidation toute proche. Je fis un saut à San Diego pour vanter à Elliott Lasser et ses adjoints la qualité de la réunion qui se préparait à Lyon et notre pressant désir qu'ils y soient activement présents. Lors de l'automne précédent, j'avais eu un très long entretien avec Lasser, dans sa baraque du Salk Institute. Il m'avait exposé l'état de ses recherches sur les accidents d'intolérance générale aux produits de contraste. Il intégrait des notions complexes d'immuno-allergologie et d'enzymologie, qui étaient connues des urgentistes comme la réaction en cascade du stress cliniquement décrit par le Canadien Selye à partir des catastrophes humaines survenues quelques décennies auparavant. Je lui avais communiqué en échange tout ce que j'avais pu apprendre à Necker par le biais d'une expérience clinique unique à laquelle le petit hôpital de San Diego ne pouvait prétendre. Lui aussi avait compris que les radiologues français devaient être pris au sérieux. Il m'assura qu'il se réjouirait de se rendre à Lyon avec ses principaux lieutenants, Charles Higgins en passe de le quitter pour l'UCSF, le couple Lang et Milos Sovak en tête. La qualité de leurs interventions serait au top-niveau. Cette précision avait son importance, car il arrivait plus souvent qu'à son tour que les conférenciers invités américains ne se fatiguent pas exagérément pour assurer leurs prestations d'hôtes d'honneur. La déception des Européens était à la hauteur des espoirs que les organisateurs avaient mis pour augmenter le lustre et l'impact de leurs colloques scientifiques ou pédagogiques sur leur auditoire national. J'avais en mémoire les conférences médiocres données lors du grand show scanographique montpelliérain de 1979 par une série de vedettes américaines dont l'étoile avait pâli lorsque les meilleurs Belges avaient pris la parole.

A peine achevée la litanie des civilités usuelles entre amis intimes, la première question que me posa Lee Talner fut " *Do you have A.I.D.S. in France?* ". Je n'étais pas familiarisé avec cet acronyme; je savais à peine que l'on venait découvrir une nouvelle maladie auto-immune en Californie, mais j'en ignorais le nom. Nul n'en avait parlé lors de mon séjour à San Diego achevé il y avait à peine deux mois. À Paris, on ne parlait pas encore du S.I.DA. Je me fis expliquer la question, il ne me fallut que quelques secondes pour imaginer l'ampleur de la catastrophe culturelle que cela allait représenter pour les Californiens nourris à Berkeley. J'entendais encore ce distingué architecte de Mill Valley, rencontré chez Brasch, intéressé par toutes les expériences sexuelles, comme on fait des *wine-testings*, amoureux passionné de sa ville pour ce qu'elle

apportait à la satisfaction de son libertinage que l'on aurait eu mauvaise grâce à lui reprocher, car il valorisait sa vie professionnelle, pleine de créativité et de succès. Ses chances d'avoir été l'une des premières victimes du SIDA. sont tellement grandes que cela peut expliquer bien des silences quand on quêtera des nouvelles ultérieurement. Le futur d'Ellen également, car elle vivait avec ce groupe d'épicuriens et allait librement avec les «garçons». Bref, faire l'amour sans précaution, avec une jeune femme américaine des années 80, était une expérience à très haut risque, spécialement à San Francisco et à New York, villes à très haut pouvoir érotique, comme Paris et Bangkok. Le retour en force de l'ordre moral puritain était déjà prévisible en 1981. A toutes fins utiles, j'avais toujours porté des condoms dans mon *funny bag*; les Américaines en avaient dans leurs tables de nuit et savaient les imposer.

J'eus le plaisir de retrouver Laure Mazzara, cette fois chez elle en civil dans sa villa d'Oceanside. Wiley & Sons, un éditeur new-yorkais, avait acheté les droits de publication d'une version anglaise de mon livre sur l'UIV. Je lui proposai d'écrire la traduction que j'aurais été incapable de faire seul correctement.

J'avais été édifié une fois pour toute avec une publication soumise au « Journal of Urology », acceptée à condition qu'elle soit réécrite par un vrai anglophone. Excellent écrivain scientifique, Lee Talner m'avait aidé à soumettre une nouvelle version qu'il pensait à juste titre irréprochable. Le rédacteur exprima de nouvelles critiques syntaxiques qui ne tenaient pas debout. La mauvaise foi américaine s'exhibait là comme une caricature. L'article fut publié après avoir écrit une lettre rendant hommage à la contribution providentielle de l'homme de Yale, missive vacharde pour un rédacteur non habitué à une telle résistance étrangère.

Laure Mazzara fit plus qu'accepter ma proposition. Elle me livra dans de très brefs délais une belle copie dont personne ne critiquera la qualité linguistique, alors que la reproduction iconographique fut sabotée par l'imprimeur. Dix ans plus tôt, ce livre aurait eu un succès mondial. Alors que la version française se vendait et se vendra comme des petits pains pendant vingt ans, la version américaine fut un flop retentissant quand il sortit... deux bonnes années plus tard. Le conseiller de Wiley, un collègue de l'UCLA d'origine yougoslave qui parlait un excellent français et avec qui je deviendrai ami plus tard, avait pourtant beaucoup aimé mon livre, mais il lui fut reproché d'être un produit pour urologues, les seuls qui continuaient outre-atlantique à faire eux-mêmes leurs UIV. Les radiologues américains, eux, se lançaient à corps perdu dans la scanographie et l'échographie. Zoran B*** aurait aimé transformer mon livre en traité d'uroradiologie. Trop jeune sans doute, il oubliera de m'en parler. J'avais, moi, d'autres chats à fouetter et la mort de Josette Novarina m'avait déconnecté du monde de l'édition. L'eussé-je su que je lui aurais donné carte blanche.

New-York et Brooklyn, New York State, mai 1981

Je m'étais envolé pour New York la veille du deuxième tour des élection s présidentielles françaises. Mon pessimiste d'alors n'était que conjoncturel. J'étais plus que jamais convaincu que la radiologie de mon pays ne pouvait que croître en science et en puissance du fait du système de sécurité sociale nationale et de l'attrait qu'elle exerçait sur les jeunes en cherche de vocations ou de pompe à finances. Le système bloquait par les conflits de générations et les guerres économiques déclenchées par les crises pétrolières successives. L'élection du Président de la République, à la fin du septennat de Giscard d'Estaing, allait partiellement régler le problème. À ma grande stupéfaction, sa cote allait s'effondrant dans les sondages, alors que sa politique étrangère était un plein succès. Sa campagne électorale calamiteuse me faisait bouillir, tant il

était évident que la légèreté de ses conseillers et son inclination personnelle à se prendre pour Louis XV l'empêchaient de faire en exposé positif de ses atouts apparemment mal analysés. Il aurait dû se souvenir que la vie au siècle des Lumières était paradisiaque tant qu'on n'avait pas à recourir aux bons soins d'un dentiste. L'accumulation de contrevérités par le clan de la gauche qui soutenait la candidature de François Mitterrand était en train de leurrer les Français indécis, plus nombreux que je ne pensais alors. Pourtant, j'aurais dû être alerté quand le Syndicat Autonome qui trustait la direction de Necker et de Paris V depuis leur création, enregistra en 1979 une défaite claquante, avec l'élection du socialiste Jean Rey, le pédiatre des Enfants Malades, au poste de Doyen de la Faculté. Mon périple mondial m'avait désaxé de la réalité politique de la France. J'étais barriste bien plus que giscardien. J'encaissai un choc violent quand j'appris à Manhattan la victoire rasibus mais définitive de François Mitterrand, un homme dont je m'étais toujours méfié, même s'il avait été ministre de l'intérieur de Mendès-France. L'affaire de l'Observatoire à laquelle je n'avais rien compris, plus que la francisque, avait laissé des traces.

Les évènements politiques français intéressaient beaucoup plus les Américains de la Côte Est que les Californiens, écrivais-je en 1990 et je n'ai rien à changer de ces propos aujourd'hui. *L'élection de François Mitterrand faisait l'objet d'une critique générale négative dans la presse écrite abondante que je lisais à l'hôtel. Le vaincu n'avait plus d'intérêt. Oubliés les actes importants qu'il avait conçus avec Barre et qui me rendaient si fier d'être Français. J'étais reconnaissant de la ténacité qu'avaient mise les Franco-britanniques à faire voler Concorde vers Washington, plombant ainsi les agaçants propos cassandriens d'un Pierre Salinger devenu suffisant. Le franc était fort, bien que Reagan fut en train de faire un redressement rapide du dollar, déjà échangé à cinq contre un, dans le semestre suivant son élection. La politique énergétique était un atout essentiel de notre indépendance face aux convulsions des pétroliers arabes et de l'OPEP. Les Américains avaient arrêté la promotion du nucléaire après l'accident de Three Miles Island. Vue de loin, la France est un petit pays dont le génie s'exprime dans la transversalité. Il n'y avait et il n'y a toujours qu'une seule politique qui rend stériles voire criminels les combats antagonistes droite-gauche. L'élection d'un président socialiste ne pouvait qu'entraîner des réactions négatives à New York, du seul fait du programme commun de la gauche et de l'accord incluant le parti communiste toujours réputé à tort stalinien. Seul le New York Times mettait un bémol aux critiques, en soulignant que les communistes avaient en fait subi une défaite malgré ses quatre ministres et que Mitterrand était peut-être le mieux placé pour juger de la pertinence de leur incorporation dans le gouvernement de Pierre Mauroy.*

C'était mon premier contact avec la Big Apple. Déjà la descente de l'avion sur l'aéroport JF Kennedy impressionnait, même si j'avais déjà vu de nombreux gratte-ciels auparavant. Le directeur de la CGR m'invita à dîner à Greenwich Village et me couchai de bonne heure. Le dimanche matin, je me réveillai dans un état second. J'avais une suite au tout neuf Parker Méridien, très bien situé dans le cœur de Manhattan, proche de Central Park, entre la 5e Avenue et Broadway. Je m'étais offert un breakfast américain dans le restaurant fort justement réputé de l'hôtel. J'étais physiquement en forme. J'avais visité nombre d'Etats et de villes au cours de mes voyages précédents dans une sorte d'excitation insouciante. Ce matin-là, j'éprouvai le syndrome de choc classique du néophyte new-yorkais. Etait-ce le gigantisme de la cité, la hauteur des gratte-ciels, l'étroitesse relative des rues, le rush permanent? « *People in New York do not walk*, me disait Joshua d'un ton succulent de Jean Gabin lichant les tafias, *they run* ! ». J'eus beaucoup de mal à prendre la décision de sortir de l'hôtel, le cœur battant, pour faire le tour du « pâté de maisons ». Il y a de tout à New York et une vie entière ne peut suffire à la connaître, ne serait ce que par la rapidité avec laquelle elle s'adapte concentriquement à toutes les évolutions du monde.

L'invitation de Joshua Becker courait sur une période de deux semaines à passer dans son département du Downstate Medical Center de Brooklyn. Je lui avais été recommandé par Henri Nahum, le patron de Beaujon. Marié avec une Française, il était à ce point francophile que son service était équipé de nombreux équipements CGR. C'est d'ailleurs cette firme qui finançait ma mission, je l'apprendrai plus tard. Il attendait avec la plus grande impatience qu'elle lui livre le scanographe corps-entier qu'il avait commandé il y avait déjà plus d'un an et déplorait les retards et les imprécisions des Français. Il avait été très choqué par la visite qu'il avait faite quelques semaines auparavant à l'hôpital Saint-Louis pour constater l'absence de tout médecin pour le recevoir et l'état d'inachèvement de l'installation du prototype du CE 10000.

Le Downstate était fait alors de deux bâtiments séparés par une rue. L'un était l'hôpital populaire de la ville, l'autre le luxueux hôpital privé. Il n'était pas rare aux USA qu'un hôpital de type Saint-Louis et un centre privé de type Clinique Hartmann coexistent sous une même administration. Il ne faut pas confondre Brooklyn et ses vastes quartiers résidentiels avec le Bronx voisin et ses bidonvilles, les *slums*, alors aussi dangereux qu'un quartier de sécurité à Harlem. Mon activité de visiteur se situait dans la partie publique. Il fallait franchir avec un laissez-passer l'étroite porte d'entrée barrée par un énorme gardien, armé d'un nom moins énorme revolver. San Diego était considérée comme la plus sure des villes américaines. À Manhattan et sa voisine Brooklyn, on entrait dans le monde de la violence, de la drogue et de l'angoisse que crée la délinquance diffuse ou en résulte. La vie locale s'apparentait à la guerre de guérilla larvée.

Joshua Becker était un homme de petite taille, probablement né prématuré, fluet comme Woody Allen, au teint d'une pâleur anémique et aux cheveux roux plaqués sur son crâne à la calvitie masquée. Il souriait tout le temps, riait rarement et l'on devinait vite le coté redoutablement carnassier sous-jacent du personnage réputé extrêmement riche et politiquement puissant. Vous ne pouviez pas trouver de meilleur ami, vous n'aviez pas intérêt à être dans sa ligne de mire en cas d'opposition. Il sera le seul Américain à m'appeler Jean-François. Il parlait un anglais aussi facile à suivre que celui de Lee Talner, avec sa voix seulement plus aiguë et son débit pareillement lent. Josh me prenait souvent à l'hôtel pour m'emmener au Downstate dans son coupé Mercedes – la voiture des managers de l'Est - qu'il conduisait avec des gants à la mode anglaise, mais il lui arrivait aussi de s'habiller comme un collégien d'un blouson informel et de jeans trop vastes pour sa carrure.

Un jour, j'exprimai le désir de faire le chemin en métro. Cette perspective remplit d'horreur tous les membres du staff qui ne se souvenaient même plus si un jour ils l'avaient déjà pris. Finalement il y avait une exception et je pus être accompagné à l'aller. Tout le monde connaît la laideur et la saleté du métro new-yorkais. Son inconfort est à la hauteur de sa légende et les innombrables tags l'embellissaient plutôt. Je devais le prendre seul pour retourner à l'hôtel. La station était située à plusieurs blocs de distance du Downstate. Dès la sortie, on marchait dans un vrai désert, le long de terrains vagues parfois interrompus par des buildings lépreux. À deux blocs de la station, il y avait un groupe de Noirs désœuvrés que je ne pouvais éviter. Pas fier, car ma dégaine faisait trop riche dans le quartier tenu par les Portoricains hostiles aux Noirs, eux-mêmes hostiles aux Coréens qui venaient de s'installer dans de petites épiceries au coin de chaque bloc et faisaient fonction d'indicateurs de la police. J'avançai vers eux, comme mon père m'avait appris à marcher vers les chiens des cours de ferme, sans montrer ma peur, du même pas régulier, sans hésitations ni changement de trottoir. Arrivé à leur hauteur, je fus apostrophé par des phrases lancées en argot incompréhensible, probablement des plaisanteries grasses que j'encaissai avec un sourire vague, sans m'arrêter et sans qu'ils fassent le moindre

geste menaçant ou seulement équivoque. Le quai de la station était désert. Je vis arriver la rame brinquebalante avec soulagement. Je me trouvai au milieu d'une ribambelle de petites gamines noires en costume blanc d'écolière, joyeuses et rigolotes avec leurs couettes de cheveux décrêpés. Elles me chahutèrent gentiment et l'une d'elles me demanda sur un ton très sérieux si j'accepterais de la recruter comme secrétaire. « *You should never do that again »* me dira plus tard Glenn Hartmann. Décidément mes copains américains ne brillaient pas par un grand désir d'aventures dans le monde de « Hair ». Comment pouvait-on devenir radiologue dans le Bronx? Il n'y avait alors aucun équivalent à Paris de ce que je découvris à New York et sa banlieue. Je ne suis jamais retourné dans ces endroits sauvages. Il est probable que nombre de ces bidonvilles ont été détruits et reconstruits plutôt que rénovés, et que la sociologie des lieux comme l'architecture des buildings ne sont plus les mêmes.

Joshua Becker fut un hôte parfait. Il m'avait organisé un programme de conférences que je donnerai sans grande originalité. Il ménagea des rendez-vous avec d'autres collègues, tel Morton Bosniak, un uroradiologue du NYU, qui avait révolutionné la stratégie d'exploration des masses rénales deux ans auparavant, prélude exemplaire à la mode des stratégies d'explorations des maladies médicales. Il avait observé la même épidémie de suppurations rénales qui avaient nourri ma prestation de Perth. Je fus envieux de ses superbes images scanographiques illustrant différemment tout ce que j'avais vu en échographie. Une révolution supplémentaire allait se produire aux USA découvrant, avec ces nouvelles technologies numériques, la beauté iconographique des images. Jusque-là, on pouvait résumer l'opposition philosophique qui divisait la radiologie nord-américaine de la française par une plaisanterie maintenant éculée: *« Les Français font de la mauvaise radiologie sur de beaux clichés, les Américains font de la bonne radiologie sur de mauvais clichés »*.

Dès le premier soir, Josh me fit rencontrer un radiologue d'origine haïtienne qui parlait un excellent français. Au cours du dîner en tête-à-tête, celui-ci me dit sur un ton confidentiel *« Vous savez que si vous voulez vous installer ici, il n'y a aucun problème... »*. Il la paraphrasera trois fois pour être sûr que j'avais bien compris ce que l'on attendait de moi en filigrane de cette visite. Joshua Becker, lui, n'insistera pas. Il ne fallait pas être grand clerc pour deviner que j'étais en plein débat cornélien. J'appris que j'étais devenu un sujet courant de discussion dans les cercles radiologiques de tout le continent. *« We know something true about you, you like America », « We know, you love America »*. On *love* plus qu'on *like* aux USA et cette nuance sépare l'anglais de l'américain. Un autre soir, c'est avec l'urologue japonais de Kyoto, Hiroki Watanabe, le père de l'échographie trans-rectale de la prostate que nous partagerons le repas. Il expérimentait une curieuse machine qui se composait d'une chaise raide sur le siège de laquelle était fixé un transducteur dont l'intromission à travers l'anus s'obtenait en s'asseyant précautionneusement dessus.

Ma femme vint passer une semaine avec moi. Nous aurons le privilège d'assister, enthousiastes et émus, au « *Piaf* » de Jane Lapotaire. Le succès de Piaf en Amérique tint beaucoup à son accompagnement par le chœur des Compagnons de la Chanson, associés après un premier échec solitaire. Les quotas syndicaux devaient imposer la présence d'un Noir parmi la troupe: Marcel Cerdan se retrouva déguisé en Ray Sugar Robinson. Il figura ainsi dans le chœur des Compagnons, quand Jane-Piaf entonna *« Quand les cloches sonnent... sonnent... sonnent..., C'est pour Jean-François Nicot... »*. Combien de fois dans ma jeunesse ne lui avait-on pas substitué mon patronyme! *«A chorus line »* montrait une autre Judy Talner, archétype de l'Américaine qui part du plus bas pour atteindre le sommet de la sélection pour le rôle de la danseuse étoile, un schéma par élimination plus nuancé, mais individualiste, que celui des mangas à trois temps, *up-down-up*, mais avec la reconnaissance de l'équipe. Je m'offris une

soirée Jack Daniel's chez Toni Benton, un excellent jazzman inconnu en France. Je ne manquai pas d'aller faire le tour de Manhattan sur le pont supérieur d'un bateau-croisière. Joshua, un vrai visage pâle lui-même, aurait aimé que je sois plus bronzé. J'omis de lui dire que, à mon retour de San Diego, j'étais allé montrer à Jean-Paul Escande, le célèbre dermatologue de Cochin, la petite verrue découverte à Hong Kong qui poussait excentriquement sur ma mâchoire droite. Il me la fit enlever et l'histologie confirma le diagnostic de cancer baso-cellulaire de la peau. Je ne m'affolai pas, car je savais que cette forme n'avait de cancer que le nom. Le pronostic est bénin, avec toutefois le risque de récidive couramment observée si l'on reste exposé aux rayons solaires. En principe je ne devrais plus jamais succomber aux tentations du bronzage californien.

Thomas Jefferson's University, Philadelphia, Pennsylvania

J'avais à accomplir encore deux déplacements avant de rentrer en France. Edith, une amie de ma femme pédiatre brésilienne qui avait épousé Glenn Halvorson, un Américain francophilissime né à Madagascar et trop tôt disparu, me prêta sa voiture pour me rendre à Philadelphie. J'allais rencontrer l'un des papes de l'échographie, Barry B Goldberg, qui professait à la Thomas Jefferson University, une institution privée plus que centenaire. Les pionniers de l'échographie américaine avaient fait, comme leurs confrères européens, des débuts extrêmement difficiles. George Leopold m'avait raconté que, recruté dès les débuts du chairmanship d'Elliott Lasser, il était arrivé le dernier à la réunion du staff où se décidaient les orientations définitives des fellows. Il n'avait plus de choix, il ne restait plus que l'échographie ultrasonore alors balbutiante, ésotérique et déconnectée du monde de l'imagerie rœntgenologique. À l'orée de la décennie 80, l'échographie numérique et à seize niveaux de gris en haute fréquence, combinant l'acquis du statique et le futur immédiat du temps-réel des temps modernes, faisait de ces jeunes faméliques les plus influents dirigeants de l'imagerie non invasive, disons en bon français, non vulnérante. L'un comme l'autre avaient à peine franchi la quarantaine et tiraient les juteux dividendes de leurs investissements hasardeux. Ils pouvaient oublier les séances de quolibets auxquels j'avais échappé avec mon engagement tardif. Par contre j'avais l'avantage sur leur mode d'exercice d'être libre de m'associer aux autres méthodes d'imagerie. Le contre-argument du cloisonnement culturel quasi-étanche de l'époque était l'élément le plus dissuasif d'une émigration définitive outre-atlantique.

Barry B Golberg avait la maturité beaucoup plus opulente et exhibitionniste que George Leopold et ses deux sonographers de classe, Deborah Wolff et Chris Skram. Il n'y avait pas de firme désireuse de vendre ses échographes aux USA qui ne dépose en priorité le premier modèle chez BBG. Toute conférence était enregistrée en direct dans le studio de télévision pour garnir une vidéothèque exhaustive en standard Betamax de tous les plus brillants échographistes du monde entier. Je repartis tout fier avec ma cassette, gardée comme un trophée quoique illisible sur les magnétoscopes français. Je fis la connaissance de son assistante Catherine Cole-Beuglet, elle aussi passionnée par les *small parts*, les petits organes mous comme les seins et les glandes endocrines du cou. Je les informai de mon désir d'organiser en 1982 un symposium dédié à l'échographie du cou et enregistrai leur adhésion pour l'aboutissement de ce projet original. Au retour, en dépit des recommandations express de nos amis, je décidai de traverser Newark en voiture. La banlieue black de New York était supposée être un enfer pour un Caucasien. J'y circulai dans la plus grande indifférence des indigènes, vitres et portes condamnées seulement parce que je n'étais pas propriétaire du véhicule.

Yale University, Hartford, Connecticut

L'agent CGR de New York me prêta pareillement sa voiture pour que je puisse me

rendre chez C-J Hodson à l'université de Yale, logée dans la petite ville d'Hartford, néanmoins capitale du Connecticut, proche de l'Atlantique. À mon arrivée dans son bureau, il était en train de se faire vertement engueuler par une jeune résidente, pour des raisons qui m'échappèrent mais le laissèrent impavide sous l'orage. « *Tough girl, isn't she? American women sometimes are difficult* » souligna t'il, flegmatique, à mon adresse pour aussitôt s'intéresser à mon stock de diapositives sur la néphropathie de reflux et les atrophies focales rénales. Cette entrevue fut l'une des plus importantes ma vie scientifique. L'homme était un Britannique rouge brique que l'on aurait aisément assimilé à un capitaine du Queen-Mary, courtaud et rablé-gras comme un vieux taureau, au cou proconsulaire, un avant-bras entouré par un plâtre pour cause de fracture récente. En face à face, je comprenais plus clairement qu'à San Diego ce qu'il continuait de déglutir quand il parlait. Nous passâmes ensemble une bonne partie de l'après-midi. Les arguments que je lui présentais, tantôt pour aller dans son sens, tantôt pour valoriser la théorie des pédiatres, ébranlèrent sa conviction. Il me raccompagna à ma voiture et me raconta la cause de sa fracture consécutive à une agression qu'il avait subie de la part d'un voyou qui en voulait à son porte-monnaie. Ainsi remit-il de l'eau au moulin de l'antienne lancinante de la progression rapide de la délinquance aux USA. Ma voiture refusa de démarrer. Hodson sortit ses câbles électriques de son coffre et relia nos deux batteries. Je pus repartir en roulant lentement le long de la route côtière, sans encombre. Quelque temps plus tard, Renée Habib le rencontrera à Washington et l'entendra parler d'un homme de Necker qui en savait plus long que lui. Je ne le reverrai plus jamais. Il mourut dans le courant de l'année.

Du tir à l'arc au drapeau

Je me remis à l'entraînement au tir à l'arc, mais je ne retrouvai qu'une partie de mes performances de l'année précédente. Les décalages horaires contre lesquels je ne savais pas encore lutter et les soucis professionnels me déconcentraient trop. La force musculaire revint en été. Je remportai la médaille d'argent de la coupe d'archerie-golf de Vittel, la première Européenne du genre, grâce à ma compétence à viser et tirer à très longues distances. Ma morphologie longiligne avec une grande envergure de bras me permettait de tirer en hyperextension jusqu'à deux cent quarante mètres, mon record personnel. À ces distances, la visée ne repose plus sur des systèmes optiques conventionnels. La visée classique des Indiens et des chasseurs se fonde sur des repères naturels fournis par la ligne d'horizon, des arbres, des pylônes. Leurs résultats sont imprécis.

L'année précédente, j'avais mis au point un système beaucoup plus efficace pour tirer avec précision sur des cibles faites de cinq cercles concentriques tracés à la chaux sur l'herbe d'un grand champ, sur un rayon de dix mètres, situés à cent soixante mètres de distance du pas de tir. La position statique du corps restait la base solide de ma position de tireur; avec l'expérience, on savait au dixième de degré près si l'on était bien dans son axe de visée dirigée vers la cible au loin. J'inversais mon viseur pour que je puisse bander haut le corps de l'arc sur la branche inférieure de laquelle j'avais placé des élastiques de couleurs différentes prises à mon bureau échelonnées tous les trois centimètres. À une distance mesurée à la ficelle de deux mètres en avant de ma ligne de tir, j'avais planté une flèche sur une profondeur de cinq centimètres dans la terre; son encoche plastique, souvent brillante sous le reflet du soleil, était le troisième point de visée sans lequel aucun tir n'est précis. Les six flèches d'essais permettaient de régler la hausse et la latéralité du tir, très largement fonction du vent. Il m'arriva de placer mes volées dans les deux cercles les plus centraux de la cible. À ce jeu, j'étais alors imbattable. Quelques années plus tard, je m'inscrivis à un tournoi de tir au drapeau, je me vis interdire l'installation de mon système de visée, devenu outlaw.

Bruxelles, juin 1981

Le Congrès International de Bruxelles au printemps 1981 fut l'occasion pour la radiologie belge, wallonne et flamande, de démontrer sa qualité, la meilleure du monde de l'époque. Les chefs d'école avaient la stature des Scandinaves de la décennie précédente et leurs remarquables assistants rivalisaient de brio. André Dardenne, Wallon francophone, avait gagné le difficile quiz du congrès de San Diego. Il était plus savant que moi et aurait mérité d'être sacré « meilleur uroradiologue du monde 1980 », s'il avait maîtrisé l'angiographie rénale aussi bien que l'école de Michel. La politique belge d'investissement dans les hautes technologies n'avait pas à tenir compte de leur industrie nationale, seulement présente sur le marché des films radiologiques par la firme Agfa-Gevaert, dans la banlieue d'Anvers. Les centres avaient été équipés de matériels de grande qualité, principalement d'origine allemande et hollandaise. Nos collègues étaient présents dans tous les domaines de la discipline et leurs expériences respectives reposaient sur des nombres élevés de malades dont beaucoup venaient du Nord de la France. J'y retrouvai nombre d'amis nord-américains et australiens dont Alan Davidson, Lee Talner, Howard Pollack, Nina Sacharias. Mon appartement parisien commençait à être une étape incontournable de leurs voyages en Europe. Le succès du congrès était patent, bien que les salles, très grandes, auraient pu être davantage fréquentées. Michel était le chef de la délégation française et comme tel avait le droit de vote pour le congrès quadriennal suivant. Il vota pour l'Inde. Les Américains, stimulés par l'industrie peu soucieuse de se perdre dans la jungle du Gange après avoir pataugé dans celle de l'Amazone lors du dernier congrès tenu à Rio de Janeiro, débarquèrent avec un orchestre hawaïen pour promouvoir Honolulu qui l'emporta à une voix près. L'idée qu'un jour la France pourrait accueillir une telle manifestation internationale naquit dans mon esprit à ce moment-là.

Symposium Produits de contraste radiologique, Lyon, septembre 1981

Le colloque de Lyon fut un très grand succès. J'emmenai les Benness dans ma voiture; sa femme Pamela ne vécut pas pendant les cinq heures du voyage, tant l'effrayèrent la vitesse des camions et la fragilité de la French Chrysler roulant à cent trente à l'heure sur l'autoroute du Sud. Les travaux français étaient excellents. Les Européens étaient venus nombreux et les Américains reçurent ce jour-là une leçon d'humilité. L'innovation était de notre côté de l'Atlantique et il fallait harmoniser nos relations A la fin du colloque, Amiel et moi proposâmes aux principaux leaders anglophones d'organiser des symposia biennaux alternativement en Europe et en Amérique. Le premier se tiendrait à San Francisco et deux ans plus tard je serais le prochain chairman européen. Geoffrey Benness fut pour beaucoup dans l'adhésion d'Elliott Lasser à cette idée. Je ramenai les Lasser et Brasch à Paris, après avoir fait une halte dans un grand restaurant de Mâconnais. L'euphorie baignait et même Phyllis Lasser perdait de sa morgue et commençait à voir la France sous un autre œil beaucoup moins malveillant. *«Don't take you toom much seriously»*, me taquinait-elle maintenant.

Sur l'esplanade du Trocadéro, Elliott prononça cette phrase que je me remémorerai souvent trop tard avant l'action *« You should waiste a little bit of time »*. Cet homme svelte, mince et sans âge, originaire de Pittsburgh, parlait lentement et clairement comme la plupart des grands professeurs de l'Est, mais il parsemait ses phrases de mots qui me réjouissaient l'âme. *Gotta, wanna, gonna, dunno, aint...* se trouvaient dans nombre des titres des morceaux de jazz et des chansons que j'avais en disque. Je ne les avais pas appris à l'école et pour cause, ce sont des expressions argotiques en principe prohibées dans le langage académique américain. *« I'm gonna goin' to do somethin' good for you» « What I wanna say is not what I gonna do... » « Do you wanna sit close? »*. La France évoluait vers une meilleure approche des touristes, de plus

en plus nombreux avec le dollar reaganien et le yen redevenus les devises étalon, cependant que le franc plongeait. Je prenais goût à ce travail d'agence de voyage et mon appartement devenait une halte appréciée où au moins un repas familial de Parisien les attendait. La grande majorité de mes visiteurs étrangers n'avaient jamais pénétré dans un intérieur familial français. Mon fils apprit à participer à cet accueil privilégié.

Du romantisme chez Moreau, encore adjoint, hiver-printemps 1982

Au ministère de la santé, Jack Ralite mènera une politique désastreuse pour les radiologues universitaires parisiens. La CGR, fortement implantée dans son fief électoral communiste d'Aubervilliers, avait fini par produire industriellement son scanographe. Les autorisations ministérielles devinrent des armes politiques. Au lieu d'équiper des hôpitaux qui possédaient les cadres formés pour faire fonctionner ces machines et assurer leur contribution à la pédagogie et à la recherche, les scanographes furent distribués n'importe où, n'importe comment. Ainsi pendant plusieurs années, recevrai-je des lettres de directeurs d'hôpitaux généraux à la recherche de radiologues capables de faire marcher leurs installations, cependant que nombre d'entre nous, en particulier à Necker, attendrons des années pour être équipés. La politique des autorisations ministérielles pour les équipements lourds transformera les hospitalo-universitaires en politiques passant plus de temps dans les antichambres du pouvoir à monter des combines et des intrigues magouilleuses que dans leurs services. Je les affublai du sobriquet *politicaillon*, contraction des substantifs politicard et picaillon.

J'avais fini par trouver une bonne solution à mes problèmes d'avenir immédiat. Je commis l'erreur de vouloir l'imposer, sans recourir à l'aval des institutions consacrées et de leurs caciques. L'eussé-je fait qu'elle aurait échoué aussi bien, compte tenu de l'attitude de gallinacée choquée qu'adoptait l'Assistance Publique, encore dirigée par Gabriel Pallez, qui m'avait reçu avec un ton paternaliste dégoûté, sur ses sofas aussi mous que lui. Il irait consulter son éminence grise, Jean de Savigny, avant de se prononcer sur la pertinence de ce que je lui présentais et qu'il savait déjà ne pas vouloir m'accorder. Ce que je proposais, dans un contexte politique de couleur rouge rosé où l'on passait volontiers pour un dangereux gauchiste alors que j'adoptais une attitude purement libérale et positive, dérangeait trop de monde, l'édredon de l'AP notamment. Créer un centre universitaire d'imagerie du sein de référence mondiale à Necker était pourtant une excellente idée qui aurait dû satisfaire tous les ministères qui avaient en main les clés de la solution. Appliquée, elle aurait eu un immense retentissement propice à la recherche autant qu'à l'enseignement clinique. Elle m'aurait aussi évité de me trouver dans une position clastique dont les conséquences ne pourraient être que néfastes à bien des personnes. Devenu furieux, je m'agitai en tous sens et, au bout de quelques mois, je me retrouvai sur la touche, coupé de tous.

En février 1982, j'avais pris l'initiative selon la procédure administrative pourtant régulière mais révolutionnaire à l'époque, de me présenter à une promotion au grade de professeur à titre personnel, après que j'eus été promu plusieurs fois au choix depuis ma nomination. Selon une bonne habitude, l'esprit de la loi avait été inversé par le code de bonne conduite de l'ancien régime. Il fallait attendre son tour de bête qui dépendait essentiellement de la façon dont on plaisait ou non à l'establishment. Il me paraissait clair, depuis mon séjour américain, que la radiologie devait s'ouvrir sur des valeurs nouvelles impliquant une vraie compétition sur l'appréciation de la valeur des gens. Je faisais l'impasse sur le conservatisme parce qu'il y avait un hiatus entre les anciens qui avaient bénéficié de trop de facilités mal employées et les modernes qui devaient donner à leurs élèves des modèles dynamiques à l'heure des nouvelles technologies. Je travaillai dur sur la rédaction de mon curriculum vitæ et de mes titres et travaux

scientifiques et pédagogiques pour en faire une monographie qui n'était qu'une extrapolation solide et brillante à partir de celle que j'avais rédigée pour le passage de l'agrégation. Il n'en fallut pas plus pour exciter la bile de l'envie et l'acidité de la jalousie des autorités de tutelle.

La première étape était locale, devant le corps des professeurs de chaire et de première classe de la Faculté. Je ne la craignais pas, j'eus tort. Jean Hamburger, le doyen d'âge, me convoqua à son bureau et essaya de me ramener à la raison par le retrait pur et simple de ma candidature. On oublierait que je l'avais présentée. *« Il est international label, maintenant il est intouchable »*, résumait l'évidence de l'époque exprimée par le néphrologue Bernard Antoine à mon retour de San Diego. *« Si vous maintenez votre dossier, nous le ferons suivre, mais nous vous le déconseillons »*, insista Jean Hamburger, comme on disait dans le mess des officiers d'El-Aneb que Bigeard ne serait jamais promu général. Je le fixai droit dans ses yeux grossis par les verres épais de ses lunettes en écaille, pour lui répondre que j'étais désolé de troubler l'ordre établi, mais j'avais pris une décision mûrement réfléchie et inflexible que je devais conduire jusqu'à son terme. J'étais en plein romantisme et j'enregistrai définitivement son *statement* avec la délectation morose qui convenait devant un tel homme arrivé aux faîtes des honneurs: *« Vous êtes comme moi, monsieur Moreau, les médiocres vous emmerderont toute votre vie »*. Thérèse Planiol m'avait également averti de ce risque. Malgré le rapport très favorable et loyal de mon patron, l'engagement en ma faveur de Jean Crosnier, de Jacques Sauvegrain et de Pierre Mauvais-Jarvis qui me racontera comment s'était passée la séance fort houleuse, malgré la défense de mon dossier par le doyen Jean Rey devenu le conseiller de Jospin à l'éducation nationale, la Faculté refusa de faire suivre mon dossier, «une connerie», aurait-il dit. J'étais trahi par la seule institution qui aurait dû me soutenir mordicus, confirmant l'adage bien connu selon lequel il faut se méfier d'abord des siens. *« Vous vous seriez encore contenté de demander une place de Professeur sans Chaire! »*. Pour être franc, je ne savais pas trop ce qu'était cet entresol dont le seul avantage était de permettre la direction de thèse de doctorat en médecine... interdite aux agrégés adjoints!!!

À défaut de passer par la grande porte, j'avais au moins un curriculum vitæ moderne, documenté et exact au millimètre près que j'avais distribué moi-même à chacun de mes collègues de la Faculté, pardon! l'Unité d'Enseignement et de Recherche rebaptisée Unité Fonctionnelle de Recherche par la Rose. Je n'avais plus de choix. J'aurais normalement dû succéder à Norbert Vasile au poste de secrétaire général du CERF et travailler avec Michel Amiel pour asseoir la recherche et la bonne pédagogie en radiologie. Mes contempteurs me lancèrent dans les pattes un trio de mes meilleurs internes devenus professeurs et je me ramassai une claque de la même trempe que celle reçue en essayant de me faire élire en lieu et place d'Henri Nahum à la Commission Médicale Consultative de l'avenue Victoria, le siège de l'administration centrale de l'Assistance Publique à Paris.

Ultrasonographie du Cou, Paris, juillet 1982

Un jour, j'examinai une jeune femme, Sophie Tixier, qui, dans les hasards de la conversation, m'apprit qu'elle travaillait dans une société organisatrice de congrès. Je l'entretins de mon projet de réunion sur le thème de l'échographie du cou. Elle plaida ma cause auprès de son patron qui accepta de prendre en charge son organisation. J'avais choisi une date ambiguë, tard en juillet 1982. Il était fort déconseillé de programmer une manifestation après le 14 juillet, tout le monde étant censé sacrifier son intellect aux délices du *sea, sex and sun* gainsbourien. Mon choix se fondait sur le pari des Anglais qui avaient hérité du congrès mondial d'ultrasons, localisé à Brighton à la fin du mois. À l'instar de la famille Sacharias-Rippert, les participants étrangers viendraient faire un petit voyage préliminaire à Paris, voire le grand tour rituel de

l'Europe de l'Ouest. Je pourrais bénéficier des meilleurs orateurs en évitant de leur payer le prix d'un voyage transcontinental. Mon quatuor de base était William Scheible de San Diego, Catherine Cole-Beuglet de Philadelphie, Joseph Simeone de Boston et un homme qui faisait la loi en matière d'imagerie parathyroïdienne, l'angioradiologue John L Doppman des NIH, *National Institutes of Health,* de Bethesda dans le Maryland. J'avais réussi à l'intéresser à mes travaux et il avait sélectionné mon abstract présenté au Congrès de la RSNA de Chicago l'année précédente. Ma communication avait eu l'heur de lui plaire. Ce premier contact avec Chicago et sa déjà monstrueuse convention s'était déroulé comme dans un rêve au point que je ne conserve que l'audiocassette de mon intervention.

Faire le programme d'un congrès scientifique pointu est une entreprise difficile et passionnante. Le sujet était totalement nouveau et avait échappé aux Anglais pour l'inscrire au programme de Brighton. La sortie de la première affiche est un moment émouvant. Nous avions choisi un fond jaune soutenu sur lequel s'étalaient les détails du programme imprimé en police de caractères Times noire. Martine Netter sut me dessiner le logo que je voulais inspiré du graphisme de Cocteau qui attirait l'œil. Plus le symposium approche de la date fatidique plus l'angoisse monte. Les conférenciers viendront-ils? Il était encore rare que les inscrits décommandent leurs participations mais, conséquence des temps, les inscriptions sur place dépassaient le nombre des participants réguliers, entretenant d'autant le pessimiste naturel des organisateurs. Les compagnies de transport se mettraient-elles en grève? Quiconque doute de la pertinence de l'adage selon lequel les pessimistes sont des optimistes qui ont vécu devraient tâter de l'incentive! Qui payera un éventuel déficit financier? *« J'espère que vous êtes content !»* me questionnera l'un des organisateurs, Pasquier-Doumer, à la fin du congrès qui fut un très grand succès scientifique, mais ne me rapporta aucun honoraire. En guise de remerciements, ma réponse fusa sans que je la contrôle, *« Je vous apporterai le congrès international de radiologie à Paris!»*. C'était une audacieuse anticipation que j'émettais là, alors que je traversais une crise sévère dans ma vie professionnelle depuis le printemps.

Après le succès de l'échographie du cou, je m'offris une Alpine Renault V6-Turbo de couleur rouge métallisée, la Ferrari du pauvre, faute d'avoir envie de me ruer sur les BMW et les Mercedes comme les quadragénaires de l'époque, tels Mr Ozendron, façon Lauzier. Les succès de Prost en Formule 1 n'étaient pas pour rien dans ce choix chauvin. Je l'équipai du plus haut de la gamme de la radio stéréophonique pour écouter les audiocassettes que j'achetai par paquets de dix pour les loger dans une grande boîte à biscuit carrée que je baptisai mon monde culturel auquel appartenaient maintenant le Gainsbourg de Melody Nelson, Barbra Streisand, Cleve Donner et Alain Souchon. Comme je l'avais pressenti, j'avais été non moins incapable de choisir entre une nouvelle vie sentimentale avec une femme de manager en expansion internationale constante et mon maintien dans le régime paterno-conjugal éprouvé qui encaissait la première vraie crise de son existence de vingt-cinq ans d'âge. On ne pouvait mieux illustrer le mythe de Sisyphe, après avoir atteint le dernier mètre de l'ascension de la montagne neckerienne, je me retrouvais au quatrième sous-sol et prêt à me faire manger le foie comme un nouveau Prométhée. J'avertis Henri Nahum, alors Président du Syndicat des radiologues que je prenais le seul poste parisien de chef de service disponible à l'hôpital Corentin Celton, à Issy-les-Moulineaux, qui fort opportunément fait partie de la Faculté Necker. J'avais coupé tous les autres ponts. Il ne me restait plus que cette solution suicidaire pour mon avenir.

Épiloguer longtemps sur cette période des premières années 80 ne servirait à rien, car seul le recul du temps permet la justification bénéfique des erreurs fractales. À force de couper les arbres qui cachaient la forêt, finirais-je par déboucher sur l'étang de Biscarosse, me demandais-je avec un soupçon de complaisance envers mon destin à la Job devant passer sur un

nouveau fumier? Erreurs et succès s'entremêlaient pour un passage critique d'autant plus hasardeux que je n'avais plus les réflexes sécurisés de l'adjoint dévoué comme du mari fidèle. Je ne savais pas encore que toute crise a une fin et qu'il n'y a qu'aux jeux que l'on peut remettre le compteur de la vie à zéro. Au bridge, cela s'appelle le coup sans nom. Défausser des perdantes sur des perdantes éclaircit l'horizon « beau comme un désastre ». Puisque je ne pouvais plus gagner sur le moment, autant faire son propre vide, déclencher sa catharsis qui est aux crises de la quarantaine ce qu'est la chasse d'eau pour le lavage des cuvettes, l'orage au curage des égouts. Mais quoique vigoureux et dévastateur, l'ouragan remplit la nappe phréatique d'eau pure, la charrue creuse les sillons dans la terre des champs laissés en jachère. Pour n'avoir jamais été adepte des délices du dérapage contrôlé, j'aimais le plaquage sur la route de l'Alpine sur ses pneus XAs ultralarges qui la chaussaient bien. J'essayai de la pousser à fond sur l'autoroute entre Orléans et Blois; à 190kmh elle se souleva et je compris qu'il ne faudrait qu'une légère brise pour que l'on se retourne tous les deux comme une crêpe. Ce bolide était fait pour rouler à 180kmh au grand maximum.

Beaucoup de personnes plus que chères et qui me resteront fidèles dans cette époque tourmentée avaient tout essayé pour m'ouvrir les yeux devenus troubles, alors qu'elles subissaient d'injustes retours de bâton. Ils ou elles voulaient que j'attende patiemment, compose avec les pesanteurs sociologiques, jouisse d'une vie épicurienne. Rien n'y faisait, et j'irai même jusqu'à la rupture consommée avec mes amis Huguenin. Henri Nahum me dira plus tard que j'avais joué le rôle du levain d'une série de mutations incontournables dont j'avais délibérément créé les effets pervers mais, poursuivant l'allégorie, le pain dans la vitrine du boulanger échappait au levain devenu inutile. *« Monsieur Moreau, les sociétés avancent sous l'impulsion d'empêcheurs de tourner en rond, disons-le crûment! d'emmerdeurs comme vous »*, entendrai-je dire dans la bouche de Thémouraz Abdoucheli, l'un de mes confidents les plus avisés.

Lee Talner et Alan Davidson m'avaient fait entrer à l'Association of University Radiologists, me donnant ainsi un *credential* supplémentaire qui paraissait dérisoire, puisque j'avais renoncé à poursuivre dans l'idée d'émigrer. Le gouvernement Mauroy allait s'effacer avant peu laissant la place à Laurent Fabius dont je n'attendais rien de plus. Trop narcissique, je m'entendais dire qu'à force de m'embrasser la bouche dans la glace, j'en avais les lèvres gercées, n'est-ce pas, Day Keene? Thérèse Planiol, veuve depuis peu, devenait un personnage capital pour m'éviter de sombrer dans la dépression suicidaire active ou l'assassinat. Son expérience de la vie lui donnait une aura que je ne trouvais chez aucun autre intime. Elle seule approuvait ma folle décision de revivre à Corentin Celton une étape nécessaire à l'épanouissement d'une autre personnalité. Les malades aussi me sauveront la vie. Ils avaient de plus en plus besoin de moi et surtout de mes compétences. Je me rendis bien compte que de chouchou de la discipline, j'étais devenu un paria. Lors du Congrès de la Sfaumb de Bordeaux, je fus sévèrement battu lors de l'élection qui porta Roger Bessis au bureau; je ne récoltai que quatre voix, dont la mienne et celle des trois femmes assises à côté de moi: Thérèse Planiol, Paulette Jouve et Marie-Christine Plainfossé. Léandre Pourcelot cacha son visage de rouquin soudain rougi en recevant mon regard peu amène: il n'avait pas voté pour moi. J'avais fait mieux que Bruno Fornage, le pionnier de l'échographie tendineuse qui n'avait recueilli que la sienne propre.

Ma femme et moi recourûmes à une formule courante pour stabiliser les ménages en crise. Thérèse Planiol avait à vendre un moulin à eau en passe de devenir une ruine. Nous l'achetâmes pour offrir à Pierre-Arthur une ouverture sur la campagne et la nature chlorophyllée dont il ne pouvait déjà plus se passer.

8

HOMO VIR ACADEMICUS PER CAPITEM
1982 - 1988

Une fois engagé le mouvement de baisse du Kondratieff, les difficultés économiques augmentent. Les agents économiques et les autorités gouvernementales prennent conscience des excès antérieurs: endettement exagéré, surinvestissement. Comme l'inflation continue à progresser, la persistance des habitudes acquises conduit à contrecarrer l'érosion du pouvoir d'achat. L'attention se détourne des affaires extérieures, pour se recentrer sur les problèmes domestiques. Prenant leurs distances avec les notions de «social welfare», d'État-providence (privatisations) ou de justice sociale, les préoccupations essentielles portent désormais sur la relance de la croissance, la sécurité de l'emploi et le maintien des revenus. Cette attitude défensive s'accompagne, en politique, d'un retour aux valeurs conservatrices orthodoxes: moins d'État, compression des dépenses sociales dont les bénéficiaires sont volontiers épinglés comme «paresseux» et «profiteurs», lutte contre la corruption. Dans le même esprit, on assiste à un recul sur le front des droits civiques. Durant le dernier Kondratieff, cette phase a été dominée par les figures du Président Ronald Reagan aux États-Unis et du Premier Ministre Margaret Thatcher en Grande-Bretagne. (...) Le sous-jacent économique crée les conditions d'une modification cyclique de l'échelle des valeurs et des comportements. Mais (...) à son tour, le climat politique et psychologique exerce, à l'instar des innovations, un effet de renforcement sur le Kondratieff lui-même.
Luigi Scandella, *Le Kondratieff, Essai de théorie des cycles longs économiques et politiques.* Paris, Economica, 1998.

8.1

DE SENECTUTE RADIOLOGIA
1982-1985

Tout en lui était vieux, sauf son regard, qui était gai et brave, et qui avait la couleur de la mer.
Ernest Hemingway, *Le Vieil Homme et la Mer.* Paris, Gallimard, 1952.

Hôpital Corentin Celton (1er octobre 1982 - 30 septembre 1985)

Au moment où j'écris ces lignes, on ne peut plus revivre le scénario qui me souleva d'émotion quand je sortis, accompagné de Jean-René Michel, de la station de métro Corentin Celton, le 1er octobre 1982. Le décor que je vais décrire a disparu récemment sous les décombres d'un chantier dévastateur en cours de rénovation et de promotion immobilières. Je connaissais bien l'itinéraire qui, jusque-là, me conduisait directement en métro ou à pied de la rue d'Odessa au stade Voisin et son pas de tir à l'arc. L'entrée dans l'hôpital était sans charme par beau temps, froide au printemps, triste en automne et sinistre en hiver, Quand on y venait en voiture, on suivait le chemin goudronné sur la gauche du mur lépreux du pavillon Brézin, le seul médecin des hôpitaux qui y ait fait toute sa carrière un bon siècle auparavant, jusqu'à sa place attitrée du parking automobile extérieur. Piéton, on allait directement franchir la porte à battant de plastique noir près des urgences. Et soudain, dans le magnifique matin d'été finissant ensoleillé par un vent d'est, comme dans un conte arabe, éclata sous mes yeux ébahis le grand choc esthétique que donne la vision de l'intérieur fastueux d'un palais ceinturé de murs rébarbatifs. Six hectares de jardin à la française, une petite église, un cloître. J'allais avoir le plus beau bureau du monde. Là, tout n'était qu'ordre et beauté, luxe à meubler et calme assuré. La volupté pourrait bien suivre, mon vieux Baudelaire, d'autant plus que le restaurant russe d'Armaillé, ouvert en face

de l'entrée officielle toujours close sauf pour l'Alfa-Roméo du chirurgien, donnait la tentation d'être Raspoutine à Issy. Le service par contre n'était plus qu'une collection d'antiquités plus vétustes que dans le plus perdu des hôpitaux de sous-préfecture.

Le plan de l'Assistance Publique prévoyait à terme la fermeture de l'hôpital de soins - « *qu'il fallait laisser mourir tranquillement* », me dit-on, sans état d'âme superflu - et le développement du seul service de gériatrie. Ce serait l'héritage de la conception première de ce qui s'appelait avant la Libération « l'hôpital des Petits Ménages », avant que l'Assistance Publique et la municipalité communiste de l'époque ne viennent pérenniser la mémoire de l'infirmier résistant Corentin Celton mort pour la France. Mon arrivée ne pouvait que perturber ce beau schéma technocratiquement correct. L'activité de la radiologie était quasi nulle. L'arrivée d'un chef de service plein temps était une hérésie qui ridiculisait autant l'administration hospitalière que la Faculté Necker. Mon homonyme Louis Moreau, le fils du fameux René, était le seigneur du lieu, professeur agrégé et chef de service à temps partiel du service de médecine, peu pressé de voir un de ses jeunes homonymes pénétrer sur son pré carré. Il s'était arrangé pour mettre la réunion du Comité Consultatif Médical au programme du premier jour de mon arrivée. Il sollicitait de ses collègues sa réélection à la présidence. Je me présentai à la vice-présidence et ne récoltai que ma voix. Le coup n'était ni vache, ni irrégulier, ce n'était qu'un tour de piste pour éprouver l'ensemble du corps médical local, dans l'ensemble totalement endormi.

Le Directeur était un brave homme timide et doux qui aurait dû y pantoufler aimablement jusqu'à sa retraite. Il délégua à ses adjoints le soin de me donner satisfaction en me faisant construire un service d'échographie trois-étoiles et un bureau décent. L'excellent ingénieur, Jean le Bescond, ne me laissa pas dans la peine et me confia le soin d'expérimenter l'échographe temps-réel de la CGR, le Scanel 500, dotée de la plus performante des sondes à barette de sept mégahertz (7MHz) du commerce. Par contre, la Direction des Affaires Médicales m'interdit de continuer de pratiquer ma consultation privée à Necker. J'y mis un terme au 31 décembre 1982, sans résistance. Le succès d'une activité privée tient pour beaucoup de la régularité des prestations. Trop souvent absent, je gagnais en liberté ce que je perdais en recettes. Jack Ralite avait dû faire un pas de tango sous la pression des mandarins en colère, même de gauche, et avait offert en compensation de la fermeture de cette activité vilipendée, le versement d'une prime annuelle destinée au financement d'une retraite complémentaire, regrettablement imposable sur le revenu de façon que les Finances puissent récupérer d'une main ce qu'il donnait de l'autre. Pendant près d'un an, je ramerai pour payer mes impôts sur ce revenu tari. Je roulais en Alpine avec un budget de dix francs par jour, une fois l'essence payée et elle en consommait beaucoup.

Nicole Sterkers retrouva avec plaisir cet hôpital où elle avait fait installer le premier sénographe de l'AP, une dizaine d'années plus tôt et toujours en état de marche. Mon activité scientifique dérivant de la pratique clinique allait s'exercer sur les seins et les glandes endocrines du cou. L'alchimie de l'AP est une liqueur dont la suavité s'allie à la dureté pour pérenniser un complexe de maternalisme parfois irrésistible. Les chefs de service possédaient alors encore un potentiel considérable et quasi-illimité, s'ils savaient se servir des armes du pouvoir pour peu qu'ils les connaissent. Mon arrivée sur une plate-forme en déshérence la désarma. L'état de grâce se prolongea suffisamment longtemps pour que, en l'espace d'un an, je sois fort bien intégré dans cette communauté, elle, en jachère. Il fallait commencer à recruter une équipe. Jean Affre m'avait dit un jour que je n'aurai jamais de mal à entraîner des gens de bonne volonté avec moi. Il y avait quand même une certaine différence entre Corentin Celton et Necker.

L'héritage du bon docteur Jean-Pierre Denis, ancien interne des hôpitaux de Paris, était

propre et sain. La surveillante générale, une femme très distinguée, prendrait sa retraite dans son Gers natal l'année suivante. J'invitai à déjeuner dans un restaurant argentin de la Convention détruit depuis par une explosion bizarre celle qui était informellement destinée à me seconder durant ma vie devenue aléatoire de patron exilé. Nicole Laborie accepta ma proposition de me rejoindre dès que sa mutation serait effective. À elle de trancher le cordon ombilical avec son monde neckerien, elle qui n'en avait jamais connu d'autre. À moi de lui faire comprendre que le temps était venu de mûrir pour des fonctions d'encadrement qui commenceraient par sa mise au service de la surveillante locale, promue générale à son tour de bête. Elle aurait ainsi le temps de se faire désirer par une équipe avide d'être dirigée par une femme jeune, dynamique et belle. Ainsi que d'aller suivre une formation spécialisée à l'école de cadres techniques supérieurs dont elle avait été jusque-là écartée pour des raisons fumeuses. Je lui confiai l'organisation et le fonctionnement de la nouvelle salle d'échographie qui ne serait prête que dans une petite année. De même, je passai un coup de téléphone à mon vieux complice, Rino Ramella, *il Genovese*, qui me fit chaud au cœur avec une réponse sans équivoque. *« Il y a longtemps que je ne pense qu'à ça, revenir avec toi »*. Lui aussi avait à régler sa situation à Cochin où il pratiquait une bonne radiologie ostéoarticulaire. De même, Khaled el-Abed me rejoignit et me conseilla de faire la même offre à Lyliane Dumontier, une jeune femme en cours de spécialisation, dont j'avais apprécié le dynamisme et la détermination à Necker. Je disposais d'un poste d'interne qui n'était jamais pourvu par un titulaire et un poste d'externe. Je m'attachai à Bertrand Chennesseau et à Marie-Noëlle de Féraudy qui décidèrent de s'inscrire au CES de radiologie. La pyramide des âges privilégiait donc la jeunesse, sans sacrifice de la génération expérimentée pour l'enseigner.

Il me manquait une secrétaire, la seconde clé du gouvernement avec la surveillante générale. Une ancienne secrétaire mariée avec un Mexicain qui l'avait emmenée sur l'altiplano revint visiter ses amis, dont ceux qui m'avaient rejoint à Corentin. Dans le hasard de la conversation, elle apprit que j'avais un poste vacant. Elle me conseilla de contacter Armelle Tiercelin qui avait été brièvement à mon service avant de se marier et de retourner dans sa Normandie natale. Elle vivait le pire drame qu'une jeune épouse et mère comblées pouvait affronter, la perte de l'homme de sa vie. Ils tenaient une auberge dans l'Eure qui prenait son essor. Ils désiraient changer de voiture et un concessionnaire vint faire essayer un nouveau modèle. L'homme était ivre et percuta un arbre, tuant net le mari et faisant d'un petit garçon un orphelin en bas âge. Ma proposition la sortit du marasme. Elle avait commis l'erreur de démissionner quand elle s'était mariée. Le code de la fonction publique resta inébranlable. Elle devait tout reprendre à zéro, y compris passer le diplôme interne à l'AP. Je passerai une quinzaine d'années à lui redonner une position digne de sa compétence et de son haut sens des responsabilités. Pagnol le disait déjà de l'Education Nationale, on ne doit jamais démissionner d'une fonction administrative, on se contente de se faire mettre en disponibilité pour une durée illimitée pour convenance personnelle. Cette expérience nous permettra d'endoctriner des générations de collaborateurs spontanément insoucieux des drames hypothétiques qui n'arrivent pas qu'aux autres.

De la Révolte des Internes, hiver-printemps 1983

Internes, chefs de clinique, et un certain nombre de patrons se mirent en grève de longue durée pour marquer leur opposition au projet de réforme hospitalière proposée par Jack Ralite en 1983. J'assistai en spectateur à cette bagarre, car je n'avais alors ni internes titulaires ni chefs de clinique. Je n'avais ni sympathie ni antipathie prononcées pour la réforme qui proposait la création de départements médicaux, la réforme de l'internat-qualifiant et le numerus clausus pour entrer en spécialité. J'avais hérité de deux jeunes femmes qui occupèrent des fonctions

d'interne de médecine générale, une nouveauté qui déplaisait et qu'on affubla de l'abominable sobriquet d'*Interne Canada-Dry*. Sylvia Horviller fut nommée interne en radiologie à Strasbourg, après m'avoir fait un superbe travail sur l'échographie des parathyroïdes, que je présenterai au congrès de l'American Institute of Medical Ultrasound de Kansas City. Corinne Grémillet, elle aussi, fut nommée à Lille, mais obliqua vers la pédiatrie, non sans m'avoir elle-aussi rendu un excellent travail scientifique.

Ma dernière action corporative avait été de présenter le projet d'application à la radiologie du nouvel internat, lors de l'intronisation de mon successeur, le radiopédiatre de Saint-Vincent-de-Paul Gabriel Kalifa. Nous étions d'accord pour saluer la qualité du CES de radiologie qui répondait à nos besoins. La radiologie en expansion continue n'avait rien à gagner dans la réforme de l'internat proposée et beaucoup à perdre. L'alignement de notre discipline sur la loi générale d'orientation était inévitable. J'aurais aimé continuer mon action pour la promotion de la recherche universitaire au plus au haut niveau des responsabilités, c'est-à-dire au secrétariat général du CERF, en association avec le président Michel Amiel. Mes collègues préférèrent donner cette responsabilité à un représentant de la nouvelle génération des professeurs des universités, titre qui remplaçait celui mal-aimé de Maître de Conférence Agrégé. Le coup des caciques était bien joué: j'avais trop milité pour l'ascension de la nouvelle génération aux postes de responsabilité et l'argument fourni par les perspectives d'ICR'89 restait trop du domaine du virtuel pour l'utiliser. Corentin Celton serait donc une traversée du désert à tous les points de vue.

Vers ICR'89, première (1982-1983)

Le succès des Belges au Congrès de Bruxelles m'avait impressionné. La radiologie française était maintenant assez forte pour qu'il ne soit plus déraisonnable d'envisager qu'elle s'investisse dans une grande entreprise de cette sorte. Les Congrès Mondiaux avaient lieu tous les quatre ans. Le prochain aurait lieu à Honolulu en 1985 et serait organisé par les Américains. Le suivant était programmé en 1989. François Mitterrand venait de lancer l'idée d'une grande Exposition Universelle à Paris pour la célébration du Bicentenaire de la Révolution Française. Intégrer le Congrès International dans un tel contexte était un carte fabuleuse à jouer et, à mon sens, sans aucun risque d'échec. Restait la magie de la date de 1989 quand la Mairie de Paris refusa de suivre «Tonton». Le bicentenaire ne pourrait manquer d'avoir un retentissement mondial. François Contenay partageait cette vision et me poussait à me lancer dans l'aventure avec sa nouvelle société « Convergences », créé après son départ de la société PMV. A la Noël 1982, j'allai en parler au Secrétaire Général de la Société Française de Radiologie Médicale, Henri Nahum. J'étais alors totalement sur la touche face à la fois aux caciques et aux jeunes-turcs, et il me fallait user de diplomatie car seule la SFRM pouvait être officiellement candidate. Le Congrès de radiologie de langues latines de 1978 avait été un fiasco, donc un mauvais souvenir, lié il est vrai à un médiocre programme scientifique et à des exigences démesurées des radiothérapeutes. J'abordai le sujet à la fin de notre entrevue avec un Nahum au faîte de sa puissance et de sa gloire qui n'y croyait pas un seul instant, mais était favorable à l'idée de me laisser cet os à ronger.

Au cours du sinistre mois de mars 1983, juste à mon retour du Raid Africatour, dans mon bureau provisoire au dénuement monacal de Corentin Celton, je lui rédigeai l'exemplaire unique d'une lettre manuscrite écrite recto verso à l'encre bleue de mon gros stylo Mont-Blanc lui exposant un projet dont les grandes lignes étaient centrées sur la nécessité d'investir la radiologie française dans une entreprise qui la dépasse. Il fallait saisir la conjonction favorable en 1989 et des compétences de François Contenay, déjà démontrées lors de L'Ultrasonographie

du Cou. Le Bordelais Guy Delorme s'appuyait sur lui pour le Congrès de l'AER, - *ils sont chers mais ils sont bien!*, confirmera-t'il - à ouvrir en septembre suivant. Cette lettre, qui a disparu des archives noyées lors d'une inondation importune, y fut lue alors et, dans l'indifférence générale, la procédure de la candidature de Paris pour ICR'89 s'engagea avec la délégation de trois volontaires incrédules pour m'assister dans le démarrage d'un processus auquel j'étais le seul à croire. Je connaissais bien Jean-Michel Bigot, chef de service de radiologie de Tenon, nouveau président du Syndicat des Radiologues des Hôpitaux de Paris et Secrétaire Général du Congrès de Bordeaux, ainsi que le radiothérapeute de l'Institut Gustave Roussy, François Eschwège. Michel Bellet, une personnalité montante de la radiologie provinciale, exerçait au CHU de Brest et parlait espagnol.

LE RAID «AFRICATOUR» PARIS-TUNIS-LOMÉ - FÉVRIER 1983

Dire que j'ai aimé cette traversée de l'Afrique est un euphémisme. Le désert de sable était une source de découverte et de réminiscence. La pluie noyait les chotts dans le Sud-Tunisien, On ne savait alors rien de la ville sainte d'El-Oued, située aux confins de l'est du Constantinois, où les Français n'étaient pas franchement les bienvenus mais où ils purent néanmoins admirer les coupoles de mosquées par dizaines. Le désert de sable est mon favori. Toutes les photographies les plus diverses de la production séculaire que le désert a pu inspirer étaient au rendez-vous de mes souvenirs, à cette époque de l'année où les nuits sont longues et les ombres très tranchées le jour quand le soleil se lève ou va se coucher. On allait des dunes de sables presque de blanc pur au noir de charbon en passant par des nuances infinies de jaunes et de rouges, sous un ciel bleu pâle sans nuages. L'immensité infinie du désert de sable et des hauts plateaux vers Fort-Flatters et Tamanrasset me permit de me défouler tout en jouissant de la paix silencieuse qui supportait très bien l'incursion de notre caravane. La Mercedes 4x4 qui avait gagné le Paris-Dakar cette année-là, était un véhicule de classe incomparable avec les vieilles Land-Rover et les 2-pattes de 1966. Confortable, elle passait néanmoins partout, des plaques de fech-fech profondes aux pentes à quarante-cinq degrés. La montée d'un lit d'oued, toujours riche en végétation et vierge de toute vie animale macroscopique, pouvait nous conduire jusqu'aux sources d'un ravin asséché, me donnant des émotions comparables à celles que j'avais ressenties du haut de l'hélicoptère d'Inamguel.

Tamanrasset avait bien changé en moins de vingt ans. Sa population avait décuplé et les Touaregs se perdaient dans la colonisation du Hoggar par les Algériens du Nord. Le bordj du Père de Foucault était maintenant inclus dans un périmètre interdit au public. Je me fis vertement réprimander par un policier colérique et faillis me faire confisquer mon appareil pour avoir voulu le photographier. Secret militaire que j'étais en train d'enfreindre quand Tam devenait le Los Alamos de l'Algérie! La lumière que j'avais mémorisée en 1966 n'était plus la même. Le bleu pâle avait fait place à un gris rougeâtre qui noyait les reliefs. Le vent d'harmattan soufflait depuis l'Ethiopie et apportait poussières et miasmes, vecteurs des grandes épidémies de maladies infectieuses, telle la méningite cérébro-spinale contre laquelle je m'étais fait vacciné sur les conseils du centre médical d'Air France. Bien entendu l'ascension de l'Assekrem était au programme, précédée de la cascade, du Pic Laperrine et de l'Atakor, eux comme dans mes souvenirs. Les sœurs du Père de Foucault n'étaient plus les reines de l'hospitalité dans l'Ermitage déserté. La nuit, le thermomètre tomba au-dessous de –10° Celsius. Je réussirai à garder un coin d'oreille gelé en surface, alors que tout le reste de mon corps enveloppé dans la totalité des vêtements de mon équipage sut garder sa température normale. Au retour, l'on eut tout le temps de photographier un troupeau d'une bonne centaine de dromadaires pâturant dans la vallée. La vision panoramique de leurs fornications statiques suspendues dans le temps à l'infini fit la joie des photographes munis de téléobjectifs. Il n'était pas question de revoir Inamguel, un endroit

dont nul ne parlait. Je ne retrouvai aucun employé du CEMO. J'eus une pensée pour l'infirmier qui se targuait d'un niveau de parenté élevé avec l'Aménokal, l'autorité suprême des Touaregs maintenant réduite à un rôle de figuration.

La piste joignant Tam et Arlit sur l'axe Alger-Agadez est à mes yeux la plus belle du monde et pourrait être classée au patrimoine mondial de l'UNESCO. Un homme seul la longeait en vélo, annoncé à nos yeux des dizaines de kilomètres à l'avance. La trace de ses pneus dessinait une seule ligne droite ininterrompue. De temps en temps, l'empreinte de ses pataugas défilait parallèlement à sa gauche. Sur un bon millier de kilomètres, l'on passa de l'hiver hoggarien toujours glacial la nuit à la fournaise sahélienne sans discontinuer. Après le passage de la frontière gardée par des forces algériennes sinistres, celui du côté nigérien tenait de la farce. Les policiers ouvraient leur poste du petit matin à midi. Arrivé dès potron-minet, nous avions nos chances de passer grâce à des tractations manifestement épicées menées par nos guides pour que le convoi ne soit pas coupé en deux. Hilares, athlétiques et rondouillards à la fois, ces gaillards étaient loquaces, bienveillants et prêts à nous faire passer juste avant l'heure fatidique de la fermeture jusqu'au lendemain. Les Italiens qui nous suivaient immédiatement dans la file devront passer la nuit sur place.

Agadez est une ville popularisée par le Paris-Dakar et les reportages sur l'immigration clandestine. Elle était encore une bourgade en voie d'expansion. Sur le lieu de notre campement, l'on comprit l'importance de la frontière avec le Tchad d'où sonnaient des bruits de guerre. Je n'avais pas l'argent nécessaire pour acquérir une vraie épée targui qui se courbait en demi-cercle parfait. À Inamguel, j'en avais acheté une, forgée dans un morceau de châssis de camion, raide et aujourd'hui rouillée dans son étui. Je me contentai d'un poignard toubou parfaitement inaltérable. Après Agadez, la route était goudronnée. La traversée du Sahel est monotone durant la saison sèche. Etait-ce à cause de la gentillesse et la gaieté des Noirs, après des contacts froids avec des Algériens taciturnes voire sinistres? L'absence de boue qui ajoute la crasse à la misère? Je n'ai pas gardé de ce lieu réputé symbolique de la détresse africaine le souvenir de l'insoutenable, comme je l'avais vu notamment dans le bled algérien de mes vingt ans. Tout arrêt de la caravane voyait accourir des meutes d'enfants apparemment bien-portants, joyeux et chahuteurs, pas spécialement voués à la mendicité, couvés de l'œil sans hostilité par les adultes restés spontanément à distance raisonnablement proche des voitures.

Après une brève incursion au Burkina-Fasso et au Bénin, la fièvre me prit à Niamey, capitale du Niger, sur le fleuve du même nom. Il n'était pas question de passer à côté de l'arbre du Ténéré emprisonné dans une cage au cœur de la ville même. Pour la première fois depuis la Tunisie, nous voyions de l'eau mais aussi des moustiques. Tout au long de notre remontée en canot du fleuve au fort courant, je me sentis de plus en plus mal. Le soir venu, j'étais manifestement atteint d'une fièvre tropicale, insupportable dans la fournaise nigérienne. Je savais qu'il ne pouvait s'agir d'un accès de paludisme. Le médecin du convoi, un excellent réanimateur de Claude Bernard, qui, quelques années plus tôt, avait sauvé d'une mort certaine Mr Didelot, le patron d'Africatour, était inquiet et son traitement resta inefficace. J'exprime là une pensée reconnaissante envers Africatour qui avait affrété pour toute la durée du périple un petit monoplan biplace qui me transporta à Lomé dans des conditions rapides et sûres mais frustrantes. Quand je m'étais inscrit à ce voyage unique en son genre, j'avais en tête de voir la forêt vierge dans l'étape terminale de l'enfilade du Togo. Je ne ferai que l'apercevoir de l'avion, mais le cœur n'y était plus. Cette précaution m'évita une hospitalisation dans un hôpital africain, expérience que je ne souhaiterais pas à mon plus cher ennemi.

Dans l'hôtel Sofitel de Lomé, à mon grand étonnement, je croisai dans l'ascenseur mon

collègue Jean-Claude Valcke, l'adjoint de Louis Moreau à Corentin Celton, accompagné de deux autres collègues de ma connaissance. Il avait été coopérant pendant quatre ans au Togo et y revenait régulièrement en mission. Ce fut là qu'il m'expliqua le rôle néfaste de la traversée de l'Afrique tropicale sous le vent d'harmattan. Je rentrai de suite en France par le vol d'UTA. Une radiographie du thorax révéla que j'avais fait une pneumopathie infiltrante avec une petite atélectasie bronchique. J'en guérirai après des mois de fatigue rappelant celle des hépatites virales, avec pour toute séquelle une intolérance à toute température extérieure excédant dix-huit degrés Celsius et des dilatations des bronches de la base gauche atélectasiée.

San Francisco, automne 1983

Je me rendis compte de cette nouvelle vulnérabilité en septembre 1983 en reprenant le chemin des USA. À San Francisco, régnait alors une vague de chaleur supérieure à cent degrés Fahrenheit - plus de 40°C - avec hausse historique des records. La réunion de la Society of Uroradiology à laquelle je participais fut un échec. Le chairman l'avait programmée en plein Rosh-ah-Shana qui retint chez eux la forte cohorte juive de la société. L'uroradiologie américaine traversait alors une crise encore plus sévère qu'en France. Les départements de radiologie étaient traditionnellement organisés dans une structure de sous-spécialités par organes. On était radiologue cardio-vasculaire, osseux, neurologique, gastro-intestinal... L'arrivée des nouvelles technologies imposait une nouvelle génération de radiologues spécialisés par appareillage. Les ultrasonographistes, les scanographistes, les tous nouveaux pionniers de la résonance magnétique nucléaire s'occupaient de tous les organes sans trop se préoccuper de leurs rattachements à tel ou tel système organique, neuroradiologie mise à part. La radiologie conventionnelle urinaire, déjà peu reluisante aux USA, ne s'en remettra guère avant la fin du siècle. Seule l'introduction de la lithotripsie extracorporelle apportait quelque chose de nouveau pour ressusciter l'UIV, devenue la parente pauvre de l'imagerie médicale. Je présentai là mes observations de suppurations de l'appareil urinaire mises en valeur par l'échographie. Ce ne fit qu'exciter l'aigreur des frustrés. J'étais sur la route du has-beenage.

Je retournai quelques semaines plus tard à San Francisco comme invité du symposium sur les produits de contraste, premier du genre défini à Lyon. Il se tenait dans le tout nouveau Méridien, dans ce quartier de l'Embarcadero totalement reconstruit qui avait aussi déporté Chuck Murphy dans un tourist-trap du Fisherman's Wharf. Le symposium marquait une volonté de rapprochement des deux grands leaders américains évidemment rivaux. Je connaissais bien maintenant Elliott Lasser le Californien et son équipe amputée de Charles Higgins recruté par l'UCSF pour lancer la RMN. Je ne connaissais pas Harry Fisher, basé à Rochester, New York, lui aussi à la tête d'une pépinière de talents et pour la première fois, assis à côté de son «frère ennemi» en produit de contraste. Je vis un colosse aux airs d'Orson Welles, malheureusement handicapé par des séquelles de poliomyélite qui le condamnaient à la petite voiture. Il modérait les débats avec une voix de basse d'opéra ajoutant à sa majesté naturellement jupitérienne. Je fus le seul candidat à l'organisation du symposium européen suivant en principe programmé deux ou trois ans plus tard. Ma présentation fut brève et sobre. J'avais carte blanche pour la mise en route de tout le processus. Elliott Lasser et sa secrétaire Trudi Cantonwine seraient mes conseillers privilégiés.

Struggle for life et équipements en gériatrie

... Le sous-jacent économique crée les conditions d'une modification cyclique de l'échelle des valeurs et des comportements. Mais qu'à son tour, le climat politique et psychologique exerce, à l'instar des innovations, un effet de renforcement sur le Kondratieff lui-même.
Luigi Scandella, *Le Kondratieff, Essai de théorie des cycles longs économiques et politiques.* Paris, Economica, 1998.

L'année précédente, quand j'étais encore adjoint à Necker, j'avais essayé d'obtenir que me soit confiée une installation pilote de résonance magnétique. Entreprise donquichottesque qui, je le compris rétrospectivement, n'avait aucune chance d'aboutir. Les cartes étaient distribuées depuis longtemps et le Directeur des équipements de l'AP devenait «Raging Bull» quand on abordait le sujet. Je le regrettais aussi bien pour moi que pour la technique car, à quarante-cinq ans, j'avais la capacité de m'investir cérébralement dans cette aventure avec une quasi-certitude de succès. Passée cette chance, je n'aurais plus de telles occasions d'autant plus que, à tort ou à raison, j'avais des doutes sur la souplesse de mon intelligence soumise au processus de vieillissement. La CGR était en retard comme à l'accoutumé dans la concrétisation de sa recherche en RMN, mais cela arrangeait l'administration maintenant gouvernée par le programme commun de la gauche de voir se hâter lentement le développement ruineux d'une nouvelle source de dépense qui n'avait plus rien à voir avec des équipements même très coûteux comme le scanographe. Là aussi les applications au système nerveux s'avérèrent les plus précocement fructueuses.

En 1983, on conjecturait sur la puissance des aimants de 0.5 à 1.5 teslas, par eux-mêmes très coûteux. Leur surpuissance imposait des contraintes architecturales très sophistiquées pour protéger l'environnement des effets du champ magnétique. On ne le résolvait alors que par la construction de pavillons spécialement construits dans des espaces relativement éloignés des laboratoires et des services où proliféraient les équipements de plus en plus complexes et détraquables par le magnétisme. L'aimant est entouré par une cage de Faraday protégeant les observateurs extérieurs. Les porteurs de stimulateurs cardiaques et de matériels métalliques à base de fer, tels les clips vasculaires et les éclats de grenade, sont éliminés d'emblée, pour éviter les lésions des organes par déplacement de ces corps étrangers. Le malade est placé dans une sorte de sarcophage, position difficilement supportable par les claustrophobes. Utilisateurs et observateurs doivent se tenir derrière une vitre épaisse amagnétique. Il faut tenir à distance respectable dans une armoire éloignée cartes de crédits, tickets de métro et d'une façon générale tout objet magnétisable.

Le présent était dans les grands hôpitaux, dont l'immense hôpital de Bicêtre où l'on installa dans un pavillon construit à cette fin un appareil à haut champ financé par l'Assistance Publique, l'Institut Gustave Roussy et le Commissariat à l'Energie Atomique. J'irai étudier là le potentiel de la technique pour l'imagerie des glandes endocrines intracervicales; il n'en sortira rien, sauf pour moi de battre mes records de mise en boîte établi dans le spectroscope gamma du corps humain du CEA après mes voyages au Sahara; je resterai dans le tunnel impavide pendant une heure et demie, dont quarante-cinq minutes sans déglutir. La technique était alors inapplicable et le restera longtemps, faute de disposer d'antennes renforçatrices de surface et de séquences d'acquisitions rapides.

Instruits par l'expérience du développement anarchique du scanographe, les radiologues parisiens s'associèrent à la CGR pour réussir une expérience intelligente de collaboration à la fois pédagogique et critique. La firme installa un aimant de 0.5 tesla dans une cellule architecturale prototype dans son usine de Buc, dans les Yvelines. Beaucoup de jeunes radiologues de cette

époque doivent à ces expériences d'avoir été formés sans grands frais à l'IRM, nouvel acronyme signifiant imagerie résonance magnétique. Avant la livraison des remnographes, terme officiel, dans les services cliniques, il y eut des équipes opérationnelles qui permettront à la France de ne pas trop creuser le fossé la séparant des USA certes, mais aussi des autres pays de l'Europe du Nord, voire de l'Italie. C'est par le biais du scanographe mais surtout de l'IRM que les Allemands et les Italiens feront dans les années 80 une percée remarquée dans le concert radiologique international.

Avec vingt ans de recul aujourd'hui, je ne peux toujours pas expliquer le mécanisme de formation des images remnographiques comme je peux y parvenir avec les autres techniques. Il faut des connaissances en mathématiques et en physique qui me dépassent. La méthode déjà complexe à son origine et lourde à manipuler ne cesse de se perfectionner et nul ne voit réellement quand et à quel niveau cette expansion marquera un palier. Les nouvelles technologies, depuis l'imagerie en coupes par les rayons X, les ultrasons et le magnétisme jusqu'à la radiologie d'intervention, eurent pour effet principal de donner de la radiologie une image infiniment plus reluisante aux jeunes internes et chefs de clinique qui furent de plus en plus nombreux à s'y investir. Comme je suis incapable de m'intéresser à une technique que je ne possède pas en main propre, je ne suis pas monté dans le train de l'IRM, parce qu'à Corentin Celton c'était le benjamin des soucis des cliniciens. J'étais par contre à la recherche d'un débouché pour les malades qui avaient besoin d'une scanographie, il fallait donc que je m'y initie. L'hôpital n'était relié à aucune antenne et l'Assistance Publique n'offrait aucune issue, aucun hôpital du sud-ouest parisien n'en étant équipé et les quelques rares autres étaient saturés par une énorme demande. Je rends ici hommage à Jean-Daniel Picard, chef de service de l'hôpital Foch, à Suresnes et membre de l'Académie de Médecine, rencontré par hasard dans un couloir à la Porte Maillot, qui m'offrit une vacation hebdomadaire sur son scanographe CGR CE 10000 à venir.

Imagerie diagnostique des glandes thyroïde et parathyroïdes (1983-1985)

Nous étions convenus, Catherine Cole-Beuglet et moi, de publier conjointement les différentes conférences prononcées lors du premier symposium sur l'Ultrasonographie du Cou. Je prenais en compte l'anatomie normale du cou, fondement essentiel de la reconnaissance de la pathologie. Catherine s'occuperait de la partie dédiée à la thyroïde pathologique; non pas que je me sentisse pas sûr de ma sémiologie, mais parce que je n'avais aucun accès à Necker à la confrontation de mes dossiers échographiques aux réalités du compte-rendu chirurgical, aucun malade n'y étant opéré. Je l'avais rencontrée au retour d'un voyage à San Francisco, en m'arrêtant à Washington Crossing, un lieu historique pour les Yankees, là où elle habitait dans une villa perdue dans un bosquet d'érables en pleine explosion de feu automnal, comme l'immortalisa Hitchkock. Une fois encore, la mort fauchera une star de la médecine, sous la forme d'un accident d'automobile puis d'un cancer du colon foudroyant, trop tôt pour que nous ayons pu progresser dans nos projets. Une radiologue de Bondy, Jocelyne Poncin, assistante de Max Hassan, m'avait demandée de s'associer à moi dans le cadre d'une conférence d'enseignement post-universitaire des Journées Françaises de Radiologie sur l'échographie du cou. Elle avait fait une excellente présentation sur la partie thyroïdienne que je lui avais confiée, meilleure que ce que j'aurais pu faire moi-même. Je lui proposai de se charger de la partie qu'aurait dû traiter Catherine Cole-Beuglet. Elle déclina fermement cette offre, car elle avait donné un accord pour un livre personnel à publier chez Vigot à une date éloignée. J'avais fait connaissance d'une échographiste belge réputée de l'hôpital de Jumet qui, elle aussi, avait présenté une conférence de très bonne facture lors d'un congrès nimois. Elle accepta avec joie de collaborer avec moi et me livra dans les délais prévus un gros chapitre illustré d'une iconographie cependant un peu

dépassée.

Sylvia Horvillers m'avait fourni, dans des temps records, un travail magnifique d'analyse des dossiers d'hyperparathyroïdie primaire que j'avais moi-même échographiés; ils avaient été pour la plupart traités par le chirurgien Claude Dubost à l'hôpital Fernand Widal, et microscopiquement étiquetés par son anatomo-pathologiste de référence, Yves le Charpentier. Une autre série, moins nombreuse mais tout aussi cohérente, contenait les cas opérés par le chirurgien de la Pitié, Jean-Paul Chigot. J'avais fait le même travail pour évaluer mes résultats dans les formes secondaires des dialysés et des transplantés, également tous opérés par Dubost. Nulle part au monde, il n'y avait une pareille cohorte constituée d'un bon millier de masses parathyroïdiennes adénomateuses ou hyperplasiques histologiquement bénignes, exceptionnellement cancéreuses. Les plus grands spécialistes m'invitaient pour en parler - à Paris, Pierre Godeau, Marcel Legrain, Gabriel Richet, Jean-Marie Luton, Henri Mathieu, Jean-Paul Camus…, à Lyon les transplanteurs, à Toulouse, à Strasbourg, à Nîmes, à Naples, à Liège, à Jumet, à Kansas City, à Philadelphie, et le must des must, aux National Institutes of Health, à Bethesda chez Doppman… George Leopold m'avait mis à contribution pour un chapitre dans sa monographie généraliste.

Je me décidai à affronter l'Académie Nationale de Médecine, vénérable institution alors passablement endormie mais intéressée. Elle se réunissait alors tous les mardis après-midi et inscrivait quatre communications par sessions de deux heures, ouvertes à la discussion. Le 20 mars 1984, le premier orateur était candidat au prochain poste vacant; la salle était donc presque comble et l'atmosphère fiévreuse. Je me souviens surtout du psychiatre Baruch, un très grand maître consacré par sa science, noble par sa prestance, mais petit par la taille, maigre et néanmoins tonique, qui se lança dans une philippique à l'adresse du médecin militaire qui présentait un travail sur la santé des conscrits; il avait une obsession très hygiénique dirigée vers ceux qui portaient à tort et travers des diagnostics abusifs et pénalisants de schizophrénie. Les deux communications suivantes furent suivies avec un désintérêt grandissant; leurs candidatures seraient satisfaites plus tard. La salle était donc au deux-tiers vides quand ce fut mon tour. Ma communication attira des applaudissements réconfortants. Jean Crosnier prit la parole pour souligner l'apport considérable de l'échographie dans le management des hypercalcémies et des hyperparathyroïdies, tel qu'il l'avait vécu à Necker. Le pape de l'endocrinologie française, Henri Bricaire, honoraire de l'hôpital Cochin, intervint également, positif et nuancé. Le texte de leurs interventions fut transcrit à la suite de mon article inséré dans le Bulletin de l'Académie. C'était l'essentiel. Sylvia m'avait prévenu que l'on m'attaquait sur l'honnêteté de mes travaux; elle était bien placée pour démentir ces rumeurs mais ce n'était pas suffisant; la caution de ces deux grandes sommités nous apportait, elle, le contrepoison du venin des calomnieux. À ma descente de la tribune, je passai à côté de Jean Hamburger, assis à la droite de Crosnier. Je ne l'avais pas revu depuis notre dernière entretien de l'hiver 82 et mon départ de Necker pour le trou perdu de Corentin Celton. Il me lança sa main droite tendue au bout de son bras en extension complète, pour que je la prenne et la serre. Cette main fine mais musclée, chaude et souple comme celle d'un pianiste, s'encastra dans la mienne pour une poignée franchement cordiale. Son visage et son regard tournés vers moi n'avaient plus rien de sévère; ils étaient le reflet d'un homme jeune d'esprit, libéral, timide et séduisant, heureux de ma réapparition au plus haut niveau; ils étaient pratiquement toujours occultés quand il exerçait son rôle de pontife neckerien. Avec sa peau brunie et son sourire, il m'évoqua pour la première et le dernière fois ceux de son fils, le chanteur Michel Berger.

Josette Novarina ayant cessé de vivre, je n'avais plus d'éditeur imposé. Mon manuscrit, co-signé avec Luce Carlier-Conrads, était prêt. Il devait être disponible au public dès l'ouverture

de la deuxième édition du Symposium, intitulé cette fois «Journées Nationales d'Imagerie Cervicale» programmé au printemps 1985. Je le soumis au directeur des éditions Vigot, sans lui masquer ma déconvenue d'avoir dû devoir me passer de Jocelyne Poncin qui, elle, était loin d'avoir terminé la rédaction de son ouvrage. Il n'hésita pas longtemps et publia mon livre dans les délais. Pour être très franc, si j'avais à refaire cette expérience depuis son début, je m'en tiendrais à une monographie consacrée aux seules parathyroïdes; elle aurait eu une grande diffusion internationale grâce à une traduction anglaise facile à réaliser. Il m'en reste une fierté, celle d'avoir conçu et réalisé le premier ouvrage au monde traitant de l'imagerie du cou extra-rachidien, et une pensée toute entière de gratitude et d'amitié affectueuse à l'égard de Luce Carlier-Conrads qui, comme Catherine Cole-Beuglet, décédera beaucoup trop tôt pour jouir longtemps d'un succès mérité qui lui vaudra la reconnaissance de son Université.

Ce rendez-vous d'avril avait une très grande importance. Je recollais au peloton de tête de la recherche en radiologie. J'avais mûri à Corentin Celton, comme une bonne bouteille dans un sellier. C'était la première manifestation de la nouvelle société «Convergences» de François Contenay qui avait quitté PMV. Nous avions choisi l'amphithéâtre de l'Ancienne Faculté de médecine, totalement rénové, qui donnait une note à la fois sympathique et solemnelle à notre réunion scientifique. Ce fut ma première occasion d'associer à mes projets le Bordelais devenu Niçois, Jean-Noël Bruneton. Homme doté d'une intelligence puissante et d'une inépuisable énergie, il boucla avec maestria la session dédiée à tout ce qui n'était pas parathyroïdes; sa conférence sur la pathologie thyroïdienne nodulaire brilla grâce à sa position de radiologue du Centre anti-cancéreux de Nice. Charles Higgins présenta une très belle conférence-princeps sur l'imagerie résonance magnétique du cou antérieur, traduite extemporanément par le meilleur interprète médical anglophone de Paris. J'avais découvert de nouveaux jeunes talents à promouvoir, notamment des Italiens qui devenaient pointus en échographie des parties molles. Les invités se réjouirent d'être logés à l'hôtel des Grands Hommes, à l'ombre de la Sorbonne et du Panthéon. Tant le projet ICR'89 que ma mutation en cours vers l'hôpital Boucicaut nous empêchèrent d'éditer un nouveau livre.

Stratégie et tactiques pour la campagne «ICR'89 à Paris»

La campagne pour ICR'89 commença à la Noël 83. François Contenay était le chef du groupe d'incentive qui se constituerait petit à petit durant l'année 1984. Le plan de campagne était simple et sera rodé durant le trimestre d'hiver à l'occasion d'une tournée des ministères et des grandes administrations de la République. L'argumentation reposait sur deux volets fondamentaux, l'essor de la radiologie et le rendez-vous de 1989, en plein bicentenaire de la Révolution Française. ICR'89 devait être un gigantesque forum ouvrant une discussion au sommet sur l'apport réel des nouvelles technologies et précisant les grandes orientations pour la fin du siècle. Il fallait donc que les autorités républicaines laisse une place privilégiée à ICR'89, assurant aux congressistes et aux industriels le déroulement d'une manifestation qui pourrait drainer une vingtaine de milliers de personnes dans le cadre d'une manifestation grandiose. Ce discours passa généralement fort bien, mais nous servit surtout de banc d'essais puisque Pierre Mauroy changea la plupart des ministres ou leurs conseillers. L'on trouvera davantage de stabilité du côté de la Mairie de Paris bien ancrée sur Jacques Chirac.

Que savions-nous du passé? Nous n'étions pas les premiers depuis Antoine Béclère à avoir eu l'idée d'un Congrès International de Radiologie à Paris. Le Président de la Délégation Française au Congrès de Madrid en 1973, le docteur Albert Djian, m'avait raconté qu'il avait proposé alors la candidature nationale. Son initiative quelque peu improvisée fut éliminée laissant le Brésil gagner contre l'Australie qui avait pourtant séduit en présentant un dossier

technique très bien fait. Le Congrès de Rio De Janeiro en 1977 avait été un désastre. Les Brésiliens avaient traité ce projet avec insouciance, en ne terminant pas à temps un Palais des Congrès très éloigné des hôtels eux-mêmes peu nombreux. Les industriels en étaient sortis furieux d'avoir été mal traités dans des stands insuffisamment fréquentés. Le Congrès suivant de Bruxelles en 1981 avait été un grand succès scientifique mais pas assez concentrationnaire. Du coup se déclencha une crise internationale dont Michel alors délégué français me donna les détails. Les industriels avaient très clairement signifié à l'International Society of Radiology qu'ils ne soutiendraient plus que des congrès qui se dérouleraient dans des pays offrant toutes les garanties de sécurité et de participation. L'International Society of Radiology proposait la candidature de l'Inde à New Delhi pour laquelle la France vota, mais qui était honnie par ces derniers. À une voix près, les USA représentés par l'American College of Radiology gagnèrent la partie pour un congrès qui se tiendrait à Honolulu en 1985. La délégation américaine avait fait un show irrésistible à base de vahinés et de boys chantant et dansant le folklore hawaïen avec l'entrain que l'on suppose. C'était une façon de tourner un règlement moral qui aurait dû placer ICR'85 en Asie, en tirant parti de la situation d'Hawaï dans le Pacifique à mi-distance entre le Japon et les USA. Nous savions tous que les congrès internationaux atteignaient un degré de gigantisme tel qu'il fallait absolument la solidarité totale d'une industrie de plus en plus prospère sans pour autant que les radiologues perdent la maîtrise totale de l'entreprise.

Il fallait donc un dossier technique totalement bétonné, donnant des assurances formelles à chacune des filiales nationales de l'ISR et aux grands industriels. Le contenu de ce dossier devrait être applicable et appliqué dès les résultats du vote s'il tournait en notre faveur. Dire que je n'ai jamais douté de cette heureuse issue sur un pronostic à long terme est proche de la vérité. Il n'en allait pas de même avec mes labadens, et les incertitudes comme la difficulté de la compétition paraissaient démesurées. Toutefois, à force de roder notre dossier, on finissait petit à petit par y faire croire. Trois autres pays étaient candidats, la Grande-Bretagne, l'Inde et la Thaïlande. L'Inde avait le plein soutien du Secrétaire Général de l'ISR, le Zurichois Walter Fuchs, un homme solide d'une grande distinction parfaitement trilingue. Antoinette Béclère avait été la première séduite par cet homme de son monde et l'avait gratifié d'une donation considérable qui était en fait le seul trésor de l'ISR qu'il gérait à l'helvétique, c'est-à-dire avec une avarice farouche. Pas plus qu'elle à vrai dire, Fuchs n'avait de sympathie profonde pour la radiologie française; il ne pouvait toutefois compter que sur l'appui pour le moins faible des pays non alignés en faveur du seul symbole tiers-mondiste de la Société. La Grande-Bretagne était la favorite sur le papier. Elle s'était déterminée très tôt, mettait en avant la haute stature morale du Royal College of Radiology ; impressionait la morgue de son leader Ian Isherwood, un vrai scientifique impliqué dans la genèse de l'IRM, doublé d'un thérapeute retors, mais aussi expert en son art, du nom de William Ross. Leur handicap était de promouvoir le nouveau palais des congrès de Birmingham, une ville industrielle en déclin, peu engageante en matière de ces nourritures terrestres appelées pudiquement « PROGRAMME SOCIAL DU CONGRÈS ». La Thaïlande était une candidature de diversion, sans vraie consistance autre que le charme de son folklore directement sexualisé.

Nous nous doutions que nos adversaires ne nous prendraient pas au sérieux, tant la médiocre réputation de notre radiologie scientifique et notre dilettantisme promettaient au monde des votants un désastre à peine moins affreux que le précédent brésilien. Le fait que le scepticisme sinon l'ignorance régnait dans les milieux radiologiques français permit à notre *bande des Quatre* de travailler en paix et très efficacement. Chacun d'entre nous avait des défauts compensés par les qualités complémentaires des autres pour une synergie bientôt doublée de synchronisme dans les actions de promotion de plus en plus éclatées. ICR'89 devrait être logé dans Paris intra-muros. Le Palais des Congrès de la Porte Maillot ne faisait pas l'affaire,

faute d'avoir des surfaces suffisamment grandes pour accueillir une exposition technique à la dimension du progrès industriel en cours. Il n'y avait pas assez de salles et de sièges pour accueillir le programme scientifique décomposé en dizaines de sessions parallèles. Contenay nous proposa le Parc des Expositions de la Porte de Versailles, offrant des hectares de place pour installer les stands des exposants. Nous n'avions pas la prétention d'égaler la Foire de Paris ni le Salon de l'Agriculture. Par contre, il faudrait préfabriquer des salles dans l'un des halls. Le Parc des Expositions devint notre PC et, durant plusieurs semaines, nous travaillerons sur des plans d'installation qui figureraient dans notre dossier. Aucun détail n'était négligé et nous attacherons la plus grande attention aux issues de secours et aux accès aux handicapés. Michèle Audon me mit en relation avec Yves Cuau, un ingénieur chargé de l'acoustique du futur Opéra de la Bastille, pour que nous ayons des salles bien insonorisées. Ce dossier technique fut imprimé au début du printemps 1985 dans les quatre langues officielles de l'ISR – anglais, français, espagnol et allemand. Sa présentation était sobre et de bonne facture, avec la totalité des plans d'organisation du Congrès Scientifique et de l'exposition technique, le plan de Paris avec les connexions entre le Parc des Expositions et les aéroports, le périphérique, les gares SNCF, les lignes de métro et de bus... jusqu'aux spécificités du courant électrique et des circuits hydrauliques. S'étaient joints à nous la Direction du Parc, Air France et l'Office du Tourisme de la Ville de Paris pour blinder la force de frappe. Imprimés et routés à temps, chaque société nationale reçut son dossier officiel au milieu du printemps.

Le dossier comportait la lettre d'invitation du Président d'ICR'89 à ses collègues des sociétés savantes membres de l'ISR. J'avais décliné l'offre d'assurer cette fonction, car j'estimais n'avoir ni la maturité ni l'envergure nécessaires. Être un bon concepteur ne signifie pas que l'on aura la maîtrise innée de l'autorité suprême. Aux arbitrages complexes nécessitant du recul et de la hauteur, je préférais être constamment sur le terrain à m'occuper du seul radiodiagnostic, et ce d'autant plus que je n'entendais nullement sacrifier au seul congrès mes activités de chef de service professeur des Universités enseignant et chercheur. Après élimination des principaux radiodiagnosticiens, qui ne ralliaient pas l'unanimité sur leurs noms, mais feront d'excellents vice-présidents, l'accord se fit sur la personnalité du Professeur Maurice Tubiana, radiothérapeute mondialement connu et alors Directeur de l'Institut Gustave Roussy. Plaidaient en faveur de ce choix, peu apprécié par nombre de diagnosticiens, sa grande expérience des relations internationales, sa parfaite connaissance de l'anglais et surtout sa stature scientifique avérée qui symboliserait au mieux la prétention de faire d'ICR'89 autre chose qu'un prétexte à une ballade à Paris déductible de ses impôts.

Il y avait également deux lettres de soutien au plus haut sommet, l'une de François Mitterrand, l'autre de Jacques Chirac. L'implication politique était indispensable en tant que garantie de l'insertion d'ICR au début du mois de juillet 1989 dans un programme de festivités dont on voyait bien qu'il n'était pas encore le souci majeur des politiciens parisiens. Nous avions choisi la première semaine de juillet. Plus tôt, il aurait été impossible de garantir les vingt mille chambres d'hôtel. Plus tard, il aurait fallu soit se heurter aux fêtes du 14 juillet, soit accepter une fréquentation plus faible comme les Anglais en avaient fait la douloureuse expérience à Brighton. L'Office du Tourisme avait fait la jonction avec le cabinet de Jacques Chirac. Côté gouvernemental, nous avions un délégué permanent du Premier Ministre Laurent Fabius pour nous éviter les sempiternels couloirs ministériels. Le docteur Laurent Raillard était un radiologue ami personnel de François Mitterrand qui sera constamment à nos côtés et réglera un nombre considérable de petits et de grands problèmes. En 1990, quand j'écrivais ces lignes, nul ne savait - en tout cas pas moi - qu'il œuvrait avec le docteur Claude Gubler pour contenir le cancer de la prostate de François Mitterrand depuis son élection. De même j'ignorerai, jusqu'à ce que la presse le révèle quelques années plus tard, son implication dans le scandale d'Elf

et son remugle nauséabond. Que l'on ne me compte pas parmi les chiens de la meute qui le poursuivront pendant de nombreuses années. Laurent Raillard fut un rouage essentiel de la bonne marche d'ICR'89. Son soutien ne me manqua jamais, j'y reviendrai plus tard.

La procédure du vote de l'ISR était simple à l'époque. Chaque délégation nationale disposait d'une voix, à la seule condition qu'elle soit présente dans la salle où se tiendrait l'Assemblée Générale au milieu de la semaine d'ICR'85; aucune procuration, aucun vote par correspondance n'étaient acceptés. Il fallait donc courtiser à peu près soixante-dix sociétés savantes réparties sur les cinq continents, l'Afrique étant la parente pauvre. J'avais retenu la leçon d'Antoinette Béclère qui explosait de rage à l'idée des absences de délégués lors des votes aussi essentiels. Il fallait donc s'assurer des Européens. Guy Delorme se chargea de la diplomatie en langue allemande qu'aucun des quatre ne parlait. L'European Association of Radiology s'était réunie à Garmisch-Partenkirchen durant l'hiver 1985. Guy Delorme avait programmé une rencontre où les Français et les Anglais pourraient en découdre. Dans les coulisses, il avait œuvré pour nous, mais les Anglais avaient les faveurs du pronostic. Les industriels européens n'avaient qu'un souci officiel, PAS D'ICR'89 EN ASIE. Le combat se circonscrirait entre le Nordiste d'Albion et le Latin de Paris, le bloc germanique et les Pays de l'Est devenant déterminants. Il n'y eut pas de vote puisque l'EAR n'avait pas de relation officielle avec l'ISR. Je présentai sobrement le projet français en anglais pendant les trois minutes allouées. Le représentant anglais, décontenancé par notre brio, fut médiocre. Nous n'avions pas gagné la partie, mais à l'évidence l'auditoire avait été séduit par notre dossier. On pouvait raisonnablement conjecturer sur l'union de la majorité de l'Europe continentale sur notre candidature. À Garmisch, je retrouvai plusieurs amis américains qui n'avaient aucun doute sur l'échec inéluctable des Anglais consécutif au choix de Birmingham. Autre sujet de satisfaction, le Président de l'ISR en exercice, le Wallon Jeanmart, nous soutiendrait d'autant plus qu'il ne parlait pas anglais. Au retour de Bavière, Bigot et moi avions décidé qu'en aucun cas nous n'attaquerions les autres candidatures sur les faiblesses de leurs dossiers respectifs. Défendre le nôtre au sommet serait la meilleure stratégie gagnante.

DÉLÉGUÉ DE SINGAPOUR À PARIS (PENTECÔTE 1985)

Il restait à résoudre deux énigmes. Nous ne connaissions rien de l'Asie et les pays latino-américains seraient certainement les arbitres ultimes du scrutin. Il aurait été vain que nous nous déplacions en Asie. Nous invitâmes le docteur Cho, Président de la Société de radiologie de Singapour à nous visiter à Paris, grâce à l'amabilité d'UTA qui financerait son voyage. Nous avions correspondu l'année précédente. Par Clément Fauré, je le savais francophile. Il nous délégua son secrétaire général Lenny Tan. Il n'était pas dans nos intentions de l'inciter à devenir notre agent électoral, mais de lui demander en toute honnêteté de nous donner une idée des rapports de forces, sans qu'il soit conduit à trahir une éventuelle solidarité asiatique. L'homme ne payait pas de mine, mais était fort intelligent. Impressionné par la qualité du dossier et les égards que nous lui manifestions, il devint un ami à qui présenter les richesses de Paris devint un plaisir partagé. Pour bien lui démonter notre considération, Michel Bléry nous invita à dîner chez lui, geste totalement inhabituel dans la société policée de toute l'Asie.

Les conclusions à tirer de nos entretiens avec Tan étaient que la solidarité asiatique n'existait pas. Il ne croyait pas à la victoire de l'Inde, pays trop insécurisant sur le plan de l'hygiène alimentaire et déconsidéré par de ses relations avec l'Europe de l'Est. Les Asiatiques voteraient sans doute pour la Thaïlande dont la cote remonta soudain dans notre évaluation pronostique. Le point de vue de Walter Fuchs ne manquait pas de valeur, mais sonnait irréaliste. Certes, il fallait s'ouvrir vers les pays en voie de développement dont l'Inde était un parangon

aux besoins considérables. Le terrorisme sikh se manifesta malheureusement par l'explosion d'un Boeing 747 d'Indian Airlines. Les douanes indiennes avaient l'habitude de traiter les matériels d'importation transitoire en les bloquant indéfiniment. Enfin, la prohibition des boissons alcoolisées pourrait bien apparaître en filigrane des votes négatifs.

Tunis, Tunisie, mai 1985

Je fus invité à effectuer une mission d'enseignement à Tunis, à l'initiative de mon ancien élève, le Professeur Slim. Là aussi, les jeunes radiologues voulaient apprendre et savoir. Leur niveau de qualité n'avait rien à envier à celui de leurs homologues marocains et latino-européens. Ils redoutaient certainement la crise économique, mais ils ne freinaient pas leurs efforts pour autant. La Tunisie était membre de l'ISR et se réjouissait à l'idée d'un congrès parisien, mais l'envoi d'un délégué national dans un pays aussi lointain qu'Hawaï était douteux. J'appris que les Italiens faisaient un malheur en arrosant le pays avec les programmes quotidiens de la RAI diffusés à partir de la Sicile toute proche. Alors que les Français se contentaient d'envoyer leurs vieilles émissions d'Antenne 2, les Tunisiens se mettaient à apprendre l'italien pour comprendre les informations et les films infiniment plus attractifs.

La Campagne d'Amérique Latine (juin 1985)

Le Dr Laurent Raillard obtint du gouvernement français une mission exploratoire en Amérique Latine. J'étais volontaire pour la réaliser dans les semaines précédant le Congrès d'Honolulu, en profitant du décalage horaire favorable qui me ferait gagner un jour. Je devais quitter Paris au début du mois de juin, visiter les dix capitales concernées dans le sens des aiguilles d'une montre et gagner directement le Hilton de Waikiki Beach pour l'ouverture d'ICR'85, le 1er juillet 1985. Ce voyage était un autre challenge aussi démesuré qu'aléatoire. Je n'avais que peu de jours pour le préparer, une vie plus quelques jours, comme Raoul Dufy. Le périple par avion était déjà un casse-tête. Les conseillers d'ambassades devaient être prévenus à temps pour m'accueillir avec des agendas bien remplis. Ils devraient prendre contact avec les représentants nationaux des sociétés savantes et prévoir la programmation d'une conférence scientifique. Je voulais placer mon voyage sous le signe de la radiologie de haute valeur ajoutée. Ainsi pourrais-je tester la valeur des radiologues et les inciter à effectuer un voyage à Paris qui ne serait pas seulement touristique et réservés aux états-majors.

Choisir un sujet de conférence ambitieux lorsque l'on voyage à l'étranger est une marque de considération pour le pays qu'on visite. L'art du pédagogue est de le mettre à la portée de l'auditoire par la présentation de données simples suivies de cas de plus en plus complexes. Avec l'expérience, on sait vite à quelle vitesse il est possible de s'exprimer. On fixe alors mieux le niveau de progression en profondeur et le moment où il faut savoir s'arrêter et attendre les questions des auditeurs. L'échographie ultrasonore était la technique la plus légère qui montait dans tous les pays du monde. Tout sujet y touchant de plus ou moins près serait apprécié de mes hôtes. Le cou était une région encore mal connue alors que les lésions thyroïdiennes, ubiquitaires sur tous les continents, sont aisément étudiables par les ultrasons. Les parathyroïdes seraient la cerise sur le gâteau. Je n'avais pratiquement pas parlé l'espagnol depuis le lycée. Durant mon périple en Amérique latine, je n'envisageais que des conférences dans cette langue, mais j'aurais beaucoup plus de contacts avec mes compatriotes que lors de mon expérience précédente chez les Yankees. Je tablais sur mes quelques traversées de l'Espagne pour me convaincre que je saurais intéresser les hispanophones, quelles que soient les qualités phonétiques et grammaticales de mon *castellano*.

Connaître la géographie est le prérequis indispensable pour réussir un périple de cette sorte. Je commencerais par le Brésil et tournerai dans le sens des aiguilles d'une montre jusqu'à Panama. L'agence de voyage du Ministère des Affaires Etrangères avait réussi la prouesse de le faire tenir dans le temps. Les étapes n'étaient ni trop longues ni trop courtes. Il fallait seulement qu'il n'y ait aucune défaillance dans le système aérien de l'Amérique du Sud. Tout avion manqué, tout incident technique, toute indisposition mettraient le château de cartes en l'air et le Quai d'Orsay ne garantissait rien. Je serai toutefois traité en voyageur privilégié, muni d'un passeport de fonction qui me permettrait d'avoir accès aux services des ambassades, sans bénéficier toutefois d'une vraie immunité diplomatique.

Brésil, Salvador de Bahia - Sao Paulo - Rio de Janeiro

La partie brésilienne était la seule étape qui n'avait pu être organisée par les Affaires Etrangères, faute de temps, mais aussi à cause de la structure morcelée de la République Fédérale. Il y avait autant de féodalités que d'Etats. Dans ces cas-là, le mieux est de s'adresser à l'industrie française. L'agent du Laboratoire Guerbet était un homme dynamique riche en contacts personnels. Il s'acquitta parfaitement de sa tâche malgré le très court délai à lui imposé. L'avion d'Air France arrivait au petit matin. Je devais m'envoler pour Salvador de Bahia dans les heures suivantes. Il avait réservé une chambre au Convento do Carmo, un vieux couvent transformé en pousada en plein vieux quartier. On prenait une douche avec de l'eau couleur rouille, on se lavait les dents avec la bière du réfrigérateur, et le buffet de la salle à manger débordait de fruits de toutes les couleurs. J'avais rendez-vous dans l'après-midi avec le président de la délégation brésilienne à Honolulu, le Professeur Itazil Benicin Dos Santos. Il me reçut dans son cabinet privé, car la radiologie de la totalité du sous-continent sud-américain ignorait le plein temps hospitalier, ce qui me ramena trente ans en arrière. Je ne parle pas le portugais et lui ne parlait pas français, nous nous exprimâmes donc en mauvais anglais. L'intelligence affective fait la traduction la plus efficace quand les sabirs se confrontent. Il avait reçu notre dossier et son contenu lui convenait.

Itazil m'invita à dîner et je me réjouissais à l'avance de goûter à la fameuse gastronomie épicée de Salvador de Bahia. En fait, je me retrouvai dans le restaurant français du tout nouveau Méridien dont Jacques Chancel avait tout récemment fait la réclame. Pour mon hôte, c'était le moyen optimal d'honorer son visiteur et, si le repas fut moins exotique que je l'aurais souhaité, la cuisine était vraiment succulente. Son fils, purement anglophone, servait d'interprète et me traduisit l'effroi de son père lorsqu'il avait appris que je logeais dans un hôtel de la vieille ville. La criminalité y était élevée et obsessionnellement présente dans tous les gestes de la vie courante. Le Professeur Itazil me fit cadeau d'un livre qu'il venait d'écrire sur la radiologie du thorax luxueusement imprimé dans sa langue natale. Je lui promis de publier l'analyse que j'en ferai pour le «Journal de Radiologie» et tins parole. Je m'étais fixé pour règle durant tout mon périple de ne rien promettre que je ne puisse tenir, une fois de retour à Paris.

Je quittai Bahia très tôt pour Sao Paulo où m'attendait le Colegio Brasilheiro de Radiologia, une société savante concurrente et puissante au plan national brésilien, favorable aux Américains du Nord, mais non reconnue par l'ISR. Sao Paulo est une métropole infernale, une sorte de New York aux buildings moins élevés et à la circulation automobile plus vibrionesque. La pollution atteignait des sommets encore inconnus dans l'hémisphère nord. Le chef de la radiologie locale, F*** S***, était un Libanais qui avait émigré durant la seconde guerre mondiale et me fit en anglais une description de ce qu'était le Sud Brésil, beaucoup plus prospère que le Nord, avec ses plaines riches à l'Ouest, son industrie un peu trop mégalomaniaque et ses nombreuses colonies européennes et japonaises. Au Brésil, Juifs et Arabes étaient alors et sont sans doute

toujours fondus au sein d'un même groupe, «Os Turcos». L'accueil fut aussi cordial que la compréhension difficile. Dans l'Amérique Latine de 1985 que j'arpenterai à pas de géants, on ne parlait, selon les pays, que l'espagnol ou le portugais. Le français n'était plus l'apanage que des vieilles familles cultivées. L'anglais n'y était pas davantage pratiqué et la langue du «Norte-Americano» officiellement abhorrée. J'ai mangé à Sao Paulo le meilleur bœuf du monde, la seule viande qui ait réellement fondu dans ma bouche sans que j'y mette les dents, dans une churrascarria sur les murs de laquelle s'affichaient d'immenses photographies des plus belles bêtes à peau noire et luisante, à longues cornes effilées et à grosse bosse, que l'on appelle zébus en Afrique.

Dans la soirée, je rentrai à Rio par la navette Varig à moteurs turbopropulsés qui vole beaucoup plus bas et moins vite que les jets. J'aurais voulu que le vol ne finisse jamais, quand il longea la Côte Atlantique puis la Baie de Rio dans un ciel sans nuage, offrant un panoramique en «plan-séquence» ininterrompu à hauteur des collines et du Christ, alors que le soleil se couchait à l'Ouest sur la forêt vierge. À ce jour, je pense avoir vu à ce moment-là la plus belle ville du monde, quoiqu'on puisse penser des mérites de Nice, Naples, San Francisco, Sydney ou Hong Kong, également construite sur des baies maritimes. J'avais une chambre au Méridien de Copacabana. On était alors en hiver et il faisait froid la nuit. Il n'y avait pratiquement personne dehors. Je ne fis qu'une courte promenade, peu rassuré par les quelques rencontres humaines aux tenues peu engageantes qui vaquaient à on ne sait quoi. J'avais de toute façon besoin de dormir, ce qui en manqua pas de se produire à la fin d'un journal télévisé américanoïde aseptique au portugais presque castillan. Le lendemain matin, j'avais rendez-vous pour déjeuner en ville avec l'agent Guerbet. Son premier geste fut de m'inspecter longuement sur toutes les coutures et de me féliciter de ne porter ni dorure ni argenterie sur moi. J'avais acheté, sur les conseils du Guide du Routard une ceinture spéciale avec un holster où se trouvaient tous mes trésors. Dès que je fus installé dans sa voiture, il ferma de l'intérieur les vitres et boucla les serrures de sécurité des portes de la voiture. L'insécurité régnait en maîtresse à Rio et comme partout tout au long de mon voyage en Amérique Latine. J'aurais pu empiler des liasses de notes sur les histoires de braquages, d'agressions physiques, de viols de rapts, de blessures et de meurtres que j'entendrai dans les dix pays que je visiterai en trois semaines.

À vingt années de distance, je recevrai un courriel de John Amberg me faisant part de l'agression subie par un couple d'amis visitant la France et dévalisés en quelques secondes alors qu'ils se rendaient à Roissy dans un taxi soudain bloqué dans un embouteillage; je lui répondis que c'était maintenant courant en France, ce à quoi il répliqua qu'elle copiait regrettablement la Californie; je le rassurai, le Brésil était le donneur initial de leçon.

Montevideo, Uruguay

Le vol Pluna qui me conduisit à Montevideo était flambant neuf et quasiment vide. Au sol, m'attendait l'attaché culturel; il était désolé car il serait indisponible du fait de la coïncidence de mon arrivée avec celle de la mission française, un caravansérail du Quai d'Orsay venant discuter de toutes les actions industrielles, commerciales et autres avec leurs homologues uruguayens. Homme d'une grande courtoisie et marié à une femme charmante, il m'invita à dîner chez lui et je commençai à engouffrer toute une énorme collection de données sur le pays, prémisses de ce qui se produira durant tout mon voyage sud-américain au contact des ambassades. Partout, j'entendrai la même complainte sur la baisse d'intérêt que la France portait à la majorité des pays du sous-continent. Selon des critères faciles à imaginer, les crédits culturels allaient de la diminution à l'effondrement et les refrains étaient repris par les indigènes dont la chasse à *las becas* était le sport quotidien. Espoir fou et désespoir courant des étudiants

quémandeurs à cinquante contre un. Partout où j'irai dans le monde, je rencontrerai ces jeunes gens, intelligents et instruits, incapables de trouver sur place de quoi nourrir leurs cervelles éveillées par la télévision.

L'attaché culturel avait très bien rempli sa mission. Je donnai ma première conférence en espagnol à l'Hospital de Clinicas devant un auditoire fourni, de grande qualité et qui aura la délicatesse de m'aider à trouver les mots qu'il fallait pour meubler ma maigre librairie castillane. Dans le Cône Sud en effet largement peuplé d'émigrés ibéro-italiens, on parle *castellano*, c'est-à-dire l'espagnol napolitain de l'époque du royaume des Deux-Siciles, d'où la disparition de la consonance LL, remplacée par un J prononcé à la française et non en jota, ce qui donne un néo-vocable, *el castejano*. Nulle part ailleurs, je trouverai autant de francophones qu'en Uruguay. Le chef de service, un neuroradiologue d'origine hongroise, était polyglotte. Au déjeuner, j'enregistrai une déception inattendue. L'Uruguay comme l'Argentine sont de grands éleveurs de bétail et la ration alimentaire des visages pâles consiste à ingurgiter des quantités phénoménales de viande bovine, jusqu'à trois kilogrammes par jour dans les estancias. Le bife de lomo que je commandai était un énorme pavé dur et gris, sec à la mastication et fade en bouche. Il y a trop de parasites, trichines et tænia notamment et il faudra longtemps avant que l'asado ne vous serve une viande que l'Europe Occidentale connaît sous forme saignante ou à point. Quant aux moutons et aux gallinacés, ils sont plats pour les humbles péons des grands latifondiaires. Parfois seule la peau compte pour en faire du cuir.

Libérée depuis peu du terrorisme tupamaro, Montevideo était alors une ville vieillotte, avec le charme discret des cités qui eurent un passé brillant et n'ont guère d'autre avenir immédiat que de rester la plus calme des capitales latino-américaines. Le soir, j'étais reçu par le président de la Société Uruguayenne de radiologie, le docteur José-Honorio Leborgne, un radiothérapeute descendant de la lignée prestigieuse des introducteurs de la mammographie et de la tomographie du larynx, les deux frères ayant été spécialement inventifs durant des exercices qui en avaient fait des hommes fortunés et influents. José-Honorio est représentatif d'une certaine aristocratie bourgeoise latino-américaine dont la richesse n'est pas ostentatoire et l'étendue de la culture, elle, est quasi universelle. Il ne parlait pas le français, mais il restait passionné par l'histoire de ses ancêtres, en provenance des Côtes-du-Nord, et dont l'émigration en Uruguay datait du Premier Empire, dont la décoration murale était l'illustration. Le dîner familial auquel il m'invita accueillait également un couple d'amis et tant l'espagnol que l'anglais étaient les langues officielles du repas. Je quitterai l'Uruguay avec une collection de cendriers, cadeau rituel de départ de cette Suisse du Cône Sud.

Asunción, Paraguay

L'Uruguay n'avait pas de relation diplomatique avec le Paraguay sous Stroessner; le vol Iberia transitait par Corrientes, en Argentine. Dans l'avion monta mon voisin, qui se révéla être un gastro-entérologue d'Asunción qui rapportait triomphalement le «Harrison» de Buenos Aires, destiné à son fils, étudiant en médecine. Son Traité de Médecine est la bible anglophone des médecins internistes du monde entier. Adepte de l'axiome selon lequel tout pays a le régime politique que son peuple mérite et que l'observateur neutre a le droit d'aller dans tout pays qui veut bien l'accueillir, je n'hésitai pas à visiter le Paraguay où le généralissime Stroessner vivait les dernières années de sa dictature musclée. Il était harcelé par Beate Klarsfeld à la recherche du sinistre docteur Mengélé dont on trouvera les ossements au Brésil peu après. J'avais la chance de passer dans ce pays, pot-au-feu de l'Amérique Latine, en hiver, quand la température extérieure est relativement clémente. Je me retrouvais dans l'ambiance de «L'Oreille cassée» et la guerre du Chaco aurait pu s'être terminée la veille. L'évènement qui réglait la vie quotidienne

des citadins se tenait à l'Office des Changes où, à midi, s'affichait la cote du guarani qui chutait de jour en jour de quelques pour cent par rapport au dollar. L'ambassadeur de France m'accueillit avec une grande courtoisie et m'hébergea dans un petit appartement au sein de l'immeuble. Le conseiller culturel et un jeune littéraire qui y faisait son service militaire comme coopérant, m'apprirent plus sur l'Amérique latine que ce que j'emmagasinerai durant toutes les autres étapes de mon périple. Le voyageur français était rare au Paraguay et un missionnaire qui débarquait sans émarger au budget et avec une conférence était une apparition céleste. La Société Paraguayenne de radiologie comportait une quinzaine de membres qui pratiquement tous travaillaient dans le cabinet privé du seigneur local qui était aussi l'importateur officiel de la firme General Electric.

La programmation de ma conférence coïncidait avec la réunion mensuelle des médecins d'Asunción. Je devais parler après un radiologue vénézuélien qui avait émigré à Philadelphie, chez mon ami Barry Goldberg. J'écoutai son topo sur l'échographie cardiaque avec la plus grande attention, car il enrichissait le mien d'une importante quantité de vocabulaire technique. Mon espagnol s'améliorait mais une charmante pédiatre, qui avait été formée chez Daniel Alagille à Bicêtre, m'exprima dans le français le plus pur sa déception de m'avoir entendu parler dans sa langue maternelle et non pas la mienne. Je lui demandai alors combien de personnes m'auraient compris si j'avais accédé à son désir. Sa réponse fut très évasive et si j'en juge par les gens que je rencontrai autour du buffet qui s'ensuivit, nul en dehors d'elle et de son mari. La radiologie universitaire était conduite par l'adorable professeur Fresco qui me fit visiter son service dont l'équipement d'avant-guerre aurait fait rêver n'importe quel directeur de musée. Il aurait souhaité que la France lui fasse donation d'un échographe CGR. Je n'avais aucun moyen de l'exaucer, bien que le projet d'un hôpital fut dans l'air. Les Japonais trustaient le marché de l'échographie de l'hémisphère sud avec une méthodologie imparable. Ils proposaient des lots d'une vingtaine d'échographes à un prix avantageux pour la radiologie privée et faisaient une donation de deux ou trois appareils pour les hôpitaux de la charité publique ou religieuse. J'appris là comment le gouvernement français avait négocié avec son homologue brésilien un énorme marché pour la CGR. Les radiologues brésiliens étaient furieux car la présence technique était insuffisante et le montage des appareils s'étala sur plusieurs années, les moins influents étant servi les derniers.

Le match Brésil-Paraguay qualifiant pour la Coupe du Monde de football de Mexico était l'évènement du week-end. La ville était dans tous ses états. Les supporteurs brésiliens avaient envahi Asunción et manifestaient bruyamment leur joie, certains qu'ils étaient de la victoire facile de leur prestigieuse équipe. Le gastro-entérologue et sa femme m'avaient invité à dîner dans un grand restaurant-spectacle, genre l'Orée du Bois, dont la meneuse de revue était une belle chanteuse brûne formée au show à l'Américaine. Je me réjouissais d'entendre les airs de musique guarania qui avaient enchanté ma jeunesse. Làs! Ce fut un festival de bossa nova à la dernière mode. L'exubérance brésilienne déchaînée contrastait avec la froideur de marbre des Paraguayens. Mon hôte finira quand même par obtenir que la chanteuse chante pour moi la complainte des Quatre Guaranis « Asunción ». Finalement, le dimanche après-midi, le Paraguay gagna à la grande stupéfaction de tous et le conseiller culturel me conseilla la plus grande prudence si je comptais sortir dans la soirée, tant la circulation automobile et l'alcoolisation s'annonçaient massives.

Buenos Aires, Argentina

Je m'envolai pour Buenos Aires le lundi matin, après avoir vidé mes poches de la totalité des pièces de monnaie française que collectionnait un steward de l'aéroport Stroessner.

J'arrivai dans la prestigieuse capitale endormie dans la froideur relative de l'hiver, encore sous le choc de la défaite des Malouines et paralysée par la fermeture des banques ordonnée par le gouvernement pour le lancement de l'*austral*, nouvelle devise plus ou moins alignée sur le dollar américain et remplaçant le peso continuellement surdévalué. La ville, divisée en *cuadras* à la mode madrilène, n'est pas vraiment belle, car elle s'étend sur une plaine dont le point le plus élevé est à quarante mètres du niveau de la mer. Je vis des queues de personnes attendant leur argent faire sur trois ou quatre colonnes le tour complet d'une cuadra, par une température de dix degrés Celsius et un ciel gris breton. L'hyperinflation monétaire galopait sur toute l'Amérique du Sud et je rapportai avec moi toute une collection de billets de banque dont le montant rappelle ceux de l'Allemagne de la grande crise de 1929. La dépression économique et morale se lisait sur le nombre incroyable de belles maisons et de beaux immeubles totalement laissés à l'abandon, jusques et y compris dans les quartiers les plus résidentiels du genre Neuilly-Auteuil-Passy. Le niveau de vie de la bourgeoisie allait en s'effondrant.

Le radiologue correspondant de l'Ambassade de France, le docteur Saubidet, était pessimiste quant aux possibilités de voyages futurs en Europe. Mais le soutien de l'Argentine à la candidature de la France ne faisait pas l'ombre d'un doute. Le secrétaire général de la Sociedad Argentina de Radiologia, le docteur Loureiro ne pouvait pas voter pour l'Angleterre, dans le contexte trop récent de l'époque obérée par la guerre des Malouines; l'Asie ne l'intéressait pas. La France? *¡Francia! ¡Y como no! ¡El Bicentenario de la Revolucion Francesa, gran fecha de la historia del mundo!* Cette adhésion au Bicentenaire de la Révolution Française m'alla droit au cœur. Dans notre groupe, les mots de *Révolution Française* terrorisaient mes collègues au point que, dans la littérature officielle du Congrès, on préférait parler de *Bicentenaire de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme et du Citoyen*. Cela avait le don de me mettre en rage, car la promotion en était compliquée d'autant, la conjonction évènementielle perdant de sa force persuasive, et pourquoi ne pas appeler un chat un chat? comme on le fait à l'école primaire depuis au moins la Troisième République. Alors que la Révolution de l'Amérique fut dirigée vers l'affranchissement d'une tutelle coloniale, notre Révolution de 1789 est le symbole de l'évolution des mondes politiques contre les tyrannies locales; bien peu de gens considèrent que la caricaturale guillotine - que Marie Stuart aurait probablement apprécié - est le symbole des droits de l'homme, bien qu'on ignore trop souvent qu'elle fut un grand pas dans l'humanisation de la décollation. Je suis enclin à penser que les têtes politiques craignaient qu'un esprit révolutionnaire ne soit en germination en 1985 dans la France mitterrandienne.

Ma conférence, organisée à la hâte par la charmante Teresa de B***, directrice de poigne de l'agence Agfa, eut lieu devant un parterre d'étudiants argentins totalement ignorants du français… à se demander s'il étaient vraiment carabins.

On célébrait dans toute l'Argentine le cinquantenaire de la mort de Carlos Gardel. À défaut de savoir danser le tango, je voulais en avoir le spectacle. Il y en avait un au *Viejo Almacén*. J'y emmenai le couple de VSNA de l'Ambassade qui en avait le culte. La salle était en très grande partie composée de Japonais, totalement impavides devant un spectacle dont la sobriété était alors sans commune mesure avec la transformation à la Broadway constatée quinze ans plus tard. Il ne se produisait qu'un sextette dont un joueur de bandonéon calamistréavait un physique et un phlegme authentiquement asiatiques. Je reste encore sous le charme d'une chanteuse, superbe femme à la chevelure couleur blond vénitien, coulant jusqu'au milieu du dos. Plus du tiers de Buenos Aires est peuplé d'Italiens. On y mangeait d'ailleurs la meilleure pizza du monde à « Los Imortales», restaurant branché devenu depuis une tourist trap.

Quinze ans auparavant, j'avais eu à Paris la visite d'une amie, Rose-Marie Achard, et de

son père pharmacien à la recherche de leurs lointains ancêtres savoyards. Leur voyage coïncidait avec une élection à la Présidence de la République Argentine et ils ne comptaient rentrer que pour le deuxième tour de scrutin, le premier devant aboutir à un ballottage. Juan Peron défia tous les pronostics en se faisant élire au premier tour du suffrage universel. Depuis, je n'avais plus eu la moindre de leurs nouvelles. Ils étaient très antipéronistes, avaient-ils pâti de la très longue période de dictature militaire violemment répressive qui avait suivi cette décevante élection? On se souvient encore des Folles de Mai. J'avais le cœur battant en composant les numéros des trois Achard répertoriés dans l'annuaire téléphonique. Ils étaient bien vivants, le père comme la fille. Lui avait perdu de sa superbe mais continuait d'exercer; elle avait poursuivi un carrière de danseuse au Teatro Colon et dirigeait l'école de danse. Elle n'avait pas souffert du régime politique. *«Tu comprends,* me confia-t'elle alors que nous déjeunions près de l'aéroport, *l'Argentine est un immense désert… Une fois sorti de Buenos Aires qui contient la moitié de la population, tu peux rester des mois ou des années dans une ferme, sans que personne ne te trouve».* Elle redoutait que le pays ne sombre dans le communisme, car elle ne voyait aucune issue politique à la situation de crise générale qui y sévissait gravement. Les citoyens n'avaient aucun sens de l'état et chacun se débrouillait comme il le pouvait avec l'unique pensée de la sauvegarde instantanée de son intérêt personnel. Cette antienne-là sera valable pour toutes les capitales que je visiterai sur ce sous-continent. Endettement énorme, corruption généralisée, laxisme et démagogie affichés, fuite des dollars empruntés vers des comptes bien protégés à Miami ou à Puerto Rico, tout cela ne serait soluble que par la *cancellacion de la deuda*. On empruntait à tour de bras, mais on ne payait pas ses dettes et il était inconvenant de s'en offusquer.

La veille de mon départ pour Santiago du Chili, j'eus le pressentiment qu'il y aurait des difficultés. Pour la première et dernière fois de mon voyage, je téléphonai à l'ambassade de l'étape suivante. Après deux bonnes heures d'attente parce que les communications n'étaient pas simples entre deux pays qui ne sympathisaient pas, j'obtins l'attachée culturelle qui tomba des nues. Non, elle n'était pas au courant de mon arrivée. Je lui expliquai mon voyage et mes obligations de relation publique. Elle me promit de faire de son mieux. En gagnant l'aéroport de Buenos Aires, on passe le long du musée de l'Aviation où, en plein air, s'exhibent les avions de l'Aéropostale. Petite pensée émue pour Mermoz, Saint-Exupéry, Collinet qui ont bercé mon enfance au point de m'avoir fait songer à devenir pilote d'avion quand je serais grand.

Santiago du Chili

Après deux milliers de kilomètres de pampa plate comme la main, plantée de temps en temps de très beaux arbres, on passe au-dessus de la Cordillère des Andes, près de l'Aconcagua. Il faisait un temps magnifique. Le Chili est un pays très long et mince et les avions passent relativement près des pics pour plonger sur l'aéroport de Santiago. J'aime les Alpes, mais les montagnes des Andes sont plus que belles. Elles sont autres.

Je n'ai aucune sympathie pour le Maréchal Pinochet non plus que pour sa dictature. L'accueil qui me fut réservé au contrôle de l'immigration fut cordial à souhait, rarement comédien exprima aussi bien le mépris dégoûté du préposé devant *el pa-sa-porrr-te-del-Prrre-si-den-te-Mit-terrr-rrraaan-ddd,* examiné sans aucune sympathie et qu'il rejeta vers moi en le faisant glisser le plus loin possible au bout de son bureau sans même me le tendre. L'attachée culturelle m'attendait, tout sourire, car elle avait pu tout préparer comme je le souhaitais et m'invitait même à loger chez elle. Santiago fut la meilleure étape de mon périple. Le Chili est un des plus beaux pays du monde et l'un des quatre où j'aurais pu songer à émigrer. Je rencontrai beaucoup de gens qui, eux, n'étaient pas heureux et rêvaient d'un parcours inverse.

Le chef de la délégation chilienne, un ancien élève de Nahum à Beaujon, était déjà parti dans l'hémisphère Nord, mais sa francophilie était notoire et nul ne doutait qu'il ne vote pour nous. Je maîtrisais l'espagnol de mieux en mieux et je donnai là ma meilleure prestation.

Je garde de Santiago le souvenir d'une ville magnifique flanquée des deux Cordillères. La nature y mêle les richesses de la terre et du Pacifique. J'y fis des repas somptueux arrosés de vins dont la qualité supérieure pouvait déjà rivaliser avec les meilleurs de France. Pays producteur de pierres précieuses et semi-précieuses, le commerce souffrait de son isolement diplomatique. Dans une boutique d'un quartier passablement détruit par le dernier tremblement de terre, je m'offris un échiquier en onyx. L'attachée culturelle me convia à l'accompagner au mariage d'un des employés de l'ambassade de France à une centaine de kilomètres au sud de la capitale. J'y goûtai un verre du produit de chaque étape de la vinification du raisin d'une vigne puissante, en mangeant des oignons et du pain dans ce petit village d'allure assez fruste et où la noce se déroulait dans une atmosphère cordiale et dépouillée. Il n'était pas question de visiter les *poblaciones* dans lesquels même la police n'entrait pas et où les habitants étaient censés vivre au bord de la sauvagerie la plus primitive. Les quartiers résidentiels de Santiago étaient entourés d'une ceinture de sécurité étanche; les explosions de violence étaient quotidiennes, mais ne s'y propageaient pas. Le très courtois ambassadeur Depis sera le seul à ma connaissance à rendre visite au délégué chilien dès son retour pour le remercier de son soutien.

Lima, Pérou

En fin de soirée, après deux jours de rêve, je m'envolai pour Lima où j'arrivai très tard, après le couvre-feu. Le conseiller culturel, M Rose, m'attendait, heureux d'accueillir un compatriote mais anxieux de devoir conduire dans les dangereuses banlieues de Callao et de Lima. Il fallait d'ailleurs un sauf-conduit pour se déplacer dans de telles conditions qui offraient des cibles faciles aux terroristes du Sentier Lumineux. L'atmosphère me rappelait celle des villes comme Alger et Belfast, quand coexistent un faux sentiment de paix civile dans les quartiers protégés et des mesures draconiennes de police armée cloisonnant et la vie quotidienne et la cité dichotomisée. J'avais une chambre à l'hôtel Sheraton qui ressemble à une forteresse fortifiée construite autour d'un patio. Y logeait aussi l'équipe de football d'Argentine qui rencontrerait celle du Pérou le lendemain dimanche, également pour cause de qualification au *Mundial* de Mexico. C'est ainsi que j'eus l'honneur d'être frôlé par Diego Maradona, un tonneau tout en muscles, tout petit par la taille, mais immense par le talent.

Le dimanche matin, après le petit-déjeuner, on frappa à ma porte et quatre jeunes gens se présentèrent pour me guider pendant une visite de la ville à plein-temps du matin au crépuscule. Le chef, Jorge Velasquez-Pomar, dominait les trois autres grâce à son aisance à s'exprimer en français qu'il avait appris à l'Alliance Française. Trois ans auparavant, ils avaient fondé une *Asociacion Francoperuana de los Estudiantes en Medicina*, en réaction contre l'américanisation de la médecine péruvienne qui, trop poussée, la rendait de moins en moins adaptée à un pays en voie d'appauvrissement continu. Élevé comme beaucoup de Sud-Américains dans la philosophie du *Sillon* de Marc Sangnier, il tentait de persuader la France de lui procurer une bibliothèque de livres et de revues de langue française. Il m'exhiba un dossier dans lequel figuraient deux articles très courts publiés dans le Quotidien du Médecin. Il se désespérait du silence qui s'en était suivi. Le Pérou ne figurait pas dans le cadre des pays prioritaires. Le petit groupe me conduisit à la Plaza de Toros pour me faire humer l'odeur pestilentielle qui s'exhalait des bidonvilles impénétrables qui commençaient là. La suite fut plus touristique et, après un déjeuner dans un restaurant de pêcheur de Miraflores, je leur exprimai le désir de visiter le Musée ethnologique, ce qu'ils firent exhaustivement. Quiconque a lu «Le Temple du Soleil» ne peut que s'imbiber

aux sources des présentations touchant aux civilisations successives des Indiens péruviens. Ces jeunes gens faisaient étalage d'une fraîcheur d'âme exceptionnelle et leur sincérité aurait arraché des larmes au moins sentimental des culottes de peau du Quai d'Orsay: ce jour-là, ils sacrifiaient leur passion du football à leur faim de francité. Il fallait les voir se tendre à chaque fois que leur transistor vociférait les phases du match. Comment décrire la gigantesque ovation qui sortit de leurs poitrines quand le speaker émit l'interminable GooooooooOOOOOL qui signait la victoire du Pérou sur l'Argentine sur le même score étriqué qu'à Asunción. Après la visite au Mercado Inca où ils se désolèrent que je ne dépense pas les devises qu'ils imaginaient plus grasses que dans la réalité, et sur un dernier soda Inca Cola, je les quittai en leur donnant l'assurance que je me battrais pour eux à mon retour. Je ne rencontrerai nulle part ailleurs un tel amour pour la France et sa culture. Il fallait qu'ils fussent bien naïfs pour croire à un miracle dont ni l'expérience de leurs aînés ni leur ignorance des réalités de l'extérieur n'avaient altéré l'image inoxydable. Le Conseiller culturel M. Rose me donna les moyens de contacter un professeur d'économie qui avait formé Alan Garcia à l'Université et qui ne me répondra pas et pour le Secrétaire Général de l'Union Latine, Philippe Rossillon, qui sera plus réceptif.

Le lendemain, je rencontrai différentes personnalités radiologiques. Le délégué péruvien m'écouta avec attention mais ne s'engagea pas. Il appartenait à une fraction relativement proche de la ligne nord-américaine du Colegio Interamericano. Depuis un certain temps, je commençais à fermenter ce qui pourrait être un projet de coopération culturelle médicale fructueuse entre la France et les pays latino-américains à adapter aux réalités économiques des deux partenaires et évitant les écueils liés aux pesanteurs sociologiques. Il y avait une énorme demande de bourses pour étudier en France; elles étaient d'un montant trop modeste pour permettre de vivre décemment dans nos villes universitaires et nombre de séjours étaient trop courts pour être efficaces. La sélection était trop rigoureuse pour ne pas sécréter des pressions en faveur des enfants des classes les plus fortunées et les mieux introduites. En France, on ne leur donnait pas de responsabilités effectives et vite, nombre de boursiers se contentaient d'un voyage semi-touristique et en fin de compte frustrant pour les meilleurs cerveaux. Qui plus est, la tentation de ne pas s'en retourner dans le pays d'origine occupait ceux qui s'implantaient bien. Le brain-drain des Etats-Unis, beaucoup mieux organisé au travers notamment des grandes universités jésuites, offrait de bien meilleures situations ; il y avait toutefois à considérer les effets négatifs de la *morga norte-americana* et le mépris des Latino-Américains pour les Anglo-Saxons qui affectaient surtout ceux qui s'installeraient loin des Etats du Sud hispanophones, ceux qui ne pouvaient pas partir ou ceux qui étaient redhibitoirement allergiques à l'anglophonie. La France - à supposer qu'elle en ait eu envie et ce n'était plus le cas - n'avait pas les moyens de mener une politique d'aussi grande envergure. Je commençais à penser que, en radiologie du moins, on pourrait organiser un concours pour un nombre restreint de places, ce qui aurait pour mérite de créer une compétition franche et symboliserait l'ambition de maintenir une influence ou de la créer là où elle avait disparu sinon jamais existé.

L'hôpital où est enterré Carrion, un très grand parasitologue péruvien décédé très jeune après avoir identifié une maladie qui porte son nom, a été bâti avec une architecture très originale avec sa cour hexagonale en bois tropical, censée être d'inspiration française. Le chef de service de la radiologie, le professeur Arias-Schreiber, se désolait de la panne prolongée d'une de ses tables dont il fallait réparer le tube à rayons X; la CGR refusait de s'exécuter, sans doute parce qu'elle savait qu'elle ne serait jamais payée. Après avoir visité un hôpital sud-américain, on n'avait pas envie de tomber gravement malade. Il était vivement conseillé d'avoir sur soi la liste des cliniques recommandées par l'American Express, une excellente assurance de rapatriement sanitaire et une profonde croyance dans la protection de Saint Christophe contre les accidents de la route. Le chef de la radiologie de l'hôpital de la Police venait de recevoir un appareil

d'angiographie numérique, mais se désolait, lui, de n'avoir pas encore reçu le logiciel qui l'aurait rendu fonctionnel. Le soir, le très serviable agent de la Schering m'emmena écouter un opéra andin dans un restaurant proche de la place Carlos Gardel, ce natif de Toulouse décidément promu gloire sud-américaine. Il est très difficile d'obtenir des créoles qu'ils vous offrent de la musique indienne. On en entendait davantage à Paris aux hasards des désordres politiques qui nous ont envoyé les Quatre Guaranis et les Quilapayuns. Juste avant de prendre l'avion pour Guayaquil, j'eus le temps d'acheter quelques pièces en laine de lama et de visiter le Museo del Oro et ses pièces d'art Inca.

Guayaquil, Equateur

La compagnie Ecuatoriana de Aviacion possédait alors une flotte de quelques jets décorés par Calder à une époque où l'Equateur vivait richement du pétrole, ce qui n'était plus le cas en 1985. L'avion fit escale à Quito pendant deux heures. Il fallait descendre dans les salons d'un très joli aéroport au décor andin presque luxueux. Je ressentis alors un profond malaise général, une sensation de grande angoisse sans motif précis. J'avais le droit de me sentir fatigué, mais je n'avais aucun symptôme de maladies tropicales ou autres. Ces sensations déplaisantes cessèrent dès que l'avion décolla et à la descente à Guyaquil, j'étais parfaitement en forme. Je demandai toutefois la faveur de me reposer quelques heures à l'hôtel. Il était loin le temps où le général San Martin et Simon Bolivar avaient quitté respectivement Buenos Aires et Caracas et chevauché à marches forcées dans la jungle pour se rejoindre et proclamer l'indépendance des colonies espagnoles et se répartir les zones d'influence ; cela se passa à Guyaquil le 9 août 1822 et un monument commémore cet événement capital qui rattacha l'Equateur à la *Gran Colombia*.

En 1985, l'influence hispano-mauresque avait fait place à celle des Yankees: je ne trouverai plus jamais de bidet dans la salle de bain des hôtels dans lesquels je descendrai au nord du Pérou. À la télévision, un épisode de « Dynasty » succéda au rituel discours du Président et son verbiage démago-latin. Après les *cien mil miliones de mil miliones* de *pesos* et de *sucres*, c'était au tour des *soles* comme plus tard des *bolivares* de percuter les oreilles de ceux qui n'avaient pas d'autre espoir que les gains improbables à la loterie nationale. Partout en Amérique latine, je verrai des soap-operas américains de type Dallas ou Dynasty, des dessins animés japonais qui m'apprendront qu'un ordinateur est *una computadora*, et le clip d'*Ethiopia «We are the world, we are the children…».* Il régnait une température équatoriale à Guyaquil qui est sur un delta au bord du Pacifique, mais je supportais maintenant bien la chaleur même lourde; mon syndrome africain avait guéri, à mon grand soulagement. Je retrouvai un urologue que j'avais connu à Necker parmi l'auditoire qui assista à ma conférence. Après une visite au Consul de France qui m'exprima son amour pour ce pays exubérant qui ne connaîtrait jamais la disette tant la nature était généreuse en fruits, légumes, poissons et gibier, je fus invité par les radiologues à déguster du crabe et de la bière, la meilleure du monde, dit-on. Avant de quitter l'Equateur, la préposée du Consulat, une institutrice contractuelle, me demanda si j'avais bien pris la précaution de ne pas boire de l'eau du robinet. Elle me pronostiqua une amibiase lorsque je me souvins que je m'étais lavé les dents sans recourir aux bouteilles du frigo, comme à Bahia: l'eau de Guyaquil était limpide, elle! J'y échapperai, fort heureusement.

Bogota, Colombie

Dès ma sortie de l'aéroport de Bogota, je retrouvai l'angoisse qui m'avait saisi à Quito. Elle ne se calma pas à l'hôtel et, fort oppressé, je me rendis à l'ambassade. J'y appris que le mal-être que je ressentais n'était que la conséquence du manque d'oxygène lié à l'altitude de

ces deux capitales, supérieure à 2500 mètres par rapport au niveau de la mer. J'en avais pour trente-six heures et, si je ne voulais pas me retrouver en réanimation comme Françoise Sagan, il valait mieux que je n'en fasse pas trop. D'ailleurs le radiologue local, submergé de travail, m'assurait de sa sympathie et jugeait inutile de me rencontrer. Il avait donné des instructions à sa délégation afin qu'elle vote pour Paris. Je ne garde pas un très bon souvenir de mon séjour à Bogota où rien n'avait été organisé pour ma visite en dehors d'un déjeuner mondain avec le président de la Société franco-colombienne de médecine, un endocrinologue ancien interne des hôpitaux de Paris dont le nom m'était connu. Il me fit part de son désir de voir la recherche médicale se développer localement. Il était prêt à accueillir un Français compétent mais, à la seule condition qu'il se moule dans le conformisme bourgeois du pays, c'est-à-dire qu'il soit marié et père de famille. La ville suintait la violence à fleur de peau et aussi bien y vivre que s'y promener était dangereux; en témoignera le spectacle d'un homme dépoitraillé que je croisai dans une rue, lardé de plaies thoraciques sanglantes. Je ne manquai pas le Museo del Oro. Sur un petit marché, un haut-parleur diffusait des chansons d'Aznavour en espagnol. Le mal d'altitude se calma effectivement au bout de deux jours et il me resta à accomplir un saut à une agence pour régler le seul problème de vol en avion du voyage. Je me félicitai d'avoir résisté à l'impulsion d'inclure par pure curiosité une escale à la Paz, capitale de la Bolivie située à 4000 mètres d'altitude et sans intérêt tactique puisque la société nationale n'était pas membre de l'ISR. De même, l'ascension du Machu Pichu par Cuzco aurait relevé d'une folie furieuse.

Caracas, Venezuela

Je finis par m'envoler pour Caracas, belle ville atteinte de la même frénésie que Sao Paulo. Le long de la montée de l'aéroport vers la métropole, les *ranchitos* aux murs couleur pastel paraissaient presque gaies, si on faisait abstraction de la même pauvreté que celles des *favellas* de Rio ou des *poblaciones* de Santiago du Chili. Curieusement, des antennes de télévision pointaient sur presque tous leurs toits. L'attaché culturel était dynamique, mais il n'avait pas pu joindre le délégué vénézuélien, déjà parti pour les USA et personne ne savait pour qui il voterait. J'ai vadrouillé dans Caracas et admiré ses beaux buildings construits par les Italiens et les Brésiliens émigrés, presque aussi nombreux que les Ibères. J'ai été bien reçu et véhiculé par un couple de radiologues dont l'une souhaitait acheter un mammographe CGR dont l'agent m'accueillit chez lui pour une agréable soirée. Je garde peu de souvenirs de cette ville. J'avais décidé avant de quitter Paris de ne pas emporter d'appareil photographique avec moi afin que je n'éprouve aucune distraction d'ordre trop touristique pendant cette mission qui demandait une intense concentration. L'inconvénient de cette formule est une absence de support d'imagerie susceptible de rafraîchir ma mémoire. Pour être franc, je commençais à en avoir marre de ce voyage extraordinaire qui me permit d'être alors une des très rares personnes ayant une connaissance en temps réel et documentée de tous les pays du sous-continent latino-américain.

Panama-Ciudad, Panama

Je m'envolai avec plaisir pour la République de Panama et sa capitale, au choix *Panama-Ciudad* ou *-City*. On pouvait choisir sa langue, soit l'espagnol que je privilégiai chaque fois que ce fut possible pour le plus grand plaisir de mes hôtes, soit l'anglais. Je m'aperçus alors que je pouvais passer alternativement de l'une à l'autre de ces langues, sans recourir à la gymnastique d'une traduction française obligée, comme cela avait été le cas au Brésil et dans le Cône Sud. La Présidente de la Société Panaméenne de radiologie était une très belle femme noire qui me fit l'honneur d'un très grand dîner-conférence, durant lequel, pour la première fois depuis mon départ, je fus harcelé de questions, positives dans l'ensemble. L'un de mes interlocuteurs

tenta de se comporter en interpellateur peu complaisant, mais s'enferra dans sa dialectique en anglais, valorisant ainsi ma prestation.

La Présidente me fit visiter son hôpital et me présenta à une pédiatre qui montait une collecte de lait maternel à domicile pour l'élevage en couveuse de ses prématurés. Elle se heurtait aux préjugés des femmes qui craignaient superstitieusement cette traite artificielle, alors qu'elle étaient volontiers mères nourricières classiques pour bien d'autres bébés. Pourrais-je obtenir un clip vidéo dans lequel une très belle jeune femme française - pourquoi pas Brigitte Bardot, connue de toutes ici? - montrant son bonheur de donner son lait pour une noble cause? L'ambassadeur de France m'exprima, devant un pisco sour suivi d'un ceviche aussi goûteux qu'à Lima, son désir de voir se construire un hôpital français dans cette ville qui est la vitrine commerciale du monde orienté vers l'Amérique Latine, projet qui suscitait beaucoup d'animosité, la fiabilité du matériel français étant fortement mise en doute. Que la foi soit bonne ou mauvaise, il y a un long chemin entre la sympathie et le passage à l'acte et à la signature d'un contrat. Il faut une certaine dose d'héroïsme pour acheter la médecine française quand on a de fortes raisons de penser que la maintenance ne suivra pas.

J'eus le temps de visiter le Quartier Français où se cultivait encore la mémoire de Ferdinand de Lesseps. Déboucher sur le canal de Panama procure un moment d'intense émotion; le chenal fait une trouée dans la jungle et l'on se croit le long du Canal de Bourgogne ou du Midi. Le vert était tendre, l'herbe rase, l'eau calme et sereine entre les berges nettes comme la Suisse; le transit des bateaux s'était arrêté au passage d'une écluse, un ketch à l'élégant équipage *british* précédant de *monstrueux* cargos. Je rendis visite à la jeune épouse du VSNA qui s'était occupé de moi à Asunción. Elle venait d'arriver à Panama-Ciudad afin achever sa grossesse auprès de sa mère, l'épouse française de l'ambassadeur de Grande-Bretagne. À peine trois semaines s'étaient écoulées entre nos deux rencontres et elle fut heureuse d'apprendre que mon voyage, qui donnait tant à rêver à tous ceux que je rencontrais, s'achevait sans encombre et avec succès. L'ambassadeur était un parfait gentleman qui ne s'offusqua pas d'un enthousiasme qui ne pronostiquait pas la victoire de Birmingham, UK.

Waikiki Beach, Honolulu, Oahu Island, Hawaï

Je m'envolai pour Los Angeles à quatre heures du matin et de là, directement pour Honolulu dans un Boeing de United Airlines presque vide, où j'atterris le jeudi après-midi. J'obtins de la réceptionniste de l'hôtel Hilton de Waikiki Beach l'une des plus belles chambres d'un étage très élevé donnant sur le Pacifique, sur le balcon de laquelle j'éprouverai un saisissant et irréductible vertige. Le lendemain, je fis un tour en ville pour acquérir quelques oripaux adaptés à l'été hawaïen. Malgré toutes les précautions d'usage sur une plage méditerranéenne, j'attrapai en quelques minutes un méchant coup de soleil sur mes jambes, en me séchant d'un bain tiède dans une mer transparente de carte postale; le sable presque blanc malgré un soleil déclinant transformait cette fin de soirée hollywoodienne en véritable barbecue infrarouge. La délégation française, avec Maurice Tubiana, Jean-Michel Bigot, Michel Bellet, François Eschwège, Laurent Raillard et leur smala, arriva plus tard, épuisée par un vol qui les avait fait transiter par Amsterdam et Vancouver; ils avaient à métaboliser un décalage horaire de quatorze heures! Nous savions qu'avec un dollar à dix francs cinquante, nous ne serions pas riches. Nous étions surpris qu'il y eût aussi peu de monde attendu au congrès. Des nouvelles assez pessimistes avaient diffusé ces derniers mois selon lesquelles les Américains se heurtaient à de grandes difficultés.

Le dimanche, la firme 3M organisa un pique-nique dans un hôtel-&-resort offert aux

délégations étrangères. Quelques-uns d'entre nous manifestâmes l'envie de faire un parcours de golf. Je restai seul dans une voiturette jusqu'à ce qu'un monsieur brun, court et râblé vienne s'asseoir sur l'autre siège. Nous partîmes silencieux vers les premiers trous. Joueurs trop moyens, nous étions talonnés par un couple d'Américains impatients qui se mirent à nous canarder et l'une de leurs balles vint percuter l'occiput de mon voisin qui répondit en vociférant quelques imprécations dans un anglais à l'accent rocailleux. Du coup, nous engageâmes la conversation en commençant par nous présenter l'un à l'autre. Selon sa carte de visite, le docteur Sundersham Aggarwal exerçait à New Delhi; il était le chef de la délégation indienne. Je jouais avec notre adversaire le plus dangereux. Nous sympathisâmes immédiatement et le soir, les deux délégations dînèrent ensemble dans une excellente atmosphère. Les pointages que nous nous essayions à faire nous laissaient encore dans l'incertitude et les Indiens étaient très optimistes. Pas un instant jusqu'au vote, ils ne doutèrent de leur victoire.

Le mardi matin, les Anglais invitèrent tous les délégués à un english breakfast. Pleins de majesté et quelque peu distants dans leur cérémonial, ils apparurent avec les symboles ostentatoires, chaînes et sceaux, du très monarchique Royal College of Radiology. L'agente de la British Airways, assise à ma droite, me bassina de commentaires acides sur la prétention des Français: l'Entente Cordiale ne fonctionnait pas. Seul Maurice Tubiana fut invité à la réception offerte par la délégation thaïlandaise. En fin d'après-midi, nous avions la nôtre, au magnifique hôtel Halekulani, préparée avec soin par Monsieur Dagouat, notre représentant de l'Office du Tourisme Parisien, et Madame Lanfrey, notre contact avec Air France. La plupart des délégués internationaux purent assister à la présentation de notre montage audiovisuel que le Parc des Expositions avait fait réaliser par des professionnels. Avec Messieurs Pauphilet et Jéchoux, François Contenay, nos vice-présidents Roger Wackenheim et Jacqueline Vignaud, Alain Laugier et Alain Chevrot, nos femmes et nos représentants de l'industrie française, nous formions une escouade solide, soudée, concentrée, mais joyeuse et décontractée qui tranchait avec celles de nos concurrents. Nous restâmes pendant deux heures à l'écoute de nos invités; je revis plusieurs de mes amis sud-américains et fis la connaissance des représentants du Chili, de Colombie, et de Panama qui me confirmèrent leur soutien. Les Sud-Américains étaient furieux parce que l'anglais était la seule langue officielle du programme, contrairement aux statuts de l'ISR. Je promis au délégué argentin, le seul venu avec un groupe de compatriotes, plus proconsulaire que jamais, que la France voterait pour lui conférer un siège au Conseil Exécutif de l'ISR. Le Professeur Itazil Benicin dos Santos me tomba dans les bras; il était aux anges car j'avais emprunté à l'escale de Panama le même vol Varig pour Los Angeles que lui et il m'y avait vu m'installer dans l'atmosphère nocturne du Boeing endormi. Les Européens étaient très peu nombreux, car le dollar américain cotait à plus de dix francs et l'archipel d'Hawaï situé aux confins de la ligne de changement de date était beaucoup trop éloigné. Avec une cinquantaine de congressistes, les Français étaient de loin les plus présents.

Notre moral était bon au seuil de la soirée occupée par un dîner organisé par la CGR pour rencontrer la délégation japonaise. L'ambiance était beaucoup plus compassée sinon austère et, aujourd'hui encore, je ne peux pas affirmer que nous avions convaincu le Professeur Tokuro Nobechi de voter pour nous ce soir-là. Une chose était évidente, ils étaient furieux contre les Américains qui avaient totalement raté leur congrès. Le nombre de participants était très faible, à peine plus de quinze cents. Leurs radiologues ne s'étaient pas senti concernés par cette manifestation qui ne se situait ni un niveau scientifique élevé, ni dans un endroit touristiquement séduisant tel que se présente Hawaï en juillet. Ils avaient été également desservis par une grève dure de la compagnie United Airlines qui n'avait cessé que quelques jours avant l'ouverture du congrès. Les Japonais n'étaient pas les seuls à se plaindre. Les industriels tenaient leur exposition technique à deux bons miles du congrès dans de très jolies installations Pschitt Orange-Pschitt

Citron ultralégères et incapables de supporter la moindre averse tropicale. Aussi n'y trouvait-on aucun appareillage mais seulement des prospectus et plus d'hôtesses désœuvrées que de visiteurs.

L'Assemblée Générale de l'ISR commença par les interminables rapports du Président, du Secrétaire général et du Trésorier. Je ne me souviens plus très bien dans quel ordre se firent les passages des présentateurs officiels des pays candidats. Indiens et Thaïlandais s'axèrent sur des vidéocassettes purement touristiques. Le montage audiovisuel des Anglais était de bonne facture technique mais d'une totale platitude. Birmingham, même proche de Stratford-upon-Avon et son héritage shakespearien, n'excitait pas et eux qui avaient inventé la scanographie et l'IRM ne songèrent même pas à en faire mention. Trop sûrs d'eux dès le départ, ils péchèrent tant par orgueil que par avarice dans la promotion de leur dossier. Exploiter Paris était une tâche plus facile mais, s'il y avait un peu trop de gastronomie à mon goût dans notre show, nous avions tenu à mettre des ingrédients destinés valoriser notre désir de bâtir un congrès scientifique sérieux. Sauf quelques brèves syncopes, jamais je n'avais douté de notre victoire finale, mais jamais non plus je n'aurais imaginé que nous puissions vaincre dès le premier tour de scrutin. Pendant des semaines, nous avions conjecturé sur des scénarii à trois tours, le dernier devant être éliminé à chaque fois, nous laissant affronter un pugilat avec les Asiatiques en finale. La sanction était sans appel, nous vainquions avec vingt-six voix, cependant que la Thaïlande passait devant l'Inde d'une courte tête. Les Anglais, bons derniers, n'avaient récolté que cinq voix charitablement alimentées par leurs ex-dominions blancs de l'hémisphère Sud, comme me l'avouèrent les délégués australiens devant mon regard goguenard. Le scrutin à bulletin secret nous épargnait les séances de remerciements personnalisés. Nous reçûmes une ovation enthousiaste qui nous fit chaud au cœur. Nous avions mené notre affaire avec professionnalisme et en tirions un grand profit puisque nous n'avions dénigré aucun de nos adversaires. Nous croisâmes la délégation indienne avec tristesse, car elle avait été la plus charmante et sa déception était à la hauteur de ses illusions.

Préparer CM'87 était la tâche suivante. Le lendemain du vote, j'avais l'esprit libre pour recevoir les représentants des sept firmes productrices d'agents de contraste, convoquées pour un business-breakfast pour définir les bases du symposium CM'87. Ils avaient reçu un petit mémoire préparé en vue d'une discussion que je voulais critique et exhaustive. Nous colligeâmes tous les éléments négatifs des symposia précédents. Il en sortit un modèle qui sera consacré par l'expression «esprit de Montbazon». Il fallait un numerus clausus, mais suffisamment souple pour que les cinq continents soient représentés et que des personnalités encore inconnues puissent être incorporées. Il fallait aussi que les sept firmes soient traitées sur un pied d'égalité: chacune serait représentée par quatre délégués et par trois communications orales inscrite dans le programme scientifique, tous et toutes intégralement choisis par elle, sans aucune censure en provenance du Comité scientifique. L'idée prévalait selon laquelle chaque firme aurait le désir de promouvoir ses meilleurs travaux de recherche, pour faire bonne figure devant leurs concurrents. On éviterait ainsi de tomber dans l'hypocrisie habituelle dans laquelle on accueillait une participation de l'industrie dans les programmes scientifiques. La délégation française ne représenterait pas plus de dix pour cent du panel et du programme. La langue officielle serait l'anglais, sans traduction simultanée, à la fois pour des raisons de budget, de communication entre les participants et de place dans la salle de réunion qui devrait rester conviviale. Le symposium serait localisé dans une *trappe*, c'est-à-dire un lieu duquel les participants seraient de l'impossibilité physique de s'enfuir. Les Américains avaient beaucoup déçu à San Francisco en profitant des facilités de transports pour ne passer que le minimum de temps dans le symposium. Certains prirent l'avion la veille au soir de leur présentation et repartirent dès la fin de la discussion; d'autres prirent avantage du décalage horaire entre

les deux Côtes pour arriver par l'avion du matin et ne passer que quelques heures dans la salle de conférence. Or l'intérêt majeur de réunions de ce genre tient dans les rencontres et les discussions informelles entre scientifiques lors des repas et des soirées. Le choix du Broadmore à Colorado Springs avait rempli ce rôle. Il y eut un peu trop de monde à Lyon, mais, on lui avait surtout reproché sa localisation dans un complexe éloigné de la ville et difficilement accessible; plus *grave*, les réjouissances gastronomiques et culturelles avaient été trop nombreuses et trop fatigantes; les scientifiques anglo-saxons sont des couche-tôt qui fonctionnent à l'heure solaire. Enfin, le symposium serait gratuit pour tous, là aussi pour éviter toute hypocrisie et crises de jalousie. Les sept firmes financeraient à parties égales, sur la base de sept mille dollars chacune, un bon budget de plus de sept cent mille francs. Je pouvais ainsi louer le Château d'Artigny pendant une semaine de printemps. Le propriétaire s'était un peu fait tirer l'oreille, le mois de mai étant très riche en jours fériés. La date avait été choisie afin que les participants puissent également se rendre à Lisbonne, où commençait, dès le week-end suivant, le Congrès européen de radiologie. Il y a une jet-set de la radiologie scientifique et de plus en plus d'occasion de voyager, d'où une certaine forme de symbiose qui peut être très favorable à l'une des réunions et désastreuse pour l'autre. Je savais que j'aurais davantage de prétendants à éliminer que l'inverse.

J'ai mon éthique de la jet-set scientifique à laquelle j'ai appartenu pendant vingt-cinq ans d'exercice; elle se refuse à organiser ou à participer à des voyages touristiques où la pédagogie et la science ne sont là que pour justifier un avantage fiscal. Les *boon-doggles*, comme les Américains les appellent, font partie du package des avantages inhérents à la condition académique; l'on est invité à donner une ou deux conférences, toujours les mêmes pendant des années, et, le reste du temps, l'on va pêcher le saumon en Alaska ou l'espadon dans les Caraïbes aux frais du congrès. Je ne voudrais pas passer pour un vertueux excessif, mais j'ai un code d'honneur. On ne fait pas de politique internationale si l'on ne s'inscrit pas pour au moins une communication scientifique originale dans le Congrès qu'on visite, et, de préférence, on paye son inscription au congrès, de façon à rester l'esprit libre pour sa mission principale. À Honolulu, je présenterai devant un auditoire restreint mais professionnel un travail d'avant-garde mené avec les histologistes de Necker sur les effets des nouveaux produits de contraste sur les reins de souris de laboratoire de type Swiss IFFA, réagissant d'assez près comme ceux de l'homme. Les industriels n'aimaient pas mes travaux qui annihilaient ou compliquaient nombre de leurs promotions commerciales, mais ils me respectaient car ils savaient aussi que je ne truquais pas mes résultats et que je vivais de leurs opacifiants sans lesquels aucune radiologie ne peut progresser à l'avantage des malades. D'où l'immense succès d'estime de la formule audacieuse que j'introduisis à Montbazon. La radiologie française se positionnait ainsi en tête des pionniers de l'éthique industrielle appliquée aux sciences cliniques, un concept alors réputé inconcevable.

Sauf à se passionner pour le golf, le surf et le windsurf sur les rouleaux du Pacifique moins monstrueux en juillet qu'en hiver, Honolulu n'a pas de ressources touristiques inépuisables. Une journée de ballade dans les plantations d'ananas et de palmiers ne suffit pas à nourrir le cerveau. Le circuit en avion des autres îles de l'archipel ne manqua pas d'intérêt, mais il était interdit de survoler la région des volcans éruptifs de l'île d'Hawaï, alors très actifs. Mon coup de soleil ne guérissait pas et menaçait même de tourner à une grave phlébite de la jambe. La providence se matérialisa par une Française mariée à un Américain agent de la CIA, recrutée par ICR'85 pour accueillir les étrangers. Je retrouvai sa trace par le biais d'un restaurant thaï où je prenais tous mes repas, une fois le congrès fermé, et qu'elle nous avait recommandé. Elle m'invita à déjeuner le dimanche midi d'un repas vietnamien et elle découvrit ma jambe avec effroi avant de la laver elle-même à l'eau claire. Elle me promit de me guérir en quelques heures. Sur ce,

elle alla couper quelques feuilles d'aloès dans son jardinet et en fit des tranches épaisses dont elle m'appliqua la chair grasse directement sur la peau brûlée et infectée sur laquelle elle passa et repassa une douzaine de fois. En quelques minutes, la douleur cessa; en quelques heures, l'œdème et la rougeur disparurent; deux jours plus tard et après quatre badigeonnages, tout était guéri. Elle m'apprit alors que les métallurgistes des chantiers navals de Pearl Harbor ne partent jamais travailler sans leur tranche d'aloès frais dans un sac plastique et que leurs brûlures ne s'infectent jamais. Je raconterai plus tard cette miraculeuse guérison à Milos Sovak qui fera l'analyse chimique de la chair dans son laboratoire; il y découvrira des substances *steroid-like*, dont la structure chimique s'apparentait avec celle des hormones surrénaliennes et qui possédaient certaines propriétés anti-inflammatoires de la cortisone; elles étaient déjà toutes inventoriées et brevetées.

À Buenos Aires, mon amie Rose-Marie m'avait raconté une drôle d'histoire faite d'une grave infection d'un rein survenue dans son enfance; à bout de ressources, elle avait été envoyée dans le nord de l'Argentine, près de la frontière brésilienne où elle avait été soignée et guérie par la bave d'un crapaud selon une méthode indienne ancestrale. Bien qu'elle fut à l'évidence sincère, j'avais avalé son récit avec réserve, mettant cette sorcellerie sur le compte de souvenirs de jeunesse mal digérés. J'eus tort car, quelques jours plus tard et sans que j'eusse évoqué ce sujet dans la conversation, un VSNA me raconta la même histoire à Caracas. Voilà un aloès et un crapaud qu'on ne nous enseignait pas à la faculté.

Le couple me fit visiter une léproserie située sur les hauteurs surplombant la ville, dont il s'occupait avec la même sollicitude que Raoul Follereau; j'ignorais que la maladie sévissait dans le Pacifique. Mon hôtesse était inquiète des rumeurs dont elle avait l'écho selon lequel l'antisémitisme progressait à pas de géant en France; elle avait milité à gauche quand elle était étudiante à Paris et n'avait pas oublié comment elle avait été cognée par Jean-Marie le Pen qui lui avait laissé un coquard en souvenir d'une bagarre de nuit.

Easy driver in California (juillet 1985)

Je louai une voiture à Los Angeles pour passer la semaine de vacances qui m'attendait en Californie. Je longeai la Côte Pacifique par le Highway #1 pour faire un léger détour par le château désert des Hearst qui avait servi de modèle à Orson Welles pour son film Citizen Kane. Big Sur et ses fauves de mer rugissants exhalaient une odeur de ménagerie puissamment terrienne. Carmel et ses villas pour milliardaires n'étaient plus dans mes moyens, je ne fis qu'y passer. La route côtière restera très longtemps fermée sur une bonne cinquante de miles, avant que les conséquences d'un effroyable effondrement de la corniche en falaise friable ne soient réparées. Il fallait passer par Salinas, une ville sans intérêt, sauf pour ceux qui avaient aimé James Dean et Steinbeck.

À San Francisco, comme souvent en juillet, il faisait froid et pluvieux. Je donnai ma conférence sur les parathyroïdes chez Charles Higgins; il avait quitté l'UCSD pour l'UCSF et le Moffit Hospital où il allait s'investir dans la résonance magnétique à tropisme cardio-vasculaire. J'y retrouvai Gretchen Gooding toujours épatée par la beauté de mes images obtenue avec le Scanel 500 et sa sonde à barette de 7MHz. Je passai la soirée chez David Spring, un uroradiologue ami de Laure Mazzara, maintenant établie à Palo Alto, qui s'étaient retrouvés grâce à notre livre *Intravenous Urography*.

Le lendemain, je descendis d'une traite sur le Freeway #5 jusqu'à San Diego, le long de la plaine sous une température torride seulement supportable avec l'air conditionné. John

Amberg m'invita à effectuer un parcours au La Jolla Country Club. *«JF, your golf has become respectable»*. Je n'avais jamais aussi bien joué, comme quoi le mental joue un rôle essentiel dans ce sport infernal que j'avais massacré à Asunción, alors que j'étais l'invité d'un ambassadeur pour la première et dernière fois de mon existence, et m'étais couvert de honte. J'étais porté par l'état de grâce.

UN ÉTÉ 85 EN FRANCE

PRÉPARER BOUCICAUT-VAUGIRARD

Beaucoup de travail m'attendait à Paris. Ma demande de mutation pour l'hôpital Boucicaut avait été acceptée. J'avais deux mois pour faire mes bagages et préparer la rentrée d'octobre. Les vacances avaient vidé les services et je pouvais me faire des cheveux pour le recrutement d'une équipe médicale. J'héritais d'un service vétuste et dépourvu de tout état-major. Je n'aurais pour démarrer ni assistant, ni chef de clinique, ni interne, seulement un attaché consultant seul rescapé de la chefferie précédente. Quelques fidèles de Corentin Celton - Rino Ramella, Lyliane Dumontier, Juan-Manuel Vinas, Nicole Laborie, Armelle Tiercelin, Pascal, Guermonprez... - allaient me suivre, mais cela ne suffisait pas. Après une redoutable discussion avec l'administration pour que je récupère un nombre suffisant de vacations d'attaché de trois heures et demie chacune,

- La tradition voulait que l'on amputât le nouveau chef de service d'un bon tiers de ses effectifs, déshabillant donc Jean-François pour habiller Isidore Machin, mais là on était allé vraiment trop loin, -

j'envoyai une lettre circulaire à tous les membres du CERF pour procéder au recrutement de quatre jeunes attachés à onze vacations hebdomadaires, le maximum qu'autorisait le règlement administratif à l'Assistance Publique. Ce ne pouvait intéresser que des étudiants en cours de formation car les émoluments équivalaient à peine à ceux d'un interne des hôpitaux, lui salarié. Je reçus une dizaine de réponses. Je n'en connaissais aucun, mais certains m'étaient recommandés par de vrais amis.

Je sélectionnai mes *Quatre Mousquetaires* après de longs entretiens personnalisés. Ils seront investis de responsabilités considérables clairement définies, en échange de quoi ils se défonceront et seront les vrais acteurs du succès de la bande de Boucicaut. Mourad Souissi venait de Necker avec un gros bagage uroradiologique, une stature athlétique et un rare pouvoir de séduction. Joël Chabriais arrivait de l'Institut Gustave Roussy de Villejuif avec une expertise en ORL et un incroyable projet de recherche en informatique scientifique en collaboration avec l'unité Inserm de Robert di Paola. Fanny Balleyguier apportait de Beaujon l'imagerie digestive, Martine Hirsch de Broussais sa pratique de l'échographie générale. Ils étaient tous inscrits en troisième année du CES et passeront l'examen national sans coup férir. Surprise agréable, comme à Corentin, l'équipe de manipulateurs était saine et compétente, garantie incontournable du succès d'un patron fondé sur une excellente collaboration amicale entre les médecins et le personnel paramédical, une exigence à laquelle je ne renoncerai jamais. Le service, petit de taille, était sur deux niveaux; très compact, il privilégiait un esprit de chapelle propice à la chaleur des contacts humains, patients et personnel inclus. L'administration m'aidera à accomplir mes objectifs, mais il me faudra plusieurs mois pour que le sous-sol soit rénové, avec un vrai bureau ouvert à tous, une bonne salle d'échographie et une salle de cours. *«Jean-François Moreau, maintenant, vous êtes devenu un homme de pouvoir»*, m'avait affirmé Henri Nahum, recevant

le vainqueur d'Hawaï.

Le coup de Corentin Celton

J'abandonnai Corentin Celton avec nostalgie. M'y succédait Jeannine Pradel, obligée de quitter le condamné à mort hôpital Vaugirard où elle avait fait toute sa carrière de chef de service; sa transformation en hôpital gériatrique se fera quelques années plus tard, payée par une opération immobilière Cogedim à la facture douteuse. A Corentin, elle trouva un bijou de petit service dont j'avais obtenu la réfection de la moitié consacrée à la radiologie générale, au prix d'une action hardie, à laquelle je donnerai le nom de *«coup de Corentin Celton»*. Depuis un peu moins de dix ans, chaque établissement de l'AP se voyait attribuer une dotation annuelle de crédits d'équipement qui, dans le meilleur des cas, représentait le cinquième des besoins réels. Manifestation la plus criante de la *perte du pouvoir* des médecins, la ventilation de cette dotation était confiée à la Commission Consultative Médicale de l'établissement, le CCM élu par collèges; au cours de séances homériques s'opposaient schématiquement les nombreux petits maigres qui comptaient en KF, aux gros durs, dont les besoins s'exprimaient en MF; le radiologue en était le plus vorace et réunissait souvent l'unanimité contre lui. Qui condamnait les uns et les autres à se faire hara-kiri, au profit d'un saupoudrage qui permettrait de se présenter devant son équipe avec un os à ronger? L'intelligence ou la bêtise? Un mélange des deux, fonction de la carrure du président, nécessairement un médecin des hôpitaux, plus souvent un vieux cacique fédérateur des maigrelets qu'un jeune-turc à la vision grandiose. Les médecins, trop souvent, confondaient guitare et naviguer, s'opposaient les uns aux autres avec une frénétique intensité, parfois une violence à la limite de l'exutoire physique. L'administration y trouvait une grande source de délectation, du moins celle qui sortait de l'école de Rennes formatrice de ses futurs cadres directeurs ; la traditionnelle, issue du rang, était plus circonspecte et moins technocratique, davantage (voire trop) consciente qu'elle était de l'importance du subjectif dans l'acte de soin médical.

Lors de la dernière grande réunion du CCM de 1984, j'avais réussi à convaincre son président Louis Moreau, un ancien baroudeur de l'Indo avec qui s'était établie une grande complicité après une première année difficile, et tous mes collègues à sa suite, de prendre l'administration à son propre usage de la perversité. Il fallait remplacer l'unique table de radiodiagnostic télécommandée hors d'âge. Son coût épongeait la totalité de l'enveloppe hospitalière de un mégafranc à elle seule. En votant à l'unanimité l'attribution de cette somme à cette seule acquisition, le CCM mettait l'administration échec et mat; sauf à elle de perdre toute autorité en reniant son officiel discours de Raminagrobis, elle devrait payer la table sur la dotation globale du Siège de l'avenue Victoria et ventiler des crédits supplémentaires à hauteur des besoins incompressibles des «petits maigres» de Corentin. Ce qu'elle fit en offrant la réfection du futur service de Jeannine, convaincue de la pertinence de ma philosophie de la radiologie gériatrique, initiée par mon aîné Jacques Bernard et exprimée lors d'une Table Ronde aux Entretiens de Bichât que Marc Levesque m'avait confiée l'année précédente. Elle prit la relève avec dynamisme. Je la chargeai de la session consacrée à ce thème révolutionnaire lors d'ICR'89. Elle me témoignera plus directement sa sympathie en acceptant de me donner le vieux sénographe, plus utile à Boucicaut qu'à Issy, qui allait bientôt perdre la chirurgie, puis la médecine universitaire au départ à la retraite de leurs titulaires.

8.2

HOMO VIR POTENS APUD LUTETIANCES
1985 - 1989

Uroradiologie'86 - film 35mm

Il m'est arrivé une dizaine de fois dans ma vie, écrivais-je en 1985, d'entrer dans un amphithéâtre à reculons, certain que je ferais un *bide*. On n'est pas toujours au mieux de sa forme. Mais je pensais surtout à un cours que je haïssais viscéralement, tant il m'était impossible de faire entrer en cinquante minutes une initiation valable à la radiologie de l'appareil urogénital, à l'attention des étudiants en médecine débutants. Il m'aurait fallu disposer d'une tranche de deux heures; je mettrai quinze ans et un scandale pour les obtenir. Un scandale, car j'avais été une fois dans l'obligation de quitter l'amphithéâtre, furieux et engueulant des étudiants plus ou moins alors en rébellion généralisée, peu pressés d'y pénétrer, me faisant perdre autant de minutes précieuses. Le chœur des vierges professorales n'avaient pas manqué de s'en offusquer et j'avais été dispensé de ce pensum, à mon grand soulagement, mon exil corentin celtonien me mettant opportunément hors-jeu. Si j'y avais gagné en confort, c'était tout de même un des très rares échecs de ma vie d'enseignant, une verrue à éradiquer par le haut.

J'eus l'idée de bâtir le scénario d'un film sur ce sujet. Le docteur O Triquet, le directeur de l'Institut Schering qu'il venait de créer, me proposa de produire et de m'aider à réaliser avec une équipe de cinéastes menée par le dernier directeur du Centre audiovisuel de Saint-Cloud avant sa fermeture, Monsieur Garabédian. Les contraintes se révélèrent considérables car le film avait été sélectionné sur titre par le service de la formation médicale télévisée de l'A2, dirigé par le Professeur Lucien Leger, pour passer le dimanche matin en toute discrétion et sans publicité avant les services religieux. Sa durée ne pouvait excéder les trente minutes chrono réglementaires. Je savais ce que je voulais, mais il me fallut un certain temps pour que l'éclair jaillisse et que je puisse donner quelques fils conducteurs à l'équipe cinématographique de cinq personnes qui m'était allouée et attendait de moi des séquences excitantes. Le film se fera dans une ambiance bien différente de ce qu'ils auraient aimé, tant je leur imposerai de séances fastidieuses de prises de vue de clichés radiographiques statiques, bien loin de leurs habitudes de tournage: elles se passaient dans mon nouveau bureau trop exigu et surchauffé de Boucicaut, sans commentaires éclairants sur l'intérêt réel de la matière qu'ils filmaient sur un négatoscope heureusement d'excellente qualité. Les séquences animées étaient rares, limitées à quelques vues de transports ferroviaires de la Région parisienne; leur courage fut mis à rude épreuve lorsque les rushes étaient projetés, sans références à un scénario qui n'existait que dans ma tête… Je n'ose dire *et encore*!

La date de projection sur Antenne 2 avait été fixée et confirmée, le désastre paraissait inévitable. Jour et nuit durant tout un week-end, Garabédian, sa monteuse et moi passerons des heures, des minutes et des secondes à visionner, tailler, couper, monter et démonter, coller des dizaines de courtes séquences les unes après les autres, chronomètre en main, toujours sans scripte préconçu. Mais, petit à petit, le film prenait corps et mes deux associés se rendirent progressivement compte qu'un produit élaboré émergeait de ce long travail ingrat dans sa forme. À trois heures du matin, dans la nuit du dimanche au lundi, se déroula en 35mm, devant les yeux usés du trio épuisé mais aux anges, un film muet de vingt-huit minutes, divisé en trois actes

séparés par quelques secondes de passages de trains censés symboliser, selon leurs dates de mise en service, les étapes du progrès de l'uroradiologie devenue imagerie génito-urinaire. Restait à le sonoriser en post-synchronisation; ce sera fait le samedi suivant, non sans imperfections, incorrigibles durant le très court créneau d'une heure à peine que m'octroya l'ingénieur du son; petits bouts par petits bouts, je dus improviser un commentaire *off* sans possibilité de reprise. J'en sortis éreinté. Mais le film était bon et prêt à temps pour une diffusion le dimanche matin suivant.

Déjà parti pour l'Uruguay, je ne le verrai pas autrement que sur la copie en 16mm que m'offrit l'Institut Schering. J'en aurai des échos très favorables, à commencer par les félicitations de Lucien Leger qui en était spécialement avare; mais aussi en provenance d'auditeurs inattendus appartenant à un public en principe exclu de ce type d'émissions, en fait très regardées par des auditeurs protéiformes. Mon beau-père, alors hospitalisé à la Salpêtrière, m'identifia à ma voix. Michèle Audon, une amie alors en charge du projet cahotique d'Opéra de la Bastille que m'avait présentée Milos Sovak, reconnut ma voix en prenant son bain dans un hôtel de province, le poste maintenu en ambiance sonore maximale. J'obtiendrai un prix du meilleur film au festival du film médical d'Amiens, *Filmed'88*, et l'Institut Schering en fera une présentation officielle lors d'une grande réunion nationale. Mais le succès du film sera consacré par mes étudiants retrouvés qui le plébisciteront au grand dam du chœur des vierges académiques, bien incapables d'en faire autant. Je pouvais entrer de nouveau dans l'amphithéâtre le visage serein. Les étudiants riaient bien un peu au début quand j'introduisais trop pompeusement mon propos, un épreuve de quelques secondes qu'avait fini par m'imposer le metteur en scène, mais très vite le silence se faisait et il arrivait que des applaudissements concluent la projection, phénomène inhabituel autant qu'incongru dans la vie universitaire qui couronnait les prestations dans lesquelles je m'engageais corps et bien.

Il m'est arrivé de regretter de ne pas avoir pu disposer, à l'instar de Barry Goldberg ou d'Alexander Margulis, d'installations de studio d'enregistrement audiovisuel dans les amphithéâtres mêmes où je professais à l'acmé de mes potentiels pédagogiques. Un enseignant, comme n'importe quel artiste professionnel, peut se trouver dans un état de grâce imprévisible asymptotiquement proche de la perfection et qui ne se reproduira jamais plus. Jean-Pierre Grünfeld coordonnait le tout nouveau DES de néphrologie et me demanda d'assurer avec deux amis, le transplanteur Jean-Marie Idatte et le biologiste Michel Paillard, un module intitulé «Epreuves fonctionnelles et imagerie en néphrologie». Nous produirons tous les trois, en 1986, pendant un week-end plein, vécu avec les étudiants dans l'amphithéâtre des cours et le réfectoire de l'hôpital Louis Mourier de Colombes, un happening extraordinaire, trio porté que nous serons par une séduction, un talent, une vitalité et une inventivité jamais égalées à mon niveau depuis. *Sic transit gloria mundi* mais quel dommage! Ces états de grâce académiques tiennent du *bœuf* et de la *jam-session* des poètes et des musiciens. Je me souviens avoir entendu un reporter de France-Soir raconter comment, revenant tout excité conter un scoop éclatant à son rédacteur en chef, Pierre Lazareff; ce dernier lui tint à peu près ce langage: *«Ne me dis rien, écris sur le champ ton truc sur ton papier, tu ne regretteras rien, sinon ton histoire galvaudée aura perdu toute sa force et son parfum!»*

CONSTRUIRE ICR'89 ET REDRESSER L'ISR (1985 - 1988)

Un long voyage m'attendait en ce début de printemps 1986. La première des quatre années qui nous attendaient pour construire ICR'89 fut de loin la meilleure. Le stress n'était pas encore là, quotidiennement érosif. Dans les mois qui suivent un succès comme celui d'Honolulu, s'établit un état de grâce à exploiter au mieux pour créer des structures de travail solides.

François Contenay, maintenant patron de sa propre maison *Convergences*, gardait la maîtrise d'œuvre de l'organisation technique, mais il lui fallait se muscler. Il reconstruisit la ligue qu'il avait formée lors du congrès européen de Bordeaux avec Francis Pasquier-Doumer en charge de l'avant-garde, et Patrice Lamot qui avait avec la *Socfi* une solide installation informatique. De notre côté, il fallait investir toute la radiologie française dans l'entreprise: universitaires parisiens et provinciaux, radiologues hospitaliers civils et militaires, radiologues libéraux et nouveaux imageurs venus d'horizons divers, des cliniciens comme des chercheurs venus de la technologie industrielle ou de laboratoires à découvrir. Dans une affaire aussi colossale où l'on se fait plus d'ennemis que d'amis et l'on perd plus d'amis qu'on en gagne, la politique est omniprésente et le choix des personnes déterminant. Le principe retenu fut de constituer des trios en charge des nombreuses sous-spécialités cliniques, anatomiques, technologiques et satellites. On honorera les aînés, pour la plupart provinciaux, avec les présidences; la tranche des quadras-quinquas fournira le gros du travail par les secrétariats généraux, tous parisiens; la jeunesse, principalement provinciale, apportera son goût de l'innovation et sa connaissance des valeurs internationales de référence aux postes d'adjoints.

Je savais d'emblée que le versant national du congrès ne serait pas le secteur où je m'exprimerais le mieux, faute d'être suffisamment porté vers les compromis indispensables à toute aventure humaine. Le secteur international me convenait davantage. Pragmatiquement parlant, il n'y avait qu'une alternative: ICR'89 serait un énorme succès ou un Trafalgar désastreux. À y regarder de près, la situation n'était pas brillante. ICR'85 avait été un échec total, - je revoyais mon interlocuteur argentin déguisé en touriste anglais des années folles, partant explorer les blocs de lave d'Oahu en frappant l'air brûlant d'imprécations en castellano des Deux-Siciles, *un fracasó, una derrota, un fiasco, un desastre, un terramoto...* -, dont les conséquences s'avéraient abyssales. Participation insuffisante, programme scientifique médiocre, déroute financière, crise internationale dans l'ISR, crise nationale aux USA, rien ne nous était épargné, mais nous gardions un optimisme de projet bien né et jusque-là bien mené. Toutefois, les Américains pouvaient envisager l'avenir avec sérénité, l'échec d'Hawaï sonnait le glas de tous les projets de concurrence à opposer au RSNA, maintenant bien établi à Chicago, où il drainait tous les ans davantage de participants venus du monde entier, déjà au nombre d'une trentaine de milliers en 1985, dont de plus en plus de Français.

Le principe de la pérennité des congrès internationaux était posé d'emblée négativement; même les Allemands et les Hollandais remettaient en cause leur soutien à ICR'89. Ils étaient peu désireux de voir se profiler un concurrent français de leur projet européen qu'ils voulaient de siège naturellement situé en Lotharingie germanophone, à Vienne plus précisément. Le RSNA avait résolu le problème des langues officielles, si tant est qu'il l'ait jamais évoqué, l'anglo-américain s'imposait et nulle interprétation simultanée ne se discutait en quelle que langue que ce fut. Durant mes deux premiers symposium, j'avais moi-même expérimenté à la fois son coût exorbitant et la difficulté de trouver à Paris des interprètes compétents et agiles en anglais médical technologique, capables de s'adapter à des débits de langage très rapides. Combien de fois, à Bruxelles, n'avions nous pas entendus dans les écouteurs l'interprète cesser sa traduction en arguant de son incapacité de suivre un orateur au parler naturellement volubile?

ICR'85 avait démontré la faiblesse morale de l'ISR. Contrairement aux autres disciplines médicales dont l'activité mondiale est régulée par des sociétés savantes internationales puissantes et bien organisées; l'ISR n'avait pas résisté à l'absence de grands leaders à envergure supranationale, pour autant qu'on considère les Américains - et qu'ils se considèrent eux-mêmes - comme des nationaux! Se creusait depuis près de dix ans un fossé entre pays riches et pauvres face aux technologies anciennes et nouvelles; plus trivialement, les échecs

successifs de Rio et d'Honolulu restaient à la surface. Seule personnalité estimée et respectée mais froidement isolée dans son bastion suisse allemand, le peu charismatique Secrétaire Général-Trésorier Walter Fuchs maintenait, solitaire, la flamme vacillante de la légitimité en cours de dévaluation. Un conflit très grave l'opposait aux Américains qui refusaient de se plier aux statuts et règlements de l'ISR. Le Président d'ICR'85, Robert Moseley, un très grand radiologue, se mourait d'un cancer du colon et n'avait fait à Hawaï qu'une digne figuration. Or, il était *de jure* personnellement responsable du Congrès et était devenu le Président de l'ISR pour les quatre années consécutives, donc jusqu'à ICR'89; le Président, Maurice Tubiana en l'occurrence, en devenait lui-même le vice-président. En fait, Moseley délégua à son secrétaire général, Luther Brady, le soin de négocier sa désastreuse *succession*. En tant que président de la section radiodiagnostic, j'étais de droit membre de tous les comités de l'ISR et, de ce fait, partie prenante dans la crise dont je mesurai vite les dangers catastrophiques qu'elle nous faisait courir. Un congrès international sans autorité morale est un vaisseau sans moteur ni voile. Même lamentable, celle de l'ISR était indispensable à la bonne marche de nos affaires. Moins que jamais, il fallait tricher avec les statuts qui avaient été profondément modifiés à Hawaï, avec la création d'une section radiothérapique autonome qui n'aurait jamais de mal à tirer son épingle du jeu, quoi qu'il arrive, contrairement à celle du radiodiagnostic, vrai géant acromégale aux pieds d'argile.

Walter Fuchs ne tarda pas à venir plaider son dossier à Paris, au cours d'une réunion dramatique tenue au Centre Antoine Béclère, là même où Antoinette l'avait gratifié de sa confiance et d'une somme d'argent colossale. Cet homme fortuné et cultivé, athlétique et élégant, habituellement rose et frais comme le chef d'orchestre von Karajan, était décomposé, vert, fripé, tapi dans un coin sombre, devant cette tablée d'une douzaine de dirigeants français qui prenaient leur revanche sur sa morgue ordinaire et sa francophobie, en discutant de son sort sans précautions oratoires superflues. Cela dit, personne ne savait quoi faire et je le priai de ne pas démissionner de sa fonction dont je me sentais intégralement solidaire. Je votai donc résolument contre toute solution de compromis de petite épicerie permettant d'effacer indûment la dette américaine, c'est-à-dire sans contreparties pour le radiodiagnostic. Il n'était pas question d'abandonner l'Amérique de Gary Cooper aux seuls émules de Sergio Leone rêvant du rôle d'Avida Dollar; j'en étais honteux et malade pour elle. Je ne pourrai arriver à temps pour empêcher la prise de la Présidence de l'ISR par Maurice Tubiana, *en passant* comme on dit aux échecs, avec la complicité de son collègue du board américain; c'était un moindre mal mais inopportun tant nous cumulions trop de pouvoirs virtuels. Je mettrai toute mon énergie et mes ressources pour improviser une stratégie infiniment plus gratifiante pour Paris qui s'appliquera sur toute l'année 1986, sans pouvoir discerner encore aujourd'hui ce qui reviendra au hasard et à la nécessité dans son succès final.

Il y avait beaucoup plus grave encore que le déficit financier d'Hawaï qui ne restera qu'une affaire à régler entre Américains. L'ISR ne s'était dotée d'aucune presse scientifique ni de bulletins de liaison réguliers; elle ne possédait pas davantage de fichiers de ses membres qui étaient gérés dans la plus grande confidentialité par et dans les pays membres eux-mêmes. Nous ne disposions donc d'aucun véhicule médiatique organisé pour assurer une diffusion de nos informations et nos messages à l'échelle internationale; il y avait donc à prévoir d'énormes difficultés pour transmettre nos mailings de façon efficace et relativement bon marché. La promotion d'ICR'89 ne pourra être que coûteuse en numéraire, exigeante en hommes, aléatoire dans ses déroulements et constamment improvisée en direction de pays et de sociétés dont nous ignorions presque tout, en dehors de la France, de la Francophonie et de l'Europe Occidentale. Nous décidâmes de nous transformer en commis voyageurs en occupant le terrain des grands congrès nationaux et continentaux, de limiter au strict minimum les envois postaux et de nous

équiper de télécopieurs. Des trois mousquetaires du radiodiagnostic, Jean-Michel Bigot aura à faire le plus gros effort intellectuel d'adaptation à l'anglophonie obligée de notre équipe à l'étranger; je payerai le plus gros tribut au kilométrage en avion sur les cinq continents; Michel Bellet me soutiendra en direction de l'hispanophonie et contrôlera efficacement les finances avec l'aide de Guy Pallardy.

Punta del Este, Uruguay, mars 1986

Fin mars 1986, je partis pour un tour panaméricain. Les Uruguayens organisaient des journées d'enseignement à Punta del Este auxquelles plusieurs conférenciers français étaient invités et je faisais partie du convoi. Ce fut l'occasion de renouer les liens avec les soutiens de l'année précédente et de nombreux radiologues praticiens du Cône Sud. Ce fut aussi ma première rencontre avec une femme étonnante, prénommée Teresa, qui tenait l'agence argentine de la Société Agfa-Gevaert spécialisée dans les surfaces sensibles qui avait organisé ma conférence de l'année passée. Son dynamisme général n'avait d'égal que la passion qui l'animait pour son métier et son désir d'aider à la promotion d'ICR'89 en Amérique Latine où elle jouissait d'une grande popularité. Elle se mit en quatre pour me faire de cette semaine à la fois une courte période de farniente et une percée scientifique en hispanophonie. Le directeur du programme m'avait demandé un titre de conférence; je lui en envoyai quatre, tous axés sur mon expérience en échographie; sans trop savoir pourquoi, juste avant de clore la lettre, j'y ajoutai le sujet des accidents de produits de contraste iodés. À mon grand étonnement, tous furent acceptés. Je ne résistai pas à la volupté de m'exprimer de nouveau en espagnol. Je ne manque pas de rendre hommage à la traduction simultanée en français d'une qualité exceptionnelle donnée par la meilleure interprète jamais rencontrée, tous lieux et langages confondus; le débit survolté dans le parler usuel donne un réel avantage à ces enfants du Rio de la Plata pour la pratique de ce métier difficile.

A la fin de ma conférence sur les produits de contraste, je vis arriver une jeune femme de Cordoba, ville située sur le contrefort des Andes. Elle était la première radiologue d'Argentine à être poursuivie devant les tribunaux à la suite du décès d'un malade dans son cabinet; on lui reprochait de n'avoir pas fait préalablement les tests de tolérance à l'iode, depuis longtemps abandonnés en France parce qu'aussi dangereux qu'inefficaces. Ma conférence l'avait soulagée. En Argentine comme dans toute l'Amérique latine, la position officielle était la même que celle qui prévalait en Europe dans la première moitié du siècle et que Jean-René Michel avait tant combattue avec Coliez, le Club du Rein et bien d'autres, au prix d'un succès qui libérait les rapports d'expertises médico-légales d'une hypothèque faussement scientifique. Je lui promis d'envoyer dès mon retour le tiré-à-part d'un article princeps signé par les noms prestigieux de l'allergologiste René Wolfromm et des médecins légistes Derobert et Guy Dehouve, paru à cette fin dans les Annales de Médecine légale; ils rapportaient non seulement le résultat d'une vaste enquête effectuée en France, mais aussi les conclusions similaires d'enquêtes nord-américaines concordantes. J'en possédais un, perdu au fond d'un carton, égaré au cours du déménagement; trop impatiente, elle voyagea à Paris sans me prévenir pour le quérir en vain; je lui donnai l'article que j'avais publié dans les Feuillets de Radiologie avec Christian Debras.

À la fin mars, Punta del Este entre en automne. Ce Deauville du Cône Sud est riche en terrains de golf dont la verdoyance doit tout à l'humidité atlantique du climat, et les arbres tout à la force vive du Rio de la Plata. Plusieurs dix-huit trous s'y croisent, offrant de longs parcours plus ou moins naturellement ondulés, éloignant notablement les joueurs de l'estancia centrale qui sert de club-house. Ce matin-là, contrairement à tous les autres participants du cours, j'étais libre de tout engagement et j'exprimai le désir de me lancer sur un des links dès le petit matin.

José-Honorio n'imaginait pas que je puisse jouer autrement que scratch et m'aida à charger un sac complet de compétiteur sur mes épaules qui ployèrent sous le poids. Quelques happy fews assistèrent à mon envol prudent au fer 9, quand ils m'avaient présenté un drive bien raide et plan. Je partis en compagnie d'un couple de Yankees retraités de la CIA à Buenos Aires, confits dans le mépris des *Latinos* taxés de n'être que des *arrogant beggers*, et de la charmante épouse ophtalmologiste d'un conférencier désireuse de s'offrir une petite ballade dans un beau paysage. On avait trop investi sur un talent que je n'avais pas et mes accompagnateurs tardèrent d'autant plus à regretter leur sortie que d'énormes nuages noirs s'amoncelaient dans un ciel dont la sérénité allait s'assombrir aussi vite que notre humeur. Les Yankees m'abandonnèrent après avoir été agressés par un couple de gauchos qui nous visaient à la nuque comme à Waïkiki Beach, pressés qu'ils étaient de rentrer avant le déluge qui allait s'abattre. Puis, ce fut le tour de ma groupie partie sans vêtement de pluie. Enfin seul, j'allais pouvoir m'exprimer à ma main quand, deux par-4 et une heure plus tard, je n'avais plus un poil de sec de la tête aux pieds. Je rentrai frigorifié par cette pluie qui venait de l'Antarctique, face à tout le cours hilare et sarcastique devant la vedette rincée. Ici, on naissait marin comme à Portsmouth, golfeur comme à St Andrews, cavalier comme à Saumur! Qu'étais-je allé faire dans cette galère? Rien d'autre que vivre ma vie, comme elle se présentait, un Rouletabille tantôt Cosinus tantôt Fenouillard, avec la chance de pouvoir rire avec les autres, un verre de pisco à la main que l'on ne manqua pas de m'offrir gracieusement.

J'augmenterai ma collection de cendriers uruguayens avec celui plastifié d'un bordel, «la Casa de Nana»; un professeur de radiologie, un vilain coco fort sympathique et fortement marginalisé, m'y entraîna…, comme il entrainera une vingtaine de radiologues locaux à paris en 89. La tenancière était hors d'âge et plus maquerelle que nature, mais elle était très fière de ses filles qu'elle garantissait être plus saines que les baigneuses de la société bourgeoise qu'on pouvait draguer sur les plages *urf* de Punta del Este ou de Mar de Plata. Je garde l'image de celles, noires de poils et chairs blanches alabastrines, fuselées à la Sophie Marceau, qui se tenaient dans des petites stalles carrées et dont la réelle beauté plastique n'avait rien à envier à celle des hardeuses que l'Europe de l'Est fournira plus tard. Ce bordel à la Mac Orlan fut fermé à la retraite de son irremplaçable maquerelle. De toute façon, il aurait été mortellement concurrencé par des gogo-bars mieux adaptés aux nouvelles modes de consommation sexuelle.

Buenos Aires

Certes les distances entre villes du Rio de la Plata sont courtes mais, grâce à Teresa et sa maîtrise des navettes aériennes et fluviales, les déplacements entre Punta del Este, Montevideo et Buenos Aires s'effectuèrent comme dans un rêve. Rose-Marie Achard m'emmena dans sa R4 visiter sa future maison de campagne en chantier dans une lointaine banlieue déserte où l'on pouvait encore se faire mordre par des trigonocéphales... On pouvait aussi se faire agresser par des voyous qu'elle dissuadait avec le tir précis de l'énorme Colt45 qu'elle emportait toujours avec elle; je la voyais très bien en *pistolera*, minuscule puce mince, musclée et souple, forte et agile comme peut l'être une ballerine du Teatro Colon parfaitement entraînée à se faire respecter de la Boca à San Telmo depuis l'école primaire. Nous étions à cinquante kilomètres de la capitale, et c'était la pampa à perte de vue, verte avec son herbe rase plantée dans la terre épaisse. *«Tu vois... c'est comme ça... deux mille kilomètres sans rien, jusqu'au Brésil!»* Plat pays qui est le sien, plus que la Belgique et la Hollande réunies, sans rien qui vienne briser la ligne d'horizon, plus loin que tout, où je ne pourrai jamais imaginer de vivre, même en siphonnant des litres de maté, même en compagnie de Rose-Marie.

Escale à Lima, Pérou

L'Institut Schering, pour me remercier d'avoir mené à bien le film de l'A2, m'avait gratifié du billet d'avion Buenos Aires - Los Angeles qui me permettait de faire une escale de deux jours à Lima où m'attendait l'accueil enthousiaste de la médecine péruvienne. Le jeune Président Alan Garcia avait rétabli le couvre-feu, mais le climat n'en était pas davantage meilleur pour autant, sauf dans l'îlot surprotégé de Miraflores. J'atterris encore plus tard que la première fois et fut transporté dans la voiture du Conseiller culturel, Monsieur Rose, toujours aussi inquiet.

Je n'avais pas oublié Jorge Velasquez-Pomar ni son association. Dès mon retour de France, j'avais pris contact avec Philippe Rossillon, le fondateur et Secrétaire général de l'Union Latine, une structure de dimension gaullienne qui avait l'ambition avouée de diffuser une force culturelle capable de s'opposer à l'impérialisme nord-américain, notamment en Amérique latine. Il m'avait reçu à bras ouverts, dès ma première sollicitation. A mon très grand étonnement, il adhéra immédiatement au projet de bibliothèque, fixa le montant d'une généreuse enveloppe et dégagea les crédits. Je m'attelai à éplucher les catalogues des maisons françaises d'édition médicale et établis une liste la plus éclectique possible dont il régla l'addition sur le champ. Restait à trouver le moyen de faire transporter un colis pesant son poids de quintaux jusqu'à la capitale la plus occidentale du sous-continent située à douze mille kilomètres de Paris, en toute sécurité et assez tôt pour que son arrivée et la mienne coïncident. Utiliser le bateau était exclu, comme la valise diplomatique que seuls les naïfs imaginent extensible à l'infini, alors qu'elle ne suffisait déjà pas à contenir l'extrême minimum des bagages consulaires. Air France accepta de prendre gracieusement charge ce pesant excédent de fret.

Je profite de cette occasion pour rendre hommage à la compagnie nationale, notamment l'agence de l'Opéra qui centralisa nos actions et nous prodigua toutes les attentions possibles pour mener à bien notre promotion d'ICR'89 sur les continents où elle avait accès.

Je ne m'intéressai pas aux innombrables complications que créa le dédouanement de ce cadeau inespéré... quoique encombrant pour les Péruviens et les services de l'ambassade de France, eu égard à la couleur de l'implication politique qui s'attachait à la personne morale de l'Union Latine et physiquement à Philippe Rossillon. Je n'oublierai jamais l'émerveillement des regards de ceux qui se retrouvèrent dans les locaux de l'Alliance Française de Miraflores quand, en ma présence, cette miraculeuse bibliothèque fut inaugurée par nombre d'autorités péruviennes et, plus discrètement, françaises. Jorge Velasquez ne pouvait plus douter de la France.

Le délicieux docteur Pinzas, aristocrate d'un autre âge, président en exercice de l'Association franco-péruvienne des médecins, me confia, dans le sobre restaurant des Petites Sœurs où j'étais invité à déjeuner, que les radiologues sud-américains étaient riches et seraient très heureux d'aller à Paris en 1989. Toutefois, la crise politico-financière était terrible et n'avait pratiquement aucune chance de s'améliorer. Je déçus le bon docteur Arias-Schreiber qui m'attendait avec impatience pour m'inviter au congrès national péruvien suivant; il voulait absolument que je récidive la même conférence sur la toxicité des produits de contraste que celle de Punta del Este! Les nouvelles se propageaient décidément très vite en Amérique latine. Je ne pouvais pas disposer du temps suffisant et Michel Bellet l'honorera à l'automne suivant.

Il y avait overbooking sur le vol de Los Angeles. Grâce à l'influente future belle-mère de Jorge, je pus disposer d'un billet sécurisé via Mexico. Avant qu'il ne me conduisent à l'aéroport,

nous parcourrons ensemble le département des *huacos eroticos* du musée ethnographique, pudiquement cachés à mes yeux lors de ma première visite.

UC San Diego, Visiting Professor, avril 1986

Lee Talner et Milos Sovak m'avaient invité à passer une semaine à San Diego pour une série de conférences qui s'étendaient maintenant à l'échographie des organes mous, incluant le sein. Robert Berk, dégagé de son mandat de chairman de la radiologie après avoir obtenu et installé l'IRM de l'UCSD, venait d'être chargé par l'American Rœntgen Ray Society of Radiology de redonner du souffle au *Yellow Journal*. Rebaptisé *AJR*, son prestige cotait nettement en baisse face au *Grey*, l'opulent *Radiology* de la RSNA, voire au *Blue*, le très distingué journal des chercheurs de l'Association of University Radiologists, *Investigative Radiology*. Je lui demandai de m'introduire auprès du Board qui se réunissait à Washington DC la semaine suivante; je souhaitais obtenir son soutien pour la promotion d'ICR'89, incluant l'accès à la ligne éditoriale de son journal.

L'Affaire Slutsky

Milos Sovak venait d'ouvrir son laboratoire, Biophysica Foundation, dans un très joli petit immeuble situé près du golf de Torrey Pines. Il comptait y promouvoir sa nouvelle molécule nonionique appelée *iotrolan*. L'UCSD était ébranlée depuis quelques semaines par le choc d'un homérique scandale dont les répercussions seront immenses à l'échelle mondiale. Un de ses plus brillants radiologues, un certain Slutsky, avait publié un nombre considérable de travaux scientifiques expérimentaux dont il avait regrettablement inventé toute la matière. La supercherie déjà ancienne venait d'être découverte, ruinant la réputation du chercheur lui-même qui n'en avait cure maintenant qu'il exerçait en clinique privée, et surtout celle de son ancien chef de laboratoire qui les avait cosignés trop légèrement, Charles Higgins, le prestigieux nouveau chef de l'IRM de San Francisco qui mettra des années à s'en remettre. La communauté médicale scientifique et sa presse découvraient qu'elle était désarmée contre la fraude intellectuelle, effet pervers de la pression académique sur les chercheurs condamnés pour survivre matériellement et moralement à publier ou périr, *to publish or to perish.*

La presse de la recherche nord-américaine était touchée en plein cœur, plus que sa cousine britannique, et l'on s'en émut vite dans les colonnes des plus grands périodiques, y compris le New England Journal of Medicine. Les articles médicaux continueront d'être soumis au système du *peer-to-peer review*, mouillant encore davantage la responsabilité des deux spécialistes chargés d'expertiser la valeur scientifique du papier: ils devaient en plus traquer la fraude, plus difficile à détecter à la source, sauf délation préalable, qu'au fil des de l'exposé des résultats. Au printemps 1986, l'on ne savait encore rien en France de ce cyclone qui allait conduire l'Institute of Scientific Information de Philadelphie à enlever l'indexation de très nombreuses revues cliniques, y compris européennes, pour durcir son dictatorial *impact factor* qui règle encore aujourd'hui le sort des universitaires du monde entier infiniment plus que ceux des Américains eux-mêmes.

San Diego, sous le deuxième mandat de Reagan, s'étendait par ses faubourgs et la rénovation de Downton. La Jolla restait le Saint-Tropez de la Californie du Sud mais se mâtinait maintenant Sophia-Antipolis. Elliott Lasser avait quitté les baraquements du Salk Institute pour les sous-sols des bâtiments de l'UCSD. Il resta discret sur le sort réservé à Charles Higgins qui refusera obstinément de répondre à mon invitation de tenir son rôle au symposium de Montbazon. Lui apparemment n'était pas touché par le scandale. Tel qu'il était, le canevas que je

lui exposai lui plaisait comme il plaisait à sa secrétaire, Trudi Cantowine, qui sera constamment à mes côtés. Milos Sovak m'avait suggéré le nom de Gerald Wolff pour prendre en charge l'important programme dédié aux produits de contraste paramagnétiques. Robert Mattrey, un jeune radiologue d'origine libanaise anglophone, devenait l'étoile susceptible de succéder à Elliott Lasser en apportant une nouvelle compétence en produits de contraste ultrasonores liés aux liposomes. Par Chris Skram, je pus approcher la nouvelle merveille échographique numérique qui devenait la Rolls de la discipline, l'Acuson, conçu et fabriqué par une start-up de San Diego. Je lui montrai comment on pouvait étudier la motricité des tendons des doigts dont j'avais confié à Mourad Souissi le développement à Boucicaut en collaboration avec SOS-main de Raymond Vilain. Le répéterai-je jamais assez? Nous étions très largement en tête à Boucicaut dans le domaine de toutes les applications organiques de l'imagerie ultrasonore; que cela n'aurait-il pas été si nous avions pu y adjoindre la compétence de Pourcelot en doppler… et son matériel!

Lee Talner continuait de développer la psychasthénie qui touchait les uroradiologues purs et le bruit courait, à peine voilé, qu'il voulait quitter la Californie du Sud pour une ville du Nord-Ouest, sans doute Seattle dont l'aura de ville championne du suicide tournait vers davantage d'optimisme grâce à la salubrité de son climat verdoyant. Etais-je invité à San Diego pour tester mes velléités d'émigrer? Un an plus tôt, je n'aurais pas hésité. Ma vie avait totalement changé avec ICR'89 et ma mutation à Boucicaut; je n'eus pas besoin de faire un dessin. John Amberg avait quitté le VA pour un nouveau dispensaire de Costa Mesa; sa retraite était proche et notre rituelle partie de golf sera on ne peut plus cool, sans préoccupation managériale.

Washington DC, ARRS meeting, avril 1986

Je retrouvai Jean-Michel Bigot au Sheraton de Washington DC pour le Rœntgen Ray. Les nouvelles de Paris étaient bonnes, constituant une base solide pour nos approches tactiques à direction de l'Amérique du Nord toujours limbiques. Nous fumes reçus par le Board avec respect et sympathie, dès le dimanche matin, jour de l'ouverture du Congrès. C'était la première fois que nous affrontions à nous deux un bloc d'une trentaine de gros bonnets rompus aux grandes affaires et sceptiques quant à l'avenir des Congrès internationaux après l'échec hawaïen. Il nous fallait du courage, mais il s'agissait pour nous de tester une première fois en vrai une argumentation en anglais et d'offrir, surtout pour la forme, une proposition de collaboration. On démontrerait ainsi une volonté délibérée des Français et des Européens de ne vouloir à aucun prix situer notre projet dans un esprit de concurrence vis-à-vis de tout grand congrès scientifique américain, suivez mon regard, sous-entendu le RSNA, pas plus que le vôtre. Il nous fut répondu que la seule motivation qui amènerait les Américains à Paris serait d'ordre purement touristique. En matière de congrès international, Honolulu, au départ duquel ils n'étaient pas innocents, leur avait suffi; ils voulaient rester un pur congrès clinique national américain loin du business industriel et plutôt dans l'esprit wasp. Je connaissais personnellement certains membres du Board et je savais que je n'aurais pas de mal à établir des contacts par leur biais pour faire passer des messages. Le réunion scientifique n'avait pratiquement pas d'intérêt.

Washington est une très belle ville au printemps qui fait bourgeonner les arbres et fleurir leurs branches. Les musées sont superbes le long du Mall et Jean-Michel Bigot se révélait être un guide expert réputé pour sa connaissance des arts visuels. La découverte du grand nu bleu collé de Matisse fera son effet, comme ma promenade solitaire dans les jardins du Hirshhorn Museum parsemés de statues contemporaines. Un bon verre de vin californien dans un bar de Georgetown vous change agréablement d'un beaujolais germanopratin. Cette semaine-là, les Américains tentèrent d'en finir avec Khadafi en bombardant la Libye. Très gentiment, Paul

Capp nous souhaitera qu'un tel événement ne se reproduise pas en 1989.

En fait, le principal objectif de cette étape de mon voyage dans l'hémisphère Nord était de rencontrer Glenn W Hartmann en privé . Le rendez-vous en tête-à-tête fut pris discrètement pour le mercredi soir à l'heure de l'apéritif. Je voulais tout savoir des tenants et des aboutissants du conflit qui opposait Walter Fuchs au Board de l'American College of Radiology, dans lequel l'ARRS jouait un rôle beaucoup plus important que la RSNA. En une heure et demie, j'eus tous les éléments en main et, à la fin de l'entretien, il m'apparaissait clairement que, non seulement la crise devait être réglée techniquement dans l'urgence, mais aussi et surtout dans l'honneur, ce qu'il m'appartenait de faire. En toute modestie, je ne voyais personne d'autre capable de s'interposer pour aboutir à autre chose qu'une capitulation honteuse de l'ISR face à des Américains dévoyés mais surpuissants et totalement aveuglés par leur méconnaissance des civilités internationales. Fuchs avait raison sur le fond, mais avait commis une erreur inexcusable sur la forme. Maurice Tubiana était trop compromis par ses relations privilégiées avec le secrétaire général du congrès d'Hawaï, radiothérapeute comme lui; Robert Moseley venait de mourir dans l'indifférence nationale: le risque d'une démission de Walter Fuchs entraînerait la nomination d'un nouveau secrétaire général incontrôlable. Si je posais bien, c'est-à-dire très elliptiquement, le problème lors du dîner que j'offris à Jean-Michel Bigot lors d'un mémorable festin chez Jean-Louis at the Watergate, le restaurant le plus cher que j'ai jamais fréquenté, je n'avais encore aucune idée sur la façon dont je m'y prendrais. J'avais moins de six mois devant moi pour crédibiliser ma position irrédentiste.

Je pus rencontrer Gerald Wolff avant de quitter Washington. Il adhéra immédiatement à ma proposition et saura rallier au symposium de Montbazon une pléiade de vedettes du paramagnétisme, notamment deux hommes qui auront une place de choix dans mon futur éloigné, le génial pharmacien Steven Quay, alors installé à la tête d'une start-up de la Silicon Valley, et le chimiste belge de Mons, Robert Muller

New York, New York, Princeton University, New Yersey, avril 1986

J'avais un dernier rendez-vous à New York, avant de repartir pour Paris. Quelques années auparavant, Thérèse Planiol m'avait présenté à Colette Dumez, une amie journaliste qui dirigeait l'agence new-yorkaise de la chaîne britannique d'information World Television Network, sise dans les locaux d'ABC. Je voulais l'entretenir de mon idée de promotion d'ICR'89 à travers les circuits de la télévision. A la descente de l'avion, je tombai sur une femme catastrophée. Un free-lance de son équipe venait d'être enlevé et pris en otage à Beyrouth au Liban; elle s'agitait en tous sens et en vain pour obtenir de l'ONU des renseignements sur le kidnapping encore non reconnu officiellement; elle était dans l'ignorance même de la filière qui l'avait commandité. On ne parla pas d'ICR'89, mais son frère et elle m'emmenèrent à une réunion informelle d'intellectuels cosmopolites qui se tenait le soir même sur le campus de Princeton University. Je me retrouvai à la table d'un Yankee et d'un Chinois de Pékin qui ressassa toute la soirée le même discours invitant son voisin à développer et approfondir tous les liens possibles avec la République Populaire pourtant alors gravement convulsive.

A la fin du dîner, l'on finit par se rendre compte de ma présence jusque-là silencieuse; et de s'enquérir de ce que je faisais dans la vie. « *Ah oui! radiologiste,* finit par émettre l'Américain*, oui... j'ai eu un copain autrefois qui voulait faire de la radiologie... il voulait gagner beaucoup d'argent!».* En 1990, quand j'écrivais ces lignes, je n'avais encore jamais rencontré, en dehors comme au dedans de la médecine, quelqu'un qui m'ait dit spontanément qu'un radiologue pouvait avoir choisi ce métier pour son intérêt scientifique. La radiologie a toujours eu une

mauvaise image de marque auprès du public. Une attachée de presse ne m'avait pas envoyé dire combien il me serait difficile de persuader du contraire ces gens pourtant avides de nouvelles technologies d'imagerie aux prix d'achats dispendieux; et d'ajouter: *«Le fric... le fric... le radiologue ne pense qu'au fric... et le client ne le voit même pas derrière sa caissière...!»*.

Dans Le Monde du 24 février 2005 encore, donc vingt ans plus tard, un collègue ministre, économe de la santé de nos compatriotes, illustrait ses propos d'un «Tout le monde ne peut pas être radiologue à Cannes». *Ça, c'est vrai, je n'aurais jamais pu exercer dans les conditions qu'il sous-entendait; je n'aimerais pas vivre au soleil de la Méditerranée, non plus qu'à celui de Toulouse, et la pluie sur le pavé parisien m'est indispensable, comme ma paye de médecin hospitalo-universitaire plein temps exclusif pour mon foyer civil, qui aura financé directement nombre des actions relatées dans ces Mémoires.*

Faute d'aimer l'argent autrement que pour le dépenser et surtout pas l'économiser, j'avais opté pour la situation de fonctionnaire salarié qui m'assurera une position simple face au fisc français. Je n'avais pas oublié l'affront que dut subir, heureusement une seule fois, mon pauvre père de la part d'un nouvel inspecteur des impôts de Rennes. Tous les ans et comme tout médecin libéral, il discutait son forfait dans une atmosphère relativement consensuelle, jusqu'au jour où ce nouveau préposé lui annonça tout de go qu'il le taxait de x pour cent de dichotomie, ce deal mafieux qui est une plaie de la médecine libérale fondée sur l'échange du séné contre la rhubarbe entre praticiens plus ou moins honorables correspondants. Mon père, qui était l'honnêteté même et laissait conventionnellement à ma mère le soin de gérer les finances, rentra à la maison dans un état totalement inusité de fureur proche du meurtre, tant l'injure avait été choquante.

Combien de fois, Jean-René Michel et moi, n'avons-nous pas dû rassurer les jeunes radiologues prêts à se lancer en clientèle de ville et anxieux de la façon de se prémunir de cette pratique vieille comme le monde et nullement limitée au seul exercice de la médecine de spécialité? Le meilleur moyen est d'être compétent sinon indispensable dans son domaine et d'être seulement un peu patient. Et, victoire de l'éthique des rapports sociaux équitables, de ne pas faire du généraliste un affamé par l'application d'une nomenclature des actes trop étique en sa défaveur.

Aujourd'hui, je ne sais pas dire si ICR'89 a été le principal booster d'une meilleure image de marque de ma discipline passée en quarante ans de l'état électroradiologique à celui d'imagerie médicale organique et fonctionnelle, victorieuse toutes catégories au choix des internes des hôpitaux de Paris depuis l'an 2000. En 1986, alors que je retrouvais Boucicaut avec plaisir après un mois de vagabondage panaméricain, j'en étais prospectivement convaincu.

Londres, United Kingdom.

Dennis Carr, un collègue du prestigieux Hammersmith Hospital perdu dans la banlieue de Londres, publiait un livre sur les produits de contraste et m'avait sollicité de rédiger le chapitre consacré à leur toxicité rénale. Je fis la relation exhaustive tant de mon expérience personnelle que des données d'une littérature devenue très épaisse. Mon anglais médical s'était considérablement amélioré mais pas assez pour éviter une révision de mon manuscrit qu'il effectua avec beaucoup de respect pour les idées que j'y développais.

Londres avait perdu le masque d'opulence que j'avais trouvé en 1970, à l'époque des Beatles finissants; la ville comme sa banlieue respirait la tristesse et l'ennui thatchériens. J'en

profitai pour visiter le British Institute of Radiology, une institution plus syndicale que le très élitiste Royal College, et présenter la maquette d'ICR'89; j'y fus reçu avec beaucoup de gentillesse par mon ami Peter Dawson qui ne cultivait pas la rancune mais n'avait pas non plus de moyens pratiques à mettre à notre disposition, sauf à acheter des annuaires et de menus services hors de prix. J'utiliserai pour la première et la dernière fois le nouveau système de navette aérienne entre CDG et le nouveau London City Airport, construit sur les anciens Docks de l'East End. Les petits turbopropulseurs étaient agiles, mais ne pouvaient pas décoller en cas de brouillard qui, ce jour-là, ne se leva qu'à midi.

SUR, den Haag et Scheveningen, Pays-Bas

La Society of Uroradiology tentait une première expérience européenne à La Haye, sous l'influence du très dynamique leader hollandais Paul van Waës. Sa programmation au début de l'été dans un pays riche et magnifique au patrimoine culturel inépuisable et mal connu de tous aurait dû en faire un succès gagné d'avance. Ce fut un échec cinglant. Les Américains ne vinrent pas en raison du terrorisme libyen. Le topless était sinon inconnu du moins inusité aux Etats-Unis alors qu'à Scheveningen il était pratiquement la règle. Ceux qui se hasardèrent à venir dépenser leurs dollars encore très chers furent récompensés par un rinçage d'œil gratuit en guise de bonus-surprise. Nos collègues yankees, au grand dam de leurs épouses, se transformèrent en mateurs salaces des belles poitrines et des généreux fessiers bataves bronzés et exposés à foison sur le sable ensoleillé et chaud de juillet, alors qu'ils ne pouvaient les voir chez eux que dans des single bars de banlieue et sur quelques plages naturistes.

Zurich, Suisse

Walter Fuchs avait profité de mes travaux sur l'imagerie parathyroïdienne pour m'inviter à prodiguer une conférence dans son hôpital. C'était un prétexte opportun pour faire le point sur l'évolution de la crise qui l'opposait aux Américains. Le scénario de la prise du pouvoir décisionnel aux mains des radiothérapeutes était au point. Il fallait s'habituer à la prise de la présidence de l'ISR par Maurice Tubiana, un enfant dans le dos coome on dit vulgairement, et surtout ne pas tomber sous la tutelle de l'Américain Luther Brady et de l'Anglais William Ross. Ce trio était fait de personnalités très fortes, scientifiquement indiscutables, financièrement opulentes et très motivées par leur activisme de minoritaires; les radiothérapeutes qui venaient de se rebaptiser *radiation oncologists* représentaient à peine dix pour cent des membres de l'ISR; ils étaient soudés face à des radiodiagnosticiens beaucoup plus rustiques, fort peu au courant des règlements et volontiers d'autant plus divisés qu'ils étaient bien plus nombreux. Grands adeptes du concept de l'indépendance dans l'interdépendance, ils avaient réussi un coup de maître à Hawaï en se dotant d'une structure quasi autonome au sein de l'ISR. Mon alter ego, François Eschwège, était devenu par le fait un personnage-clé pour les radiothérapeutes désireux de tirer sur la corde jusqu'où ils pourraient aller jusqu'assez loin, pour faire d'ICR'89 le vaisseau-amiral qui les conduirait à l'indépendance complète sans courir le moindre risque financier. J'avais moi-même péché par inexpérience et excès de sentimentalité, tant j'étais encore sous le coup du sort impitoyable qui avait été réservé à l'agonisant Robert Moseley, totalement abandonné par ses compatriotes et ignoré de la communauté internationale.

J'avais beaucoup appris d'Antoinette Béclère mais pas assez sur la capacité des hommes à se surpasser dans l'horreur politicienne. En fin de compte, ma naïveté allait me servir en m'inspirant des stratégies totalement déconcertantes pour les caciques, dès lors que j'eus compris ce qui nouait le nœud de vipères de la bouche même de Glenn Hartmann. Seul général de campagne à la tête du camp des radiodiagnosticiens internationaux, je ne pouvais entrer en

rébellion ouverte contre le Président Maurice Tubiana que j'avais moi-même consacré dans ce rôle de haute autorité; pas davantage pouvais-je nous mettre totalement à sa remorque tant il était devenu beaucoup plus partie que juge. À Zurich, j'obtins de Fuchs qu'il ne démissionnât pas, au nom même de la marque de confiance que lui avait conférée Antoinette Béclère en le dotant du seul trésor sonnant et trébuchant que l'ISR possédait alors. Je lui fis part, tout en restant très vague, de ce que j'espérais tirer d'un nouveau voyage aux USA que Milos Sovak m'invitait à faire. Il accepta d'attendre le résultat du pari fou que j'espérais gagner. Il était dépassé et j'étais son seul espoir d'en sortir par le haut de son humiliante situation.

Biophysica Foundation, San Diego, Californie, juin 1986

Milos Sovak avait invité une vingtaine d'experts internationaux à un brainstorming de quarante-huit heures destiné à lancer le programme expérimental de sa nouvelle molécule nonionique, *l'iotrolan*. Les discussions étaient informelles mais approfondies par un corps de chercheurs beaucoup plus jeunes que ceux du caravansérail d'Elliott Lasser. C'est là que je fis la connaissance d'un certain Henrik Thomsen, un isotopiste danois formé à l'uroradiologie chez Lee Talner, qui voulait se poser sur le terrain de la néphrotoxicité; il m'impressionnait par sa totale méconnaissance de la néphrologie clinique, mais sa puissance de travail n'avait d'égal que son ambition. Nous étions logés dans le superbe Sea Lodge Hotel et traités comme des princes.

Je disposais aussi de beaucoup de liberté et d'une Ford Mustang V8 blanche de location. Lee Talner était hospitalisé pour une complication de diverticulite sigmoïdienne, une maladie dont j'avais déjà expérimenté les inconvénients; je l'aurai seulement au téléphone, assez contrarié que je sois au courant de ses ennuis; je lui cachai le nom de mon informateur, mais notre amitié perdit alors une grande partie de sa fraternité.

Dès mon arrivée, je me précipitai chez John Amberg, à l'heure du lunch-break. Il me donnait une heure pour avaler un sandwich au thon et un coca, lui exposer l'histoire de l'ISR dans ses grandes lignes et me conseiller dans le choix de l'une des trois approches personnalisées qui me venaient à l'esprit pour prendre contact avec l'American College of Radiology. Il connaissait Walter Fuchs et n'apparut nullement surpris de le savoir enfoncé dans sa rigidité. Nous avions trois relations communes à partir desquelles une connexion était amorçable par son canal: Alex Margulis, M Paul Capp et, le meilleur choix, l'ultrasonographiste George Leopold. J'appréciais ce successeur de Robert Berk à la tête de la radiologie de l'UCSD, qui était aussi depuis peu l'un des membres du Board of Chancellors de l'ACR. John lui téléphona et m'obtint un business-breakfast le lendemain matin. Devant la terrasse sur le Pacifique et trois œufs au jambon-saucisses *over easy*, moins érogène que la forme *one side up*, il écouta très attentivement mon résumé sans m'interrompre. Nous nous connaissions bien sans être intime et il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre qu'il fallait agir sans perdre une seconde. Me donner une chance signifiait que je me rende directement à Pittsburgh où m'attendrait le chairman du Board lui-même, Joseph Marasco, pour un autre genre de petit-déjeuner fixé au vendredi matin. Il suffisait que je modifie mon billet de retour et passe la nuit à l'hôtel Omni, ce qui ne fut qu'une formalité avec l'agence de voyage de Milos Sovak. Son brainstorming s'était déroulé comme il le souhaitait. Je l'informai des progrès enregistrés depuis que, sur son initiative, j'avais pu m'entendre avec Gerald Wolff à Washington sur les conférenciers suggérés pour muscler le programme résonance magnétique; son adhésion était un garant supplémentaire du sérieux du programme de Montbazon. Milos me rendrait visite à Paris au début de l'automne pour me mettre en relation avec quelques unes de ses relations parisiennes à cultiver pour ICR'89.

Pittsburgh, Pennsylvanie

J'atterris à Pittsburgh dans l'après-midi ensoleillé du jeudi, bien armé pour prévenir les effets pervers du décalage horaire défavorable entre les deux Côtes des Etats-Unis. Vieille capitale de l'acier située à la confluence de deux rivières de la Pennsylvanie, la ville avait une sinistre réputation touristique. Elliott Lasser qui y avait débuté sa carrière m'avait dit avoir eu infiniment moins de difficulté à recruter ses résidents depuis qu'il s'était établi à San Diego. Toutefois, après une très grande dépression, la ville avait réussi sa reconversion et je ne la trouvai pas sans charme, mais il fallait, parait-il, savoir affronter les terribles hivers du Nord-Est et sa pollution. Le soir même, un message m'avertissait que j'étais invité à dîner par un certain John Curry, qui n'était autre que le Directeur Administratif Exécutif de l'American College, un permanent doté de considérables pouvoirs financiers et juridiques. L'homme se présentait comme un distingué gentleman d'allure britannique d'origine irlandaise, courtois et cultivé, s'exprimant dans un langage très accessible à ma diplomatie. Il faisait spécialement le déplacement depuis le siège situé à Reston, en Virginie, très près de Bethesda et du Capitole, pour tâter sinon préparer le terrain de notre entrevue capitale du lendemain matin.

Curry m'expliqua ce qu'était exactement l'American College of Radiology, un colosse monstrueux pour les radiologues français, pour lui trop souvent symbolique du fléau bureaucratique de toute administration. Cet ensemble complexe occupait un énorme building et n'avait pas son équivalent dans le monde. Il tenait du syndicat, de la société savante, du conseil de l'Ordre et du patronage. Il fédérait alors une cinquantaine de sociétés ou d'institutions savantes et corporatives qui déléguaient des personnalités représentatives de chaque Etat de l'Union; elles-mêmes élisaient une quinzaine de Chancellors réunis dans un Board dont le chef était le Secrétaire Général pour un mandat unique de trois ans, avant de devenir un Président potiche. Il s'agissait donc d'un interlocuteur puissant de la radiologie face aux pouvoirs politiques fédéraux, au statut hybride de société de droit privé puisqu'il ne se substituait pas aux institutions légales qui régissaient notamment les critères de chaque *licensure,* c'est-à-dire le droit d'exercice de la profession spécifique à chaque Etat. L'adhésion était volontaire et non pas obligatoire, en théorie du moins, car plus que conseillée, ce qui veut dire incontournable dans la démocratie américaine. En pratique, tout radiologue avait intérêt à être *Board-certified*, c'est-à-dire estampillé par une institution collégiale qui avait en constante préoccupation de mettre à jour un cahier des charges attestant la compétence d'un radiologue pour une durée de cinq ans révisable. Enfin le College avait la responsabilité de tout le système de la formation médicale continue des radiologues par le biais des *heures de crédit* de qualité accordées à tout programme pédagogique légalement validant pour garder cette précieuse accréditation. Sa puissance s'exprimait en budget annuel de l'ordre du milliard du dollars en 1986. Le mot d'ordre corporatiste aux US était alors «haro sur la *malpractice»*.

A mon tour, je lui expliquai ce qu'était exactement l'ISR depuis la réforme des statuts d'Hawaï. Je n'avais pas la naïveté de croire qu'il était innocent au point d'ignorer le pourquoi de la polarisation d'une crise internationale sur une institution essentiellement nationale dans son esprit. Je connaissais toutefois assez le système démocratique américain qui ne garde pas de mémoire vivante active sur une longue période d'exercice collégial à mandat unique; il est toujours temps plus tard de se plonger dans les archives écrites si l'on veut argumenter au nom du droit coutumier. Curry ne pouvait nier que l'American College of Radiology était le représentant statutaire de la radiologie nord-américaine, depuis la fondation de l'ISR dans l'entre-deux guerre. Il avait bien fallu qu'il se mouille dans l'acte qui avait conduit à élire Honolulu et Robert Moseley pendant le congrès de Bruxelles en 1981. Mais les protagonistes qui avaient signé n'étaient plus là pour en rendre compte personnellement. La mémoire d'un Board ne pouvait

excéder six années d'exercice consécutif et les ordinateurs n'étaient pas là pour supplanter les défaillances des cellules grises des administrateurs permanents engoncés dans une bureaucratie spécialement visqueuse aux USA. Je rassurai tout de suite Curry sur ce que je ne voulais pas déclencher: une procédure juridique interminable que nous finirions par gagner mais qui nous laisserait exsangues; il était trop tard pour se situer à ce niveau, il aurait fallu que j'eusse été dans la confidence dès le début de la crise. Révérence parlée, j'étais un peu dans la situation de Mendès-France menaçant le Viêt-minh d'envoyer le contingent en Indochine à l'heure de Bien-Dien-Phu. Qu'ils ne soient pas rassurés sur mes intentions signifiait qu'ils ne se sentaient pas à l'aise et qu'il serait inutile que je me batte à leur faire comprendre que mon armure était en papier de chocolat. Que l'ACR me comprenne bien: la façon dont les Américains avaient traité leur désastre hawaïen était leur problème; il ne me concernait pas et je n'avais nullement l'intention de leur asséner un jugement de valeur superflu. Je préférais mettre en relief tout ce que les Américains perdaient en boycottant l'ISR. Je ne manquais jamais d'imagination lorsqu'il fallait développer tout le contenu de mes projets.

Les Américains au travail se couchent tôt, les dîners commencent vers dix-huit heures et n'excèdent pas les neuf heures du soir, sauf quand ils sont passionnants. A cette heure-là, j'en étais à développer mon désir de créer une grande manifestation de télé-enseignement par satellite et de téléconférences scientifiques durant ICR'89. Il n'était pas loin de minuit, quand l'on se sépara, séduits l'un par l'autre. Cependant, c'était Joseph Marasco qu'il faudrait convaincre et John Curry me conseilla gentiment de ne pas faire la moindre allusion à la télémédecine si je ne voulais pas indisposer le terrible chairman; je ne devrais pas non plus oublier que Luther Brady était un homme surpuissant et un très grand collectionneur richissime d'art contemporain. Contrairement à San Diego, Pittsburgh regorgeait d'eau et n'avait pas besoin de la surjavelliser; je passai une heure sous la douche avant de descendre juste avant l'heure dans la salle à manger, maître de moi comme de l'univers!

Joseph *«Jo»* Marasco était un grand homme mûr, un athlète à peine empâté au ventre plat, le teint hâlé, aux cheveux blancs coupés court, un bel exemple de manager américain reaganien chaussé de lunettes à fine monture aurifiée cerclant des verres épais parfaitement transparents, né de la diaspora italienne, manifestement prospère, incapable de faire la moindre tache sur sa veste vert pomme, témoin de son engagement golfique au sommet du country-club de son patelin dont il portait l'écusson cousu sur sa pochette coté portefeuille. A l'évidence, c'était un homme avec qui l'on pouvait, voire on devait, s'exprimer clairement, librement et franchement. Il était accompagné d'un autre cadre administratif du College, Otha W Linton, qui n'ouvrit pas la bouche durant l'entretien.

J'abordai mon exposé sans préambule empesé ni la moindre agressivité, cependant que mes convives mangeaient frugalement; au bout de dix minutes, je m'interrompis et je lui proposai de me présenter tel que j'étais, *Djai-effe* Moreau, un confrère dont le parcours américanoïde ne pouvait lui être connu mais pas indifférent; bien qu'il ne fut ni un universitaire, ni un scientifique, ce n'était pas sans raison qu'il occupait l'un des postes les plus influents de la médecine et il enseignait des résidents dans sa puissante clinique privée. En une vingtaine de phrases et en le regardant droit dans les yeux, je lui exposai ce que je faisais à Paris et mes champs de compétence, pourquoi j'avais fixé ma base à San Diego et comment j'étais devenu membre de plusieurs sociétés savantes américaines, dont la prestigieuse Association of University Radiologists, l'intérêt que je portais aux relations internationales et mon investissement dans ICR'89 puis, par le fait, dans la crise de l'ISR. Sa bienveillance se transforma alors en cordiale sympathie et le regard d'un Curry toujours muet se mit à briller à l'unisson. J'aimais son pays, je n'étais pas venu pour emmerder ses compatriotes. Il n'avait pas compris grand chose à l'as-

pect technique de mon dossier, mais il se déclara prêt à me recevoir à Baltimore, en septembre prochain, lors de la grande réunion annuelle du Board. De toute façon, même si je savais qu'il ne réclamerait pas la présidence de l'ISR en se prévalant de Robert Moseley, je ne doutais pas qu'il se résoudrait à déléguer un membre observateur du College à l'ISR.

Avant de m'envoler pour Paris, je m'offris une journée de vacances dans les vertes collines pennsylvaniennes alentours, au volant d'une Chrysler leBaron d'un rouge rutilant qui ressemblait à s'y méprendre à la Mustang de San Diego, elle-même extrapolation des Ford Taunus allemandes d'il y avait bien dix ans.

Hôpital Boucicaut, été 1986

J'avais enfin un chef de clinique-assistant. Le Doyen Jean Rey m'avait octroyé un poste en 1984, mais Juan-Manuel Viñas ne l'avait assuré que pendant quelques semaines; son avenir était tracé vers la carrière administrative au Ministère de la Santé. Pendant des mois, j'avais cherché l'oiseau rare qui s'y intéresserait assez pour l'occuper. J'avais envoyé des courriers à toutes les Facultés de médecine de France sans résultats, jusqu'à ce qu'un ancien interne de Rouen, Marc Giwerc, un ancien Parisien originaire de la toute proche rue Saint-Charles désireux de revenir s'installer dans la capitale, accepte de me seconder, malgré la médiocrité du plateau technique de Boucicaut. La province me sauvera durant les quatre années de chefferie que j'assurerai dans cet hôpital, en m'envoyant ensuite un Bordelais, un Lyonnais et une Strasbourgeoise, tous d'ailleurs remarquablement formés.

Mes quatre mousquetaires, flanqués d'une *vraie* interne des hôpitaux de Paris, Liliane Rotkopf, étaient maintenant parfaitement intégrés dans leurs personnages respectifs. La nouvelle unité d'échographie avait pris son envol. Les derniers travaux d'aménagement étaient achevés. Tout le monde s'entendait bien. Sur les conseils de Joël Chabriais, j'avais acheté un Macintosh Plus sur les fonds du Symposium qui, entre mes travaux personnels et ceux de mon équipe, ne chômera pas pendant quatre années de bons et loyaux services après lesquels il sera remplacé par des ordinateurs plus évolués de la gamme Apple. J'en ferai équiper également tout le staff médical d'ICR'89 et nous communiquerons par disquettes aussi souvent que par téléfax.

Le Fonds d'Etudes et de recherche du Corps Médical des Hôpitaux de Paris

Nous vivions alors la queue de la crise existentielle de la médecine de 1983 instaurée sous la nouvelle direction socialiste imposant la formation des spécialistes par le biais de l'internat qualifiant. Internes et chefs de clinique étaient désenchantés par l'exercice hospitalier et le fuyaient vers le secteur privé qui en faisait ses choux gras. Ce phénomène général affectait la radiologie et un véritable brain-drain vidait les services, tant insondable devenait le tonneau de nos diaboliques Danaïdes: les nouvelles technologies aspirées par tous les secteurs professionnels, rendaient les plateaux techniques désuets particulièrement inattractifs. Les vides désespéraient toutes les disciplines médicales axées sur la recherche en laboratoire, même la chirurgie qui subissait des chutes de popularité impensables jusque-là. À titre purement personnel de chef de service en exil à Corentin Celton, j'avais vécu la crise en spectateur sauf à avoir été honoré par la qualité exceptionnelle de mes deux internes de médecine générale *Canada Dry*, un sobriquet qui aurait dû couvrir de honte leurs lamentables auteurs.

Cette crise, je l'avais surtout vécue au sein du Fonds d'Etudes et de Recherche du Corps Médical des Hôpitaux de Paris dont j'étais le Trésorier attentif depuis cinq ans. Cette

institution régie par la loi de 1901 sur les associations à but non lucratif fut fondée à la Libération par deux éminents médecins des hôpitaux, Florent Coste et René Fauvert, à l'époque où il fallait lancer les internes dans la recherche en leur donnant des bourses. Le financement venait d'un prélèvement volontaire sur la *masse* de ceux que l'on appelait les temps-partiels fournis par le concours du *Bureau Central*. Le Fonds avait en été un puissant incitateur et j'en avais bénéficié durant tout mon projet de clinicat dédié à la toxicité des produits de contraste. En 1978, en compagnie de Jacques Grellet, j'étais entré dans son conseil d'administration comme délégué de la radiologie alors que son secrétaire général Louis Auquier venait de négocier un new deal avec l'Assistance Publique, fondé sur un partenariat public-privé qui pérennisait un capital financier suffisamment élevé pour être crédible et efficace. Les Médecins des hôpitaux sympathisants continuaient à cotiser et leur participation, garante de l'indépendance du Fonds, échappait au contrôle de l'administration; au contraire, la confortable donation de l'AP était contrôlée par le trésorier-payeur général. Avant la crise, les postulants étaient nombreux et la compétition sévère, laissait peu de place aux jeunes disciplines encore dénuées de traditions investigatrices. Il avait fallu batailler dur pour faire une place à la radiologie et le pli était maintenant pris.

Depuis 1983, la crise générale de la médecine sévissait, l'influence du Fonds pâlissait. Le premier symptôme fut la chute du nombre de cotisants actifs volontaires en provenance du corps hospitalo-universitaire maintenant biappartenant. Puis chutèrent encore plus vite le nombre des postulants de première année, ainsi que celui des boursiers demandeurs de renouvellement, en principe pourtant limité à trois ans. On pouvait légitimement craindre une remise en cause du bien-fondé de la participation officielle de l'Assistance Publique, tant deviendrait difficile sa défense devant le terrible Trésorier Payeur Général de la République, grand chasseur de gaspis. Il fallait beaucoup plus qu'une attitude attentiste qui veut qu'une crise ait toujours une fin et qu'il suffit de se poster le plus coi possible avec l'espérance d'une conjoncture meilleure à bientôt venir. Je proposai à Louis Auquier une stratégie beaucoup plus agressive fondée sur le principe du bridge de ma jeunesse *«moins on a d'atouts, plus on en joue»*. Il réussit à l'imposer à Jean de Savigny, l'inamovible Directeur des Affaires Médicales, qui appréciait le vigoureux soutien que le Fonds d'Etudes apportait à sa politique de formation des internes à l'économie de santé. Il nous fallait d'abord disposer d'un papier à lettres personnalisé et informatif, ce à quoi le colbertisme administratif jacobin répugne viscéralement; je le conçus sur le Mac et n'utiliserai plus que lui pour toutes les démarches afférentes à la fonction de trésorerie, notamment les appels de cotisation et les comptes-rendus des années fiscales largement diffusés par la *case*, le courrier interne de notre administration. Le Directeur Général de l'AP était le président ès qualité du Fonds, il y apparaissait tel quel suivi du nom de tous les membres du Bureau et du Conseil d'Administration, y compris celui du Président de l'Intersyndicat des Médecins, Chirurgiens et Spécialistes des Hôpitaux de Paris, tous noms reliés à des personnalités solidement reconnues par leurs pairs.

Nous avions en fin de compte trop d'argent immobilisé: nous créerons un Prix spécial d'un montant très élevé pour l'époque, auquel fut donné le nom de René Fauvert, alors toujours vivant et prêt à distribuer officiellement cet honneur. Le premier contingent de trois lauréats, toujours choisis sur titres et travaux après l'achèvement d'une période boursière de trois ans, se devait d'être exemplaire; il s'imposa avec les noms devenus célèbres d'Arnold Munnich, pape actuel de la génétique médicale, de Christian Bréchot, hépatologue devenu il y a peu Directeur de l'Inserm, et de Philippe Lang, un solide futur professeur de néphrologie de Créteil. Leurs successeurs deviendront toujours de très grands personnages de la médecine hospitalo-universitaire parisienne, actuellement consacrés par des fonctions de très hautes reponsabilités. L'Assistance Publique nous demanda de profiter de la création de ce prix de luxe, seulement

alimenté par les cotisations libérales donc soustraites de toutes influences parasites, pour en faire le moment fort d'une réunion officielle introduisant également les lauréats des nombreuses bourses du Collège de Médecine des Hôpitaux de Paris; tous les ans, elles étaient attribuées à des jeunes médecins étrangers pour y effectuer une année d'internat complète; les candidatures étaient recueillies dans les ambassades et la très dure sélection finale se faisait à Paris, lors d'une réunion du Conseil d'Administration du Collège; Sabah Iraqi en avait bénéficié pour m'aider lors de l'ouverture de la salle d'échographie. La première grande réunion pleinière fut organisée en 1986 et, dès 1987, les stigmates les plus graves de la crise s'atténuèrent pour disparaître définitivement. Cette constance dans l'optimisme fit du Fonds d'Etudes, avec ses prix et bourses, une personne morale de plus en plus forte et respectée; j'en assurerai la trésorerie jusqu'en 1997, non sans avoir fait créer un second prix pour pérenniser le renom d'Auquier, à la suite du décès de René Fauvert. Je viens d'apprendre qu'ils ont été fondus 2004 en un seul Prix Fauvert-Auquier.

ISR ExCom, Château de Saint-Senoch, Indre&Loire, première

Sans tapage intempestif, j'informai Walter Fuchs et Maurice Tubiana des promesses ouvertes par mon voyage mouvementé à Pittsburgh, et obtins, - *non sans mal, l'ego des grands hommes étant ce qu'il est -,* que nous nous rencontrions durant l'été pour mettre au point un dossier stratégique plaidable à la rentrée. Il fallait un endroit neutre, au cadre accueillant et reposant, accessible en voiture, où nous serions certains de n'être pas dérangés, où il n'y aurait aucune possibilité de retards impromptus, de mystérieux contretemps, de fuites intempestives qui semblaient être le pain quotidien des grands hommes politiques. Thérèse Planiol accepta de nous recevoir dans son magnifique château de Saint-Senoch, situé à Varennes, près de Loches. Je savais qu'elle m'aiderait à faire venir Maurice Tubiana avec qui elle était très amie, et qui ne saurait pas résister à une pareille invitation. C'était aussi l'occasion d'honorer Fuchs, sans pour autant se prosterner devant lui, tout en lui montrant en Touraine un autre visage de la France. Je ne connaissais ni Madame Tubiana, ni Madame Fuchs; ce serait l'occasion de s'en faire peut-être des alliées.

Je commençais à m'inquiéter de l'absence de courrier de l'American College; le mûrissement de ma proposition devait être malmené en sous-main; j'avais besoin d'avoir la confirmation d'une date précise, car mon programme de septembre devenait de moins en moins gérable, tant étaient maintenant pesantes les exigences d'un emploi du temps qui devait cumuler le traitement d'urgence de quantités de dossiers hospitalo-universitaires, aussi importants pour mon avenir et ceux de mon équipe que les développements de ma vie internationale. À quelques jours du crucial week-end d'août en Touraine, je finis par téléphoner à la secrétaire de John Curry. *«Oui... elle était au courant... elle avait tapé une lettre d'invitation... comment? je ne l'avais pas reçue! bizarre... bizarre... enfin... elle vérifierait!»* Je finirai par la recevoir, cette lettre, postée au tarif bateau, qui me libérait d'un furieux handicap et m'octroyait à Baltimore une présentation de vingt minutes devant le Board ainsi qu'une invitation à la garden-party réservée aux VIPs.

Ma femme avec qui j'avais des relations de plus en plus tendues s'abstint de venir. Comme je l'avais prévu mais pu anticiper, il y avait une distorsion suraiguë entre l'attachement sentimental qui nous liait mutuellement et mon incapacité à trouver une nouvelle compagne qui fut une autre tout en étant la même; je n'étais pas fait pour les annonces du Chasseur Français. Ce n'est que plus de dix ans plus tard qu'Alexander Margulis m'éclairera sur la façon de résoudre les aléas de la vie d'un homme de pouvoir.

Le week-end tourangeau apporta les fruits attendus. Walter Fuchs, quelque peu grincheux mais flatté, avait pourtant commis l'erreur de laisser sa Porsche au garage et décidé de venir avec une Golf flambant neuve marchant au carburant vert, alors pratiquement inconnu dans les stations-service françaises; il n'avait une autonomie que de six cents kilomètres, suffisante pour arriver mais pas assez pour assurer un retour à Zurich; la sympathie de sa femme me parût acquise; madame Tubiana était beaucoup plus difficilement sondable et beaucoup plus influente sur le destin de son mari. Ma force comme ma faiblesse viendront toujours de ma légitimité à l'origine de tout ce qui se développait depuis que j'avais eu l'aval de Nahum et de la SFR pour lancer la candidature de Paris. J'avais vu, je voyais et je verrai toujours arriver, tels qu'ils étaient et tels qu'ils voulaient paraître, tous les protagonistes d'un spectacle galactique de comédie humaine conçu et développé longtemps par moi seul aidé de François Contenay, pour fortifier la radiologie française et non pas statufier ma gloire personnelle pas plus que celle d'un autre. Il en aurait été bien différemment si j'avais pu partir du noyau du Cerf, moi étant le secrétaire général; ç'avait été l'effet de mon inexpérience autant que de la courte vue des dirigeants du radiodiagnostic si j'avais échoué en 1982. Il fallait s'en faire une raison mais aujourd'hui j'étais le seul à m'exprimer en anglais, qui puisse exciper de cette légitimité christique face à une radiothérapie rodée à la politique internationale et un Suisse dépouillé de son autorité. Nous repartirons dans nos foyers respectifs avec les grandes lignes d'une politique de l'ISR; j'avais été éclairé sur ses mystérieuses commissions, soi-disant rendues exsangues par le refus des Américains de payer leurs droits et le non moins mystérieux Centre de formation que l'ISR et l'Organisation Mondiale de la Santé avaient coproduit à Nairobi, Kenya. À l'évidence, il y avait une coquette *capital reserve*, mais Fuchs gérait les fonds avec une avarice helvétique surmultipliée; bref, l'autocrate bernois nommé à la prestigieuse chaire de radiologie de Zurich, était un immobiliste qui avait au moins la décence de ne pas gonfler ses poches au détriment du trésor dont il avait la charge. J'avais gagné son estime et son respect. Je lui rendais sa dignité, il me fera confiance jusqu'au bout et ne se mettra jamais en barrage à mes actions.

Baltimore, Maryland, USA, Tours, Allemagne, septembre 1986

Mon arrivée à Baltimore ne posait pas de problème, sauf imprévu, le décalage horaire marchant en ma faveur. Le retour par contre était épineux car je devais être impérativement le mardi après-midi à Tours où se déroulait le Congrès de la Sfaumb dont j'étais l'un des invités d'honneur. Prendre un vol régulier serait suicidaire, tous quittant la Côte Est le soir et atterrissant le lendemain après-midi à Roissy; Air France n'hésita pas un instant pour m'offrir le supplément sur Concorde au départ de Washington.

À mon arrivée à Baltimore, le vendredi soir, je fus invité à dîner par K***, le vice-président du College, un radiothérapeute inconnu de moi entouré de sa femme et de sa fille, et d'un collaborateur de Curry. Ce genre de rencontre avec des personnes cultivées ne laisse que de bons souvenirs même si l'on a oublié le contenu réel des conversations, comme c'est le cas. Si la puissance invitante en attendait de grandes révélations sur ce que j'argumenterais le dimanche suivant, elle en fut pour ses frais. La question me fut d'ailleurs posée directement par les deux femmes que j'invitai à mon tour à déjeuner le lendemain. Je répondis très sincèrement que je ne saurais moi-même exactement ce que je dirais qu'au plus tôt quinze minutes avant d'entrer dans la salle de réunion. Toutes les idées étaient en moi, mais ne s'ordonnançaient pas encore sur un papier. Ces conversations urbaines avaient l'avantage de m'entraîner à l'expression anglaise de mon dossier et de mieux connaître ces nouveaux interlocuteurs presque tous issus de la pratique libérale. Ce fut par une très douce soirée que se déroula la garden party dans la somptueuse villa du Chancellor local, surplombant la Chesapeake Bay d'une bonne centaine de mètres.

Le dimanche matin, je m'offris un solide breakfast américain et une douche interminable. Je me mis devant un bloc de papier jaune surligné détachable selon le pointillé, caractéristique des brouillons américains. Le plan de mon topo s'aligna sans difficulté. A l'heure dite, je fus introduit dans le cénacle aux lourdes boiseries *mahagony*, par un George Leopold sobre et précis. Ma première phrase fut simple: *«I'm not here to talk to you about the past, I'm here to talk to you about the future.»* Peu importait ce que je leur décrirais par la suite sur l'état de l'ISR et de ses commissions, c'était gagné, je le savais. Toutefois j'introduisis ma conception du rôle de la Commission de radioprotection de l'OMS à laquelle l'ISR coopérait financièrement et qui était dirigée par un Américain, Gerald Hanson; ce problème était devenu crucial avec l'explosion toute récente de la centrale atomique de Tchernobyl. Je leur exposai la nécessité de revitaliser l'ISR à travers les demandes des pays en voie de développement et l'impossibilité pour elle de survivre moralement si l'ACR ne déléguait pas un haut émissaire auquel je confierais une fonction de haute responsabilité dès qu'il serait désigné. Je terminai exactement dans les temps par une phrase qui résumait bien ma réalité *« I'm nothing. I feel like a weak David front to the strong Goliath but, I'm confident on our future because we don't have the right to be unsuccessful.»* Je n'avais pas été servile et j'obtins beaucoup plus que les applaudissements que j'espérais au mieux polis, une adhésion au fond du discours qui n'avait rien souligné de négatif ni d'offensant ni de trivialement financier dans mon exposé de la crise. *«Well done»* me souffla un George Leopold soulagé, avant que je ne prenne congé.

Le College me demanda de préciser mes positions lors d'un entretien avec un sbire administratif, notamment sur le compromis proposé par Brady et Tubiana; j'y répondis négativement puisque je savais que les Chancellors ne payeraient jamais, à l'exception peut-être d'une aumône aux thérapeutes à rembourser par d'excellents traitements trois ans plus tard à Paris; le radiodiagnostic ne verrait pas un cent. L'ACR ne verserait jamais un sou à une société dont ils étaient convaincus qu'elle gaspillait l'argent dans des entreprises sans intérêt; je lui reparlai toutefois du centre kenyan et de sa duplication possible dans de nombreux autres endroits du globe, perspective qui le laissa froid. Je ne voulais pas d'espèces sonnantes et trébuchantes mais l'accès privilégié aux principaux médias américains de nos Newsletters et de nos éditoriaux sur ICR'89. Durant la réception du soir dans le Musée du Train, j'eus plusieurs contacts que je jugeai positifs. George Leopold me reposa la question lancinante *«JF, when will you become an American citizen?» «Not before the end of ICR'89, I guess, George!*

Sur le tarmac de Dulles Airport, en cette fin de matinée du lundi, Concorde ressemblait à une hirondelle quand un 747 tenait du cormoran. On n'entrait pas sans émotion dans ce symbole du savoir-faire européen. Les Américains qui en étaient moins jaloux que l'on ne croyait, s'esclaffaient quand ils apprenaient que les Français encore plus que les Anglais payaient des impôts pour qu'ils puissent s'y asseoir à des tarifs ridiculement bas avec la surévaluation du dollar et la crise des transports aériens liée au terrorisme. Joshua Becker et sa femme avaient fait plusieurs fois le voyage express à Londres ou Paris en usant des packages bradés offerts par Air France et British Airways. Pour moi, depuis son premier envol pour Washington près de dix ans auparavant, Concorde était un symbole dynamisant pour l'étranger s'aventurant sur le sol américain. Avion de luxe aux sièges inconfortablement étroits et au menu délicat mais trop riche, il offrait à la fois rêve et frustration au voyageur privilégié qui y accédait par un salon particulier où l'on pouvait déjà se shooter au fois gras et dom Pérignon *galore* et dans lequel on passait presque autant de temps qu'en vol. L'ennui suintait aussi bien dans le salon que dans la cabine, avec ces voyageurs, tapageurs par le luxe de leurs vêtements griffés et muets comme des carpes. Néanmoins, ce *plus* à mon voyage avait impressionné mes hôtes et j'avais ce que je voulais, un succès qui s'achevait par une nuit dans mon lit à Paris, sans aucun *jet-lag*.

Le lendemain, l'Alpine fut de bonne composition et j'emmenai Martine Hirsch en charge de présenter plusieurs communications scientifique de l'ensemble du service au Congrès de Tours. Le soir même, il y avait un repas de gala dans les caves à vins de Chinon et je fus intronisé avec quelques autres collègues Chevalier de l'Ordre Rabelaisien. Les Congrès de la Sfaumb, du fait de leur pluridisciplinarité et la marginalité des pionniers d'une technique charismatique et sensuelle, ont toujours été marqués par la convivialité des programmes sociaux alors que les débats scientifiques étaient à l'origine de conflits parfois à la limite du coup de poing. On ne parlait que du concert exceptionnel offert par une chorale de Jean-Pierre Ouvrard spécialisée dans les chansons libertines du XVIe siècle. Je l'avais manqué mais je saurai m'en souvenir.

Restait au programme un voyage en Allemagne pour tenter un rapprochement avec nos riches voisins. Les étapes se succédèrent à Cologne, Munich et Berlin-Ouest où régnait la puissante Schering AG dont le chef du laboratoire deviendra mon ami quoiqu'il cultivât une haine inexpiable envers les Américains. Les Allemands voulaient leur Chicago européen, un concurrent direct du RSNA. Nous souhaitions seulement qu'ils n'en programment pas le premier avant ICR'89. Dans l'ensemble la réception fut cordiale comme le fut le banquet offert dans le Musée Archéologique de Berlin-Est dans le décor des temples assyro-babyloniens. Le *Mur* était toujours debout mais totalement tagué côté occidental, un bel effet d'art contemporain qui n'aurait jamais dû être totalement détruit en 1990. Le passage de *Check Point Charlie* n'était plus qu'une formalité à peine plus longue qu'une arrivée à Washington.

Les Français tenaient leur congrès national, les Journées Françaises de Radiologie, au Palais des Congrès de la Porte Maillot, début du mois de novembre. Nous avions décidé d'y tenir la première réunion du Bureau de l'ISR qui réunit, outre notre trio d'officiers, le Past-Président Jeanmart, l'Allemand Joseph Lissner et le Japonais Tokuro Nobechi. J'attendais avec beaucoup d'impatience cette première rencontre avec le représentant de l'Extrême-Orient que nous n'avions fait qu'entrevoir à Honolulu. Le contact fut d'emblée excellent et son anglais policé impressionna. Le Japon soutiendrait l'ISR avec fermeté et n'avait aucune hostilité vis-à-vis d'ICR'89. Il avait parfaitement réussi le congrès de Tokyo en 1969 et aidé l'Espagnol José Bonmati en 1973, avec un très spirituel conseil *«Il n'y a pas de problème qu'on ne puisse résoudre un soir autour d'un verre de vin»*. Il logeait au Grand Hôtel, place de l'Opéra, et accepta que je vienne le prendre et l'amener chez moi pour un dîner familial, attention qui lui procura une grande joie. Du coup, il osa me demander si j'accepterais de lui faire le grand honneur d'effectuer le trajet en métro avec lui. Il voulait voir comment marchait notre transport urbain le plus populaire; j'avais mes tickets sur moi; j'eus honte de la crasse que je ne pouvais masquer alors qu'à Tokyo, on aurait pu manger sur le sol sans attraper la typhoïde. Il impressionna mon fils qui le séduisit à son tour par son expertise en origami. Nobechi haïssait les Etats-Unis, il n'irait pas à Chicago.

RSNA'86, Chicago, Michigan

Jean-Michel Bigot, François Contenay et moi nous retrouvâmes à Chicago pour affronter le monde au RSNA. En ce lieu, allait vraiment commencer la promotion internationale d'ICR'89. Chicago est une ville opulente, bâtie sur une plaine au bord du lac Michigan. On y trouve toujours des gratte-ciels comme dans Tintin en Amérique mais aussi les plus beaux produits de l'architecture moderne dans Michigan Avenue. Le RSNA attirait alors une trentaine de milliers de congressistes et leurs accompagnants qui saturaient les hôtels et déversaient sur la ville une pluie de dollars juste avant le Thanksgiving Day. Les Français, de plus en plus nom-

breux, colonisaient un hôtel vieillot et chaleureux du Nord de la ville, le «Drake». J'arrivai le vendredi et, le samedi matin, je me mis en condition pour une bonne adaptation au décalage horaire toujours plus facile à métaboliser dans le sens est-ouest qu'au retour. Après le breakfast américain et la douche rituelle, méprisant le très efficace système de bus, chaussé de mes Weston à bouts ferrés, il me fallut deux bonnes heures de marche pour gagner le McCormick Center, situé très au Sud de la Chicago River en longeant l'interminable South Wabbash Avenue, célébrée sous Al Capone et la bande des Incorruptibles, qui traversait alors des quartiers aussi lépreux que déserts mais aussi de temps en temps plantés d'une petite chapelle verdoyante ou d'une maisonnette pimpante et son jardinet fleuri. Il faisait encore plus frais que froid à cette époque de l'année souvent marquée par l'été indien et, jamais durant les vingt années de fréquentation de cet endroit mythique, je ne verrai Chicago vraiment engoncée sous la neige. L'organisation de cette foire annuelle de la radiologie faisait l'admiration de tous. Mécanique impeccablement rodée, elle avait encore un visage humain par rapport à ce qu'elle est devenue aujourd'hui sur trois énormes buildings réunis par des *paseos* aussi larges que le Boul'Mich à Paris. Elle accueillait alors sur deux étages un bon millier d'exposants industriels et une quinzaine de réunions scientifiques parallèles. Tout commençait et finissait à l'heure pile. Les circuits étaient très clairement indiqués pour que l'on ne se perde pas. Il est courant que des Français ne se rencontrent qu'au RSNA, une fois par an.

Nous décidâmes de commencer d'abord par du porte-à-porte chez tous les exposants, les gros comme les petits. Nous déposions des dossiers techniques rédigés en anglais en essayant de glaner le maximum d'informations sur l'idée que se faisaient les exposants sur notre congrès… Quand ils en avaient! Très franchement, il fallait avoir le cœur bien accroché car on rencontrait plus souvent une indifférence polie qu'un accueil enthousiaste. Les jours suivants, nous multipliâmes les contacts personnels auprès des nombreuses personnalités scientifiques et politiques de la radiologie internationale. Ma préoccupation essentielle était de rencontrer les représentants de l'American College. Jo Marasco venait d'achever son mandat et il me fallait connaître son successeur qui, le moins qu'on puisse dire, ne paraissait pas pressé d'établir le contact. Je rencontrai d'abord la secrétaire de John Curry qui m'avait si chaleureusement accueillie à Baltimore. De son timbre de voix, je tirai l'impression que quelque chose d'impalpable freinait le mouvement de sympathie que j'y avais créé. *«You seem to be vulnerable»* finit elle par me confier. Je n'aimais pas cela, cet adjectif est l'un des plus difficile à traduire en français, mais la chance m'aida. Me promenant le nez en l'air dans le building à l'heure du lunch, je finis par découvrir le petit stand de l'ACR, perdu au fin fond d'un hall, désert à l'exception du seul homme que je voulais rencontrer. Jo Marasco était assis plongé dans un dossier; je lui tapai gentiment sur l'épaule et il eut un petit sourire réconfortant. Nous convînmes de nous rencontrer le lendemain pour un breakfast au Palmer House, un gigantesque Hilton style Tintin qui abritait en fait les staffs des grossiums américains. Je lui fis part de mon désappointement et lui décrivis comment se redressait le Comité exécutif de l'ISR. Il fallait que le College se manifeste. *«JF, I don't have the power anylonger».* Sur ma moue dubitative, il ajouta *«But, I still have an influence».* Le courant était rétabli.

Le State Department of Trades avait construit, dans le grand espace convivial qui séparait la science de l'industrie, un joli centre de rencontre tenu par une très belle jeune femme blonde, Lisa B*** ; elle aimait beaucoup les Français et je l'appellerai très vite «America», tellement elle aurait pu être l'effigie-équivalente de notre Marianne. Elle nous offrit un bureau pratiquement permanent où nous tiendrons beaucoup de nos réunions. Je rencontrai là Thomas Meaney avec qui j'avais fini par obtenir un rendez-vous la veille de mon départ. Mon numéro était au point et je le vivais authentiquement, en toute sincérité. Presque tout, dans cet Irlandais de Cleveland, mince, un peu voûté, fumeur impénitent, à la parure presque fruste sans aucun

signe extérieur de richesse, père de dix enfants, golfeur et ancien batteur de jazz, me rappelait un John Amberg fait pour le pouvoir. Je ne le connaissais pas mais j'en avais entendu parler. Contrairement à Jo Marasco dont il était l'opposé, il avait une carrure scientifique qui s'était affirmée à la prestigieuse Cleveland Clinic où il était une vedette de l'angiographie depuis trente ans. Il avait publié dans le JAMA un article sur la toxicité des produits de contraste chez les insuffisants rénaux chroniques qui m'avait marqué quinze ans auparavant : il était le seul à aboutir aux mêmes conclusions que moi sur la bonne sécurité de l'artériographie rénale chez ces patients supposés être des contre-indications sans appel. Il m'écouta avec beaucoup d'attention, m'interrompit rarement, me posa quelques questions très précises. Les choses étaient claires, il n'avancerait qu'avec d'infinies précautions. Je n'en espérais pas davantage. Meaney percevait vaguement que l'honneur de l'Amérique était en jeu, mais il avait bien d'autres chats à fouetter dans ses nouvelles activités. Je voulais qu'un hommage fut rendu à Robert Moseley décédé quelques semaines auparavant et dont personne ne parlait à Chicago. Même dérisoire, il gommerait les bévues d'Honolulu. J'écrivis une lettre en ce sens à sa veuve qui ne m'en accusera pas réception, mais dont j'enverrai un double à Meaney qui alliait l'intelligence du cœur à un sens politique d'une grande finesse. Nous convînmes d'un rendez-vous à Paris à son retour d'un meeting sur la résonance magnétique où il était invité à Munich l'hiver suivant.

Avec François Contenay, nous rencontrâmes le Directeur Technique du Congrès de la RSNA, George Schuyler, un redoutable business manager avec lequel je deviendrai très ami plus tard. Pour l'heure, l'ambiance était froide; l'homme n'avait pas été pour rien dans le torpillage d'ICR'85 et rien ne devait ombrager le soleil aveuglant de la RSNA triomphante. La question était de savoir si un accord était possible entre le RSNA et ICR'89 pour formaliser une *joint-venture* au niveau de l'exposition technique. Il proposait un *package-deal* réunissant les exposants américains contre une commission. Bigot était méfiant, François Contenay totalement hostile et je ne sentais pas l'affaire tourner à terme à notre avantage. Nous voyions bien qu'il n'hésiterait pas à saborder l'entreprise si ICR'89 devait faire de l'ombre au business américain. Pour moi, j'étais convaincu qu'il arriverait un moment où les industriels américains ne pourraient pas résister à l'attraction produite par ICR'89 à Paris. En dépendrait l'accroissement d'exportations potentielles vers l'Europe et l'Afrique. La seconde partie de l'entretien fut une dissertation débridée sur l'avenir des congrès tant de Chicago que des futurs européens. Les industriels nous l'avaient dit eux-mêmes, ils étaient effrayés par le gigantisme chicagolais et se plaignaient de *l'impérialisme* de ses dirigeants, sinon d'un racket! La saturation était déjà sensible et la radiologie européenne était devenue trop forte pour rester longtemps la vassale de la RSNA, la Rœntgen Ray comptant pour du beurre. La rivalité était incontournable, pourquoi ne pas commencer par la franchise pour qu'elle ne s'achève pas dans l'hostilité déclarée? Nous avions d'ailleurs le *support* du College qui intriguait George Schuyler, peu à l'aise dès lors que l'argent n'était plus le moteur du débat. Pourquoi d'ailleurs ne pas étudier la proposition d'America qui nous offrait de concentrer toutes les industries américaines sous la bannière étoilée, comme dans une exposition universelle?

Les Sud-Américains étaient encore nombreux à Chicago cette année-là. Je rencontrai Luis Martinez, un radiologue de Miami originaire de Cuba, qui avait fondé le Colegio Interamericano de Radiologia, le fer de lance des héritiers de la doctrine de Monroe appliquée à la médecine en direction du *sixième* continent hispanique. Lors de mes voyages précédents, et Michel Bellet me l'avait confirmé, j'avais perçu l'antagonisme violent qui s'était créé entre ceux qui roulaient sous sa bannière et ceux qui rejetaient les USA. Il était tentant de s'appuyer sur le Colegio pour profiter de son réseau et de son fichier mais c'était au risque de s'aliéner la communauté qui avait voté pour Paris.

Chicago fut aussi l'occasion de rencontrer la plupart des futurs participants au Symposium de Montbazon. Je réunis les sept représentants de l'industrie des produits de contraste à un déjeuner au Drake autour d'un homard Thermidor. Il fallait cela pour faire passer la pilule d'un appel de fonds supplémentaires lié à la chute rapide du dollar. J'obtins les garanties nécessaires. Il ne restait plus qu'à fêter notre succès avec America par un dîner dans le pittoresque restaurant hongrois du Vieux Chicago « The Bakery » dont ce fut la dernière saison avant destruction. J'étais euphorique, mais peu fatigué, puisque j'avais évité pratiquement toutes les soirées offertes par l'industrie aux quatre coins de la ville. Là se démarque la vulnérabilité des hommes-orchestres. La perte du besoin de sommeil est un symptôme d'alarme gravissime des grands états de décompensation. Je le savais, je ne m'en méfierai pas assez.

Paris, Hiver 1987

Tom Meaney tint parole et s'arrêta à Paris avec un ami de San Francisco, l'un des plus grands experts de l'IRM, Thomas Budiger. Nous avions mis les petits plats dans les grands pour les recevoir au mieux de nos possibilités. Les discussions techniques virèrent au beau fixe. L'engagement de l'ACR resterait progressif, mais il promettait la présence d'un observateur lors de la première grande réunion de l'Executive Committee (ExCom) à venir à Lisbonne en mai. Il ouvrirait une information dans le bulletin du College distribué aux quelques vingt-cinq mille radiologues américains. Maurice Tubiana et sa femme nous recevront dans leur magnifique appartement du quai des Grands-Augustins, riche en antiquités de toutes sortes. Le dîner chez moi sera beaucoup plus simple mais chaleureux. Les très authentiques Tom Meaney et sa femme Mary étaient faits pour que nous devenions de grands amis et ils invitèrent immédiatement mon fils à passer ses prochaines vacances dans leur ranch près de Cleveland.

Le Congrès de la recherche du CERF

Le Cercle des Enseignants de Radiologie de France, le Cerf, organisa son premier congrès scientifique à Paris en mars 1987. Il s'agissait pour Michel Amiel et Guy Frija en fin de mandats, de démontrer que notre discipline avait maintenant sa place dans le concert de la recherche scientifique, à l'image des grandes autres disciplines cliniques. J'avais la charge de la session consacrée aux produits de contraste. Milos Sovak avait accepté de présenter la chimie relativement complexe des molécules iodées organiques, à un moment où l'industrie nous mettait devant une explosion des molécules de faible osmolatité ioniques ou non. J'écrivis une synthèse des connaissances de l'époque sur la toxicité générale, pendant de celle que j'avais achevée en matière de néphrotoxicité. Il y avait deux théories que j'espérais pouvoir lier l'une à l'autre pour le meilleur usage chez les malades de plus en plus couramment soumis à des injections du fait de l'explosion du scanographe et de l'angiographie numérique. L'ossature de la première théorie s'appuyait sur les travaux d'Elliott Lasser, eux-mêmes fondés sur la réaction en cascade à partir du complément sérique que déclenche l'organisme à la moindre agression. Cet exposé permettait de mettre en pièces la trop fameuse et délétère *allergie à l'iode*. Voici ce que j'écrivais en 1990. Je ne suis pas certain que son contenu soit tellement périmé aujourd'hui.

Si la molécule iodée était un vrai allergène, elle entrerait en conflit avec des anticorps spécifiques fabriqués par l'organisme à partir d'une variété de protéines du plasma, les gammaglobulines. Il en résulterait une cascade de réactions biochimiques complexes aboutissant à la libération de médiateurs de haute toxicité à des doses infimes, perturbant les systèmes de la coagulation et de l'équilibre vasomoteur, dont l'histamine est l'une des plus connues du public. Un organisme sain dispose de gros moyens pour bloquer efficacement

l'irruption de ces réactions tant à la base qu'au cours des différentes étapes. Pour stimuler ces défenses ou pallier leurs insuffisances conjoncturelles éventuelles, le radiologue dispose de différentes drogues qu'il utilise à titre de prémédications. Les plus courantes sont les dérivés de la cortisone et les antihistaminiques. Le seul obstacle à l'adoption de ce schéma cataclysmique vient du fait que les accidents généraux des produits de contraste, les grands chocs, ne sont pas d'origine allergique vraie. On ne trouve pratiquement jamais ces fameux anticorps spécifiques chez les personnes examinées après ces accidents. La conduite des radiologues relève donc de l'empirisme et ce qui les désespère le plus vient de notre incapacité à leur donner les moyens de détecter préventivement les personnes dites à risque avec une grande précision. Certains, considérant à la fois notre ignorance et la précarité de nos moyens prophylactiques parfois eux-mêmes dangereux, injectent les produits de contraste sans aucun recours aux parapluies chimiques. D'autres, infiniment plus nombreux, préfèrent mettre toutes les chances de leur côté et associent plusieurs types de drogues, selon des schémas plus ou moins inspirés par l'expérience de leurs réanimateurs. On ne peut donner tort ni aux uns ni aux autres, mais il en résulte une atmosphère faite de frustration et d'anxiété, voire de culpabilité. Aucun radiologue n'aborde ce problème avec légèreté.

La seconde théorie était défendue alors solitairement ou presque par un collègue de Cleveland, ancien collaborateur de Meaney, Anthony Lalli. Elle mettait en valeur le rôle prédominant de l'anxiété, celle du malade comme celle du radiologue. Elle ne s'exprimait pas par des données chiffrables mais elle faisait entrer en lice les effets du stress décrits par le Canadien Hans Selye. Lorsque l'on a l'habitude de l'emploi des produits de contraste iodés, force est de constater que l'angoisse joue un rôle considérable dans la violence de l'expression des manifestations cliniques d'intolérance, sinon dans leurs déclenchements eux-mêmes. L'hostilité que Lalli déclancha chez ses confrères fut telle qu'il dut s'expatrier au Canada et y terminer sa carrière dans l'anonymat, me confia Meaney.

Je me souviens, comme si c'était hier, de la première urographie intraveineuse que j'ai fait subir *à une jeune sylphide aux tout premiers jours de mon internat chez Ledoux-Lebard en 1967. Jeune héritier d'une longue tradition de méfiance des médecins internistes vis-à-vis de cet examen à la réputation sulfureuse que je faisais pour la première fois, j'étais plus terrorisé que ma patiente elle-même, seulement un peu nerveuse. Aidé par une manipulatrice peu expérimentée mais respectueuse, je me sentais dans un état d'isolement médical total, en ce début d'après-midi de printemps. A cette époque-là,* la dose *était une ampoule de vingt centimètres-cube de diodone. Les tests à l'iode avaient été faits scrupuleusement sans résultats inquiétants. La jeune femme n'apprécia pas outre mesure la piqûre avec une aiguille à biseau long d'une veine cependant facilement accessible de son avant-bras droit et ponctionnée sans difficultés techniques, comme en témoigna l'aspiration d'un peu de sang dans le corps de la seringue en verre. J'injectai sans réaction antagoniste* la *première goutte recommandée par les manuels. Je commis alors deux erreurs. La première fut d'injecter le liquide avec une extrême lenteur, en ne manquant pas de fréquemment aspirer du sang, ce qui eut pour effet de traumatiser la paroi veineuse. La seconde fut de harceler la jeune femme de questions destinées à savoir si elle ne ressentait pas ci ni ça. Tant et si bien qu'au milieu de l'injection, elle se tortillait sur la table en tous sens et devenait blanche comme un linge; l'aiguille perfora la veine et le liquide visqueux se répandant dans les tissus produisit une sensation de cuisson. Je dus arrêter tout et renvoyer la jeune femme sans avoir pu prendre un seul cliché. Rien là-dedans ne relevait d'une quelconque* allergie à l'iode. *Il n'y avait qu'inexpérience, incompétence et nervosité de ma seule part. Ce sera une des grandes leçons formatrices de mon métier de radiologue et d'enseignant.*

Je ne crois pas exagérer en affirmant dans ce chapitre que Jean-René Michel aura été le grand libérateur de l'obsession inhibitrice des pionniers de la radiologie, en mettant en exergue la primauté de l'indication des examens à réaliser impérativement pour obtenir un diagnostic. Comme l'inscrivirent l'allergologue célèbre de l'hôpital Rothschild René Wolfromm et ses collaborateurs en chapeau de leur enquête sur les accidents de l'UIV: *«Plus de malades sont morts d'une absence d'urographie qu'il n'y en eut en raison même de la technique de la radiographie»*. La chasse aux examens inutiles était lancée, ce qui ne signifiait pas que les radiologues avaient des permis illimités de tuer leurs clients dans l'inconscience et l'impunité. Les poursuites judiciaires s'annonçaient courantes en radiologie comme ailleurs en médecine.

Michel avait tiré des conclusions positives d'un accident rarissime observé au cours d'une opacification d'une veine rénale compliquée d'une coagulopathie de consommation avec fibrinolyse aiguë de très mauvais pronostic. La pharmacopée mettait à la disposition des thérapeutes de ces accidents des substances antifibrinolytiques, dont l'acide epsilon-aminocaproïque qui était doté de propriétés antichoc. Michel avait remarqué que l'emploi de la seule deltacortisone n'avait que des effets inconstants sur la prévention des collapsus. Par contre, il n'avait enregistré aucun échec depuis qu'il associait les deux molécules, ainsi qu'il l'avait rapporté au symposium de Lyon à partir d'une grosse statistique qui avait impressionné Lasser lui-même. Je l'avais suivi dans cet optimiste pendant une bonne dizaine d'années, y compris quand j'avais été soumis moi-même à une UIV, effectuée dans les règles pendant mon épisode de diverticulite sigmoïdienne de 1980. J'avais abandonnée l'acide ∑-aminocaproïque après mon retour de San Diego, faute de pouvoir intégrer ce paramètre dans un schéma biologique cohérent. Il arriverait un moment où il y aurait des accidents d'intolérance à la prémédication et il ne fallait pas tenter le diable sans être couvert par des autorités compétentes en biologie; or elles étaient plus promptes à s'exprimer oralement que par écrit sur ce sujet, quand il s'agissait de se prononcer définitivement. Lorsque, pendant une à deux décennies, on se trouve dans un établissement où l'on pratiquait volontiers une cinquantaine d'UIV tous les jours ouvrables, comme à Necker dans les années 70, l'on savait de quoi on parlait quand il s'agissait d'affronter des problèmes cliniques complexes; un radiologue moins expérimenté ne pouvait les assumer sereinement dans un cabinet libéral de sous-préfecture. Un capitaine au long cours n'est pas un régatier du dimanche à la Baule-les-Pins. On ne s'attaque pas aux quarantièmes rugissants avec un Beluga.

Un soir de 1973, je reçus à Necker une manipulatrice de radiopédiatrie que je connaissais bien, ce jour-là catastrophée. Elle revenait de vacances familiales heureuses en Bretagne jusqu'à ce qu'elles tournent au cauchemar quand son mari se mit à uriner du sang. Très logiquement, alors que l'échographie n'existait pas alors, son médecin prescrivit une UIV effectuée à l'hôpital préfectoral. Malheureusement, l'injection déclencha un choc cardio-vasculaire immédiat et l'homme dut être hospitalisé en réanimation sans qu'aucun cliché ait pu être fait. Il avait vu la mort de très près et ce qu'il racontait n'avait rien de rassurant. Il avait néanmoins survécu et le problème de l'identification de la cause de son hématurie restait entier, alors que la cystoscopie était normale. Seule l'UIV pouvait faire avancer le problème qui risquait de se situer au niveau des reins ou des uretères, une lithiase urinaire calculeuse sans doute mais peut être aussi un cancer. L'homme étant dans la force de l'âge et cuisinait dans un restaurant gastronomique réputé où la chaleur des fourneaux n'est pas un vain mot quand il s'agit de déshydrater les gens. D'où le drame que le couple vivait, car l'urologue insistait à juste titre. Le radiologue, devant un symptôme comme une hématurie, sait ce qu'il cherche mais ne le trouve pas nécessairement. En revanche, il lui arrive souvent de découvrir des maladies qu'il ne soupçonnait pas. Cet homme-là était une sorte d'urgence diagnostique, mais pas au point de voir la mort repasser une fois encore avant son heure.

J'avais une foi de charbonnier dans la protection qu'assurerait la prémédication selon Michel qui nous racontait chaque semaine des histoires similaires qu'il avait maîtrisées ainsi. Je discutai longuement avec le mari et l'épouse et le rendez-vous fatidique fut pris aussi bien sur la table de radiologie qu'avec l'anesthésiste-réanimateur qui serait là en permanence avec son chariot et ses fluides. Toutes les précautions médicamenteuses furent prises et, comme il fallait cesser de marcher à reculons, je conclus les préliminaires par un pari. Si tout se passait bien, il m'inviterait dans son restaurant, et il n'y aurait pas de sinon. Je n'aurai pas cette récompense, puisqu'il lui poussa une seule papule d'urticaire mais rien de plus grave. Peu importait, l'examen s'était déroulé exactement comme je l'avais décrit, y compris dans ses phases les plus délicates et l'urologue n'avait plus qu'à décider de la thérapeutique à appliquer à la lésion identifiée dont j'ai oublié la nature.

Des histoires comme cela, un professeur expérimenté en collectionne à foison. Elles alimentent l'enseignement des élèves et des collaborateurs. Les Anglo-Saxons en sont particulièrement friands. La médecine est un art difficile et il ne faut jamais sombrer dans le triomphalisme non plus que dans sa propre autodéification. Dans d'autres mains, dans d'autres endroits, la prémédication de Michel s'avéra inefficace voire dangereuse voire mortelle. La fragilité de l'argumentation des théories, savantes ou non, tient plus à l'usage immodéré du syllogisme aristotélicien que de la rigueur scientifique multiparamétrée. À ce moment aussi, le rationaliste butte sur les défaillances du principe d'égalité de tous devant une situation médicale dont l'effet pervers est l'érection de la statue du mandarin-commandeur des croyants, ou son contraire, le nivellement sur la base de la technocratie statistique édictée en dogme binaire informatisé. La personnalité de chaque praticien joue un rôle dans l'efficacité diagnostique et thérapeutique. Ce côté subjectif fait la réputation d'un individu dans un exercice donné plus sûrement que l'exhibition de ses peaux de bique acquises depuis déjà trop longtemps. Les drogues magiques de mon père perdaient une grande partie de leur efficacité dans les miennes et lui, plus chevronné, n'essayait même pas de vérifier l'exactitude de l'échange en sens inverse de mes recettes perso. D'où l'importance majeure que j'accorde à la qualité du colloque singulier qui fait le lit authentique de la sécurité. D'où la valeur pédagogique exemplaire du vécu dans sa chair même de malade-médecin de ce qu'on va prescrire à l'autre. Avec ce prérequis, bien entendu non obligatoire en régime démocratique éclairé, l'on peut mettre un terme à des jérémiades ou des enfantillages dérivant de lectures de vulgarisation mal digérées ou du colportage d'histoires de bonne femme ou de comptoir jamais anodines. Je sais ce que l'on ressent lorsqu'on pique avec du matériel moderne, aiguilles à usage unique bien affûtées et aseptiques, seringues en plastique empaquetées qu'il ne faut plus faire bouillir et pétrifier dans la casserole d'eau du robinet sur la plaque de butagaz avant usage comme il y a cinquante ans, fine tubulure en polythène souple conservée à demeure pendant une bonne heure ou plus. Les malades sont aujourd'hui des enfants gâtés par rapport à leurs grands-parents, mais la prévention du sida et autres saletés nosocomiales vaut bien cette dépense. Je sais tout de la bouffée de chaleur produite par l'injection, de la nausée intempestive et sans gravité quand on n'a pas voulu rester strictement à jeun, du désagrément de la compression urétérale par un ballon pneumatique trop ou mal gonflé.

Nos patients soumis à l'indication d'une UIV - ou plus souvent maintenant d'un scanographie ou d'une IRM - ont le choix plus ou moins conscient ou réflexe entre trois attitudes de défense devant l'inconnu qui les attend. Il y a ceux qui, par nature sans inquiétude ou sans méfiance, ne demandent au médecin que de faire son travail et de le faire bien. Ils ne viennent pas pour une partie de plaisir mais ils sont durs au mal et ne dramatisent pas à outrance. Quoiqu'ils ne soient pas invulnérables, pourquoi les inquiéter à l'américaine en leur assénant la litanie des catastrophes qu'ils vont certes frôler mais de très loin? Il suffit de les bien

accueillir, de répondre à leurs questions s'ils en posent et de ne pas les laisser mariner dans un désert de silence ou de solitude. L'accueil impersonnel de la radiologie est une constante dans les récriminations justifiées des malades, notamment dans les consultations hospitalières; ses causes en sont variées et plus ou moins facilement contrôlables, depuis la crise du personnel jusqu'à l'absence d'éducation aussi bien des malades que du personnel médical ou non. Il y a en effet ceux qui ne dramatisent pas mais voudrait savoir, ne serait-ce que le temps que ça va prendre et la forme dans laquelle ils seront quand ce sera fini et qu'ils vaqueront à leurs affaires. Il faut leur dire la vérité et la part d'imprévisibilité qui résulte de tout acte médical réfléchi, sans pour autant faire surgir une angoisse maladive qui ne s'impose pas. On sait que certains gros durs qui ont fait la guerre sont capables de décompenser brusquement, sans prévenir, parfois à leur grande surprise. Il ne faut faire le procès de personne, combien de médecins ne sont-ils pas de grands hypochondriaques capables de crises théâtrales à la vue d'une seringue armée d'une aiguille en direction d'une partie de leur individu? Et il y a tous les autres, les plus nombreux, qui sont vraiment angoissés parce qu'ils ont expérimenté une complication à l'occasion d'examens antérieurs, ou qu'ils ont entendu parler de sensations cauchemardesques, ou qu'ils sont douillets, ou simplement parce qu'ils sont dans le vide de l'inconnu mais ni inconscients ni inconséquents. Qui sait si ces états troubles préparent la défense de l'individu contre l'acte agressif utile qui va suivre ou, au contraire, l'annihilent? Il faudrait pouvoir ouvrir une vraie consultation prophylactique informant le malade en prenant son temps et dans un local adapté quand, regrettablement, on ne peut le plus souvent être qu'expéditif. Certains savent toutefois forcer les barrages et ils n'ont pas tort de tenir à leur peau.

L'homme a une soixantaine d'années et n'est rien d'autre en apparence qu'un grand bébé poupin et grassouillet au teint diaphane, sans muscles, au demeurant un grand pianiste de concert et une caricature d'homosexuel passif. Il a comme beaucoup d'hommes de son âge quelques difficultés à faire pipi et, l'urologue a été formel, il doit subir *et* bénéficier *en même temps d'une urographie intraveineuse, en ces temps où l'échographie prostatique n'existe pas encore. Durant les huit jours précédents, il ne manque pas une seule occasion de m'appeler au téléphone sans parvenir à épuiser un stock sans fond de questions plus ou moins fantasmagoriques. Savoir écourter un entretien trop bavard fait partie de l'apprentissage du savoir-faire médical. Il arrive à son rendez-vous avec une bonne heure de retard mais, à cette époque de l'année où les jours sont longs, mon agenda n'est pas trop bousculé. Il est venu quand même pour me dire que, non, décidément, il ne peut pas, il a très peur et renonce à son UIV. Je parlemente pendant une dizaine de minutes pour le raisonner. Il accepte de se rendre dans le déshabilloir. Ah! mais non, décidément il ne peut pas, même après avoir suspendu sa veste au portemanteau. Mais si! et il finit par se mettre torse nu et le cirque recommence. Il faut quand même mettre un terme à cette tragi-comédie et je l'engueule à voix ferme et douce, sans méchanceté mais sans concession. Je lui rappelle qu'il a pris rendez-vous au détriment d'autres personnes car la liste d'attente est longue, qu'il est responsable d'un retard qui maintenant dépasse quatre-vingt-dix minutes et que les malades suivants en pâtissent déjà, ce qui manifestement d'ailleurs l'indiffère. En conclusion, je lui donne une minute montre en main pour qu'il se décide à s'allonger sur la table ou à décamper, alternative qui le choque profondément. Il s'effondre alors dans un fauteuil, écarte les bras, me regarde droit dans les yeux et me lance comme un javelot la phrase assassine:* «Et si je meure, docteur, ce sera votre faute!» *Non, monsieur le virtuose, ce ne sera pas de ma faute et bien sûr tout se déroula sans la moindre complication. À la fin de l'examen, il se relèvera avec une lueur de triomphe dans le regard, plus admiratif de son courage qu'honteux d'un cinéma qu'il a totalement chassé de sa mémoire. Il en oublierait presque de régler mes honoraires qui auraient pu être largement doublés tant les exigences particulières de ce malade m'avaient fait perdre mon temps, il est vrai beaucoup moins précieux que le sien. À la fin de son*

exercice, mon père, légendairement patient, ne supportait plus cette désinvolture si courante dans les campagnes d'alors, aujourd'hui minorée tant les manques d'éducation sont courants des deux côtés du stéthoscope.

Pendant des années, j'ai couru après une formulation - on dit aujourd'hui un paradigme - assez claire et rapide pour répondre aux questions des malades sur les risques encourus. Faut-il se fier aux statistiques? La plus terrible était alors celle d'un Américain qui faisait état d'un décès sur dix mille examens, ce qui est énorme et inadmissible quand on se réfère à l'expérience de Necker proche de un sur cent cinquante mille. L'expérience de ma collègue lyonnaise Annick Pinet excipait de résultats similaires bien qu'elle eut une approche sensiblement différente en matière de prémédication. L'UIV tuait plus au Royaume-Uni qu'en France. Cela s'expliquait-il par la brutalité de l'*informed consent*? par l'imprécision clinique du fourre-tout des manifestations d'intolérance souvent mises en classement opportuniste pour justifier telle ou telle position? Le Japonais Hiroki Katayama, invité à Montbazon, allait brouiller les cartes pour des années avec une statistique démontrant l'innocuité d'un nonionique d'origine germanique, manifestement outrancière mais industriellement intéressante à promouvoir.

Qui pourra me rappeler le titre du film de Woody Allen de la fin du siècle dernier dans lequel il a réussi à placer dans les dialogues une réplique à tonalité médicale certainement ésotérique pour l'immense majorité des spectateurs, quand il annonce à sa partenaire qu'il va être soumis à une scanographie: il est paniqué par la réponse qu'il doit donner à son radiologue à la question «Ionics or nonionics?»*, en application des recommandations de l'American College of Radiology? Je me demande si elle n'a pas été coupée dans la version diffusée en France, faute de n'être pas davantage comprise que le Manurhin de Godard-Belmondo.*

J'avais fini par briefer mes malades avec une comparaison simple. Vous avez moins de chance de faire un accident grave d'UIV ou d'artériographie ou de scanner que vous, piéton, de vous faire écraser par une voiture en traversant la rue de Sèvres pour entrer dans l'hôpital Necker. J'avais ce privilège de crédibiliser mon assertion par ma connaissance des dossiers scientifiques et médicolégaux des deux côtés de l'Atlantique et d'avoir moi-même, je le répète une fois de plus, subi ces examens agressifs. Il m'est arrivé, comme à nombre de mes collègues, de sentir mon malade filer entre mes doigts, mais j'ai eu cette chance de pouvoir bénéficier de l'extraordinaire support de mon regretté collègue et ami Christian Debras. Cet anesthésiste-réanimateur de Necker, élève de Maurice Cara, l'inventeur du Samu de Paris, m'avait aidé à formaliser un abord de l'urgence en salle de radiologie à l'usage des étudiants du CES de radiologie, un concept fondé non pas sur une philosophie biologique bavarde et pseudo-scientifique, mais sur des considérations purement pratiques accessibles à tout étudiant ayant passé avec succès un baccalauréat, donc à un médecin comme à un infirmier. Avec Debras, malheureusement exilé à Henri Mondor, puis avec ses élèves Louville et Cazalaa, nous aurons à Necker, nous les radiologues mais aussi et surtout nos malades, le privilège de pouvoir mobiliser à la minute ces fabuleux pionniers de l'urgentisme qui sauveront pratiquement tous nos patients *intolérants* à la pharmacopée radiologique d'une mort certaine ou de complications gravissimes. Je crois également à l'efficacité de l'enseignement post-universitaire propagé intensivement dans toute la francophonie par le biais de la Société Française de Radiologie, dans notre politique de sécurisation des cabinets libéraux et des hôpitaux généraux qui contrasta longtemps avec l'insécurité ressentie à l'étranger beaucoup moins solidement structuré que dans l'Hexagone. Je l'expose d'autant plus volontiers que je n'ai plus de responsabilité dans ce domaine et que, si j'ai désapprouvé nombre de «recommandations de bonnes pratiques» récentes, je n'ai jamais polémiqué pour imposer les miennes au détriment de la sécurité de la population en général.

Il appartient à chaque génération de définir ses propres paradigmes! Le temps m'aura manqué pour développer une étude scientifique destinée à statuer sur la pertinence de ma conception du «trou biologique» qui peut rendre tout être humain «normal» extemporanément vulnérable à une agression intempestive, radiologique ou non, prémédiquée ou non.

Je regrette que la théorie de la mémoire de l'eau émise par Jacques Benveniste que j'avais bien connu à Necker se soit effondrée dans une sombre histoire de méthodologie qui faillit berner le périodique *Nature*, monument de la presse scientifique scientifique; elle aurait pu expliquer pourquoi des humains totalement vierges de toute pathologie apparente développent des chocs anaphylactiques, alors qu'ils n'ont jamais été supposés avoir été au contact de la substance qui va les tuer irrémédiablement en une fraction de seconde.

Contrast Media'87, Montbazon, Indre&Loire, mai 1987

Pour en revenir à ce printemps de 1987, le succès du congrès du Cerf fortifia la réputation croissante de la radiologie scientifique nationale qui se répercutera sur ICR'89. Des rumeurs se propageaient sur mon état de fatigue. Si elles se dissipèrent également à la suite de ma conférence, elles avaient leur raison d'être et je dus faire face à un grand état d'épuisement confinant à l'effondrement dans les trois semaines qui précédèrent le symposium de Montbazon. J'en porte l'entière responsabilité. Durant tout l'hiver, les propositions de communications avaient afflué de plus en plus nombreuses, de plus en plus diversifiées, étendues au paramagnétisme comme aux microbulles ultrasonores. De petites sociétés s'étaient manifestées et devaient être incorporées. Le nombre de participants atteignait quatre-vingts inscrits à l'origine d'un programme potentiellement fastueux à étaler sur cinq jours, puisqu'il n'y aurait aucune session parallèle et que le temps réservé aux discussions formelles s'étendrait à plus d'une heure par session de deux heures. De nombreux chercheurs émergeaient de tous les continents et j'avais ma demi-douzaine de Japonais, mes Australiens et même un hispanophone. Si les Français ne dépassaient pas le contingent de dix pour cent que j'avais fixé à Hawaï, ceux qui étaient invités arrivaient avec de remarquables travaux. Le château d'Artigny ne suffisait plus et il me fallut loger un bon tiers de mes invités dans des hôtels du voisinage, un problème qui se révélera moins conflictuel que je ne le craignais, quoique la vie de château fut un privilège réservé aux anciens et aux personnes à honorer.

Je pris un très grand plaisir à composer les menus offrant la gastronomie la plus légère possible afin que nul ne sorte de table gavé de quoi s'endormir dans la salle de conférence voûtée, à peine assez grande pour tenir toute l'assemblée. J'imposai l'exclusivité des vins de Touraine qu'un seul invité, l'un des vulgaires nouveaux riches habitués des cirques du paramagnétisme américain, traita de *second choice,* mais dut ciller sous mon regard méprisant. Les scientifiques anglo-saxons ne sont pas des baffreurs à midi, mais se défoulent volontiers le soir, à condition de se coucher tôt. L'ambiance générale aux repas sera exceptionnellement libre et chaudement amicale chez ces personnages habitués à se haïr plutôt qu'à s'entendre convivialement. J'avais préparé avec Mademoiselle Dasque, de l'Office du Tourisme de Touraine, un programme de réjouissances pour les dames qui alliait la légèreté élégante du Val de Loire à la découverte de curiosités alors moins connues, comme le musée consacré aux machineries de Léonard de Vinci. Toutes seront ravies. Phyllis Lasser, définitivement séduite par ces maudits Français, n'y trouvera pas la moindre imperfection. Jean-Pierre Ouvrard et ses choristes nous offriront un merveilleux concert de musique libertine de la Renaissance qui sera l'un des ses derniers avant sa mort prématurée. Son jeune chef refusait obstinément toutes les propositions d'enregistrements professionnels ou amateurs de ses concerts et il n'en existe aucune discographie.

En attendant cet épilogue, j'étais tombé en panne d'influx à la période où j'aurais dû avoir imprimé les plans du Symposium qui ouvrit avec tout le matériel brut nécessaire mais sans autre programme que celui de la première session. Elliott Lasser, réprobateur, ne s'y attendait pas et il fallut improviser tous les jours le programme des sessions. Geoffrey Benness, Ronald Grainger, Harry Fisher et Gerald Wolff nous assistèrent avec efficacité. Nicole Laborie, Armelle Tiercelin, Sophie Tixier, Trudi Cantowine et ma femme se chargeront du confort des invités; Marc Giwerc déploiera sa capacité de séduction au service de la relation publique et de l'assistance technique. Je reste persuadé que c'est cette imperfection humaine au milieu d'une perfection du décorum et la distinction des cerveaux qui feront l'alchimie de ce moment inoubliable qui marquera *l'esprit de Montbazon* dont on parlera encore vingt ans après. Par contre, à cause de mon marasme, Milos Sovak et moi échouerons dans notre projet de créer en ces lieux une Contrast Media Society. J'avais à faire face à un déficit financier important; les représentants de l'industrie, ravis par le succès de ce symposium, s'en doutaient et ne voulaient pas que je l'assume seul; ils ne sauront jamais combien ils auraient dû ajouter à leurs contributions initiales, si j'avais accepté cet extra que l'honneur m'obligeait à refuser. Je vendrai mon Alpine à cette occasion, principalement parce qu'elle venait d'être vandalisée pour la troisième fois dans un parking couvert. J'achèterai une Fiat 500 fabriquée en Pologne, aussi humble que sûre.

ISR, Lisbonne, Portugal, juin 1987

Le symposium s'acheva le vendredi après-midi et je repartis dès le lendemain pour Lisbonne. J'étais invité d'honneur et conférencier du Congrès de l'European Association of Radiology qui ne s'annonçait pas comme l'un des plus prospères car l'ambiance internationale glaçait de plus en plus les manifestations scientifiques classiques. J'avais obtenu la première réunion au complet du Comité exécutif de l'ISR et tout le monde viendra à l'exception du délégué argentin dont on n'entendra plus parler. Je voyageai dans le même avion que Tokuro Nobechi; il profitait de ce rendez-vous en Europe pour commander un nouvel orgue pour l'Opéra de Tokyo dont il était l'un des administrateurs; j'appris alors que la référence de cet artisanat se trouve dans un village méconnu du Jura français. Meaney avait effectivement délégué un Américain représentant l'ACR. J'eus encore assez d'énergie pour exprimer ma confiance dans la bonne mise en route de nos projets.

Je ne connaîtrai pratiquement rien de Lisbonne, tant j'étais las. J'éprouvais un vrai mal de chien à écrire ma conférence et ma communication dont le sujet original traitait d'un aspect peu connu des hyperparathyroïdies développées dans le cadre des néoplasies endocriniennes multiples dont j'avais une très grosse série étudiée avec Pierre Corvol, un grand expert de l'hôpital Broussais. J'ai le souvenir d'une pléiade de jeunes hôtesses portugaises, toutes charmantes et plus jolies les unes que les autres, mais toutes désœuvrées tant le lieu du congrès était désert. J'emmènerai toutefois Bruno Fornage manger de la morue dans un restaurant du bord de mer; radiologue réputé d'un centre anticancéreux rémois, il ne pouvait pas espérer être nommé professeur en France, faute d'être passé par l'internat; il s'était fait connaître comme pionnier de l'échographie des muscles et des tendons appliquée aux footballeurs du Stade de Reims; nous nous étions souvent rencontrés aux USA, alors qu'il cherchait, assez famélique d'allure extérieure, à se faire recruter par une université américaine; les pourparlers étaient très bien engagés pour qu'il s'installe à Houston, Texas, dans le prestigieux hôpital oncologique M.D. Anderson.

The Meaney's Ranch, Sherman, NY, août 1987

Il fallait très sérieusement songer à prendre de vraies vacances. Pierre-Arthur était parti chez Thomas Meaney et j'allai le chercher au début du mois d'août. Je pris le vol Air Canada pour Toronto, louai une Ford Mustang et me lançai sur le highway qui passe par Niagara Falls. Il faisait un temps épouvantable et le versant américain n'est pas le plus spectaculaire. Je ne fis qu'apercevoir les chutes célébrissimes. J'arrivai sans encombre à Sherman, un coin perdu dans l'état de New York près du lac Erié. Mon fils y passait des vacances actives à explorer la flore mycologique du ranch des Meaney parcouru sur un quad Honda; il était dévoré par les moustiques, fléau de l'été septentrional. Il y avait une bernache dans la mare du *back-yard* qui s'étendait sur des miles et Meaney élevait des mustangs dont il espérait bien faire des vedettes des champs de course alentour. Nous allâmes regarder la *parade,* la kermesse annuelle comme dans mon enfance martignolaise, nous mêlant à la petite foule des locaux en partie amish, admirant la Miss Sherman de l'année, entourée de ses dauphines à l'arrière d'un cabriolet Cadillac Eldorado bleu ciel flanqué d'un escadron de majorettes; c'était frais et charmant malgré la chaleur étouffante. Je repartis le lendemain avec mon fils par le coté canadien des chutes du Niagara, cette fois-ci sous un soleil étincelant; il y avait beaucoup de monde et le spectacle était frustrant par l'épaisseur de la vitre de protection destinée à dissuader les suicidaires potentiels. Nous n'avions pas le temps de nous inscrire pour un survol en hélicoptère et approcher des nuages de gouttelettes vrombissantes, frisson garanti et hommage au souvenir de Marilyn Monroe.

ICR'89 en Extrême-Orient, Tokyo, Japon - Séoul, Corée du Sud, septembre 1987

Il fallait impérativement connaître la radiologie asiatique autant que de s'en faire connaître. J'avais repéré sur un calendrier international la tenue à Séoul du Congrès de l'Asian-Oceanian Society of Radiology à la rentrée de septembre. Nous en profiterions pour visiter les Japonais à Tokyo.

LA SUITE DE CES MÉMOIRES LINÉAIRES FERA L'OBJET D'UN VOLUME 1-B INTITULÉ :

MÉMOIRES COURTES